REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXXV

1929



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1966

Printed in Germany

LES ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE L'AMADIS EN FRANÇAIS.

Une bibliothèque serait riche qui posséderait en premiers états l'édition originale française des livres I à XII d'*Amadis*. Un exemplaire complet, à toutes marges, ayant tous les douze volumes au nom de l'imprimeur Denys Janot, et de son successeur Estienne Groulleau, serait estimable à l'égal de la première édition de Shakespeare, surtout s'il était revêtu de sa première reliure en vélin ou en peau de truie.

Un bibliophile moins fortuné pourrait être satisfait s'il possédait les douze volumes au nom d'un des libraires associés de l'imprimeur : Jean Longis ou Vincent Sertenas.

Mais la plupart des séries, nombreuses encore dans les bibliothèques publiques ou privées, se composent de volumes de dates différentes et au nom de libraires variés. Ainsi l'exemplaire de M. de Backer, qui a reparu récemment au catalogue d'un libraire lyonais, était ainsi formé : I, Jan Longis, 1548 (R. Foulché-Delbosc. *Bibliographie Hispano-française*, 104), — II, Denys Janot, 1541 (R. F.-D., 52) — III, Vincent Sertenas, 1542 (R. F.-D., 59) — IV, Estienne Groulleau, 1555 (R. F.-D., 184) — V, D. Janot, 1544 (R. F.-D. 73, ne signale que l'édition au nom de V. Sertenas) — VI, J. Longis, 1557 (R. F.-D., 219) — VII, Jeanne Marnef, vefve de feu D. Janot, 1546 (R. F.-D., 91) — VIII, E. Groulleau, 1548 (R. F.-D.,110) — IX, E. Groulleau, 1553 (R. F.-D.,165) — X, J. Longis, 1555 (R. F.-D., 190, 191, ne signale que les deux tirages aux noms de V. Sertenas et E. Groulleau) — XI, J. Longis, 1559 (R. F.-D., 242, 243, ne signale que les deux tirages aux mêmes noms) — XII, J. Longis, 1556 (R. F.-D., 204).

LE PREMIER LIVRE D'AMADIS DE GAVLE,

MIS EN FRANCOYS PAR LE SEIgneur des *Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es païs & gouuernement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand Maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.*

Acuerdo Oluido.



Auecq' priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neuue nostre Dame à l'enseigne saint Jan Baptiste.

1548.

I

LE PREMIER LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT d'Espaignol en Françoys, par le Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy.

Quelz furent les Roys Garinter & Perion, & d'vn combat qu'eut iceluy Perion, par cas fortuit, contre deux Cheualiers, puis contre vn Lyon, qui deuoroit vn Cerf en leur presence, & de ce qu'il en auint.

Chapitre premier.



PEu de temps apres la passion de nostre Sauueur Iesus Christ, il fut vn Roy de la petite Bretaigne nommé Garinter, instruit en la loy de verité, & grandement decoré de bonnes & louables vertuz, qui eut d'vne noble Dame son espouse, deux filles. L'aisnée (mariée aueq' Lãguines Roy d'Escosse) communément

A

Un autre exemplaire, incomplet du tome IV, était aussi disparate.

1548

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces éditions in-folio dont nous avons déjà tenté une description [1] que nous referons peut-être quelque jour. Nous voudrions attirer l'attention sur les éditions in-8 qu'Estienne Groulleau imprima de 1548 à 1560.

Les cinq premiers livres avaient été imprimés de 1540 à 1544 par Denys Janot. Les sixième et septième sortirent, en 1545 et 1546 « de l'Imprimerie de Jeanne de Marnef, vefve de feu Denys Janot ». En 1547, l'imprimerie fut reprise à la même adresse par Estienne Groulleau qui, le 15 février, acheva l'impression de la traduction d'Amyot de Théagène et Chariclée.

Le huitième livre d'Amadis, le dernier traduit par Herberay, ne parut qu'en 1548, imprimé par Groulleau pour luy, Jan Longis, et Vincent Sertenas.

Lequel des trois associés eut l'idée de *démocratiser* les Amadis en réduisant leur format de plus de moitié ? Nous ne savons, mais la réalisation fut des moins heureuses : les caractères sont fort nets, mais c'était une gageure que de vouloir faire lire un livre qui compte trente-neuf lignes sur une hauteur de treize centimètres, sans un seul alinéa !

Les livres I et II furent imprimés en 1547, les III, IV, V, VI et VII l'année suivante, et le VIII[e] dut attendre 1550 pour paraître en ce format.

Il a dû exister des tirages de ces sept volumes au nom de chacun des trois libraires. Mais l'extrême rareté de cette édition, dont nous ne connaissons pas les causes, ne nous permet pas d'en donner une description complète : nous n'avons même jamais vu signaler le livre III.

---

(1) Amadis en français. Livres I-XII. Essai de Bibliographie et d'Iconographie. Extrait de la Bibliofilia 1903-5. Florence, 1906.

LE PREMIER LIVRE

plaisir pour les playes qu'il luy auoit faites, dont il doutoit que sa vie fust en danger. Quand la Dame les vid tant amys, & ceste inimytie' (n'agueres si grande) conuertie en telle humilite', elle fut tresioyeuse, & dit à Galaor: En bonne foy, Seigneur, si voûs me mistes en grand angustie, vous m'auez satisfaite pour trop plus grand' ioye. Puis les prenant eux deux par les main, les conduit en son chasteau. & les fit coucher en riches lictz, ou elle mesme (qui sçauoit l'art de chirurgie) les medecins par grande diligence. Ainsi demourerent les deux freres en la garde de ceste riche & belle Dame Corisande, laquelle desiroit autant leur bonne sante' que la sienne propre.

Comme don Florestan fut engendré du Roy Perion en la belle fille du Comte de Salandria.

Chapitre XLIII.



Au temps

Pour plus de clarté, nous attribuons à chaque tirage l'initiale du nom de son éditeur, soit G, L, S.

I

G] LE PREMIER LI- || VRE D'AMADIS DE GAVLE, || MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Com-* || *missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, &* || *Lieutenant en icelle, es païs & gouuer-* || *nement de Picardie, de monsieur* || *de Brissac, Cheualier de l'or-* || *dre, grand Maistre &* || *Capitaine general d'i-* || *celle artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Marque de Denys Janot, sans inscription, mais avec les devises latérales : *Patere, aut abstine. — Nul ne s'y frote.*] || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau, demourant en la* || *rue Neuue nostre Dame à l'enseigne* || *saint Jan Baptiste.* || 1548.

In-8, 8 ffnc., 191 ff., 1 fnc. — La f. T est mal paginée.

F. 1. LE PREMIER LIVRE D'A-||MADIS DE GAVLE, TRADVIT || d'Espaignol en Françoys, par le Seigneur || des Essars Nicolas de Herberay, Commis-||saire ordinaire de l'artillerie du Roy.

F. [192]. Imprimé à Paris, par Estienne Groulleau || imprimeur demourant en la Rue || neufue Nostre Dame || 1547.

Collection Hugues Vaganay.

Au v° du dernier des ff. liminaires, on lit les vers suivants, absents naturellement des éditions précédentes en grand format.

LE PETIT ANGEVIN [Jean Maugin]
AUX DAMES FRANÇOYSES.

Dixain.

Or auez vous, Dames de cueur humain,
Vostre Amadis en si petit volume,
Que le pourrez porter dedans la main
Plus aysément beaucoup que de coustume.
Recevez doncq' de ceste docte plume
Les traitz dorez & propoz gracieux,
Si que voz cueurs, par danger soucieux,
Puissent trouver remede à leur malayse

Dans ce subiet d'amour delicieux,
Qui tout ennuy, dueil, & courroux apaise.

Probè, & tacitè.

II

G] LE SECOND LI- || VRE D'AMADIS DE GAVLE, || MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Com-* || *missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, &* || *Lieutenant en icelle, es païs & gouuer-* || *nement de Picardie, de monsieur* || *de Brissac, Cheualier de l'or-* || *dre, grand Maistre &* || *Capitaine general d'i-* || *celle artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Même marque avec la même devise.] || Avecq' privilege du Roy. || *A* PARIS. || *Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la* || *rue Neuue nostre Dame à l'enseigne saint Jan Baptiste.* || 1548.

In-8, 4 ffnc., 119 ff., 1 f. blanc.

F. 1. LE SECOND LIVRE D'A-||MADIS DE GAVLE,... . . . .

F. 119 v°. Acuerdo Oluido. || Fin du Second liure d'Amadis de Gaule, || imprimé à Paris, par Estienne Groul-||leau Imprimeur, demourant en la rue neufue no-||stre Dame. || 1547.

Collection H. Vaganay.

III

N'est signalé nulle part.

IV

S] [Le quatriesme livre d'Amadis de Gaule ... A Paris. Pour Vincent Sertenas ... 1548].

In-8, 7 ffnc., 1 f. blanc, 131 ff., 1 f. blanc.

(Catalogue H. de Backer, 97.)

V

S] [Le cinquiesme livre d'Amadis de Gaule ... A Paris. Pour Vincent Sertenas ... 1548].

In-8, 7 ffnc., 1 f. blanc, 140 ff.
(Catalogue H. de Backer, 97.)

VI

S] LE SIXIESME LI- || *VRE D'AMADIS DE GAV-* || *LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE* || *Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinai-* || *re de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es païs & gouver-* || *nement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre,* || *grand Maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.* || ACVERDO OLVIDO. || [Grande marque avec devise : VINCENTI NON VI || CTO GLORIA DATVR] || *Avecq' Priuilege du Roy.* || A PARIS. || Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au || palays en la galerie, par ou l'on va à la Chancelerie, & || au mont saint Hylaire à l'hostel d'Albret. || 1548.

In-8, 8 ffnc. (le 7e blanc), 152 ff.

F. 1. LE SIXIESME LIVRE D'A-||MADIS DE GAVLE, QVI TRAITE || amplement des grands faitz d'armes, & || auantures estranges, tant de Perion son || filz, que de Lisuart de Græce, filz d'Es-|| plandian, Empereur de Constantinople : || Hystoire tres recommandée, mise en Fran||çoys par le Seigneur des Essars Nicolas || de Herberay, Commissaire ordinaire de || l'artillerie du Roy.

F. 152. *Acuerdo oluido.* || Fin du Sixiesme liure d'Amadis de Gaule, || imprimé à Paris, par Estienne Groul-||leau Imprimeur, demourant || en la rue Neuue no-||stre Dame. || 1548.

Collection H. Vaganay.

VII

S] *LE SEPTIESME LI-* || *VRE D'AMADIS DE GAV-* || *LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE* || *Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinai-* || *re de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es païs & gouuer-* || *nement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre,* || *grand Maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.* || ACVERDO OLVIDO. || [Grande marque avec devise : VINCENTI NON VI || CTO GLORIA DATVR] || *Avecq' Priuilege du Roy.* ||

A PARIS. || Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au || palays en la galerie, par ou l'on va à la Chancelerie, & || au mont saint Hylaire à l'hostel d'Albret. || 1548.

In-8, 4 ffnc., 150 f., [en réalité 140 ff. par suite de l'omission des ff. 80 à 89, sans perte de texte.]

F. 1. LE SEPTIESME LIVRE D'AMA-||DIS DE GAVLE HISTOIRE TRES-||excellente d'Amadis de Græce surnommé || le Chevalier de l'ardante Espée, filz de Li-||suart de Græce, & de la belle Onolorie de || Trebisonde : mis en Françoys par le Seig-||neur des Essars Nicolas de Herberay, Com-|| missaire ordinaire de l'artillerie du Roy.

F. 150. *Acuerdo Oluido.* || FIN. || *Imprimé à Paris, par Estienne Groulleau, pour luy, Ian* || *Longis, & Vincent Sertenas, Libraires.* || 1548.

Collection H. Vaganay.

G] Nous avons eu le tirage dont le titre est identique à ceux des livres I et II « Par Estienne Groulleau... » L'*explicit* est le même aussi que celui du tirage au nom de V. Sertenas, mais ce dernier n'illustre d'aucune gravure le chapitre LXI, alors que Groulleau en place une au verso du f. 146 dont le recto est demeuré blanc.

Ainsi qu'on le voit, les lacunes sont considérables et il reste à retrouver les tirages au nom de

Groulleau : III, IV, V, VI, VII.

Longis : I, II, III, IV, V.

Sertenas : I, II, III.

M. H. de Backer possédait IV, V, VI, VII au nom de Sertenas (Cat., 97) et aussi VI et VII au nom de Longis (Cat., 98).

M. R. Foulché-Delbosc ne signale (Bibliographie Hispano-française, 106, 107, 108), que nos propres exemplaires de I, II et VII.

1550

L'expérience de 1548 rendit plus avisés nos trois éditeurs : ils la renouvelèrent deux ans plus tard. Mais, cette fois, ils ne mettaient plus que trente-deux lignes à la page, sur une hau-

LE PREMIER LI-VRE D'AMADIS DE GAV-LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI-

gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es päis & gouuernement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.

Acuerdo Oluido.



Auecq' priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neuue nostre Dame, à l'enseigne saint Ian Baptiste.

1550.

1.

LE PREMIER LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT DESPAGNOL en Françoys, par le Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinire de l'artillerie du Roy.

Quelz furent les Roys Garinter & Perion, & d'vn combat qu'eut icelluy Perion, par cas fortuit, contre deux cheualiers, puis contre vn Lyon, qui deuoroit vn Cerf en leur presence, & de ce qui en auint.

Chapitre Premier.





PEu de temps apres la passion de nostre Saueur IESVS CHRIST, il fut vn Roy de la petite Bretaigne nommé Garinter, instruit en la loy de verité, & grandement

A decoré

teur de cent trente-cinq millimètres; aussi le succès répondit à leur attente. Bien imprimée, sur bon papier, cette édition, qui comprend les livres I à VIII, se rencontre assez aisément dans les dépôts publics et les collections particulières.

I

G] LE PREMIER LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-* || *re ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant* || *en icelle, es païs & gouuernement de Picar-* || *die, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand maistre & Capi-* || *taine general d'icelle* || *artillerie.* || Acuerdo Oluido || [Marque analogue à celle de I, 1548, mais avec inscription et les devises : *Patere aut abstine — Nul ne s'y frote*] || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neu- || ve nostre Dame, à l'enseigne saint Jan Baptiste. || 1550.

In-8, 8 ffnc., 269 ff., [mais 266 et 268 n'existent pas, sans perte de texte], 1 f. blanc.

Collection H. Vaganay.

L] Le premier livre d'Amadis de Gaule... A Paris. Pour Jan Longis Libraire, tenant sa boutique au Palays en la galerie par ou l'on va à la Chancelerie. 1550.

In-8, 8 ffnc., 267 ff.

(R. F.-D., Bibliogr. Hisp.-franç., 124.)

II

G] LE SECOND LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-* || *re ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant* || *en icelle, es païs & gouuernement de Picar-* || *die, de monsieur de Brissac, Cheualier de* || *l'ordre, grand maistre*

IĒ PREMIER LIVRE

eſtroite priſon : toutesfois pour peine que l'on luy fiſt ne voulut en rien deſcouurir le ſecret de ſa maiſtreſſe, combien qu'elle y fuſt par long temps tourmentée, à grand deſplaiſir & angoiſſe d'Aldene, qui affectueuſement l'aymoit, & ne ſçauoit par qui le faire ſçauoir à ſon amy Galaor. Mais l'Autheur ne voulant trop eſlongner le propos d'Amadis, le reprend, pour quand la matiere requerra, paracheuer ce qui auint depuis à Galaor.

Comme Amadis, au partir d'Vrgande la Deſcogneuë arriua en vn chaſteau, ou il luy auint ce qu'entendrez.

Chapitre XIIII.



Grand

& Capi- || *taine general d'icelle* || *artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Mêmes marque et devises qu'au livre I] || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || Par Estienne Grouleau *(sic !)* Libraire, demourant en la rue Neu- || ue nostre Dame, à l'enseigne saint Jan Baptiste. || 1550.

In-8, 4 ffnc., 164 ff.

Collection H. Vaganay. (R. F.-D., 127, d'après H. Vaganay. *Amadis en français*, p. 22.)

III

G] LE TROISIESME || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-* || *re ordinaire de l'artilleire du Roy, & Lieutenant* || *en icelle, es païs & gouuernement de Picar-* || *die, de monsieur de Brissac, Cheualier de* || *l'ordre, grand maistre & Capi-* || *taine general d'icelle* || *artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Mêmes marque et devises qu'au livre I] || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neu- || ue nostre Dame, à l'enseigne saint Jan Baptiste. || 1550.

In-8, 4 ffnc., 168 ff.

Collection H. Vaganay. (Non signalé par M. F.-D.)

IV

G] LE QVATREIES- || ME LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-* || *re ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant* || *en icelle, es païs & gouuernement de Picar-* || *die, de monsieur de Brissac, Cheualier de* || *l'ordre, grand maistre & Capi-* || *taine general d'icelle* || *artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Mêmes marque et devises qu'au livre I.] || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neu- || ue nostre Dame, à l'enseigne saint Jan Baptiste. || 1550.

LE PREMIER LIVRE

Comme Galaor & Floreſtan cheminants vers le royaume de Sobradiſe, rencontrerent trois Damoyſelles à la fondaine des Oliuiers.

Chapitre XLIIII.



EStants Galaor & Floreſtan au chaſteau de Coriſande (cõme vous auez entendu) ſciournerent tant que leurs playes furent gueries. Lors ſedelibererent de partir, & d'aller trouuer Amadis au Royaume de Sobradiſe, deſirants ſur toutes choſes que le combat qu'il auoit entreprins ne fuſt encores encommencé, à ce qu'ilz euſſent part au peril & à la gloire qu'il en pourroit auenir, s'il plaiſoit à Dieu. Mais quand Floreſtan print congé de s'amye, les angoiſſes & larmes d'elle furent tant extremes, qu'iz en eurent tous grande compaſsion,

encores

In-8, 8 ffnc., CLXXIX ff., 1 f. blanc. [? 2 planches hors texte.]

Collection H. Vaganay. (Non signalé par M. R. F.-D.)

21 gravures ornent ce livre : chap. I, III, IIII, VIII, IX, XII, XIIII, XVI, XVII, XXI, XXIII, XXIIII, XXVIII, XXX, XXXI, XXXII, XXXIIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII.

Ces quatre livres portent, au v° du titre, un extrait du privilège, non daté, donné à Herberay, pour six ans et pour « les quatre premiers livres d'Amadis de Gaule ».

V

S] LE CINQIESME || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay...* [Marque] || *Avecq' Privilege du Roy.* || A PARIS. || Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au || palays en la galerie par ou l'on va à la Chancellerie, & || au mont saint Hylaire à l'hostel d'Albret. || 1550.

In-8, 6 ffnc., 194 ff.

F. 194. *Acuerdo Oluido.* || FIN. || Imprimé à Paris par Estienne Groulleau. || 1550.

Au v° du titre, même extrait du privilège pour six ans, mais pour « le cinqiesme livre d'Amadis de Gaule ».

(Décrit d'après H. Vaganay. Amadis en français (1906), 44. Extrait de La Bibliofilia 1903-5.)

Les coupures du titre sont sans doute identiques à celles du titre du livre VIII.

G] (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 132.)

VI

Nous n'avons rencontré aucun exemplaire de ce livre. On peut en reconstituer le titre d'après ceux des précédents livres et des deux derniers. Et il est probable que l'édition de 1555 en est la reproduction page pour page.

VII

G] LE SEPTIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAVLE, || MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI- || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-* || *re ordinaire de l'artillerie du Roy,*

& Lieutenant || *en icelle, es païs & gouuernement de Picar-* || *die, de monsieur de Brissac, Cheualier de* || *l'ordre, grand maistre & Capi-* || *taine general d'icelle* || *artillerie.* || Acuerdo Oluido. || [Petite marque, réduction de celle des livres I, II, III, IV, mais sans les initiales, et avec les mêmes devises latérales : *Patere, aut abstine. Nul ne si (sic !) frote.* || Avecq' privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la* || *rue neuue nostre Dame à l'enseigne* || *saint Jan Baptiste.* || 1550.

In-8, 7 ffnc., 1 f. blanc, 192 ff.

F. 192 v°. Acuerdo Oluido. || *Fin du Septiesme liure d'Amadis de Gaule, imprimé* || *nouuellement à Paris, par Estienne Groulleau,* || *pour luy, Ian Longis, & Vincent* || *Sertenas Lebraires. (sic !)*

Au v° du titre, même extrait du privilège pour six ans, mais pour « le Septiesme liure d'Amadis de Gaule ».

Collection H. Vaganay.

S] [Le septiesme livre... V. Sertenas].

(R. F.-D., Bibliogr. hisp.-franç., 133.)

Les coupures du titre sont sans doute identiques à celles du titre du livre VIII.

VIII

S] LE HVITIESME LI- || *VRE D'AMADIS DE GAV-* || *LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI-* || *gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de* || *l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle es païs & gouuernement* || *de Picardie de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand* || *Maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.* || ACVERDO OLVIDO || [Grande marque, la même qu'à l'édition de 1548] || *Avecq' Privilege du Roy.* || A PARIS. || Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au Pa- || lays en la gallerie, par ou l'on va à la Chancelerie : & au || mont saint Hilaire à l'hostel d'Albret. || 1550.

In-8, 12 ffnc., 302 ff.

F. 302. *Fin du Huitiesme liure d'Amadis de Gaule,* || *Imprimé à Paris par Estienne* || *Groulleau.*

LE SECOND LI-
VRE D'AMADIS DE GAV-
LE MIS EN FRANCOYS PAR LE SEI-
*gneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissai-
re ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant
en icelle, es païs & gouuernement de Picar-
die, de monsieur de Brissac, Cheualier de
l'ordre, grand maistre & Capi-
taine general d'icelle
artillerie.*

Acuerdo Oluido.



Auecq' priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Estienne Grouleau Libraire, demourant en la rue Neu-
ue nostre Dame, à l'enseigne saint Ian Baptiste.

1550.

I.

LE SECOND LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, AV COMmencement duquel sera fait description de l'Isle Ferme : qui y fit les enchantements, & mit les grands tresors qui s'y trouuerent. Et fait l'Acteur ce discours, pource qu'au quatr eiesme liure il n'est quasi propos d'autre chose, que de ce qui auint en icelle Isle, tant à Amadis, qu'a maints autres Cheualiers estranges.

Chapitre Premier.





Ly eut vn Roy en Greçe, marié auecq' la seur de l'Empereur de Constantinople, de laquelle il eut deux filz, excellents en toute perfection de corps, & d'esprit. Specialement l'vn nommé Apolidon, lequel fut si bien

A nay


MADA
NIL.
BRV
NEO.
AGRAIES
AMADI
QVEDH
AB
TES
LAV
SA



Au v° du titre, même extrait du privilege pour six ans, mais pour « le Huitiesme liure d'Amadis de Gaule ».
Collection H. Vaganay,

L] [Le huitiesme livre d'Amadis de Gaule... A Paris. Pour Jan Longis Libraire... 1550].
(R. F.-D., Bibliogr. hisp.-franç., 134.)

G] Une bibliothèque allemande, dispersée en Mai 1900, renfermait un exemplaire de ce livre VIII : Paris, Estienne Groulleau pour Jan Longis et Vincent Serteras.
La gravure du chapitre XXXI (éd. S) représente le siège d'une ville : au premier plan une bombarde !!

Les lacunes sont ici encore considérables et il reste à retrouver les tirages au nom de
Groulleau : V, VI.
Longis : II, III, IV, V, VI, VII.
Sertenas : I, II, III, IV, VI.
La part de Longis fut sans doute inférieure à celle de ses associés, d'où la rareté des exemplaires à son nom.
M. Ambroise Firmin-Didot possédait le tome IV au nom de Sertenas et le VIII[e] au nom de Groulleau.

1555

Ainsi que l'édition de 1550, celle de 1555 ne comprend que les livres I à VIII : elle aurait pu renfermer aussi les livres IX et X publiés en 1551 et 1552.
Imprimée par le même Groulleau, elle est en fait due à l'un des trois associés. En effet, au v° du titre des livres I, II, VIII, l'Extrait du Privilege « donné à Compiegne, le deuxiesme iour de Septembre. L'an de grace mil cinq cens cinquante quatre » permet « à Vincent Sertenas marchand Libraire à Paris, imprimer ou faire imprimer et mettre en vente tous les livres d'Amadis

I.

LE SEPTIESME LIVRE D'A-

MADIS DE GAVLE HISTOIRE TRES excellante d'Amadis de Grece surnómé le Cheualier de l'ardante Espée filz de Lisuart de Grece, & de la belle Onolorie de Trebisonde : mis en Françoys par le Seigneur des Essars N. de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy.



de Gaule, divisément ou conioinctement ». Mais le titre du livre VII porte, au verso, le même privilège que celui du même livre dans l'édition de 1550.

L'exemplaire de M. A. Firmin-Didot a figuré au catalogue de la bibliothèque de feu J. de Chantepie du Dézert, N° 6847 : il se vendit 125 francs. Il a reparu, en 1925, dans un catalogue parisien, au prix de 1650 francs. Il comprenait les livres I, II, III, V, VI, VII de l'édition de 1555, les livres IV et VIII étant de la précédente, 1550. Ces six volumes avaient la marque de Sertenas.

M. Foulché-Delbosc a rencontré le livre I. Sertenas (Bibl. Hisp.-franç., 179); le livre II. Sertenas (B. H.-F., 181), Longis (B. H.-F., 180) ; le livre III. Longis (B. H.-F., 182); le livre VII. Sertenas (B. H.-F.,189). Il a relevé sur le catalogue du British Museum les titres des livres III. Sertenas (B. H.-F., 183); IV. Sertenas (B. H.-F., 186); V. Groulleau (B. H.-F., 187); VI. Sertenas (B. H.-F., 188).

Nous croyons donner ici la première description du livre VIII.

I

S] LE PREMIER || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Chevalier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique* || *au Palays en la Gallerie par ou lon va à la* || *Chancellerie* : *& au mont S. Hylaire à* || *l'hostel d'Albret.* || 1555.

(R. F.-D., Bibliogr. hisp.-franç., 134.)
In-8, 8 ffnc.. CCLXIX [pour CCLXVII], 1 f. blanc.
Collection H. Vaganay
Au v° du titre : EXTRAIT DV PRIVILEGE.

D'AMADIS DE GAVLE. III.





Velques années depuis,& vn iour entre autres, le Roy de Saba ayant fait tendre les toyles en la prochaine forest.& atendant le long d'vne grand' route vn fort Sanglier, tenant au poing vn eſpieu trenchant, va ſortir du hallier vn Ours, qui d'efroy (ayant ouy les aaboys des chiens courants, & le retentiſſement des trompes) taſchoit par tous moyens à ſe ſauuer. Or n'eſtoit Magadan pour lors açompagné d'autre

a iii perſonne

Il est permis à Vincent Sertenas mar-||chand Libraire à Paris, imprimer ou || faire imprimer et mettre en vente tous || les livres d'Amadis dé Gaule, divisé- || ment ou conjoinctement. Et deffendu à tous Im-||primeurs, Libraires et autres marchandz, quelz || qu'ilz soient, imprimer ne faire imprimer n'ex-||poser en vente aucuns desditz livres, ne en faire || extraitz ou abregez, jusques à six ans prochai-||nement venants, à conter du jour et date qu'ilz | seront achevez d'imprimer, sur peine d'amen-||de arbitraire applicable au Roy, et de confisca-||tion desditz livres, sommaires, abregez, ou ex-||traitz qui se trouveront imprimez par autre que || par ledit Sertenas ou à son aveu, comme il est || plus à plain contenu par lettres et privilege du || Roy. Donné à Compiegne, Le deuxiesme jour de || septembre. L'an de grace mil cinq cens cinquan-||te quatre. Et de nostre regne le huytiesme.

Signé de par le Roy en son conseil,

Burgensis.

Possédant également le livre I de 1550 (tirage pour Groulleau) nous avons vérifié que le tirage pour Sertenas, en 1555, a été fait page à page. Mais il s'agit bien d'une édition nouvelle, et non d'un simple changement de date.

Si quelques initiales diffèrent, s'il y a des gravures nouvelles aux chapitres XXIX, XXX, XXXIII, XXXVI, XXXVIII et XLIIII, il se peut que l'ornementation fût la propriété de l'un des trois associés et, partant, ne se retrouvât que dans les exemplaires à son nom.

Mais quelques fautes de 1550 sont corrigées en 1555, notamment, au verso du f. LXV, LE GCEANT. Par contre, l'imprimeur de 1555 a passé du f. CLXVIII (dernier du cahier X à CLXI (premier du cahier Y). Il s'en est aperçu au cours du tirage, en sorte que le f. CC (dernier du cahier Cc) est suivi du f. CCIX (premier du cahier Dd) sans perte de texte.

G et L] Aucun exemplaire n'est signalé au nom de Groulleau ou de Longis, bien que le livre VII se termine par la mention « Imprimé par Estienne Groulleau, pour luy, Jan Longis, et Vincent Sertenas libraires » La part de ce dernier fut sans doute la plus grosse dans les frais de l'édition.

LE HVITIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE SEIgneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle es païs & gouuernement de Picardie de monsieur de Brissac, Chevalier de l'ordre, grand Maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.

ACVERDO OLVIDO.



Auecq' Priuilege du Roy.

A PARIS.

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au Palays en la gallerie, par ou l'on va à la Chancelerie : & au mont saint Hilaire à l'hostel d Albret.

1550.

II

S] [Fleuron] LE SECOND || LIVRE D'AMADIS DE || GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre &Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Pour Vincent Sertenas, Libraire tenant sa boutique* || *au Palays, en la Gallerie par ou lon va à la* || *Chancellerie* : *& au mont S. Hylaire en* || *l'hostel d'Albret.* || 1555.

In-8, 4 ffnc., CLXIIII ff.
Collection H. Vaganay.
Au v° du titre, même Extrait du Privilège.
Bien que le second livre ait le même nombre de ff. qu'en 1550, l'imprimeur ne s'est pas astraint à reproduire page à page.
Ici sont différentes de 1550 les gravures des chapitres I, VI, XIII, XV (reproduction de celle du chap. X). Celles des chapitres VI et XIII sont en étroit rapport avec le texte.

G] Aucun exemplaire n'en est signalé.

L] (D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 180.)

III

S] LE TROISIESME || LIVRE D'AMADIS... Paris, Vincent Sertenas. 1555. — In-8.

(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 183.)

L] LE TROISIES- || ME LIVRE D'AMADIS || ... || Acuerdo Oluido. || [Marque de Longis] || Avec privilege du Roy. || A PARIS. || Pour Jan Longis Libraire, tenant sa boutique au palais en la gallerie, par ou lon va à la Chancelerie.

D'AMADIS DE GAVLE. LXXII.





Naſtarax cheminant, traité comme il vous a eſté dit, & paſſant pais, ſans tenir ſentier, ny voye, ſe trouua ſi perplex, à l'ocaſion de ceſte nouuelle & tant deſeſperée amytié, que voyant ſon mal prochain, & le remede du tout eſlongné, blaſmant ſoy meſmes, commença à parler entre ſes dents & dire: Helas pauure Anaſtarax!

In-8, 4 ffnc., CLXVIII ff.
(D'après R. F.-D., 182.)

G] Aucun exemplaire signalé.

En comparant les deux éditions in-8 de ce livre : Groulleau, 1550, et Longis et le Mangnier, 1560, nous avons constaté qu'elles se répondent page à page. Il en est sans doute de même de l'édition de 1555. Comme aux livres précédents et suivants, les gravures diffèrent suivant les noms des éditeurs.

IV

S] LE QVATRIES- || ME LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE ... || Acuerdo Oluido. || [Marque de Sertenas]... 1555.
(D'après R. F.-D., 186.)

G et L] Aucun exemplaire signalé.

M. A. Firmin-Didot ne possédait ce livre que dans l'édition de 1550, au nom de V. Sertenas.
Si l'impression correspond page à page à celle de 1550, nous avons ici 8 ffnc., CLXXIX ff., 1 f. blanc.

V

G] LE CINQVIESME LIVRE || D'AMADIS ... Paris. E. Groulleau. 1555.
(D'après R. F.-D., 187.)

L] Aucun exemplaire signalé.

S] L'exemplaire de M. A. Firmin-Didot.
D'après l'édition de 1560, ce volume aurait 8 (ou 6) ffnc. CXCIII (ou CXCIIII) ff.

LE HVITIESME LIVRE



Nous

LE PREMIER LIVRE D'AMADIS DE GAVLE,

MIS EN FRANCOYS PAR LE Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es païs & gouuernement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.

Acuerdo Oluido.



Auec priuilege du Roy.

A PARIS.

Pour Vincent Sertenas, Libraire tenant sa boutique au Palays, en la Gallerie par ou lon va à la Chancellerie: & au mont S. Hylaire en l'hostel d'Albret.

1555.

I.

LE PREMIER LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, TRADVIT D'Espagnol en Françoys, par le Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy.

Quelz furent les Roys Garinter & Perion, & d'vn combat qu'eut iceluy Perion, par cas fortuit, contre deux Cheualiers, puis contre vn Lyon, qui deuoroit vn Cerf en leur presence, & de ce qui en auint.

Chapitre Premier.



PEu de temps apres la paßion de nostre Sauueur IESVS CHRIST, il fut vn Roy de la petite Bretaigne nommé Garinter, instruit en la loy de verité, & grandement

A decoré

VI

S] LE SIXIESME || LIVRE D'AMADIS... Paris, Vincent Sertenas. 1555.

(D'après R. F.-D., 188.)

G et L] Aucun exemplaire signalé.

D'après l'édition de 1560, ce volume aurait 8 ffnc., CCVIII ff.

VII

S] LE SEPTIESME || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec priuilege du Roy. || *A Paris.* || *Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique* || *au Palays en la gallerie, par ou lon va à la* || *Chancelerie : & au mont S. Hylaire à* || *l'hostel d'Albret.* || 1555.

In-8, 7 ffnc., 1 f. blanc, CXCII ff.

Collection H. Vaganay. (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 189.)

Au v° du titre, l'Extrait du Privilège est identique à celui du même livre, en 1550, bien que le titre lui-même soit au nom de Sertenas.

F. CXCII v°, Acuerdo Oluido. || *Fin du Septiesme liure d'Amadis de Gaule imprimé* || *nouuellement à Paris, par Estienne Groulleau,* || *pour luy, Ian Longis, & Vincent* || *Sertenas Libraires.*

G et L] Aucun exemplaire signalé.

Groulleau a réimprimé page à page l'édition de 1550, mais les gravures étant sans doute la propriété de Sertenas, le chapitre XXVII présente ici une gravure appropriée au texte qui se doit retrouver dans les exemplaires des éditions antérieures

le,ie feray,que vous me direz verité. Puis commanda qu'elle fust mise en estroite prison: toutesfois pour peine que lon luy fist ne voulut en rien descouurir le secret de sa maistresse, combien qu'elle y fust par long temps tourmentée,à grand desplaisir & angoisse d'Aldene,qui affectueusement l'aymoit, & ne sçauoit par qui le faire sçauoir à son amy Galaor. Mais l'Autheur ne voulant trop eslongner le propos d'Amadis, le reprend, pour quand la matiere requerra, paracheuer ce qu'il auint depuis à Galaor

Comme Amadis, au partir d'Vrgande la Descogneuë arriua en vn chasteau, ou il luy auint ce qu'entendrez.

Chapitre XIIII.



Grand

au nom de Sertenas. Mon exemplaire de Groulleau 1550 n'a ici qu'un cliché banal de bataille.

VIII

S] LE HVITIESME || LIVRE D'AMADIS DE || GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec priuilege du Roy. || *A PARIS.* || *Pour Vincent Sertenas, Libraire tenant sa boutique* || *au Palays, en la Gallerie par ou lon va à la* || *Chancellerie* : *& au mont S. Hylaire en* || *l'hostel d'Albret.* || 1555.

In-8, 12 ffnc., CCCII (= 304) ff.

Au v° du titre, l'Extrait du Privilège est celui du 2 Septembre 1554, octroyé à Vincent Sertenas.

F. CCCII [304] r° : *Fin du Huitiesme liure d'Amadis de Gaule,* || *Imprimé à Paris par Estienne* || *Groulleau.*

Collection H. Vaganay. Seul exemplaire de ce huitième livre dans cette édition de 1555 que nous ayons rencontré ou vu signaler. Faut-il attribuer cette rareté aux nombreux épisodes érotiques qui auraient provoqué contre les Amadis les énergiques blâmes des prédicateurs catholiques et des moralistes protestants : d'où la suppression de nombreux exemplaires ?

Nous avons pu vérifier que l'illustration de ce même livre, en 1550, au nom du même Sertenas, n'a pas été copiée de tous points en 1555.

Les chapitres qui présentent des gravures différentes sont IX, XV, XXV, XXVIII, XXXI (les canons de 1550 ont disparu), XLI, LVI, LVII, LXV, LXXV, LXXVII (une sortie, et non plus un siège), LXXXVIII, XCI, XCII.

Bien que le livre IX eût paru en 1551, le X[e] en 1552, et le XI[e] en 1554, il semble qu'aucun de ces trois n'ait été réimprimé en 1555, car aucun exemplaire n'en a été signalé jusqu'ici.

1557-in-16

Deux ans après, les trois mêmes associés entreprirent une

LE PREMIER LIVRE

Comme Galaor & Floreſtan cheminans vers le royaume de Sobradiſe, rencontrerent trois Damoyſelles à la fontaine des Oliuiers.

Chapitre XLIIII.



Estans Galaor & Floreſtan au chaſteau de Coriſande (cõme vous auez entendu) ſeiournerent tant que leurs playes furent gueries. Lors ſe delibererent de partir, & d'aller trouuer Amadis au Royaume de Sobradiſe, deſirans ſur toutes choſes que le combat qu'il auoit entrepris ne fuſt encores encommencé, à ce qu'ilz euſſent part au peril & à la gloire qu'il en pourroit venir, s'il plaiſoit à Dieu. Mais quand Floreſtan print congé de s'amye, les angoiſſes & larmes d'elle furent tant extremes, qu'ilz en eurent tous grande compaſsion.

encores

édition sans gravures, qu'on peut qualifier d'*économique*, en un petit format (115 × 75 mm.) qui servira de modèle aux éditeurs lyonnais vingt ans plus tard.

M. R. F.-D. signale sous la marque de Sertenas les livres I, II, III, IV, V (Bibl. H.--F., Nos 213, 214, 216, 217, 218); sous la marque de Groulleau les livres I, II, VI, VII (ibid., Nos 212, 215, 222, 224); sous la marque de Jean Longis (ibid., 223). On remarquera l'absence du livre VIII. Le Privilège est toujours celui du 2 septembre 1554. Nous possédons le livre IV au nom d'Estienne Groulleau. Il se termine par les deux pièces de vers qui, dans l'in-folio, sont au début du livre V (1544), et le huitain commence

En ce Quatriesme d'Amadis.

1557-in-8

En la même année, Groulleau, Longis et Sertenas complétèrent leur édition de 1555 en publiant dans le même format les livres IX et X.

IX

S] LE NEVFIESME || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE, AVQVEL SONT CONTENVZ LES || gestes de dom Florisel de Niquée, surnommé le Che- || valier de la Bergere, qui fut filz d'Amadis de Gre- || ce & de la belle Niquée. Ensemble de deux au- || tres filz & fille, engendrez insciemment par || iceluy Amadis, en l'excellente royne Za || hara de Caucase, & rendu meilleur || Françoys que par cy deuant par || C. Colet Champenois. || NEC SORTE NEC MORTE. || [Marque à la devise : Ne quid nimis, différentes de celles de 1548 et de 1555] || *Avecq' privilege du Roy.* || A PARIS. || Pour Vincent Sertenas. Libraire, tenant sa boutique au Pa- || lays en la gallerie par ou lon va à la Chancellerie, & || en la rue Neuue nostre Dame, à l'enseigne || saint Jan l'Evangeliste. || 1557.

LE SECOND LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, AV COMMENCEMENT

ment duquel ſera fait deſcription de l'Iſle Ferme: qui y fit les enchantemẽs, & mit les grans treſors qui s'y trouuerẽt. Et fait l'acteur ce diſcours, pource qu'au quatrieſme liure il n'eſt quaſi propos d'autre choſe, que de ce qui auint en icelle Iſle, tant à Amadis, qu'a maints autres Cheualiers eſtranges.

Chapitre Premier.



IL y eut vn Roy en Grece, marié auec la ſeur de l'Empereur de Conſtantinople, de laquelle il eut deux filz, excellens en toute perfection de corps, & d'eſprit. Specialement l'vn nommé Apolidon, lequel fut ſi bien

In-8, 16 ffnc., 342 ff. (très irrégulièrement chiffrés en chiffres dits arabes), 1 fnc., 1 f. blanc.

Collection H. Vaganay. — (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 225.)

Au v° du titre, Extrait du Privilège donné à Vincent Sertenas le 23 Mars, l'an de grace mil cinq cens cinquante *(sic !)*

« *Et fut acheué d'imprimer le xxiij iour de* || *Feburier mil v. cens cinquente six.* »

F. Vv vii r° : Nec Sorte nec Morte. || *Fin du Neufiesme liure d'Amadis de Gaule, im-*||*primé nouuellement à Paris, par Estienne* || *Groulleau Imprimeur, pour luy, Iean* || *Longis, & Vincent Sertenas* || *Libraires.* || 1557.

G] LE NEVFIESME || LIVRE D'AMADIS DE GAV- || LE; AVQVEL SONT CONTENVZ LES || gestes de dom Florisel de Niquée, surnommé le Che- || ualier de la Bergere, qui fut filz d'Amadis de Gre- || ce & de la belle Niquée. Ensemble de deux au- ||- tres filz & fille, engendrez insciemment par || iceluy Amadis, en l'excellente royne Za- || hara de Caucase, & rendu meilleur || Françoys que par cy deuant par || C. Colet Champenois. || NEC SORTE NEC MORTE. || [Marque] || *Avecq' privilege du Roy.* || A PARIS. || Par Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neu- || ue nostre Dame à l'enseigne S. Jan Baptiste. || 1557.

In-8, 16 ffnc., 342 ff., 1 fnc., 1 f. blanc.

(H. Vaganay. *Amadis en français*, pp. 104-105, et, d'après lui, R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 226.)

Dans l'édition in-folio de 1553, 37 chapitres ont des illustrations, alors que l'édition in-8 n'a plus que 35 chapitres ornés de cette sorte. Mais 10 chapitres sont illustrés en 1557 qui ne l'étaient pas en 1553.

X

G] LE DIXIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, auquel (continuant les haultz faitz d'armes et prouesses admirables de dom Florisel de Niquée, & des inuincibles Anaxartes & la pucelle Alastraxerée sa sœur) est traité de la furieuse

LE NEVFIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, AVQVEL SONT CONTENVZ LES

gestes de dom Florisel de Niquée, surnõmé le Cheualier de la Bergere, qui fut filz d'Amadis de Grece & de la belle Niquée. Ensemble de deux autres filz & fille, engendrez insciemment par iceluy Amadis, en l'excellẽte royne Zahara de Caucase, & rendu meilleur Françoys que par cy deuant par C. Colet Champenois.

NEC SORTE NEC MORTE.



Auecq' priuilege du Roy.

A' PARIS.

Pour Vincent Sertenas Libraire, tenant sa boutique au Palays en la gallerie par ou lon va à la Chancellerie, & en la rue Neufue nostre Dame, à l'enseigne saint Ian L'Euangeliste.

1557.

guerre qui fut entre les Princes Gaulois & Grecz pour le recouurement de la belle Helene d'Apolonie. Et des avantures estranges qui survindrent durant ce temps. Traduit nouvellement d'Hespagnol en Françoys || ENVIE D'ENVIE EN VIE. || [Marque] || Avec privilege du Roy. || A PARIS. || *Par Estienne Groulleau Libraire, demourant* || *en la rue Neuve notre Dame à l'en-* || *seigne saint Jan Baptiste.* || 1557.

In-8, 16 ffnc., 223 ff., 1 f. blanc.

Au v° du titre : Il est permis à Vincent Sertenas... faire imprimer et mettre en vente le Dixiesme liure d'Amadis en Gaule... Donné à Paris le vingt troisiesme iour de Mars l'an de grace mil cinq cents cinquante [*sic* !]...

Et fut acheué d'imprimer le quinziesme iour de Feburier mil cinq cens cinquante sept.

F. 223 v° : *Fin du dixiesme liure d'Amadis de Gaule, imprimé* || *nouuellement à Paris par Estienne Groulleau* || *Imprimeur, pour luy, Iean Longis, &* || *Vincent Sertenas Libraires.* || 1557.

(H. Vaganay. *Amadis en français*, p. 120.)

S] (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 227.)

L'exemplaire A. Firmin-Didot avait ces deux livres au nom de Sertenas à la même date de 1557. De même M. J. de Chantepie du Dézert (Cat., n° 6847).

Publié en 1554, réimprimé en 1559, le livre XI aurait pu faire suite au livre X dès 1557, ainsi que le livre XII, publié en 1556. Il n'en fut rien en réalité et seul, ce dernier parut à cette date, mais en province, et probablement sans illustrations.

XII

Le Douziesme Livre d'Amadis de Gaule. Contenant quelle fin prindrent les loyalles amours d'Agesilan de Colchos, & de la princesse Diane... Traduit nouvellement d'espagnol en françois (par G. Aubert de Poitiers.) En Avignon, par Mathieu Vincent. 1557.

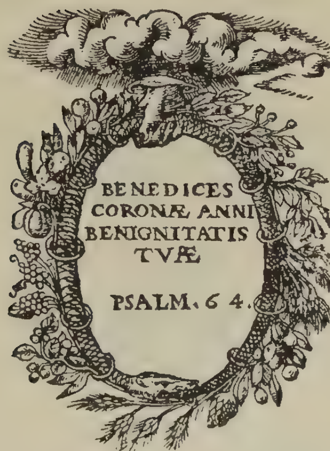
12 ffnc., 447 ff. chiffrés par erreur 433 (les ff. 206 à 215, 286, 356, 357 et 402 étant numérotés deux fois), 1 f. blanc.

(Catalogue H. de Backer, 99.) — Non signalé par M. R. Foulché-Delbosc.

LE TROISIESME LIVRE D'AMADIS DE GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE

Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Commissaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, ès pais & gouuernement de Picardie, de monsieur de Brissac, Cheualier de l'ordre, grand maistre & Capitaine general d'icelle artillerie.

Acuerdo Oluido.



Auec priuilege du Roy.

A PARIS.

Pour Iean Longis & Robert le Mangnier, tenant leurs boutiques en la gallerie par ou on va a la Chancellerie.

1560.

1560

Cette édition — la dernière, semble-t-il, publiée par les trois associés de 1548, 1550, 1555, 1557 — comprend les livres XI et XII qu'ils n'avaient pas reproduits encore dans le format in-8. Par contre, il semble qu'ils se sont abstenus de réimprimer à cette date les livres IX et X.

Si nous voulons réunir les douze livres d'Amadis *sous une même date*, nous sommes obligés de recourir à l'édition publiée dans le format in-4 à deux colonnes, « A Anvers, chés Jean Waesberghe, 1561 » et dont dix volumes sur douze se terminent par la mention : De l'imprimerie de Christophle Plantin. 1560.

I

S] Le premier livre d'Amadis de Gaule... Mis en Francoys par le Seigneur des Essars, etc. Paris, V. Sertenas, 1560, in-8.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hispano-française, 251.)

II

S] LE SECOND LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouverne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Chevalier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || A PARIS. || Pour Vincent Sertenas Libraire, demeurant en la rue neuve no- || stre Dame, à l'enseigne Saint Jan l'Evangeliste : Et en || sa boutique au Palais en la gallerie par ou || on va à la Chancellerie. || 1560.

In-8, 4 ffnc., CLXIIII ff.
Au v° du titre, Extrait du Privilège du 2 Septembre 1554.

LE SIXIESME LI VRE D'AMADIS DE GAV- LE, MIS EN FRANÇOYS PAR LE

Seigneur des Eſſars Nicolas de Herberay, Commiſſaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & Lieutenant en icelle, es païs & gouuernement de Picardie, de monſieur de Briſſac, Cheualier de l'ordre, grand maiſtre & Capitaine general d'icelle artillerie.

Acuerdo Oluido.



Auec priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Eſtienne Groulleau Libraire iuré demourant en la rue Neuue noſtre Dame à l'enſeigne ſaint Iean Baptiſte.

1560.

(H. Vaganay. *Amadis en français*, p. 22. R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 252.) L'illustration n'est pas identique à celle des éditions de 1548, 1550, 1555.

III

L] [Fleuron] LE TROISIES- || ME LIVRE D'AMADIS DE || GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque de R. le Mangnier] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS*, || *Pour Jean Longis* & *Robert le Mangnier, tenant* || *leurs boutiques en la gallerie par ou* || *on va à la Chancellerie.* || 1560.

In-8, 4 ffnc., CLXVIII ff.
Collection H. Vaganay. (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 253.)

G] (R. F.-D., 254.)

IV

L] LE QVATRIES- || ME LIVRE D'AMADIS DE || GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artilerie. || || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || A PARIS .|| *Pour Jean Longis* & *Robert le Mangnier, tenant* || *leurs boutiques en la gallerie par ou* || *on va à la Chancellerie.* || 1560.

In-8, CLXXIX ff., 1 f. blanc.
23 gravures (et non plus 21, comme en 1550,) ornent ce livre : chap. I, III, IIII, VIII, IX, XII, XIIII, XVI, XVII, XXI, XXIII, XXIIII, XXVIII,

qui le venoient ſecourir, Toutesfois premier que ie paſſe outre, il me ſemble que vous deuez entendre comme ces Seigneurs, & Dames de l'Iſle Ferme furent deſenchantez : & qui leur bailla vaiſſeau ſi à propos, pour venir au ſecours de l'Empereur.

Comme les Roys, Seigneurs, Dames, & Damoyſelles, enchantez en l'iſle Ferme, ſe reſueillerent : & de leur nauigation en Thrace, par le moyen d'Alquife.

Chapitre XXI.



Apolidon

XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII; XXIX et XXXIII n'étaient pas illustrés en 1550.

(H. Vaganay. *Amadis en français*, p. 32.)

G] (R. F.-D., Bibl. Hisp.-Franç., 255.)

V

G] LE CINQIESME || LIVRE D'AMADIS DE || GAVLE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque ovale au chardon, avec initiales E. G.] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau Libraire iuré demourant en* || *la rue Neuve nostre Dame à l'enseigne* || *saint Jean Baptiste.* || 1560.

In-8, 6 ffnc., CXCIIII ff., ? 2 ff. blancs.

Collection H. Vaganay. (R. F.-D., 258.)

Au v° du titre, Extrait du Privilège du 2 septembre 1554.

F. CXCIIII r°. *Acuerdo Oluido.* || FIN. || *Imprimé à Paris par Estienne Groulleau.*

19 gravures, comme en 1550, aux chapitres II, IIII, XI, XII, XIIII, XVIII XIX, XXVI, XXIX, XXXI, XXXIIII, XXXVII, XLI, XLVI, XLIX, L LIII, LV, LVI.

L] (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 257.)

VI

G] LE SIXIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. ||

Acuerdo Oluido. || [Même marque qu'au livre V] || Avec priuilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau Libraire iuré demourant en* || *la rue Neuve nostre Dame à l'enseigne* || *saint Jean Baptiste.* || 1560.

In-8, 8 ffnc., CCVIII ff.
Collection H. Vaganay.

L] (R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 259.)

VII

G] LE SEPTIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouuerne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Cheualier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau Libraire iuré demourant en* || *la rue Neuue nostre Dame à l'enseigne* || *saint Jean Baptiste.* || 1560.

In-8, 7 ffnc., 1 f. blanc, CXCII ff.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 261.)

VIII

G] LE HVITIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, MIS EN FRANCOYS PAR LE || Seigneur des Essars Nicolas de Herberay, Com- || missaire ordinaire de l'artillerie du Roy, & || Lieutenant en icelle, es païs & gouverne- || ment de Picardie, de monsieur de Bris- || sac, Chevalier de l'ordre, grand || maistre & Capitaine general || d'icelle artillerie. || *Acuerdo Oluido.* || [Marque] || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Par Estienne Groulleau Libraire iuré demourant en* ||

la rue Neuue nostre Dame à l'enseigne || *saint Jean Baptiste.* || 1560.

In-8, 12 ffnc., CCCII ff.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 262.)

L] LE HVITIESME LI- || VRE D'AMADIS DE GAV- || LE, ... || *A PARIS,* || *Pour Jean Longis & Robert le Mangnier, tenant* || *leurs boutiques en la gallerie par ou* || *on va à la Chancellerie.* || 1560.

(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 263.)

IX et X

Aucun exemplaire de ces deux livres n'est signalé sous la date 1560.

Il est probable que les deux volumes de 1557, décrits plus haut, en tiennent lieu.

XI

Dès le livre IX, les éditeurs avaient renoncé au titre passe-partout où n'était changée que la numérotation.

L] L'onziesme livre d'Amadis de Gaule, traduit d'Espagnol en Françoys, continuant les entreprises chevalereuses & aventures estranges, tant de luy que des Princesses de son sang : ou reluysent principalement les hautz faitz d'armes de Rogel de Grece, & ceux d'Agesilan de Colchos, au long pourchas de Diane, la plus belle Princesse du monde. || ENVIE D'ENVIE EN VIE. || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Pour Jean Longis & Robert le Mangnier tenant* || *leurs boutiques en la galerie par ou* || *on va à la Chancellerie.* || 1560.

In-8, 12 ffnc., CCLXXII ff.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 264.)

G] (Ibid., 265.)

XII

L] Le douziesme livre d'Amadis de Gaule, contenant quelle fin prindrent les loyalles amours d'Agesilan de Colchos, & de la princesse Diane, & par quel moyen la royne Sidonie se rapaisa, apres avoir longuement pourchassé la mort de dom Florisel de Niquée, avec plusieurs estranges avantures non moins recreatiues que singulieres, & ingenieuses sur toutes celles qui ont esté traitées es liures precedents. Traduit d'Espaignol en Françoys par G. Aubert de Poitiers. || Avec privilege du Roy. || *A PARIS.* || *Pour Jean Longis & Robert le Mangnier tenant* || *leurs boutiques en la galerie par ou* || *on va à la Chancellerie.* || 1560.

In-8, 12 ffnc., CCCXXII ff.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 266.)

1563

L'association Groulleau, Longis, Sertenas disparaît dès après 1560, et ce sont de nouveaux éditeurs qui publient les livres IX et X sous la date ci-dessus.

IX

Le nevfiesme livre d'Amadis de Gaule, Auquel sont contenuz les gestes de dom Florisel de Niquée, surnommé le Chevalier de la Bergere, qui fut filz d'Amadis de Grece & de la belle Niquée. Ensemble de deux autres filz & fille engendrez insciemment par iceluy Amadis, en l'excellente royne Zahara de Caucase, & rendu meilleur Françoys que par cy devant par C. Colet Champenois. A Paris. Pour Robert le Mangnier, en la rue neuve nostre Dame à l'enseigne saint Jan Baptiste : & au Palays en la gallerie, par ou on va à la Chancellerie. Avec privilege. 1563.

In-8, 16 ffnc., CCCXL ff., 2 ff. blancs.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 296.)

Le neufiesme livre d'Amadis de Gaule, ... Paris, H. de Marnef. 1563. — In-8.

(Ibid., 297.)

X

Le dixiesme livre d'Amadis de Gaule, Auquel (continuant les haultz faitz d'armes & prouesses admirable *(sic !)* de Florisel de Niquée, & des invincibles Anaxartes & la pucelle Alastraxerée sa sœur) est traité de la furieuse guerre qui fut entre les Princes Gaulois & Grecz pour le recouvrement de la belle Helene d'Apolonie. Et des aventures estranges qui survindrent durant ce temps. Traduit nouvellement d'Hespagnol en Françoys. ENVIE D'ENVIE EN VIE. A Paris, Pour Robert le Mangnier, en la rue neuve nostre Dame à l'enseigne saint Jan Baptiste : & au Palays en la gallerie, par ou on va à la Chancellerie. Avec privilege. 1563.

In-8, 16 ffnc., 219 ff., 2 ff. blancs.
(D'après R. F.-D., Bibl. Hisp.-franç., 298.)

Le dixiesme livre d'Amadis de Gaule, ... Paris, P. Drouart 1563. — In-8.

(Ibid., 299.)

Grâce à l'excellent guide qu'est la *Bibliographie. Hispano-française*, nous avons pu dresser ce tableau presque complet des éditions in-8 des Amadis espagnols traduits en français. D'heureuses et imprévues acquisitions nous ont permis de préciser certains points et d'établir des comparaisons dont les conclusions nous paraissent être les suivantes :

Vincent Sertenas, associé au libraire Jean Longis et à l'imprimeur Estienne Groulleau, fut le principal bailleur des fonds

qui servirent à imprimer les Amadis de 1548 à 1560. L'ornementation lui appartenait, et ce sont sur les exemplaires portant son nom qu'il faut chercher lettres ornées et gravures.

Nous nous proposons d'étudier ces dernières dès que nous aurons pu réunir un nombre suffisant de points de comparaison.

Le même Sertenas avait, dix ans plus tôt, participé à l'édition d'un volume « Acheué d'imprimer à Paris le quatriesme jour de Juing Mil cinq cens trente neuf par Estienne Cavaller imprimeur. » Et l'on rencontre cet ouvrage « Joseph Juif et Hebrieu hystoriographe grec, De l'Antiquité Judaique », avec le titre aux noms de quatre éditeurs différents : Vincens Sertenas et marque parlante de S. Vincent; Guillaume le Bret et sa marque; Françoys Regnauld et grande gravure; Iehan Petit et sa marque.

Hugues VAGANAY.

NOTE POUR LES ILLUSTRATIONS

P. 5 . . . . T. I, éd. 1548, f. 179 v°
13 . . . . T. I, éd. 1550, f. LXXIX v°
15 . . . . T. I, éd. 1550, f. CCLX v°
20 . . . . T. II, éd. 1541, f. III v°
T. II, éd. 1550, f. 5 v°
21 . . . . T. II, éd. 1541, ff. XI, XXVI v°, XXXI.
Cette gravure n'a pas été reproduite dans les éditions in-8.
23 . . . . T. VII, éd. 1550, f. I.
25 . . . . T. VII, éd. 1550, f. III.
29 . . . . T. VIII, éd. 1550, f. LXXII.
31 . . . . T. VIII, éd. 1550, f. CXLVII v°
35 . . . . T. I, éd. 1555, f. LXXIX v°
37 . . . . T. I, éd. 1555, f. CCLX v°
Comparer avec les gravures, pp. 13, 15.
39 . . . . T. II, éd. 1555, f. I
47 . . . . T. VI, éd. 1560, f. LXIIII v°
La même gravure est en hors texte, en face le f. I.

OLIVEIRA MARTINS
(1845-1894)

Summario : I. O ponto de vista peninsular na historiographia e na politica. — II. Vida de Oliveira Martins. — III. Personalidade de Oliveira Martins. — IV. Trabalhos juvenís. — V. A carreira do historiador. — VI. Oliveira Martins e a Hespanha. — VII. Conclusão. — VIII. Bibliographia sobre Oliveira Martins.

I. O ponto de vista peninsular na historiographia e na politica.

Já é tempo de que o vasto publico de hispanisantes conheça integramente e com a devida justiça a Oliveira Martins, um dos mais altos espiritos da Peninsula no seculo XIX e, certamente, um dos mais fieis amigos da Hespanha e da sua cultura, que nunca temeu entibiar o seu forte e bem provado sentimento nacional com a approximação da patria vizinha. Pode affirmar-se com razão que foi Oliveira Martins, em Portugal, o unico espirito entre os do seu tempo, — a grande geração que surgiu em 1865 e 1871 —, o unico espirito que pôs alguns problemas historicos e politicos num ponto de vista peninsular e um dos fundadores da politica de cordealidade ibero-americana.

Os seus companheiros, qual mais, qual menos,eram propensos ao cosmopolitismo como reacção contra o nacionalismo restricto da precedente epocha romantica, mas esse cosmopolitismo, ora afrancesado, ora germanico, transpunha apressado os Pyrineus, tanto em busca de fontes intellectuaes como de emoções de turismo. Na litteratura de viagens dessa epocha ha por vezes injustiças clamorosas sobre Hespanha. Se um Anselmo de Andrade della fallou com equilibrio e objectividade, Coelho de Carvalho pôde escrever em 1888 no seu livro de viagens : « A Hespanha, porêm, vive litterariamente ainda em plena epocha

rhetorica. Rhetoricos são os seus historiadores, os seus professores, os seus sabios, os seus poetas, os seus criticos — Castelar, Menéndez y Pelayo, Echegaray, Grillo, Nuñez d'Arce, Palacio... Será, pois, possivel à litteratura castelhana libertar-se desse caracter rhetorico e emphatico, mixto de reminiscencias da abundancia oriental na forma e da vaga metaphysica sensualista na idéa »? (pag. 53). E pouco mais alêm esta sentença fulminante : « A litteratura castelhana tem sempre vivido uma vida inferior, sem tradição, sem philosophia, sem ideal definido ». (Pag. 57.)

É evidente que Coelho de Carvalho não perfilha hoje este juizo, que só lembramos como signal da opinião das gentes mais cultas de ha quarenta annos.

Quando esteve em Madrid por occasião da exposição portuguesa do centenario de Colombo, Ramalho Ortigão projectou escrever da vida hespanhola, e Oliveira Martins, com bom humor, já phantasiava com Eça de Queiroz, sobre o tom geral desse livro : « O nosso Ramalho hespanholisou-se com a exposição de Madrid, que ainda dura. D. Pepe tem estado num conflicto constante com o governo que quer fechar a exposição : elle que a quer prolongar. Promette-nos um livro sobre a Hespanha, e deve ser extraordinario, à vista de amostras que para cá tem mandado. A Hespanha gerou Gongora, como sabes; pôe agora os motivos do gongorismo a germinar no cerebro de D. Pepe e vê lá que extravagancias e que pittoresco não sahirá d'ahi !» (*Correspondencia*, pag. 243.)

Ramalho Ortigão, auctor do livro classico na nossa litteratura de viagens, *A Hollanda*, nunca escreveu sobre a Hespanha a projectada obra, mas eu supponho que não ha que lastimar. Era cedo para uma possivel comprehensão de sympathia entre espiritos rendidos ao cosmopolitismo anti-passadista e o geral caracter tradicionalista da Hespanha, onde ainda não se erguêra a voz do grupo pessimista, posterior ao desastre de 1898. Nem mesmo os ensaios sobre o casticismo, de Unamuno, haviam

apparecido [1]; e Joaquin Costa, com seu economismo progressivo e utilitario, não encontrára a resonancia, que só os successos do fim do seculo lhe attribuiram.

Foi Oliveira Martins quem, muito por cima da mentalidade de prejuizos, primeiro deu expressão de synthese historica ao conceito de civilisação peninsular, matiz caracteristico do latinismo, correspondente á unidade geomorphologica. É preciso lembrar que a crise politica hespanhola agravára esse ambiente de suspicácia, porque durante o interregno de 1868-1870, Prim diligenciára preencher o throno vago com um principe português, chegando a convidar D. Fernando II, viuvo de D. Maria II, e depois a republica, na sua modalidade federalista, não occultára as suas velleidades de republicanisação de Portugal e sua agglutinação ao grande conjuncto peninsular. Houvéra um momento de lusophilia por parte de Hespanha, representada principalmente por Fernandez de los Rios, Castelar e Salmeron, mas essa lusophilia não tinha, aos olhos portugueses, physionomia desinteressada, ás instituições vigentes era claramente suspeita e motivou algumas declarações defensivas por parte da Inglaterra. A essa lusophilia hespanhola respondeu Portugal com uma saraivada de livros, folhetos e artigos [2].

A sua *Historia da Civilisação Iberica*, de 1877, adoptada por muito tempo como livro de texto nas cathedras universitarias, marca uma data na critica da historia peninsular, a da demonstração da constante solidariedade, mesmo quando a apparencia seja de ardida discordancia, de solidariedade e compenetração dos dois povos principaes [3]. E a sua *Revista Occidental foi*, logo

(1) São de 1895 esses ensaios. Veja-se a data attribuida pelo proprio auctor na reedição moderna da Residencia de Estudantes, de Madrid.

(2) V. no Diccionario Bibliographico Português, de Innocencio, a bibliographia da chamada « questão iberica' ».

(3) Da *Historia da Civilisaçao Iberica* circulava uma antiga traducção de Luciano Taxonera, e era essa a recommendada como livro detexto das universidades. Mas em 1926 appareceu uma segunda traducção, feita por D. José Albiñana Mompó e publicada pela Editorial Mundo Latino num volume de 398 paginas.

em 1875, um orgão doutrinario dessa portentosa aspiração do entendimento ibero-americano, que é hoje uma politica de realisações em varios paizes, designadamente em Hespanha.

Mais tarde a hispanophilia de Oliveira Martins, durante algum tempo especulativamente historica, volveu-se em systema politico, em solução, quando a tradicional alliança inglesa esteve em crise por motivo do brutal « ultimatum » de 1890, que pôs um termo violento ás nossas legitimas aspirações de imperialismo sul-africano. Legitimas juridicamente. Mas é a historia tecida com legitimidades ou com realidades que um especifico dynamismo determina?

Na longa evolução das ideas portuguesas sobre o cansado thema das relações hispano-lusitanas, é Oliveira Martins um élo capital e, por certo, dos mais sympathicos aos sentimentos portugueses, pelo menos aos que se contentem com uma amizade leal, uma concordancia politica, sem a mais leve diminuição da nossa autonomia — que foi para este espirito portuguesissimo, biographo de Nun'Alvares, um inabalavel dogma.

Hei-de fazer proximamente a historia da hispanophilia e da hispanophobia em Portugal, durante o seculo XIX, salientando a evolução das idéas portuguesas sobre os problemas de politica peninsular, motivo de dissertação e de critica, tão abundante e ao mesmo tempo tão esteril praticamente como, em Hespanha, a philosophia da sua decadencia.

Esta traducção deu ensejo aos juizos mais oppostos. O critico da *Revista Ecclesiastica*, nº 4, vol. LIX, pags. 306-308, fez da obra uma severa resenha, como se tratasse de trabalho novo com idéas velhas; o critico da *Revista de Filologia Española*, vol. XV, pag. 86, sentenceia em sentido contrario : « No es ahora el momento de volver sobre la honda significación de este libro, ya juzgado como clásico en la historiografia peninsular. Unicamente notaremos que las ideas de Oliveira, tan nuevas en su tiempo, aparecen hoy incorporadas enteramente a la ciencia historica, que de dia en dia va confirmando con aportaciones de detalle lo que el supo ver en síntesis luminosa». Já veremos, no capitulo respectivo, quanto de enganoso e typicamente seculo XIX ha nessa realmente luminosa synthese.

Comprehende-se, pois, — revertendo — a grande curiosidade de certo publico hespanhol e hispanisante pela vida e pela obra de Oliveira Martins — a que eu procurarei corresponder apresentando uma visão de conjuncto da sua obra, tão viva de preoccupações pragmaticas, tão hispanophila e tão palpitante do mais susceptivel sentimento nacional, mesmo na hora amarga das decepções ! Ha laivos de melancholia e desanimo nas suas paginas, ha pessimismo, ha um racionalismo hypercritico nos seus juizos, porque essas eram as caracteristicas da paizagem espiritual da sua epocha. De resto em Portugal, sem classes medias intellectuaes, sempre as aristocracias da intelligencia vivem num triste isolamento, debatendo-se na incomprehensão e na impotencia. No meu paiz, o pensamento é triste, porque é um pesado frete como o do dedicado canteiro medieval, carreando pedras para a immensa cathedral só concluida seculos depois. E nem sempre surge a curiosidade archeologica a rebuscar as siglas dos esquecidos obreiros pelas pedras musgosas...

A critica severa e a satyra amarga, e a concomitante injustiça, foram uma represalia dos melhores espiritos desse tempo contra a geral immobilidade da vida portuguesa collectiva — a qual, não obstante, poderiamos anhelar se repetisse, porque dessa immobilidade procedeu, como reacção, esse magnifico florescimento litterario.

O conhecimento integral de Oliveira Martins em Hespanha e no mundo hispanophilo, onde nunca deixou de ser um grande auctor vivo, poderá produzir um regresso de curiosidade, mais attenta e mais justa, do publico português para a sua obra e para a sua attitude espiritual. Os exploradores archivisticos, scepticos das largas syntheses, e a evolução do conceito de historia, cada vez mais pretensioso de sciencia e mais desdenhoso de arte, puzéram a correr um juizo desilludido acêrca deste poderoso intuicionista da historia. E as gerações moças, açodadas na revalorisação nacionalista da tradição, não têm encontrado pontos de appoio no pessimismo de Oliveira Martins, nem reconhecido

o alto significado da sua obra na evolução da historiographia portuguesa, como renovação de muitos problemas sob o aspecto critico e na litteratura como monumento de arte.

Esta indifferença dos espiritos tradicionalistas para com a obra de Oliveira Martins é notoriamente desaproveitada, porque as doutrinas politicas do tradicionalismo têm nessa obra argumentos poderosos em favor do robustecimento do poder real e uma das mais antigas defezas da representação por classes, opposta ao suffragio universal (V. *Politica e Economia Nacional*, pag. IX-XIII).

Para o arrefecimento do melhor publico português a respeito de Oliveira Martins contribuiu bastante o abuso de algumas das suas proprias ideas, levadas ás suas mais exaggeradas e mortiferas consequencias pelos propagandistas politicos, principalmente o seu pessimismo. Transmudadas em litteratura politica, déram o fundo aos poemas geniaes e odientos de Guerra Junqueiro — *Patria* e *Finis-Patriae*; vitalisados em ideologia politica conduziram á negação de todo o passado e a essa aspiração renovadora, que palpita nos pamphletos de Ramalho Ortigão e Fialho de Almeida, e que produziu a nossa longa crise politica desde o fim do reinado de D. Carlos I. Mas essa exegése era tendenciosa, lia a obra com os sentimentos que possuia e lhe transmittia com uma especie de projecção mimetista; ampliava o desalento do homem a todas as zonas da sua obra, colorindo-a de matizes que não continha. A obra de Oliveira Martins precisa de ser relida e separada das suas pessoaes amarguras e decepções. O seu psychologismo historico, o seu economismo politico e o seu harmonismo peninsular e ibero-americano estão de pé.

Tambem contribuiu para o arrefecimento, a que alludi, a coexistencia, ao lado da imputação de responsabilidade do negativismo moderno á sua obra, a coexistencia duma escola historica archivistica, paleographica, analytica, proba, mas impotente para se erguer da erudição miuda, do « fait-divers »

do passado, exceptuados os dois grandes nomes de Gama Barros e Costa Lobo. Essa escola foi recordada por um dos seus cooperadores, o fallecido Pedro de Azevedo :

« Eram Pinto de Carvalho, o chronista elegante dos seculos XVIII e XIX; o misanthropo Costa Lobo, ferreo estudioso, como João Pedro Ribeiro chamava a José Anastacio de Figueiredo; Gama Barros, o continuador de Herculano e só conhecido de alguns iniciados; o concentrado Ramos Coelho; o expansivo Ayres de Sá e o irritavel Sousa Monteiro; o mathematico Antonio José Teixeira, o biographo do *praeceptor infelix* Dr. Antonio Homem, queimado pela Inquisição; o fidalgo Braamcamp Freire, presidente da primeira camara municipal republicana de Lisboa; o *gentleman* Guilherme Henriques, de estirpe inglesa; o numismata Teixeira de Aragão; o brando Theophilo Braga, chefe de um governo revolucionario; o genealogista Visconde de Sanchez de Baena; o academico Christovam Ayres e os seus ajudantes; o Nestor da nossa investigação, o bem aprumado General Brito Rebello, a quem se pode chamar o director scientifico do Archivo da Torre do Tombo, e poucos mais. (V. *Limia*, revista de Ponte do Lima, Janeiro de 1911.) Destes « poucos mais » eram o mesmo Pedro de Azevedo e os srs. Antonio Baião e Victor Ribeiro.

Releiamos, pois, a sua obra, meditemo-la de novo e peçamos á serenidade estranha uma vaga de revalorisação deste alto espirito, simultaneamente tão fecundo de lições e tão perigoso.

II. Vida de Oliveira Martins

Joaquim Pedro de Oliveira Martins nasceu em Lisboa, a 30 de Abril de 1845, duma familia de modestos recursos, mas de grande respeitabilidade. Era neto, por parte de sua mãe, do desembargador Joaquim Pedro Gomes de Oliveira, que fôra duas vezes ministro de D. João VI. Fez alguns estudos lyceaes e frequentou a Academia de Bellas-Artes, de Lisboa, não com-

pletando nenhum dos cursos, porque a morte de seu pae, victimado pela febre amarella, agravou a situação economica da familia. Teve, por isso, de procurar travalho com que mantivesse os seus — mãe e seis irmãos menores, e aos quinze annos incompletos entrou para o commercio como empregado da casa Gruis & Cª. Aos vinte annos casou com D. Victoria Mascarenhas Barbosa, nobilissima senhora, que á sua alta formação religiosa alliou a mais affectuosa tolerancia para com as ideologias de seu marido. Foi a ella que Anthero de Quental dedicou aquelle soneto immortal, que é um vehemente anseio de crença :

Num sonho todo feito de incerteza,

Em 1870 fixa-se em Hespanha, — aonde se trasladava tambem um dos seus antigos patrões, — como administrador da mina de Santa Euphemia, na provincia de Cordova.

Entretanto, publicava o romande historico, *Phebus Moniz*, 1867, e o opusculo de critica *Theophilo Braga e o Cancioneiro*, 1869. Estreiava-se litterariamente este militante da hispanophilia com uma apologia da eloquente voz dum procurador do povo, que se erguêra contra Filippe II.

Durante a sua estada em Hespanha, que se prolongou até 1874, vivendo num recolhido retiro, propicio á leitura e á meditação, activamente trabalhou, publicando a *Theoria do Socialismo*, *Portugal e o socialismo*, e o *Ensaio sobre Camões e os Lusiadas*. Mas a par dos seus estudos sociologicos e litterarios, adextrava-se com raro poder de adaptação, a trabalhos muito oppostos, como doseamento de minerios e praticas de engenharia.

De Santa Euphemia sahiu para o Porto, empregado na construcção do caminho de ferro do Porto à Povoa e, quando ella se concluiu, foi investido na sua direcção technica e administrativa, o que representou a desafogo e a tranquillidade. Occupou esse cargo até 1888. Esse periodo da sua vida, em que, rigida-

mente methodico na distribuição do seu tempo, muito estudou e escreveu, foi talvez o mais proficuo e mais grato da sua vida. Os seus amigos conservaram do calmo retiro da sua casa, do seu labôr infatigavel e da sua alegria forte e sã,propria dos que se habituaram a vencer, uma saudosa recordação. Assim descreve Eça de Queiroz o eremiterio do grande trabalhador : « Oliveira Martins vivia então na sua linda e recolhida casa das Aguas Ferreas. Se já houve em Portugal um delicado e grave retiro de estudo e de trabalho, sereno, hospitaleiro, superiormente polido e culto, forte em affeições, fecundo em obras, bello pela consciencia e pela sciencia,e como espiritualisado pelas correntes de pensamento que nelle tão livremente circulavam, foi esse da saudosa casa das Aguas Ferreas — emquanto não veio bater á porta a Politica, disfarçada, trazendo sobre a face tôrpe a mascara do Civismo. A bibliotheca ficava em baixo, abrigada no silencio propicio de vielas desertas; ahi viveu Oliveira Martins os seus dias mais doces e escreveu os seus livros mais fortes, numa regra e concentração de benedictino, cortadas ás vezes por tumultuosas inspirações de artista, como quando ao reviver a *Historia da Republica Romana*, durante quarenta horas, sem descanso, sustentado a café, elle foi empurrando com penna magnifica, atravez das ruas de Roma, da porta Carmental ao Capitolio, o triumpho de Paulo Emilio ». (*Notas Contemporaneas*, ed. de 1909, pag. 385-6.)

De facto, dessa mansão de pacifico trabalho, despreoccupado já da lucta pelos meios de existencia, sahiram obras dos mais variados generos, demonstrativas dum acurado estudo que não limitava as suas curiosidades, obras que lhe crearam uma alta reputação, reclamando para o seu nome o mais sympathico interesse e organisando para os seus livros um publico de enthusiastas. A par da historia, a anthropologia, a ethnographia, a economia politica e as finanças attrahiram-no vivamente — simultaneidades que mais não fizeram que enriquecer e dar caracter de realidade á sua visão historica. Mais do que ao

economista o historiador, beneficiou ao historiador o economista, como já veremos.

Em 1877 publicou o opusculo *Reorganisação do Banco de Portugal*; em 1878, as *Eleições*, *O Hellenismo e a Civilisação Christã* e a *Memoria sobre a circulação fiduciaria*, que a Academia Real das Sciencias de Lisboa premiou com medalha de ouro; em 1879, a *Historia da Civilisação Iberica* e a *Historia de Portugal*; em 1880, o *Brasil e as colonias portuguesas* e os *Elementos de Anthropologia*; em 1881, o *Portugal contemporaneo* e *As raças humanas e a civilisação primitiva*; em 1882, o *Systema dos mythos religiosos*; em 1883, o *Quadro das Instituições primitivas e o regimen das riquezas*; em 1884, as *Taboas de Chronologia*; em 1885, a *Historia da Republica Romana* e *Politica e Economia nacional*. Toda esta febril producção de obras novas era acompanhada da reedição de algumas, promptamente esgotadas por alcançarem o maior exito. A origem das raças humanas e das religiões, a evolução historica da humanidade interpretada em largas syntheses eram themas muito da moda por esse tempo. Como os poetas construiam as suas epopêas cyclicas, desde os troglodytas aos seus dias, assim os historiadores e criticos se preoccupavam em grupar sciencias varias, hypotheses e phantasias varias em torno desse problema das origens da humanidade — da humanidade que elles, empapados de Augusto Comte, divinisavam.

A sciencia official reconhecia-lhe os meritos, a este heterodoxo pensador; desde 1878 foi socio da Academia das Sciencias e pouco depois foi incumbido dum inquerito á vida industrial e operaria no districto do Porto, que motivou um magistral *Relatorio do Inquerito industrial no Norte do Paiz*, publicado em 1881.

Em 1884, foi nomeado director, — sem vencimento ! —, do Museu Industrial e Commercial do Porto, e em 1885, no seu já citado livro *Politica e Economia nacional*, compilando muitos artigos dispersos por varios jornaes, apresentava um programma politico para realisação immediata.

A'parte a sua documentação estatistica e os commentarios circunstanciaes, esse livro contem ainda muitos alvitres de actualidade. Elle é o que melhor condensa o pensamento politico deste historiador, mergulhado no passado para explicar e governar o presente. As suas idéas sobre a organica do Estado estão expostas nas detidas analyses criticas que faz de livros de philosophia politica de Antonio de Serpa Pimental, Antonio Candido e Emilio Laveleye; as suas doutrinas de fomento economico occupam outra parte do livro; o seu colonialismo e o seu consequente navalismo constituem a terceira parte; e tudo está ordenado em programma de governo, eschema de medidas de realisação immediata na *Advertencia*, que é já uma peça de combate politico, com directos ataques ao partido regenerador. Como na mentalidade de Oliveira Martins se completavam inseparavelmente o historiador e o politico mostra-o a dualidade duma sua conferencia sobre o commercio maritimo português, estudo preoccupadamente politico para figurar num livro de politica, como a *Politica e Economia Nacional*, e documentadamente historico para se repetir num livro de historia como o *Portugal nos mares*, vol. I.

Oliveira Martins mantivéra-se até então alheio á politica constitucional e a toda a politica activa, pois como republicano-socialista — era esse o signal da epocha — fôra um méro doutrinario. A sua qualidade de socialista, praticamente, só produzira um especial interesse pelas classes trabalhadoras e uma perspicaz intelligencia das suas necessidades, que o levaram a defender sempre com denodo as suas reivindicações e a conceder-lh'as, quando para isso tinha alçada. Essa foi a causa do seu ascendente moral junto dos operarios de Santa Euphemia e do Porto. Agora, nesse livro *Politica e Economia Nacional*, mostrava disposições de intervir na politica activa, attendendo á opportunidade e urgencia dos interesses nacionaes, não hesitando em acompanhar alguem dos velhos partidos constitucionaes, cujo prestigio fosse uma garantia, e desinteressando-se

na sua actuação, das formulas governativas, sem deixar de guardar um decidido desagrado pela aspiração republicana, repetidamente confessado. A aristocracia intellectual dos « vencidos da vida » sentia um inexoravel tédio pelo plebeismo dalguns chefes republicanos; confessaram-no espiritos como Anthero de Quental, todo votado á defeza dos proletarios, e Eça de Queiroz, espirito da mais malleavel tolerancia. Ramalho Ortigão chegou mesmo a militar, na imprensa, contra a democracia *(Ultimas Farpas)*.

A pessoa do mundo politico que, pela sua respeitabilidade, attrahiu Oliveira Martins, foi Anselmo José Braamcamp. Pela sua mão, o historiador entrou no partido progressista, um dos que pacificamente alternavam no poder, depois do pacto da Granja, consequencia da Regeneração, que pôs termo ás nossas discordias civis.

Era no anno de 1885. Logo no immediato morria Braamcamp, nobilissimo caracter, e o historiador fez-lhe um carinhoso e commovido panegyrico.

O desinteresse de Oliveira Martins a respeito de formulas politicas era um euphemismo explicativo da sua collaboração na monarchia, porque tal desinteresse tinha aspectos nitidamente contrarios a outras soluções de regimen. Se por um lado cria possivel que em plena monarchia centralisada se reformasse a estructura social, corrigindo as anomalias do predominio da burguesia capitalista, por outro era absolutamente adversario da republica, que considerava um perigo gravissimo para o paiz [1]. O primeiro conceito deve attribuir-se a influencia germanica, tanto historiographica como politica; o segundo é logico na elevação espiritual dos homens de 71. Mas a mascara da indifferença talvez lhe fosse suggerida por influencia de Herculano.

Comtudo Alexandre Herculano era um denodado paladino

(1) V. *Portugal em Africa*. Porto, 1891, pags. 193 e seg.

das liberdades individuaes, como soldado e obreiro do liberalismo, e Oliveira Martins propendia para o engrandecimento do poder central, pelo contrario. Sem duvida, o Herculano dos *Opusculos*, essa encyclopedia do perfeito cidadão, transmittiria bons estimulos ao sentido politico de Oliveira Martins, mas sempre sem sacrificio da essencial differença desses dois poderosos espiritos. Divergiram grandemente, mas estimaram-se; as cartas trocadas exemplificam a elevação dos sentimentos que os ligaram. E a morte do auctor de *Eurico* deixou no animo de Oliveira Martins uma sensação de vacuo, segundo as suas proprias palavras a Bulhão Pato: « Duas vezes choro todos os dias a falta do nosso Mestre : Herculano era um homem que aquecia o coração e a intelligencia. Os fracos e pequenos de espirito, como eu, necessitam de alguem que lhes sirva de amparo e exemplo. Sê-lo aos pequenos é a missão dos grandes homens. Foram-se de junto de nós, todos, e vivemos no meio de uma mediocridade tão insonça *(sic)*, tão banal, tão ignorante e tão mesquinha... que decerto o melhor é ainda viver longe de tudo e de todos ». (*Correspondencia*, pag. 22.)

O partido progressista, que via arregimentado nas suas filieras um homem que déra as mais brilhantes provas como administrador, como economista e como critico da historia politica, festejou essa adhesão valiosa. Pelo contrario, os seus antigos correligionarios verberaram acremente esse acto, que consideraram uma apostasia e repetidamente o contavam e commentavam como um symbolo deploravel de falta de firmeza moral. Theophilo Braga foi o mais sectario dos interpretadores desse acto, e com sectarismo e malevolencia apreciou a obra de Oliveira Martins. Houve quem attribuisse o suicidio de Anthero de Quental ao desgosto causado pela deliberação do seu fraterno amigo — esquecendo que o mesmo Anthero miudamente explicára em artigos, por signal publicados em francês para um publico mais vasto, esse discutido passo do historiador-artista. E eu tive ha pouco ensejo de divulgar uma sua carta iné-

dita [1], de 1893, que inequivocamente mostra que esse acercamento do throno não envolveu renuncia das idéas mestras da sua philosophia politica : «Isto que agora se chama questão social é o problema constante e intimo de todas as civilisações. Elle foi o eixo de toda a historia da sociedade romana. Não surge, porêm, clara e nitidamente como surgira na antiguidade e resurge agora, emquanto as sociedades percorrem os periodos preparatorios que na historia moderna terminam com a revolução francesa. Então os homens vivem, de um lado, dominados pelo medo transcendente, do outro occupados pela reivindicação da egualdade civil e politica. Depois, chega a hora em que (na antiguidade e hoje é a mesma coisa) á egualdade civil e politica corresponde a descrença religiosa. Então o problema unico é o da egualdade social. Aristoteles, na sua politica, observava isto já com referencia á historia minuscula das republicas hellenicas. Pensar que as sociedades podem deliberadamente voltar atráz : de incredulas fazerem-se crentes, e de egualitarias aristocraticas é, a meu ver, uma illusão. O regresso, em historia, só se dá por via de crises que apaguem os resultados adquiridos. Foi o que succedeu com a queda da Antiguidade. Portanto, a meu ver, a questão social hodierna é uma fatalidade da civilisação. Poderá ella resolve-la racionalistamente ? Não sei. Esse é o problema do futuro. Se não puder, porem, é para mim certo que estamos condemnados a uma catastrophe mais medonha ainda do que foi a da Edade média ».

Com o ingresso de Oliveira Martins no « progressismo », o partido entrou numa phase de grande actividade, animado de grandes promessas renovadoras, movimento esse que ficou co-

(1) V. *Revista da Historia*, vol. 15º, pag. 305-6. Esta carta foi dirigida a D. Arturo González y Ortiz de Zarate, em agradecimento do opusculo do mesmo *La Cuestión Social*. Madrid, 1893, 23 pags. A ideologia do auctor está condensada na seguinte conclusão : « La solución posible de la cuestión social depiende em mi concepto... sencillamente de una nueva y viva aplicación del catolicismo ».

nhecido na moderna politica portuguesa pelo nome de *Vida nova*, a que os adversarios prestavam certo sentido ironico, como mais tarde os de Sidonio Paes á sua *republica nova*. E Oliveira Martins cooperou sollicita e influentemente nessa actividade partidaria. Diligenciou harmonisar quanto possivel as fracções do partido e collaborou com surprehendente intensidade na imprensa, nas *Novidades*, de Emygdio Navarro, na *Provincia*, que fundou, e depois no *Reporter*, quando em 1888 se transferiu para Lisboa.

Este jornal, o *Reporter*, que dirigiu, foi um dos mais nobres exemplos de jornalismo politico e intellectual, que se ostentaram no scenario da vida portuguesa. Guarda collaboração importante e valiosa, que deveria ser compilada; a de Moniz Barreto já eu tive o cuidado de reunir. (*Revista de Historia*, vol. 8º, 1919.)

Durante o agitado periodo do conflicto colonial com a Inglaterra, que teve a sua crise no ultimatum prepotente de 11 de janeiro de 1890 e fechou pelo tratado de 14 de novembro, o escriptor fez uma brilhante campanha de defeza das colonias com argumentos historicos, economicos e politicos, prepondo com ardor uma nova orientação de administração colonial. Não desceu a extrahir effeitos politico-partidarios duma questão externa, sempre deu o modelo da elevação e da serenidade, mas é licito suppor que fôsse demasiado pessismista na apreciação do convenio final, pessimismo que elle mesmo explicava « por observação e doutrina e não por temperamento » (*Correspondencia*, pag. 33). Essa campanha formou o volume *Portugal em Africa*, Porto, 1891.

Logo no anno immediato ao seu ingresso no progressismo foi eleito deputado por Vianna do Castello. Foi nessa qualidade que apresentou o notavel *Projecto de lei de fomento rural*, fundado sobre um previo inquerito ás condições locaes do trabalho agrario. O alto proposito dessa lei conserva intacta a sua actualidade : « Iniciar um movimento de restauração economica, eis-ahi o pensamento summario desta lei, a que todavia é ne-

cessario que outras venham juntar-se. E tenho a firme esperança de que hão-de vir. É mister nacionalisar todos os fornecimentos publicos, para dar esse mercado á industria nacional; é necessario inquirir e resolver de qualquer modo a questão actual e gravissima das culturas cerealiferas; é necessario realisar os comicios e exposições periodicas agricolo-industriaes; é necessario fazer representar nos conselhos supremos do commercio, da agricultura e da industria as corporações e associações de classe, para que em sessões periodicas os seus delegados venham apresentar as reclamações superiores da economia nacional. É mister, por outro lado, acabar com o privilegio singular, que permitte, em nome de uma liberdade absurda, aos capitaes estrangeiros virem exercer em Portugal o serviço dos seguros e dos bancos, sem as garantias, e sem os *onus* dos impostos que se reclamam dos nacionaes. É indispensavel organisar os soccorros mutuos, dando consistencia a essas instituições, e applicando os seus fundos aos pequenos emprestimos sobre penhores, lepra de usura que hoje corroe as classes operarias das cidades. É necessario, finalmente, que, paiz maritimo, como somos, voltemos a ter uma marinha mercante, nacionalisando o serviço dos nossos transportes ». (*Fomento rural*, pag. 91-2.)

Em 1889 teve a nomeação de administrador das fabricas de tabacos, então no regimen de monopolio do Estado, cargo que deixou em 1891, quando findou esse regimen. Commentando este facto, seu irmão Guilherme e duma ingenuidade tocante, reflexo do puro idealismo do historiador, que foi timbre de muitos dos melhores espiritos da politica portuguesa de todos ou sectores : demora-se a justificar a acceitação desse unico cargo remunerado do Estado e estadeia cifras para demonstrar a exiguidade dos vencimentos e da participação nos lucros. Em Portugal, o talento, alêm da insulação moral que lhe cria a asphyxia do ambiente, não poderia ter os direitos dos mediocres...

Foi, em 1890, representar Portugal numa Conferencia Internacional de Berlin e a Madrid num congresso de propriedade

industrial. A esta cidade voltou no anno immediato, a convite do Atheneu, quando esta corporação iniciou um cyclo de conferencias preparatorias do Centenario do descobrimento da America. Cumulado de distincções, sentiu bem que era verdadeiramente um homem peninsular. A sua conferencia de 24 de fevereiro de 1891, *Navigaciones y descubrimientos de los Portugueses anteriores al viaje de Colon*, provou como o zelo do bom nome da patria e das suas legitimas reivindicações o não desacompanhava em nenhuma circunstancia. A esta sua estada em Madrid, volto a referir-me no capitulo ultimo deste artigo. Entretanto, alliando sempre a actividade politica ao trabalho litterario, publicava em 1891 os *Filhos de D. João I* e *Portugal em Africa (Carteira dum jornalista)*, vol. I.

O anno de 1892 levou-o ao ministerio num governo de salvação publica, onde teve a pasta da fazenda. Já antes haviam sido feitas diligencias para obter a sua collaboração no governo; em fevereiro de 1886 fôra-lhe offerecida a pasta das Obras Publicas, e em julho do mesmo anno a da Agricultura, Commercio e Industria, que para elle expressamente seria creada. A carta ao successor de Braamcamp na chefia do partido progressista, José Luciano de Castro, em que declinou o segundo convite, é de grande importancia, porque rememora o seu programma de revisão economica e de fomento,e já deixa adivinhar um fermento de duvida. Diz assim no seu trecho essencial : « Exposta a razão da minha recusa, consinta V. Exa. que mais uma vez mencione os motivos que me levaram a assentar praça no partido progressista.

Pensava que a esse partido, glorioso herdeiro das tradições honradas e generosas da democracia portuguesa, competia neste momento o papel de continuador da obra de Mousinho da Silveira e de Passos Manuel, defendendo os interesses dos pobres e dos pequenos contra a oligarchia dos poderosos. Pensava que era chegado o momento de olharmos para a economia defecada do paiz, lembrando-nos dos problemas vitaes da nossa emigra-

ção, da colonisação dos terrenos incultos, da crise dos nossos lavradores, grandes e pequenos vinhateiros do norte, seareiros do centro e do sul, da penuria da nossa industria, do desbarato das aguas dos nossos rios, da ruina absoluta da nossa marinha mercante, do regimen anarchico da nossa circulação monetaria, da carencia total de instituições de credito agricola e industrial, da insufficiencia provada da nossa legislação rural e commercial.

Pensava que já era tempo de substituir a politica rotineira que consiste em fazer desmanchar e refazer a organisação das secretarias e outros serviços publicos, por uma politica verdadeiramente restauradora das forças economicas da nação ». (*Correspondencia*, pag. 98.) Demorou-se quatro meses no ministerio, sendo três com o parlamento aberto, portanto sujeito á sua acção perturbadora. Mas nesse breve prazo a sua actividade foi sobrehumana pela quantidade, pela solida preparação que implicava e pela largueza de vistas. O seu programma era o de todos os governos nessas horas afflictas : rapido equilibrio do orçamento pela economia e pelo imposto, restauração da riqueza publica pelo fomento.

Nesses quatro meses não passou do duro capitulo das economias, verdadeiramente draconeanas e por isso grandes promotoras de descontentamento.

Discordancias, cabalas politicas, mediocridade do chefe affastaram-no do poder e envenenaram-lhe a alma para sempre. Tonto de surpreza, sem saber explicar como era possivel que se malsinasse a sua acção governativa ou se crêsse chegar ao almejado equilibrio e consequente credito por outro caminho, sahiu para Inglaterra, donde escreveu uma serie de cartas para o *Jornal do Commercio*, do Rio de Janeiro, que formaram o livro *A Inglaterra de hoje.* Já veremos que sentimentos e observações lhe suggeriu Albion, cuja impaciencia pouco antes haviamos experimentado.

No momento da partida, o *Jornal do Commercio*, de Lisboa, publicava um longo artigo de balanço á obra prodigiosa de

Oliveira Martins, no ministerio da fazenda. Esse artigo tem hoje o maior interesse biographico e até uma grande actualidade politica, porque os males da administração portuguesa são os mesmos e os remedios propostos são ainda os mesmos. Tambem as difficuldades de hoje são as mesmas de então : não reconhecimento da intelligencia, carencia dum poder estavel e de espirito commum de sacrificio.

E se juntarmos a esse historico artigo a longa defeza dos seus actos, que em 1893 o proprio Oliveira Martins fez no parlamento, teremos um verdadeiro tratado de medicina politica para a endemia portuguesa.

El-rei D. Carlos foi seu amigo e admirador, como o foi dos melhores espiritos do seu tempo; e entre estes figurava o proprio soberano, homem de superior cultura, de rara visão politica, sempre inutilisada pela ficção parlamentar ou systematicamente ignorada pelo odio e pela paixão politica, odio e paixão que encontraram em Junqueiro o supremo pontifice. Foi um justo apreço que levou o rei a interessar-se vivamente pela collaboração de Oliveira Martins no governo do paiz, como documentam as cartas trocadas, que figuram na *Correspondencia*, pag. 168-71 [1]. Nunca a respeitosa amizade, que os uniu, foi empanada pela ambição equivoca, por qualquer tacito entendimento, como suppuzeram os srs. Raul Brandão e Rocha Martins, illudidos por opiniões ligeiras e boatos lançados dos mentideros [2].

Devo confessar, mesmo vendo Oliveira Martins tão absorvido na politica activa nesses annos, que sempre me pareceu limitado e um pouco á sobreposse o seu interesse politico. Alêm

(1) Estas cartas são novos elementos a considerar no processo de rehabilitação do Rei, iniciado por João Franco e logo continuado por Rocha Martins, João Paulo Freire, Antonio Cabral, etc. No momento do seu assassinio, só uma grande voz fez justiça á sua memoria, a de Ramalho Ortigão.

(2) Responde a essas presumpções o sr. Francisco de Assis de Oliveira Martins com o seu opusculo, *Rectificando*. Lisboa, 1928.

do imperativo dever civico, outra circunstancia terá influido, principalmente depois de dados os passos mais decisivos e colhidos os fructos mais amargos; teria sido politico como todos somos obrigados a sê-lo nos paizes pequenos, pobres, inquietos e de errado criterio de avaliação: pela impossibilidade ou pelos riscos do isolamento. Duas vezes se justificou desse modo ante o scepticismo de Eça de Queiroz, que no seu desprezo esthetico e moral, até cria que os politicos cheiravam mal. São passos dessa preciosa *Correspondencia* : « Eu não chafurdo na politica de que me não occupo absolutamente senão em casos excepcionaes como foi o principio de 1892. Mantenho, sim, o meu posto pela razão simples de que em Portugal quem não fôr rico, nem temido, é victima. Eu não quero ser victima. Em todas as sociedades desconjunctadas, como a nossa, a politica é absolutamente absorvente : nada se faz senão por politica e, por isso, repito quem não quizér ser victima e não fôr rico ha-de por força conservar-se em pé na fileira ». (pag. 265-266.)

« Paciencia, vou-me atrelando ao carro do Estado para vencer o tédio, por um lado, e tambem porque nas pequeninas sociedades apodrecidas, como a nossa, a politica é tudo e para a gente não ser esmagado é necessario puxar ao carro : de outro modo passam-lhe por cima as rodas. » (Pag. 243-244.)

Que sentimentos inspirou a nossa velha alliada a Oliveira Martins, combalido da sua derrota politica e com o seu brio nacional ainda sangrando dos incidentes do « ultimatum ? ».

Politico e economista, e tambem homem de imaginação, Oliveira Martins na sua *Inglaterra d'hoje* occupou-se menos de impressionismo turistico que de investigar o mecanismo social, no seu funccionamento, nas suas tendencias e aspirações, para de tudo architectar deductivas explicações psychologicas. O urbanismo, a decadencia da agricultura, o proletariado, a politica e o capitalismo mereceram-lhe attenção preferente. Mas a sua antipathia é evidente, como em Ramalho Ortigão e um pouco em Eça de Queiroz, que tambem escreveram da Inglaterra.

Trahe-se esse desagrado do espirito britannico na descripção caricatural dos typos, (com a qual contrasta o enthusiastico elogio da formosura das mulheres inglesas), na indignada descripção da immoralidade sexual da vida londrina, o espanto perante a gastronomia inglesa documentada com factos e numeros, até na affirmação de como o espirito britannico desconhece a consciencia do ridiculo. Tem paizagens, tem colorido a *Inglaterra d'hoje*, mas tem tambem, como obra dum homem de imaginação, que tanto se deleitava na interpretação dos caracteres, explicações psychologicas dum simplismo ligeiro ou falso. Já nos *Filhos de D. João I*, interpretando o caracter de D. Filippa de Lencastre, o historiador nos dava esta explicação eschematica : « Era bôa, suave, loura; era grave e serena, como os inglеses o são, embora tenham dentro em si uma de duas coisas, ambas fortes: ou o senttmento arreigado do dever ou a violencia indomavel da paixão ». (Pag. 5.) Pois este mesmo simplismo, em formulas deduzidas do preconceito da inimizade, amiude se repete na *Inglaterra d'hoje*. O capitula VI, *Os typos*, é todo assim tecido. Algumas breves passagens exemplificam este meu asserto, Fallando da devassidão, que alastra nas ruas de Londres, durante a noite, explica-o do modo seguinte: «É a usura, o desperdicio, *wear and tear* de uma sociedade naturalista por impulso do temperamento violento, moralisada por um esforço da vontade mystica. Entregue a si, se pudésse esquecer o respeito constitucional por Deus e pela lei, o inglês era (e tem-no sido, sempre que pode) um touro sem canga, um cavallo sem freio » (Pag. 44). E loga, na mesma pagina : « É o instincto da conservação que lhe dicta a moral e a piedade religiosa. Desta sua inferioridade vem a sua força; porque a sociedade tem, no respeito e na gravidade, o cimento de uma cohesão mais sólida; ao passo que o individuo tem uma energia propulsiva maiór que qualquer outro europeu ». O espirito cautelosamente inductivo e analytico do inglês culto havia de chocar um meridional constructor de syntheses e generalisações. A intelligencia inglesa tambem lhe

não era sympathica. E essa forma da intelligencia inglesa como a explicava Oliveira Martins ? Deste modo singelo : « Como falta o sol creador, falta á alma o nexo unificador de todos os aspectos das coisas, para introduzir ordem e harmonia no seu systema, creando-as por assim dizer de novo, como invenções do pensamento. É por não terem sol que os ingleses não podem ser, nem philosophos nem artistas : falta-lhes a scentelha do espirito synthetico » (pags. 50-51). E este methodo repete-se na interpretação dos assumptos mais complexos ou mais subtís, problemas sociaes ou simples maneiras de ser : « Apesar da naturalidade e da distincção das maneiras, o inglês medianamente fino tem o quer que é de desengonçado e contrafeito, que, a meu ver, provem do caracter artificial da sua civilisação. » (Pag. 56.)

É uma obra de mau humor a *Inglaterra de hoje*, em que ha muito impressionismo ligeiro, prejuizo e incomprehensão dum meridional, amante da luz viva e da côr, opulento de imaginação, generalisador e deductivo. Isso não impediu que um inglês, representante da nobre tolerancia da sua gente, o traduzisse. Era da familia espiritual daquelle outro compatriota, que contribuiu com algumas libras para a subscripção nacional destinada a comprar couraçados para destruir Albion, como Filippe II e Napoleão pretenderam. Por signal que este inglês illustre foi, quando « joven bacharel de Oxford », introduzido na intimidade da vida litteraria portuguesa pelo proprio Oliveira Martins.

E com esta magra bagagem de observações apressadas, voltou de Inglaterra o historiador, mais refeito de forças.

Mas a decepção fôra profunda e cahiu sobre um animo já alquebrado pela fadiga. Quebrantou-se-lhe a saude, sem deixar de publicar a *Vida de Nun'Alvares* e sem deixar de trabalhar no *Principe Perfeito*. Mas já não pôde concluir a obra.

Havia nessa obstinação no trabalho historico, mesmo nas horas de maior quebrantamento das forças, alguma coisa de nervosa busca dum analgesico para as suas amarguras. Foi o que viu e

flagrantemente exprimiu Eça de Queiroz, quando lhe escreveu : « Evidentemente, não ha hoje para um português senão uma solução que é, como tu, viver na Historia, e esquecer o *que é* na convivencia do *que foi.* »

Alquebrado de cansaço e de desillusões, sentindo a impossibilidade de investir com o scepticismo pessimista dos dominadores, — elle que tinha tão grandes responsabilidades doutrinarias nesse scepticismo e nesse pessimismo — soffria da esterilidade dos seus esforços.

Ainda compôs uma memoria sobre o Infante D. Henrique para o seu centenario, commemorado no Porto. Depois foi descansar em Cascaes e, com umas melhoras illusórias, pôde fazer uma viagem á Extremadura hespanhola a seguir as andanças doutro grande vencido, o infeliz Affonso V, paladino da Beltraneja, candidatura tão inviavel como a utopia politica do historiador.

Desses quinze dias de peregrinação nasceram as *Cartas Peninsulares*, as suas ultimas paginas, recolhidas pelo Brasil.

No regresso, peorando, pediu repouso e melhoras ao recolhimento claustral de Brancannes; peorando ainda, volveu a Lisboa, e a 24 de agosto de 1894, deixava o mundo e os seus enganos com a serenidade da sua alta consciencia.

Poucos dias antes pedira a seu irmão que fizesse ministrar-lhe a extrema uncção. Um brote inesperado da fé ? Uma carinhosa transigencia ante a devoção fervorosa da esposa ? A inquietação que a todos toma ao avistar os humbraes do alêm ?

Oliveira Martins nunca fôra um catholico praticante e escrevera paginas severas contra o fanatismo. A politica religiosa dos Austrias, de Hespanha, era-lhe em particular antipathica e tinha-a como uma das causas da decadencia dos povos peninsulares. Mas tambem nunca professou atheismo e era culto e delicado demais para poder ser tambem um anti-clerical.

Pelo contrario, a sua prosa, nos annos derradeiros, era conceituosamente rica e preoccupada da dôr da limitação da vida,

com o que ganhou em perspectivas moraes. Na sua devoção pelo mysticismo do Condestavel ha alguma coisa dum distante parentesco espiritual que ia accordando...

III. Personalidade de Oliveira Martins

Quem attentar na biographia deste escriptor, logo surprehenderá que uma qualidade sobreleva no seu caracter : a vontade. Como, fallando de si proprio, Herculano lhe disse em carta particular, Oliveira Martins foi *um homem que quiz*. Aos quinze annos, forçado pelas imperiosas exigencias da vida a abandonar os estudos escolares, procura trabalho e ganha-pão, depois a os vinte e quatro sahe de Portugal, igualmente á procura de trabalho. E elle, que só fizéra algumas disciplinas lyceaes, em breve é um perito em minas e engenharia. Passa ao Porto e ahi revela-se um perito de caminhos de ferro e, segundo conta seu irmão, propõe com feliz exito uma modificação nas locomotivas (*Cartas Peninsulares*, ed. de 1895, pag. 9). Não era só um homem de vontade, era tambem um espirito ansioso de acção util. Essa ansia de utilidade é que o leva do campo dos principios á politica militante. Como veremos na analyse da sua obra historica, Oliveira Martins tinha da historiographia a concepção germanica desse tempo, considerava-a uma escola de educação politica e uma exemplificação da influencia orientadora do poder. Nos seus livros fizéra a introducção ao problema nacional sob forma historica, e chegando ao ultimo élo dessa cadeia, ao periodo contemporaneo, não tinha já que historiar, tinha que analysar e logico era querer applicar as illações da sua investigação ás illações da sua analyse de diagnostico das enfermidades contemporaneas, visto que o intimo criterio politico e economico sempre norteára a sua interpretação historica. Porque não interviria então ? Porque não abandonaria a preconcepção de vagas formulas, para, aproveitando recursos desconnexos e por utilisar, faltos dum pensamento central, dar corpo e realidade ás suas

opiniões, ás conclusões duma obra de investigação e meditação, que pouco a pouco, sem que elle o procurasse, se tinham ido organisando em programma politico? Não seria logico? E não seria tambem esse passo uma sollicitação do seu caracter activo?

Anthero de Quental, que com elle manteve a mais estreita privança, interpretou esse acto dum modo analogo, na seguinte passagem duma carta particular:

« Mando-te esses numeros da *Provincia* para veres o caracter imponente, que teve a manifestação do Porto e o tom a que o O. Martins tem sabido levantar o Progressismo, que tão desafinado andava. Verás tambem que elle não renegou nem se desdiz. A bandeira que desfralda é a do Socialismo, como até aqui. Convencido como está, e estão todos que sabem observar os factos, da incapacidade actual, (e que o será ainda por muito tempo) do partido republicano para fundar seja o que fôr, e vendo ao mesmo tempo a imminencia duma crise pavorosa, o O. Martins fez acto de verdadeiro patriotismo, procurando aquelles elementos que, bem dirigidos e transformados, poderão porventura fornecer ainda um ponto de appoio no meio do naufragio. Um homem como o O. Martins não dá um passo destes, nem toma posição de tamanha responsabilidade, sem ter visto bem as causas e estudado o melhor caminho. Tem sido approvado por muita da melhor gente ». (*Oliveira Martins*, Lisboa, 1894, pag. 30.)

A vontade de Oliveira Martins era uma vontade impaciente e dominadora, não soffria que a realisação duma idéa se protelasse. A' deliberação devia seguir-se a execução. Era uma vontade de idéas-forças, de successsivas deliberações e execuções, era uma vontade que toda se empenhava na pratica urgente dum proposito. De penna na mão, seguia impetuosamente o fio do seu pensamento, todo preoccupado de trasladar immediatamente ao papel a sua visão, como no caso da *Republica Romana*, citado por Eça de Queiroz, na descripção do triumpho de Paulo Emilio proseguida ininterruptamente durante quarenta horas,

como nesse outro caso do artigo da *Provincia*, narrado por seu irmão, em que, muito fatigado, se estimulou a vinho do Porto, durante toda a noite até concluir, já de madrugada, o almejado artigo. (*Cartas Peninsulares*, pag. 17.) Esta qualidade associava-se estreitamente a outras tambem de grande relevo na sua constituição mental : a capacidade de trabalho e a versatilidade maleavel do seu espirito. Para realisar com tanta promptidão quanta fôra a da deliberação, para que ao pensamento immediatamente se seguisse o acto, era necessario dispôr de poderosa capacidade de trabalho e de grandes forças. E nesse ponto, o melhor testemunho é-nos fornecido pelos seguintes factos incontroversos : a sua vasta bibliographia, a variedade e rapidez de execução da mesma; a sua apressada carreira politica e a sua productiva gerencia, quando ministro da fazenda; a multiplicidade de trabalhos, a que se dava mesmo depois de doente; e a habil conjuncção que sempre conseguiu fazer da vida administrativa e da vida litteraria. É bom lembrar que então, como ainda hoje, a vida litteraria não pode ser em Portugal uma profissão bastante, pela escassez de leitores.

A capacidade especulativa e a tendencia constante para a acçáo davam á sua personalidade um estranho aspecto dual, que chocava os seus intimos. Maria Amalia traduziu a sua impressão num trecho de flagrancia :

« Em Oliveira Martins, a par do mystico contemplativo, do sonhador philosopho, do moralista desdenhoso, havia — estranha coisa, tão rara na nossa raça simplista — um ser inteiramente contrario a esse, um espirito positivo na analyse dos factos, rigoroso nas deducções do pensamento, pratico na administração dos negocios, e em que uma rara sagacidade das coisas se alliava a um methodo maravilhoso na classificação dos conhecimentos positivos.

Estes dois homens tão diversos formaram um só, ás vezes contradictorio até ao enigma irritante, incomprehensivel ao entendimento medio, illogico perante a opinião do vulgo. Separa-

dos, cada um delles formava um conjuncto completo de qualidades harmonicas, uma força intellectual de primeira grandeza. Juntos, havia momentos em que eram capazes de desnortear, de entontecer até o espirito maia perspicaz e mais aberto ao feliz dom da sympathia intelligente. » (*Pelo mundo fóra*, pag. 259).

Mas sendo um espirito desejoso de acção immediata e gostoso da variedade, necessariamente attingiu com essas inclinações a solidez da sua obra. Grande parte dos seus trabalhos, perante o estado actual da erudição, caducou quanto á base de materiaes positivos, mas continua a valer pela affirmação pessoal que expressam, pelo que contêm do espirito de Oliveira Martins, pela virtude do seu defeito de parcialidade, pelos seus pontos de vista, pelas suas syntheses, pelas suas qualidades litterarias. Sim, porque Oliveira Martins pôs na sua obra muito da sua personalidade, e se esta, quanto a vontade, era o que acabamos de expôr, intellectualmente não era só um espirito assoberbado de curiosidades vastas, que amplamente cultivou : a historia de Portugal, antiga e moderna; a historia classica; a economia agricola e rural; a finança; a politica; a administração; o jornalismo; o impressionismo das viagens; a critica litteraria; e até a mythographia e a anthropologia. Não, foi tambem uma intelligencia poderosamente artistica. Possuia, como um romancista de vocação, uma notavel penetração psychologica, que lhe permittiu comprehender, interpretar e reproduzir alheios estados moraes; sabia descobrir o mecanismo dos motivos determinantes dos espiritos, pô-los em jogo e reconstituir-nos o seu funccionamento. Tinha uma rara intuição dramatica, com que vivificava os acontecimentos e os organisava em conflicto. « Grande artista historico » — e não historiador — lhe chamou mais duma vez Menéndez y Pelayo.

Mas isto tudo que é senão a constituição mental dum escriptor, nelle vivificada pelo enthusiasmo e pela emotividade? Comprehender os homens e saber expressar as coisas são os dotes primaciaes do artista; comprehender os homens e dessa com-

prehensão saber usar para os dirigir são os dotes primaciaes do politico. Entre o artista e o politico ha a mesma distincção que entre o physiologista laboratorial e o clinico: a preparação é a mesma, a capacidade para usar della é que é differente.

Por ser um politico doutrinario, o que equivale a dizer por não ser politico, foi possivel que todo o seu solido edificio de preparação ruisse rapidamente ante uma miseravel cabala. E morreu sem comprehender o seu erro, que eu expressarei corrigindo a formula de Apelles : passára *infra crepidam*. Era cêdo, em plena florescencia parlamentar, para essa politica de cesarismo, que ainda esperou mais de trinta annos a sua hora. Era cêdo e faltava-lhe o côro; como nas tragedias antigas, a actuação dum homem superior precisa do côro, do appoio harmonico e fiel da opinião publica, que esclarece, numa exegese de enthusiasmo o designio intimo do protagonista. Esse côro, essa opinião consciente só a ha nos paizes que têm, a par duma burguezia financeira e social, uma burguezia intellectual, grande oceano intermediario desse espigado insular da individualidade. Sem isso, os homens superiores debatem-se no vacuo, fazem acrobacia de titeres, descontentadiços e impacientes, até que o gregarismo tôrvo os asphyxie. E Oliveira Martins morreu de asphyxia.

A galeria de retratos e quadros, que são a sua *Historia de Portugal* e o seu *Portugal Contemporaneo*, proporcionam a mais larga demonstração dos seus dotes artisticos. A sua historiographia nem sempre nos dará a exacta psychologia dos individuos e das multidões, mas ostenta sempre uma suggestiva interpretação moral do historiador. O mesmo pendor do seu espirito se nota nas descripções physicas, paizagens, incendios, naufragios ou batalhas; descreve com pujante eloquencia os effeitos psychicos, as impressões dos que intervêm no conjuncto a descrever e nem sempre os estimulos objectivos, determinantes desses estados. Tendendo sempre para a interpretação, frequentes vezes adulterará os factos com attribuir-lhes uma significação rele-

vante, que não tinham, sobretudo quando uma irresistivel tendencia o levar a ver em factos miudos, em pormenores apparentemente incaracteristicos, symbolos evidentes das presumpções phantasiadas pelo seu espirito. A sua obra é, pois, paraphraseando uma velha definição de Zola, a historia vista atravez dum pensamento.

Esta organisação mental, que prejudica o lado scientifico da sua obra, valorisa-lhe o lado litterario e explica a sua divulgação e o seu enraizamento na mente nacional. As suas syntheses, admiraveis de relevo e de suggestão, incorporaram se na mente nacional e crearam essa philosophia da historia portuguesa, pessimista e utilitaria, que, posta em verso por Junqueiro na *Patria*, durante muitos annos dominou e de que só se têm libertado as gentes de espirito critico e cultura nova.

Esta organisação mental, no campo da sensibilidade, era uma virtude superior. Comprehendendo os outros, interessando-se por elles, um vivo sentimento de philanthropia o levava a amar os que soffriam e defender os que tinha sob a sua alçada. Esta forma delicada da caridade, tornada em affectuosa justiça, a dedicação pela familia, particularmente os desvelos pela educação dos seus irmãos menores, a grata amizade que os operarios de Santa Euphemia e do Porto, e em geral todas as classes trabalhadoras lhe tributavam, abundantemente testificam a sua bondade. Não seria um sentimento de philanthropia que o teria levado para o socialismo? A sua penna, mais duma vez, formulou pensamentos da mais solida verdade christã, da mais affectuosa bondade e tambem duma elevada preoccupação moralista, principalmente na etape derradeira da sua curta existencia de 49 annos: « Quando a vida vae descendo, succede como de tarde, ao cahir do sol; acodem á mente impressões de uma serenidade suave e que são o prenuncio de um acabamento placido ». (*Camões*, 1891.)

Como amigo foi modelar. A sua dedicação é que salvou esse monumento que são os *Sonetos* de Anthero de Quental e os cinco

poemetos, chamados pelo poeta desdenhosamente de *lugubres*, tão desdenhosamente que os queimára... Mas no seu coração havia ainda disponiveis grandes thesouros de ternura, depois de se dividir pela familia de que foi um chefe exemplar e pelos amigos numerosos. Bem o prova a repetida lamentação na sua *Correspondencia* por não ter filhos. Recolheu essa melancholica confissão Eça de Queiroz o fraterno amigo, no momento doloroso das suas decepções : « ... a unica cousa agradavel na vida é escrever. Pouco a pouco, á medida que cresce com a edade, a nuvem da semsaboria da vida, para mim que não tenho a felicidade dos filhos, vae-se apertando o horizonte de interesse pelas cousas ». (*Correspondencia*, pag. 146.) « Cada vez, meu querido José Maria, eu que não tenho filhos me encontro mais só no mundó. Invejo-vos a todos os que tendes filhos. São a continuação de nós mesmos : e quem os não tem, vê deante de si o aniquilamento á medida que se avizinha da morte. Que tristes dias, meu caro, nos estavam reservados ! » (Idem, pag. 206).

« Pessoalmente, meu querido José Maria, o philosopho vae arrastando melancholicamente a vida de um homem que não tem filhos. Nem tu sabes, que és pae de um rancho de pequenos encantadores, quantas graças deves á sorte.

É a unica cousa pela qual vale a pena viver, porque é a unica que imprime á vida o sello completo do dever. Os filhos são nós mesmos redivivos. A lei de Mann já dizia que a familia completa se compôe de pae, mãe, filho. » (*Correspondencia*, pag. 243).

Para um homem, profundamente emotivo ou fortemente cerebral, que a esse relevo de personalidade allia o amor da acção e do poder e da influencia,os motivos de viver são todos externos; vem-lhe de fóra o estimulo vital, dalgum grande interesse, que illude a sêde de immortalidade, que só a religião acalma.

Desilludido da acção, privado do grande palco em que sonhára grandes triumphos e a gloria suprema da reconstrucção da patria, sem filhos em que concentrasse essa ansia de não morrer, a vida deste homem insigne viu-se privada de objectivo.

A simples gloriola litteraria, feita de publicidade, adulação e malevolencia, não podia bastar-lhe. Os verdadeiros devotos dum

escriptor contam-se entre os silenciosos e fieis leitores, « los que callan », tão bem caracterisados por Rodó. Foi a carencia de funcção que matou este espirito eminentemente pratico, incapaz de se resignar á situação passiva e penumbrosa de escriptor.

Estas foram, me parece, as qualidades predominantes no caracter deste homem multimodo, que, se houvesse vivido na Renascença, na epocha das luctas civis, em que republicas e principados eram theatros de audacias e individualismos, e a todos sollicitavam nos mais varios sentidos, teria sido um desses espiritos privilegiados pela multiplicidade de vocações, pela forte personalidade e pela energia voluntariosa.

IV. Trabalhos juvenis

Sendo, como procurámos salientar no esboço antecedente, Oliveira Martins uma organisação mental em que destacavam com grande relevo qualidades artisticas, de pura imaginação e de arte foram tambem os seus primeiros ensaios. Delles só foram publicados o pequeno romance historico, *Phebus Moniz*, em 1866, tentativa pouco feliz da juventude, que mais tarde elle mesmo retirou do mercado e que só em 1913 foi reeditado, e a trilogia *Batalha*, *Belem*, *Mafra*.

Mas é curioso notar que, ao ensaiar o romance historico, já então trabalhado por uma longa carreira, de Herculano e Rebello da Silva a Arnaldo Gama, o novel escriptor se animava de largas intenções reformadoras, politicas e litterarias. Pondo a arte ao serviço da propaganda social, Oliveira Martins queria que ella fôsse um instrumento de progresso para « o reinado da justiça e da verdade, da sciencia e da consciencia ». O romance *Phebus Moniz* sobre os ultimos dias da dynastia de Aviz, nem executou a sua concepção do romance historico — symbolisar uma epocha no seu caracter dominante e criticar este — nem contribuiu para a approximação da era de justiça geral, que elle sonhava, superfluo será dizê-lo.

Ainda escreveu outro romance sobre a epocha de D. Affonso II, que não chegou a ser publicado e que era, no dizer do auctor, o alargamento do conceito artistico, que no *Phebus Moniz* apparecia balbuciante : a dramatisação e personalisação da historia. Treze annos depois, ao publicar a *Historia de Portugal*, o romance historico só lhe merecia um altivo desdem: «A historia affigurava-se então como a sciencia das instituições ou uma especie de cosmologia; e ao lado da historia formava-se um genero hybrido e falso, o *romance historico*, em que é para lamentar o tempo e o talento desperdiçados a compôr verdadeiros pastichos. O valor destas obras, a que ficaram ligados os nomes de Herculano e Garrett, de Mendes Leal e Rebello da Silva, de Marreca e Bernardino Pinheiro, de Côrvo e Arnaldo Gama, de Camillo Castello Branco e ainda de Pinheiro Chagas, valor escasso ou nullo como obras poeticas, é apenas o da historia dos costumes, trajos, etc., do *pittoresco* da historia traduzido pelos auctores com maior ou menor saber e fidelidade ». (*Historia de Portugal*, ed. de 1890, 2º vol., pag. 326.)

A trilogia descriptiva e evocadora, *Batalha*, *Belem*, *Mafra*, de 1868, hoje impossivel de encontrar, era a symbolisação, em prosa e verso, da historia portuguesa nos três monumentos alludidos : a egreja e o convento de Santa Maria da Victoria, em memoria da batalha de Aljubarrota, de 1385, que consolida a independencia; a egreja e o mosteiro dos Jeronymos, que perpetua a lembrança do descobrimento do caminho maritimo para a India; e a egreja e o convento-palacio de Mafra, obra de D. JoãoV na primeira metade do seculo XVIII.

O romance *Phebus Moniz* e esta trilogia foram as unicas obras de pura ficção publicadas por Oliveira Martins, mas doutros projectos artisticos sabemos ainda, parte dos quaes chegou a executar. De fins de 1869 a fins de 1870, segundo confissão delle proprio e da mesma data, o que duplamente a valida, Oliveira Martins pensou com insistencia no theatro e compôs algumas peças com que cria cumprir um ambicioso programma

de reforma. Foi por essa data que, empregado commercial e autodidacta fervoroso, elle se solidarisou com o movimento innovador da geração de Coimbra, encetando amizade com os principaes orientadores delle, Anthero de Quental e Theophilo Braga. Mais tarde foi um dos *Vencidos da Vida*, grupo de dandys espirituaes que reunia a nata intellectual dessa grande geração litteraria.

Correspondendo-se com Theophilo Braga, escrevia-lhe em 1869 que desejava extender ao theatro a *nossa obra*, fazer o que no palco correspondesse á *Visão dos Tempos*, e confessando que não era grande a sua aptidão executiva, delineava o seguinte plano :

« 1º volume. — *A Tragedia do Jogral*, onde pretendo desenhar dentro do movimento nacional português de emancipação dos servos, o caracter da Edade Media pela formação da consciencia dentro do animal bello e forte da antiguidade, phenomeno que se encontra no provençalismo.

2º volume. — *Affonso VI*, a tragedia historica symbolisando o cahir do direito divino e da auctoridade politica.

O Abbade, drama contemporaneo : a lucta confusa dos elementos religiosos, politicos e economicos da sociedade actual.

O Mundo Novo, tragedia ideal representando a fusão e comprehensão do espirito com a carne, da sciencia com a consciencia, o encerramento da edade media, a continuação da Antiguidade alargada por todas as descobertas do mundo moral ».

(Th. Braga, *Quarenta annos de vida litteraria*, cartas de Oliveira Martins, Lisboa, 1902, pag. 85.)

Este plano não foi integralmente cumprido, a parte executada não foi á scena, nem sequer foi publicada ; não exerceu, portanto, Oliveira Martins nenhuma influencia como auctor dramatico, não teve mesmo nenhum contacto com o publico. Mas essa influencia exerceu-a sobre si proprio, porque esse plano documenta um estadio da sua evolução espiritual e mostra como era já intima a communhão de idéas com a geração de Coimbra,

de quem tomava, por esse tempo, o gosto das syntheses, das vastas architecturas de symbologia, embréchando-lhes um juizo philosophico da historia humana.

Entretanto o homem de pensamento ia dominando o de imaginação artistica, guardando deste a vibratil sensibilidade á poesia e ao sonho d'arte. Marca esse avanço a monographia critica, de 1872, *Os Lusiadas : ensaio sobre Camões e a sua obra, em relação à sociedade portuguesa e ao movimento da Renascença.* Este estudo foi revisto em 1891, publicando-se então com differente titulo, *Camões, os Lusiadas e a Renascença em Portugal,* mas mantendo os mesmos pontos de vista, ainda expressos no mesmo tom de estylo. Essa obra não é um trabalho de miuda analyse estylistica, de exegése ou de biographia, nem uma apologia de patriotismo, que taes eram então as modalidades dos estudos camoneanos; é outra obra de arte, como modelo de alta critica, em que largamente se exercita a intuição historica para alcançar o significado psychologico do grande seculo da Renascença. É, a par dum estudo sobre Camões e os *Lusiadas,* o que ao tempo se poderia chamar um ensaio de philosophia da historia.

Nelle nos expõe a sua noção d'arte, separa os limites da arte e da sciencia, eloquentemente defende a persistencia da primeira, porque fóra do restricto ambito da sciencia um grande mar de mysterio, um grande mundo de phenomenalidade inexplicada permanece intacto com os seus attractivos — e o mysterio é o legitimo campo da arte. Depois dá-nos um quadro geral das artes e expõe-nos o significado da epopêa, variavel da antiguidade para a Renascença, exemplifica depois como os *Lusiadas* expressam o ideal épico dos povos celticos : « ... os *Lusiadas* são celtas no amor infinito dos céus, na candura ingenua das almas,na curiosidade febril de conhecer,no encanto magico da vida, na meiguice da natureza, na humanidade do caracter ». (*Camões e os Lusiadas,* pags. 27-29.) Historiando-nos a vida de Camões, procura demonstrar que o poeta e a epópêa são verdadeiros

symbolos nacionaes, syntheses do caracter português. E mais idéas geraes contem ainda a obra : uma apreciação do conjuncto do imperialismo português, uma interpretação da Renascença e á situação nesse vasto quadro politico e cultural da pequena nação portuguesa.

Como se vê, é uma obra toda de symbolos, de syntheses, de generalisações, toda construida sobre materiaes por outrem carreados; se não é um modelo de critica scientifica, é, e bellamente, obra de arte, de enthusiasmo e de eloquencia, prova superior de estylo e de percepção psychica da historia.

Merece que seja salientado o seu conceito de arte como interpretação do mysterio da vida e da natureza : « A arte é o symbolismo da natureza. Por isso mesmo, a arte é, das faculdades humanas a mais viva, a mais forte, a mais gloriosa : aquella que mais perto nos colloca, e em maior intimidade, com as penumbras vagas do mysterio em que nos agitamos, crepusculo indefinido que se prolata sem se extinguir, alargando-se pelo contrario, á medida que o robustecimento e a quantidade dos nossos conhecimentos cresce, ampliando a peripheria do espaço claro e nitido para o nosso espirito pensante. Para alêm dessa peripheria que limita o imperio seguro da razão dos homens, forte pela experiencia e pela sciencia, senhora de si propria, livre ou sabendo a quê e como obedece, o que significa o mesmo; reina para alêm della o instincto. E para o instincto toda a vontade é sentimento, todo o sentimento imaginativo, e a vida inteira do homem uma symphonia ou um canto indefinido, vago e crepuscular. » (Pag. 2.) E mais adeante : « Para que esse glorioso symbolismo da natureza, chamado arte, houvesse de banir-se do systema do pensamento humano, seria mistér que todo o homem e toda a vida pudessem caber no quadro nitido de abstracções deduzidas racionalmente das descobertas scientificas. » (Pag. 5.) Oliveira Martins na sua philosophia esthetica, perfilhava as idéas de Schelling, Strauss, Wagner, Goethe, já depois do critico português formuladas com brilho novo pelo

malogrado Guyau, quando discutiu o antagonismo entre o espirito scientifico e a imaginação. (*Les Problèmes de l'Esthétique contemporaine*, ed. de 1904, pag. 123.)

V. A CARREIRA DO HISTORIADOR

Teve Oliveira Martins da historiographia um conceito que, se não era inteiramente pessoal nos seus elementos, o era muito caracterisadamente na architectura do conjuncto e na maneira por que o traduziu em obra. Nessa obra historica temos de considerar sempre a qualidade de obra artistica, como espelho duma constituição intellectual eminentemente artistica, mas temos tambem de verificar, num ponto de vista mais objectivo, que essa obra é o cumprimento dum ambicioso programma, atravez de determinada maneira de comprehender a historia.

Para Oliveira Martins, como para toda a gente, a historia era o estudo do dynamismo individuado das sociedades humanas, que — aqui começa a sua philosophia historica propria ou a sua sociologia — que estaticamente se formavam com dois elementos primordiaes : a capacidade constitucional da raça e a propriedade do lugar escolhido para o seu estabelecimento. Assim assentes em diversissimos pontos da terra, as sociedades humanas seguiam um desenvolvimento proprio, ora regular, ora perturbado de bruscas sacudidelas, mas frequentemente com independencia e grande identidade nesse evoluir. Tambem as sociedades animaes se organisavam pelo agrupamento de individuos da mesma raça e pala apropriação do lugar, mas eram improgressivas por lhes faltar o caracter especifico das sociedades humanas, a consciencia. Porêm, sendo conscientes, as sociedades humanas não perdiam uns certos instinctos animaes, imperiosos e exigentes, e, como era logico, a consciencia punha-se ao serviço da satisfação destes, principalmente os de propagação e apropriação.

Daqui a concorrencia, o choque de diversas sociedades hu-

manas, até então autonomas no seu desenvolvimento, a lucta, a permuta, a entre-influencia, todo o dynamismo historico. E sempre que houvesse dynamismo, haveria historia? Nem sempre; seria necessario que as sociedades perdessem o aspecto anonymo, amorpho e incaracteristico, que se differenciassem em classes, em governantes e governados, que contivessem adentro de si mesmos, interesses rivaes, lucta—drama, numa palavra. Onde havia drama é que havia historia. Mas tambem num grau elevado de desenvolvimento era possivel deixar de haver historia, opinava ainda Oliveira Martins, e isso succedia quando as sociedades, encontrando um equilibrio para as suas desencontradas forças, se paralysavam, sem que nenhuma variação de maior se destacasse, por exemplo a China. Isto escrevia Oliveira Martins em 1884, quando a China realmente se mantinha estagnada.

Estas differentes sociedades humanas, independentemente constituidas nas mais dispersas partes do globo, seguiam uma evolução, cujas leis organicas — sim leis, porque, junto do Nilo, do Euphrates, do Indo ou do Amazonas, no Lacio ou na Hellade, sempre essas sociedades repetiram os mesmos aspectos da lucta entre os homens, com os mesmos instinctos, a mesma fundamental constituição psychica — cujas leis era possivel determinar. Formulava-as uma sciencia, para a qual adoptava o nome de *nomologia*. Mas a historiographia, que queria narrar circunstanciadamente o lento evoluir dessas sociedades, não podia ser scientifica, nem completa. E rebatendo o conceito da historia como sciencia, escrevia as linhas seguintes, tão peremptorias: « Cumpre observar, antes de proseguir, quanto esta expressão corrente de *sciencia da historia* é viciosa e como patenteia a confusão das idéas a tal respeito. Sciencia e historia são termos que se excluem: a historia é narrativa, a sciencia é preceptiva; uma conta, a outra systematisa. Todas as sciencias reaes têm uma parte narrativa ou historica; e o que chamamos commummente *historia* seria, pois, a parte narra-

tiva ou historica da sciencia que expusesse as leis do dynamismo das sociedades humanas consideradas no seu conjuncto systematico—sciencia impossivel de construir, dados os limites da nossa capacidade intellectual... » (*Taboas de Chronologia e Geographia Historica*, Lisboa, 1884, pag. 11.)

Parece-nos que este periodo em nada contraria o que antes Oliveira Martins affirmára a respeito da nomologia; aqui apenas se pronuncia pela impossibilidade de achar leis scientificas para o conjuncto muito concreto e complexo, muito singular e desharmonico da historia universal. Esta opinião de 1884, exposta nas *Taboas*, é que já era um correctivo ao corpo de doutrinas sobre theoria da historia, expendido por Oliveira Martins dez annos antes, sem duvida um resultado da experiencia de trabalhos ulteriores.

Effectivamente, na introducção do *Hellenismo e a Civilisação Christã*, que se publicou em 1874, dizia precisamente o contrario : a historia era uma sciencia rigorosa, com suas leis proprias, algumas das quaes elle chegava a formular. Os povos da beira-mar realisam uma civilisação maritima e colonial; os povos estabelecidos no interior dos continentes confinam-se na vida agricola, — eram leis historicas, dizia Oliveira Martins. As revoluções seguem sempre as seguintes phases capitaes : um momento de enthusiasmo e de fé, logo um exacerbamento de paizões, livre arbitrio exaggeradamente optimista, donde se seguia, em virtude da expansão das individualidades, um fanatismo democratico ou religioso, e d'ahi a corrupção politica, o pessimismo até á abdicação nas mãos da tyrannia e por fim extinguirem-se. Era outra lei historica, declarava Oliveira Martins. E concluia muito assertivamente : « Ha, pois, leis historicas e, por isso, a historia é uma sciencia tão verdadeira como qualquer outra ». (*Hellenismo*, pag. XI.)

Frizámos esta mudança de pensar para que se verifique como a experiencia de dez annos, no decurso dos quaes publicou os seus principaes trabalhos historicos, influiu na sua theoria.

Como foi sob o influxo orientador das idéas expostas nas *Taboas* que elle executou o seu vasto programma, preferimos as opiniões nessa obra registadas para a ordenação do conceito historiographico do escriptor.

Portanto, fechando o parenthesis e reatando o fio da exposição, embora num momento as defendesse, Oliveira Martins não cria nas leis historicas, como não cria nos systemas de historia universal, fossem elles formulados pela metaphysica religiosa, fossem-no pela philosophia da historia. E as leis organicas das sociedades, as quaes acceitava, não as incorporava no quadro da historia. Effectivamente, em toda a introducção das *Taboas de Chronologia* se esforça Oliveira Martins, com argumentos racionaes e factos reaes, por demonstrar o artificio desse systema geralmente acceito,o duma historia universal.Entre todas as sociedades humanas, que têm povoado e povoam a superficie da terra, não tem havido nem ha vinculo, que as ligue e prenda solidariamente, arrastando-as num desenvolvimento parallelo, continuado por successões dumas para outras no tempo, e por transmissões dumas a outras no espaço. Algumas desappareceram sem nada legar, muitas outras viveram e morreram num completo isolamento, e aindra outras encontram-se num estado de desenvolvimento muitissimo atrazado. Não ha, portanto, historia universal, ha muitas e diversissimas historias nacionaes, florescendo em pontos muito oppostos e entrechocando-se algumas vezes. Mas em tão confusa disparidade, o historiador, analysando-a, descobre laços de parentesco, nexos de continuidade, que formam dentro desse conjuncto desorganisado um grupo organisado, um typo de evolução, em que determinada sociedade foi iniciadora e outras depositarias e transmissoras, todas ellas se ligando em successão, atravez dos tempos. E Oliveira Martins, então, claramente affirmava que deviamos abandonar, por destituidas de significado, as pequenas historias parciaes que á evolução geral nenhuma contribuição tinham dado. Civilisações africanas, americanas primitivas,

oceanicas,a que titulo haviam de figurar numa historia universal? Não havia historia universal, havia, como já dissémos, nessa vasta variedade de historias nacionaes, algumas que se encadeavam causalmente, formando uma continuidade directa, desde os primordios até á cultura contemporanea. A esse encadeamento é que se devia estudar, e esse encadeamento era apenas a historia triumphal dos aryas — dos aryas, cuja supremacia nas origens da civilisação foi uma apaixonada moda, que em Vasconcellos Abreu, professor de sãoscrito, teve outro ardoroso paladino.

E então Oliveira Martins mostrava o destino das migrações gangeticas, caminhando invictas, e extendendo á maior parte do mundo o seu dominio e o seu typo de organisação social e de civilisação, até, nos nossos dias, se defrontarem sómente com a civilisação chinesa, unico inimigo por subjugar. Mas o optimismo do historiador prophetisava já aos aryas, ás suas eminentes qualidades de dominação e assimilação mais esse triumpho. « Todavia, se as previsões são licitas perante os antecedentes, é de crer que na grande batalha que ainda resta ferir, na ultima lucta do aryano e do mongolio, não será deste a victoria final... » (*Taboas*, pag. XVII.)

Dentro desta historia aryana, as sociedades só attingiram superior unificação de propositos e possibilidade de cumprir uma grande aspiração collectiva, um ideal nacional, quando lograram achar ou crear o typo de organisação interna que lhes convinha. « O poder e a grandeza das nações dependem, pois, de encontrarem uma forma de organisação adequada ao seu temperamento e originalmente apropriada ao seu tempo ». (Idem, pag. XXX.) E Oliveira Martins, percorrendo as historias nacionaes dos povos, que foram grandes, reconhecia que, sob varias formas, pessoal ou collectivo, institucional ou accidental, é sempre um forte poder central o nucleo de resistencia dos organismos poderosos. O imperialismo da Macedonia propagando o hellenismo, em Roma o estado anonymo mas tão

coercitivo como o cesarismo na Allemanha moderna foram os agentes da grandeza das sociedades, que dirigiram. Nesta philosophia historica já estava implicita a philosophia politica que levaria Oliveira Martins a propugnar e a tentar executar uma politica de avigoramento centralisador, nos começos do reinado de D. Carlos I.

Ora a sociedade, que com relevo maior, evidencia e logica de evolução, apresentava essa conformidade entre o seu temperamento e a sua organisação, cumprindo por meio dessa conformidade uma alta missão civilisadora, era a romana. Por isso, a historia romana era para Oliveira Martins a historia-typo de todas as historias nacionaes, o mais perfeito élo do longo encadeamento do que se poderia chamar historia universal, historia dos aryas.

O desenvolvimento de cada sociedade fazia-se com regularidade entrecortada de perturbações atrazadoras ou apressadoras, revoluções, guerras, invasões, etc. E a causa remota — concorrencia — era disfarçada por muitos motivos proximos, religiosos, ethnicos, moraes, estheticos, etc., mas sempre, com predominio maior ou menor, o factor economico — producção, consumo e distribuição da riqueza — avultaria, sempre delle alguma parcella se encontraria no residuo ultimo, após minuciosas e pacientas analyses. Os factos succediam-se numa longa filiação causal, por vezes muito facil de surprehender; mas tambem outras vezes o historiador, embalde, compararia e filiaria para rebuscar causas. Embalde porque um elemento, que nada explicava, intervinha a introduzir um germen de duvida permanente — o acaso. Alguma coisa que ficava por explicar, Oliveira Martins attribuia-a logo a essa circunstancia, ao acaso, ao cruzamento de series de factos, todos elles individualmente bem conhecidos e explicados, mas que ao chocarem-se em serie produziam effeitos imprevistos e que, alêm desse encontro, por causa nenhuma se poderiam explicar, um pouco á maneira das syntheses chimicas que adquirem propriedades absoluta-

mente desconhecidas nos elementos constitutivos. O acaso, o elemento fortuito, o accidente imprevisto, mas de effeito decisivo, não era o incognoscivel, o milagre, era alguma coisa muito explicavel, mas totalmente imprevisivel, como um cyclone, um terramoto, etc. Assim, por exemplo, o temporal que destruiu a armada invencivel; o frio rigoroso do inverno de 1812, que aniquilou o exercito de Napoleão; o terramoto de 1755, que consideralmente augmentou o prestigio do Marquez de Pombal, são elementos fortuitos, que se explicam cabalmente, mas que se não deixam incorporar em nenhuma lei historica (v. *Hellenismo*, pag. XIII.)

Tem legitimo cabimento nesta exposição da theoria da historia de Oliveira Martins o seu conceito da influencia civilisadora da edade-media. Muito ao contrario das opiniões já correntes no seu tempo, quando o medievalismo romantico puzera em moda essa longa etape historica, quando a critica salientou o longo trabalho de elaboração desses dez seculos, com a creação das linguas modernas, das nacionalidades actuaes, duma nova ordem social, da escholastica e das artes religiosas, Oliveira Martins julgava a edade media uma epocha de retrocesso em relação á civilisação greco-romana. Expôs tal conceito na sua *Theoria do Socialismo*, em 1873 e como contradizia o pensar corrente e tido como mais moderno, não só não passou despercebido, mas provocou uma polemica.

Sahiu-lhe ao passo Anthero de Quental com uma engenhosa interpretação, segundo uma metaphora da physiologia, tida então como a sciencia-typo : como no mundo organico G. de Laporta, ao compa rar, a evolução solidaria dos reinos animal e vegetal, mostrava como o primeiro, após um apressado percurso, esperara muitos milhares de annos que o segundo, mais lento, o alcançasse, assim se via uma quebra de rythmo no mundo social, que, demasiado progressivo nos tempos helleno-romanos, teve de esperar durante toda a edade media que o mundo moral chegasse a um estadio parallelo ao seu. Mas a

subtileza attrahe a subtileza, e Oliveira Martins treplicou com um artigo em que mantinha o seu ponto de vista, mas o precisava : « Eu entendo que, moral, social, politicamente, a edade media é um retrocesso, quando referida ao estado anterior do mundo greco-latino; entendo mais que, em vez de contradizer, esse retrocesso confirma a lei da evolução, que rege a vida de tudo quanto ha creado. Porque eu creio que, na passagem da antiguidade para as edades modernas, a evolução consiste, não num desenvolvimento de *intensidade*, mas sim num desenvolvimento de *extensão*. A edade media é, quanto a mim, philosophicamente inferior á antiguidade; mas é-lhe historicamente superior; porque ao passo que nas edades antigas a civilisação é um phenomeno local e nacional, nas edades modernas ella adquire o caracter, não direi universal, mas pelo menos europeu. Determina a edade media o facto da entrada no mundo culto de duas ou tres raças em graus differentes de civilisação; dessa reunião do mundo civilisado ao mundo barbaro resulta um nivel medio de civilisação inferior, sim, mas mais extenso, » Veio logo envolver-se na polemica Julio de Vilhena, que no capitulo IV das *Raças historicas da Peninsula Iberica e a sua influencia no direito português* discutia as opiniões de Oliveira Martins e Anthero de Quental, á luz da philosophia historica, corrente, que era em absoluto panegyrica para a edade media. Novos artigos se trocaram, hoje todos reunidos num volume, *A edade media na historia da civilisação*, que documenta uma das nossas mais curiosas polemicas intellectuaes pela materia e pelos contendores.



Taes me parecem ser os dados essenciaes da maneira como Oliveira Martins concebia a historia. Na execução dum vasto plano, deixou-se guiar por estes principios genericos, mas muito tambem pelas suas inclinações de espirito. Constituição espiritual e theoria historica estão tracejadas nos rapidos esboços

antecedentes; falta examinar a execução da obra, sopesando a verdade que contem e medindo a belleza que a exorna. Dessa obra pode fazer-se uma ordenação logica em eschema, de harmonia com a sua theoria, mas deixando a chronologia bibliographica, um pouco irregular como correspondente ás sollicitações de momento :

A. — Elementos estaticos e primordiaes das sociedades humanas :

I. *Elementos de Anthropologia*, 1880.
II. *As racas humanas e a civilisação primitiva*, 1881.
III. *Systema dos mythos religiosos*, 1882.
IV. *Quadro das instituições primitivas*, 1883.
V. *O Regime das riquezas*, 1883.

B. — Theoria da historia universal e seu esboço em ephemerides :

VI. *Taboas de chronologia e geographia historica*, 1884.

C. — Typos de evolução politica e social :

VII. *O Hellenismo e a civilisação christã*, 1878.
VIII. *Historia da Republica Romana*, 1885.
IX. *Historia da Civilisação Iberica*, 1879.

D. — Reconstituição episodica do aspecto português da civilisação iberica e expansão do mesmo :

X. *Historia de Portugal* (até 1820), 1879.
XI. *Portugal contemporaneo*, 1881.
XII. *Portugal nos mares*, 1889-1924.
XIII. *O Brasil e as colonias portuguesas*, 1880.

E. — Apologias da individualidade e sua intervenção historica :

XIV. *Os Filhos de D. João I*, 1891.
XV. *Vida de Nun'Alvares*, 1893.
XVI. *O Infante D. Henrique*, 1894.
XVII. *O Principe Perfeito*, 1896 (Posthuma e incompleta).

A primeira secção contem as obras admiraveis de synthese critica e alta vulgarisação, em que o seu talento de escriptor, alliado ao espirito dum ensaista, condensou com brilho surprehendente as theorias mais estimadas, no tempo, de anthropologia, sociologia, hierologia e economia. Pode dizer-se que Oliveira

Martins começou a sua historia do pequeno rectangulo occitanico *ab ovo*, como os velhos chronistas da escola alcobacense (V. nossa *Historia da Litteratura Classica*, 2º vol.). Mas esse remontar ao inicio revestia-se no historiador do seculo XIX, contemporaneo de tantas hypotheses novas, dum complicado e presumpçoso apparato scientifico. Militantemente evolucionista, partia da crystallisação da terra para o apparecimento da vida sobre a crusta terrestre e seguia a marcha ascendente do homem, pela sua genealogia differenciadora, percorria a sua evolução civilisadora dos troglodytas á diversificação racial, aos primitivos typos anthropologicos e sociaes. Era o tempo da febril renovação da archeologia prehistorica, da anthropologia e da ethnologia, movimento em que Portugal collaborava com brilho. A obra *Elementos de Anthropologia* apparecia em 1880, quando, entre as commemorações do tricentenario da morte de Camões, se reunia em Lisboa o 7º Congresso Internacional de Anthropologia, sob a presidencia de J. de Andrade Corvo. Na 2ª edição, de 1881, Oliveira Martins dava mesmo uma noticia desenvolvida dos trabalhos desse congresso, em que cooperaram sabios portugueses : Carlo Ribeiro, Nery Delgado, Conde de Ficalho, Oliveira Feijão, Eduardo Burnay, F. Paula e Oliveira, F. Adolpho Coelho e Consiglieri Pedroso. Tem assim o livro, alêm do seu lugar na edificação historiographica de Oliveira Martins, um significado grande como documento para a historia das doutrinas anthropologicas, dentro e fóra de Portugal.

Contra este livro e contra o immediato, *As Raças humanas e a civilisação primitiva*, os especialistas sahiram a terreiro, impugnando-lhes as theorias e censurando a sua forma nada didactica. É certo que este cyclo da actividade intellectual de Oliveira Martins é, scientificamente, o mais caduco perante o posterior desenvolvimento desses estudos, onde a hypothese desempenha tão largo papel, mas o seu manual de chrematistica ainda hoje contem doutrina segura e viva, sobretudo palpitante de realismo, — o que lhe suggeriam a leitura da historia, nas suas formas

intimas, não marciaes, e a observação dos seus tempos. O materialismo historico teve em Oliveira Martins um dos seus mais poderosos representantes, e a philosophia da historia um dos seus mais illuminados cultores — com a inspiração especulativa e o instincto divinatorio do artista.

Tem ainda caracter de ensaio critico o *Hellenismo*; elle não é uma narrativa chronologica e episodica da civilisação grega, mas apenas uma dissertação sobre as origens do pensamento philosophico e do pensamento religioso, sobre o seu desenvolvimento até á fusão, em Alexandria, da philosophia moral da decadencia da Grecia com a religiosidade messianica do Oriente produxindo o christianismo, fundamento duma nova civilisação. Mas a obra foi mal ordenada, tornando-se mesmo confusa, sem arrumada sequencia, por vezes até sem justa adaptação do estylo. As tendencias naturaes de Oliveira Martins não eram para o pensamento abstracto; poderiam descrever-nos com penetrante visão a fundação dum imperio, mas não conseguia reconstituir-nos os principios duma doutrina. A propria obra nos mostra que Oliveira Martins, sendo abstruso, pouco completo e até de discutivel exactidão nos cinco primeiros capitulos, foi methodico e feliz no capitulo, em que nos narra a orgia militar de Alexandre. E mais o teria sido se, embora sem sacrificar a critica de interpretação, fizesse desse capitulo um verdadeiro quadro de historia narrativa. O capitulo quinto, sobre a crise da philosophia, em que pretende expor-nos as idéas de Socrates, Platão e Aristoteles e dos estoicos, é a mais clara prova de que a especulação constrangia o seu espirito, sempre tão avido de comparações, de symbolos, de imagens, sempre tão pouco de posse das idéas abstractas que continuamente recorria a generalisações e a limitações para tentar circunscrever dominios, cuja extensão elle não lograva abraçar. Escassamente, pelo menos duma maneira pouco clara, conseguiu o historiador provar a sua these de que o hellenismo era um typo perfeito de civilisação, isto é, « um modo original proprio de apresentar, de debater

e resolver os problemas ideaes ». É uma obra de neophyto da erudição, que quer armazenar nas paginas do livro a maior somma de saber, ainda que cada palavra seja um resumo, e cada phrase uma synthese, cujo sentido intimo se perdeu para o leitor.

A *Historia da Republica Romana* estuda outro typo de civilisação, « o exemplar onde o desenvolvimento organico das aggregações de homens, quer considerados sob o ponto de vista dos movimentos internos das suas instituições, quer sob o ponto de vista da sua expansão no regime inevitavel da concorrencia internacional » melhor se surprehendia. De harmonia com a sua concepção historica, Oliveira Martins buscará demonstrar que Roma alcançou a maxima prosperidade quando se organisou segundo uma formula sua e inteiramente nova. Essa nova formula social foi a *nação*, que os gregos, agrupados em cidades, nem suspeitaram e que creava tambem um forte sentimento novo, o patriotismo. Porêm, para defender a sua these, não compôs uma dissertação, á maneira do *Hellenismo*, construiu uma minuciosa historia narrativa, dramatica no seu dizer. Como não era um especialista, teve de recorrer á erudição moderna, principalmente a Mommsen, seu guia quasi constante.

Conta-nos individualmente a historia de Roma, desde a sua fundação, atravez das revoluções internas que conduziram á igualdade democratica das leis Licinias; descreve-nos a composição das classes, suas relações mutuas, seu funccionamento. E tendo-nos descripto em todos os aspectos—a situação topographica, os typos de construcção, a collocação dos edificios—essa cidade e a sociedade que a habitava, põe-na em movimento, a cumprir os seus destinos historicos. Assistimos ás luctas para a unificação da Italia, a principal das quaes a emprehendida contra Pyrrho na Grande Grecia, e vemos Roma triumphante chegar á realisação duma nova formula social, a nação. Assim solidamente esteada no seu poder militar e nos seus vinculos moraes, Roma lança-se á conquista do mundo. Emprehende as

guerras punicas e destrue Carthago, emprehende as guerras macedonias e annexa a Macedonia e a Grecia. Mas o proprio apogeu continha já os germens da dissolução, surgem as luctas de classes, a guerra dos escravos, o antagonismo dos partidos, o militarismo victorioso cria a atmosphera favoravel ao imperio, e é ao imperio que a evolução politica conduz, após a phase intermedia da tyrannia. O imperio fez a decadencia de Roma, porque era uma formula adversa á indole da sociedade romana, que só na republica aristocratica, gerindo com audacia e firmeza impessoal os destinos da nação, encontrava o seu equilibro. A historia do imperio deixou-a de lado, como Mommsen; o historiador allemão, porque suppunha que pouco haveria a accrescentar ao que fora dito pelos historiadores da antiguidade, e o escriptor português para della fazer objecto dum volume novo, nunca publicado.

A narração duma historia tão extensa, tão variada, tão intensamente dramatica, tão enredada por vezes, não nos é feita com a serenidade calma de quem põe acima de todos os cuidados o proposito de communicar ao leitor uma historia objectiva, serie de factos, que nem pertencem ao espirito do auctor, nem do leitor, que é uma realidade de ambos independente e que, por isso mesmo, na sua reconstituição deve manter a mais impessoal indifferença, sem nada ganhar do espirito do auctor, sem nada deixar a adivinhar e interpretar ao leitor. Mas Oliveira Martins concebêra de certa forma a historia romana, e é essa concepção que elle nos transmitte, fazendo desfilar ante nós uma sequencia de imagens, de descripções e quadros, fazendo comparações das mais ousadas, no ardente anseio de concretisar, de representar ao seu proprio espirito o que elle methor concebe por similhança com outros factos, outras situações já conhecidas. Daqui resulta que, em vez duma narrativa serena, temos uma representação, uma interpretação pessoal e eminentemente artistica. E neste ponto de vista artistico, Oliveira Martins dá largas ás suas tendencias espirituaes. A

narrativa mais simples é entrecortada de commentarios, mas quando vem a opportunidade de apresentar uma grande figura, com caracteristica individualidade, quando se fere uma grande batalha, o historiador torna-se psychologo e romancista; dá-nos retratos vivos e vivas descripções. Quando chega á guerra de Pyrrho, o historiador traça-nos o seu perfil, destrinça do grande sonho baldado desse rei a suggestão de Alexandre Magno e aponta-nos as grandes phases desse grande sonho até « ao dissipar da chimera ».

Quando Attilio Regulo sitia Carthago, descreve esta cidade no seu grande conjuncto de edificios, uma descripção panoramica de aspectos geraes, e conta-nos os preparativos febris para a defeza. O perfil de Hannibal, a sua passagem dos Alpes, as batalhas de Trevia, Trasimeno, Zama, o perfil moral de Catão, o de Scipião, a batalha de Magnesia, o segundo cêrco de Carthago e a sua destruição, o triumpho de Paulo Emilio, os Gracchos, Pharsalia, Cesar, seu triumpho e seu funeral, são, entre muitos outras, magnificas paginas d'arte, em que a viveza do estylo, a sua variedade, o poder descriptivo, a penetração psychologica, a intensidade da visão se congregaram num unanime esforço pelo relevo mais expressivo que a coisas mortas se pode dar.

A *Republica Romana* é bem o momento supremo da prosa de Oliveira Martins. Nas batalhas vê-se a poeira, ouve-se o tropel dos cavallos, o formigar dos peões chocando-se no combate; vêem-se os elephantes tranquillamente entregues ao seu trabalho de destruição esphaceladora. Reconstituindo-nos tão velhos dramas, cuja emoção ha muito se extinguiu, dramas cujo conteúdo de luctas, de paixões e de interesses se reduziu á sêcca designação historica que os perpetuou, o grande artista historico consegue transmittir-nos sentimentos de interesse e ansiedade, consegue desdobrar e vitalisar tudo, que jazia sepultado sob uma designação fria. Aproveitou as investigações originaes de outros, de Mommsen principalmente, porque não era um especialista, tomou de outrem os factos, os materiaes,

mas com elles construiu uma obra, onde não falta a originalidade. E essa originalidade consiste na sua interpretação desses factos, na sua ordenação artistica, nos elementos pessoaes que lhes transmittiu — e que em Mommsen, imaginação escassa, não existiam.

O seu espirito comprazia-se no symbolismo, em attribuir altos significados a factos muito communs, tomando-os como prenuncios fatalistas. O triumpho de Paulo Emilio é descripto tão largamente, com tão desvelado carinho de artista, porque para o historiador esse triumpho tem um significado altamente symbolico : representa não só o triumpho dum general, mas tambem o hymno de triumpho de Roma no apogeu. « Por tudo isto, o grande dia de Roma, o apogeu de gloria da Republica, quando as suas armas dominavam em todos os paizes mediterraneos ao sul dos Alpes, é o triumpho de Paulo Emilio, vencedor de Perseu, em 586 ». (*Rep. Rom.*, 1º vol. pag. 361 da ed. de 1907.)

E o idyllio de Antonio e de Cleopatra é ainda outro symbolo, este de mais transcendente representação : a eternidade do amor e a sua concomitancia com a morte.

Uma outra particularidade apresenta Oliveira Martins muito affin de Mommsen, explicavel não só por influencia deste, mas tambem pelo pendor do seu espirito para a imagem concreta e para a comparação com o que era conhecido, para representar melhor a sua idea; refiro-me ás frequentes approximações de epochas, factos e individualidades da historia romana com epochas, factos e individualidades da historia moderna e contemporanea. Mommsen comparára, nem sempre com felicidade nem bom gosto, Pompeu a um quartel-mestre feito general e homem de Estado pelas circunstancias; Sylla a Cromwell e a Washington; Catão a D. Quixote; Marco Favonio a Sancho Pansa. Oliveira Martins comparou todo o primeiro periodo da historia romana á idade-media das sociedades christãs, as leis licinias ás reivindicações de 1789. O hellenismo que, a despeito dos protestos de Catão, invadia Roma, comparou-o ao espirito

da França de Saint-Pierre, de Voltaire, de Holbach e de Sade, educando a Russia do seculo XVIII ». (vol. 1º pag. 289, ed. cit.). O fôro assemelha-se, ante o seu espirito, á Puerta del Sol, de Madrid, ou á Arcada de Lisboa, e Catão faz-lhe o effeito de Alexandre Herculano na Lisboa da Regeneração. As rapinas de Lucullo e Galba, na Hespanha, e de outros em outras colonias, a inundação de Roma pelas riquezas e preciosidades das provincias fazem-lhe lembrar a inundação de Portugal com os seus productos coloniaes : Carthago assemelha-se ao Portugal navegador; e faz ainda outras modernisações, que umas vezes favorecem o seu intento de animar esse passado com um agitado drama, fazendo pedagogicamente passar o desconhecido no conhecido, outras perturbam e condundem a nossa visão e podem apagar a especifica differença circunstancial dos successos.

É assim essa movimentada *Historia da Republica Romana* uma sequencia de retratos, de descripções ligadas pela narração do auctor, mas retratos, descripções e narrações impregnadas dos sentimentos do historiador, que a cada passo commenta, interpreta e explica, a cada passo correlaciona e compara, todo preoccupado, não em nos contar uma imparcial historia romana tecida de factos, mas em nos reproduzir artisticamente a sua concepção muito pessoal dessa historia romana.



A *Historia da Civilisação Iberica* é, como o *Hellenismo*, uma dissertação ou ensaio, ou mais exactamente, é um mixto dos dois processos, ensaio e narrativa, como o proprio Oliveira Martins confessa, ao caracterisar em três phases capitaes a evolução historica dum povo : « A historia de uma civilisação consiste, pois, em três grandes epochas; e o historiador tem de, com ellas, mudar de campo de observação. Na primeira, a agregação dos elementos reduz a historia á narrativa dos factos e á descripção das condições do meio; na segunda, a organisação obriga-o a estudar a concatenação systematica das instituições,

dos costumes, dos movimentos de classes; na terceira, finalmente, a intima corrente da historia só se encontra nas deducções das idéas e na natureza dos sentimentos collectivos. É evidente, pois, que os processos têm de variar com a natureza das observações ». (Pag. 235, 5ª ed., 1909.)

Assim procedeu na execução do seu plano. Numa introducção geographica e anthropologica, muito fiel representante das idéas do tempo, o auctor defende a theoria da identidade hispano-berbere. Logo narra a occupação da peninsula por seccessivos povos invasores e descreve-nos a organisação das sociedades christãs com elementos naturaes e tradicionaes, que não chega a definir com plena claridade, e a sua progressiva tendencia para a monarchia centralisada, com um forte organismo politico e administrativo a expressar e orientar o genio peninsular, independente até ás mais altas formas do heroismo e do martyrio, e religioso até ao mysticismo. Quando Portugal, com D. João II e D. Manuel I, se encontra solidamente centralisado, quando a Hespanha, com os reis catholicos, com Carlos V e Filippe II, tem terminado a expulsão dos invasores, dominado os varios nacionalismos regionaes e abatido as classes privilegiadas, quando se encontra fortemente centralisada, é que as duas nacionalidades ibericas realisam a sua grande empressa, cumprem a sua missão historica—as navegações de descobrimento e a consequente colonisação, e a defeza e propaganda do catholicismo. Nesta altura do seu livro, Oliveira Martins faz psychologia historica, faz syntheses e perfis. É o estudo do mysticismo peninsular, que elle considera predominantemente moral, não scientifico ou philosophico, todo tirado da propria alma do mystico; é o perfil de Santo Ignacio de Loyola, é Carlos V, o verdadeiro Cesar europeu desse iberismo, é Colombo, é Camões. Rebate, com argumentos que não occultam desdem pela doutrina, a concepção de Buckle, que ao medo attribuia toda a religiosidade peninsular e todo o caracter da civilisação iberica, e, palpitante de peninsularismo, não hesita em affrontar

a susceptibilidade local attribuindo a Camões uma representação peninsular, principalmente pelo seu aspecto religioso, que se me affigura não ser o mais relevante nos *Lusiadas* : « Nelle encontramos clara e superiormente definido aquillo a que podemos chamar essencia do genio peninsular » (Pag. 289). E como tal, o poema camoneano seria o derradeiro termo da elaboração do sentimento religioso : primeiro a phase guerreira, depois a phase mystica, por ultimo, com Camões, a conciliação da verdade absoluta do catholicismo e da hombridade nacional.

Immediatamente ao apogeu das monarchias peninsulares succede a decadencia, motivada pela fadiga das conquistas e da construcção dum imperio, pela intolerancia religiosa, pelos excessos de purificação da mesma fé, pela Companhia de Jesus, pela Inquisição e pela expulsão dos judeus. O que se seguiu foi uma lenta agonia, sem elevação, sem individualidade historica.

Esta é a these de Oliveira Martins, a que mais demoradamente voltarei no capitulo final quando delinear o lugar da Hespanha na sua obra.

Como complemento da *Historia da Civilisação Iberica*, era mister destacar a parte de Portugal nessa obra commum, não já na forma abstracta do encadeamento philosophico de causas e effeitos, de synthese do systema geral da vida historica peninsular, porque isso estava feito, mas no proprio drama, episodicamente, na forma concreta que essa civilisação em Portugal tomára, factos e homens. Fê-lo na *Historia de Portugal* : « Resta fazer a segunda metade (a primeira foi a *Civilisação Iberica*); resta caracterisar o que ha de particular na historia portuguesa, resta fazer viver os seus homens e representar de um modo real a scena em que se agitou; tal é o programma deste livro, cujas difficuldades de execução excedem em muito as do anterior. Nesse bastavam o conhecimento e o pensamento : um para nos dizer como foram as causas, outro para nos indicar o principio e o systema da civilisação. Agora carece-se do faro especial da

intuição historica, e dum estylo que traduza a animação propria das cousas vivas ». (1º vol., pags. IX-X da 7ª ed.)

É portanto um livro de intenção artistica—intenção executada, porque nesta obra o historiador pôs mais desvelado carinho. Organisou-a mais logicamente, com justeza e sobriedade, embora com deslises de composição como é, por exemplo, antecipar em introducção o que para qualquer espirito, menos deductivo, devia ser objecto duma conclusão: o caracter geral da historia portuguesa e o genio português. Este trabalho de synthese e de generalisação só nos deveria ser dado por uma perspectiva de conjuncto de toda a historia.

Nessa obra, tão divulgada, Oliveira Martins considera a historia portuguesa por um prisma pessimista, que elle traduz em « despindo-a de illusões patrioticas e phantasias chimericas ». Já se verá o que isso era.

Para elle a historia de Portugal originava-se num acto de principe insubmisso, em successivos actos pessoaes, interpretando-a assim como constante manifestação de individualismo dominante, a triumphar da carencia de base geographica ou racial. Tanto podiamos ser celtas como lusitanos liguricos; ambas as hypotheses tinham vigorado, ambas tinham sido impugnadas. Todavia a unidade de caracter da historia peninsular e a limitação a essa unidade imposta pelo evidente parallelismo das historias nacionaes pareciam indicar simultaneamente uma commum origem ethnica — problema que fica em suspenso — e uma differenciação moral dos dois povos peninsulares, que Oliveira Martins regista. Creada pela vontade dum homem e mantida pela vontade perseverante de outros homens, a nação portuguesa existiu e existe, com sua lingua, seu caracter proprio, seu patriotismo, com sua justificação historica e de facto, mas sem fundamento geographico ou anthropologico.

A decisão, com que Oliveira Martins liberta a genese e as peculiaridades da historia heroica do seu scenario geographico, deve ser lembrada, porque supponho ser já tempo de proclamar

o divorcio entre a sciencia da terra e a arte da alma. A geographia só explica as formas economicas e vegetativas da differenciação social; as formas altas da historia escapam ao seu determinismo [1].

E, evoluindo, percorreu uma longa historia, demarcada em quatro epochas, primeira dynastia, segunda dynastia até á formação do imperio colonial, o imperio colonial e depois o que elle tinha por um longo marasmo.

Cumpriu este pequeno povo alguma nobre missão? Cumpriu a das navegações e descobrimentos, mas — vou sempre expondo a opinião do auctor —, mas sem revelar um superior genio creador, confirmando sempre um natural pendor para a imitação, para a passividade e luctando sempre com uma afflictiva pobreza de recursos. A fundação da nacionalidade, a constituição territorial, a consolidação de 1385, as primeiras grandes viagens, a restauração em 1640 e a guerra que se lhe seguiu, a guerra da independencia no principio do seculo XIX até 1813, o constitucionalismo, as reformas principaes do nosso ensino superior, a de D. João III e a do Marquez de Pombal, foram sempre conseguidas com auxilios estrangeiros. E o nosso papel historico — descobrimentos e colonisação — foi um heroismo no seu significado geral, como gradação da civilisação, mas particular e concretamente foi um « montão de ignominias ». Realisado a sós, logo ruiu por terra.

Encarando-a deste ponto de vista, Oliveira Martins conta a historia portuguesa, como promettêra, animando-a artisticamente, narrando, descrevendo e fazendo retratos moraes. São exemplos de retratos os seus magistraes (litterariamente magistraes) perfis de Affonso Henriques, D. Pedro, D. Henrique, D. João II, D. Francisco de Almeida, Affonso de Albuquerque,

(1) Occupei-me um pouco deste problema methodologico no artigo *Parenthesis anti-geographico*, publicado no *Archivo Pedagogico* da Universidade de Coimbra, vol. II, nº 3, 1928.

D. João de Castro, D. João III, D. Sebastião, D. João V e o Marquez de Pombal ; são-no de descripções vivas, onde o historiador deserta para deixar inteiramente o artista, a batalha de Aljubarrota, a côrte de D. Manuel I e a embaixada a Roma, a batalha de Alcacer Kibir e a sociedade do fim do seculo XVIII, quadros acabados. É evidente que nem os perfis, nem as descripções são rigorosamente historicas; o escriptor abusou da intuição reconstructiva e não esgotou a documentação respectiva.

Depois de Oliveira Martins o material documental cresceu grandemente e, sobretudo, renovou-se o ponto de vista, que deixou de ser daquelle negro pessimismo. Mas a obra de Oliveira Martins, pelo seu brilho artistico, exerceu influencia profunda. O seu negativismo condemnatorio volveu-se em sentimento politico e, de certo com grande surpreza do historiador, á sua *Historia de Partugal* foram os pamphletarios, jornalistas e propagandistas buscar argumentos de combate. A *Patria* e o *Finis Patriae*, de Guerra Junqueiro, tambem das lugubres philosophias historicas de Oliveira Martins se alimentam, e estas tomam nos versos do grande poeta um tom tragico de fatalismo de desgraça.

O periodo do liberalismo foi a materia do *Portugal Contemporaneo*.

Tendo á mão maior e mais accessivel abundancia de documentos, essa obra foi, no ponto de vista historico, mais informada, mais recheada de factos, mas ao mesmo tempo, conhecendo o scenario, conhecendo directa ou indirectamente as pessoas e alguns acontecimentos, essa obra foi tambem mais litteraria. Mais historica — porque Oliveira Martins ao elabora-la investigou e na narrativa accumulou factos, e tantos que a fez confusa e illogica mais duma vez; mais litteraria — porque os seus habituaes processos mais largamente se exerceram. Entresachou a obra profusamente de retratos moraes, D. Miguel, Palmella, Saldanha, D. Pedro IV, o Duque da Terceira, Mou-

sinho da Silveira, Passos Manuel, Costa Cabral, Herculano, D. Pedro V; e muitas descripções nella figuram tambem, já em pormenores pictoricos embutidos na obra, já em peça distincta.

A par duma exposição, tão minuciosa de factos e chronologicamente tão pormenorisada que chega a tornar-se confusa e a ser o seguimento diario do assumpto, no *Portugal Contemporaneo* Oliveira Martins praticou com mão larga a allusão breve a acontecimentos e pessoas, por nós desconhecidas, algumas vezes até sobre uma laconica e inextricavel allusão construindo todo um systema do conclusões. Mantendo o mesmo pessimismo, viu com prejuizo desdenhoso ou lamentoso esse periodo historico, onde houve paginas escuras e miserias, mas onde houve tambem muito heroismo, muito idealismo, muita intelligencia e nobres affirmações de personalidade. Esse pessimismo mais se compraz nesta obra na symbologia fatalista, attribuindo alto e representativo significado ao que é commum, em passar do mundo material para o mundo moral, por simples analogia de palavras.

Mal composto, com a narrativa confusa, com a interpretação historica tão discutivel e partindo de prejuizos negativos, é, não obstante, o *Portugal contemporaneo* uma admiravel obra, uma das mais fieis na representação do espirito artistico e critico de Oliveira Martins, da sua imaginação psychologica. A litteratura pamphletaria da epocha influiu nos juizos do historiador, que foi mais duma vez severo ou se equivocou redondamente. O ministro José da Silva Carvalho, successor de Mousinho da Silveira na difficil gerencia financeira, ainda em pleno cêrco do Porto, foi dos mais lesados por essa severidade, como o proprio Oliveira Martins teve de reconhecer ante a documentação começada a publicar pelo neto, o sr. Antonio Vianna, ainda em vida do historiador (*José da Silva Carvalho e o seu tempo*, Lisboa, 3 vols., 1891-1904).

***

A expansão maritima e colonial dos portuguezes deu assumpto ao *Portugal nos mares* e *Brasil e as colonias portuguesas*, que são ainda hoje dos seus livros mais vivos, não porque sejam dos mais lidos, mas porque são os que mais de accordo se mantêm com o moderno criterio de estudo desses problemas. Se abstrahirmos dos laivos de pessimismo desalentado dessas obras, para só considerarmos o seu fundo de factos e documentos, temos de lhes fazer a justiça de os ter como verdadeiros precursores da curiosidade actual acêrca dos descobrimentos e da renovação do ponto de vista por que estão sendo estudados. Oliveira Martins pôs a circular, é certo, a opinião de que a primitiva colonisação do Brasil se fizéra com presidiarios e escravos, pondo assim nas origens da sociedade brasilica um ferrete ignominioso, mas tambem introduziu o criterio economico, mais realista, para o estudo da nossa colonisação. Aquelle juizo sobre os primordios da colonisação do Brasil foi successivamente rebatido, por brasileiros principalmente, empenhados em sacudir esse estigma affrontoso, mas esse methodo economico perdurou [1]. Vem de Oliveira Martins toda a systematisação moderna da sciencia portuguesa da colonisação, a diversidade de categorias das colonias e dos methodos, o estudo estatistico, movimento de importação e exportação, da receita das alfandegas, as pescarias, a tabella das esquadras, a leitura dos estatutos das companhias e da legislação commercial, os orçamentos navaes, etc. Aquelle breve indice das praticas economicas da colonisação portuguesa, ordenado pelo sr. V. de Almeida de Eça, *Normas economicas da colonisação portuguesa*, tem um antecedente essencial no *Portugal nos mares* e no *Brasil e as colonias*

(1) Acerca deste ponto — qualidade das primeiras massas migratorias — e acerca da iniciativas culturaes da metropole no Brasil colonial ha um artigo *Do aspecto scientifico na colonisação portuguesa do Brasil* nos meus *Estudos de Historia americana*, S. Paulo (Brasil), Weisflog Irmãos, 1929.

portuguesas. Esta foi a grande innovação de Oliveira Martin na historiographia portuguesa : penetrar até á medulla mais intima da evolução politico-social para attingir e trazer a relevo a influencia do factor interesse. Se modernamente se renovou o estudo dos descobrimentos geographicos portugueses pela reconstituição das sciencias nauticas, que os dirigiam, o pensamento economico foi antes revelado por Oliveira Martins.

Nestes livros — *O Brasil e as colonias Portuguesas* e *Portugal nos mares* — dá-se como que uma fusão da historia e da politica, pois das lições do passado extrahe ensinamentos para o presente, principalmente a de restaurar a marinha portuguesa e o commercio maritimo. Nunca, entre nós, se tocára tão directamente o coração da realidade historica.



Tendo lançado os fundamentos da constituição social, desde os mais remotos primordios, ainda envoltos nas nevoas da phantasia doutrinaria, da verosimilhança logica a supprir a probabilidade; havendo exposto a sua theoria historica, ensaiado uma interpretação critica da historia grega, da historia romana, da iberica e da portuguesa, restava a Oliveira Martins demonstrar com individuação que a intervenção da personalidade fôra na historia de Portugal repetido factor de progresso e de modelação social. Essa demonstração era necessaria ao seu systema da historia portuguesa, uma vez que a nacionalidade, sem a collaboração da geographia e da anthropologia, se formara e desenvolvera pela dominadora vontade de algumas individualidades, correndo a seus altos destinos.

Deste modo, não só completava a obra, mas tambem proporcionava ás suas propensões artisticas o campo mais adequado. Exemplificar casos de intervenção pessoal, momentos em que a acção dum ou dalguns homens imprimira determinado cunho moral ou drenára a sociedade para certo trilho, fazer psychologia historica foi o traço principal da sua ultima phase de historia-

dor. Na obra, que inaugura essa serie final de biographias, *Os Filhos de D. João I*, declaradamente affirmou : « É minha idéa que a arte de escrever historia está atravessando um periodo de transformação. Reagindo contra as theorias abstractas dos racionalistas antigos, os escriptores do nosso tempo, absorvidos pelo cuidado indispensavel da veracidade critica, esqueceram os modelos eternamente classicos.

A historia ha-de ser sempre uma resurreição; e o processo artistico ou synthetico ser-lhe-ha sempre o adequado ». E mais adeante : « A historia tem nos caracteres, como a pintura no retrato, o seu terreno de eleição. » E de facto, essas obras ultimas, *Os Filhos de D. João I*, *Nun'Alvares* e *Principe Perfeito* formam uma galeria de retratos ou de biographias com analyse moral.

Nos *Filhos de D. João I*, como elles formavam uma pleiade, como a sua acção ou foi realisada collectivamente, exemplo Ceuta, ou foi um tecido de relações entre elles, não subordinou o plano do livro ao simples proposito biographico, porque isso seria truncar a realidade. Subordinou ainda o seu intuito biographico á reconstituição da epocha, considerada como todo em que os infantes são personagens principaes. Contou-nos o casamento de que elles nasceram, o casamento D. João I com D. Filippa de Lencastre, casamento politico de ratificação duma alliança; disse-nos o cunho de severa honestidade da côrte pela influencia da rainha; e já em Ceuta descreveu a acção commum do pae com os filhos mais velhos. Depois, cada um, com seu caracter já differenciado, seguiu a cumprir a sua missão. D. Henrique isolou-se em Sagres, absorvendo-se no sonho dum imperio português em Marrocos e nas navegações para chegar ao Preste João das Indias. D. Duarte reinou, soffreu e escreveu. D. Fernando padeceu o seu martyrio; D. Pedro viajou, organisou uma ideologia politica, escreveu, foi regente do reino e morreu no desastre de Alfarrobeira, quasi um parricidio. Dos outros, D. João e D. Isabel falla com mais brevidade, e ao Conde de Barcellos, bastardo, só menciona por elle ter sido comparsa na

tragedia de Alfarrobeira, não porque estivesse comprehendido no ambito desta obra de apologia de uma pleiade de homens de caracter, de acção e de bondade. Só de D. Henrique, D. Pedro e D. Duarte faz o historiador pormenorisada reconstituição moral, filiando os mais variados dados num todo integro, que forma a personalidade dessas figuras. Desenvolveu esse exame psychologico, porque, como o auctor declara, « um caracter bem estudado vale por um mundo visto », e a obra que é senão uma enthusiastica apologia do individualismo genial como elemento propulsor do progresso? Mas nesta derradeira phase do seu espirito, Oliveira Martins já não via na historia sómente uma sciencia de applicação á politica, duplicada de arte, via tambem um meio de formação moral pelo conhecimento da vida que proporciona, pela justa interpretação dos seus motivos determinantes que patenteia. Quasi esquece o materialismo historico, em grande favor no seu tempo e de que elle fôra um penetrante adepto, já não fará como na *Historia de Portugal* e no *Portugal contemporaneo*, neste principalmente, grande ostentação das difficuldades economicas, dos expedientes financeiros, do malestar que é sua consequencia, do delirio inquieto e desnorteado que é o viver duma sociedade indigente. Nestes ultimos livros, mais artista e psychologo, e menos historiador, terá em vista só a reconstituição moral. E digo menos historiador, não porque o seu cuidado no apuramento do facto e na escolha e critica das fontes seja menor — que pelo contrario são maiores visto se confinarem em periodos e assumptos mais restrictos —, mas porque não quererá abraçar a sociedade em todos os seus aspectos, seleccionará aquelle em que ella se mostra branda e malleavel ao impulso dos homens de genio e porque, um pouco romancista outra vez, dará grande lugar á intuição, á conjectura, direi até á phantasia. Nos aspectos que estuda, não deixará espaços lacunares, tudo preencherá, cimentando com a imaginação os esparsos dados seguros da erudição. Só assim considerada, a historia educará e deleitará — e educação e deleite eram agora

os fins supremos da historia, no novo conceito do auctor : « Quando os caracteres são, como foram os dos filhos de D. João I, eminentemente accentuados e profundamente differenciados, a galeria torna-se um verdadeiro curso da alma individual nos seus phenomenos mais suggestivos. E quando, finalmente, a pleiade é, como esta foi para nós, a iniciadora da vida nova que tivemos na Renascença, a psychologia historica eleva-se á altura de uma interpretação das causas determinantes do nosso heroismo passado — mais milagroso que muitos milagres perante os quaes os homens todavia ajoelham confundidos. »

Buscando por via artistica a chave de cada vida, apaixonava-se talvez pela sua sua propria interpretação, que era como que a creação duma nova realidade. O Duque de Coimbra foi uma sua figura predilecta. Ainda então estavam mal destrinçadas as duas personalidades, a do Regente e a do Condestavel seu filho; Oliveira Martins, attribuindo ao pae os versos amargos do filho, intellectualisou e melancholisou com um poetico prestigio ao vencido de Alfarrobeira e alargou-lhe as andanças pelo mundo, alguma coisa transigindo com a lenda das « sete partidas ». E para reanimar a paisagem do mundo percorrido pelas curiosidades do infante, não hesita em se abonar com auctores posteriores. Não foi sem dor que o artista fez ao historiador a concessão de reconhcer quanto era precaria essa visualisação da personalidade do Regente, de feito duma belleza inolvidavel [1].

Disse que Oliveira Martins preenchia de imaginação, de conjecturas os espaços lacunares, que os materiaes seguros da erudição deixavam em aberto; accrescentarei que completa com imaginação a narrativa para fazer uma integral visão, em que nada fique a adivinhar ao leitor. Por este processo de technica de romancista nos descreve a entrada de Filippa de Lencastre, ao anoitecer, após as festas das suas bodas, na camara nupcial pela

(1) V. D. Carolina Michaëlis, *Homenaje a Menéndez y Pelayo*. Madrid, 1899, I, pag. 670-680.

mão do marido; e enumerando os filhos desse fecundo e intimo casamento, conjectura que em 1396 houvéra algum aborto, para explicar a falta do pontual nascimento nesse anno. Acêrca da empreza de Ceuta, D. João I consultou os seus aulicos e *de certo* tambem a João das Regras. Foi João Affonso da Azumbuja quem propôs essa empreza ao rei; *quem sabe se seria* o infante D. Henrique quem a suggerisse a Azumbuja. Regressando de Ceuta, o prior do Hospital, no paço de Cintra, com areia, favas e uma fita, convenientemente dispostas no chão, descreve a situação da praça marroquina e mostra a sua expugnabilidade. Foi *com certeza* nesse momento que o infante D. Henrique reconheceu a importancia da cartographia e foi tambem talvez nesse instante que lhe acudiu á idéa da escola de Sagres. Voltando de Ceuta, D. João I deu o titulo de duque a seus filhos; só o bastardo D. Affonso permaneceu Conde de Barcellos. E este, despeitado, foi por esse motivo talvez « a unica pessoa que não voltou feliz de Ceuta » (Pag. 54). Quando em Montemór, o rei e Nun'-Alvares se avistam para fallar da empresa de Ceuta, o historiador descreve-nos a physionomia do Condestavel, a expressão do seu olhar, as rugas da sua testa.

De muito pequenas coisas extrahe grandes conclusões. Deste processo é uma edificante prova a interpretação da divisa de D. João I. O rei mandára pôr num fato uma divisa original: um camello, o maior animal de carga, com quatro saccos no dorso, cada um dos quaes tinha sua legenda—*temor de mal governar*, *justiça com amor e temperança*, *contentar corações desvairados* e *acabar grandes feitos com pouca riqueza* —, legendas estas que significam os principaes encargos e difficuldades do officio de reinar. O amor da justiça, a paternal protecção e o instincto economico eram qualidades herdades de D. Pedro I, seu pae, interpretava Oliveira Martins, e a primeira legenda, *temor de mal governar*, significava um exemplo novo, a falta de confiança demonstrativa de como a vida era considerada por um prisma novo de gravidade e responsabilidade. O antigo

romancista do *Phebus Moniz* apparece-nos agora em plena maturidade, quando nos descreve os preparativos da expedição a Ceuta, fazendo-nos ver a azafama dos carpinteiros, dos tanoeiros, das mulheres abrindo o peixe e salgando-o, dos torneiros, dos moedeiros batendo o dinheiro, e do povo em volta fervilhando em commentarios. *Os Filhos de D. João I* foram primeiramente publicados, em 1889 e 1890, na *Revista de Portugal*, fundada por Eça de Queiroz. Emendado cuidadosamente o texto, fez-se em 1891 uma edição illustrada. O modo por que a obra foi illustrada mais ainda confirma a intenção artistica do auctor; não se escolheram desenhos coevos, retratos authenticos, facsimiles, o illustrador fez desenhos de sua pura imaginação. O estylo desta obra, variado e rico, deixa-nos uma impressão de plenitude, porque o grande artista creára uma vigorosa visão interpretativa das epochas e dos seus protagonistas, e transmittiu-no-la com summa belleza.

Era então proposito de Oliveira Martins fazer, desta maneira, por monographias biographicas, a historia da dynastia de Aviz, nas gradações que marcam as suas mais representativas figuras, e não só figuras de reis. Isso confessa na *Advertencia* que precede a *Vida de Nun'Alvares* e claramente o expressou tambem num eschema de evolução dessa dynastia :

« *Evolução* (advertencia) Nun'Alvares. Affirmação e desabrochar sentimental dos elementos duma acção nova. — *Filhos*. Efflorescencia da navegação. Accordar da intelligencia creadora. — *Princ. Perf.* Fructo : a politica imperial e o imperio real. Descobertas. — *Albuquerque*. A colheita. — *D. Sebastião*. A senectude ». (Em o *Principe Perfeito*, apontamento reproduzido por Barros Gomes no seu prefacio, pag. 30.)

Considerava Oliveira Martins a Nun'Alvares o Messias dessa nova era historica portuguesa, os filhos de D. João I seus obreiros, D. João II o intelligente executor syncretico dos planos de D. Pedro, estadista, e de D. Henrique, navegador. Com Affonso d'Albuquerque, como figura central, estudaria a historia do

imperio ultramarino e os reinados de D. Manuel I e de D. João III, e com D. Sebastião analysaria a desnorteada loucura da decadencia, a dissolução moral e economica, que lhe servira de base.

Não chegou o historiador a executar esse grandioso programma, galeria magnifica de grandes homens, para o qual dispunha de elementos fundamentaes, largo e desilludido conhecimento da vida, informação abundante, imaginação psychologica, o seu dom supremo, e um estylo docil a todas as exigencias do artista. Além dos *Filhos de D. João* I, apenas escreveu a *Vida de Nun'Alvares* e um unico capitulo *Toro*, do *Principe Perfeito*.

Na *Vida de Nun'Alvares* pratica com mais sobria mestria o processo dos *Filhos de D. João* I. Conta-nos a agitação politica do interregno, onde destaca a figura juvenil de Nun'Alvares, descreve-nos a nova physionomia da sociedade portuguesa depois do triumpho do Mestre de Aviz e reconstitue todo o viver de D. Nuno, o seu recolhimento abstencionista nas suas terras, a sua virtude e a sua fé mystica até á morte em cheiro de santidade. Como um romance realista, *Nun'Alvares* é uma obra d'arte, em que ha muito de penetrante imaginação elaborando elementos reaes. Procedia Oliveira Martins com o passado um pouco á maneira do realista com uma acção contemporanea. Apurou factos, organisou-os segundo as linhas geraes do enredo historico e preencheu as lacunas com imaginação, interpretou os motivos que determinavam as personagens e creou uma acção animada. Da historia hirta fez um quadro movimentado, com paizagem e dialogo até, com preoccupações de verismo, que o levaram a estudar *in loco* os campos de Aljubarrota, Valverde, Toro, como tencionava visitar Alvor, onde D. João II morreu.

O Principe Perfeito ficou no primeiro capitulo, o da formosa descripção do Toro e suas consequencias politicas. Tinha o historiador a sua obra completamente delineada, o seu plano fixado em todas as particularidades, como Barros Gomes mostrou no prefacio que acompanha esse fragmento, analysando as

notas delle proprio. Estas, bem como as informações do carinhoso prefaciador, esclarecem-nos grandemente acêrca do methodo de trabalho de Oliveira Martins.

Começava por colleccionar a bibliographia do assumpto, reunindo depois os documentos em copias ou extractos, que ás vezes formavam altos maços, cada um com seu numero, para referencia facil á parte do assumpto, que illustravam. Depois, tendo todo o material disposto, estabelecia a sequencia logica e chronologica, procurava a intriga, interpretava-a, fixava as suas gradações e, tendo o seu assumpto todo apurado e delineado, restava só o trabalho ultimo da sua adaptação a livro, fazendo corresponder a capitulos e a paragraphos as differentes gradações do entrecho. Como disse já, visitava os lugares onde decorrêram os factos que ia narrar e criticar, chegando a ter delles o mais minuccioso conhecimento como se reconhece na narrativa do cêrco do Porto no *Portugal contemporaneo.*

Para cada assumpto, o historiador-artista procurava um systema proprio; cada assumpto, após um demorado exame, apresentava-se-lhe como um conjuncto integral, até certo ponto autonomo, com principio, meio e fim, suas personagens dominantes, seu significado especifico. Daqui a importancia symbolica, tantas vezes discutivel ou excessiva, que adivinhava em factos communs; daqui tambem a frequente passagem brusca do mundo material para o mundo moral, fazendo arte suggestiva, mas parando numa explicação illusoria das coisas. Alguns apontamentos, a seguir transcriptos, revelam bem a tendencia dominante de Oliveira Martins para fazer da historia uma serie de problemas psychologicos, encadeados num systema graduado :

« *Chave da intriga :* — O catholico e D. João II temiam-se reciprocamente. Respeitavam-se. Podiam pois entender-se. Entretanto competiam.

Instrumentos : — D. João II : A excellente senhora — Catholico : o duque de Bragança, titere para fomentar a desordem interna — mortos Bragança e o Vizeu, o Catholico sem descendencia vê que se podiam entender. Pensamento commum : União iberica. A ambição de. D. João II desde Toro (o

imperialismo importa unidade geographica). — Casamento 1489 — o drama dura 13 annos — 1476 (Toro) — 1489 (Casamento) ».

Outro exemplo do mesmo processo, mas agora applicado a uma simples personagem :

« *Character de D. João II :* 1º mom. O rapaz. — Toro; 2º mom. O homem — Setubal — exemplo do duque de Vizeu; 3º mom. A illusão — morte ».

Um parallelo entre o caracter de D. João II e o de Nun'Alvares :

« Introducção. — Nun'Alvares, encanto e sympathia — D. João II admiração. Incompatibilidade da politica e da santidade. Só na guerra pode haver *homens inteiros*; na politica a duplicidade é constitucional. O heroe e o estadista — Dois exemplos de primeira grandeza de dois generos ».

E ainda o seguinte apontamento sobre D. João II :

« *The right man in the right place* — O plano : 1º *União iberica :* — Falha ! *Descoberta da India.* Pleiade de gente — Guerras de Africa — Navegação da Guiné — Escola de Mathematica — Behaim, etc. — Trat. de Tordesilhas — Morre !

Esboço do plano addiado em Toro. Convenção com Castella. Para o executar olha e vê-se inerte. O rei nada. Lucta com a nobreza. Poder assente sobre cadaveres. A policia. »

Este methodo de trabalho approxima-se muito do dum romancista.

Percorrer a historia portuguesa e dispo-la em systema, interpretando-a em todo o seu conjuncto, avaliando-a, em vez de somente a narrar com inteira abstenção de juizo; estudar uma epocha miudamente e levantar problemas moraes, fazer surgir todo um complicado drama de sentimentos e interesses, de sobresaltos e decisões heroicas, do material confuso de factos desconnexos, não foi obra original ?

Foi-o bastante, e a verdadeira medida dessa originalidade dá-no-la a repercussão immensa dessa obra, cujos pontos de vista foram perfilhados, cujas apreciações entraram na consciencia nacional, receberam a consagração maxima, a de se amalgamarem anonymamente no corpo de idéas de quantos puzéram o nosso problema politico, a de virem a constituir uma verda-

deira philosophia politica, logo popularisada. Chamou-lhe Eça de Queiroz « o genial evocador da Epopêa Portuguesa, o subtil psychologo da nossa Raça », juizo que se completa com o de Silva Cordeiro, « Rembrandt da escripta » e o de Menéndez y Pelayo que sempre o appellidou de « gran artista historico ». Eu chamar-lhe-hia —não historiador no conceito geralmente estabelecido, porque este comporta qualidades, que se não verificaram em Oliveira Martins, com exclusão de outras que nelle avultavam, — eu chamar-lhe-hia grande interpretador, plastico e critico, da historia portuguesa.

VI. Oliveira Martins e a Hespanha

É innegavel que da sua grande geração Oliveira Martins foi, depois de Eça de Queiroz, o auctor mais estimado do publico hespanhol. Eça foi lido, e è-o ainda, do grande publico de romances; Oliveira Martins foi-o principalmente dum publico restricto e intellectual, de criticos e politicos. Essa estima hespanhola tem algumas razões. Ella será a natural retribuição á constante hispanophilia do historiador; é tambem o apreço duma das mais eloquentes contribuições para essa incansavel litteratura critica sobre as causas da decadencia dos povos peninsulares. Pedro Sainz y Rodríguez poderia ter considerado as idéas de Oliveira Martins na sua *Evolución de las idéas sobre la decadencia española*, Madrid, 1924, e não só o opusculo anterior de Anthero de Quental que está estreitamente ligado a Oliveira Martins pela discussão que este fez do seu conteúdo. O grande gosto do ensaio, que trouxe a geração litteraria de 1898 ao publico hespanhol, encontra justamente uma accentuada tendencia ensaista na historiographia de Oliveira Martins, que a par da visão plastica e colorista, a cada passo exteriorisa um grande esforço interpretativo — que é uma das causas da vulnerabilidade da sua obra ante os progressos da erudição. E não é impossivel que contribuam para esta estima ainda dois factores moraes : o

pessimismo hyper-critico do auctor português que acerta com essa descontentadiça tendencia da chamada « europeisação de Hespanha »; e uma comprehensão inexacta do seu iberismo — que nunca implicou a renuncia á nacionalidade, a sua absorpção, mesmo nos momentos de maior desalento ou de mais exaltada liberdade de linguagem. Pelo contrario proclamou a esterilidade da união no periodo de 1850-1640. (V. *Civilisação Iberica*, pag. 322.)

O pessimismo de Oliveira Martins nunca foi anti-nacional, embora fosse por vezes immoderadamente generalisador; elle significava descontentamento do pequeno horizonte patrio e aquelle constante mal-estar dos profissionaes da intelligencia nos paizes sem classes medias intellectuaes, só com um povo ignorante e rude, que dá o signal e o rumo á vida politica e que abandona num vacuo desolador as suas élites. Quando o mar deixou de ser o nosso campo de actividade, o dominio, o norte da nossa existencia, Portugal ficou no isolamento de quem chega á praia, não tem onde nem para onde embarque e por alli tem de ficar indefinidamente esperando; em frente o infinito que já não corre a devassar, na retaguarda a densa muralha hespanhola a separa-lo do mundo. E como nesse corredôrsito occidental, entre a fronteira com a serra dum lado e o mar do outro, a intelligencia não tem funcção a desempenhar, porque ella tem sempre uma data e um rythmo psychico differentes da massa e dos dirigentes, seus fieis representantes ou seus conformados parasitas, a satyra amarga, o pessimismo derrotista é sempre a immediata represalia, o extremo injusto que a outra injustiça extrema se oppõe — pois raro a resignação ascetica acompanha as altas vocações intellectuaes.

Todos aquelles auctores, cujas ideas Pedro Sainz resenhou no seu substancioso discurso, se entretivéram a diagnosticar os males de Hespanha, a prognosticar-lhe rumos medicinaes, mas deixaram de considerar um aspecto, a meu ver fundamental no problema: a riqueza psychica do individuo, a capacidade media

de cultura e de acção, de idealismo, de identificação com o fluir do seu tempo. A descida desse nivel medio psychologico é que é a causa de todos os nossos males, a inferioridade do individuo representativo dos caracteres genericos, a perda ou não acquisição de virtudes, idéas, noções, capacidades e attitudes que marcam o signal differencial dos tempos. Por isso fluctuamos entre extremismos : o extremismo da inercia e da indifferença, e o extremismo da paixão e do individuo, que proclama a sua illegitima soberania acima duma collectividade que o não aprecia e de que elle tambem se desentende. Por isso a cultura tem muitas vezes o caractei de estrangeirismo desfigurador da verdadeira physionomia e dahi tambem uma legislação coercitiva da intelligencia nas malhas do interesse collectivo, identificado então com a rotina e a incomprehensão. E se juntarmos a estas circunstancias de isolamento na propria terra a lembrança de que a epocha de Oliveira Martins era a da moda da exaggerada liberdade de opinião, em resultado do grande desenvolvimento das sciencias criticas, sem curar de ver as consequencias que a plebe ignara extrahia dessas opiniões liberrimas, teremos mais ou menos explicada a postura do escriptor no seu meio. Foi elle que baptisou de *Vencidos da vida* o grupo selecto da intelligencia, cenaculo de amizades, que durante algum tempo indignou a burguezia lisboeta e a sua immobilidade espiritual. E nenhum desses homens foi mais vencido do que Oliveira Martins, que morreu da fadiga e das decepções da sua aventura politica, em que lhe não faltou o inutil appoio de D. Carlos I, dezaseis annos depois egualmente vencido e martyrisado.

Que esse pessimismo não era incompativel com a fé no futuro, antes nascia da pouca consciencia deste, que lia nos seus contemporaneos, mostram-no as linhas terminaes da *Civilisação Iberica* : « Nós acreditamos firme e diremos até piamente—exprimindo por este adverbio a nossa fé na Ordem Universal—na futura organisação das nações da Europa; cremos, portanto, em uma vindoura Hespanha, mais nobre e mais illustre ainda

do que foi a do seculo XVI. Acreditamos tambem que já hoje navegamos na viagem para esse porto, embora os nevoeiros conturbem as vistas dos nautas, agora que apenas acabamos de largar as costas do velho mundo. Que papel destina o futuro á Peninsula, e qual será a physionomia dessas idades vindouras? A historia não é prophecia; mas o estudo das edades passadas deixa entrever muitas vezes as probabilidades futuras; e, quando, atravez de todas as crises, no meio dos ambientes mais systematicamente adversos, observámos que o heroismo peninsular soube vencer tudo com a sua indomavel energia, somos levados a crer que o papel de apostolo das futuras idéas está reservado aos que foram os apostolos da antiga idéa catholica. A independencia dos caracteres individuaes e a nobreza do caracter collectivo déram e hão-de dar á Hespanha, quando os seus aureos tempos voltarem, esse aspecto monumental e soberano que a distingue no mundo. O estrangeiro pode amar-nos ou odiar-nos; não pode ser-nos indifferente. A Hespanha provocou enthusiasmos ou rancores; jamais foi encarada com desprezo ou ironia ».

E em 1884, numa carta a D. Juan Valera dava um verdadeiro quadro prophetico das actuaes idéas politicas da Hespanha, a proposito do romance *Las Ilusiones del Doctor Faustino* : « Deem-lhe um periodo de governo democratico (isto é, um cesarismo protector da ordem e do povo) em que as forças nacionaes se reconstituam, e o doutor Faustino resuscitará, sem illusões, mas com o sentimento e a força das suas qualidades energicas e dos seus nobres pensamentos. Expulse o inglês de Gibraltar, consolide o seu dominio africano, obtendo assim um lugar nas aguas mediterraneas, estreitem-se as relações com Portugal ao ponto de, a não fazermos um só povo, *sermos dois num só corpo*, conforme dizem as letras sagradas : entretanto a America latina prospera e cresce, seremos dois mundos, dentro dum seculo talvez, trinta ou quarenta milhões de homens — (aqui a prophecia ficava já aquem da realidade ! —) com area

de sobra para nos duplicarmos contando no mundo ao lado do saxonio, do slavo e do germano. Affigura-se-me a mim que o futuro do ramo latino dos aryanos está nas mãos da Hespanha ». (*Correspondencia*, 1926, pag. 43.)

***

Oliveira Martins teve sempre bem presente no espirito a Hespanha. Achamo-la nas suas boas recordações, porque em terra hespanhola passou alguns annos (1870-4) de tranquillidade recolhida e fecundo estudo. Achamo-la na sua obra de historiador, nas rivalidades e pleitos de paizes fronteiriços, nas velleidades de absorpção e depois na primeira grande e eloquente demonstração da unidade da civilisação iberica nesse ensaio philosophico, tão caduco hoje pela ideologia critica e pela excessiva generalisação e ainda tão vivo pelo ponto de vista e pelo brilho litterario. E achamo-la mais tarde no seu pensamento politico, quando a sua antiga anglo-phobia se exacerbou com o conflicto de 1890 e na approximação da Hespanha via a base do mutuo resurgimento.

As etapes das suas relações com Hespanha são, a meu ver, as seguintes :

A) Em 1869 publica o romance historico *Phebus Moniz*, já escripto desde 1863, em que a figura central é o procurador de Lisboa, Phebus Moniz, que nas côrtes de Almeirim levanta a voz contra Filippe II e impede que o braço popular proclame a sua successão ao throno de Portugal, oppondo aos seus direitos e á sua força a soberania nacional, já exercida em 1383-1385 numa crise analoga. O romance é declaradamente hispanophobo ou melhor castelhanophobo, e é-o legitimamente, pois o carinho de Filippe II, a sua mesma lusophilia, a pontualidade com que honrou os compromissos tomados não o absolvem da maior affronta feita a um povo : a privação da sua soberania nacional. Ha no romance uma personagem, D. Alonso, auxiliar de Christovam de Moura, que pelos vicios e defeitos

que reune, concentra a especial malevolencia do auctor. Esta obrinha não pode ou não deve considerar-se como refutada nos seus sentimentos pela posterior hispanophilia de Oliveira Martins, visto que todos os portugueses imputam á errada e por isso fracassada politica unitaria de Filippe II o maior obstaculo á cordealidade peninsular. A lição de 1580-1640 foi edificante e dahi esta constante preoccupação em pôr um limite claro e firme a toda a legitima harmonia iberica : o dogma sagrado da independencia politica e economica.

B) Em 1875 funda a *Revista Occidental*, bilingüe, com o proposito declarado de promover a approximação espiritual e a collaboração dos povos peninsulares. Num longo artigo de abertura, *Los pueblos peninsulares y la civilisación moderna*, pags. 5-24, expõe o seu programma, que eu supponho ser uma das primeiras formulações do iberoamericanismo. O caracter peninsular era essencialmente heroico, mas dum heroismo activo, tão amante da liberdade como impellido pela necessidade da acção. A esse heroismo é que havia de envolver numa vestidura nova, a da europeisação pela cultura e pelo fomento economico.

« La implantación de instituciones, la introducción de idéas exoticas, ajenas a nuestro temperamento y a nuestro caracter, es una iniciación en la vida moderna; la industria no es solamente el instincto del lucro, ni la ciencia un frio empirísmo, ni la politica un dogmatismo seco.

Las recibimos asi como las comprenden los sajones, pretendemos juxtaponerles los antiguos tipos de nuestro heroismo y las bastardeamos. Basta que no nos lancemos fuera del camino del progreso, que no nos esterilicemos en la contemplación de un pasado que lo es en la mas amplia significación de la palabra; la historia no se repite : *non bis in idem*. No se repiten las circunstancias, no pueden repetir-se los tipos. Gonzalo de Cordova, hoy, debia responder ante los tribunales; y D. Juan de Castro, ser acusado como mal ciudadano; se ha de inferir de de aqui la muerte del héroe, la incapacidad del sentimento,

que es el alma de nuestra alma, el secreto de nuestra fuerza?
De ninguna manera. El sentimento es lo mismo, las formas que reviste difieren, como difieren los objectos a que se aplica. El alma del Cid, y de Viriato es y será siempre nuestra alma; mas de un Cid y de un Viriato como los haran los elementos que constituyen la vida moderna.

La industria no es solamente la industria, es tambien la organización del trabajo; la ciencia no es solamente el empirismo, es la vivificación que le dá cuerpo, es la metafisica, la politica no es solamente una doctrina, es tambien un amor, una pasión ardiente por la armonía colectiva; el derecho no es solamente una fria codificación de leyes, es un cuerpo animado por el alma de la justicia; la vida no es solamente egoismo, es tambien una abnegación, un amor ardiente, inestinguible!

No con las lanzadas de los antiguos heroes de la guerra, ni con la intriga sombria ó con el amor mistico de los heroes posteriores del catolicismo, puede el heroismo animar las frias piedras del camino que pisamos. Nos han de quemar con un calor mas ardiente que el del sol de las antíguas eras, cuando nos detengamos à meditar sobre ellas. Es menester que el antíguo heroe vestido de hierro se doble; operación dificil, pero necessaria, indispensable. Inclínese, deje la vieja armadura que solo sirve para embarazarle los movimientos y verá como esos pedazos de roca humilde, la ciencia, el derecho, la industria, se transforman en un iman poderoso. El iman irá al fondo del alma y despertará allá dentro el immenso ardor de los otros tiempos; y España, historico baluarte de Europa contra el Asia; España, nave que dió la vuelta al globo; la Peninsula, en cuyos dominios ardia siempre el sol, volverá á illuminar el mundo, cuando pueda, empreendendolo, animarlo con su inmenso heroismo:

Parce metu... manent immota tuorum
Fata...» (Pag. 23-24).

Por parte de Portugal, collaboravam na ephemera revista

(fevereiro a junho de 1875), Eça de Queiroz, Maria Amalia Vaz de Carvalho, Sousa Martins, Anthero de Quental, Antonio de Azevedo Castello Branco, Julio Cesar Machado, Jayme Batalha Reis, Adolpho Coelho e o proprio Oliveira Martins; por parte de Hespanha, Canovas del Castillo, Pi y Margall, Octavio de Toledo, Patricio de la Escosura, Tubino, Francisco Medina, Olavez Diez, Rodriguez Pinilla, Jacinto Octavio Picón, Rafael Maria de Labra, etc. A revista tinha secções permanentes sobre a vida peninsular, a europêa e a americana.

Embora desappoiada do publico, o seu grande pensamento não morreu, antes no seu progresso pleno chama para essa primeira tentativa uma attenção especial e attesta a amplitude dos horizontes espirituaes do historiador e politico, que Oliveira Martins foi sempre inseparavelmente.

C) Em 1879 publicou a *Historia da Civilisação Iberica*, obra miliaria no desenvolvimento das idéas sobre a nossa historia commum, e o seu pensamento critico ganha em serenidade e clarividencia.

« Quando as duas nações da peninsula, exangues e vencidas, se abraçaram como dois cadaveres num camposanto (1580), debalde esperou ainda alguem ver na unidade uma origem de novas forças. Essa unidade existira de facto no pensamento commum. Apesar do regime de um dualismo politico, a Europa viu sempre em Castella e Portugal um só corpo animado por um mesmo espirito. Agora a fusão era formal apenas, porque a natureza não tem plasticidade bastante para tornar vivo o abraço de dois cadaveres. Essa união ephemera dura meio seculo apenas, e é esteril ». (Pag. 322.)

E porque eram dois cadaveres as nações peninsulares? Porque as derrubara o espirito moderno, achando-as enfraquecidas por três germens mortiferos com todas as suas consequencias : o individualismo, o jesuitismo e as conquistas. A sua philosophia simplista está toda comprehendida neste trecho que teria lugar legitimo na resenha de Pedro Sainz :

« Se quizermos resumir em poucas palavras as causas da desorganisação da sociedade peninsular, achamos três que nos dão a chave do problema : o individualismo, o jesuitismo e as conquistas. Todas três são, agora, formas já corrompidas de um grande pensamento já anachronico; e assim, o verdadeiro e unico principio de corrupção está no proprio facto da sua grandeza anterior. O Individualismo déra os grandes homens — agora dá apenas miseraveis que, affectando a grandeza num luxo perdido, pensam que o ouro e a dissolução bastam para crear e manter uma aristocracia. O Jesuitismo, ou antes o movimento mystico d'onde elle sahira, fôra a intima fibra, a mola interior da energia peninsular — e agora é apenas uma religião de obediencia e uma eschola de systematica perversão. As conquistas fora ma empreza que os dois sentimentos anteriores levaram a executar — e agora são apenas a sentina que vasa sobre a peninsula com ouro corruptor, o estigma da escravidão, a syphilis, o amor da ociosidade, a desordem dos costumes » (Pag. 326-7).

D) Em 1888 apparece destacadamente um breve artigo seu no *Reporter*, jornal de grande elevação litteraria, orgão dos « descontentes », um pequeno artigo em que, de modo um pouco sybillino, advertia o publico da tendencia ascencional da Hespanha que tinha então á frente da sua politica externa « um homem capaz de aventuras, *brouillon* talvez, audaz de certo » e por isso perigoso.

E) A campanha jornalistica de 1890 no *Tempo* é que definiu nitidamente o pensamento politico de Oliveira Martins, no aspecto das relações entre os dois povos peninsulares. Versam esses artigos varias questões de pormenor em torno ao pensamento central: a alliança hispano-lusitana como base da restauração do prestigio politico das duas nações no concerto mundial. Este pensamento defende-se com razões affirmativas, de presumção e previsão, e com razões negativas de refutação da tradicional alliança ingleza, essencialmente anti-hespanhola,

e estas são sempre allegações historicas. Cumpre recordar que era o momento em que a alliança inglesa se achava em plena crise pela sua impopularidade em Portugal. A prioridade no descobrimento e na posse, a conservação desta incontestada durante seculos e depois o reconhecimento scientifico feito pelos nossos exploradores geographicos déra-nos o direito de effectivar o dominio no hinterland sul-africano, ligando as duas costas, de Angola e de Moçambique. Fizémo-los valer no momento da partilha, demoradamente se allegaram os nossos direitos historicos e a posse de facto; a Inglaterra respondeu á honrada e patriotica pervererança do ministro Barros Gomes, com um *ultimatum* para a desistencia da nossa aspiração imperialista e com uma demonstração naval em Cabo Verde, Quilimane e Lourenço Marques, como *ultima ratio*. Seguiu-se a conformidade dos fracos, mas tambem uma explosão de patriotismo, que não desconheceu os romanticos exaggeros e que pouco passou, praticamente, alêm da colera litteraria. Tomando demasiado a serio essa exploração sentimental, Oliveira Martins deu por terminada a alliança inglesa, « a que os factos crueis de ha poucos dias vieram pôr definitivamente um termo ». (*Dispersos*, 1924, 2º vol., pag. 217.)

Então surgiram varias phantasias diplomaticas : a approximação dos Estados Unidos, tão perigosa como a cessante alliança; a federação do mundo latino, que Oliveira Martins considerava inviavel por ter a Italia a sua existencia vinculada á alliança germanica; a Russia que chegou a pensar em promover uma conferencia para liquidar o incidente, mas em que o historiador não confiava, lembrado de 1834, de D. Miguel abandonado pelo czar. A alliança hespanhola era o regresso á nossa verdadeira politica peninsular de cooperação, tal como ella decorreu na edade media e depois na dynastia de Aviz, promptamente esquecidas as rivalidades de 1383-1385. Filippe II veio oppôr a suppeditação á cooperação, sem ver, obcecado pelo seu ideal unificador e uniformisador que um povo, como

Portugal, que conhecêra as horas mais altas do triumpho, da gloria e do predominio, que affirmára tão vigorosa personalidade e que pouco antes soltára um brado como esse dos *Lusiadas*, de indefinida repercussão — não era assimilavel como qualquer parcella regional da peninsula. A illusão só durou quanto durou a politica de transigencia affectuosa de Filippe II — filho de portuguesa, educado por uma portuguesa, com um valido português e amando fallar a nossa lingua; quando com seu filho e neto, ou melhor com Olivares começou a politica de transformação da monarchia annexada numa cordeal duallidade, em provincia, como todas as outras, deu-se o divorcio definitivo. Mas os resentimentos eram profundos; ao divorcio politico succedeu o divorcio moral, base da alliança inglesa. Por ella nos lançámos em guerras varias (*Portugal nas guerras europêas*, 1914), por ella fomos perdendo as colonias, alegremente, pagando em genero os serviços recebidos na manutenção desse intransigente divorcio de Hespanha. E como Oliveira Martins cria que começava então outro divorcio, o da Inglaterra, ei-lo a aconselhar e a prophetisar a alliança hispano-lusitana como consequencia logica e expediente necessario. Alguns passos dos seus artigos salientam o que de essencial se contem no seu systema :

« União de pensamento e acção, independencia de governo : eis, a meu ver, a formula actual, sensata e pratica do Iberismo ». (*Dispersos*, 2º vol., pag. 216.)

« Só a alliança das duas monarchias peninsulares é estavel, natural, fecunda e duradoura. Só ella é util para Portugal, e para Hespanha considerados nos seus interesses particulares nacionaes; sendo ao mesmo tempo o unico meio de nos dar, ás duas nações peninsulares, aquelle papel que a natureza destinou para a nossa intervenção no mundo. Desligados, vegetaremos sempre; alliados far-nos-hemos respeitar pelos fortes, porque estaremos entre os primeiros ». (Ibidem, pag. 220.)

« Para nós, incontestavelmente, não ha senão uma alliança

possivel, que é a hespanhola. Nenhuns interesses, nenhumas sympathias, nenhuns conflictos, nas relações externas dos dois povos peninsulares, lhes separam a orientação politica; pelo contrario, une-nos a antipathia commum pela Inglaterra. É a alliança hespanhola, por muitos outros motivos, alêm dos motivos fundamentaes da identidade dos interesses ethnicos, da communidade de genio e de historia. É a alliança hespanhola, porque só alliados os dois povos peninsulares, a Hespanha e Portugal, podem contar nos conselhos europeus como uma grande potencia, capaz de infundir respeito ou medo, protegendo assim o grande imperio colonial latino, isto é, luso-hispanico, espalhado por todos os continentes do mundo ». (Ibidem, pag. 226.)

E o espectro, o legitimo espectro da fusão iberica afugentava-o Oliveira Martins com essa mesma idéa da alliança concordante e de mutua valorisação — sem esquecer o aspecto militar. O que elle temia era o que então era hypothese pouco provavel e depois os fados trouxeram — a anarchia republicana :

« Contra a alliança hespanhola apenas surge a alguns o espectro fugaz da união iberica. Pois bem : nós affirmamos que a alliança hespanhola é tambem o unico meio de evitarmos a absorpção pela Hespanha, por isso mesmo que é o unico meio de robustecer a nossa força nacional.

Alliadas as nações peninsulares, conjugadas as suas forças para um fim superior commum, os perigos de uma absorpção affastam-se na propria razão directa da consciencia do vinculo politico. Separadas e, se não inimigas, indifferentes, Portugal, lançado nos braços de qualquer protectorado exotico, ou entregue apenas ás forças proprias cuja insufficiencia é manifesta, gradualmente continuará a ir resvalando até se afundar de todo numa cova feita de ultrajes, como os de agora, e de paixões impotentes, como os que vemos desencadeados. E se essas crises acabarem por arruinar as instituições, levantando sobre os pavezes da desgraça a desordem anarchica engrinaldada com o

nome de republica, então... » (Ibidem, pag. 228) — Não devo transcrever mais. O lugar e o momento em que Oliveira Martins escreveu e o seu publico são muito outros do lugar, da data e do publico deste estudo.

Supponho que Oliveira Martins inculpava demasiado a Inglaterra e absolvia com indulgencia tambem excessiva a politica portuguesa, que em muitas circunstancias pediu á alliança inglesa mais do que devia e se esqueceu de robustecer o ascendente moral do paiz, que é a força principal dos povos pequenos, fundada na sua cultura intellectual, na sua prosperidade economica, na sua recta administração e na justiça dos seus governos. E supponho ainda que Oliveira Martins não considerava como devia os sentimentos fundamentaes dos dois povos peninsulares, na sua massa illetrada, a respeito um do outro, o desconhecimento mutuo e a selva de prejuizos que é necessario desbastar. Uma alliança, como a que elle futurava, tem de ser ideal collectivo, não um arranjo de ephemeros governos, nunca unanimemente acatados.

Mas acertou propheticamente quando visionou os perigos duma alliança entre a opulencia generosa e a pobreza afflicta, entre a ordem e a desordem...

A idéa fez algum caminho e teve sua repercussão na Camara dos Pares do Reino, onde Barros Gomes, ministro dos negocios estrangeiros no momento do conflicto com Inglaterra, se lhe referiu : « Sou partidario da mais estreita ligação politica com a Hespanha; recordo com sentida gratidão, que aqui consigno, a sympathia, o affecto, os bons officios prestados a Portugal na crise recente por que passou o nosso paiz; mas... » E agitava o perigo da fusão — já rebatido por Oliveira Martins.

Os outros artigos versam pormenores secundarios : o federalismo das republicanos hespanhoes, que o historiador cria que mostrava o desejo de achar uma formula digna de approximação a Portugal; assumptos de commercio; receios da imprensa hespanhola sobre algum echo da proclamação da repu-

blica brasileira em Portugal, etc. Sobre o ultimo ponto enumerado tem uma phrase que bem mostra como a psychologia politica varia no curto espaço de vinte annos :

« O republicanismo português é platonico, para não dizer como Castelar que, pondo em equação os politicos e a taurottmachia dos dois Estados peninsulares, dizia que os republicanos de cá, eram tambem embolados ». (Ibidem, pag. 241.)

Os factos não seguiram os conselhos e advertencias de Oliveira Martins. Cessou a tempestade, Oliveira Martins morreu, e a força das circunstancias e o tacto do rei D. Carlos I, auxiliado pelo prestigio das nossas victorias africanas, pela auctoridade dum grande serviço prestado por Portugal na guerra anglo-boer e pelo « savoir-faire » do Marquez de Soveral e ainda pelo espirito gentil de Eduardo VII, restabeleceram a alliança anglo-lusa, — que teve no principio deste seculo um momento affectuoso e cordeal de igualdade ou proporção de retribuições.

***

Ha noticia de quatro estadas de Oliveira Martins em Hespanha : a primeira em 1870, demorada até 1874, na administração das minas de Santa Euphemia; a segunda em 1890 para representar Portugal na conferencia da Propriedade Industrial; a terceira em 1891 para dar a conferencia sobre Colombo, que em Portugal só se publicou em 1924, acompanhada de appendices importantes, entre elles aquelle em que, fundado sobre os trabalhos de Gabriel Llabrés, identificava o cartographo Jacome de Maiorca, collaborador do infante D. Henrique, em Sagres; e a quarta em 1894, na Extremadura, para seguir as andanças doutro grande vencido, o infeliz Affonso V, paladino da Beltraneja, candidatura tão inviavel como seculos depois o sonho reconstructivo do historiador.

No proprio dia, em que Oliveira Martins era esperado em

Madrid, para dar a sua conferencia do Atheneu, escrevia a Condessa de Pardo Bazan as linhas seguintes no seu *Nuevo Teatro Crítico* : « Desgraciadamente prestamos aqui muy escassa atención á lo que se publica en Portugal y á lo que dicen los portugueses ilustrados, que son muchos, y de mucho fuste. Cuando occurren casos, como la presencia del sabio Oliveira Martins — hoy habrá llegado y esta noche hablará en el Ateneo, — nos acordamos de que hay letras lusitanas, y se nos despierta una especie de remordimiento vago y tardio. Esto durará lo que tarde en disiparse el eco de la voz del forastero y el ruido de los aplausos, que entusiastas y corteses — eso si — le tributemos sin tasa nin medida. A obsequiosos nadie nos gana : Oliveira será festejado, llevado y traído, acompañado, abrumado... Leído no, à menos que Dios lo remedie ». (Anno I, nº 3, pag. 83-4.)

A conferencia de Oliveira Martins no Atheneu de Madrid fez parte duma serie de *Conferencias Americanistas*, preparatorias do centenario. A iniciativa e a organisação dessa serie deve-se a Sanchez Moguel. Foi para o tempo um exito consideravel o obter a collaboraçãoo de estrangeiros, que foram, alêm do historiador português, o mexicano Riva Palacio, Solar e o uruguayo Zorrilla San Martin. Grandemente se desvaneceu Sanchez Moguel de haver obtido essa cooperação portuguesa (V. *Reparaciones historicas*, pag. XIV, e *España y America*, pag. 12), principalmente na conferencia terminal da serie, a 19 de Junho de 1892.

A conferencia de Oliveira Martins versou o thema das *Navigaciones y descubrimientos de los Portugueses anteriores al viaje de Colon* e foi uma synthese admiravel da actividade maritima de Portugal no descobrimento dos archipelagos atlanticos e da costa occidental da Africa até D. João II, sem esquecer aspectos antes delle pouco salientados, como a collaboração technica estrangeira e a novidade na exploração economica. As phantasias visionarias de Colombo são vistas com benevolencia;

erá a hora da sua glorificação, ainda muito longe da recente revisão da lenda colombina [1].

Da ultima viagem restam-nos as *Cartas Peninsulares*. São doze cartas ou artigos, destinados a um jornal brasileiro, redigidos sobre recentes impressões, o que lhes dá viveza descriptiva, sobre a arte e a natureza, mais aquella do que esta, de Salamanca, Zamora, Toro, Medina del Campo e Valladolid. As cartas 10ª e 11ª recordam e reforçam o que eu disse acêrca do seu processo de historiador, no capitulo respectivo : ser muito similhante ao dos romancistas realistas. Nos campos de Toro e na propria cidade de Toro, Oliveira Martins rememora todo o triste drama, em que Affonso V se viu envolvido em consequencia das suas pretensões iberistas, não as linhas geraes dos motivos determinantes, mas a sua particularisação miuda, a fuga do rei para Castro-Nuño, o desbarato da sua hoste, a acolhida dos derrotados aos muros de Toro, a victoria do principe D. João, a sua energia ante a arrogancia do Duque de Guimarães, depois de Bragança e seu inimigo, os gritos dos moribundos, o vento e a chuva torrencial da noite da batalha. Conhecer a topographia dos campos de Toro fôra um dos fins da viagem, e, avaliando pelo unico capitulo elaborado do *Principe Perfeito*, justamente o da batalha de Toro, reconhece-se como a obser-

(1) Esta conferencia foi incluida no volume posthumo *Portugal nos mares*, 2º. tomo publicado por diligencias de seu sobrinho, sr. F. de A. de Oliveira Martins. A conferencia é seguida de varios appendices, mas ha discordancia entre a lista delles, citada pelo auctor, e a que realmente segue o texto. O historiador cita :

A) *A Geographia no começo do XV seculo* ; B) *A lenda do Preste João nas chronicas portuguesas* ; C) *Mestre Jayme o maiorquino* : D) *Colombo e os seus precursores portugueses* ; E) *As publicações portuguesas no centenario colombino;* F) *As instituições coloniaes portuguesas*. No volume, publicado em 1924, falta o appendice referente aos precursores portugueses de Colombo. As notas e os appendices estão redigidos em português, porque foram escriptos depois da conferencia, preparando - a para publicação e esse appendice não chegou a ser escripto; na edição do Atheneu de Madrid a conferencia não tem notas, nem appendices.

vação directa do campo da acção lhe deu movimento organico, realidade. Esse capitulo unico tem o merito da probidade que levava Zola a viver a vida angustiosa dos mineiros e a viajar de locomotiva. A Simancas não foi Oliveira Martins. Ao contrario um erudito de gabinete contentar-se-hia com publicar documentos das chancellarias e nada saberia ver nesses campos historicos, igualmente documentadores como os instrumentos officiaes.

As *Cartas Peninsulares* são decerto a obra, em que mais se documenta a hispanophilia não politica de Oliveira Martins, o reconhecimento da forte personalidade do povo hespanhol, da maneira da sua conciliação entre o progresso renovador e o tradicionalismo, da sua altiva dignidade, da sua alegria forte e sã. São um livro melancholico essas *Cartas*, melancholia da paizagem e das cidades, outr'ora scenarios de grandes successos, e hoje só vivas de recordações, melancholia dum espirito que sentia que passava tambem a recordação numa sociedade sem ideal.



Que relações litterarias teve Oliveira Martins em Hespanha? Muitas mais de certo do que as que constam do unico volume publicado da sua *Correspondencia*, 1926. Neste apenas se contêm cartas a D. Juan Valera (1), Menéndez y Pelayo e Sanchez Moguel. O primeiro foi o seu mais dilecto amigo hespanhol. A elle dedicou a *Historia da Civilisação Iberica* e essa dedicatoria justificou-a numa dessas cartas nos termos seguintes : « Desejava eu, porêm ligar ao meu livro um nome que tradu-

(1) Acêrca das relacões de D. Juan Valera com Portugal e sobre o lugar deste na sua obra, podem-se ver o meu artigo *A lusophilia de D. Juan Valera* publ. na *Revista de Historia* vol. 15º, Lisbon, 1926, pags. 282-294. — As cartas de Valera e Menéndez y Pelayo, que D. Pedro Sainz y Rodriguez está preparando para edicão, revelam os seus sentimentos intimos a respeito daquelle paiz, differentes dos confessados em publico.

zisse o pensamento delle : isto é, a idéa duma nova Hespanha que, sem renegar as suas tradições épicas e mysticas, sem francesismo, nem anglicismo, estivesse já fora do circulo antigo a que correspondia a dynastia bourbonica. Essa Hespanha *hespanhola*, mas moderna, esse pensamento e esse genio seu proprio originalmente caracterisado, mas aberto ás mais subtís e profundas vistas do temperamento latino, eis ahi o que somente encontrei nos seus livros. Não fallo dos politicos nem dos litteratos exclusivamente : fallo dos que pensam. Menéndez y Pelayo, com o seu saber prodigioso e o seu talento de excepção pertence todavia á Hespanha monastica : Castelar, apesar do seu feitio peninsular, é, pela educação, uma contrafaçcão do liberalismo inglês, etc. » (Pag. 39.)

Mais tarde, quando a combatividade tradicionalista de Menéndez y Pelayo se abrandou naquella universal sympathia que foi feição na sua phase de plenitude, Oliveira Martins chamava-lhe em carta cordeal : « aquelle que tem o sceptro da erudição castelhana e o bastão de general das letras ». (Pag. 230.)

Noutra carta a D. Juan Valera faz o historiador um demorado commentario interpretativo ao romance daquelle, *Las ilusiones del Doctor Faustino*, attribuindo ao protagonista, muito de accordo com os propositos do auctor, uma significação symbolica do espirito hespanhol coetaneo, das discordancias entre o individuo e o meio. Hoje a novella faz-nos a impressão duma technica velha, duma these falsamente demonstrada e contradictoria, mas em prosa da mais bella fluencia.

Ao contrario Oliveira Martins, todo encantado pelo seu pensamento politico-social, considerava-a a primeira obra « moderna e hespanhola a um tempo ».

As cartas dirigidas a Menéndez y Pelayo têm menos interesse e as trocadas com Sanchez Moguel, menos cordeaes, accusam em certo momento um desagrado evidente. A causa deste desagrado foi o artigo publicado por Sanchez Moguel sobre os *Filhos de D. João I* e logo reproduzido no livro, todo consagrado

á historia portuguesa nas suas relações com as demais nacionalidades ibericas, *Reparaciones historicas*, (*Estudios peninsulares*), 1ª Serie, Madrid, 1894, pags. 99-130[1]. Sanchez Moguel estava bem informado da historia e do movimento historiographico português, e até das existencias bibliographicas e documentares das bibliothecas e archivos portugueses, que demoradamente visitára. Com esses estudos propunha-se defender o ponto de vista peninsular, como indispensavel para a integra comprehensão dos nossos problemas historicos : « ... la historia que enseñamos ó escribimos acá y allá no es la historia entera de la Peninsula, sino la puramente portuguesa en Portugal, y solamente española en España ». (pag. VIII.) Applicando este criterio a Oliveira Martins, com quem já antes entretinha relações pessoaes, Sanchez Moguel quiz demonstrar que a castelhanophobia subsistia mesmo nos auctores de declarada visão peninsular. E então, com excessiva vivacidade, mostrou como nos *Filhos de D. João I* o historiador português explicava pela influencia inglesa factos que tinham em Castella similares sem essa influencia inglesa, como por exemplo a exemplar honestidade da côrte de D. Filippa de Lencastre e as altas virtudes dos seus filhos; salientou que o escriptor ommittiu a caridade fraternal com que os andaluzes receberam os foragidos da fracassada expedição a Tanger e a tentativa do rei de Castella para obter o resgate do infante santo[2]. Mas estes reparos foram feitos com vivacidade excessiva, sem tacto, e apesar do andaluzismo

(1) Pode-se attribuir a Sanchez Moguel o delicto de omissão nesse livro lusophilo, como apontei, a proposito da missão de José Cornide y Saavedra em Portugal, no artigo *Sciencia e espionagem*, publ. em *O Instituto*, vol. 76º, nº 5, Coimbra, 1929.

(2) A proposito do Infante D. Fernando, martyr da nossa politica marroquina, Sánchez Moguel debate um ponto interessante : se o infante quiz ou não que o remissem, concluindo pela affirmativa. E, analysando e approximando chronologicamente varios textos, attribue a Camões essa transformação moral do infante, logo seguida por Fr. Jeronymo Romano e por Calderón. (V. pags. 113-126.)

do critico, que o auctor português lembrou como explicação, Oliveira Martins guardou um mal contido desgosto. Expressou-o numa carta, escripta um mês antes da sua morte : « E já que me fallou no livro, dir-lhe-hei a surpreza que tive, vendo nelle o artigo azedo, malevolo e injusto em que o meu querido amigo não acha nos *Filhos de D. João I* nada que louvar senão a impressão e as provas de castelhanophobia, esquecendo que alguns fugitivos de Tanger foram acolhidos na Andaluzia e que o rei de Castella queria contribuir para o resgate do infante ». (*Correspondencia*, pag. 272.)

VII. Conclusão.

Quaes são os titulos, que, em conclusão deste longo excurso pela sua obra, Oliveira Martins pode ostentar ao apreço das gerações contemporaneas ?

Elle realisou uma obra historiographica, bem travada na sua architectura e na sua ideologia inspiradora, com proporções ambiciosas e elegante harmonia, á qual devemos incluir entre os grandes monumentos da litteratura historica de Portugal, concluidos ou imperfeitos : a obra systematica de João de Barros; a *Monarchia Lusitana*, dos frades alcobacenses; a vasta construcção de Faria e Sousa; a *Lusitania Sacra* da Academia Real de Historia; e aquelle ambicioso programma duma *Historia Universal da America* da Academia Brasilica dos Renascidos [1].

Fê-lo numa prosa plastica, vibrante para a evocação historica, e critica, obediente á expressão das idéas. Deu da historia portuguesa uma interpretação critica dum brilho e duma originalidade ainda não attingidos. O pessimismo da sua epocha alliou-o a uma ansia de construcção util, que fez do historiador o mais ardoroso paladino da politica de fomento, da regenera-

(1) V. *Estudos de Historia Americana*, S. Paulo (Brasil), 1929.

ção dos costumes administrativos de Portugal; esse pessimismo tem no grande quinhão de enthusiasmo da obra o proprio antidoto, hoje que tal pessimismo já não é o signal do tempo, antes se propende para um nacionalismo glorificador. O seu utilitarismo elevou-o a primeiro e brilhantissimo exemplificador da visão materialista e economica da historia. A amplitude dos seus horizontes espirituaes produziu a primeira demonstração da solidariedade distinctiva da civilisação iberica e, em Portugal, o primeiro programma de politica ibero-americana. Como muitas das suas idéas e attitudes espirituaes e politicas são ainda actuaes e vivas, com a sua intacta força determinadora, e como a sua ideologia e as suas prioridades foram formuladas com um talento, que por vezes não andou longe da intuição genialmente divinatoria, creio poder affirmar que muitas são as lições e muitos os proveitos que podemos colher da obra deste prodigioso trabalhador. E mais ainda se o escôpo fôr buscar valores litterarios e signaes dum alto espirito. O meu gosto pessoal ousa ainda esperar alguma influencia do escriptor português no renascimento da biographia entre os povos peninsulares, como nobre genero litterario.

VIII. Subsidio para a bibliographia sobre Oliveira Martins :

Luciano Cordeiro, *Phebus Moniz, por Oliveira Martins* em *Segundo Livro de Critica*. Porto, 1871, pags. 311-330;

Theophilo Braga, « *Historia da Civilisação Iberica* », *por J. P. d'Oliveira Martins*, artigo na revista *O Positivismo*. Porto, 1879, vol. 1º;

Augusto Rocha, *A « Historia da Civilisação Iberica », por J. P. d'Oliveira Martins*, artigo na revista *O Positivismo*. Porto, 1880, vol. 2º;

Theophilo Braga, « *Historia de Portugal* », *por J. P. d'Oliveira Martins*, artigo na revista *O Positivismo*. Porto, 1880, 2º vol.;

Oliveira Martins, *A « Historia de Portugal »,... por J. P. d'Oliveira Martins e os criticos da 1ª. edição*. Lisboa, 1880, 20 pags.;

J. J. Rodrigues de Freitas, O « *Portugal Contemporaneo* » *do sr. Oliveira Martins*. Porto, 1881, 63 pags.;

Theophilo Braga, « *Portugal Contemporaneo* » *por J. P. d'Oliveira Martins*, artigo na revista *O Positivismo*. Porto, 1881, 3º vol.;

Camillo Castello Branco, *Oliveira Martins*, « *Historia da Civilisação Iberica*, em *Narcoticos*, 2º vol. Porto, 1882;

Emilio Castelar, *La* « *Historia de Portugal* » *por Oliveira Martins*, artigo na *Revista de España*, vol. 97º. Madrid, 1884; traduzido para português por Joaquim de Araujo e publicado no Porto, mesmo anno, em opusculo de X + 38 pags.;

Jayme de Magalhães Lima, *Oliveira Martins* em *Estudos de Litteratura Contemporanea*. Porto, 1886, pags. 73-93;

G. Moniz Barreto, *Oliveira Martins, estudo de psychologia*. Porto, 1887, 96 pags.;

A. Sergio Carneiro, *O sr. Oliveira Martins e a* « *Historia da Civilisação Iberica* », artigo na *Revista de Educação e Ensino*, vol. 3º. Lisboa, 1888;

Theophilo Braga, *Oliveira Martins e os estudos sobre a Historia da Civilisação iberica e de Portugal*, capitulo de *As modernas ideas na litteratura portuguesa*, 2º vol. Porto, 1892, pags. 346-393;

G. Moniz Barreto, « *A Inglaterra d'hoje* », *de Oliveira Martins*, artigo no *Jornal do Commercio*, 29 de Abril. Lisboa, 1893;

Anthero de Quental, *Oliveira Martins: o critico litterario — o economista — o historiador — o publicista — o politico*. Lisboa, 1894, 52 pags.;

Sanchez Moguel, « *Os Filhos de D. João I* » *por J. P. d'Oliveira Martins*, capitulo do livro *Reparaciones Históricas*. Madrid, 1894, pags. 99-130; antes publicado no *Boletin de la Real Academia de la Historia*;

Anonymo, *Oliveira Martins*, artigo na *Revista Contemporanea*, 1º vol. Coimbra, 1894-1895;

Guilherme de Oliveira Martins, *Esboço biographico de J. P. d'Oliveira Martins*, introducção ás *Cartas Peninsulares*. Lisboa, 1895, pags. 1-114;

Guilherme de Oliveira Martins, *Ultimos dias de Oliveira Martins*, Lisboa, 1895.

Henrique de Barros Gomes, *O plano do* « *Principe Perfeito* », introducção ao *Principe Perfeito* de Oliveira Martins. Lisboa, 1896;

Maria Amalia Vaz de Carvalho, *Oliveira Martins*, artigo em *Pelo mundo fora*. Lisboa, 1896, pags. 245-270;

Teixeira de Queiroz, *Oliveira Martins*, capitulo de *As minhas opiniões*. Lisboa, 1896, pags. 1-21;

Frederico Diniz Ayalla, *Os ideaes de Oliveira Martins*. Lisboa, 1897, 213 pags.;

Jayme de Magalhães Lima e Guilherme de Oliveira Martins, *J. P. d'Oliveira Martins—In Memoriam*. Lisboa, 1902, 20 pags.;

Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Uma obra inédita do Condestavel D. Pedro de Portugal*, artigo em *Homenaje a Menéndez y Pelayo*, 1º vol. Madrid, 1899, pags. 637-732; no capitulo sobre as viagens do infante, pags. 670-680, discute a parte dos *Filhos de D. João I* relativa ao Duque de Coimbra, Regente do reino de Portugal durante a menoridade de Affonso V; esta obra foi reproduzida pela Imprensa da Universidade de Coimbra, em 1922, vol. de 176 pags.

Manuel Silva, *Oliveira Martins e a historia*, artigo na *Revista de Historia*, vol. 3º. Lisboa, 1914, pags. 104-107;

Fidelino de Figueiredo, *Oliveira Martins*, capitulo da *Historia da Litteratura Realista*. Lisboa, 1914, em 2ª edição.

Guilherme de Oliveira Martins, *Discurso proferido na inauguração do premio de Oliveira Martins*, publicado no *Annuario do Lyceu Central de Pedro Nunes* (1915-1916). Lisboa, 1918;

Antonio Sergio, *Oliveira Martins: Impressões sobre o significado politico da sua obra*, prefacio aos *Dispersos de Oliveira Martins*. Lisboa, 1923, pags. III-LXXXVIII;

Fidelino de Figueiredo, *A hispanophilia de Oliveira Martins*, artigo em *El Debate*. Madrid, Novembro de 1927;

Fidelino de Figueiredo, *Oliveira Martins e o Brasil*, artigo no *Diario de Pernambuco*. Novembro de 1927;

Georges Le Gentil, *Sur quelques sources d'Oliveira Martins*, artigo no *Bulletin Hispanique*, vol. 29º. Bordeus, 1927, pags. 255-288;

F. A. de Oliveira Martins, *Rectificando-Considerações acerca da obra « D. Carlos e a sua epocha » do sr. Rocha Martins*. Lisboa, 1928, 141 pags.

Fidelino de FIGUEIREDO.

INDICE DE TITULOS DE COMEDIAS

Bastan pocas palabras para justificar una reimpresión del *Indice General Alfabetico de Todos los Titulos de Comedias...* de Medèl del Castillo. Ya en el año 1860, el benemérito La Barrera *(Católogo... del teatro antiguo español*, pág. xi) señaló la rareza de la obra, calificándola de « Catálogo, ya muy raro.. » y apreciándola en los términos siguientes : « ... es mas copioso que el de Fajardo, y aunque lleno de errores y equivocaciones, como redactado sin objeto ni estudio literario, sirve de indispensable libro de consulta para cualquier trabajo relativo á este asunto bibliografico. Es precioso al mismo tiempo como catálogo de librería, demostrando la existencia en aquella fecha de algunas exquisitas piezas dramáticas, sin duda manuscritas, que despues han desaparecido, y evidenciando el abundante caudal de este género de libros que aun poseíamos en España. »

Pocos serán los aficionados al teatro antiguo español que no se hayan dado cuenta de la exactitud de la apreciación de La Barrera. Lleno de errores y equivocaciones está, errores y equivocaciones que acaso más saltan a la vista en nuestros días que en los del citado bibliógrafo, ya que desde entonces acá tanto se ha adelantado nuestro conocimiento bibliográfico del teatro antiguo mediante numerosas investigaciones eruditas y descubrimientos inesperados que nos han aportado una infinidad de detalles desconocidos en aquella época. Con todo, sigue el *Indice* sirviendo de « indispensable libro de consulta » para los trabajos bibliográficos relativos al teatro antiguo español, y tal ha llegado a ser su rareza, que fuera de las grandes bibliotecas pocos eruditos pueden disfrutar un ejemplar. Creemos, pues, que una reimpresión podrá ser de alguna utilidad a los estudiosos.

Consta la obra original de 136 páginas en cuarto, de las cuales las primeras 124 comprehenden el Indice de Comedias, siendo dedicadas las 12 restantes al Indice de Autos. En dicha edición original del Indice de Comedias van apuntados 3351 títulos, de los que unos pocos se hallan repetidos en forma idéntica y otros muchísimos bajo dos o tres formas distintas. En el Indice de Autos se hallan registrados trescientos títulos. Siguen los dos Indices un orden alfabético mal redactado.

En la presente edición nos hemos limitado a la rectificación del orden alfabético, sin tratar de efectuar en el texto original otro cambio que la enmienda de contadísimas erratas de imprenta. Inútil será advertir al lector que en la ortografía del siglo XVIII se cambian a menudo una con otra *b* y *v*, *z* y *c*,

y e *i*, *x* y *j*, *q* y *c*, *g* y *j*, etc., todo lo cual trae consigo las consiguientes desviaciones del orden normal de hoy día.

Hemos añadido al fin un Indice de los autores nombrados en los dos Indices de Medel del Castillo. No nos ha parecido bien tratar de enmendar los muchos errores de atribución, equivocaciones de títulos, etc., etc., pues a nuestro juicio resultaría de muy poco provecho para el investigador cualquier intento dirigido a tal fin.

John M. Hill.

INDICE GENERAL
ALFABETICO
DE TODOS LOS TITULOS
DE COMEDIAS
QUE SE HAN ESCRITO
POR VARIOS AUTORES,
ANTIGUOS, Y MODERNOS.
Y
DE LOS AUTOS SACRAMENTALES
Y ALEGORICOS,
ASSI DE DON PEDRO CALDERON
DE LA BARCA,
COMO DE OTROS AUTORES
CLASICOS.

ESTE INDICE, Y TODAS LAS COMEDIAS, y Autos que se comprehenden en èl, se hallaràn en casa de los Herederos de Francisco Medèl del Castillo, frente de las Gradas de San Felipe el Real.

En MADRID : En la Imprenta de Alfonso de Mora.
Año M. DCC. XXXV.

INDICE ALFABETICO.

A. Y B.

Abogar por su Ofensor, — de Don Joseph Cañizares.
Aborrecer lo que quiere, — de Montalvàn.
Abrahan Castellano, — de Don Juan de la Hoz.
Abrahan del Yermo.
Abre el Ojo, — de Roxas.

A. y c.

A cada passo un Peligro, — de los Figueroas.
Academias de Amor, — de Don Christoval Morales.
Acaso, y el Error, — de Calderòn.
Acertar de tres la una, — de Godinez.
Acertar donde ay Error, — de Benavides.
Acertar Errando.
Acertar Errando, — de Lope de Vega.
Acertar pensando Errar, — de Rosete.
Acertar por Yerro.
Acierto en el Engaño, — de Velmonte.
Acteon *, y Diana, — de Monroy.

A. y d.

A Dios Choza, que me mudo.
Adonis, y Venus, — de Lope.
Adoracion de los Reyes, 1. 2. y 3. Parte.
Adquirir para Reynar, — de Genìs.
Adquirir para Reynar, — de Godinez.
Adultera Castigada, — de Coello.
Adultera Penitente, — de tres Ingenios.

---

* En el « Indice » : Anteon.

Adultera Virtuosa, — de Mirademescua.
Advenid Desaviniendo.
Adversa Fortuna de Don Alvaro de Luna, 1. y 2. Parte. De Tirso.
Adversa Fortuna de Don Bernardo de Cabrera, — de Lope.
Adversa Fortuna de Don Bernardo de Cabrera, — de Mirademescua.
Adversa Fortuna de Don Duarte Pacheco, 1. y 2. Parte. — De Jacinto Cordero.
Adversa Fortuna del Cavallero del Espiritu Santo, — Ibidem [= Lope].
Adversa Fortuna de el Cavallero de el Espiritu Santo, — De Caravajàl.
Adversa Fortuna de el Infante Don Fernando de Portugal, — de Lope.
Adversa Fortuna de Ruy Davalos, — de Lope.

A. y f.

Afanador el de Utrera, — de Velmonte.
Afectos de Odio, y Amor, — de Calderòn.
Afeminarse el Valor es la mas heroyca Hazaña.
A firma de Labios, Fuerza de Brazos.
A Fuerza de Armas el Cielo.

A. y g.

Agradecer, y no Amar, — de Calderòn.
A gran Daño, gran Remedio, — de Villayzàn.
A gran Daño gran Remedio, — del Lic. Francisco Fernandez de Vargas.
A grande Agravio, gran Venganza, — de Jacinto Cordero
Agravio Agradecido, — de Mathias de los Reyes.
Agravio en la Disculpa, — de Don Diego de Aguilàr y Salinas.
Agravio en la Fineza, — de Don Joseph Niño.
Agravio Satisfecho, — de Solorzano.

Agravios Perdonados, — de Velez.
Agravios Satisfechos, — de Calderòn.
Agravios Satisfechos, del Desengaño, y la Muerte, — de Don Luis de Fuen-Mayor.
Agua Mansa, — de Calderòn.
Aguila del Agua, — de Guevara.
Aguila de la Iglesia, — de Bustos, y Lanini.
Aguila de los Cielos.
Aguilas del Oriente, — de un Ingenio.

A. y i.

A igual Agravio no ay Duelo, — de Cuenca.

A. y l.

Alameda de Sevilla, — de Monroy.
Al buen Callar llaman Sancho, — de Tirso.
Al cabo de los años mil.
Alcayde de Madrid.
Alcayde de sï mismo, — de Calderòn.
Alcayde en propia guarda.
Alcalde de Zalamea, — de Calderòn.
Alcalde de Zalamea, — de Lope.
Alcalde Mayor, — de Lope.
Alcazar del Secreto, — de Solìs.
Alcòn de Federico, — de Lope.
Aldeguela.
Alfeo, y Aretusa, — de Diamante.
Al fin es lo que ha de ser.
Alfonso de Navarra, — de Matos.
Alfonso el Batallador.
Al freir de los Huevos.
Almenas de Toro, — de Lope.
Al Noble su sangre avisa, — de Paz.
A lo hecho no ay Remedio, — de Montalvàn.

A lo que obliga el Desdèn, — de Roxas.
A lo que obliga el Desdèn, — de Salado.
A lo que obliga el Honor, — de Antonio Enriquez Gomez.
A lo que obliga el ser Rey, — de Guevara.
A lo que obligan los Zelos, — de Antonio Enriquez.
A lo que obligan los Zelos, — de Zarate.
A lo que obliga un Agravio, — de Calderòn.
A lo que obliga un Agravio, — de dos Ingenios.
Al passar del Arroyo, — de Lope.
Alvania tyranizada, — de Leyva.
Alva, y el Sol, — de Guevara.
Allà daràs Rayo, — de Lope.
Allà de verà, — de Matos.
Allà vàn Leyes donde quieren Reyes, — de Don Guillermo de Castro.
Ibidem [= Allà vàn Leyes donde quieren Reyes], — de Lanini.

A. y m.

Amadìs, y Niquea, — de Leyva.
Amado, y Aborrecido, — de Calderòn.
Amando bien, — de Cañizares.
Amante Agradecido, — de Lope.
Amanate de Maria, el Venerable Padre Roxas.
Amante Español.
Amante mas cruel, y la Amistad difunta, — de Sandoval.
Amante Mudo, — de tres Ingenios.
Amantes de Cartago, — de Aguilar.
Amantes de Teruèl, — de Montalvàn.
Amantes de Teruèl, — de Suarez.
Amantes de Teruèl, — de Tirso.
Amantes de Verona, — de Rozas.
Amantes Portugueses, — de Lozano.
Amantes sin Amor, — de Lope.
Amàn, y Mardoquèo, — de Godinez.

Amar à Marte sin Marte.
Amar antes de Nacer, 1. y 2. Parte, — de Tellez.
Amar como se ha de Amar, — de Lope.
Amar despreciando riesgos, — de Rebolledo.
Amar despues de la Muerte, — de Calderòn.
Amar es saber Vencer.
Amar por Arte Mayor, — de Tirso.
Amar por burla, — de Lope.
Amar por fuerza de Estrella, y un Portuguès en Ungria, — de Jacinto Cordero.
Amar por la semejanza, y parecer Traydor sin serlo.
Amar por razon de Estado, — de Tirso.
Amar por Señas, — de Tirso.
Amar, Servir, y Esperar, — de Calderòn.
Amar, Servir, y Esperar, — de Lope.
Amar sin favorecer, — de Don Ramon Montero.
Amar sin saber à quien, — de Lope.
Amar sin vèr, — de Martinez.
Amar, y Dissimular.
Amar, y no Agradecer, — de Salgado.
A mas Desdèn, mas Amor.
Amazonas, — de Solïs.
Amazonas de España, — de Cañizares.
Amazonas de España, — de Cuvillo.
Amazonas en las Indias, — de Tirso.
Amenidades del Soñar, — de Aguilar.
Amete de Toledo, — de Velmonte, y Martinez. — Burlesca.
Amigo, Amante, y Leal, — de Calderòn.
Amigo hasta la Muerte, — de Lope.
Amigo por Fuerza, — de Lope.
Amigos Enojados, — de Lope.
Amistad Castigada, — de Alarcòn.
Amistad hasta en el Cielo.
Amistad Pagada, — de Lope.

Amistad vence el Rigor, — de Malo de Molina.
Amistad, y Obligacion, — de Lope.
Amo Criado, — de Roxas.
Amor al Uso, — de Solìs.
Amor, Astucia, y Muger.
Amor, Astucia, y Valor, — de Leyva.
Amor como ha de ser, — de Cubillo.
Amor con Amor se obliga, — Ibidem [= Calderòn].
Amor, Constancia, y Rigor.
Amor Constante, — de Castro.
Amor con Valor se obliga, — de Calderòn.
Amor con Vista, — de Lope.
Amor con Vista, y Cordura, — de Antonio Enriquez Gomez.
Amor Correspondido, sin poder lograr su Centro, — de Don Juan Bernardino Roxo.
Amor de Razon vencido.
Amor Desafiado.
Amor Enamorado, — de Lope.
Amor Enamorado, — de Don Juan de Zavaleta.
Amor Enamorado, — de Villaviciosa.
Amor en la Nobleza, — de Buendia.
Amor en Vizcayno, y los Zelos en Francès, — de Guevara.
Amores de la Aurora, — Zarzuela.
Amor es Esclavitud, — de Don Pedro Vidal.
Amor es la primera Obligacion, — de Don Gervasio Antonio de Angulo.
Amor es mas Laberinto, — de Sor Juana.
Amor es Naturaleza, — de Montalvàn.
Amor es Quinto Elemento, — de Zamora.
Amor es Sangre, — de Diamante.
Amor es todo Cautelas, — de Pedro de Barcia.
Amor es todo Invencion, — de Cañizares.
Amores, y Locuras del Principe Gisberto.
Amor haze Discretos, — de un Ingenio.

Amor haze hablar los Mudos, — de tres Ingenios.
Amor haze Prodigios, — de Velez.
Amor haze Valientes, — de Matos.
Amor, Honor, y Poder, — Ibidem [= Calderòn].
Amor, Industria, y Poder, — de D. Lorenzo de las Llamosas.
Amor, Ingenio, y Muger, — de Calderòn.
Amor, Ingenio, y Muger, — de Mirademescua.
Amor, Ingenio, y Muger, — de Suarez. — Burlesca.
Amor Invencionero.
Amor, Lealtad, y Amistad, — de Montalvàn.
Amor, Lealtad, y Ventura, — de Matos.
Amor mal Entendido.
Amor mas desdichado.
Amor mas Desgraciado, — de Salazar.
Amor mas Verdadero, — de Pierres.
Amor mata, Amor dà Vida.
Amor Medico, — de Tirso.
Amor Perdido, y Hallado.
Amor Peregrino, — de Ursino.
Amor Perseguido, y Triunfa.
Amor, Pleyto, y Desafio, — de Lope.
Amor, Pobreza, y Fortuna.
Amor, Privanza, y Castigo, — de Montalvàn.
Amor procede de Amor, — de Don Manuel Vidal.
Amor puesto en Razon, — de Villaviciosa.
Amor secreto hasta Zelos, — de Lope.
Amor, Valor, y Saber, los Astros saben vencer.
Amor Vandolero, — de Lope.
Amor vencido de Amor.
Amor, y el Amistad.
Amor, y el Amistad, — de Tirso.
Amor, y Filotea, — de Don Juan Manuel.
Amor, y Honor, — de Velmonte.
Amor, y la Cautela, — de Don Juan de Enebro.

Amor, y Obligacion, — de Moreto.
Amor, y Zelos hazen Discretos, — de Tirso.
Amotinados de Flandes, — de Luis Velez de Guevara.
Amparado de Dios.
Amparar al Enemigo, — de Solìs.
Amparar su propio Agravio, — de Don Pablo de Lara.
Amparo de los Hombres, — de Mirademescua.

A. y n.

Anacreto, y Lucrecia, — de Joachin Romero.
Andar Juntos, y Buscarse.
Andrea Doria, — en Genova, — de tres Ingenios.
Andromeda, y Perseo.
Angel Cordovès.
Angel Custodio.
Angel de la Guarda, — de Calderòn.
Angel de la Guarda, — de Valdivieso.
Angel del Apocalypse, — de Cañizares.
Angel de las Escuelas, — de Lanini.
Angel de las Escuelas, y Gran Angel del Portero Fr. Sebastian de Fuerte-Escusa.
Angeles Encontrados, — de Castillo.
Angelica en el Catay, — de Lope.
Angelica, y Medoro, — de Cañizares. — Zarzuela.
Angelica, y Medoro. — Burlesca.
Angel, Muger, y Milagro.
Anillo de Guiges, — de Herrera, y Barnuevo *(sic)*.
Animal de Ungria, — de Lope.
Animal Profeta, — de Lope.
Animas del Purgatorio.
Ante-Christo, — de Lope.
Ante-Christo, — de Alarcòn.
Antes de Nacer Naciendo, — de Roxas.
Antes Difunta, que Agena, — Zarzuela.

Antes morir que pecar, — de Moreto.
Antes que Amor es la Patria.
Antes que todo es mi Amante.
Antes que todo es mi Amigo, — de Zarate.
Antes que todo es mi Dama, — de Calderòn.
Antes Santo, que Nacido, — de Villaroèl.
Antiocho, y Seleuco, — de Moreto.
Antiocho, y Seleuco, — de tres Ingenios. — Burlesca.
Antona Garcia, — de Tirso.
Anton Bravo.
Antonio Roca.
Anzuelo de Fenisa, — de Lope.
ñasco el de Talavera, — de Cubillo.

A. y p.

Apelar de un Hado à otro, — de Don Ambrosio de Cuenca.
Apeles, y Campaspe, — de Calderòn.
Apolo, y Castalea *(sic)*.
Apolo, y Climene, — de Calderòn.
Apolo, y Dafne * — de Benavides.
Apolo, y Driope, Dragma Musico por el Conde de Ataris, à los años del Rey Don Phelipe Quinto.
Apolo, y Leucotoe *(sic)*, — de Calderòn. — Zarzuela.
Apostol de Alemania, — de Lanini.
Apostol de Leon.
Apostol de Salamanca, — de Sicardo.
Apostol de Valencia, — de Lanini, y Diamante.

A. y q.

A qual mejor Confessada, y Confessor, — de Cañizares.
Aquilana, — de Bartholomè Torres Navarro *(sic)*.
Aquiles, — de Tirso.

* En el « Indice » : Dahne.

A. y r.

Araspas *(sic)*, y Pantea, — de Don Francisco Salgado.
Arauco Domado, — de Lope.
Arauco Domado, — de nueve Ingenios.
Arbol de mejor Fruto, — de Tirso.
Arca de Noè, — de Martinez, Rosete, y Cancer.
Arca de Peralvillo, — del Doctor Juan de la Peña.
Arcadia, — de Lope.
Arcadia en Belèn, — de Don Francisco de Matos.
Arcadia Fingida, — de Don Antonio Coello.
Arcas, y Calixto, — Zarzuela.
Arco de Paz del Cielo.
Ardiente Espada.
Ardor de España, sobre Sierra Nevada, — de Aguilar.
Arenal de Sevilla, — de Lope.
Argelàn, Rey de Alcalà, — de Lope.
Argèl Fingido, y Renegado de Amor, — de Lope.
Argenes, y Poliarco, — de Calderòn.
Aristomenes el Griego.
Aristomenes Mesenio, — de Calderòn.
Ibidem [= Aristomenes Mesenio], — de Moreto.
Ibidem [= Aristomenes Mesenio], — del Maestro Alfaro.
Armas de la Hermosura, — de Calderòn.
Armengoles, — de Don Christoval Morales.
Arpa de David, — de Mirademescua.
Arriesgarse por Amar, — de Roa.
Arte contra el Poder.

A. y s.

A secreto Agravio, secreta Venganza, — de Calderòn.
Aspides ay Basiliscos, — de Zamora.
Aspides de Cleopatra, — de Roxas.
Assalto de Mastriqui, — de Lope.
Assombro de la Francia, — de Cañizares.

Assombro de la Italia.
Assombro de Turquia, — de Velez.
Astrologo Fingido, — de Calderòn.
Astucias de Lucifer, — de Urrutia.
Asturiano en la Corte, — de Cañizares.
A su tiempo el Desengaño, — de Moreto.

A. y t.

Atalanta Poetisa, — de Don Gaspar de Ovando.
Ateniense, y Sol Eclypsado.
Atila, Azote de Dios, — de Velez.
Atila Furioso.
Atreo Desdichado, — de Atanasio.

[A. y u.]

Audiencias del Rey Don Pedro.
Aun de noche alumbra el Sol, — de Godinez.
Aunque las razones bastan, nunca la Justicia sobra, — de Don Fernando Romero.
A un tiempo Casada, y Monja, — de Cañizares.
A un tiempo Rey, y Vassallo.
A un Traydor dos Alevosos, y à los dos el mas Leal, — de Gonzalez de Cunedo.
Auristela, y Lisidante, — de Calderòn.
Aurora del Sol Divino, — de Don Francisco Ximenez.
Aurora de San Ginès, — de Don Alexandro de Arboleda.
Aurora en Copacabana, — de Calderòn.
Aurora en Mont-Serrate, — de Juan Hidalgo.
Auroras de Sevilla, — de tres Ingenios.
Ausente en el Lugar, — de Lope.
Austria en Jerusalèm, — de Candamo.

A. y v.

Avance de Gaylàn *(sic)*, — de Diego Rodriguez.
Avanillo, — de Lope.

Aventuras de Don Juan de Alarcos, — de Lope.
Aventuras de Garcia.
Aventuras de Grecia, — de Montalvàn.
Averiguado[s] Zelos, no ay prudencia.
Averiguelo Bargas, — de Tirso.
A vezes lleva el Hombre à su Casa con que llore.

[A. y y.]

Ay culpa en que no ay Delito, — de Espinosa.
Ayudar con los Estorvos, — de Don Geronymo de Torres.
Ay Verdades, que en Amor, — de Lope.

A. y z.

Azero de Madrid, — de Lope.
Azis, y Galatea, — de Cañizares. — Zarzuela.
Azote de la Heregia.
Azote de su Patria, — de Moreto.
Azuzena de Bravante.
Azuzena de Etyopia, — de Don Joseph Volea, y Don Francisco de la Torre.

B. y a.

Babilonia de Europa, y Primes Rey de Romanos.
Baltasara, — de Velez, Coello, y Roxas.
Baños de Argèl, — de Cervantes.
Baños de Argèl, — de un Ingenio.
Baquero de Granada, — de Diamante.
Baquero de Morana, — de Lope.
Baquero, Emperador, — de tres Ingenios.
Barba à barba, honra se cata.
Barbara del Cielo.
Barbara de los Montes, — de Calderòn.
Bargas de Castilla, — de Lope.
Barlahan, y Josaphat, — de Lope.

Barracas del Grau de Valencia, — de tres Ingenios.
Basta Callar, — de Calderòn.
Basta intentarlo, — de Godinez.
Bastardo de Aragon.
Bastardo de Castilla.
Bastardo de Ceuta, — de Juan Grajales.
Bastardo Mudarra, — de Lope.
Batalla de Alvis, — de Villegas.
Batalla de Clavijo, — de Don Rodrigo de Herrera.
Batalla de Dos, — de Lope.
Batalla de Farsalia, — de Don Francisco Alcedo Herrera.
Batalla de las Navas.
Batalla de Lepanto.
Batalla del Honor.
Batalla del Honor, — de Zarate.
Batalla del Jordàn.
Batalla de los Dos, — de Don Francisco de la Torre.
Batalla de Pavìa, — de Monroy.
Batalla de Roncesvalles.
Batalla de Sopetràn, — de Calderòn.
Batalla Naval, — de Lope.
Batuecas del Duque de Alva, — de Lope.
Bautismo del Rey de Marruecos, — de Lope.
Bautismo en el Jordàn.

B. y e.

Belligera *(sic)* Española, — de Ricardo Turria.
Bella Andromeda, — de Lope.
Bella Aurora, — de Lope.
Bella mal Maridada, — de Lope.
Belleza Española.
Benavides, — de Lope.
Bernardo del Carpio en Francia, — de Don Lope de Llano.
Bernardo del Montijo.

B. y i.

Bien vengas Mal, — de Calderòn.
Bizarrias de Velisa, — de Lope.

B. y l.

Blason de Don Ramiro, — de Don Luis de Guzmàn.
Blason de los Chaves, — de Lope.
Blason de los Figueroas.
Blason de los Guzmanes, — de Don Juan de la Hoz.
Blason de los Guzmanes, — de Don Antonio de Zamora.
Blason de los Machucas.
Blason de los Mazas.
Blason de los Mendozas, — de Luis Velez de Guevara.

B. y o.

Boba para los Otros, y Discreta para Sì, — de Lope.
Boba para los Otros, y Discreta para Sì, — de D. Francisco de Roxas.
Boba, y Vizcayno, — de Don Juan Velez.
Bobo del Colegio, — de Lope.
Boca, y no el Corazon.
Boda entre dos Maridos, — de Lope.
Boda entre dos Maridos, — de Feliz Moreno y Possueon.
Bodas de Orlando, — de un Ingenio. — Burlesca.
Bodas en el Suplicio, (de Don Francisco de Roxas, Procurador del Numero de la Ciudad de Toledo.
Bohemia Convertida, — de Lope.
Boloniens *(sic)* mas Constante.
Bolverse el Rayo en Laurèl, — de Don Francisco de Avellaneda.

B. y r.

Brabo Conde de Ureña, — de Don Francisco de Aguilar.
Bruto Atheniense.
Bruto de Babilonia, — de Matos, Cancer, y Moreto.

B. y u.

Buelta de Israèl à Egypto, 1. 2. y 3. Parte.
Buena Guarda, — de Lope.
Buena Sangre es lo Mejor, — de Don Francisco de Roxas.
Buen Cavallero, Maestre de Calatrava, — de Don Juan de Villegas.
Buen Juez no tiene Patria, — de Don Joseph Cañizares.
Buen Vecino, — de Lope.
Burgalesa de Lerma, — de Lope.
Burlado Burlador.
Burladora Burlada, — de Ricardo Turria.
Burlador de Sevilla, — del Maestro Tirso de Molina.
Burlas de Sanchuelo, y Regacho de Aragon.
Burlas, y Enredos de Benito.
Burlas Veras, — de Lope.

C. y a.

Cabellos de Absalòn, — de Calderòn.
Cada loco con su Tema, — de Don Antonio de Mendoza.
Cada qual à su Negocio, — de Calderòn.
Cada qual à su Negocio, — de Don Geronymo Cuellar.
Cada qual con su Cada qual.
Cada qual lo que le Toca, — de Calderòn.
Cada qual lo que le Toca, — de Don Francisco de Roxas.
Cada uno con su Igual, — de Blàs de Mesa.
Cada uno es Linage à parte.
Cada uno para Sì, — de Calderòn.
Cadenas del Demonio, — de Calderòn.
Cadmo, y Armonia.
Caer para Levantar, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Caer para Levantar, — de Don Agustin Moreto.
Caìn de Cathaluña, — de Don Francisco de Roxas.
Calixto, y Melivèa, Tragica, — de Rodrigo Cota.

Calumnia en los Milagros, — de Luis Alvarez.
Callar hasta la Ocasion, — de Don Juan Hurtado y Cisneros.
Callar siempre es lo Mejor, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Callàte, y Callèmos, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Campana de Aragon, — de Lope.
Campana de Aragon, — de Don Antonio Martinez de Meneses.
Campaña de Lisboa, — de Juan Sardhinia Vimioso.
Campo de la Verdad.
Canas en el Papèl, y Dudoso en la Venganza, — de Calderòn.
Canonigo Tarrèga, — de un Ingenio.
Canonizado en Vida.
Cantero de Constantinopla, — de Don Joseph Cañizares.
Canto junto al Encanto, — de Don Miguèl de Barrios.
Capitan Cornejo, — de Calderòn.
Capitan de Israèl, — del Doctor Mirademesqua.
Capitan Lusitano, — de dos Ingenios Portugueses.
Capitan Pedro de Paredes.
Capitan Velisario, — de Lope.
Capuchino Escorcès *(sic)*.
Capuchino Español.
Carbonera, — de Lope.
Carbonero de Toledo, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Carboneros de Francia, — del Doctor Mirademesqua.
Cardenal de Belèn, — de Lope.
Cardenal Moròn, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Carlos el Perseguido, — de Lope.
Carlos Quinto en Francia, — de Lope.
Carlos Quinto sobre Tunez, — de Don Joseph Cañizares.
Carretero de la Mancha.
Casa con dos Puertas, — de Calderòn.
Casa confusa.
Casa de los Zelos, y Selvas de Ardenia.
Casa del Taùr.
Casados Convertidos.

Casados por Fuerza, — de Don Alvaro Cubillo y Aragon.
Casamentero, — de Calderòn.
Casamiento con Zelos, — de Bartholomè de Enciso.
Casamiento en la Muerte, — de Calderòn.
Casamiento en la Muerte, — de Lope.
Casamiento Fingido, — de Don Christoval de Monroy.
Casamiento por Christo, — de Lope.
Casarse por Vengarse, — de Don Francisco de Roxas.
Casarse sin Hablarse, — de Don Luis de Velmonte.
Castañar de Toledo, — de Calderòn.
Castelvinos, y Monteses, — de Lope.
Castigando premia Amor.
Castigar Favoreciendo, — de Don Joseph Cañizares.
Castigar por Defender, — de Don Francisco de Herrera. — Burlesca.
Castigo de la Mentira, — Burlesca, y Grave.
Castigo de la Miseria, — de Don Juan de la Hoz y Mota.
Castigo del Penseque, — del Maestro Tirso de Molina.
Castigo del Penseque, — de Calderòn.
Castigo en dos Venganzas, — de el Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Castigo en el Discreto, — de Lope.
Castigo en la Arrogancia.
Castigo en su Cautela.
Castigo en tres Venganzas, — de Calderòn.
Castigo mas piadoso, al Sobervio mas cruèl.
Castigo sin Venganza, — de Lope.
Castillo de Arminda.
Castillo de Lindabridis, — de Calderòn.
Cathalàn Sarrallonga *(sic)*, — de tres Ingenios.
Catholica Princesa Leopolda, — de Andrès de Claramonte.
Catholico Persèo.
Cautela contra Cautela, — del Maestro Tirso de Molina.
Cautela en la Amistad, — de Don Agustin Moreto.

Cautelas son Amistades, — del Doctor Felipe Godinez.
Cautiva Venturosa.
Cautiverio, y Libertad.
Cautivo Coronado, — de Lope.
Cautivos de Argèl, — de Lope.
Cautivo Venturoso, — de Francisco Barrientos.
Cavallero, — de Don Agustin Moreto.
Cavallero Baylarin, — de Barbadillo.
Cavallero Bobo, — de Don Guillèn de Castro.
Cavallero Dama, — de Don Christoval de Monroy.
Cavallero de Gracia, — del Maestro Tirso de Molina.
Cavallero de Illescas, — de Lope.
Cavallero del Milagro, — de Lope.
Cavallero del Sacramento, — de Lope.
Cavallero del Sacramento, — de Don Agustin Moreto.
Cavallero del Sol, — de Luis Velez de Guevara.
Cavallero de Olmedo, — de Montecèr *(sic)*. — Burlesca.
Cavallero de Olmedo, — de Lope.
Cavallero Sastre, — del Lic. Juan de la Flor.
Cavallero sin Nombre, — del Doctor Mirademesqua.
Cazador mas Dichoso.

C. y e.

Ceballos, su Descendencia.
Cegar para vèr Mejor, — de Don Ambrosio de Arce.
Cena del Rey Balthasar, — de Calderòn.
Idem [= Cena del Rey Balthasar], — de Don Agustin Moreto.
Centinela de Honor, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Ceños de Diana.
Cerco de Diolo *(sic)*, y Pastora Alfea, — de Don Bernardo Machado.
Cerco de Fuente-Rabìa por el Principe de Condè, — de Don Christoval de Morales.
Cerco del Peñòn, — de Luis Velez de Guevara.

Cerco de Pavìa, — del Canonigo Tarrèga.
Cerco de Rodas, — del Canonigo Tarrèga.
Cerco de Roma por el Rey Desiderio, — de Luis Velez de Guevara.
Cerco de Roma, y Muerte de Borbòn, — de Don Antonio de la Cueva.
Cerco de Santa Fè, — de Lope.
Cerco de Tagarete, — de Don Francisco de Quiròs. — Burlesca.
Cerco de Toledo.
Cerco de Tunez.
Cerco de Viena, del año de 1680.
Cerco de Viena por Carlos Quinto, — de Lope.
Cerco de Zamora, — de Don Juan Bautista Diamante.
Cerco, y Libertad de Sevilla por el Rey Don Fernando.
Cerdas, y Moncadas.

C. y h.

Chaves de Villalva, — de Lope.
Chico Baturi, — de tres Ingenios.
Christianissima Lys, — de Luis Velez de Guevara.
Christo de los Milagros, — de Don Agustin Moreto.
Christo de Santa Tecla, — de Antonio Manuel del Campo.

C. y i.

Cielo por los Cabellos, — de tres Ingenios.
Cielo siempre es Favorable.
Cielo siempre es Piadoso, — de un Ingenio de esta Corte.
Cielos premian Desdenes, — del Conde Clavijo.
Ciencias impiden Trayciones, — de Don Juan Bolea.
Cierto por lo Dudoso, — de Lope.
Cinco Blancas de Juan de Espera en Dios, — de Don Antonio de Huerta.
Cinco Venganzas en Una, — de Don Matias de Ayala.

Circe, y Polifemo, — de tres Ingenios.
Cisma de Inglaterra, — de Calderòn.
Ciudad sin Dios, — de Lope.

C. y l.

Clerigo Agradecido, — del Lic. Pedro Ordoñez de Cevallos 1. 2. y 3. Parte.

C. y o.

Cobarde mas Valiente, — del Maestro Tirso de Molina.
Codicia rompe el Saco, — de Calderòn.
Colmenero Divino.
Colocacion de San Isidro, — de seis Ingenios.
Colonia de Diana, — de Don Manuel Vidal.
Coloquio para Religiosas.
Columna de la Fè, — de Don Francisco Manuel.
Columna de la Iglesia.
Combidado de Piedra.
Comendadores de Cordova, — de Lope.
Como Amante, y como Honrada, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Como ha de ser el Valiente, — de Don Diego Muget y Solìs.
Como han de ser los Amigos, — del Maestro Tirso de Molina.
Como luce la Lealtad à vista de la Traycion, — de Don Thomàs de Añorbe.
Como naciò San Francisco, — de dos Ingenios.
Como Noble, y Ofendido, — de Don Antonio de la Cueva.
Como Padre, y como Rey, — de Calderòn.
Como se comunican dos Estrellas contrarias, — de Calderòn.
Como se curan los Zelos, — de Don Francisco Vances Candamo. — Zarzuela.
Como se engaña el Demonio.
Como se engañan los Ojos, — de Lope.
Como se guarda el Honor, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.

Como se vengan los Nobles, — de Lope.
Como se vengan los Nobles, — de Don Agustin Moreto.
Competencia en los Nobles, — de Lope.
Competidores, y Amigos, — de Don Antonio de Huerta.
Comprar un Hombre su Muerte.
Con Amor no ay Amistad, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Con Amor no siempre la verdad, es lo mejor, — de Don Luis Botello.
Conde Alarcos, — del Doctor Mirademesqua.
Conde Alarcos, — de Don Guillèn de Castro.
Conde de Fuentes, en Lisboa, — de Don Luis de Velmonte.
Conde de Irlos, — de Don Guillèn de Castro.
Conde de Irlos, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Conde de Saldaña, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Conde de Sex, — de Calderòn.
Conde de Sex, — de Don Luis Coello.
Conde Don Pedro Velez, — de Lope.
Conde Don Peranzules.
Conde Don Sancho Niño, — de Calderòn.
Conde Fernan Gonzalez*, — de Lope.
Conde Grimaltos, — de Don Francisco de Aguilar.
Conde Lucanor, — de Calderòn.
Conde Partinuples, — de Doña Ana Caro.
Condesa Constanza, — del Canonigo Tarrèga.
Condesa de Velflor, — de Agustin Moreto.
Condesa Matilde, — de Lope.
Condesa Vandolera, — del Maestro Tirso de Molina.
Condes de Carriòn.
Condes de Montalvo, — de Roque Francisco Romero.
Condicion Trocada, — de Guillem de Castro.
Confession con el demonio, — de Don Francisco de la Torre.
Confusion de Fortuna, — de Don Francisco de Roxas.

* En el « Indice » : Gonzelez.

Confusion de Ungria, — del Doctor Mirademesqua.
Confusion de un Jardin, — de Don Agustin Moreto.
Confusion de un Papel, — de Don Agustin Moreto.
Confusion de un Retrato, — de Don Francisco de Medina.
Conjuracion de Catirina *(sic)*.
Con Musica, y por Amor, — de Don Joseph Cañizares, y de Don Antonio de Zamora.
Con Partes nunca ay Ventura, — de Jacinto Cordero.
Con quien Vengo Vengo, — de Calderòn.
Conquista de Barcelona.
Conquista de Canarias.
Conquista de Cuenca, y primer Dedicacion de la Virgen del Sagrario, — de Don Pedro Rosete.
Conquista de Granada, — del Maestro Antonio Faxardo.
Conquista de las Malucas *(sic)*, — de Don Melchor Fernandez de Leon.
Conquista del Santo Sepulcro.
Conquista de Mexico, — de Don Fernando de Zarate.
Conquista de Oràn, — de Don Juan Velez.
Conquista de Toledo, — de ocho Ingenios.
Conquista de Valencia.
Conquista de Valencia por el Cid, — del Maestro Tirso de Molina.
Constancia de Arcelina, — de Don Francisco Antonio de la Cueva.
Constante Orintia.
Con su Amante se Corona.
Con su Pan se lo Coma, — de Lope.
Contra el Ado no ay defensa, — de Don Matias de Ayala.
Contra el Amor desengaño, — de Calderòn. — Zarzuela.
Contra el Amor no ay engaños, — de Don Diego Enriquez.
Contra el Valor no ay desdicha, — de Lope.
Contra la Fè no ay respeto, — de un Ingenio.
Contra su Suerte ninguno, — del Maestro Tirso de Molina.

Contrarios Parecidos.
Conversion de la Magdalena, — de Don Fernando de Zarate.
Conversion de San Dyonisio Areopagyta, y su Martyrio.
Convertirse el Mal en Bien.
Corona del Agravio, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Corona en la Virtud.
Corona en tres Hermanos, — de Don Juan de Vera y Villaroèl.
Corona Merecida, — de Lope.
Corona Merecida, — de Moscoso.
Corona pretendida, y Rey merecido.
Correr por Amor Fortuna, — de Don Juan Velez.
Corsaria Cathalina, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Corte del Demonio, — de Don Juan Velez.
Corte en el Valle, — de tres Ingenios.
Cortesana en la Sierra, — de tres Ingenios.
Cortesia de España, — de Lope.

C. y r.

Creacion del Mundo, — de Lope.
Crysol de la Lealtad, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Crytica del Amor, — de Calderòn.
Cruel Casandra, — del Capitan Luis Virbes.
Crueldad por el Honor, — de Don Juan de Alarcòn.
Cruz de Caravaca, — de Don Juan Bautista Diamante.
Cruz en la Sepultura, — de Calderòn.
Cruz en la Sepultura, — de Lope.
Cruz hallada, y Triunfante, — de Don Francisco Sicardo.

C. y u.

Cuchillo de sì mismo, — de Ledesma.
Cuerdo delyrio es Amor.
Cuerdo en su Casa, — de Lope.
Cuerdo Loco, — de Lope.
Cuerdos ay que parecen Locos, — de Don Juan de Zavaleta.

Cuerdos ay que parecen Locos, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Cuerdos hazen Escarmiento, — de Don Juan de Villegas.
Cueva de Mercurio.
Cueva de Salamanca, — de Don Juan de Alarcòn.
Cueva de San Anton.
Cueva, y Castillo de Amor, — de Don Francisco de Leyva.
Culpa busca la Pena, y el Agravio à la Venganza, de Don Juan de Alarcòn.
Culpa del Primer Hombre.
Culpa mas Provechosa, — de Don Juan de Villegas.
Cumplir à Dios la palabra, — de Don Juan Bautista Diamante.
Cumplir à un tiempo quien ama con su Dios, y con su Dama, — de Don Joseph Cañizares.
Cumplir con su Obligacion, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Cumplir dos Obligaciones, — de Don Juan Velez.
Curioso Impertinente, — de Don Guillén de Castro.
Custodio en Ungria, — de Don Antonio de Zamora.

D. Y A.

Dama Boba, — de Lope.
Dama Capitan, — de los Figueroas.
Dama Comendador, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Dama Corregidor, — de dos Ingenios.
Dama del Olivar, — del Maestro Tirso de Molina.
Dama Duende, — de Calderòn.
Dama Fregona.
Dama, Galàn, y Fantasma, — de D. Fernando de la Torre.
Dama Muda, — de un Ingenio.
Dama Presidente, — de Don Francisco de Leyva Ramirez y Arellano.
Damas Trocadas.

Danièl de Ley de Gracia, y Nabuco de la Armenia, — de Don Thomàs de Añorbe.
Dàr al Tiempo lo que es suyo, — de Mathias de los Reyes.
Dàr Bien por Mal.
Dàr con la misma Flor, — de Don Juan de Alarcòn.
Dàr la Vida por su Dama, — de Don Luis Coello.
Dàrles con la Entretenida, — de Don Luis de Velmonte.
Dàrlo todo, y no dàr Nada, — de Calderòn.
Dàrlo todo, y no dàr Nada, — de Don Pedro Lanini Sagredo. — Burlesca.
Dàrse Zelos por Vengarse.
Dàr tiempo al Tiempo, — de Calderòn.
David Perseguido, y Montes de Gelboy, — de Lope.

D. y e.

De Alcalà à Madrid, — de Don Andrès de Claramonte.
De Amor el mayor Castigo, — Zarzuela.
De buen Moro, buen Christiano, — del Doctor Felipe Godinez.
Decio, y Araclea, — del Conde de las Torres.
De Corsario à Corsario, — de Lope.
De Dios es.
De esta Agua no beberè, — de Don Andrès de Claramonte.
Defensa de Cremona.
Defensa de Tarifa, — de Don Antonio de Zamora.
Defensa en la Verdad.
Defensora de la Reyna de Ungria, — de D. Fernando de Zarate.
Defensor de la Fè, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Defensor de la Fè, — de dos Ingenios.
Defensor de la Virgen.
Defensor del Peñòn, — de Don Juan Bautista Diamante.
Defensor del Rosario, — de Don Juan Bautista Diamante.
Defensor de su Agravio, — de Don Agustin Moreto.
Defensores de Christo, — de tres Ingenios.
De Fuera vendrà, — de Don Agustin Moreto.

Degollacion de San Juan Bautista, — de Don Guillèn de Castro.
Degollado, — de Cueva *.
De la Abarca à la Corona.
Del Amigo el Enemigo.
Del Cielo viene el buen Rey, — de Don Francisco de Herrera.
Del Enemigo, el primer Consejo, — del Maestro Tirso de Molina.
Del Engaño hazer Virtud — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
De leve Chispa gran Fuego, — de Don Joseph Cañizares.
Delinquente sin Culpa.
Del Juez en su Causa, — de Lope.
Del mal, lo menos, — de Lope.
Del mal pagador, en Pajas, — de Calderòn.
Del Monte sale quien el Monte quema, — de Lope.
De lo que ha de ser, — de Lope.
De los Hechizos de Amor, la Musica es el Mayor, — de Don Joseph Cañizares.
De lo Vivo à lo Pintado, — de Don Andrès de Claramonte.
Del Rey abaxo ninguno, — de Calderòn.
De Mazagatos, — de Lope.
Demonio en la Muger, — de Don Juan de Moxica.
De quando acà nos vino, — de Lope.
Desafio de Carlos Quinto, — de Don Francisco de Roxas.
Desagravios de Christo, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Desagravios de Troya, — de Don Juan Francisco Escudero.
Desatinos de Amor, — de Don Francisco de Roxas.
Desconfiado, — de Lope.
Desdèn con el Desdèn, — de Don Agustin Moreto.
Desdèn Vengado, — de Don Francisco de Roxas.
Desde Toledo à Madrid, — del Maestro Tirso de Molina.
Desdichada Estefania, — de Lope.
Desdicha de la Voz, — de Calderòn.

* En el « Indice » : Dueva.

Desdichado en Fingir, — de Don Juan de Alarcòn.
Desdichados, y Dichosos, — de Calderòn.
Desdichados, y Dichosos, — de Ocampo.
Desdicha Venturosa, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Deseado Principe de Asturias, — de dos Ingenios.
Desengaño de Zelos, — de Jacinto Cordero.
Desengaño dichoso, — de Don Guillèn de Castro.
Desengaños de Amor, — de Calvo.
Desgracias del Rey Don Alonso, — del Doctor Mirademesqua.
Desgracias del Rey Don Alonso, — de Lope.
Desgracia Venturosa, — de Don Fernando de Zarate.
Deshonra Honrosa, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Desierto de San Juan, — de Don Francisco Rozas.
Desobligar Amando.
Despeños por el Amor.
Despertar à quien Duerme, — de Lope.
Desposado por Fuerza, — de Don Luis de Velmonte.
Desposorio Encubierto, — de Lope.
Despreciada Querida, — de Lope.
Despreciar lo que se Quiere, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Despreciarse por Quererse, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Desprecio Agradecido, — de Lope.
Desprecio con Amor, y mas mudable Hermosura.
Desprecios en quien Ama, — de Lope.
Desprecios en quien Ama, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Desprecios vengan Desprecios, — de Don Antonio de Zamora.
Destinos vencen Finezas, — de Don Lorenzo de las Llamosas.
Destruycion de Constantinopla, — de Lope.
Destruycion del Reyno de Ungria.
Destruycion de Thebas, — de Don Antonio de Zamora.
Destruycion de Troya, — de Don Christoval de Monroy.

De una Causa dos Efectos, — de Calderòn.
De un Castigo dos Venganzas, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
De un Castigo tres Venganzas, — de Calderòn.
De un Castigo tres Venganzas, — de Lope.
De un Yerro nacen mil Yerros.
Devocion de la Cruz, — de Calderòn.
Devocion del Angel de la Guarda, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Devocion de las Animas.
Devocion del Ave Maria.
Devocion del Rosario.
Devoto de la Conception.
Devoto de MARIA.
Dexàr Dicha por mas Dicha, — de Don Juan de Alarcòn.
Dexàr por Amor Venganza, — de Don Christoval de Morales.
Dexàr por Dios la Corona, — de Calderòn.
Dexàr un Reyno por Otro, — de tres Ingenios.

D. y i.

Diablo de Palermo, — de Don Juan de Moxica.
Diablo està en Cantillana, — de Don Juan Velez.
Diablo Predicador, — de Malespina.
Diablo Predicador, — de Don Luis de Velmonte.
Diablos son las Mugeres, — de Figueroa.
Diablos son las Mugeres, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Diablos son los Alcahuetes.
Dia de San Blàs en Madrid, — de Calderòn.
Diciembre por Agosto, — de Don Juan Velez.
Dicha de la Diligencia, — de Don Thomàs Ossorio.
Dicha del Carbonero, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Dicha del Forastero, y la Portuguesa, — de Lope.
Dicha del Retraydo, — de Calderòn.

Dicha por el Agravio, — de Don Juan Bautista Diamante.
Dicha por el Desprecio, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Dicha por malos Medios, — de Gaspar de Avila.
Dicha, y Desdicha del Juego, — de Doña Angela Acevedo.
Dicha, y Desdicha del Nombre, — de Calderòn.
Dichoso Desdichado, — de Valenzuela.
Dichoso en Zaragoza, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Dichoso Patricida, — de Lope.
Dichoso Vandolero, — de Don Francisco Cañizares.
Dicho, y Hecho, — de Don Luis Coello.
Dido, y Eneas, — de Don Guillèn de Castro.
Diego Garcia de Paredes, — de Don Juan Velez.
Difunta Pleyteada, — de Don Francisco de Roxas.
Digna Corona es de Amor, — de Moscoso.
Dì Mentira sacaràs Verdad, — de Lope.
Dì Mentira sacaràs Vèrdad, — de Mathias de los Reyes.
Dinero[s] son Calidad, — de Lope.
Diopre, — de Moscoso.
Dios descubre la Verdad, — de un Ingenio.
Dios haze Justicia à Todos, — de Lope.
Dios haze Justicia à Todos, — de Calderòn.
Dios haze Justicia à Todos, — de Don Juan de Villegas.
Dios haze Reyes, — de Lope.
Discordia en los Casados.
Discordia por el Piè.
Discreta Aragonesa, — de Buendia.
Discreta Enamorada, — de Lope.
Discreta Venganza, — de Lope.
Discreta Venganza, — de Don Agustin Moreto.
Discreto Porfiado, — de tres Ingenios.
Disparate creìdo, — de Don Juan de Zavaleta.
Disparates de Juan de la Encina, — de Don Juan de la Hoz Mota.
Dissimular es Vencer, — de Don Manuel Vidal.

Divina Esposa.
Divino Africano, — de Lope.
Divino Assaeteado.
Divino Calabrès, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Divino Labrador, — de Don Antonio de Zamora.
Divino Nazareno, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Divino Portuguès, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.

D. y o.

Doctor Carlino, — de Don Diego Muget y Solìs.
Doctor Carlino, — de Gongora.
Dolerìa del Sueño del Mundo, — de Don Antonio de Mendoza.
Dolores de la Virgen, — de Joseph de Anso y Flores.
Domine Lucas, — de Lope.
Domine Lucas, — de Don Joseph Cañizares.
Don Alonso de Aguilar.
Don Alonso Lopez de Guzmàn, Duque de Medina.
Don Alvaro de Luna, — del Maestro de Tirso Molina.
Donayres de Matico, — de Lope.
Donayres de Mengo, — de Calderòn.
Donayres de Pedro Corchuelo, y el què Diràn, — de Lope.
Donayres de Pedro Corchuelo, y el què Diràn — de Mathias de los Reyes.
Don Bruno de Calahorra, — de Don Antonio de Zamora.
Doncella de Labor, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Doncellas de Simancas, — de Lope.
Doncella Theodora, — de Lope.
Doncella, Viuda, y Casada.
Donde ay Agravio, ay Venganza, — de Luis Velez de Guevara.
Donde ay Agravios no ay Zelos, — de Don Francisco de Roxas.
Donde ay Vnlor ay Honor, — de Dnn Francisco de Roxas.
Donde no està su Dueño, està su Duelo, — de Don Guillèn de Castro.
Don Diego de Noche, — de Don Francisco ee Roxas.

Don Domingo de Don Blas, — de Don Antonio de Zamora.
Don Duarte Pacheco, 1. y 2. Parte.
Don Enrique del Rincòn, — de Don Antonio de Mendoza.
Don Florisèl de Niquèa, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Don Gil de la Mancha, — de Don Francisco de Roxas.
Don Gil de las Calzas Verdes, — del Maestro Tirso de Molina.
Don Gonzalo de Cordova, — de Lope.
Don Juan de Austria, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Don Juan de Castro, — de Lope, 1. y 2. Parte.
Don Juan de Espina en Milàn. — de Don Antonio de Mendoza.
Don Juan de Espina, en su Patria, — de Don Joseph Cañizares.
Don Lope de Cardona, — de Lope.
Don Manuel de Sousas, — de Lope.
Don Pedro Guerrero, — de Don Antonio de Mendoza.
Don Pedro Miago, — de Don Francisco de Roxas.
Don Quixote de la Mancha, — de Don Guillèn de Castro.
Doña Beatriz de Sylva, — del Maestro Tirso de Molina.
Doña Inès de Castro, — de Lope.
Doña Inès de Castro, — de Megia de la Cerda.
Doña Ventosa, — de Barbadillo.
Dos Agravios sin Ofensa, — de Lope.
Dos Amantes del Cielo, — de Calderòn.
Dos Anfitreones, — de Camoes.
Dos Carlòs, — del Doctor Felippe Godinez.
Dos Estrellas Contrarias, — de Calderòn.
Dos Estrellas de Francia, — del *(sic)* Leon.
Dos Estrellas Trocadas, — de Lope.
Dos Fernandos de Austria, — de Don Luis Coello.
Dos Juezes de Israèl, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Dos Luceros de Oriente.
Dos mejores Hermanos, — de Don Melchor Fernandez de Leon.
Dos mejores Hermanos, y Martyres de Alcalà.
Dos Monarchas de Europa, — de Don Bartholomè de Salazar y Luna.

Dos peores Juezes.
Dos Phylosophos de Grecia, — de Zarate.
Dos Prodigios de Roma, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Dos Soldados de Christo, — de Lope.
Dos Vandoleras, — de Lope.

D. y u.

Duda en la Obligacion, — de Don Fernando de Ayala Manuel.
Dudoso en la Venganza, — de Calderòn.
Duelo contra su Dama, — de Don Francisco Vances Candamo.
Duelo contra su Padre, — de Gomez.
Duelo de Honor, y Amistad, — de Don Francisco de Herrera.
Duelo de Honor, y Desdèn.
Duelos de Amor, y Lealtad, — de Calderòn.
Duelos de Honor, y Amistad, — de Calderòn.
Duelos de Ingenio, y Fortuna, — de Don Francisco Vances Candamo.
Duende de Zaragoza, — de Don Thomàs de Añorbe.
Duendes son Alcahuetes, y Espiritu Foleto, — de Don Antonio de Zamora.
Dueño de las Estrellas, — de Don Juan de Alarcòn.
Duque de Arjona, — de Luis Velez de Guevara.
Duque de Memoransi, — del Doctor Mirademesqua.
Duque de Viseo, — de Lope.
Duquesa Constante, — del Canonigo Tarrèga.
Duquesa Rosimunda, — de Calderòn.
Duquesa de Saxonia, — de Luis Velez de Guevara.
Durandarte, y Velerma, — de Don Guillèn de Castro. — Burlesca.

E. y c.

Eco, y Narciso, — de Calderòn.

E. y f.

Efigenia, Comedia de cinco Jornadas, — de Don Joseph Cañizares.

E. y l.

Eleccion de Pio Quinto.
Eleccion de Sixto Quinto.
Eleccion por la Virtud, — del Maestro Tirso de Molina.
Elegir al Enemigo, — de Salazar.
Elias su Vida, y Rapto, — de Mathias de los Reyes.
Elisa, y Dido, — de Viroes *(sic)*.
Elisa, y Dido, Reyna, y Fundadora de Cartago, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Ello dirà, — de Lope.
Ello es hecho, — de Don Pedro Rosete.

E. y m.

Embaxador Fingido, — de Lope.
Embidia de la Nobleza, — de Lope.
Embidias vencen Fortunas, — de Don Christoval de Monroy.
Embuste Acreditado, — de Don Juan Velez.
Embustes de Celauro, — de Lope.
Embustes de Fabio *(sic)*, — de Lope.
Empeños de Amory, Honor, — de Galceràn Volada.
Empeños del Mentir, — de Don Antonio de Mendoza.
Empeños de seis Horas, — de Calderòn.
Empeños de una Casa, — de Sor Juana Inès de la Cruz.
Empeños de un Acaso, — de Calderòn.
Empeños de un Engaño, — de Don Juan de Alarcòn.
Empeños de un Plumage, — de Calderòn.
Empeños que haze Amor, — de Juan Cabezas.
Empeños que se Ofrecen, — de Calderòn.
Empeños que se Ofrecen, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Emperador Constantino.
Emperador Fingido, — de Don Gabriel Bocangel y Unzueta.
Empezar à ser amigos, — de Don Agustin Moreto.

E. y n.

Enamorado Mudo, — de Don Guillèn de Castro.
Encantadora Lucinda.
Encanto contra sì.
Encanto del Olvido, — de Don Juan de la Hoz y Mota.
Encanto es la Hermosura, — de Don Agustin de Salazar.
Encanto por los Zelos, — de Don Christoval de Monroy.
Encantos de Amenòn, — Zarzuela.
Encantos de Bretaña, — de Don Francisco de Roxas.
Encantos de la China, — de Don Francisco de Roxas.
Encantos del Marquès de Villena, — de Calderòn.
Encantos de Medèa, — de Don Francisco de Roxas.
Encantos de Merlin.
Encanto sin Encanto, — de Calderòn.
Encontraonse dos Arroyuelos, — de Don Juan Velez.
Encubierto, — de Bartholomè de Enciso.
Endimion, y Diana, — de Don Melchor Fernandez de Leon.
Eneas de Dios, — de Don Agustin Moreto.
Eneas de la Virgen.
En el Dichoso es merito la Culpa, — de Don Ramòn Montero de Espinosa.
En el Engaño el Remedio, — del Lic. Bravo.
En el mayor impossible, Nadie pierda la Esperanza, — de Don Augustin Moreto.
En el Remedio està el Daño.
En el Sueño està la Muerte, — de Don Geronymo Guedeja y Quiroga.
Enemiga de los Hombres.
Enemiga de su Sangre, — del Padre Herrero.
Enemiga Favorable, — del Canonigo Tarrèga.
Enemiga Favorable, — de Lope.
Enemigo Engañado, — de Lope.
Enemigos en Casa, — de Lope.

Enemigos Hermanos, — de Don Guillèn de Castro.
En esta Vida todo es Verdad, y todo Mentira, — de Calderòn.
Enfermar con el Remedio, — de Calderòn.
Engañar à quien Engaña, — de Lope.
Engañar con la Verdad, — de Don Geronymo de la Fuente.
Engañar para Casarse, — de Juan Cabezas.
Engañar para Reynar, — de Calderòn.
Engañar para Reynar, — de Bartholomè de Enciso.
Engañarse Engañando, — de Don Guillèn de Castro.
Engañarse en su Favor, — de Marcos Garcia.
Engaño en el Remedio, — del Lic. Bravo.
Engaño en el Vestido, — de Aguirre.
Engaño en la Verdad, — de Lope.
Engaño mal Vestido, — de Zaragoza.
Engaños ay que son Justos.
Engaños de un Engaño, — de Don Juan de Alarcòn.
Engaños de un Engaño, — de Don Agustin Moreto.
Engaños de unos Zelos, — de Don Ramòn Montero de Espinosa.
En la mayor Lealtad, mayor Agravio, y Fortuna del Cielo, — de Lope.
En la Muerte la Fineza, — del Maestro Ambrosio de Buendia.
En los Indicios la Culpa, — de Lope.
En los mayores Conflictos.
En Madrid, y en una Casa, — de Don Francisco de Roxas.
Enmendar Yerros de Amor, — de Don Francisco Cisneros.
Enmendar un Daño à Otro, — de Lope.
En Muger Venganza Honrosa, — de Lozano.
En Mugeres ay Venganza, y en su Venganza Castigo.
Enredos de Benito.
Enredos del Diablo, — de Mathias de los Reyes.
En Riesgos luce el Amor *, — de Luis de Velmonte.
Enseñarse à ser buen Rey, — de Calderòn.

* Título repetido en el « Indice ».

Entierro del Honor.
Entrada del Marquès de los Velez.
Entrada de Vaco en Thebas, — de Don Jayme Valenciano de Mediohilaza.
Entre Bobos anda el Juego, — de Don Francisco de Roxas.
Entre los sueltos Cavallos, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Entretenida, — de Miguèl de Cerbantes.

E. y r.

Errar, principios de Amor, — de Don Pedro Roșete.
Error, y el Escarmiento, — de Don Joseph Cañizares.

E. y s.

Escala de la Gracia, — de Don Fernando de Zarate.
Escandalo de Grecia contra las Santas Imagenes,— de Calderòn.
Escandalo del Mundo.
Escanderbey, — de Felipe Lopez. — Burlesca.
Escarmientos del Pecado, — de Don Christoval de Monroy.
Escarmientos para el Cuerdo, — del Maestro Tirso de Molina.
Escarramàn, — de Don Agustin Moreto. — Burlesca.
Esclarecidos Hijos de la Nobleza.
Esclava del Cielo.
Esclava de su Galan, — de Don Francisco de Roxas.
Esclava de su Galan, — de Lope.
Esclavitud mas Dichosa, — de Roxo, y Villegas.
Esclavitud mas Tyrana.
Esclavo del Demonio, — del Doctor Mirademesqua.
Esclavo del mas impropio Dueño, — del Maestro Roa.
Esclavo de MARIA, — de Calderòn.
Esclavo de Roma, — de Lope.
Esclavo de su Hijo, — de Don Agustin Moreto.
Esclavo en Grillos de Oro, — de Don Francisco Vances Candamo
Esclavo en Venecia.
Esclavo Fingido, — de Lope.

Esclavos de Amor, y Zelos, — de Don Vicente Ximenez.
Esclavos de su Esclava, — de Don Juan del Castillo.
Esclavos Libres, — de Lope.
Escolastica Zelosa, — de Lope.
Escondido, y la Tapada, — de Calderòn.
Escudo de la Fortuna, — de Don Luis Coello.
Esforcias de Milàn, — de Don Antonio Martinez Montesinos.
Esmeralda de Amor, — de Don Francisco de Roxas.
Espada, Cavallo, y Pintura.
Española de Florencia, — de Calderòn.
Española de Milàn.
Español en Oràn, — de Don Miguèl de Barrios.
Español entre todas las Naciones, — del Lic. Pedro Ordoñez de Ceballos. 1. 2. y 3. Parte.
Españoles en Chile, — de Don Francisco Gonzalez Bustos.
Españoles en Flandes, — de Lope.
Español Juan de Urbina, — del Lic. Manuel Gonzalez.
Español mas Amante, y Desgraciado Macias.
Español Viriato.
Espejo del Mundo, — de Don Juan Velez.
Espigas de Rut, — del Maestro Tirso de Molina.
Espiritu Foleto, — de Don Antonio de Zamora.
Esposo Fingido, — del Canonigo Tarrèga.
Espuela de Amor los Zelos, — de Don Gabriel Moncada.
Estados mudan Costumbre, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Estatua de Neròn.
Estatua de Promotèo, — de Calderòn.
Esto es hecho, — de Don Francisco de Roxas.
Esto sì que es Negociar, — del Maestro Tirso de Molina.
Estrago en la Fineza, — de Don Joseph Cañizares.
Estragos por la Hermosura, — de Corella, y Medrano. 1. y 2. Parte.
Estrella de Europa, — del Maestro Antonio Faxardo y Azevedo. 1. y 2. Parte.

Estrella del Madroñàl.
Estrella de Monserrate, — de Don Christoval de Morales.
Estrella de Sevilla, — de Lope.
Estrellas del Puche.
Estremos de Amor, y Honor.
Estudiante de Dia, y Galan de Noche, — del Lic. Gaspar Lozano.

E. y u.

Euridice, y Orfeo, — de Don Diego Muget y Solìs.
Eustorgio, y Clorilene.

E. y x.

Exaltacion de la Cruz, — de Calderòn.
Exaltacion del Ave Maria.
Examen de Maridos, — de Don Juan de Alarcòn.
Examen de Maridos, — de Lope.
Exemplo de Casados, y prueba de Paciencia, — de Lope.
Exemplo de Desdichas, — de Don Alvaro Cubillo.
Exemplo Mayor de la Desdicha, — de Lope.

F. y a.

Fabula de Perseo, — de Lope.
Faetòn, Hijo de Apolo.
Faetonte, ò Hijo del Sol, — de Calderòn.
Falso Nuncio de Portugal, — de Don Joseph Cañizares.
Fama es la mejor Dama, — de Don Geronymo Cifuentes.
Fama Postuma Portuguesa, — de Villasboas.
Familiar sin Demonio, — de Don Gaspar de Avila.
Famosa Montañesa, — de Lope.
Famosas Asturianas, — de Lope.
Fantasma de Valencia, — de Solorzano.
Favor Agradecido, — de Lope.
Favor en la Sentencia.

Favores del Mundo, — de Don Juan de Alarcòn.
Favores sin Amor.

F. y e.

Fè de Abrahan, — de Calderòn.
Fè de Abrahan, — de tres Ingenios.
Felipa Catanea.
Felipe Quinto en Italia, — de Don Juan de Vera y Villaroèl.
Felisarda, — de Lope.
Feliz en la Desdicha.
Fenis en Africa, — del Mro. Antonio Faxardo y Azevedo.
Fenis de Alemania, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Fenis de España, — de Calderòn.
Fenis de España, — de Calleja.
Fenis de la Escriptura, — de Don Francisco Gonzalez Bustos.
Fenis de Salamanca, — del Doctor Mirademesqua.
Fenis de Thesalia, — del Maestro Roa.
Fè no ha menester Armas, — de Don Francisco de Herrera.
Fè Pagada, — de Turria.
Feria del Botiguero *(sic)*.
Ferias de Madrid, — de Lope.
Fernan Mendez Pinto, — de Don Antonio Enriquez Gomez. 1. y 2. Parte.
Fernan Mendez Pinto, — de Lope.
Fernando el Magno en Castilla.
Fè Rompida, — de Lope.
Fè se firma con Sangre, — de Don Antonio de Zamora.

F. y i.

Fianza Satisfecha, — de Calderòn.
Fianza Satisfecha, — de Lope.
Fiar de Dios, — de Don Luis de Velmonte.
Fiera el Rayo, y la Piedra, — de Calderòn.
Fieras afemina Amor, — de Calderòn.

Fieras afemina Amor à la aclamacion de el Rey Don Luis Primero, — de Don Joseph Cañizares.
Fieras de Zelos, y Amor, — de Don Francisco Vances Candamo.
Fineza Acreditada, — de Don Francisco de Leyva Ramirez y Arellano.
Fineza contra Fineza, — de Calderòn.
Fingida Arcadia, — de Calderòn.
Fingida Arcadia, — de Don Agustin Moreto.
Fingida Arcadia, — del Maestro Tirso de Molina.
Fingir la propia Verdad, — de Don Alonso de Ossuna.
Fingir lo que puede ser, — de Don Agustin Moreto.
Fingir lo que puede ser, — de Don Ramòn Montero de Espinosa.
Fingir por Conservar *.
Fingir, y Amar, — de Don Agustin Moreto.
Fin mas Desgraciado, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Firme Lealtad, — de Don Diego Muget y Solìs.
Firmeza, Amor, y Venganza, — de Antonio Francisco.
Firmeza en la Ausencia, — de Doña Leonor de la Cueva y Sylba.
Firmeza en la Desdicha, — de Lope.
Firmeza en la Hermosura, — del Maestro Tirso de Molina.
Firmezas de Isabela, — de Don Luis de Gongora.

F. y l.

Flecha de Amor.
Flor de Lys de Francia, — del Maestro Valdivieso.
Flor de mejor Aurora.
Flores de Don Juan Rico, — de Lope.
Floresta de Amor.
Florida Senectud.

F. y o.

Fortuna Adversa, — de Lope.
Fortuna del Principe Felisberto.

* Título repetido en el « Indice ».

Fortuna Merecida, — de Lope.
Fortuna Merecida, — de Don Agustin Moreto.
Fortuna te dè Dios hijo, — de Don Joseph Cañizares.
Fortunas de Andromeda, y Perseo, — de Calderòn.
Fortunas de Don Juan de Castro.
Fortunas de Isabela, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Fortunas del Principe de Polonia, — de Piña.
Fortunas de Seyano.
Fortunas Tragicas del Duque de Memoransi, — del Doctor Martin Peyròn y Querat *(sic)*.

F. y r.

Francesa Laura.
Francesilla, — de Lope.
Fray Francisco Ximenez de Cisneros, — de D. Juan Bautista Diamante, y de D. Pedro Lanini Sagredo.
Fray Julian, Lego de Alcalà.
Fray Pedro de Mazara.
Freno de los Alarves, — de Don Geronymo Cifuentes.

F. y u.

Fuego de Dios en el querer Bien, — de Calderòn.
Fuente de las Virtudes, — de Don Pedro Carnerero.
Fuente Ovejuna, — de Lope.
Fuente Ovejuna, — de Don Christoval de Monroy.
Fuero de las Cien Doncellas, — de Don Luis de Guzmàn.
Fuerza de la Costumbre, — de Don Guillèn de Castro.
Fuerza de la Ley, — de Don Agustin Moreto.
Fuerza de la Sangre, — de Don Guillèn de Castro.
Fuerza de la Verdad, — de Don Francisco Malespina.
Fuerza del Desengaño, — de D. Christoval de Monroy.
Fuerza del Interès, — de Don Francisco de Aguilar.
Fuerza del Natural, — de Don Agustin Moreto.
Fuerza Lastimosa, — de Lope.

Fundacion de la Alhambra de Granada, — de Lope.
Fundacion de la Camandula.
Fundacion de la Orden de Nuestra Señora de la Merced, — de el Canonigo Tarrèga.
Fundacion de la Santa Hermandad de Toledo, — de Lope.
Fundacion de la Virgen de la Mata.
Fundacion del Orden de Calatrava.

G. Y A.

Gala del Nadar, — de Don Agustin Moreto.
Galan Bobo, — del Maestro Juan Cabezas.
Galan Castrucho, — de Lope.
Galan de la Membrilla, — de Lope.
Galan de la Virgen.
Galan de su Muger, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Galan Fantasma, — de Calderòn
Galan Padre.
Galan Secreto, — de Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Galan Secreto, — del Doctor Mirademesqua.
Galan sin Dama, — de Don Antonio de Mendoza.
Galan sin Dama, — de Calderòn.
Galantear à todas, y Amar à ninguna, — de Don Fulgencio Rodriguez de Esquivèl.
Galanteo al Revès, — de Don Juan de Zapata.
Galan Tramposo, y Pobre, — de Don Alonso de Salas Barbadillo.
Galan Valiente, y Discreto, — del Doctor Mirademesqua.
Galan, y Dama Aquiles, — de Calderòn.
Galan, y Esclavo uno mismo, — del Maestro Juan Cabezas.
Galas à la Vejèz, — de Don Juan de Villegas.
Galeota del Conde de Niebla.
Galeota Reforzada.
Gallarda Irene, — del Canonigo Tarrèga.

Gallarda Toledana, — de Lope.
Gallardo Cathalàn, — de Lope.
Gallardo Español, — de Don Miguèl de Cervantes.
Gallardo Jacimin *(sic)*, — de Lope.
Gallega Mari Hernandez, — del Maestro Tirso de Molina.
Ganancia por la Mano, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Ganapan de Desdichas, — de Don Juan Bautista Diamante.
Ganar Amigos, — de Don Juan de Alarcòn.
Ganar Perdiendo, — de Heredia.
Ganar por Ciento Docientos, — de Pedro de Barcia. 1. y 2. Parte.
Ganar por la mano el Juego, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Garcia del Castañar, — de Don Francisco de Roxas.
Garrote mas bien Dado, — de Calderòn.
Gata de Mari-Ramos.

G. y e.

Generoso en España, — de Don Diego Muget y Solìs.
Genizaro de España, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon. 1. y 2. Parte.
Genizaro de Ungria, — de Don Juan de Matos Fragoso. 1. y 2. Parte.
Genovès Liberal, — de Lope.
Gentil-Hombre de Dios, — de Sandoval.

G. y i.

Gigante Cananeo, — de Don Christoval de Monroy.
Gitana de Menfis, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Gitana Melancolica, — de Don Francisco de Aguilar.
Gitanilla, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Gitanilla de Madrid, — de Don Diego Muget y Solìs.

G. y l.

Gloria del Mejor Siglo, — del Padre Valentin de Cespedes.

Gloria de Napoles.
Gloria de San Francisco, — de Lope.
Glorias de Constantino, y Cruz hallada, y Triumphante.
Glorias de los Pizarros, — de Don Juan Velez.
Glorias de Niquèa, — de Villamediana.

G. y o.

Golfo de las Sirenas, — de Calderòn.
Gorròn de Salamanca.
Governador Prudente, — de Don Gaspar de Avila.

G. y r.

Gran Capitan de España, — de Lope.
Gran Capitan Paredes, — de D. Juan Bautista Diamante.
Gran Cardenal de España, Don Gil de Albornòz, — de Lope. 1. y 2. Parte.
Gran Cenobia, — de Calderòn.
Grandezas de Alexandro, — de Lope.
Gran Duque de Moscovia, — de Lope.
Gran Jorge Castrioto, — de Don Luis de Velmonte.
Gran Padre de Pobres, — de Don Antonio Faxardo y Azevedo.
Gran Patriarca de las Indias, — de Don Francisco de Aguilar.
Gran Patriarca Don Juan de Ribera, — de un Ingenio.
Gran Patrona de España, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Gran Prior de Castilla, — de Don Juan de Villegas.
Gran Prior de Castilla, y la Aldeguela.
Gran Rey Anacoreta, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Gran Rey de los Desiertos, — de D. Andrès de Claramonte.
Gran Reyna Sabat.
Gran Señor de Sevilla.
Gran Señor de Sevilla, y como ha de ser el Señor.
Gran Sepulcro de Christo, — de Don Fernando de Zarate.
Gran Sultan, — de Don Miguèl de Cervantes.
Gran Tamborlàn de Persia, — de Luis Velez de Guevara.

Gran Torre del Orbe, — de Don Pedro Rosete.
Gran Varon de el Pinèl, — de Don Joseph Cañizares.
Gravedad en Villaverde, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.

G. y u.

Guanches de Tenerife, — de Lope.
Guante de Doña Blanca, — de Lope.
Guapo de Andalucia, 1. y 2. Part.
Guapo Julian Romero, — de Don Joseph Cañizares.
Guarda Cuydadosa, — de Lope.
Guarda de sì mismo, — de Calderòn.
Guardar palabra à los Santos, — de Don Sebastian de Olivares.
Guardar, y Guardarse, — de Lope.
Guardate de la Agua Mansa, — de Calderòn.
Guelfos, y Gevelinos, — de D. Francisco Malespina.
Guerra de Zelos, y Amor, — de Don Mathias de Ayala.
Guerras de Amor, y Honor, — de Lope.
Guerras de Zelos, y Amor, — de Don Luis de Guzmàn.
Gustos, y Disgustos, — de Calderòn.

H. Y A.

Habladme en Entrando, — del Maestro Tirso de Molina.
Habladme en Entrando, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Hablar Bien del Enemigo, — de D. Francisco de Heraso.
Ha de ser lo que Dios Quiere, — del Doctor Felipe Godinez.
Hados, y Lados, hazen Dichosos, ò Desdichados.
Hado, y Divisa, — de Calderòn.
Hagome Hombre.
Halcòn de Federico, — de Lope.
Hallar la Muerte en los Zelos, — de Feliz Pardo de Casta.
Hallarse para Perderse.
Hamete de Toledo, — Burlesca.
Hamete de Toledo, — de Lope.
Hamete de Toledo, — de dos Ingenios.

Hamete de Toledo, — de D. Alonso de Ossuna.
Hasta el Fin nadie es Dichoso, — de D. Agustin Moreto.
Hasta la Muerte no ay Dicha.
Hasta la Satisfacion.
Hasta lo Insensible Adora, — de D. Joseph Cañizares.
Hazaña Mayor de Alcides, — de D. Joseph Cañizares.
Hazañas de Don Garcia Hurtado de Mendoza, — de D. Luis de Velmonte.
Hazañas de Juan de Arevalo, — de D. Francisco Escoti.
Hazañas del Cid, — de D. Guillèn de Castro.
Hazañas del Cid, y su Muerte, — de Lope.
Haz Bien, y Guardate, — de Calderòn.
Haz Bien, y no mires à Quien.
Hazer Bien nunca se Pierde, — de D. Juan del Castillo.
Hazer Bien nunca se Pierde, — del Lic. Felices.
Hazer cada uno lo que debe, — de Don Geronymo Cuellar.
Hazer del Amor Agravio.
Hazer del Amor Venganza.
Hazer del Contrario Amigo, — de D. Agustin Moreto.
Hazer del Daño Remedio, — de D. Francisco Lobergart *(sic)* y Esteve.
Hazer Fianza de Padre.
Hazer Fineza el Desayre, — de Calleja.
Hazer la Oliva Laurèl, — de Pantaleon.
Hazer la Quenta sin la Huespeda, — Zarzuela.
Hazer Remedio el Dolor.
Hazis, y Galatea, — de D. Joseph Cañizares.

H. y e.

Hechizado por Fuerza, — de D. Antonio de Zamora.
Hechizera, — de D. Juan de Alarcòn.
Hechizera del Cielo, — de D. Antonio Monclares.
Hechizo de Sevilla, — de D. Antonio de Arce.
Hechizo Imaginado, — de D. Juan de Zavaleta.

Hechos de Bernardo del Carpio, — de Lope.
Hechos de Juan Gomez.
Hechos del Duque de Ossuna, — 2 Parte.
Hechos del Rey Don Fernando.
Hechos de Theseo.
Hechos, y Travesuras, — de D. Luis Coello, y de Don Marcelo de Ayala y Guzmàn.
Hector, y Aquiles, — de D. Christoval de Monroy.
Hercules de Ocaña, — de D. Juan Bautista Diamante.
Hercules de Ungria, — de D. Ambrosio de Arce.
Hercules Furente, — de D. Antonio de Zamora.
Hermanas Vandoleras, — de Calderòn.
Hermano de su Hermana, — de D. Francisco de Quiròs.
Hermano Francisco de Alcalà.
Hermanos Amantes, — de D. Fernando de Zarate.
Hermanos Competidores.
Hermanos Encontrados, — de D. Agustin Moreto.
Hermanos mas Amantes, — de D. Juan de Villegas.
Hermanos Parecidos.
Hermitaño de Palacio, — de D. Diego de Villanueva, y Don Joseph Luna.
Hermitaño Galan, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Hermitaño Galan, — de D. Juan de Zavaleta.
Hermitaño Seglar, — de D. Diego Muget y Solìs.
Hermosa Alfreda, — de Lope.
Hermosa Astèr, — de Lope.
Hermosa Fea, — de Lope.
Hermosura de Fenis.
Hermosura de Raquèl, — de D. Juan Velez.
Hermosura de Raquèl, — de Lope, 1. y 2. Parte.
Hermosura por Premio.
Hermosura, y la Dedicha, — de D. Francisco de Roxas.
Herodes Escalonita, y la Hermosa Mariana, — del Lic. Gaspar Lozano Montesinos.

Hero, y Leandro, — del Doctor Mirademesqua.
Herrando tal vez se Acierta.

H. y i.

Hidalgo Avencerrage, — de Lope.
Hidalgos de la Aldea, — de Lope.
Hidalgote de Xaca.
Hija de Carlos Quinto, — del Doctor Mirademesqua.
Hija del Ayre, — de Calderòn. 1. y 2. Parte.
Hija del Mesonero, — de D. Diego de Figueroa y Cordova.
Hija del Senescàl, — de D. Thomàs Añorbe y Correjèl.
Hijo del Aguila, — de Don Juan Velez.
Hijo del Aguila, — de Don Antonio Grati.
Hijo de la Molinera, — de Don Juan de Villegas.
Hijo de la Piedra, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Hijo de las Batallas, — de Don Jacinto Cordero.
Hijo de la Virtud, — del Capitan D. Francisco Llanos, y Valdès. 1. y 2. Parte.
Hijo del Carpintero, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Hijo de los Leones, — de Lope.
Hijo de los Leones, — de un Ingenio.
Hijo del Serafin, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Hijo del Sol el Faeton, — de Calderòn.
Hijo de Marco Aurelio, — de Don Agustin Moreto.
Hijo de Marco Aurelio, — de Don Juan de Zavaleta.
Hijo de Reduàn, — de Lope.
Hijo Obediente, — de Don Agustin Moreto.
Hijo Obediente, — de un Ingenio.
Hijo Piadoso, y Boemia Convertida, — de Lope.
Hijo por Engaño.
Hijo Prodigo, — de tres Ingenios.
Hijos de la Barbuda, — de Don Juan Velez.
Hijos de la Fortuna, — de Calderòn.
Hijos de la Fortuna, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.

Hijos del Dolor, — de Don Francisco de Leyva.
Hijos del Dolor, — de Lope.
Hijo sin Padre, — de Lope.
Hypermenestra, y Lincèo, — de Lanuza.
Hypomenes, y Atalanta, — de Torre. — Zarzuela.
Historia del Principe Udalvico de Bohemia.
Historia de Maragatos, — de Lope.
Historia de Tobias, — de Lope.

H. y o.

Hombre de Bien, — de Lope.
Hombre de Bien, — de un Ingenio.
Hombre de Mayor Fama, — del Doctor Mirademesqua.
Hombre, Demonio, y Muger, — de Don Juan Bautista Diamante.
Hombre de Portugal, — del Maestro Alfaro.
Hombre Pobre todo es Trazas, — de Calderòn.
Hombre por su Palabra, — de Lope.
Honestidad Defendida, y Florida Senectud.
Honestidad Defendida, — de D. Alvaro Cuvillo de Aragon.
Honor contra la Fuerza, — de Calderòn.
Honor dà Entendimiento, — de Don Joseph Cañizares.
Honor de los Guzmanes, — de Don Juan Velez.
Honor en el Suplicio, — de Don Christoval de Morales.
Honor es lo Primero, — de Don Francisco de Leyva.
Honor tiene Leyes contra los Reyes, — de Riquelme.
Honra, Confusion, y Amor, — de Calderòn.
Honrada, Noble, y Valiente, — de Villaviciosa.
Honrado con su Sangre, — de Lope.
Honrado Hermano, — de Lope.
Honrador de su Padre, — de Don Juan Bautista Diamante.
Honrador de sus Hijas, — de D. Francisco Polo.
Honra por la Muger, — de Lope.
Honras del Parnaso à Lope de Vega Carpio, en el Carpio.

Honra Viven los Muertos.
Honroso Atrevimiento, — del Maestro Tirso de Molina.
Horca para su Dueño, — de Lope.
Horror de las Montañas, — de D. Christoval de Monroy.
Hortelano de Tordesillas, — de Don Luis de Velmonte.
Hospital en que cura Amor de Amor la Locura, — de Don Diego de Torres.

H. y u.

Huerta de Juan Fernandez, — del Maestro Tirso de Molina.
Humano Serafin, San Francisco de Assis.
Humildad Sobervia, — de Lope.
Humildad Sobervia, — de Don Guillèn de Castro.
Huyda de Egypto, 1. 2. y 3. Parte.
Huyendo vence el Honor, — de Calderòn.

Y. y c.

Ycaro, y Dedalo, — de D. Melchor Fernandez de Leon.

I. y g.

Ignorancia en el Desierto.
Igualdad en los Sugetos, — de Don Diego Muget y Solìs.

I. y l.

Ilustre Fregona, — de Lope.
Ilustre Fregona, — de D. Joseph Cañizares.
Ilustre Hazaña de Garcilaso de la Vega, — de Lope.
Ilustre Theofilo.

I. y m.

Imperial de Otòn, — de Lope.
Imperio de Alcina.
Imperio Prodigioso.
Impossible mas Facil, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Impossible mas Facil, — de Calderòn.

Impossible Mayor, en Amor le vence Amor, — de Don Joseph Cañizares. — Zarzuela.
Impossible Mayor, en Amor le vence Amor, — de Don Francisco Vances Candamo.
Impossible Mayor, en Amor le vence Amor.

I. y n.

Inclinacion Española, — de D. Francisco Vances Candamo.
Indiano Perseguido, — de D. Antonio de Zamora.
Indicios sin Culpa, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Industria contra el Peligro, — de Aguirre.
Industria contra el Poder, — de Calderòn.
Industrias contra el Poder, — de Lope.
Industrias contra Finezas, — de D. Agustin Moreto.
Industrias de Amor Logradas, — de Don Juan Bautista Diamante.
Industria, y la Suerte, — de D. Juan de Alarcòn.
Infamador, — de Don Antonio de la Cueva.
Infanta Gridonia.
Infante de Aragon, — de D. Andrès de Claramonte.
Infante Don Carlos en Sicilia, y Felipe Quinto en Sevilla, — de un Ingenio Sevillano.
Infante Don Fernando de Portugal, — de Lope.
Infante en Alemania, — de Solorzano.
Infanzòn de Yllescas, — de Lope.
Infeliz Aurora, — de D. Francisco de Leyba.
Infeliz Dichoso.
Infeliz Dorotea, — de D. Andrès de Claramonte.
Infeliz Marcela, — del Capitan Luis Virbes.
Ingenio es lo Mejor, — del Lic. Bravo.
Ingratitud por Amor, — de D. Guillèn de Castro.
Ingratitud Vengada, — de Lope.
Ingrato, — de Lope.
Ingrato Agradecido.

Ingrato à quien le hizo Bien.
Ingrato Arrepentido, — de Lope.
Ingrato por Amor, — del Lic. Felices.
Inocencia en el Desierto.
Inocencia Perseguida, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Inocente Laura, — de Lope.
Inocente Sangre, — de Lope.
Intencion Castigada, — de Lope.
Interès Castigado.
Invencible Castellana.
Invicto Luis de Badèn, — de D. Francisco Vances Candamo.
Invisible Principe del Baùl, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.

I. y r.

Iris de las Pendecias, — de D. Gaspar de Avila.
Iris de Nueva-España.
Iris de Paz en la Europa.
Ir por el Riesgo à la Dicha, — de Don Juan Bautista Diamante.
Irse, y Quedarse.

I. y s.

Isla Barbara.
Isla de la Sed.

J. Y A.

Jacinta, — de Narro *(sic)*.
Jacintos, y Zeloso de sì mismo, — de dos Ingenios.
Jardin de Bargas, — de Lope.
Jardin de Falerina, — de Calderòn.
Jardines son Labyrintos, — de Nuñez.
Jardines, y Campos Sabeos, — de D. Luis de Guzmàn.

J. y e.

Jerusalèn Castigada.
Jerusalèn Libertada, — de D. Antonio Enriquez Gomez.

Jerusalèn Restaurada, y el Gran Sepulcro de Christo, — de Don Agustin Collados.

J. y o.

Job de las Mugeres, — de Calderòn.
Job de las Mugeres, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Jorge, Toledano, — de Lope.
Jornada de Argèl, — de Luis Velez de Guevara.
Joseph, Salvador de Egypto.
Joya de las Montañas, — del Maestro Tirso de Molina.

J. y u.

Juan de Dios, y Anton Martin, — de Lope.
Juanilla la de Xerez, — de D. Juan Bautista Diamante.
Juan, Latino, — de Bartholomè de Enciso.
Juan Sanchez de Talavera, — de Don Juan Bautista Diamante.
Jubileo de la Porciuncula, — de Don Juan Bautista Diamante.
Judas Escariote, — de D. Antonio de Zamora.
Judas Macabeo, — de Calderòn.
Judas Macabeo, — de D. Francisco de Roxas.
Judia de Toledo, — de D. Juan Bautista Diamante.
Judia de Toledo, — de Lope.
Juegos Olimpicos, — de D. Agustin de Salazar.
Juez de su misma Causa, — de Lope.
Juezes de Castilla, — de D. Agustin Moreto.
Juezes de Castilla, — de D. Pedro Lanini Sagredo, y Don Juan de la Hoz y Mota.
Julian Apostata, — de D. Juan Velez.
Julian Romero, — de Lope.
Julian, y Basilisa.
Jupiter, y Semele, — de D. Juan Bautista Diamante.
Jupiter, y Yo, — del Conde Clavijo.
Juramento ante Dios, — de D. Jacinto Cordero.
Justicia en la Piedad, — de D. Guillèn de Castro.

Justicia, y la Verdad, — de D. Francisco de la Torre.
Justo Lot, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Juventud de San Isidro, — de Lope.

L. Y A.

Laberinto de Amor, — de Miguèl de Cervantes.
Laberinto Decreta *(sic)*, — de D. Juan Bautista Diamante.
Laberinto Decreta *(sic)*, — de Lope.
Labrador de Tormes, — de Lope.
Labrador mas Honrado, — de Don Francisco de Roxas.
Labrador, Rey, y Monge, — de Don Pedro Lanini Sagredo, y Don Isidro de Burgos.
Labrador Venturoso, — de Lope.
Lacayo Fingido.
Lados, y Ados hazen Dichosos, y Desdichados.
Ladron del Sacramento.
Lagos de San Vicente, — del Mro. Tirso de Molina.
Lagrimas de David, — de Calderòn.
Lagrimas de David, — del Doctor Felipe Godinez.
Lagrimas de David, — de Lope.
La misma Conciencia Acusa, — de Don Agustin Moreto.
Lances de Amor, y Fortuna, — de Calderòn.
Lanza por Lanza la de Luis de Almansa, — de Lope.
Laura Perseguida, — de Lope.
Laurèl de Apolo, — de Calderòn.
Laurèl de la Fortuna, — de Moscoso.
Lavandera de Napoles.
Lavar con Sangre la Mancha.
Lavar sin Sangre una Ofensa, — de Don Ramòn Montero de Espinosa.
Lazo, Vanda, y Retrato, — de Don Diego Enriquez.

L. y e.

Leal Criado, — de Lope.

Lealtad, Amor, y Amistad, — de Lope.
Lealtad de Artes de Algarve, — de Calderòn.
Lealtad contra el Amor.
Lealtad contra la Embidia, — del Maestro Tirso de Molina.
Lealtad contra su Rey, — de Don Juan de Villegas.
Lealtad en el Agravio, — de Lope.
Lealtad en las Injurias, — de Don Diego de Figueroa y Cordova.
Lealtad en la Traycion, — de Lope.
Legado Martyr, — de Don Luis de Velmonte.
Legitima Bastarda.
Legitimo Bastardo, — de Don Christoval de Morales.
Lego de Alcalà, — de Don Juan Velez.
Lego del Carmen, — de Don Agustin Moreto.
Leño de Meleadro, — de Lope.
Leon Apostolico, — de Lope.
Leoncio, y Montano, — de los Figueroas.
Leonido, y Marfisa, — de Calderòn.
Letrado del Cielo, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Levantamiento del Ilustre Theofilo.
Levita Aragonès, — de Lozano.
Ley Executada, — de Lope.

L. y i.

Libertad de Castilla, — de Lope.
Libertad de España, — de Don Antonio de la Cueva.
Libertad de Israèl, — de Don Joseph de Arroyo.
Libertad de Roma, — de Don Antonio de la Cueva.
Libertad de San Isidro, — de Lope.
Libertad mas Gloriosa.
Licenciado Vidriera, — de Don Agustin Moreto.
Lides de Amor, y Desdèn, — de D. Juan Bautista Diamante.
Limpieza no Manchada, — de Lope.
Linages haze el Amor.
Lindo Don Diego, — de Don Agustin Moreto.

Lindona de Galicia, — de Lope.
Lisandro, y Rosolea.
Lyses de Francia, — del Doctor Mirademesqua.
Lisongero en Palacio, — de Don Juan de Villegas.

L. y o.

Loca, Cuerda, Enamorada, — de D. Juan de Benavides.
Loca del Cielo, — de Don Francisco de Roxas.
Loco Cuerdo, — de Lope.
Loco Cuerdo, — de Valdivieso.
Loco en la Penitencia.
Loco por Fuerza, — de Lope.
Loco Santo, — de Lope.
Locos de Valencia, — de Lope.
Locos por el Cielo, — de Lope.
Locura Cuerda, — de Don Juan de Sylba.
Locura por la Honra, — de Lope.
Locuras, y Amores del Principe Fisverto.
Lo Fingido Verdadero, — de Lope.
Lo mas es saber Vencerse, — de Don Francisco Sicardo.
Lo mas priva lo Menos, — de Don Geronymo Cifuentes.
Lo Mejor, es lo Mejor, — de Don Antonio Cardona.
Lo que ay que fiar del Mundo, — de Lope.
Lo que Dios à el Hombre precia, — de Don Francisco de Roxas.
Lo que es agraviar à un Noble, 1. y 2. Parte.
Lo que es Comedia, — de D. Gaspar de Saravia y Mendoza.
Lo que es Privar, — de Jacinto Cordero.
Lo que està Determinado, — de Lope.
Lo que es un Coche en Madrid, — de Lope.
Lo que ha de Ser, — de Lope.
Lo que haze un Manto en Madrid, — de Calderòn.
Lo que merece el Valor, — de Calderòn.
Lo que merece un Soldado, — de Don Agustin Moreto.
Lo que mienten los Indicios, — de D. Francisco de Roxas.

Lo que passa en una Noche, — de Don Luis Coello.
Lo que passa en una Tarde.
Lo que passa en una Venta, — de D. Christoval de Monroy.
Lo que passa en un Mesòn, — de D. Christoval de Monroy.
Lo que passa en un Torno de Monjas.
Lo que piensas te Hago, — de D. Juan de Benavides.
Lo que puede el oìr Missa, — del Doctor Mirademesqua.
Lo que puede la Aprehension, — de Don Agustin Moreto.
Lo que puede la Crianza, — de Don Juan de Villegas.
Lo que puede la Porfia, — de Don Luis Coello.
Lo que pueden Amor, y Zelos.
Lo que puede un Agravio, — de Lope.
Lo que puede una Sospecha, — del Doctor Mirademesqua.
Lo que puede un Desengaño, — de D. Christoval de Monroy.
Lo que queria vèr el Marquès de Villena, — de Don Francisco de Roxas.
Lo que son Juicios del Cielo, — de Don Juan de Perez de Montalvàn.
Lo que son Mugeres, — de Don Francisco de Roxas.
Lo que son Suegro, y Cuñado, — de Don Geronymo Cifuentes.
Lo que toca al Valor, — del Doctor Mirademesqua.
Lo que vale dàr por Dios.
Lo que vale ser Devoto de San Antonio de Padua, — de Don Joseph Cañizares.
Lo que vale un Español, — de Don Diego Fernandez de Solana.
Lorenzo me llamo, — de Don Juan de Matos Fragoso.

L. y u.

Lucero de Castilla, y Luna de Aragon, — de Luis Velez de Guevara.
Lucero de Florencia, — de Sandoval.
Lucero de Madrid, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Lucero de Madrid, — de Don Antonio Zamora.
Lucero de Madrid, — de dos Ingenios.

Luceros de la Iglesia.
Lucha de Amor, y Amistad, — de Don Juan Perez de Montalvàn.
Lucidoro Aragonès, — de D. Juan de Villegas.
Lucinda Perseguida, — de Lope.
Lucir con agena Estrella, — de Francisco Manuel.
Lucrecia, y Tarquino, — de D. Francisco de Roxas.
Ludovico el Piadoso, — del Doctor Felipe Godinez.
Luis Perez el Gallego, — de Calderòn.
Luis Perez el Gallego, 2. Parte.
Luna de Florencia.
Luna de la Sagra, — de Don Francisco de Quiròs.
Luna de la Sierra, — de Don Juan Velez.
Lupercia Constante.
Luz del Sol de Oriente.
Luzes del Evangelio.

M. Y A.

Madre de la Mejor, — de Lope.
Madrid Agradecida.
Maestro de Alexandro, — de D. Fernando de Zarate.
Maestro de Danzar, — de Calderòn.
Maestro de Danzar, — de Lope.
Magdalena de Roma, — de D. Juan Bautista Diamante.
Mago de Inglaterra.
Mal Casada, — de Lope.
Mal Casados de Valencia, — de D. Guillèn de Castro.
Maldicion contra Sì, — de Don Vicente Ximenez.
Maldito de su Padre, — de Lope.
Mal Pagador en Pajas, — de Calderòn.
Manasès, Rey de Judèa, — de Orozco.
Mancebo del Camino, — de D. Juan Bautista Diamante.
Mancebòn de los Palacios, — de D. Juan Velez.

Manga de Sarracino, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Manganilla de Melilla, — de D. Juan de Alarcòn.
Manos Blancas no Ofenden, — de Calderòn.
Manzana de la Discordia, — de D. Guillèn de Castro.
Manzana de Oro, — de Salvo.
Mañana serà otro Dia, — de Calderòn.
Mañanas de Abril, y Mayo, — de Calderòn.
Maravillas de Bavilonia, — de D. Guillèn de Castro.
Maravillas de Dios.
Marco Antonio, y Cleopatra, — de Calderòn.
Margarita del Cielo, — de D. Fernando de Zaràte.
Margarita Preciosa, — de Calderòn.
Marica la del Puchero, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Marido Assegurado, — de D. Carlos Boil.
Marido de su Hermana, — de D. Juan de Villegas.
Marido de su Madre, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Marido haze Muger, — de D. Antonio de Mendoza.
Marido mas Firme, — de Lope.
Mari Hernandez la Gallega, — del Mro. Tirso de Molina.
Marina la Porquera, — de D. Andrès de Claramonte.
Mariscàl de Viròn, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Mariscàl de Viròn, — de D. Juan Maldonado.
Marmol de Felisardo, — de Lope.
Marmoles haze la Embidia.
Marquès de Camarin, — del Maestro Tirso de Molina.
Marquès de las Navas, — de Lope.
Marquès de las Navas, — del Doctor Mirademesqua.
Marquès del Basto, — de D. Juan Velez.
Marquès del Cigarràl, — de D. Alonso Castillo y Solorzano.
Marquès del Cigarral, — de D. Agustin Moreto.
Marquès del Valle, — de Lope.
Marquès de Mantua, — de Lope.
Marquès de Villena, — de Calderòn.
Marta la Piadosa, — del Maestro Tirso de Molina.

Marta la Romanantina, — de D. Joseph Cañizares.
Marte Español, — de D. Juan de Benavides.
Marte, y Velona en Ungria, — de Antonio Faxardo y Azevedo.
Martin Pelaez.
Martyr antes de Nacer, — de Don Balthasar de Funes y Villalpando.
Martyr de Madrid, — del Doctor Mirademesqua.
Martyr de Portugàl, — de Calderòn.
Martyres de Calahorra, — de D. Francisco de Roxas.
Martyres de Carlete.
Martyres de Cordova, — de D. Guillèn de Castro.
Martyres del Deseo.
Martyres de Madrid, — de Lope.
Martyres de Madrid, — de tres Ingenios.
Martyres de Toledo, — de Gerardo Lobo.
Martyres de Valencia, — de D. Francisco de Roxas.
Martyres de Vitesco.
Martyres del Xapòn, — del Doctor Mirademesqua.
Martyrio de San Estevan.
Martyrio mas Sangriento.
Martyr Valiente en Roma.
Martyr, y Rey de Sevilla, — de D. Fernando de Zarate.
Mas Amada de Christo, — de Don Joseph Cañizares. 1. y 2. Parte.
Mas Amante Pastor.
Mas Constante Muger, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Mas Constante Muger, — de Don Juan Maldonado. — Burlesca.
Mas Dichosa Venganza, — de D. Diego Muget y Solìs.
Mas Dichoso en su Patria.
Mas Dichoso Ofensor, — de D. Diego del Barco.
Mas Dichoso Portal.
Mas Dichoso Prodigio.
Mas Dichosos Hermanos, — de D. Agustin Moreto.

Mas Divino Remedio, y Aurora de San Ginès, — de Don Alexandro de Arboleda.
Mas Encanto es la Hermosura, — de Don Juan Bautista Diamante.
Mas es el Ruydo, que las Nuezes, — de Don Francisco Vances Candamo.
Mas es Querer, que Poder, — de Don Diego de Roxas y Argomedo.
Mas Firme es la Muger si una vez llega à Querer, de Don Joseph Cañizares.
Mas Galàn Portuguès, Duque de Verganza, — de Lope.
Mas Heroyca Fineza, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Mas Heroyco Silencio, — de Cardona.
Mas Hidalga Hermosura.
Mas Ilustre Francès, — de D. Agustin Moreto.
Mas Impropio Verdugo, — de D. Francisco de Roxas.
Mas Impropio Verdugo, — Burlesca.
Mas Justo Rey de Grecia, — de D. Eugenio Lobo.
Mas la Amistad que la Sangre, — de D. Andrès Baeza.
Mas Mal ay en la Aldehuela, — de Lope.
Mas Merece quien mas Ama, — de D. Antonio de Mendoza.
Mas Pesa el Rey que la Sangre, — de D. Francisco de Roxas.
Mas Pesan Pajas, que Culpas.
Mas Piadoso Troyano, — de D. Juan de Villegas.
Mas Puede Amor, que el Dolor.
Mas Puede Amor, que la Muerte, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Mas Pueden Zelos, que Amor, — de Lope.
Mas Pueden Zelos, que Amor, — de Villalpando.
Mas Sacrilego Rey.
Mas Triumpha el Amor Rendido, — de D. Agustin de Salazar.
Mas Vale à quien Dios Ayuda, — de Don Christoval de Monroy.
Mas Vale el Hombre, que el Nombre, — de Don Francisco Vances Candamo.

Mas Vale Fingir, que Amar, — del Doct. Mirademesqua.
Mas Valeis vos Antona, que la Corte toda, — de Lope.
Mas Vale Maña que Fuerza, — de D. Francisco de Roxas.
Mas Vale Salto de Mata, que Ruego de Buenos, — de Lope.
Mas Valiente Andaluz, — de D. Christoval de Monroy.
Mas Valiente Desprecio, — de Fr. Miguèl de la Vega.
Mas Valiera Callarlo, que Decirlo, — de Villayzàn.
Mas Verdadera Copia del Mejor Original, — de D. Agustin Moreto.
Matar con buena Intencion.
Matar por Zelos su Dama, — del Maestro Juan Cabezas.
Matarse por no Morirse, — de Don Antonio Zamora.
Matheo Vizconde, — de D. Mathias de Ayala.
Matracas de Sevilla.
Maxico de Salerno, y Espiritu Foleto.
Maxico de Salerno, — de Salvo. 1. 2. 3. 4. y 5. Parte.
Maxico Prodigioso, — de Calderòn.
Maxico Segismundo, — de D. Thomàs Bernardo Sanchez.
Mayorazgo Dudoso, — de Lope.
Mayorazgo Figura.
Mayor Casamentero, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Mayor Constancia de Mucio Ezebola, — de Don Francisco de Leyva Ramirez de Arellano.
Mayor Contrario Amigo, — de D. Juan de Villegas.
Mayor Corona, — de Lope.
Mayor Desengaño, — del Maestro Tyrso de Molina.
Mayor Desgracia de Carlos Quinto, — de Lope.
Mayor Desgracia de Carlos Quinto, — de Guevara.
Mayor Desgracia de Carlos Quinto, — de Bartholomè de Enciso.
Mayor Dicha en el Monte, — de Lope.
Mayordomo de Dios.
Mayordomo de la Duquesa de Amalfi, — de Lope.
Mayor Encanto Amor, — de Calderòn.
Mayor Encanto Zelos, — de D. Ramòn Montero de Espinosa.

Mayores tres Prodigios, — de Francisco Manuel.
Mayor Fineza, — de Calderòn.
Mayor Hazaña de Alcides, Dragma Musico, à el Despososrio del Principe Don Carlos con la Princesa de Orleans.
Mayor Hazaña de Alexandro Magno, — de Lope.
Mayor Hazaña del Emperador Carlos Quinto, — de tres Ingenios.
Mayor Hazaña del Emperador Carlos Quinto, — de Bartholomè de Enciso.
Mayor Impossible, — de Lope.
Mayor Mal ay en la Vida, — de D. Fernando de Zarate.
Mayor Monstruo del Mundo, — de Calderòn.
Mayor Monstruo, los Zelos, — de Calderòn.
Mayor Prodigio, — de Lope.
Mayor Rey de los Reyes, — de Calderòn.
Mayor Rey de los Reyes, — de Lope.
Mayor Trance de Honor, — de Jacinto Cordero.
Mayor Triumpho de Julio Cesar, — de Don Francisco Herrera.
Mayor Vassallo de Mayor Señor, — de Monroy.
Mayor Venganza de Honor, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Mayor Victoria, — de Lope.
Mayor Victoria de Alemania, — de Lope.
Mayor Victoria de Constantino Magno, — de D. Ambrosio de Arce.
Mayor Virtud de un Rey, — de Lope.
Mazariegos, y Monsalves, — de D. Antonio Zamora.
Mazas de Aragon.

M. y e.

Medicis de Florencia, — de Bartholomè de Enciso.
Medico de su Amor, — de D. Francisco de Roxas.
Medico de su Honra, — de Calderòn.
Medico de su Honra, — de Lope.

Medico Pintor, — de D. Fernando de Zarate.
Medico Prodigioso.
Medicos Divinos.
Mejor Alcalde el Rey, — de D. Antonio Martinez.
Mejor Alcalde el Rey, — de Lope.
Mejor Amigo el Muerto, — de tres Ingenios.
Mejor Amigo el Rey, — de D. Agustin Moreto.
Mejor Casamentero, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Mejor Desengaño, — del Maestro Tirso de Molina.
Mejor Enamorada la Magdalena, — de Lope.
Mejor Escudo es Dios, — de Pedro de Barcia, 1. y 2. Parte.
Mejor Espigadera, — del Maestro Tirso de Molina.
Mejor Esposo, — de D. Guillèn de Castro.
Mejor Està que Estaba, — de Calderòn.
Mejor Flor de Sicilia, — de D. Agustin de Salazar.
Mejor Fruto de un Arbol, Nuestra Señora de Balvanera.
Mejor Hijo de Madrid.
Mejor Luna Africana, — de Calderòn.
Mejor Luz de Sevilla, — de D. Geronymo Guedeja y Quiroga.
Mejor Maestro Amor, — de Manuel Gonzalez de Torres.
Mejor Maestro el Tiempo, — de Lope.
Mejor Mozo de España, — de Lope.
Mejor Padre de los Pobres, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Mejor Par de los Doce, — de dos Ingenios.
Mejor Par de los Doce, — del. Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Mejor Pastor Descalzo.
Mejor Platero, — de D. Joseph Bernardo Saavedra.
Mejor Representante, — de tres Ingenios.
Mejor Rey de Borgoña, — de D. Alonso de Quevedo.
Mejor Rey del Mundo, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Mejor Rey en Rehenes, — de D. Juan Velez.
Mejor Testigo el Muerto, — de D. Luis de Velmonte.
Mejor Testigo el Rey, — de Calderòn.

Mejor Testigo es Dios, — de Calderòn.
Mejor Tutor es Dios, — de Calderòn.
Melancolico, — del Maestro Tirso de Molina.
Melindres de Velisa, — de Lope.
Memoria de la Muerte, — de Don Christoval de Monroy.
Mentirosa Verdad, — de D. Juan de Villegas.
Mentiroso, — de Lope.
Mentir por Inclinacion.
Mentir por razon de Estado, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Mentir, y mudarse à un Tiempo, — de los Figueroas.
Mercader Amante, — de D. Francisco de Aguilar.
Mercader de Toledo.
Merced en el Castigo, — de Lope.
Merecer de la Fortuna, — de dos Ingenios.
Merecer para Alcanzar, — de D. Agustin Moreto.
Merito en la Templanza, — de Lope.
Merito es la Corona, — de D. Agustin de Salazar.
Mesa de Ingenio, y Combidado de Piedra.
Mesonero del Cielo, — del Doctor Mirademesqua.
Metamorfosea, — del Padre Valentin de Cespedes.

M. y i.

Mientras Yo podo las Viñas.
Milagro por los Zelos, — de Lope.
Milagrosa Eleccion, — del Doctor Felipe Godinez.
Milagrosa Eleccion de Pio V. — de D. Agustin Moreto.
Milagros del Desprecio, — de Lope.
Milagros del Santo Christo del Valle, — de Ribera.
Milagros del Serafin, — de D. Alonso de Ossuna.
Minimo Calabrès, — de Melgarejo.
Mira al Fin, — de un Ingenio.
Mira al Fin, — de D. Pedro Rosete.
Mirad à quien Alabais, — de Lope.

Misma Conciencia Acusa, — de D. Agustin Moreto.
Missas de San Vicente Ferrer, — de Don Fernando de Zarate.
Mytra de Zaragoza.
Mytra, y Pluma en la Cruz, — del Mro. Thomàs de la Paz.

M. y o.

Mocedades de Bernardo del Carpio, — de Lope.
Mocedades del Cid, — de D. Geronymo Cancer. — Burlesca.
Mocedades del Cid, — de D. Guillèn de Castro.
Mocedades del Duque de Ossuna, — de D. Juan de Sylba.
Mocedades de Roldàn, — de Lope.
Molino, — de Lope.
Monarca mas Prudente, — de Don Felipe Rodriguez de Ledesma.
Monja Alferez, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Monstruo de Barcelona, — de Juan Hidalgo.
Monstruo de la Amistad, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Monstruo de la Fortuna.
Monstruo de la Fortuna, la Reyna Juana.
Monstruo de los Jardines, — de Calderòn.
Monstruo Napolitano, Horror, y Escarmiento, — de Don Joseph Cañizares.
Montaña de los Angeles.
Montañesa de Asturias, — de D. Juan Velez.
Montañesa Famosa, — de Lope.
Mantañès Juan Pasqual.
Montes afirma el Desdèn, — de Don Joseph Cañizares. — Zarzuela.
Montescos, y Capeletes, — de D. Francisco de Roxas.
Morica Garrida, — de Don Juan de Villegas.
Morir à un tiempo, y Vivir, — del Mro. Juan Cabezas.
Morir en Cruz dà la Vida.
Morir en la Cruz con Christo.
Morir pensando Matar, — de D. Francisco de Roxas.

Morir por vivir con Honra.
Morir, y dissimular, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Mosquetero de Flandes, — de D. Francisco Gonzalez Bustos.
Moza de Cantaro, — de Lope.
Mozuela del Sastre, ò no ay Disfraz en la Nobleza, — de Don Antonio Tellez de Azebedo.

M. y u.

Muchos Aciertos de un Yerro, — de D. Diego de Figueroa y Cordova.
Muchos Indicios sin Culpa, — de Calderòn.
Mucio Ezebola.
Mudable Arrepentido, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Mudanza en el Amor, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Mudanzas de la Fortuna, — de Calderòn.
Mudanzas de la Fortuna, y Sucessos de Don Beltràn, — de Lope.
Mudanzas de la Fortuna, y Firmezas de Amor, — de Don Christoval de Monroy.
Mudarse por Mejorarse, — de Don Juan de Alarcòn.
Mudarse por Mejorarse, — de D. Fernando de Zarate.
Muerta Viva Santa Christina, — de D. Joseph Cañizares.
Muerte de Ayàx, y Telamòn, — de D. Antonio de la Cueva.
Muerte de Baldovinos, — de D. Geronymo Cancer. — Burlesca.
Muerte del Rey de Suecia.
Muerte del Rey D. Sancho, — de D. Antonio de la Cueva.
Muerte mas Venturosa.
Muerte, y Colocacion de San Isidro.
Muertos Vivos, — de Lope.
Muger, Angel, y Milagro, — de Don Juan de Vera y Villaroèl.
Muger contra el Consejo, — de Ulloa.
Muger contra el Consejo, — de tres Ingenios.
Muger de Perifañes, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Muger de Perivañez, — de tres Ingenios.
Mugeres, quando Quieren, — de Calderòn.

Mugeres sin Hombres, — de Lope.
Mugeres, y Criados.
Muger Juez de su Marido.
Muger Llora, y Venceràs, — de Calderòn.
Muger por Fuerza, — del Maestro Tirso de Molina.
Muger que manda en Casa, — del Maestro Tirso de Molina.
Mundo al Revès.
Muñecas de Marcela, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Murallas del Casal, — de dos Ingenios.
Murmuraciones de la Aldea, — de D. Francisco de Roxas.
Muros de Gericò, — de D. Sebastian de Olivares.
Musico por Amor, y Asturiano en el Corte, — de Don Joseph Cañizares.
Muzarabes de Toledo, — de Juan Hidalgo.

N. y a.

Nabuco Donosor, — de tres Ingenios.
Nacimiento de Christo, — de Lope.
Nacimiento de Christo, — de D. Juan Bautista Diamante.
Nacimiento del Alva, — de Lope.
Nacimiento del Alva para que naciesse el Sol.
Nacimiento de lo *(sic)* Mejor, — del Mro. Valdivieso.
Nacimiento de Montesinos, — de D. Guillèn de Castro.
Nacimiento de San Francisco.
Nacimiento de Ursòn, y Valentin, — de Lope.
Nadie diga mal del Dia, hasta que la Luz se acabe.
Nadie fie en lo que Vè, porque se engañan los Ojos, — de Lope.
Nadie fie su Secreto, — de Calderòn.
Nadie haga bien à Traydores, — de Don Francisco de Roxas.
Nadie pierda la Esperanza en el mayor Impossible,— de Lemus.
Nadie se atreva à el Honor, — de Don Antonio de la Cueva.
Nadie se Conoce, — de Lope.
Narciso en su Opinion, — de D. Guillèn de Castro.

Nardo Antonio Vandolero, — de Lope.
Natural Desdichado.
Naufragio Prodigioso, — de Lope.

N. y e.

Necedad del Discreto, — de Lope.
Negra por el Honor, — de Don Agustin Moreto.
Negro del Cuerpo Blanco, — de un Ingenio.
Negro del mejor Amo, — de Don Juan Velez.
Negro del mejor Amo, — de Lope.
Negro del mejor Amo, — del Doctor Mirademesqua.
Negro mas Prodigioso, — de D. Juan Bautista Diamante.

N. y i.

Ni Amor se libra de Amor, — de Calderòn.
Nieto de su Padre, — de D. Guillèn de Castro.
Ni Fies, ni Désconfies.
Nimpha del Cielo.
Niña de Gomez Arias, — de Calderòn.
Niña de Gomez Arias, — de un Ingenio.
Niña de Plata, y Burla Vengada, — de Lope.
Niñèz de San Isidro, — de Lope.
Niñezes de David, — de D. Manuel de Bargas.
Niñezes del Padre Roxas, — de Lope.
Niñezes de Roldàn.
Niñezes de San Pedro Pasquàl.
Niño de Zaragoza, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Niño Diablo, — de Lope.
Niño Inocente de la Guarda, — de Lope.
Niño Pastor, — de Lope.

N. y o.

No amar la mayor Fineza, — de D. Juan de Zavaleta.
No Aspirar à Merecer, — de D. Juan Bautista Diamante.
No avrà Mal donde ay Muger, — de Calderòn.

No ay Agravios como Zelos, si son los Zelos Ofensa, — de Don Antonio de Frias.
No ay Amar como Fingir, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
No ay Amigo para Amigo, — de D. Francisco de Roxas.
No ay Amor donde ay Agravio, — de D. Gaspar de Saravia y Mendoza.
No ay Amor donde no ay Zelos, — de D. Christoval de Monroy.
No ay Bien sin Ageno Daño, — de Don Antonio de Huerta.
No ay Burlas con el Amor, — de Calderòn.
No ay Burlas con las Mugeres, — del Doct. Mirademesqua.
No ay Castigo contra Amor, — del Mro. Juan Cabezas.
No ay Cautelas contra el Cielo, — de Don Antonio Faxardo y Azevedo.
No ay Ciencia contra el Amor.
No ay contra el Amor Encanto.
No ay contra el Amor Poder, — de D. Juan Velez.
No ay contra el Amor Poder, — de D. Antonio Enriquez Gomez.
No ay contra el Honor Poder, — de D. Antonio Enriquez Gomez.
No ay contra la Razon Fuerza.
No ay contra la Suerte Industria.
No ay contra Lealtad Cautelas.
No ay contra un Padre Razon, — de D. Francisco de Leyba.
No ay cosa buena por Fuerza.
No ay cosa como Callàr, — de Calderòn.
No ay Cuenta con Serranos, — de D. Antonio Martinez.
No ay Culpa donde ay Amor, — de Veltràn.
No ay Dicha hasta la Muerte.
No ay Dicha, ni Desdicha hasta la Muerte, — de Don Francisco de Roxas.
No ay Disfraz en la Nobleza, y Mozuela del Sastre, — de D. Antonio Tellez de Azebedo.
No ay Duelo entre dos Amigos, — de Don Francisco de Roxas.
No ay Fuerzas contra el Amor.
No ay gusto como la Honra, — de D. Antonio de Mendoza.

No ay Mal que por Bien no Venga, — de Don Juan de Alarcòn.
No ay mas mal, que Casarse, — de D. Fernando de Zarate.
No ay mas Saber, que es *(sic)* Salvarse, — de D. Christoval de Monroy.
No ay Odio, que Amor no Venza.
No ay peor Sordo, — del Mro. Tirso de Molina.
No ay Plazo que no se Llegue, ni Deudas que no se Paguen, — de Don Jacinto Cordero.
No ay Prevencion contra el Ado,
No ay Privanza sin Embidia, — de Nota.
No ay Prudencia quando ay Zelos.
No ay que creer en Agüeros.
No ay que fiarse de Nadie.
No ay Reynar como Vivir, — del Doc. Mirademesqua.
No ay Reyno como el de Dios.
No ay Resistencia à los Ados.
No ay Secreto que lo Sea.
No ay Secreto sin Prudencia.
No ay ser Padre siendo Rey, — de Don Francisco de Roxas.
No ay Valor contra los Zelos.
No ay Veneno como Amor, — del Mro. Antonio Faxardo y Azevedo.
No ay Vida como la Honra, — de Lope.
No ay Vida como la Honra, — de Lope. — Burlesca.
No ay Vida como la Honra, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn. — Seria.
No basta en Amor lo Fino.
Nobios de Hornachuelos, — de Lope.
Noble Martin Pelaez, y Vida, y Muerte del Cid.
Nobles como han de Ser, — de Lope.
Noble siempre es Valiente, — de D. Fernando de Zarate.
No cabe mas en Amor, ni ay Amor firme sin Zelos, — de Carbonèl.
No cabe Verdad, y Zelos.

Noche de San Juan, — de Lope.
Noche Toledana, — de Lope.
No es Amor como se Pinta.
No està en Matar el Vencer, — de D. Juan de Matos Fragoso.
No guardas tu tu Secreto, — de Calderòn.
No intente el que no es Dichoso, — de D. Francisco de Roxas.
No le Arriendo la Ganancia.
Nombre para la Tierra, y la Vida para el Cielo, — de Medrano.
No muda el Amor semblante, — de Ulloa.
No muere quien vive en Dios, — de Don Antonio de Zamora.
No puede mentir el Cielo, — de D. Diego Enriquez.
No puede Ser, — de D. Agustin Moreto.
No se perdiò Jornada por oìr Missa, y dàr Cebada.
No se pierden las Finezas, — de D. Andrès Baeza.
No siempre lo Peor es Cierto, — de Calderòn.
No siempre ofenden los Zelos.

N. y u.

Nuera Humilde, — de D. Francisco de Aguilar.
Nuestra Señora de Atocha, — de D. Francisco de Roxas.
Nuestra Señora de Atocha, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Nuestra Señora de Guadalupe.
Nuestra Señora de la Almudena, — de Calderòn. 1. y 2. P.
Nuestra Señora de la Aurora, — de D. Agustin Moreto.
Nuestra Señora de la Candelaria, — de Lope.
Nuestra Señora de la Inclusa, — de Luis Velez de Guevara.
Nuestra Señora de la Luz, — de D. Francisco Salgado.
Nuestra Señora de la Novena, que està en San Sebastian de Madrid, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Nuestra Señora de las Nieves.
Nuestra Señora de la Victoria, — de D. Francisco de Leyba.
Nuestra Señora del Espino.
Nuestra Señora del Hoyo, — de dos Ingenios.
Nuestra Señora del Mar, — de Juan de Benavides.

Nuestra Señora de los Remedios, — de Calderòn.
Nuestra Señora de los Reyes, — de D. Geronymo Guedeja y Quiroga.
Nuestra Señora del Pilar, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Nuestra Señora del Rosario, — de D. Pedro Herrero.
Nuestra Señora del Rosario, y Enemiga de su Sangre.
Nuestra Señora de Regla, — de D Ambrosio de Cuenca.
Nuestra Señora de Sopetràn.
Nuestra Señora de Valbanera.
Nueva Ira de Dios, — de D. Juan Velez.
Nueva Legisladora, — de Fr. Francisco de Guadarrama.
Nueva Maravilla de la Gracia, — de Don Pedro Lanini Sagredo.
Nuevas Armas de Amor, — de D. Joseph Cañizares.
Nueva Victoria del Marquès de Santa Cruz, — de Lope.
Nuevo Espejo en la Corte, Nuestra Señora de Belèn.
Nuevo Imperio de Amor.
Nuevo Jardin de las Esperides.
Nuevo Joseph en Francia.
Nuevo Mundo, descubierto por Colòn, — de Lope.
Nuevo Mundo en Castilla, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Nuevo Olympo, — de D. Gabrièl Bocangel.
Nulidades del Amor, — de Don Thomàs de Añorbe y Corregèl.
Numancia Cercada.
Numancia Destruìda, — de D. Fr. de Roxas.
Numa Pompilio.
Nunca lo Peor es Cierto, — de Calderòn.
Nunca Mucho cuesta Poco, — de Lope.
Nunca Peor.
Nunca tarda la Verdad.
Nuncio Falso de Portugal.

O. Y B.

Obediencia Laureada, — de Lope.

Obispo de Crovia San Estanislao, — de Don Fernando de Zarate.
Obligacion à las Mugeres, — de D. Juan Velez.
Obligados, y Ofendidos, — de D. Francisco de Roxas.
Obligar con el Agravio, — de D. Francisco Victoria.
Obligar contra su Sangre, — del Doct. Mirademesqua.
Obligar Ofendiendo, — de Don Francisco Mesa y Villavicencio.
Obra del Pecador, — del Lic. D. Juan Caxesi.
Obrar Bien, que Dios es Dios, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Obrar contra su Intencion, — de D. Antonio Cardona, Marquès de Castèl-Novo.
Obras son Amores, — de Lope.
Obras son Calidad.
Obstinado Sapricio, y el Revenido Niceforo.

O. y c.

Ocasion haze al Ladron, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Ocasion haze al Ladron, — de D. Agustin Moreto.
Ocasion Perdida, — de Lope.
Ocasion, Virtud, Muger.
Octava Maravilla, — de Lope.

O. y e.

O el Frayle ha de ser Ladron, ò el Ladron ha de ser Frayle, — Doct. Phelipe Godinez.

O. y f.

Ofender con las Finezas, — del Lic. Don Geronymo de Villayzàn.
Ofensa, y Venganza en el Retrato, — de D. Juan de Moxica.
Ofensor de sì mismo, — de Don Christvoal de Monroy.

O. y j.

Ojos del Cielo, — del Lic. Justiniano.

O. y l.

Olympa, y Vereno, — de [1] Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Oliveros de Castilla, — de Calderòn.
Olvidar Amando, — de D. Francisco de Quiròs.
Olvidar para Vivir, — de Miguèl de Bermudez.
Ollero de Ocaña, — de Luis Velez de Guevara.

O. y n.

Onze mil Virgenes, y Santa Ursula.

O. y p.

Opera Ezenica à la Entrada de la Señora Doña Luysa Isabèl de Borbòn, Princesa de Asturias.
Oponerse à las Estrellas.
Oposicion de dos Vandos. 1. y 2. Parte.

O. y r.

Oraculo de Buto.
Origen de la Iglesia de San Salvador.
Origen de los Guevaras.
Origen de los Cessares de Roma.
Origen de los Machucas, — de Pantaleon.
Origen de Nuestra Señora de las Angustias, — de Antonio Faxardo y Azebedo.
Origen, Perdida, y Restauracion de Nuestra Señora del Sagrario, — de Calderòn.
Origen, y Fundacion del Orden de Calatrava.
Orlando Furioso, — de Don Francisco Vances Candamo.

O. y s.

Ossar Morir dà la Vida, — de Don Juan de Zavaleta.

O. y t.

Otro Demonio tenemos, — de Don Juan Velez.

O. y u.

Oveja contra el Pastor, — de Don Thomàs de Añorbe y Corregèl.

P. Y A.

Pachecos, y Palomeques.
Paciencia de Job, — de Calderòn.
Paciencia en la Fortuna.
Paciencia en los Trabajos, — del Doctor Felipe Godinez.
Padrastro, y las Hijazas, — de Don Antonio de Salas Barbadillo.
Padre de su Enemigo, — de D. Juan de Villegas.
Padrino Desposado, — de Lope.
Padrino de su Afrenta.
Pagar en propia Moneda, — de D. Guillèn de Castro.
Pagarse en la misma Flor, — de Don Feliz Possueon Moreno.
Page de D. Alvaro, — de D. Juan Velez.
Palabra en la Muger, — de Calderòn.
Palabras, y Plumas, — del Maestro Tirso de Molina.
Palabra Vengada, — de D. Fernando de Zarate.
Palacio Confuso, — del Doctor Mirademesqua.
Palacio Confuso, — de Lope.
Palacios de Galeana, — de Lope.
Palacios de Laura.
Palas de Ungria, — de D. Francisco Llovergart.
Palmerin de Oliva, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Paloma de Toledo, — de Lope.
Paloma Dominicana, — de D. Antonio Tellez. 1. y 2. Parte.
Panal en el Leon.
Para con todos Hermanos, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Parayso de Laura.
Para vencer Amor, querer Vencerle, — de Calderòn.
Parecer Traydor sin Serlo.
Parecido, — de D. Agustin Moreto.

Paredes Oyen, — de D. Juan de Alarcòn.
Parto de las Montañas, — del Mro. Juan Cabezas.
Pasmo de Penitencia, — de Juan Velasco.
Passar del Arroyo, — de Lope.
Passion Vencida de Afecto, — de D. Juan Bautista Diamante.
Passo Honroso.
Pastoral de Jacinto, — de Lope.
Pastores de Belèn.
Pastor Fido, — de tres Ingenios.
Pastor Fido, — de Lope.
Patriarca Don Juan de Ribera, — de Don Francisco de Aguilar.
Patrona de Toledo, — de D. Mathias Fernandez de Consuegra.
Patron de Salamanca, — de D. Juan de Vera y Villaroèl.
Paz en su Ley Fundada.
Pazes de los Reyes, — de Lope.
Paz General.

P. y e.

Pecador Convertido por el Angel de su Guarda.
Pechos Privilegiados, — de D. Juan de Alarcòn.
Pedir con mal Intento, — de Calderòn.
Pedir Favor al Contrario, — de D. Miguèl de Barrios.
Pedir Justicia al Culpado, — de D. Antonio Martinez.
Pedro Carbonero, — de Lope.
Pedro Urdimalas, — de Miguèl de Cervantes.
Pedro Urdimalas, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Pedro Vayalarde, — de D. Juan Salvo. 1. 2. 3. 4. y 5. P.
Pelear hasta Morir, — de D. Pedro Rosete.
Peligrar en los Remedios, — de D. Francisco de Roxas.
Peligro de la Amistad, — de D. Christoval de Morales.
Peligro de la Sangre, — de D. Gaspar de Puygalt.
Peligro en Alabarse.
Peligro en el Silencio.
Peligros de la Ausencia, — de Lope.

Pelope, y Phodamia, — Zarzuela.
Penitente Isabèl.
Peña de Francia, — del Mro. Tirso de Molina.
Peña de Francia, — de Lope.
Peñòn de los Velez de la Gomera, — de Juan Gomez Cabeza de Buey.
Peor està que Estaba, — de Calderòn.
Peor està que Estaba, — de Luis Alvarez.
Peor es un Tonto, que un Real de Aocho *(sic)*.
Peor es Urgarlo, — de D. Luis Coello.
Perder para Tener, — de Gaspar de Obregòn.
Perderse por no Perderse, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Pèrdida de España, — de Juan de Velasco y Guzmàn.
Pèrdidas del que Juega.
Pèrdida, y Restauracion de la Bahìa de Todos los Santos, — de Juan Antonio Correa.
Perdon castigo mas, — de Calderòn.
Peregrina del Cielo, — de Feliz Persio.
Peregrino en su Patria, y Milagroso Enfermero S. Roque, — D. Antonio Tellez de Azebedo.
Perfecta Casada, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Perfecto Cavallero, — de D. Guillèn [de] Castro.
Peribañez, y Comendador de Ocaña, — de Lope.
Perico el de los Palotes.
Perla Assombro del Mar.
Perla de Cathaluña, y Peñas de Monserrate, — de D. Juan de Vera y Villaroèl.
Perla de Inglaterra, y Peregrina de Ungria.
Perro del Hortelano, — de Lope.
Perseguida Amalthèa, — del Canonigo Tarrèga.
Perseguida Rosaura.
Perseguido.
Perseguido, — de Lope.
Perseguido Leonido.

Persèo, y Tibalda, — de Pedro Alvaro *(sic)* de Ayllòn.
Persilis, y Sigismunda, — de D. Francisco de Roxas.

P. y i.

Piadoso Aragonès, — de Lope.
Piadoso Veneciano, — de Lope.
Picarito en España, — de D. Joseph Cañizares.
Pico, y Canente.
Piedad en la Justicia, — de Don Guillèn de Castro.
Piedad Executada, — de Lope.
Piedad por Fuerza, — de D. Fernandò de Zarate.
Piedra Phylosophal, — de D. Francisco Vances Candamo.
Pinares de Cuenca, — de D. Francisco de Roxas, Procurador del Numero de la Ciudad de Toledo.
Pintor de su Deshonra, — de Calderòn.
Piramo, y Tisve, — de D. Pedro Rosete.

P. y l.

Plagas de Faraon, — de D. Joseph Arroyo.
Platero del Cielo, — de D. Antonio Martinez.
Plato de Genova.
Playa de San Lucar, — de Bartholomè Cortès.
Pleyto del Demonio con la Virgen.
Pleyto del Diablo con el Cura de Madrilejos.
Pleyto por la Honra, — de Lope.
Pleytos de Hernan Cortès.
Pleytos de Hernan Cortès, — de D. Joseph Cañizares.
Pleytos de Inglaterra, — de Lope.
Pluma, y Mytra en la Cruz.

P. y o.

Pobre Fingido.
Pobre mas Poderoso, — de Don Joseph de Arroyo.
Pobreza, Amor, y Fortuna, — de Don Diego de Figueroa y Cordova.

Pobreza Estimada, — de Lope.
Pobreza no es Vileza, — de Lope.
Pobrezas de Reynaldos, — de Lope.
Poco aprovechan Avisos, quando ay mala Inclinacion, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Pocos bastan, si son Buenos, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Poder de la Amistad, — de D. Agustin Moreto.
Poder en el Discreto.
Poder Vencido, — de Lope.
Poder, y Amor Compitiendo, — de D. Juan de la Calle.
Policiano, y Phylomena.
Polifemo, y Circe, — de Calderòn.
Poncella de Orleans, — de Don Antonio de Zamora, y D. Joseph Cañizares.
Ponces de Barcelona, — de Lope.
Pongale nombre el Discreto, — de D. Francisco Gomez de Acosta.
Porceles de Murcia, — de Lope.
Porcia, y Tancredo, — de D. Luis de Ulloa.
Por el Esfuerzo la Dicha, — de D. Luis Coello.
Por el Mal Vecino el Bien, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Por el Sotano, y el Torno, — del Maestro Tirso de Molina.
Porfia hasta el Temor, — de Lope.
Porfiando Vence Amor, — de Lope.
Porfiando Vence Amor, — de Calderòn.
Porfiar hasta Morir, — de Lope.
Por la Puente Juana, — de Lope.
Por Mejoria, — de Fr. Francisco de Guadarrama.
Por Mejoria, — de D. Juan de Alarcòn.
Por oìr Missa, y dàr Cebada, nunca se perdiò Jornada, — de D. Antonio de Zamora.
Por su Esposo, y por su Patria, — de Don Juan de la Hoz Mota.
Por su Rey, y por su Dama, — de Don Francisco Vances Candamo.

Portero de San Pablo.
Portuguesa, y Dicha del Forastero, — de Lope.
Postrer Duelo de España, — de Calderòn.
Postrer Godo de España, — de Lope.

P. y r.

Prado de Valencia, — del Canonigo Tarrèga.
Prados de Leon, — de Lope.
Premiar al Liberal.
Premio añade al Valor, — de Calderòn.
Premio de la Hermosura, — de Lope.
Premio de la Humildad, — de D. Vicente Gimenez.
Premio de la Humildad, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Premio de la Limosna, — de D. Antonio de Virhuega.
Premio de las Letras, — de Lope.
Premio de la Virtud, — de D. Pedro Guerrero.
Premio de la Virtud, — Burlesca, y Grave.
Premio del Bien Hablar, — de Lope.
Premio en la misma Pena, — de D. Agustin Moreto.
Premio en la misma Pena, — de Lope.
Premio en la Tyranìa, — de D. Francisco Valcarcel y Lugo.
Premio Precito Predestinado.
Preso, Muerto, y Vencedor, todos cumplen con su Honor.
Presumida, y Hermosa, — de D. Fernando de Zarate.
Pretender con Pobreza, — de D. Guillèn de Castro.
Pretendiente al Revès, — del Mro. Tirso de Molina.
Pretensor de su Madre, — del Mro. Juan Cabezas.
Prevencion es el Desdèn.
Primera Informacion, — de Lope.
Primer Assistente de Sevilla, — de D. Juan de la Hoz Mota.
Primer Carlos de Ungria, — de Lope.
Primer Conde de Flandes, — de D. Fernando de Zarate.
Primer Condenado, — del Doct. Felipe Godinez.
Primer Culpa del Hombre, — de Lope.

Primer Inquisidor, — de Don Antonio de Zamora.
Primer Marquès de Astorga.
Primer Martyr de Christo, la Gracia contra la Culpa, — de D. Antonio Tellez de Azebedo.
Primero al Rey, que à el Honor, — de Miguèl Bermudez de Castro.
Primero es la Honra, — de D. Agustin Moreto.
Primero es la Honra que el Gusto, — de Don Francisco de Roxas.
Primero Faxardo, — de Lope.
Primero soy Yo, — de Calderòn.
Primer Rey de Castilla, — de Lope.
Primer Templo de Amor.
Primer Templo de Christo.
Primer Templo de España, — de D. Rodrigo de Herrera.
Primer Triumpho de la Austria, — de D. Francisco Vances Candamo.
Princesa, Ramera, y Martyr, — de D. Thomàs de Añorbe y Corregèl.
Principe Constante, — de Calderòn.
Principe Constante, — del Canonigo Tarrèga.
Principe de Fez D. Balthasàr de Loyola, — de Calderòn.
Principe de la Estrella, — de tres Ingenios.
Principe del Desierto, — de D. Diego de Villanueva, y Don Joseph de Luna.
Principe de los Montes, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Principe del Pegù, — 2. Parte.
Principe de Orange, — del Doct. Mirademesqua.
Principe Despeñado, — de Lope.
Principe Don Carlos, — de Lope.
Principe Don Carlos, — de Bartholomè de Enciso.
Principe Don Carlos, — de D. Joseph Cañizares.
Principe D. Carlos, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Principe Escandemberg, — de Lope.

Principe Escanderbec, — de D. Luis de Velmonte.
Principe Esclavo, — de Don Juan Velez.
Principe Ignorante, — de Lope.
Principe Perfecto, — de Lope. 1. y 2. Parte.
Principe Perseguido, — de tres Ingenios.
Principe Prodigioso, — de dos Ingenios.
Principe Prodigioso, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Principes de la Iglesia, — de Don Christoval de Monroy.
Principes de su Estrella.
Principes de Tesalia, — del Mro. Juan Cabezas.
Principe Sergio.
Principe Tonto, — de Don Francisco de Leyba Ramirez de Arellano.
Principe Tyrano, — de Don Antonio de la Cueva.
Principe Udalvico de Bohemia.
Principe Villano, — de dos Ingenios.
Principe Viñador, — de Don Juan Velez.
Principio de la Inquisicion, y primer Inquisidor, — del P. Fr. Leandro Vadillo, del Orden de San Bernardo.
Prision del Rey Francisco, — de D. Christoval de Monroy.
Prisionero mas Valiente, — de D. Christoval de Monroy.
Prision Libre, y Libertad Cautiva.
Prision sin Culpa, — de Lope.
Privado Perseguido, — de D. Juan Velez.
Privanza Desleal, y Voluntad por la Fama.
Privanza, y Caìda de Don Alvaro de Luna, — de Lope.
Privar contra su Gusto, — del Mro. Tirso de Molina.
Privilegio de las Mugeres, — de Calderòn.
Privilegio de las Mugeres, — de D. Juan Perez de Montalvàn.
Privilegio de las Mugeres, — de Don Luis Coello.
Prodigio de Alemania, — de Calderòn.
Prodigio de Etyopia, — de Lope.
Prodigio de la Fè, y mas feliz Renegado, — de Don Pedro Lanini Sagredo.

Prodigio de la Sagra, — de D. Joseph Cañizares.
Prodigio de los Montes. — de D. Guillèn de Castro.
Prodigio de Polonia, — de Juan Delgado.
Prodigios de Amor, — de D. Francisco Mesa y Villaviciosa.
Prodigios de Amor, — de D. Antonio de Salas Barbadillo.
Prodigios de la Vara, — del Doct. Mirademesqua.
Prodigios del Discreto.
Prodigios del Rescate, y Glorias de Jesvs Cautivo, de D. Antonio Tellez de Azebedo.
Prodigios de Valencia, — de D. Juan de la Calle.
Prodigioso Bautismo.
Profeta Falso Mahoma, — de D. Francisco de Roxas.
Profetisa Casand[r]a, — de Lope.
Progne, y Filomena, — de D. Guillèn de Castro.
Progne, y Filomena, — de D. Francisco de Roxas.
Pronostico de Cadiz, — de D. Alonso de Ossuna.
Prospera Fortuna, — de Lope.
Prospera Fortuna — *(sic)* Don Bernardo de Cabrera.
Prospera Fortuna del Cavallero del Espiritu Santo, — de Lope.
Prospera Fortuna de Ruy Lopez de Avalos, — de Damian Salustrio y Poyo.
Prospera, y Adversa Fortuna, — de D. Jacinto Cordero.
Protèo, y Tibaldo, — de Hurtado.
Provecho para el Hombre, — del Doct. Phelipe Godinez.
Prudencia en el Castigo, — de D. Francisco de Roxas.
Prudencia en el Castigo, — de Lope.
Prudencia en la Muger, — del Mro. Tirso de Molina.
Prudente Aragonesa.
Prudente Avigaìl, — de D. Antonio Enriquez Gomez.
Prudente Avigaìl, — de Calderòn.
Prudente, Sabia, y Honrada, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Prueba de Amor, y Amistad, — de Calderòn.

Prueba de las Promesas, — de D. Juan de Alarcòn.
Prueba de los Ingenios, — de Lope.

P. y u.

Puente de Mantible, — de Lope.
Puente de Mantible, — de Calderòn.
Puerta Macarena, — de[1] Doct. Juan Perez de Montalvàn. 1. y 2. Parte.
Pulida Sayaguessa, — de Calderòn.
Purgatorio de San Patricio, — de Calderòn.
Purpura de la Rosa, — de Calderòn.
Pusoseme el Sol, saliòme la Luna, — de Don Andrès de Claramonte.

Q. y u. *(sic)*

Qual Enemigo es Mayor, el Destino, ò el Amor, — de Don Joseph Cañizares.
Qual es Afecto mayor, Lealtad, Sangre, ò Amor, — de Don Francisco Vances Candamo.
Qual es el mayor Aprecio del Descuydo de una Dama, — de D. Francisco Vances Candamo.
Qual es la Fiera mayor entre los Monstruos de Amor, — de D. Francisco Vances Candamo.
Qual es lo mas en Amor del *(sic)* Desprecio, ò el Favor, — de Don Antonio de la Cueva.
Qual es mayor Perfeccion, — de Calderòn.
Qualquiera Marido es Bueno.
Quando Lope Quiere, Quiere, — de Lope.
Quando no se Aguarda, — de Don Francisco de Leyba.
Quando no se Aguarda, — de D. Francisco Ramirez de Arellano.
Quantas Veo, tantas Quiero, — de dos Ingenios.
Quanto cabe en Hora y media, — de D. Juan de Vera y Villaroèl.
Quanto mienten los Indicios, — de D. Juan Bautista Diamante.

Quanto se estima el Honor, — de D. Guillèn de Castro.
Quatro Estrellas de Roma.
Quatro Milagros de Amor, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Quatro Milagros de Amor, — del Doct. Mirademesqua.

Q. y e.

Que Avrà que no venza Amor.
Que Diràn, y Donayres de Pedro Corchuelo, — de Mathias de los Reyes.
Que es la Ciencia del Reynar, — de D. Juan Velez.
Quentas del Gran Capitan *. — de Lope.
Quentas del Gran Capitan, — de D. Joseph Cañizares.
Querer hasta Morir, y Amantes Portugueses, — del Lic. Gaspar Lozano Montesinos.
Querer la propria Desdicha, — de Lope.
Querer mas, y Sufrir menos, — de Lope.
Querer por hazer Querer, — del Mro. Juan Cabezas.
Querer por solo Querer, — de D. Antonio de Mendoza.
Querer sabiendo Querer, — de D. Diego de Aguayo **.
Quererse sin Declararse, — de D. Fernando de Zarate.
Querer sin querer Querer.

Q. y i.

Quien Ama no haga Fieros, — de Lope.
Quien bien Ama tarde Olvida, — de Lope.
Quien Calla Otorga, — del Mro, — Tirso de Molina.
Quien Calla Otorga, — de D. Bartholomè de Enciso.
Quien Calla Otorga, — de Calderòn.
Quien dà Luego, dà dos Vezes, — del Mro. Tirso de Molina.
Quien Engaña mas à Quien, — de D. Juan de Alarcòn.
Quien es quien premia al Amor, — de Don Francisco Vances Candamo.

* Título repetido en el « Indice ».
** En el « Indice » : Agnayo.

Quien Habla mas, Obra Menos, — de Don Fernando de Zarate.
Quien hablò Pagò, — del Mro. Tirso de Molina.
Quien mal anda, en mal acaba, — de D. Juan de Alarcòn.
Quien mas no Puede, — de Lope.
Quien no Cae no se Levanta, — del Mro. Tirso de Molina.
Quien no se Aventura, — de D. Guillèn de Castro.
Quien Priva aconsege Bien, — de D. Juan de Alarcòn.
Quien tiene Enemigos no Duerma.
Quien todo lo Quiere, — de Lope.
Quinas de Portugal, — del Mro. Tirso de Molina.
Quinta de Florencia, — de Lope.
Quinta de Sicilia, — de Christoval Ortiz de Villajàn.
Quitar el Cordel del Cuello es la mas Justa Venganza, ò Pobre Fundador del Hospital mas Famoso, el Venerable Anton Martin, — de D. Bernardo Joseph Reynoso y Quiñones. 1. y 2. Parte.

R. Y A.

Rabano por las Hojas, — del Mro. Tirso de Molina.
Rama del mejor Arbol, — de Juan de Velasco.
Ramilletes de Madrid, — de Lope.
Ramirez de Arellano, — de Lope.
Rapto de Elias, — de D. Francisco Vances Candamo.
Rayo de Andalucia, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon. 1. y 2. Parte.
Rayo de Cathaluña, — de D. Francisco Serrano Carimo.
Rayo del Cielo, — de Lope.
Rayo, y Terror de Italia.
Razon busca Venganza, — de D. Manuel Morchòn.
Razon haze Dichosos.
Razon vence al Poder, — de D. Juan de Matos Fragoso.

R. y e.

Recibimiento del Rey de Portugal.
Redemptor Cautivo.

Religiosas Constantes, — de D. Juan Bautista Diamante.
Remedio en el Acaso, — de D. Gaspar de Puygalt.
Remedio en el Engaño.
Remedio en el Peligro, — de D. Juan Bautista Diamante.
Remedio en la Desdicha, — de Lope.
Remedio, Industria, y Valor, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Rendirse à la Obligacion, — de los Figueroas.
Renegada de Vallodolid.
Renegado Carmona.
Renegado Cenaga, — del Lic. Bernardino Rodriguez.
Renegado de Francia, — de D. Antonio Manuel de Campo.
Renegado del Cielo, — de D. Christoval de Morales.
Renegado, Rey, Martyr, — de D. Christoval de Morales.
Renunciacion del Rey Bamba.
Republica al Revès, — del Mro. Tirso de Molina.
Rescatar su Fortuna.
Resistencia Honrada, — de Lope.
Respeto al Sacerdote.
Respeto en la Ausencia, — de D. Gaspar de Avila.
Respuesta està en la Mano, — de Calderòn.
Respuesta sin Palabra.
Restauracion de Buda, — de D. Francisco Vances Candamo.
Restauracion de España, — de D. Juan Velez.
Restauracion de Malaga, — de D. Francisco de Leyba.
Restauracion de Nuestra Señora del Sagrario, — de Calderòn.
Restaurador de España.
Resucitar con el Agua.
Retraydo, — de D. Juan de Xauregui.
Retrato en la Venera.
Revelacion de los Moriscos, — de D. Antonio Faxardo y Azebedo.
Revelde al Beneficio, — de D. Thomàs Ossorio.
Revenido Niceforo.

Rey, Angel de Sicilia, — de D. Juan de Moxica.
Rey, Angel de Sicilia, — de D. Juan de Moxica. 1. y 2. P.
Rey, Angel, y Demonio en la Muger, — de Calderòn.
Rey Bamba, — de Lope.
Rey Decretado en el Cielo, — del Sargento Mayor D. Rodrigo Pedro de Urrutia.
Rey Don Alfonso el Bueno, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Rey Don Alfonso, el de la Mano Horadada. — Seria.
Rey Don Alfonso, el de la Mano Horadada. — Burlesca.
Rey Don Alfonso el Sexto, — de ocho Ingenios.
Rey Don Pedro de Aragon, — de D. Bartholomè de Enciso.
Rey Don Pedro, en Madrid, — de Calderon.
Rey Don Sebastian, — de Lope.
Rey Don Sebastian, — de D. Juan de Villegas.
Rey Enrique el Enfermo, — de seis Ingenios.
Rey en su Imaginacion, — de Luis Velez de Guevara.
Reyes de la Campaña.
Reyes Magos, — de Calderòn.
Rey Fingido, y Amores de Sancha.
Rey mas Arrepentido, — del Doct. Felipe Godinez.
Rey mas Perfecto, — de D. Fernando de Zarate.
Rey Muerto, — de Luis Velez de Guevara.
Rey naciendo Muger, — de D. Juan Velez.
Reyna Christina, — de D. Francisco Vances Candamo.
Reyna de las Flores.
Reyna de los Reyes, — del Mro. Tirso de Molina.
Reyna Doña Maria, — de Lope.
Reyna, en el Buen Retiro, — de D. Antonio Martinez.
Reyna Estèr, — del Doct. Felipe Godinez.
Reyna Eudosia, y Restauracion de las Imagenes.
Reyna Juana de Napoles, — de Lope.
Reyna Maria Astuarda, — de D. Juan Bautista Diamante.
Reyna mas Desdichada, — del Mro. Juan Cabezas.
Reynar con Don de Consejo.

Reynar despues de Morir, — de D. Juan Velez.
Reynar no es la mayor Suerte.
Reynar para Morir, — de D. Juan Perez Montalvàn.
Reynar para Obedecer, — de D. Juan Bautista Diamante.
Reyna Sabad, — de Calderòn.
Reyna Sevilla, — del Doct. Mirademesqua.
Rey Perseguido, y Corona Pretendida.
Rey Seleuco, — de Felipe Camoes.
Rey sin Reyno, — de Lope.
Rey, Virgen, y Casado.

R. y i.

Rica Hembra de Galicia, — de D. Agustin Moreto.
Rico Avariento, — del Doct. Mirademesqua.
Rico Avariento, — del Mro. Tirso de Molina.
Rico Hombre de Alcalà, — de D. Agustin Moreto.
Rico, y Pobre Trocados, — de Lope.
Riesgos de Amor, y Amistad, — de D. Juan Velez.
Riesgos que tiene un Coche, — de Calderòn.
Riesgos que tiene un Coche, — de D. Antonio de Mendoza
Riesgos, y Alivios de un Manto, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Rigor de las Desdichas, — de Calderòn.
Rigor en la Inocencia, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Rigor hasta la Muerte, — de D. Christoval de Sandoval.

R. y o.

Robador de su Honra, — de D. Luis de Velmonte.
Roberto el Diablo, — de D. Francisco Bueno.
Robo de Diana, — de Lope.
Robo de Elena, — de D. Christoval de Monroy.
Robo de Elena, — Burlesca.
Robo de Elena, — de D. Guillèn de Castro.
Robo de la Infanta Leonida.

Robo de las Sabinas, — de D. Juan Coello y Arias.
Robo de Proserpina.
Roca del Honor, — de Calderòn.
Rollo de Ezija, — de Calderòn.
Roma Abrasada, — de Lope.
Romera de Santiago, — del Mro. Tirso de Molina.
Rosa de Alexandria, — de D. Juan Velez.
Rosa de Alexandria, — de D. Pedro Rosete.
Rosa de Santa Maria.
Rosario Perseguido.

R. y u.

Rueda de la Fortuna, — de Lope.
Rueda de la Fortuna, — del Doct. Mirademesqua.
Rufian Dichoso, — de Miguèl de Cervantes.
Ruy Señor de Sevilla, — de Lope.
Rustico del Cielo, — de Lope.
Rustico Noble en Malta, — de D. Juan Velez.
Ruy Lope[z] de Abalos, — del Doct. Mirademesqua.

S. y a.

Sabe el Honor fingir Brujas.
Saber del Mal y del Bien, — de Calderòn.
Saber desmentir Sospechas, — de Calderòn.
Saber de una Vez, — de D. Francisco de Roxas.
Saber obligar à Dios para llegar à ser Rey, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Saber por no Saber, — de Lope.
Saber puede Dañar, — de Lope.
Saber Reynar, siendo Esclavo.
Saber ser Loco es Cordura.
Sabio en su Retiro, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Saco de Ambers, — de Calderòn.
Saco de Roma, — de D. Antonio de la Cueva.

Sacra Esposa de Christo, y Doctora de su Iglesia, Santa Cathalina — de Don Bernardo Joseph de Reynoso y Quiñones.
Sacrificio de Efigenia, — de Calderòn.
Sagrada Cruz de Oviedo, — de D. Juan de la Hoz Mota.
Salir el Amor del Mundo.
Salomòn de Mallorca, — del Maestro Antonio Faxardo y Azebedo.
Salvage, — del Padre Valentin de Cespedes.
Samaritana, — de seis Ingenios.
San Acisclos, y Santa Vitoria, — de D. Antonio de Castro.
San Agustin, — del Lic. D. Geronymo de Villayzàn.
San Alexo, — de D. Agustin Moreto.
San Antonio Abad, — de D. Fernando de Zarate.
San Antonio de Padua, — de D. Juan Salvo.
San Antonio de Padua, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
San Atanasio, — de D. Francisco de Roxas.
San Atilano, — de D. Diego Pablo de Velasco.
San Bartholomè. — 2. Part.
San Bartholomè en Armenia.
San Basilio, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
San Benito de Palermo, — del Doct. Mirademesqua.
San Benito, Sol de Occidente.
San Bernardo Abad, — de D. Francisco Vances Candamo, y de D. Juan de la Hoz.
San Bernardo, y mas Ilustre Francès, — de Don Agustin Moreto.
San Blàs, su Vida, y Muerte, — de D. Francisco de Soto.
San Bonifacio.
San Bruno, — de D. Luis de Velmonte.
San Carlos, y sus dos Columnas.
San Casiano, — del Mro. Thomàs de la Paz.
San Casimiro, — de D. Agustin Moreto.
San Cayetano, — de seis Ingenios.
Sancha la Vermeja, — de D. Luis de Velmonte.
San Christoval, — de D. Christoval de Monroy.

San Christoval, su Vida, y Muerte, — de D. Juan de Benavides Argomedo.
San Cypriano.
San Cosme, y San Damian, — de Juan de Madrid.
San Damaso.
San Diego de Alcalà, — de Lope.
San Dimas.
San Dionysio Areopagyta.
San Elias.
San Eloy mejor Platero del Cielo, y Obispo de Narbona, — de D. Joseph Bernardo de Saavedra.
San Epiphanio, — de Pedro de Barcia. 1. y 2. Parte.
San Estacio, — de D. Antonio Martinez.
San Estanislao, Obispo de Cracovia, — de Don Fernando de Zarate.
San Eustaquio.
San Felipe Neri, — de D. Juan de Velasco.
San Fernando, Rey de España.
San Francisco de Assìs, — de D. Francisco Manuel.
San Francisco de Borja, — de Calderòn.
San Francisco de Borja, — del Lic. Calleja.
San Francisco de Borja, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
San Francisco de Paula, — de D. Juan de Matos Fragoso.
San Francisco de Paula, — de D. Francisco de Avellaneda.
San Francisco de Paula, — de Melgarejo.
San Francisco Xavier, — del Lic. Calleja.
San Franco de Sena, — de D. Agustin Moreto.
San Franco de Sena, — de Fr. Juan de Ribadeneyra, 2 Part.
San Froylàn.
San Geronymo, Cardenal de Belèn, — de Lope.
San Gil de Portugal, — de D. Juan de Matos Fragoso.
San Ginès.
Sangre Perseguida, Fr. Gaspar de Mesa.

Sangre Real de los Montañeses de Navarra, — del Canonigo Tarrèga.
Sangre, Valor, y Fortuna, — de D. Francisco Vances Candamo.
San Guillermo, Duque de Aquitania.
San Hermenegildo, — de Sor Juana Inès de la Cruz.
San Hermenegildo, — de D. Fernando de Zarate.
San Homobono, — del Mro. Tirso de Molina.
San Ignacio de Loyola.
San Ildefonso, — de Lope.
San Isidro, — de Don Antonio Zamora.
San Isidro de Madrid, — de Lope.
San Joachin, y Santa Ana.
San Jorge, ò Martyr Valiente en Roma, — de D. Juan de Arboleda
San Josaphat.
San Joseph, — de D. Guillèn de Castro.
San Juan Bautista, — de D. Christoval de Monroy.
San Juan Bueno, Hijo de la Virtud, — del Capitan Francisco Llanos y Valdès. 1. y 2. Part.
San Juan Capistrano, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
San Juan de Dios, — de D. Joseph de Arroyo.
San Juan de Sahagun, — de D. Juan de Vera y Villaroèl.
San Juan en su Apocalypse.
San Juan Evangelista.
San Juan Limosnero, — del Mro. Antonio Faxardo.
San Julian, — de Lope.
San Justo, y Pastor, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
San Lazaro, — del Doct. Mirademesqua.
San Lorenzo Martyr, — de Francisco Lozano y Estarrues.
San Lucas, — de D. Fernando de Zarate.
San Luis Beltràn, — de D. Agustin Moreto.
San Luis Beltràn, — de D. Francisco de la Torre.
San Luis, Rey de Francia.
San Mamès, — de D. Balthasar de Funes y Villalpando.

San Matheo, en Ethiopia, — del Doct. Felipe Godinez.
San Miguèl, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
San Nicolàs de Bari.
San Nicolàs de Tolentino, — de D. Antonio Grati.
San Nicolàs de Tolentino, — de Lope.
San Noverto, Apostol de Alemania, y Segundo San Pablo, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
San Onofre, — de D. Andrès de Claramonte.
San Pablo, Vaso de Eleccion, — de Lope.
San Pasqual Baylòn, — de Paulino Homedes.
San Pasqual Baylòn, — del Lic. Ginès Campillo.
San Pedro, — de D. Luis de Velmonte.
San Pedro Arbues, — de D. Francisco de la Torre.
San Pedro Armengòl.
San Pedro de Alcantara, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
San Pedro Martyr, — de D. Antonio Zamora.
San Pedro Nolasco, — de Lope.
San Pedro, y San Pablo, — de D. Fernando de Zarate.
San Pedro, y San Pablo, — de D. Christoval de Monroy.
San Pio Quinto, su Eleccion, — de D. Agustin Moreto.
San Placido.
San Raymundo de Peñafort.
San Ramòn, — del Doct. Mirademesqua.
San Roque, y Milagroso Enfermero, — de D. Antonio Tellez de Azebedo.
San Sebastian.
San Simon, y Judas.
Santa Afra, — de D. Thomàs de Añorbe y Corregèl.
Santa Barbara.
Santa Brigida, — de Lope.
Santa Brigida, — de D. Joseph Cañizares.
Santa Casilda, — de Lope.
Santa Catalina, — de D. Juan Salvo.
Santa Catalina, — de D. Pedro Rosete.

Santa Christina, — de D. Joseph Cañizares.
Santa Columba, — de D. Antonio Tellez. 1. [y] 2. Part.
Santa Engracia, — de D. Francisco Bueno.
Santa Engracia, y Esclava del Cielo.
Santa Eugenia, — de Calderòn.
Santa Francisca Romana, — de D. Joseph Cañizares.
Santa Genoveba, — de D. Joseph de Arroyo.
Santa Genoveba, y Azuzena de Brabante.
Santa Gertrudis la Magna, — de D. Joseph Cañizares. 1. y 2. P.
Santa Inès.
Santa Isabèl, Reyna de Portugal, — de D. Francisco de Roxas.
Santa Isabèl, Reyna de Portugal, — de Don Manuel de Villaflor.
Santa Isabèl, Reyna de Portugal, — de D. Juan de Matos Fragoso
Santa Isabèl, Reyna de Ungria.
Santa Juana, — del Mro. Tirso de Molina. 1. y 2. Parte.
Santa Juana de la Cruz, — de D. Francisco de Quiròs.
Santa Juana de la Cruz, — de Gabriel Tellez. 1. 2. 3. Part.
Santa Juana de la Cruz, — de D. Joseph Cañizares.
Santa Juliana, — de D. Juan Bautista Diamante.
Santa Justa.
Santa Leocadia, — de Matias Fernandez de Consuegra.
Santa Librada.
Santa Liga, — de Lope.
Santa Lucia, — del Lic. Justiniano.
Santa Lucia, Cegar para vèr Mejor.
Santa Madrona, Viuda Tyrana.
Santa Margarita, — del Canonigo Tarrèga.
Santa Margarita, — de D. Bartholomè de Enciso.
Santa Maria Cerbellòn y Secors.
Santa Maria del Monte, y Convento de San Juan, — de D. Juan Bautista Diamante.
Santa Maria Egypciaca, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Santa Maria Magdalena, — de D. Fernando de Zarate.

Santa Maria Magdalena de Pazzis, — de D. Juan Bautista Diamante.
Santa Olalla de Merida, — de D. Francisco Gonzalez de Bustos.
Santa Orosia, — del Mro. Tirso de Molina.
Santa Pelagia, — de D. Fernando de Zarate.
Santa Polonia, — de Lope.
Santa Rita de Casia.
Santa Rosa del Perù, — de D. Agustin Moreto, y de D. Pedro Lanini Sagredo.
Santa Rosa de Viterbo, — de D. Francisco Manuel.
Santa Rosa de Viterbo, — de D. Francisco Gonzalez Bustos.
Santa Rosolèa, — de D. Agustin de Salazar.
Santa Susana, — de Luis Velez de Guevara.
Santa Taez, — de D. Fernando de Zarate.
Santa Taez, — de D. Francisco de Roxas.
Santa Teodora, — de Lope.
Santa Teodora, pusoseme el Sol, saliòme la Luna, — de D. Andrès de Claramonte.
Santa Teresa de Jesus, — de D. Juan Bautista Diamante.
Santa Teresa de Jesus, — de D. Joseph Cañizares.
Santa Teresa de Jesus, su Vida, y Muerte, — de Lope.
Santa Ursula, y las Onze mil Virgenes.
Santa Victoria, — de D. Antonio de Castro.
Santiago.
Santiago el Verde, — de Lope.
Santo Christo de Calabria, — de D. Agustin Moreto.
Santo Domingo de Guzmàn, — de D. Juan de Quevedo.
Santo Domingo en Soriano, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Santo Monge Cautivo.
Santo Negro Rosambuc *(sic)*, — de Lope.
Santo Niño de la Guarda, — de D. Joseph Cañizares.
Santo Sastre, San Homobono, — del Mro. Tirso de Molina.

Santo sin Nacer, y Martyr sin Morir, San Ramòn, — del Doctor Remòn.
Santo Thomàs de Aquino.
Santo Thomàs de Villanueva, — de Don Juan Bautista Diamante.
San Vicente Ferrer, — de D. Joseph Cañizares. 1. y 2. Parte.
San Vicente Ferrer, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
San Vicente Ferrer, — de D. Juan Bautista Diamante.
San Vicente Martyr, — de Ricardo de Turria.
San Xavier, Grande en el Hito, — Zarzuela.
Sastre del Campillo, — de D. Francisco Vances Candamo.
Satisfacer Callando, — de D. Agustin Moreto.
Satisfecho, — de Luis de Velmonte Bermudez.

S. y e.

Secretario Confuso, — de D. Jacinto Cordero.
Secretario de sì mismo, — de Lope.
Secreto à Vozes, — de Calderòn.
Secreto entre dos Amigos, — de D. Agustin Moreto.
Segunda Magdalena, — de D. Francisco de Roxas.
Segunda Magdalena, — de D. Juan Bautista Diamante.
Segunda Celestina, — de D. Agustin de Salazar.
Segundo Alexandro.
Segundo Christo.
Segundo Don Quixote.
Segundo Job.
Segundo Obispo de Avila, — de D. Rodrigo de Herrera.
Segundo Rey de Roma.
Segundo San Estevan.
Segundo San Pablo, Apostol de Alemania, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Segundo Scipcion *(sic)*, — de Calderòn.
Segundo Seneca de España, — de D. Juan Perez de Montalvàn.
Selva Confusa, — de Lope.

Selva de Amor, y Zelos, — de D. Francisco de Roxas.
Selvas de Ardenia.
Selvas, y Bosques de Amor, — de Lope.
Sembrar en buena Tierra, — de Lope.
Semejante à sì mismo, — de D. Juan de Alarcòn.
Seneca [y] Neròn, — de Calderòn.
Sentencia contra Sì, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Sentencia sin Firma, — de D. Gaspar de Avila.
Señora Mari Perez, — de D. Joseph Cañizares.
Señora, y la Criada, — de Calderòn.
Señor de Noches Buenas, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Señor de Noches Buenas, D. Enrique del Rincòn, — de D. Antonio de Mendoza.
Señor Don Juan de Austria, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Sepulcro de Santiago, — de D. Juan de la Hoz.
Sepulcro en la Corona, — de D. Antonio de la Cueva.
Serafin Humano, — de Lope.
Serà lo que Dios Quisiere, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Ser Prudente, y ser Sufrido, — del Doctor Juan Perez de Montalvàn.
Serrana de la Vera, — de Lope.
Serrana de Tormes, — de Lope.
Servir à Buenos, — de Lope.
Servir à Señor Discreto, — de Lope.
Servir con mala Estrella, — de Lope.
Servir para Merecer, — de D. Juan Bautista Diamante.
Servir sin Lisonja, — de D. Gaspar de Avila.
Severo Juez de Amor, — del Doct. Mariano Seriol.

S. y i.

Si Amor mata, Amor dà vida.
Si el Cavallo vos han muerto, — de Luis Velez de Guevara.
Siempre ay que Embidiar Amando, — de D. Antonio de Zamora.

Siempre Ayuda la Verdad, — de D. Juan de Alarcòn.
Siempre Ayuda la Verdad, — del Mro. Tirso de Molina.
Siempre es Culpa la Desdicha, — de tres Ingenios.
Sierras de Guadelupe, — de Lope.
Siete Durmientes, — de D. Agustin Moreto.
Siete Estrellas de Francia, — de D. Luis de Velmonte.
Siete Infantes de Lara, — de D. Antonio de la Cueva.
Siete Infantes de Lara, — de Lope.
Siete Infantes de Lara, — de dos Ingenios. — Burlesca.
Sylba Natalicia.
Sylbas, y Ayalas.
Silencio Agradecido.
Silla de San Pedro, — de D. Juan Velez.
Silla de San Pedro, — de D. Antonio Martinez.
Simon Mago, Castigado.
Sin Caridad no ay Fortuna, — de D. Joseph Cañizares.
Sin Honra no ay Amistad, — de D. Francisco de Roxas.
Sin Honra no ay Valentia, — de D. Agustin Moreto.
Si no vieran las Mugeres, — de Lope.
Sin Secreto no ay Amor, — de Lope.
Siquis, y Cupido, — de Calderòn.
Sirena del Jordàn, — de D. Christoval de Monroy.
Sirena de Tinacria, — de D. Diego de Figueroa y Cordova.
Sitio de Amiens, — de D. Francisco Vances Candamo.
Sitio de Aranjuez, — de Villamediana.
Sitio de Breda, — de Calderòn.
Sitio de Buda, por el Gran Duque de Lorena.
Sitio de Ceuta, — de Joseph de Flores.
Sitio de Lerida, — de D. Pedro de Soria.
Sitio de Mons, por el Duque de Alva, — del Doctor Remòn.
Sitio de Olivenza.
Sitio de Velgrado.
Sitio de Vetulia.
Sitio de Viena, — de D. Ambrosio de Arce. 1. y 2. Parte.

Sitio de Viena, del Año de 1683, — de Polope.
Sitio, y Toma de Dobay, — de D. Francisco de Flores.
Sitio, y Toma de Landau.
Sitio, y Toma de Namur, — de Don Pedro Lanini y Sagredo.
Si una Vez llega à Querer, la mas Firme es la Muger, — de D. Joseph Cañizares.
Sivila del Oriente, — de Calderòn.
Sixto Quinto, su Eleccion.

S. y o.

Sobervia de Nembrot *, — de D. Antonio Enriquez Gomez.
Sobervio Calabrès, — del Doct. Felipe Godinez.
Sobre Gusto, no ay Disputa, — de Manuel Lopez de Quiròs.
Socorro dè los Mantos, — de D. Francisco de Leyba Ramirez de Arellano.
Socorro de Viena.
Sol à media Noche, y Estrellas al medio Dia, — de Don Juan de Villegas.
Soldadesca, — de Narro *(sic)*.
Soldado Amante, — de Lope.
Soldado mas Herido, y Vivo despues de Muerto, — de D. Pedro de Estenòz y Losada.
Sol de la Fè, en Marsella, y Conversion de la Francia, Santa Maria Magdalena, — de D. Bernardo Joseph de Reynoso y Quiñones. 1. y 2. Parte.
Sol de la Iglesia, y Assombro de la Pureza.
Sol de la Sierra, — de D. Juan Bautista Diamante.
Sol del Occidente, — de D. Joseph Cañizares.
Sol de Oriente, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Sol Eclypsado.
Soledad en Madrid, — del Guarda Mayor de Parrazes.
Sol obediente al Hombre, — de D. Juan de Bolèa.

* En el « Indice » : Nembrox.

Solo el Piadoso es mi Hijo.
Solo en Dios la Confianza, — de D. Pedro Rosete.
Solo Parado, — de Lope.
Sol Robado de un Ciego, y Panal en el Leon.
Sordo, y el Montañès, — de D. Francisco de Roxas.
Sordo, y el Montañès, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
Sortija de Florencia, — de D. Francisco Mesa y Villaviciosa.
Sortija del Olvido, — de Lope.

S. y u.

Sucessos de D. Beltràn, — de Lope.
Sucessos del Principe Lisardo, — de Calderòn.
Sucessos de tres Horas, — de D. Luis Oviedo.
Sucessos en Oràn, — de D. Juan Velez.
Sucessos Prodigiosos, — de D. Pedro Guerrero.
Sueño del Perro, y Tercera Parte de hazer Quenta sin la Huespeda.
Sueños ay que son Verdades, y Felipe V. en Extremadura.
Sueños ay que Verdades son, — de Lope.
Suerte de los Reyes, Carboneros, — de Lope.
Suerte sin Esperanza, — de D. Francisco de Aguilar.
Suertes Trocadas, y Tornèo Venturoso, — del Canonigo Tarrèga.
Sufrimiento de Honor, — de Lope.
Sufrimiento Premiado, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Sufrir mas, por Querer mas, — del Lic. D. Geronymo de Villayzàn.
Sufrir mas, por Querer menos, — de D. Rodrigo Enriquez.
Sufrir mas, por Valer mas, — de Sor Juana Inès de la Cruz.
Sufrir mas, por Valer mas, — de D. Antonio de Mendoza.
Sutilezas de Amor, y Marquès del Camarìn, — del Mro. Tirso de Molina.
Sutil Maraña.

T. Y A.

Tacala de San Lucar, — de D. Bartholomè Cortès.
Tal vez el Amor conviene.
Tal vez su Flecha mejor, Labra el Azero de Amor, — de D. Juan de la Hoz Mota.
Tambien ay Amor sin Zelos, — del Mro. Juan Cabezas.
Tambien ay Duelo en las Damas, — de Calderòn.
Tambien ay Duelo en los Santos, — de D. Juan Salvo.
Tambien ay Piedad con Zelos, — de D. Juan Velez.
Tambien dà Amor Libertad, — de D. Antonio Martinez.
Tambien la Afrenta es Veneno.
Tambien se Ama en el Abismo, — de D. Agustin de Salazar.
Tambien se Engaña la Vista, — de Lope.
Tambien sin Embidia ay Zelos, — de D. Balthasar de Funes y Villalpando.
Tambien tiene el Sol Menguante, — de D. Juan Velez.
Tambien tiene el Sol Menguantes, y no ay Privanza sin Embidia.
Tamborlàn de Persia, — de D. Juan Velez.
Tan Largo me lo Fiais, — de Calderòn.
Tanto es lo Demàs *(sic)*, como lo de Menos, — del Maestro Tirso de Molina.
Tanto Hagas, Quanto Pagues, — de Lope.
Tao de San Anton, — de D. Andrès de Claramonte.

T. y e.

Teagenes, y Clariclèa, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Teagenes, y Clariclèa, — de Calderòn.
Teatros de Diana.
Telemaco, y Calipso *, — de D. Joseph Cañizares.
Tellos de Meneses, — de Lope. 1. y 2. Part.
Templarios, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.

* En el « Indice » : Capliso.

Templo de Palas, — de D. Gaspar de Avellaneda.
Templo de Salomòn, — de Lope.
Tenerse Muertos, por Vivos.
Tercera de sì Misma, — de Calderòn.
Tercera de sì Misma, — del Doct. Mirademesqua.
Tercero de su Afrenta, — de D. Antonio Martinez.
Tercero de su Afrenta, — de D. Francisco de Roxas.
Tercero de su Hermana.
Tesoro en el Espino.
Testigo contra Sì, — de Lope.
Testimonio Vengado, — de Lope.
Tetis, y Pelèo, — de D. Agustin de Salazar.
Tetrarca, y Mayor Monstruo del Mundo, — de Calderòn.
Texedor de Segovia, — de D. Juan de Alarcòn.
Texedor de Segovia, — de Calderòn. 1. y 2. Parte.
Texedor Palomeque, — de Eugenio Gerardo Lobo.

T. y i.

Tia de la Menor, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Tia, y Sobrina, — de D. Agustin Moreto.
Tynelaria, — de Barthomè *(sic)* Tirso.
Tyrano Castigado, — de Lope.
Tyrano Castigado, — de Don Juan Bautista Diamante.
Tyrano Limosnero, — de Don Antonio Birhuega.
Tyrano Primero en Lombardia.
Tyrano Rey Corvanto.

T. y o.

Todo cabe en lo Possible, — de D. Gaspar de Avila.
Todo es dàr en una Cosa, — del Mro. Tirso de Molina.
Todo es Enredos Amor, — de D. Agustin Moreto.
Todo es Enredos Amor, — de Don Diego de Figueroa y Cordova.
Todo es Industrias Amor, — de D. Christoval de Monroy.
Todo està sujeto à Amor, — de Don Gaspar de Saravia y Mendoza.

Todo es Ventura, — de D. Juan de Alarcòn.
Todo lo Vence el Amor, — de D. Antonio de Zamora.
Todo lo Vence el Amor, — de Calderòn.
Todo se Rinde à el Amor.
Todo sin Fortuna es Nada, — de D. Felipe Sicardo.
Todo sucede al Revès, — de D. Pedro Rosete.
Toledano Vengado, — de Lope.
Toma de Buda, — de D. Francisco Vances Candamo.
Toma de la Goleta por el Emperador Carlos Quinto.
Toma de Sevilla, — de D. Christoval de Morales.
Toquera Vizcayna, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Torneos de Aragon, — de Lope.
Torneos de Navarra, — de D. Luis Velez de Guevara.
Torneo Venturoso, — del Canonigo Tarrèga.
Torre de Floris-Bella, — de Don Alvaro del Castillo y Solorzano.
Torre del Orbe, — de D. Pedro Rosete.

T. y r.

Trabajos de David, y Finezas de Michòl, — del Lic. Gaspar Lozano.
Trabajos de Jacob, — de Lope.
Trabajos de Job, — del Doct. Felipe Godinez.
Trabajos de Job, — de Lope.
Trabajos del Arache, — de Diego Rodriguez Montesinos.
Trabajos de Tobias, — de D. Francisco de Roxas.
Trabajos de Ulises, — de D. Luis de Velmonte.
Tragedia de Hercules, — de D. Antonio de la Cueva.
Tragedia de Jept, — del Lic. Juan de Leyora.
Tragedia del Duque de Verganza, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Tragedia del Rey Don Sebastian, — de Lope.
Tragedia mas Lastimosa.
Tragedia mas Lastimosa de Amor, — de D. Luis Coello.

Tragedia por los Zelos, — de D. Guillèn de Castro.
Traycion Agradecida.
Traycion bien Acertada, — de Lope.
Traycion busca el Castigo, — de D. Francisco de Roxas.
Traycion Castigada, — de D. Vicente Ximenez.
Traycion contra su Dueño.
Traycion contra su Sangre, — Burlesca.
Traycion en la Amistad.
Traycion en Propria Sangre, — del Mro. Ribera.
Trayciones de Fineo, y Milagros del Rosario.
Traycion Necessitada, y Fortunas de Tequeli.
Traycion Vengada, — de D. Agustin Moreto.
Traycion Vengada, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Traydor contra su Sangre, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Trampa Adelante, — de D. Agustin Moreto.
Transformaciones de Amor, — del Lic. D. Geronymo de Villayzàn.
Transito de San Joseph, — de D. Guillèn de Castro.
Trato de la Aldea.
Trato muda Costumbres, — de D. Antonio de Mendoza.
Trato muda Costumbres, — de Lope.
Travesuras del Cid, — de D. Agustin Moreto, — Burlesca.
Travesuras de Pantoja, — de D. Agustin Moreto.
Travesuras son Valor, — de tres Ingenios.
Tres Afectos de Amor, — de Calderòn.
Tres Amantes Perdidos.
Tres Blasones de España, — de D. Francisco de Roxas.
Tres Comedias en Una, — de D. Joseph Cañizares.
Tres Coronaciones del Emperador Carlos V., — de D. Fernando de Zarate.
Tres Diamantes, — de Lope.
Tres Diamantes en Uno.
Tres Edades de España, — de Calderòn.
Tres Edades del Mundo, — de D. Juan Velez.

Tres Hermanos del Cielo.
Tres Justicias en Una, — de Calderòn.
Tres Mayores Imperios, el Cielo, el Mar, y el Abismo, — de Pablo Polope.
Tres Mayores Prodigios, — de Calderòn.
Tres Mayores Prodigios, — de Don Melchor Fernandez de Leon.
Tres Mugeres en Una, — del Doct. Remòn.
Tres Noches.
Tres Noches de la Quinta, — de D. Francisco de la Torre.
Tres Portentos de Dios, — de D. Juan Velez.
Tres Primeros Mysterios, — 1. 2. y 3. Parte.
Tres Señores del Mundo, — de D. Luis de Velmonte.
Tres Soles de Madrid, — de D. Christoval de Monroy.
Triunfar antes de Nacer, — de D. Francisco de la Torre.
Triunfar con el Remedio.
Triunfo de Judit, — de D. Juan de Veratarsis.
Triunfo de la Cruz, — de Fr. Francisco de Guadarrama.
Triunfo de la Humildad, — de Lope.
Triunfo de la Lealtad.
Triunfo de la Paz, y el Tiempo, — de D. Juan Bautista Diamante.
Triunfo de Santa Clara.
Triunfos de Amor, y Fortuna, — de D. Diego Muget y Solìs.
Triunfos de Felipe Quinto, — del Doct. Ginès.
Triunfos de Joseph, — de Calderòn.
Triunfos de la Inociencia *(sic)*.
Triunfos de la Verdad.
Triunfos del Sol Aleman, contra la Luna Otomana, — de D. Felipe Santiago Zamorano.
Triunfos de San Miguèl, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Triunfo, y Error de los Zelos, y el Amor, — Zarzuela.
Triunfo, y Venganza de Amor, — de D. Agustin de Salazar.
Trompeta del Juicio, — de D. Francisco de Roxas.
Troya Abrasada, — de Calderòn.

T. y u.

Turno Vencido, — de D. Guillèn de Castro.
Tuzani de las Alpujarras, — de Calderòn.

U. Y L.

Ultimo Godo, — de Lope.

U. y n.

Un Bobo haze Ciento, — de D. Diego Muget y Solìs.
Un Castigo en dos Venganzas, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Un Castigo en tres Venganzas, — de Calderòn.
Ungaro Famoso.
Ungaro mas Valiente, y Sentencia contra Sì.
Un Gusto trahe mil Disgustos, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Un Portuguès en Ungria, — de Jacinto Cordero.
Un Precipicio con Otro, — de Don Joseph Cañizares. Zarzuela.

U. y r.

Ursòn, y Valentìn, hijos del Rey de Francia, — de Lope.

V. Y A.

Valcones de Madrid, — del Mro. Tirso de Molina.
Valedora de los Hombres.
Valerosa Judit.
Valeroso Español, — de dos Ingenios.
Valeroso Español, y primero de su Casa.
Valiente Campuzano, — de D. Agustin de Zarate.
Valiente Cespedes, — de Lope.
Valiente Diego de Camas.
Valiente Juan de Eredia, — de Lope.
Valiente Justiciero, — de D. Agustin Moreto.

Valiente Lucidero *(sic)*.
Valiente mas Dichoso, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Valiente Nazareno, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Valiento Negro en Flandes, — de D. Andrès de Claramonte.
Valiente Pantoja.
Valiente Pedro Ponce.
Valiente Sevillano, — de D. Bartholomè de Enciso. 1. Part.
Valiento Toledano, — de Luis Velez de Guevara.
Valor, Agravio, y Muger, — de Doña Ana Caro de Mallèn.
Valor como ha de ser, — de D. Joseph Cañizares.
Valor contra Fortuna, — de D. Andrès Baeza.
Valor de Fernandico, — de Lope.
Valor de las Mugeres, — de Lope.
Valor, Fortuna, y Lealtad, — de Lope.
Valor haze Fortuna, — del Mro. Antonio Faxardo.
Valor, Ingenio, y Fineza, — de D. Francisco de la Torre.
Valor no tiene Edad, — de D. Juan Bautista Diamante.
Valor nunca Vencido, — de D. Francisco Escoti.
Valor Perseguido, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Valor siempre dà Honor, — de D. Christoval de Monroy.
Valor todo lo Hallana.
Valor, Veldad, y Aficion.
Valles de Sopetràn.
Vanda de Castilla, de D. Joseph Cañizares.
Vanda, y la Flor, — de Calderòn.
Vandidos de Italia.
Vandolera de Baeza.
Vandolera de Italia, y Enemiga de los Hombres.
Vandolero de Flandes, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Vandoleros del Porto.
Vandolero Solposto, — de tres Ingenios.
Vandos de Barcelona.
Vandos de Luca, y Pisa.
Vandos de Luca, y Pisa, — de Don Antonio Faxardo y Azevedo.

Vandos de Rabena, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Vandos de Salamanca.
Vandos de Sena, — de Lope.
Vandos de Sena.
Vandos de Verona, — de D. Francisco de Roxas.
Vandos de Vizcaya, — de D. Pedro Rosete.
Vara de Medir, y Accion del mejor Testigo.
Varios Prodigios de Amor, — de D. Francisco de Roxas.
Varona Castellana, — de Lope.
Vaso de Eleccion, — de Lope.
Vaso, y la Piedra, — de D. Fernando de Zarate.

V. y e.

Velides, — de D. Marcos de Lanuza.
Vellaco sois Gomez.
Vellocino de Oro, — de Lope.
Venatoria, — de Gongora.
Vencedor de sì mismo, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Vencedor de Sì mismo, — de Don Balthasar de Funes y Villalpando.
Vencer à Marte sin Marte.
Vencer cuerdo un Impossible, de los Disfrazes de Loco, — de un Ingenio.
Vencerse es mayor Valor, — de Calderòn.
Vencerse es mayor Valor, — de los Figueroas.
Vencimiento de Turno, — de Calderòn.
Vencimiento de Turno, — de Don Antonio Manuel del Campo.
Veneno en la Guirnalda, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
Veneno en la Hermosura, — de Joseph de Anso y Flores.
Veneno es de Amor la Embidia.
Veneno para sì, — de un Ingenio.
Venerable Padre Roxas.
Vengada antes que Ofendida, — de D. Geronymo Cifuentes.
Vengadora de las Mugeres, — de Lope.

Vengador de los Cielos, — de Don Francisco Vances Candamo.
Venga lo que Viniere, — del Lic. D. Geronymo de Villayzàn.
Venganza de Amor.
Venganza de Amor es Premio, — de Don Antonio Tellez.
Venganza de la Duquesa de Amalfis *(sic)*, — de D. Diego Muget y Solìs.
Venganza de Tamàr, — del Mro. Tirso de Molina.
Venganza en el Despeño, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Venganza en el Empeño, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Venganza en el Sepulcro.
Venganza en los Agravios.
Venganza, Honor, y Amor.
Venganza Honrosa, — de D. Francisco de Aguilar.
Venganza Honrosa, — de Lope.
Venganzas ay, si ay Injurias, — de Alfonso de Bastres *(sic)*.
Venganza Venturosa, — de Lope.
Venganza, y el Amor, — de D. Juan de Villegas.
Vengar con el Fuego, el Fuego.
Vengarse con Fuego, y Agua, — de Calderòn.
Vengar Zelos por no poder Confessarlos, — de D. Joseph Rozed de la Fuente.
Venir el Amor al Mundo, — de D. Melchor Fernandez de Leon.
Venjamin de la Iglesia.
Ventura con el Nombre, — del Mro. Tirso de Molina.
Ventura de la Fea.
Ventura de la Voz, — de D. Joseph Cañizares.
Ventura en el Engaño, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Ventura en la Desgracia, — de Lope.
Ventura sin Buscarla, — de Lope.
Ventura te dè Dios hijo, — del Mro Tirso de Molina.
Venturoso por Fuerza, — de Calderòn.
Verdad Averiguada, — de D. Guillèn de Castro.
Verdad en el Engaño, — de tres Ingenios.
Verdad en el Engaño, — de D. Antonio de Mendoza.

V. y i.

Vida, y Muerte de la Monja de Portugal, — del Doct. Mirademesqua.
Vida, y Muerte del Beato Ramòn.
Vida, y Muerte del Cid.
Vida, y Muerte de San Cayetano.
Vida, y Muerte de S. Christoval, — de D. Juan de Argomedo Benavides.
Vida, y Muerte de San Lazaro, — del Doct. Mirademesqua.
Vida, y Muerte de San Pedro de Alcantara, — de Don Fernando Rodriguez.
Vida, y Muerte de Santa Maria de Cervellòn.
Vida, y Muerte de Santa Teresa de Jesvs, — de Lope.
Vida, y Rapto de Elias, — de D. Francisco de Roxas.
Viejo Enamorado, — de D. Antonio de la Cueva.
Viento es la Dicha de Amor, — de D. Antonio de Zamora.
Villana de Ballecas, — del Mro. Tirso de Molina.
Villana de Getafe, — de Lope.
Villana de la Sagra, — del Mro. Tirso de Molina.
Villano del Danuvio, — de D. Joseph Cañizares.
Villano en su Rincòn, — de Lope.
Villano en su Rincòn, y Sabio en su Retiro, — de Don Juan de Matos Fragoso.
Violencia por Castigo, y Hermosura por Premio.
Violencias del Amor, — de D. Christoval de Monroy.
Violencias del Amor, — de D. Juan de Sylva.
Virgen de Guadelupe, — del Doct. Felipe Godinez.
Virgen de Guadelupe, — de D. Francisco Vances Candamo, y de D. Juan de la Hoz Mota.
Virgen de la Aurora, — de D. Juan de Matos Fragoso, y de D. Geronymo Cancer.
Virgen de la Fuencisla, — de tres Ingenios.
Virgen de la Salceda, — del Mro. Alfonso Alfaro.
Virgen de la Soledad, — del Mro. Alfonso Alfaro.
Virgen de los Desamparados.

Virgen de los Remedios.
Virgen de los Reyes.
Virgen del Sagrario, — de Calderòn.
Virginea, y Apio Claudio, — de D. Antonio de la Cueva.
Virtudes vencen Señales, — de D. Juan Velez.
Virtud, Pobreza, y Muger, — de Lope.
Virtud vence al Destino, — de Don Thomàs de Añorbe y Corregèl.
Visperas Sicilianas, — de tres Ingenios.
Viuda, Casada, y Doncella, — de Lope.
Viuda Tyrana, Santa Madrona.
Viuda Valenciana, — de Lope.
Viva Imagen de Christo, — de D. Joseph Cañizares.
Vizconde de la Corcuela.

V. y o.

Voto de Santiago, — de D. Francisco de Herrera.

X. y a.

Xarrietera, qual es el Mayor Aprecio del Descuydo de una Dama.

Y. y e.

Yerro del Entendido, — de D. Juan de Matos Fragoso.
Yerros de Naturaleza, y Aciertos de la Fortuna, — de Don Luis Coello.
Yerros por Amor, — de Lope

Z. y e.

Zefalo, y Pocrès, — de D. Agustin de Salazar.
Zefalo, y Pocres, — de Calderòn. Burlesca.
Zelosa de Sì misma, — del Mro. Tirso de Molina.
Zelos, Amor, y Cordura.
Zelos, Amor, y Venganza, — de D. Juan Velez.

Zelos aun del Ayre Matan, — de Calderòn.
Zelos contra los Cielos.
Zelos con Zelos se Curan, — del Mro. Tirso de Molina.
Zelos con Zelos se Curan, — de Lope.
Zelos de Carrizales.
Zelos de Escarramàn. — Burlesca.
Zelos de Rodamonte, — de D. Francisco de Roxas.
Zelos de San Joseph.
Zelos en el Cavallo, — de D. Bartholomè de Enciso.
Zelos hasta los Cielos, — de D. Juan Velez.
Zelos hazen Estrellas, — de D. Juan Velez.
Zelos hazen Estrellas, — de Calderòn.
Zelos, Industria, y Amor, -- de D. Christoval de Monroy.
Zelos no Ofenden al Sol, — de D. Antonio Enriquez Gomez.
Zelos no Ofenden al Sol, — de Calderòn.
Zeloso de Sì mismo.
Zeloso de su Honra, — de Calderòn.
Zeloso Extremeño, — de Lope.
Zeloso Extremeño, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Zeloso Prudente, — del Mro. Tirso de Molina.
Zelos sin saber de Quien, — de D. Antonio de Mendoza.
Zelos son Bien, y Ventura, — de D. Juan Velez.
Zelos son Bien, y Ventura, — del Doct. Felipe Godinez.
Zelos vencidos de Amor, — del Conde Clavijo.
Zelos vencidos de Amor, — de D. Marcos Lanuza.

Z. y i.

Zyrro, hijo de la Perra.

Z. y u.

Zurdillo de la Costa.

FIN
DEL INDICE DE COMEDIAS.

INDICE
DE LOS AUTOS SACRAMENTALES,
ALEGORYCOS,
Y AL NACIMIENTO DE NUESTRO SEÑOR.

A.

Abadesa del Cielo, — de Luis Velez de Guevara.
Acreedores del Hombre, — de D. Francisco de Roxas.
A Dios por Razon de Estado, — de Calderòn.
Adultera Perdonada, — de Lope.
Agua de Mejor Vida, — de Calderòn.
Albricias de Nuestra Señora.
Alimentos del Hombre, — de Calderòn.
A Maria el Corazon, — de Calderòn.
Amarilis, y Adonis, — de Francisco de Mata-Moros.
Amar, y ser Amado, — de Calderòn.
Amiga mas Verdadera, y Virgen del Rosario, — de Don Luis Coello.
Amistad en el Peligro, — de Joseph de Valdivieso.
Amor, Virtud, y Firmeza, — de D. Andrès de Salcedo.
Andromeda, y Persèo, — de Calderòn.
Angeles Encontrados, — de D. Antonio de Castilla.
Anunciacion del Angel, y Adoracion de los Reyes.
Año Santo de Roma, — de Calderòn.
Araucana.
Arbol del Mejor Fruto, — de Calderòn.
Arboles (Los), — de D. Francisco de Roxas.
Arca de Dios Cautiva, — de Calderòn.
Astùcias de Luzbèl contra las Divinas Profecìas.
A tu Proximo como à Tì, — de Calderòn.
Auto à lo Pastoril.
Auto en Alegorìa del Sacrilegio, Cartèl que pusieron en la Ciudad

de Granada contra la Ley de Dios, y su Santissima Madre, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Autos del Santo Nacimiento.
Ave Maria, y Rosaria de Nuestra Señora, — de Lope.
Aventuras del Alma.
Aventuras del Hombre, — de Lope.
A Vosotros los que Dais.

B.

Batalla del Amor, — del Mro. Roa.
Blanca Niña.
Bodas de Bato, y Menga.
Bodas de Fineo.
Bodas del Cordero, y Mystica Monarquia.
Buelta de Egypto.

C.

Carcel de Amor, — de Lope.
Carcel del Mundo, — de D. Antoine Coello.
Cascabèl del Demonio.
Cavallero de Gracia.
Cavallero de la Ardiente Espada.
Cavallero de la Cruz Bermeja.
Cavallero del Febo, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Cena del Rey Baltasar, — de Calderòn.
Cerco de Sevilla, — de D. Francisco de Roxas.
Christiandad en Sevilla.
Colmenar Divino, — de D. Guillèn de Castro.
Colmeneros Divinos.
Combite Celestial.
Concepcion de Nuestra Señora, — de Lope.
Contra el Encanto el Escudo, — de D. Manuel Vidal Salvador.

Conversion de la Magdalena, — de D. Lorenzo de Torres.
Cordero de Isaìas, — de Calderòn.
Coronacion de la Humanidad de Christo, — de Lope.
Corsario del Alma, y las Galeras, — de Lope.
Cubo de la Almudena, — de Calderòn.
Cura, y la Enfermedad, — de Calderòn.

D.

Degollacion de San Juan Bautista.
Descendimiento de la Cruz, — de D. Diego de Torres.
Desengaño del Mundo.
Desposorios de Nuestra Señora.
Devocion de la Missa, — de Calderòn.
Diablo Mudo, — de Calderòn.
Diablo Profeta.
Dialogo à la Colocacion del Santissimo, en el Convento de la Victoria de Madrid, la Noche de Navidad del Año de 1684, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Dia Mayor de los Dias, — de Calderòn.
Dios Niño.
Divina Esposa.
Divino Cazador.
Divino Isaac, — del Doct. Felipe Godinez.
Divino Jasòn, — de Calderòn.
Divino Orfeo, — de Calderòn.
Divino Pastor.
Dos Ciudades Opuestas, — de D. Manuel de Arriaga.
Dote del Rosario, — de D. Agustin de Claramonte.
Duelo de los Pastores.

E.

Encantos de la Culpa, — de Calderòn.
Engaño del Mundo.

Entre Dia, y Noche, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Escanderbey, y Clisterna.
Esclava de su Marido, — de Calderòn.
Esclavitud del Genero Humano, y Rescate por el Amor Divino.
Escuela Divina, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Esperanza Cumplida.
Espigas de Rut, — de Calderòn.
Espugnacion de la Ciudad de Buda, — de Don Juan de Montenegro y Neyra.

F.

Fè de Abrahan.
Fè de Ungria, — del Doct. Mirademesqua.
Ferias del Alma, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Fiestas de los Martyres, — de D. Luis de Velmonte.
Figuras Morales.
Formas de Alcalà, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Fuego dado del Cielo, — de D. Alonso del Castillo Solorzano.

G.

Galan, Discreto, y Valiente, — de D. Francisco de Roxas.
Galeras, y Corsario del Alma, — de Lope.
Gedeon Humano, y Divino, — de D. Jacinto Yañez.
Gran Mercado del Mundo, — de Calderòn.
Gran Palacio, — de D. Agustin Moreto.
Gran Quimico del Mundo, — de D. Francisco Vances Candamo.
Gran Teatro del Mundo, — de Calderòn.
Grifo Herrado.

H.

Hazañas del Segundo David, — de Lope.
Hidalga del Valle, — de Calderòn.
Hidalguia del Hombre.

Hijo de la Iglesia, — de Lope.
Hijo Prodigo.
Hijos de Maria, y el Rosario, — de Lope.
Honda de David, — de D. Antonio Zamora.
Horno de Babilonia, — de D. Agustin de Claramonte.
Horno de Constantinopla.
Hospital de San Roque.
Huyda de Egypto, y Destierro de Jesvs.
Humildad Coronada de las Plantas, — de Calderòn.

Y.

Indulto General, — de Calderòn.
Inmunidad del Sagrado, — de Calderòn.
Inquisicion, — del Doct. Mirademesqua.
Isla del Sol.

J.

Jardin de Falerina, — de Calderòn.
Judit, y Olofernes.
Juego del Hombre, sobre la Palabra del Salvador.
Jura de Baltasar, — de D. Andrès de Claramonte.
Juventud de San Isidro.

L.

Laberinto de Creta, — del Mro. Tirso de Molina.
Laberinto del Mundo, — de Calderòn.
Labrador de la Mancha.
Laurèl de Apolo, — de D. Juan Salvo.
Lavar con Sangre la Mancha.
Lepra de Constantino, — de Calderòn.
Levantamiento de Portugal.
Libertad General.
Lyrio à *(sic)* la Azuzena, — de Calderòn.

Locura (La), — de Mro. Joseph de Valdivieso.
Locura por la Honra, — del Mro. Tirso de Molina.
Lo que và del Hombre à Dios, — de Calderòn.
Lucero Serafin.

[Ll.]

Llamados, y Escogidos, — de Calderòn.

M.

Madrina del Cielo, Nuestra Señora del Rosario.
Maestrazgo del Toysòn, — de Calderòn.
Manà del Cielo.
Manà Nuevo, — de Calderòn.
Margarita Preciosa, — de Lope.
Mas Dichoso Ladron.
Mas dichoso Portal.
Mayorazgo del Cielo.
Mayor Desengaño.
Mayor Sobervia Humana de Nabuco Donosòr — del Doct. Mirademesqua.
Mejores Peregrinos, y Jerusalèn Sitiada, — del Lic. Joseph Rodriguez Cornejo, y el Bachillèr Alfonso Gomez.
Mejor Ofrenda.
Mesa Redonda, — de Luis Velez de Guevara.
Mesas de la Fortuna, — de D. Francisco Vances Candamo.
Mesìas Verdadero, — de D. Juan de Anson y Mayas.
Mysterios de la Missa, — de Calderòn.
Mystica Israèl Biblioteca, — de Calderòn.
Mystica Monarquia, y Bodas del Cordero.
Monstruo de la Sierra, y Pastor Angel.
Monte de la Piedad, — del Doct. Mirademesqua.
Muerte de Frislàn *(sic)*, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.

N.

Nacimiento de Christo.
Natividad del Señor, — del Doct. Juan Perez de Montalvàn.
Natividad de Nuestra Señora, — de Lope.
Nave del Mercader, — de Calderòn.
Negacion de la Posada de San Joseph, y Juego de los Pastores.
Ninfa del Cielo.
Ninive, y su Conversion.
Niño Dios en Egypto, y mas Dichoso Ladron, — de Juan Hidalgo.
Niño Perdido.
No ay Instante sin Milagro, — de Calderòn.
No ay mas Fortuna de Dios, — de Calderòn.
No ay ser Padre, siendo Juez, — de Juan Francisco Manuel.
No le Arriendo la Ganancia, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Nuestra Señora de Guadalupe, sus Milagros, y Grandezas en España.
Nuestra Señora de la Barga, de la Villa de Uceda.
Nuestra Señora de los Remedios, — del Doct. Mirademesqua.
Nuestra Señora del Pilar.
Nuestra Señora del Rosario, Ciento por Uno, — de Don Alvaro Cubillo de Aragon.
Nuestra Señora del Rosario, Madrina del Cielo, — del Mro. Tirso de Molina.
Nuestra Señora del Rosario, y Corona mas Hermosa, — de don Francisco de Roxas.
Nuestra Señora del Rosario, y Segundo Dimas.
Nuestra Señora del Rosario, y Tesoro Escondido.
Nuestra Señora del Rosario, y Tyrano Enamorado.
Nuestra Señora, y San Ildefonso, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Nuevo Hospicio de Pobres, — de Calderòn.
Nuevo Oriente del Sol, y mas dichoso Portal, — de Lope.

Nuevo Palacio del Retiro, — de Calderòn.
Nunca el Bien si llega, Llega Tarde.

O.

Obras del Pecador, al Santo Nacimiento.
Obreros del Señor, — de D. Francisco de Roxas.
Olvidar por querer Bien, — de D. Agustin de Salazar.
Orden de Melchisedech, — de Calderòn.
Ordenes Militares, — de Calderòn.
Oveja Perdida, — de Lope.

P.

Pastorcilla del Cielo.
Pastores de Belèn. 1. y 2. Part. de diferentes Autores.
Pastor Fido, — de Calderòn.
Pastor Ingrato, — de Lope.
Pastor Lobo, — del Doct. Mirademesqua.
Patio de Palacio, — de D. Francisco de Roxas.
Pedro Telonario, — del Doct. Mirademesqua.
Peregrino del Cielo, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Perturbador Sagàz.
Pesebre Celestial, y Pastores de Belèn.
Piel de Gedeòn, — de Calderòn.
Pintor de su Deshonra, — de Calderòn.
Plantas (Las), — de Calderòn.
Pleyto de Dios contra Dios, y Justicia por el Hombre, — de D. Juan Bautista Diamante.
Pleyto Matrimonial del Cuerpo, y el Alma, — de Calderòn, y D. Antonio de Zamora.
Premio de la Humildad, y Daños de la Sobervia, — de D. Felipe Sanchez Carralero.
Pretendiente del Cielo.
Primera Redempcion.

Primer Blason del Austria, — de Calderòn.
Primer Duelo del Mundo, — de Don Francisco Vances Candamo
Primer Flor del Carmelo, — de Calderòn.
Primero, y Segundo Isaac, — de Calderòn.
Primer Refugio del Hombre, — de Calderòn.
Principe de la Paz, y Transformaciones de Celia, — del Doct. Mirademesqua.
Prisiones de Adàn, — de Lope, y de D. Nicolàs Gallo del Castillo.
Privanza del Hombre, — de Lope.
Probatica Piscina, — de Calderòn.
Pruebas de Christo.
Pruebas del Linage Humano, y Encomienda del Hombre.
Puente del Mundo, — de Lope.
Purificacion de N. Señora, y Presente de su Hijo en el Templo.

Q.

Quien hallarà Muger Fuerte, — de Calderòn.

R.

Recaìda del Alma.
Redempcion de Cautivos, — de Calderòn.
Restauracion de Buda, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Restauracion del Genero Humano, — de D. Pedro Lanini Sagredo.
Resurrecion de Christo.
Rey Seleuco del Asia, — de D. Alvaro Cubillo de Aragon.
Rico Avariento, — de D. Francisco de Roxas.
Robo de Elena, y Destruycion de Troya, — de D. Francisco de Roxas.
Ronda, y Vista *(sic)* de la Carcel, — del Doct. Mirademesqua.
Rosario Nuevo.

S.

Saber cumplir con su Amor.

Sacro Parnaso, — de Calderòn.
San Ignacio de Loyola.
San Isidro.
San Joachin, y Santa Ana.
San Juan Bautista.
San Roque.
Santa Inquisicion, — de Lope.
Santa Margarita.
Santo Rey Don Fernando. 1. y 2. Part. Con Loa, E[n]tremeses, y Bayles, — de Calderòn.
Segunda Esposa, — de Calderòn.
Segundo Blasòn del Austria, — de Calderòn.
Semilla, y la Cizaña, — de Calderòn.
Serpiente de Metal, — de Calderòn.
Serrana de la Vera de Plasencia.
Siembra del Señor, — de Calderòn.
Siquis, y Cupido, — de Calderòn.
Socorro General, — de Calderòn.
Sol à Media Noche, — del Doct. Mirademesqua.
Soldado à Merced.
Sucessos, y Milagros del Almirante de Aragon.
Sueño de Indimion, — de D. Manuel de Arriaga Feyjoò y Ribadeneyra.
Sueño del Genero Humano, y Furia de Lucifer.
Sueños ay que Verdades son, — de Calderòn.

T.

Terceros para el Cielo, y Devocion del Rosario.
Tesoro de la Iglesia, — de D. Sebastian Gadea.
Tesoro Escondido, — de Calderòn.
Toyson del Cielo, — de Lope.
Toma de Babilonia, — de Calderòn.
Tormento del Demonio.
Torneos de Christo con el Amor Divino.

Toros del Alma.
Trabajos de Job.
Transito Glorioso de San Joseph, — de Juan Caxesi.
Tres Finezas del mayor Amante, y Seneca Espiritual.
Triunfar antes de Vencer, — de D. Manuel de Arriago.
Triunfo de la Iglesia, — de Lope.
Triunfo del Sacramento.
Triunfos de Jesvs Sacramentado, — de D. Luis de Sandoval Zapata.
Triunfos del Amor, en Pan, el *(sic)* Lyrio, y la Espiga.
Triunfos de Misericordia, y la Justicia Vencida.
Triunfo Vivo de Dios, — de D. Antonio Zamora.

[U.]

Universal Paz del Mundo.
Universidad de Amor, y Grado Doctoral de Christo, — de D. Fernando de la Cerda y Denti.

V.

Vacante General, — de Calderòn.
Valle de Lagrimas.
Valle de Lagrimas, y Fiestas à la Concepcion, — por Fr. Antonio Amador.
Valle de la Zarzuela, — de Calderòn.
Vencer al Fuego, con Fuego.
Veneno, y la Triaca, — de Calderòn.
Verdadero Dios Pan, — de Calderòn.
Viatico Cordero, — de Calderòn.
Victoria de Christo.
Victoria del Amor.
Victoria del Hombre.
Vida es Sueño, — de Calderòn.
Villano en su Rincòn, — del Mro. Joseph de Valdivieso.
Viña del Señor, — de Calderòn.

Viña de Nabot, — de D. Francisco de Roxas.
Virgen de Guadelupe.
Virgen del Rosario, y Amiga mas Verdadera, — de D. Luis Coello.
Virtud vence Recelos.
Visitacion de Nuestra Señora, y Santa Isabèl.
Visita del Mundo.

Y.

Yugo de Christo.

Z.

Zarzuela al Santo Nacimiento.
Zelos de San Joseph.

FIN.

Se advierte, que las Comedias, y Autos que vàn sin Autores, es por no tener noticia de quien fueron los que las escrivieron.

Tambien se hallaràn donde este Indice quatrocientos Entremeses diferentes, Loas, Bayles, y Saynetes; y muchos Papeles Curiosos, y los Libros siguentes :

Ciencia de Corte para las Personas de Espada, y Toga, seis Tomos en Quarto.
Secretos de las Artes Liberales, y Mecanicas, para todo genero de Facultades.
Aventuras de Telemaco.
Kempis finos, con Estampas.
Novelas Morales.
Vida de Santa Maria Egypciaca.
Vida de San Simin Estilita.
Vida de Sor Francisca del Santissimo Sacramento.
Vida de Nuestra Señora, en Verso.
Vida Christiana.
Dios Solo.

Guia de Tobias.
Simulacros Morales.
Pensamientos Christianos.
Llave del Cielo.
Mysterios de la Missa, muy Reducido.
Combate Espiritual.
Vida de San Francisco de Borja.

FINIS.

INDICE DE AUTORES
CON LOS TITULOS DE LAS OBRAS DRAMATICAS
ATRIBUIDAS A CADA UNO
EN LOS DOS INDICES DE MEDEL DEL CASTILLO

A.

ACEVEDO (Doña Angela)
  Dicha, y Desdicha del Juego.
AGUAYO (Diego de)
  Querer sabiendo Querer.
AGUILAR (¿...?)
  Amantes de Cartago.
  Amenidades del Soñar.
  Ardor de España, sobre Sierra Nevada.
AGUILAR (Francisco de)
  Brabo Conde de Ureña.
  Conde Grimaltos.
  Fuerza del Interès.
  Gitana Melancolica.
  Gran Patriarca de las Indias.
  Mercader Amante.
  Nuera Humilde.
  Patriarca Don Juan de Ribera.
  Suerte sin Esperanza.
  Venganza Honrosa.
AGUILAR Y SALINAS (Diego de)
  Agravio en la Disculpa.
AGUIRRE (Matías de)
  Engaño en el Vestido.
  Industria contra el Peligro.
ALCEDO HERRERA (Francisco)
  Batalla de Farsalia.

ALFARO (Maestro Alonso de)
Aristomenes Mesenio.
Hombre de Portugal.
Virgen de la Salceda.
Virgen de la Soledad.
ALVAREZ (Luis)
Calumnia en los Milagros.
Peor està que Estaba.
ALVAREZ DE AYLLON (Pedro)
Persèo, y Tibalda.
AMADOR (Fr. Antonio)
Valle de Lagrimas, y Fiestas à la Concepcion. (Auto).
ANGULO (Gervasio Antonio de)
Amor es la primera Obligacion.
ANSO Y FLORES (José de)
Dolores de la Virgen.
Veneno en la Hermosura.
ANSON Y MAYAS (Juan de)
Mesìas Verdadero. (Auto.)
AÑORBE Y CORREGEL (Tomás de)
Como luce la Lealtad à vista de la Traycion.
Danièl de Ley de Gracia, y Nabuco de la Armenia.
Duende de Zaragoza.
Hija del Senescàl.
Nulidades del Amor.
Oveja contra el Pastor.
Princesa, Ramera, y Martyr.
Santa Afra.
Virtud vence al Destino.
ARBOLEDA (Alejandro de)
Aurora de San Ginès.
Mas Divino Remedio.
San Jorge, ò Martyr Valiente en Roma.
ARCE (Ambrosio de)

Cegar para vèr Mejor.
Hercules de Ungria.
Mayor Victoria de Constantino.
Sitio de Viena.
ARCE (Antonio de)
Hechizo de Sevilla.
ARGOMEDO BENAVIDES
véase BENAVIDES ARGOMEDO.
ARRIAGA FEYJOO Y RIVADENEYRA (Manuel de)
Dos Ciudades Opuestas (Auto.)
Sueño de Indimion. (Auto.)
Triunfar antes de vencer. (Auto.)
ARROYO (José de)
Libertad de Israèl.
Plagas de Faraon.
Pobre mas Poderoso.
San Juan de Dios.
Santa Genoveba.
ATARIS (Conde de)
Apolo, y Driope, Dragma Musico.
AVELLANEDA (Francisco de)
Bolverse el Rayo en Laurèl.
San Francisco de Paula.
AVELLANEDA (Gaspar de)
Templo de Palas.
AVILA (Gaspar de)
Dicha por malos medios.
Familiar sin Demonio.
Governador Prudente.
Iris de las Pendencias.
Respeto en la Ausencia.
Sentencia sin Firma.
Servir sin Lisonja.
Todo cabe en lo Possible.

AYALA (Matías de)
Cinco Venganzas en Una.
Contra el Ado no ay defensa.
Guerra de Zelos, y Amor.
Matheo Vizconde.
AYALA Y GUZMAN (Marcelo de)
Hechos, y Traversuras. (Con Coello.)
AYALA MANUEL (Fernando de)
Duda en la Obligacion.

B.

BAEZA (Andrés)
Mas la Amistad que la Sangre.
No se pierden las Finezas.
Valor contra Fortuna.
BARCIA (Pedro de)
Amor es todo Cautelas.
Ganar por Ciento Docientos.
Mejor Escudo es Dios.
San Epiphanio.
BARCO (Diego del)
Mas Dichoso Ofensor.
BARRIENTOS (Francisco)
Cautivo Venturoso.
BARRIOS (Miguel de)
Canto junto al Encanto.
Español en Oràn.
Pedir Favor al Contrario.
BATRES (Alonso de)
Venganzas ay, si ay Injurias.
BELMONTE BERMUDEZ (Luis de)
Acierto en el Engaño.
Afanador el de Utrera.

Amete de Toledo. (Con Martínez.)
Amor, y Honor.
Casarse sin Hablarse.
Conde de Fuentes, en Lisboa.
Dàrles con la Entretenida.
Desposado por Fuerza.
Diablo Predicador.
En Riesgos luce el Amor.
Fiar de Dios.
Gran Jorge Castrioto.
Hazañas de Don Garcia Hurtado de Mendoza.
Hortelano de Tordesillas.
Legado Martyr.
Mejor Testigo el Muerto.
Principe Escanderbec.
Robador de su Honra.
San Bruno.
Sancha la Vermeja.
San Pedro.
Satisfecho.
Siete Estrellas de Francia.
Trabajos de Ulises.
Tres Señores del Mundo.
Auto. — Fiestas de los Martyres.

BENAVIDES (Juan de)
Acertar donde ay Error.
Apolo, y Dafne.
Loca, Cuerda, Enamorada.
Lo que piensas te Hago.
Marte Español.
Nuestra Señora del Mar.

BENAVIDES ARGOMEDO (Juan de)
San Christoval, su Vida, y Muerte.
Vida, y Muerte de S. Christoval.

BERMUDEZ (Miguel de)
Olvidar para Vivir.
BERMUDEZ DE CASTRO (Miguel)
Primero al Rey que à el Honor.
BOCANGEL Y UNZUETA (Gabriel)
Emperador Fingido.
Nuevo Olympo.
BOLADA (Galcerán)
Empeños de Amor y Honor.
BOLEA (José)
Azuzena de Etyopia.
Ciencias impiden Trayciones.
Sol obediente al Hombre.
BOTELLO (Luis)
Con Amor no siempre la verdad es lo mejor.
BOYL (Carlos)
Marido Assegurado.
BRAVO (Licenciado)
En el Engaño el Remedio.
Engaño en el Remedio.
Ingenio es lo Mejor.
BUENDIA (Ambrosio de)
Amor en la Nobleza.
Discreta Aragonesa.
En la Muerte la Fineza.
BUENO (Francisco)
Roberto el Diablo.
Santa Engracia.
BURGOS (Isidro de)
Labrador, Rey, y Monge. (Con Lanini).

C.

CABEZAS (Juan)

Empeños que haze Amor.
Engañar para Casarse.
Galan Bobo.
Galan, y Esclavo uno mismo.
Matar por Zelos su Dama.
Morir à un tiempo, y Vivir.
No ay Castigo contra Amor.
Parto de las Montañas.
Pretensor de su Madre.
Principes de Tesalia.
Querer por hazer Querer.
Reyna mas Desdichada.
Tambien ay Amor sin Zelos.

CALDERON DE LA BARCA (Pedro)
Acaso, y el Error.
Afectos de Odio, y Amor.
Agradecer, y no amar.
Agravios Satisfechos.
Agua Mansa.
Alcayde de si mismo.
Alcalde de Zalamea.
A lo que obliga un Agravio.
Amado, y Aborrecido.
Amar despues de la Muerte.
Amar, Servir, y Esperar.
Amigo, Amante, y Leal.
Amor con Amor se obliga.
Amor con Valor se obliga.
Amor, Honor, y Poder.
Amor, Ingenio, y Muger.
Angel de la Guarda.
Antes que todo es mi Dama.
Apeles, y Campaspe.
Apolo, y Climene.

Apolo, y Leucotoe.
Argenes, y Poliarco.
Aristomenes Mesenio.
Armas de la Hermosura.
A secreto Agravio, secreta Venganza.
Astrologo Fingido.
Auristela, y Lisidante.
Aurora en Copacabana.
Barbara de los Montes.
Basta Callar.
Batalla de Sopetràn.
Bien vengas Mal.
Cabellos de Absalòn.
Cada qual à su Negocio.
Cada qual lo que le Toca.
Cada uno para Sì.
Cadenas del Demonio.
Canas en el Papèl, y Dudoso en la Venganza.
Capitan Cornejo.
Casa con dos Puertas.
Casamentero.
Casamiento en la Muerte.
Castañar de Toledo.
Castigo del Penseque.
Castigo en tres Venganzas.
Castillo de Lindabridis.
Cena del Rey Balthasar.
Cisma de Inglaterra.
Codicia rompe el Saco.
Como Padre, y como Rey.
Como se comunican dos Estrellas contrarias.
Conde de Sex.
Conde Don Sancho Niño.
Conde Lucanor.

Con quien Vengo Vengo.
Contra el Amor desengaño.
Crytica del Amor.
Cruz en la Sepultura.
Dama Duende.
Dàrlo todo, y no dàr Nada.
Dàr tiempo al Tiempo.
Del mal pagador, en Pajas.
Del Rey abaxo ninguno.
Desdicha de la Voz.
Desdichados, y Dichosos.
De una causa dos efectos.
De un Castigo tres Venganzas.
Devocion de la Cruz.
Dia de San Blàs en Madrid.
Dicha del Retraydo.
Dicha, y Desdicha del Nombre.
Dios haze Justicia à Todos.
Donayres de Mengo.
Dos Amantes del Cielo.
Dos Estrellas Contrarias.
Dudoso en la Venganza.
Duelos de Amor, y Lealtad.
Duelos de Honor, y Amistad.
Duquesa Rosimunda.
Eco, y Narciso.
Empeños de seis horas.
Empeños de un Acaso.
Empeños de un Plumage.
Empeños que se Ofrecen.
Encantos del Marquès de Villena.
Encanto sin Encanto.
En esta Vida todo es Verdad, y todo Mentira.
Enfermar con el Remedio.

Engañar para Reynar.
Enseñarse à ser buen Rey.
Escandalo de Grecia contra las Santas Imagenes.
Esclavo de MARIA.
Escondido, y la Tapada.
Española de Florencia.
Estatua de Promotèo.
Exaltacion de la Cruz.
Faetonte, ò Hijo del Sol.
Fè de Abrahan.
Fenis de España.
Fianza Satisfecha.
Fiera el Rayo, y la Piedra.
Fieras afemina Amor.
Fineza contra Fineza.
Fingida Arcadia.
Fortunas de Andromeda, y Perseo.
Fuego de Dios en el querer Bien.
Galan Fantasma.
Galan sin dama.
Galan, y Dama Aquiles.
Garrote mas bien Dado.
Golfo de las Sirenas.
Gran Cenobia.
Guarda de sì mismo.
Guardate de la Agua Mansa.
Gustos, y Disgustos.
Hado, y Divisa.
Haz Bien, y Guardate.
Hermanos Vandoleras.
Hija del Ayre.
Hijo del Sol el Faeton.
Hijos de la Fortuna.
Hombre Pobre todo es Trazas.

Honor contra la Fuerza.
Honra, Confusion, y Amor.
Huyendo vence el Honor.
Impossible mas Facil.
Industria contra el Poder.
Jardin de Falerina.
Job de las Mugeres.
Judas Macabeo.
Lagrimas de David.
Lances de Amor, y Fortuna.
Laurèl de Apolo.
Lealtad de Artes de Algarve.
Leonido, y Marfisa.
Lo que haze un Manto en Madrid.
Lo que merece el Valor.
Luis Perez el Gallego.
Maestro de Danzar.
Mal Pagador en Pajas.
Manos Blancas no Ofenden.
Mañana serà otro Dia.
Mañanas de Abril, y Mayo.
Marco Antonio, y Cleopatra.
Margarita Preciosa.
Marquès de Villena.
Martyr de Portugàl.
Maxico Prodigioso.
Mayor Encanto Amor.
Mayor Fineza.
Mayor Monstruo del Mundo.
Mayor Monstruo, los Zelos.
Mayor Rey de los Reyes.
Medico de su Honra.
Mejor Està que Estaba.
Mejor Luna Africana.

Mejor Testigo el Rey.
Mejor Testigo es Dios.
Mejor Tutor es Dios.
Monstruo de los Jardines.
Muchos Indicios sin Culpa.
Mudanzas de la Fortuna.
Mugeres, quando Quieren.
Muger Llora, y Venceràs.
Nadie fie su Secreto.
Ni Amor se libra de Amor.
Niña de Gomez Arias.
No avrà Mal donde ay Muger.
No ay Burlas con el Amor.
No ay cosa como Callàr.
No guardas tu tu Secreto.
No siempre lo Peor es Cierto.
Nuestra Señora de la Almudena.
Nuestra Señora de los Remedios.
Nunca lo Peor es Cierto.
Oliveros de Castilla.
Origen, Perdida, y Restauracion de Nuestra Señora del Sagrario.
Paciencia de Job.
Palabra en la Muger.
Para vencer Amor, querer Vencerle.
Pedir con mal Intento.
Peor està que Estaba.
Perdon castiga mas.
Pintor de su Deshonra.
Polifemo, y Circe.
Porfiando Vence Amor.
Postrer Duelo de España.
Premio añade al Valor.
Primero soy Yo.

Principe Constante.
Principe de Fez, D. Balthasàr de Loyola.
Privilegio de las Mugeres.
Prodigio de Alemania.
Prudente Avigaìl.
Prueba de Amor, y Amistad.
Puente de Mantible.
Pulida Sayaguessa.
Purgatorio de San Patricio.
Purpura de la Rosa.
Qual es mayor Perfeccion.
Quien Calla Otorga.
Respuesta està en la Mano.
Restauracion de Nuestra Señora del Sagrario.
Rey, Angel, y Demonio en la Muger.
Rey Don Pedro, en Madrid.
Reyes Magos.
Reyna Sabad.
Riesgos que tiene un Coche.
Rigor de las Desdichas.
Roca del Honor.
Rollo de Ezija.
Saber del Mal, y del Bien.
Saber desmentir Sospechas.
Saco de Ambers.
Sacrificio de Efigenia.
San Francisco de Borja.
Santa Eugenia.
Secreto à Vozes.
Segundo Scipion.
Seneca [y] Neron.
Señora, y la Criada.
Siquis, y Cupido.
Sitio de Breda.

Sivila del Oriente.
Sucessos del Principe Lisardo.
Tambien ay Duelo en las Damas.
Tan Largo me lo Fiais.
Teagenes, y Clariclèa.
Tercera de sì Misma.
Tetrarca, y Mayor Monstruo del Mundo.
Texedor de Segovia.
Todo lo Vence el Amor.
Tres Afectos de Amor.
Tres Edades de España.
Tres Justicias en Una.
Tres Mayores Prodigios.
Triunfos de Joseph.
Troya Abrasada.
Tuzani de las Alpujarras.
Un Castigo en Tres Venganzas.
Vanda, y la Flor.
Vencerse es mayor Valor.
Vencimiento de Turno.
Vengarse con Fuego, y Agua.
Venturoso por Fuerza.
Victoria de Fuente-Ravia.
Victoria por el Amor.
Vida es Sueño.
Virgen del Sagrario.
Zefalo, y Pocres.
Zelos aun del Ayre Matan.
Zelos hazen Estrellas.
Zelos no Ofenden al Sol.
Zeloso de su Honra.

Autos.

A Dios por Razon de Estado.
Agua de Mejor Vida.

Alimentos del Hombre.
A Maria el Corazon.
Amar, y ser Amado.
Andromeda, y Persèo.
Año Santo de Roma.
Arbol del Mejor Fruto.
Arca de Dios Cautiva.
A tu Proximo como à Tì.
Cena del Rey Baltasar.
Cordero de Isaìas.
Cubo de la Almudena.
Cura, y la Enfermedad.
Devocion de la Missa.
Diablo Mudo.
Dia Mayor de los Dias.
Divino Jasòn.
Divino Orfeo.
Encantos de la Culpa.
Esclava de su Marido.
Espigas de Rut.
Gran Mercado del Mundo.
Gran Teatro del Mundo.
Hidalga del Valle.
Humildad Coronada de las Plantas.
Indulto General.
Inmunidad del Sagrado.
Jardin de Falerina.
Laberinto del Mundo.
Lepra de Constantino.
Lyrio à la Azuzena.
Lo que và del Hombre à Dios.
Llamados, y Escogidos.
Maestrazgo del Toysòn.
Manà Nuevo.

Mysterios de la Missa.
Mystica Israèl Biblioteca.
Nave del Mercader.
No ay Instante sin Milagro.
No ay mas Fortuna de Dios.
Nuevo Hospicio de Pobres.
Nuevo Palacio del Retiro.
Orden de Melchisedech.
Ordenes Militares.
Pastor Fido.
Piel de Gedeòn.
Pintor de su Deshonra.
Plantas (Las)
Pleyto Matrimonial del Cuerpo, y el Alma. (Con Zamora.)
Primer Blason del Austria.
Primor Flor del Carmelo.
Primero, y Segundo Isaac.
Primer Refugio del Hombre.
Probatica Piscina.
Quien hallarà Muger Fuerte.
Redempcion de Cautivos.
Sacro Parnaso.
Santo Rey Don Fernando.
Segunda Esposa.
Segundo Blasòn del Austria.
Semilla, y la Cizaña.
Serpiente de Metal.
Siembra del Señor.
Siquis, y Cupido.
Socorro General.
Sueños ay que Verdades son.
Tesoro Escondido.
Toma de Babilonia.
Vacante General.

Valle de la Zarzuela.
Veneno, y la Triaca.
Verdadero Dios Pan.
Viatico Cordero.
Vida es Sueño.
Viña del Senor.

CALVO (Juan)
Desengaños de Amor.

CALLE (Juan de la)
Dexàr por Dios la Corona.
Poder, y Amor Compitiendo.
Prodigios de Valencia.

CALLEJA (Diego)
Fenis de España.
Hazer Fineza el Desayre.
San Francisco de Borja.
San Francisco Xavier.

CAMOES (Luis de)
Dos Anfitreones.
Rey Seleuco.

CAMPILLO (Licenciado Ginés)
San Pasqual Baylòn.

CAMPO (Antonio Manuel del)
Christo de Santa Tecla.
Desdichados, y Dichosos.
Renegado de Francia.
Vencimiento de Turno.

CANCER (Jerònimo de)
Arca de Noè. (Con Martinez, y Rosete.)
Bruto de Babilonia. (Con Matos, y Moreto.)
Mocedades del Cid.
Muerte de Baldovinos.
Virgen de la Aurora. (Con Matos Fragoso.)

CANDAMO (Francisco Antonio de Bances)

Austria en Jerusalèm.
Como se curan los Zelos.
Duelo contra su Dama.
Duelos de Ingenio, y Fortuna.
Esclavo en Grillos de Oro.
Fieras de Zelos, y Amor.
Impossible Mayor, en Amor le vence Amor.
Inclinacion Española.
Invicto Luis de Badèn.
Mas es el Ruydo, que las Nuezes.
Mas Vale el Hombre, que el Nombre.
Orlando Furioso.
Piedra Phylosophal.
Por su Rey, y por su Dama.
Primer Triumpho de la Austria.
Qual es Afecto mayor, Lealtad, Sangre, ò Amor.
Qual es el mayor Aprecio del Descuydo de una Dama.
Qual es la Fiera mayor entre los Monstruos de Amor.
Quien es quien premia al Amor.
Rapto de Elias.
Restauracion de Buda.
Reyna Christina.
San Bernardo Abad. (Con Hoz y Mota.)
Sangre, Valor, y Fortuna.
Sastre del Campillo.
Sitio de Amiens.
Toma de Buda.
Vengador de los Cielos.
Virgen de Guadalupe.

Autos.

Gran Quimico del Mundo.
Mesas de la Fortuna.
Primer Duelo del Mundo.

CAÑIZARES (Francisco)

Dichoso Vandolero.
CAÑIZARES (José de)
Abogar por su Ofensor.
Amando bien.
Amazonas de España.
Amor es todo Invencion.
Angel del Apocalypse.
Angelica, y Medoro.
A qual mejor Confessada, y Confessor.
Assombro de la Francia.
Asturiano en la Corte.
A un tiempo Casada, y Monja.
Azis, y Galatea.
Buen Juez no tiene Patria.
Cantero de Constantinopla.
Carlos Quinto sobre Tunez.
Castigar Favoreciendo.
Con Muscia, y por Amor.
Cumplir à un tiempo quien ama con su Dios, y con su Dama.
De leve Chispa gran Fuego.
De los Hechizos de Amor, la Musica es el Mayor.
Domine Lucas.
Don Juan de Espina, en su Patria.
Efigenia.
Error, y el Escarmiento.
Estrago en la Fineza.
Falso Nuncio de Portugal.
Fieras afemina Amor.
Fortuna te dè Dios hijo.
Gran Varon de el Pinèl.
Guapo Julian Romero.
Hasta lo Insensible Adora.
Hazaña Mayor de Alcides.
Hazis, y Galatèa.

Honor dà Entendimiento.
Ilustre Fregona.
Impossible Mayor, en Amor le vence Amor.
Lo que vale ser Devoto de San Antonio de Padua.
Marta la Romanantina.
Mas Amada de Christo.
Mas Firme es la Muger si una vez llega à Querer.
Monstruo Napolitano, Horror, y Escarmiento.
Montes afirma el Desdèn.
Muerta Viva Santa Christina.
Musico por Amor, y Asturiano en la Corte.
Nuevas Armas de Amor.
Picarito en España.
Pleytos de Hernan Cortès.
Poncella de Orleans. (Con Zamora.)
Principe Don Carlos.
Prodigio de la Sagra.
Qual Enemigo es Mayor, el Destino, ò el Amor.
Quentas del Gran Capitan.
Santa Brigida.
Santa Christina.
Santa Francisca Romana.
Santa Gertrudis la Magna.
Santa Juana de la Cruz.
Santa Teresa de Jesvs.
Santo Niño de la Guarda.
San Vicente Ferrer.
Señora Mari Perez.
Sin caridad no ay Fortuna.
Si una Vez llega à Querer, la mas Firme es la Muger.
Sol del Occidente.
Telemaco, y Calipso.
Tres Comedias en Una.
Un Precipicio con Otro.

Valor como ha de ser.
Vanda de Castilla.
Ventura de la Voz.
Villano del Danuvio.
Viva Imagen de Christo.
CARBONEL (Francisco)
No cabe mas en Amor, ni ay Amor firme sin Zelos.
CARDONA (Antonio)
Lo Mejor, es lo Mejor.
Mas Heroyco Silencio.
Obrar contra su intencion.
CARNERERO (Pedro)
Fuente de las Virtudes.
CARO MALLEN (Doña Ana)
Conde Partinuples.
Valor, Agravio, y Muger.
CARVAJAL (¿...?)
Adversa Fortuna de el Cavallero de el Espiritu Santo.
CASTILLA (Antonio de)
Angeles Encontrados. (Auto.)
CASTILLO (Juan del)
Esclavos de su Esclava.
Hazer Bien nunca se Pierde.
CASTILLO SOLORZANO (Alonso de)
Agravio Satisfecho.
Fantasma de Valencia.
Infante en Alemania.
Marquès del Cigarràl.
Torre de Floris-Bella.
Victoria de Norlingen.
Auto. Fuego dado del Cielo.
CASTRO (Antonio de)
San Acisclos, y Santa Vitoria.
Santa Victoria.

CASTRO (Guillén de)

Allà vàn Leyes donde quieren Reyes
Amor Constante
Cavallero Bobo.
Conde Alarcos.
Conde de Irlos.
Condicion Trocada.
Curioso Impertinente.
Degollacion de San Juan Bautista.
Desengaño dichoso.
Dido, y Eneas.
Donde no està su Dueño, està su Duelo.
Don Quixote de la Mancha.
Durandarte, y Velerma.
Enamorado Mudo.
Enemigos Hermanos.
Engañarse Engañando.
Fuerza de la Costumbre.
Fuerza de la Sangre.
Hazañas del Cid.
Humildad Sobervia.
Ingratitud por Amor.
Justicia en la Piedad.
Mal Casados de Valencia.
Manzana de la Discordia.
Maravillas de Bavilonia.
Martyres de Cordova.
Mejor Esposo.
Mocedades del Cid.
Nacimiento de Montesinos.
Narciso en su Opinion.
Nieto de su Padre.
Pagar en propia Moneda.
Perfecto Cavallero.

Piedad en la Justicia.
Pretender con Pobreza.
Prodigio de los Montes.
Progne, y Filomena.
Quanto se estima el Honor.
Quien no se Aventura.
Robo de Elena.
San Joseph.
Tragedia por los Zelos.
Transito de San Joseph.
Turno Vencido.
Verdad Averiguada.
Vicio en los Estremos.
Auto. — Colmenar Divino.

CAXESI (Licenciado Juan)
Obra del Pecador.
Auto. — Transito Glorioso de San Joseph.

CERDA Y DENTI (Fernando de la)
Auto. — Universidad de Amor, y Grado Doctoral de Christo.

CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de)
Baños de Argèl.
Entretenida.
Gallardo Español.
Gran Sultan.
Laberinto de Amor.
Pedro Urdimalas.
Rufian Dichoso.

CESPEDES (Padre Valentín de)
Gloria del Mejor Siglo.
Metamorfosea.
Salvage.

CIFUENTES (Jerónimo de)
Fama es la mejor Dama.
Freno de los Alarves.

Lo mas priva lo Menos.
Lo que son Suegro, y Cuñado.
Vengada antes que Ofendida.
CLARAMONTE (Andrés de)
Catholica Princesa Leopolda.
De Alcalà à Madrid.
De esta Agua no beberè.
De lo Vivo à lo Pintado.
Gran Rey de los Desiertos.
Infante de Aragon.
Infeliz Dorotea.
Marina la Porquera.
Pusoseme el Sol, Saliòme la Luna.
San Onofre.
Santa Teodora, pusoseme el Sol, saliòme la Luna.
Tao de San Anton.
Valiente Negro en Flandes.
Autos.
Dote del Rosario.
Horno de Babilonia.
Jura de Baltasar.
CLAVIJO (Conde de)
Cielos premian Desdenes.
Hypermenestra, y Lincèo.
Jupiter, y Yo.
Velides.
Zelos vencidos de Amor.
COELLO (Antonio)
Arcadia Fingida.
Adultera Castigada.
Baltasara. (Con Velez de Guevara, y Rojas.)
Conde de Sex.
Dàr la Vida por su Dama.
Dicho, y Hecho.

Dos Fernandos de Austria.
Escudo de la Fortuna.
Hechos y Travesuras. (Con Ayala y Guzmàn.)
Lo que passa en una Noche.
Lo que puede la Porfia.
Peor es Urgarlo.
Por el Esfuerzo la Dicha.
Privilegio de las Mugeres.
Tragedia mas Lastimosa de Amor.
Yerros de Naturaleza, y Aciertos de la Fortuna.

Autos.

Carcel del Mundo.
Virgen del Rosario, y Amiga mas Verdadera.

COELLO Y ARIAS (Juan)

Robo de las Sabinas.

COLLADO (Agustin)

Jerusalèn Restaurada, y el Gran Sepulcro de Christo.

CORDERO (Jacinto)

Adversa Fortuna dé Don Duarte Pacheco.
A grande Agravio, gran Venganza.
Amar por fuerza de Estrella, y un Portuguès en Ungria.
Con Partes nunca ay Ventura.
Desengaño de Zelos.
Hijo de las Batallas.
Juramento ante Dios.
Lo que es Privar.
Mayor Trance de Honor.
No ay Plazo que no se Llegue, ni Deudas que no no se Paguen.
Prospera, y Adversa Fortuna.
Secretario Confuso.
Un Portuguès en Ungria.

CORELLA Y MEDRANO.

Estragos por la Hermosura.

CORREA (Juan Antonio)

Pèrdida, y Restauracion de la Bahìa de Todos los Santos.

CORTES (Bartolomé)

Playa de San Lucar.

Tacala *(sic)* de San Lucar.

COTA (Rodrigo)

Calixto, y Melivèa.

CRUZ (Sor Juana Inés de la)

Amor es mas Laberinto.

Empeños de una Casa.

San Hermenegildo.

Sufrir mas, por Valer mas.

CUBILLO DE ARAGON (Alvaro)

Amazonas de España.

Amor como ha de ser.

Añasco el de Talavera.

Casados por Fuerza.

Conde de Irlos.

Conde de Saldaña.

Corona del Agravio.

Del Engaño hazer Virtud.

Desagravios de Christo.

Elisa, y Dido, Reyna, y Fundadora de Cartago.

Entre los sueltos Cavallos.

Exemplo de Desdichas.

Ganar por la mano el Juego.

Genizaro de España.

Honestidad Defendida.

Invisible Principe del Baùl.

Justo Lot.

Manga de Sarracino.

Mayor Venganza de Honor.

Mejor Rey del Mundo.

Mentir por razon de Estado.

Muñecas de Marcela.

Perderse por no Perderse.
Perfecta Casada.
Prudente, Sabia, y Honrada.
Rayo de Andalucia.
San Miguèl.
Señor de Noches Buenas.
Tragedia del Duque de Verganza.
Triunfos de San Miguèl.
Vandolero de Flandes.
Vencedor de sì mismo.

Autos.

Auto en Alegoria del Sacrilegio, Cartèl que pusieron en la Ciudad de Granada contra la Ley de Dios, y su Santissima Madre.
Muerte de Frislàn *(sic)*.
Nuestra Señora del Rosario, Ciento por Uno.
Rey Seleuco del Asia.

CUELLAR (Jerònimo)
Cada qual à su Negocio.
Hazer cada uno lo que debe.

CUENCA (Ambrosio de)
A igual Agravio no ay Duelo.
Apelar de un Hado à otro.
Nuestra Señora de Regla.

CUEVA (Antonio de la)
Cerco de Roma, y Muerte de Borbòn.
Como Noble, y Ofendido.
Constancia de Arcelina.
Degollado.
Infamador.
Libertad de España.
Libertad de Roma.
Muerte de Ayàx, y Telamòn.
Muerte del Rey D. Sancho.

Nadie se atreva à el Honor.
Principe Tyrano.
Qual es lo mas en Amor del *(sic)* Desprecio, ò el Favor.
Saco de Roma.
Sepulcro en la Corona.
Siete Infantes de Lara.
Tragedia de Hercules.
Vicio Enamorado.
Viejo Enamorado.
Virginea, y Apio Claudio.

CUEVA Y SILVA (Doña Leonor de la)
Firmeza en la Ausencia.

D.

DELGADO (Juan)
Prodigio de Polonia.

DIAMANTE (Juan Bautista)
Alfeo, y Aretusa.
Amor es sangre.
Apostol de Valencia. (Con Lanini.)
Baquero de Granada.
Cerco de Zamora.
Cruz de Caravaca.
Cumplir à Dios la palabra.
Defensor del Peñòn.
Defensor del Rosario.
Dicha por el Agravio.
Fray Francisco Ximenez de Cisneros
Ganapan de Desdichas.
Gran Capitan Paredes.
Hercules de Ocaña.
Hombre, Demonio, y Muger.
Honrador de su Padre.

Industrias de Amor Logradas.
Ir por el Riesgo à la Dicha.
Juanilla la de Xerez.
Juan Sanchez de Talavera.
Jubileo de la Porciuncula.
Judia de Toledo.
Jupiter, y Semele.
Laberinto de Creta.
Lides de Amor, y Desdèn.
Magdalena de Roma.
Mancebo del Camino.
Mas Encanto es la Hermosura.
Nacimiento de Christo.
Negro mas Prodigioso.
No Aspirar à Merecer.
Passion vencida de Afecto.
Quanto mienten los Indicios.
Religiosas Constantes.
Remedio en el Peligro.
Reyna Maria Astuarda.
Reynar por Obedecer.
Santa Juliana.
Santa Maria del Monte, y Convento de San Juan.
Santa Maria Magdalena de Pazzis.
Santa Teresa de Jesvs.
Santo Thomàs de Villanueva.
San Vicente Ferrer.
Segunda Magdalena.
Servir para Merecer.
Sol de la Sierra.
Tyrano Castigado.
Triunfo de la Paz, y el Tiempo.
Valor no tiene Edad.
Auto. — Pleyto de Dios contra Dios, y Justicia por el Hombre

E.

ENCISO (Bartolomé de)
Casamiento con Zelos.
Encubierto.
Engañar para Reynar.
Juan, Latino.
Mayor Desgracia de Carlos Quinto.
Mayor Hazaña del Emperador Carlos Quinto.
Medecis de Florencia.
Principe Don Carlos.
Quien Calla Otorga.
Rey Don Pedro de Aragon.
Santa Margarita.
Valiente Sevillano.
Zelos en el Cavallo.
ENEBRO (Juan de)
Amor, y la Cautela.
ENRIQUEZ (Diego)
Contra el Amor no ay Engaños.
Lazo, Vanda, y Retrato.
No puede mentir el Cielo.
ENRIQUEZ (Rodrigo)
Sufrir mas, por Querer menos.
ENRIQUEZ GOMEZ (Antonio)
A lo que obliga el Honor.
A lo que obligan los Zelos.
Amor con Vista, y Cordura.
Fernan Mendez Pinto.
Jerusalèn Libertada.
No ay contra el Amor Poder.
No ay contra el Honor Poder.
Prudente Avigaìl.
Sobervia de Nembrot.

Zelos no Ofenden al Sol.
ERASO (Francisco de)
Hablar Bien del Enemigo.
ESCOTI (Francisco)
Hazañas de Juan de Arevalo.
Valor nunca Vencido.
ESCUDERO (Juan Francisco)
Desagravios de Troya.
ESTENOZ Y LODOSA (Pedro de)
Soldado mas Herido, y Vivo despues de Muerto.
EXIMENEZ (Vicente)
véase JIMENEZ (Vicente)

F.

FAJARDO Y ACEVEDO (Maestro Antonio)
Conquista de Granada.
Estrella de Europa.
Fenis de Africa.
Gran Padre de los Pobres.
Marte, y Velona en Ungria.
No ay Cautelas contra el Cielo.
No ay Veneno como Amor.
Origen de Nuestra Señora de las Angustias.
Revelacion de los Moriscos.
Salomòn de Mallorca.
San Juan Limosnero.
Valor haze Fortuna.
Vandos de Luca, y Pisa.
FELICES (Licenciado)
Hazer Bien nunca se Pierde.
Ingrato por Amor.
FERNANDEZ DE CONSUEGRA (Matías)
Patrona de Toledo.

Santa Leocadia.
FERNANDEZ DE LEON (Melchor)
Conquista de las Malucas.
Dos mejores Hermanos.
Endimion, y Diana.
Ycaro, y Dedalo.
No ay Amar como Fingir.
San Francisco de Borja.
San Justo, y Pastor.
Sordo, y el Montañès.
Tres Mayores Prodigios.
Veneno en la Guirnalda.
Venir el Amor al Mundo.
Vida del Gran Tacaño.
FERNANDEZ DE MESA (Blas)
Cada uno con su Igual.
FERNANDEZ DE RIBERA (Alonso)
Milagros del Santo Christo del Valle.
FERNANDEZ DE SOLANA (Diego)
Lo que vale un Español.
FERNANDEZ DE VARGAS (Licenciado Francisco)
A gran Daño gran Remedio.
FIGUEROA Y CORDOVA (Diego de)
Diablos son las Mugeres.
Hija del Mesonero.
Lealtad en las Injurias.
Muchos Aciertos de un Yerro.
Pobreza, Amor, y Fortuna.
Sirena de Tinacria.
Todo es Enredos Amor.
FIGUEROA Y CORDOVA (Diego y José)
A cada passo un Peligro.
Dama Capitan.
Leoncio, y Montano.

Mentir, y mudarse à un Tiempo.
Rendirse à la Obligacion.
Vencerse es mayor Valor.
FLOR (Licenciado Juan de la)
Cavallero Sastre.
FLORES (Francisco de)
Sitio, y Toma de Dobay.
FLORES (José de)
Sitio de Ceuta.
FRANCISCO (Antonio)
Firmeza, Amor, y Venganza.
FRIAS (Antonio de)
No ay Agravios como Zelos, si son los Zelos Ofensa.
FUENMAYOR (Luis de)
Agravios Satisfechos, del Desengaño, y la Muerte.
FUENTE (Jerónimo de la)
Engañar con la Verdad.
FUNES Y VILLALPANDO (Baltasar de)
Martyr antes de Nacer.
Mas Pueden Zelos, que Amor.
San Mamès.
Tambien sin Embidia ay Zelos.
Vencedor de Sì mismo.

G.

GADEA (Sebastian)
Tesoro de la Iglesia. (Auto.)
GALLO DEL CASTILLO (Nicolás)
Prisiones de Adàn. (Auto. — Con Lope de Vega.)
GARCIA (Marcos)
Engeñarse en su Favor.
GAZULLA DE URSINO (Carlos)
Amor Peregrino.

GENIS (Doctor Tomàs de)
Adquirir para Reynar.
Triunfos de Felipe Quinto.
GERARDO LOBO (Eugenio)
Martyres de Toledo.
Mas Justo Rey de Grecia.
Texedor Palomeque.
GODINEZ (Doctor Felipe)
Acertar de tres la una.
Adquirir para Reynar.
Amàn, y Mardoquèo.
Aun de Noche alumbra el Sol.
Basta intentarlo.
Cautelas son Admistades.
De buen Moro, buen Christiano.
Dos Carlos.
Ha de ser lo que Dios Quiere.
Lagrimas de David.
Ludovico el Piadoso.
Milagrosa Eleccion.
O el Frayle ha de ser Ladron, ò el Ladron ha de ser Frayle.
Paciencia en los Trabajos.
Primer Condenado.
Provecho para el Hombre.
Rey mas Arrepentido.
Reyna Estèr.
San Matheo, en Ethiopia.
Sobervio Calabrès.
Trabajos de Job.
Virgen de Guadalupe.
Zelos son Bien, y Ventura.
Auto. — Divino Isaac.
GOMEZ (¿...?)
Duelo contra su Padre.

GOMEZ (Alfonso)
  Mejores Peregrinos, y Jerusalèn Sitiada. (Auto. Con el Lic. Joseph Rodriguez Cornejo.)
GOMEZ DE ACOSTA (Francisco)
  Pongale nombre el Discreto.
GOMEZ CABEZA DE BUEY (Juan)
  Peñòn de los Velez de la Gomera.
GONGORA (Luis de)
  Doctor Carlino.
  Firmezas de Isabela.
  Venatoria.
GONZALEZ (Manuel)
  Español Juan de Urbina.
GONZALEZ DE BUSTOS (Francisco)
  Aguila de la Iglesia. (Con Lanini.)
  Españoles en Chile.
  Fenis de la Escriptura.
  Mosqueteros de Flandes.
  Santa Olalla de Merida.
  Santa Rosa de Viterbo.
GONZALEZ DE CANEDO (Miguel)
  A un Traydor dos Alevosos, y à los dos el mas Leal.
GONZALEZ DE TORRES (Manuel)
  Mejor Maestro Amor.
GRAJALES (Juan)
  Bastardo de Ceuta.
GRATI (Antonio)
  Hijo del Aguila.
  San Nicolàs de Tolentino.
GUADARRAMA (Fr. Francisco de)
  Nueva Legisladora.
  Por Mejoria.
  Triunfo de la Cruz.
GUEDEJA Y QUIROGA (Jerónimo)

En el Sueño està la Muerte.
Mejor Luz de Sevilla.
Nuestra Señora de los Reyes.
GUERRERO (Pedro)
Premio de la Virtud.
Sucessos Prodigiosos.
GUZMAN (Luis de)
Blason de Don Ramiro.
Fuero de las Cien Doncellas.
Guerras de Zelos, y Amor.
Jardines, y Campos Sabeos.
GUZMAN Y MATOS (Francisco)
Arcadia en Belèn.

H.

HEREDIA (¿...?)
Ganar Perdiendo.
HERRERA (Francisco de)
Castigar por Defender.
Del Cielo viene el buen Rey.
Duelo de Honor, y Amistad.
Fè no ha menester Armas.
Mayor Triumpho de Julio Cesar.
Voto de Santiago.
HERRERA (Rodrigo de)
Batalla de Clavijo.
Primer Templo de España.
Segundo Obispo de Avila.
HERRERA Y BARRIONUEVO.
Anillo de Guijes.
HERRERO (Pedro)
Enemiga de su Sangre.
Nuestra Señora del Rosario.

HIDALGO (Juan)
Aurora en Mont-Serrate.
Monstruo de Barcelona.
Muzarabes de Toledo.
Auto. — Niño Dios en Egypto, y mas dichoso Ladron.
HOMEDES (Paulino)
San Pasqual Baylòn.
HOZ Y MOTA (Juan de la)
Abrahan Castellano.
Blason de los Guzmanes.
Castigo de la Miseria.
Disparates de Juan de la Encina.
Encanto del Olvido.
Juezes de Castilla. (Con Lanini.)
Por su Esposo, y por su Patria.
Primer Assistente de Sevilla.
Sagrada Cruz de Oviedo.
San Bernardo Abad. (Con Candamo.)
Sepulcro de Santiago.
Tal vez su Flecha mejor, Labra el Azero de Amor.
Virgen de Guadalupe. (Con Candamo.)
HUERTA (Antonio de)
Cinco Blancas de Juan de Espera en Dios.
Competidores, y Amigos.
No ay Bien sin Ageno Daño.
HURTADO Y CISNEROS (Juan)
Callar hasta la Ocasion.
HURTADO DE TOLEDO (Luis)
Protèo, y Tibaldo.

J.

JAUREGUI (Juan de)
Retraydo.

JIMENEZ (Vicente)
Esclavos de Amor, y Zelos.
Maldicion contra Sì.
Premio de la Humildad.
Traycion Castigada.
JIMENEZ DE CISNEROS (Francisco)
Enmendar Yerros de Amor.
JIMENEZ SEDENO (Francisco)
Aurora del Sol Divino.
JUSTINIANO (Licenciado Lucas)
Ojos del Cielo.
Santa Lucia.

L.

LAMADRID (Juan de)
San Cosme, y San Damian.
LANINI Y SAGREDO (Pedro)
Allà vàn leyes donde quieren Reyes.
Angel de las Escuelas.
Apostol de Alemania.
Apostol de Valencia.
Dama Comendador.
Dàrlo todo, y no dàr Nada.
Fray Francisco Ximenez de Cisneros. (Con Diamante.)
Gran Patrona de España.
Gran Rey Anacoreta.
Habladme en Entrando.
Hijo del Carpintero.
Juezes de Castilla. (Con Hoz y Mota.)
Labrador, Rey, y Monge. (Con Isidro de Burgos.)
Lucero de Madrid.
Monstruo de la Amistad.
Niño de Zaragoza.
Nuestra Señora de Atocha.

Nuestra Señora de la Novena, que està en San Sebastian de Madrid.
Nuestra Señora del Pilar.
Nueva Maravilla de la Gracia.
Prodigio de la Fè, y mas feliz Renegado.
Quatro Milagros de Amor.
Rey Don Alfonso el Bueno.
Saber obligar à Dios para llegar à ser Rey.
San Basilio.
San Norverto, Apostol de Alemania, y Segundo San Pablo.
Santa Rosa del Perù. (Con Moreto.
San Vicente Ferrer.
Segundo San Pablo, Apostol de Alemania.
Serà lo que Dios Quisiere.
Sitio, y Toma de Namur.
Sol de Oriente.

Autos.

Dialogo à la Colocacion del Santissimo, en el Convento de la Victoria de Madrid, ...
Nuestra Señora, y San Ildefonso.
Restauracion de Buda.
Restauracion del Genero Humano.

LANUZA (Marcos de)
véase CLAVIJO (Conde de).

LARA (Pablo de)
Amparar su proprio Agravio.

LEMUS (Juan de)
Nadie pierda la Esperanza en el mayor Impossible.

LEON MARCHANTE (Maestro Manuel de)
Dos Estrellas de Francia.

LEYORA (Juan de)
Tragedia de Jept *(sic)*.

LEYVA RAMIREZ DE ARELLANO (Francisco de)
Alvania tyranizada.

Amadìs, y Niquea.
Amor, Astucia, y Valor.
Cueva, y Castillo de Amor.
Dama Presidente.
Fineza Acreditada.
Hijos del Dolor.
Honor es lo Primero.
Infeliz Aurora.
Mayor Constancia de Mucio Ezebola.
No ay contra un Padre Razon.
Nuestra Señora de la Victoria.
Principe Tonto.
Quando no se Aguarda.
Restauracion de Malaga.
Socorro de los Mantos.
LOBO (Eugenio Gerardo)
véase GERARDO LOBO (Eugenio)
LOPEZ (Felipe)
Escanderbey.
LOPEZ DE QUIROS (Manuel)
Sobre Gusto, no ay Disputa.
LOZANO Y ESTARRUES (Francisco)
San Lorenzo Martyr.
LOZANO MONTESINOS (Licenciado Gaspar)
Amantes Portugueses.
En Muger Venganza Honrosa.
Estudiante de Dia, y Galan de Noche.
Herodes Escalonita, y la Hermosa Mariana.
Levita Aragonès.
Querer hasta Morir, y Amantes Portugueses.
Trabajos de David, y Finezas de Michòl.
LUNA (José de)
Hermitaño de Palacio. (Con Diego de Villanueva.)
Principe del Desierto. (Con Diego de Villanueva.)

Ll.

LLAMOSAS (Lorenzo de las)
Amor, Industria, y Poder.
Destinos vencen Finezas.
LLANO (Lope de)
Bernardo del Carpio en Francia.
LLANOS Y VALDES (Captan Francisco).
Hijo de la Virtud.
San Juano Bueno, Hijo de la Virtud.
LLOBREGAT Y ESTEVE (Francisco)
Hazer del Daño Remedio.
Palas de Ungria.

M.

MACHADO (Bernardo)
Cerco de Diolo, y Pastora Alfea.
MALDONADO (Juan)
Mariscàl de Viròn.
Mas Constante Muger.
MALESPINA (Francisco)
Diablo Predicador.
Fuerza de la Verdad.
Guelfos, y Gevelinos.
MALO DE MOLINA (Jerónimo)
Amistad vence el Rigor.
MANUEL (Juan Francisco)
Amor, y Filotea.
Columna de la Fè.
Lucir con agena Estrella.
Mayores tres Prodigios.
San Francisco de Assìs.
Santa Rosa de Viterbo.

MARTINEZ DE MENESES (Antonio)
Arca de Noè. (Con Rosete y Cáncer.)
Amar sin vèr.
Amete de Toledo. (Con Belmonte.)
Campana de Aragon.
Esforcias de Milàn.
Mejor Alcalde el Rey.
No ay Cuenta con Serranos.
Pedir Justicia al Culpado.
Platero del Cielo.
Reyna, en el Buen Retiro.
San Estacio.
Silla de San Pedro.
Tambien dà Amor Libertad.
Tercero de su Afrenta.
MATAMOROS (Francisco de)
Amarilis, y Adonis. (Auto.)
MATOS (Francisco)
véase GUZMAN Y MATOS (Francisco)
MATOS FRAGOSO (Juan de)
Alfonso de Navarra.
Allà se verà.
Amor haze Valientes.
Amor, Lealtad, y Ventura.
A su tiempo el Desengaño.
Bruto de Babilonia. (Con Cáncer y Moreto.)
Caer para Levantar.
Callar siempre es lo Mejor.
Carbonero de Toledo.
Auto. — No ay ser Padre, siendo Juez.
Con Amor no ay Amistad.
Corsaria Cathalana.
Crysol de la Lealtad.
Devocion del Angel de la Guarda.

Dicha del Carbonero.
Dicha por el Desprecio.
Divino Calabrès.
Dos Prodigios de Roma.
Estados mudan Costumbre.
Fenis de Alemania.
Fortunas de Isabela.
Galan de su Muger.
Genizaro de Ungria.
Hijo de la Piedra.
Impossible mas Facil.
Indicios sin Culpa.
Inocencia Perseguida.
Job de las Mugeres.
Letrado del Cielo.
Lorenzo me llamo.
Marido de su Madre.
Mas Heroyca Fineza.
Mayor Casamentero.
Mejor Casamentero.
Mudable Arrepentido.
No està en Matar el vencer.
Nuevo Mundo en Castilla.
Ocasion haze al Ladron.
Poco aprovechan Avisos, quando ay mala Inclinacion.
Pocos bastan, si son Buenos.
Razon vence al Poder.
Riesgos, y Alivios de un Manto.
Sabio en su Retiro.
San Francisco de Paula.
San Gil de Portugal.
Santa Isabèl, Reyna de Portugal.
Tia de la Menor.
Traydor contra su Sangre.

Vandos de Rabena.
Venganza en el Despeño.
Venganza en el Empeño.
Vèr, y Creer, segunda Parte de Doña Inès de Castro.
Villano en su Rincòn, y Sabio en su Retiro.
Virgen de la Aurora. (Con Cáncer.)
Yerro del Entendido.

MEDINA (Francisco de)
Confusion de un Retrato.

MEDRANO (Sebastian Francisco de)
Nombre para la Tierra, y la Vida para el Cielo.

MEJÍA DE LA CERDA (Licenciado)
Doña Inès de Castro.

MELGAREJO.
Minimo Calabrès.
San Francisco de Paula.

MENDOZA (Antonio Hurtado de)
Cada loco con su Tema.
Dolerìa del Sueño del Mundo.
Don Enrique del Rincòn.
Don Juan de Espina en Milàn.
Don Pedro Guerrero.
Empeños del Mentir.
Galan sin dama.
Marido haze Muger.
Mas Merece quien mas Ama.
No ay gusto como la Honra.
Querer por solo Querer.
Riesgos que tiene un Coche.
Señor de Noches Buenas, D. Enrique del Rincòn.
Sufrir mas, por Valer mas.
Trato muda Costumbres.
Verdad en el Engaño.
Zelos sin saber de Quien.

MESA (Blas de)
véase FERNANDEZ DE MESA (Blas)
MESA Y VILLAVICENCIO (Francisco)
Obligar Ofendiendo.
MESA Y VILLAVICIOSA (Francisco)
Prodigios de Amor.
Sortija de Florencia.
MIRA DE MESCUA (Antonio)
Adultera Virtuosa.
Adversa Fortuna de Don Bernardo de Cabrera.
Amor, Ingenio, y Muger.
Amparo de los Hombres.
Arpa de David.
Capitan de Israèl.
Carboneros de Francia.
Cavallero sin Nombre.
Conde Alarcos.
Confusion de Ungria.
Desgracias del Rey Don Alonso.
Duque de Memoransi.
Esclavo del Demonio.
Fenis de Salamanca.
Galan Secreto.
Galan Valiente, y Discreto.
Hero, y Leandro.
Hija de Carlos Quinto.
Hombre de Mayor Fama.
Lyses de Francia.
Lo que puede el oìr Missa.
Lo que puede una Sospecha.
Lo que toca al Valor.
Marquès de las Navas.
Martyr de Madrid.
Martyres del Xapòn.

Mas Vale Fingir, que Amar.
Mesonero del Cielo.
Negro del mejor Amo.
No ay Burlas con las Mugeres.
No ay Reynar como Vivir.
Obligar contra su Sangre.
Palacio Confuso.
Principe de Orange.
Prodigios de la Vara.
Quatro Milagros de Amor.
Reyna Sevilla.
Rico Avariento.
Rueda de la Fortuna.
Ruy Lope[z] de Abalos.
San Benito de Palermo.
San Lazaro.
San Ramòn.
Tercera de sì Misma.
Vida, y Muerte de la Monja de Portugal.
Vida, y Muerte de San Lazaro.

Autos.

Fè de Ungria.
Inquisicion.
Mayor Sobervia Humana de Nabuco Donosòr.
Monte de la Piedad.
Nuestra Señora de los Remedios.
Pastor Lobo.
Pedro Telonario.
Principe de la Paz, y Transformaciones de Celia.
Ronda, y Vista *(sic)* de la Carcel.
Sol à Media Noche.

MOJICA (Juan Antonio de)
Demonio en la Muger.
Diablo de Palermo.

Ofensa, y Venganza en el Retrato.
Rey, Angel de Sicilia.
MONCADA (Gabriel)
Espuela de Amor los Zelos.
MONCLARES (Antonio)
Hechizera del Cielo.
MONROY (Cristóbal de)
Acteon, y Diana.
Alameda de Sevilla.
Batalla de Pavìa.
Casamiento Fingido.
Cavallero Dama.
Destruycion de Troya.
Embidias vencen Fortunas.
Encanto por los Zelos.
Escarmiento del Pecado.
Fuente Ovejuna.
Fuerza del Desengaño.
Gigante Cananeo.
Hector, y Aquiles.
Horror de las Montañas.
Lo que passa en una Venta.
Lo que passa en un Mesòn.
Lo que puede un Desengaño.
Mas Vale à quien Dios Ayuda.
Mas Valiente Andaluz.
Mayor Vassallo de Mayor Señor.
Memoria de la Muerte.
Mudanzas de la Fortuna, y Firmezas de Amor.
No ay Amor donde no ay Zelos.
No ay mas Saber, que es *(sic)* Salvarse.
Ofensor de sì mismo.
Principes de la Iglesia.
Prision del Rey Francisco.

Prisionero mas Valiente.
Robo de Elena.
San Christoval.
San Juan Bautista.
San Pedro, y San Pablo.
Sirena del Jordàn.
Todo es Industrias Amor.
Tres Soles de Madrid.
Valor siempre dà Honor.
Violencias del Amor.
Zelos, Industria, y Amor.

MONTENEGRO Y NEYRA (Juan de)
Espugnacion de la Ciudad de Buda. (Auto.)

MONTERO DE ESPINOSA (Ramón)
Amar sin favorecer.
Ay Culpa en que no ay Delito.
En el Dichoso es merito la Culpa.
Engaños de unos Zelos.
Fingir lo que puede ser.
Lavar sin Sangre una Ofensa.
Mayor Encanto Zelos.

MONTESER (Francisco Antonio de)
Cavallero de Olmedo.

MORALES (Cristóbal de)
Academias de Amor.
Armengoles.
Cerco de Fuente-Rabìa por el Principe de Condè.
Dexar por Amor Venganza.
Estrella de Monserrate.
Honor en el Suplicio.
Legitimo Bastardo.
Peligro en la Amistad.
Renegado del Cielo.
Renegado, Rey, Martyr.

Toma de Sevilla.
MORCHON (Manuel)
Razon busca Venganza.
Victoria por el Amor.
MORENO Y POSVONEL (Felix)
Boda entre dos Maridos.
Pagarse en la misma Flor.
MORETO (Agustín)
Amor, y Obligacion.
Antes morir que pecar.
Antiocho, y Seleuco.
Aristomenes Mesenio.
Azote de su Patria.
Bruto de Babilonia. (Con Matos, y Cáncer.)
Caer para Levantar.
Cautela en la Amistad.
Cavallero.
Cavallero del Sacramento.
Cena del Rey Balthasar.
Christo de los Milagros.
Como se vengan los Nobles.
Condesa de Velflor.
Confusion de un Jardin.
Confusion de un Papel.
Defensor de su Agravio.
De Fuera vendrà.
Desdèn con el Desdèn.
Discreta Venganza.
Empezar à ser amigos.
Eneas de Dios.
En el mayor impossible, Nadie pierda la Esperanza.
Engaños de un Engaño.
Escarramàn.
Esclavos de su Hijo.

Fingida Arcadia.
Fingir lo que puede ser.
Fingir, y Amar.
Fortuna Merecida.
Fuerza de la Ley.
Fuerza del Natural.
Gala del nadar.
Hasta el Fin nadie es Dichoso.
Hazer del Contrario Amigo.
Hermanos Encontrados.
Hijo de Marco Aurelio.
Hijo Obediente.
Industrias contra Finezas.
Juezes de Castilla.
Lego del Carmen.
Licenciado Vidriera.
Lindo Don Diego.
Lo que merece un Soldado.
Lo que puede la Aprehension.
Marquès del Cigarral.
Mas Dichosos Hermanos.
Mas Ilustre Francès.
Mas Verdadera Copia del Mejor Original.
Mejor Amigo el Rey.
Merecer para Alcanzar.
Milagrosa Eleccion de Pio V.
Misma Conciencia Acusa.
Negra pro el Honor.
No puede Ser.
Nuestra Señora de la Aurora.
Ocasion haze al Ladron.
Parecido.
Poder de la Amistad.
Premio en la misma Pena.

Primero es la Honra.
Rica Hembra de Galicia.
Rico Hombre de Alcalà.
San Alexo.
San Bernardo, y mas Ilustre Francès.
San Casimiro.
San Franco de Sena.
San Luis Beltràn.
San Pio Quinto, su Eleccion.
Santa Rosa del Perù. (Con Lanini.)
Santo Christo de Calabria.
Satisfacer Callando.
Secreto entre dos Amigos.
Siete Durmientes.
Sin Honra no ay Valentia.
Tia, y Sobrina.
Todo es Enredos Amor.
Traycion Vengada.
Trampa Adelante
Traversuras del Cid.
Travesuras de Pantoja.
Valiente Justiciero.
Vida de San Alexo.
Auto. — Gran Palacio.

MOSCOSO (¿...?)
Corona Merecida.
Digna Corona es de Amor.
Diopre.
Laurèl de la Fortuna.

MUGET Y SOLIS (Diego)
Como ha de ser el Valiente.
Doctor Carlino.
Euridice, y Orfeo.
Firme Lealtad.

Generoso en España.
Gitanilla de Madrid.
Hermitaño Seglar.
Igualdad en los Sujetos.
Mas Dichosa Venganza.
Triunfos de Amor, y Fortuna.
Un Bobo haze Ciento.
Venganza de la Duquesa de Amalfis.

N.

NIÑO (José)
Agravio en la Fineza.
NOTA (¿...?)
No ay Privanza sin Embidia.
NUÑEZ (José Joaquin)
Jardines son Labyrintos.

O.

OBREGON (Gaspar de)
Perder para Tener.
OLIVARES (Sebastián de)
Guardar palabra à los Santos.
Muros de Gericò.
ORDOÑEZ DE CEBALLOS (Licenciado Pedro)
Clerigo Agradecido.
Español entre todas las Naciones.
OROZCO (Juan de)
Manasès, Rey de Judèa.
ORTIZ DE VILLAIJÁN (Cristóbal)
Quinta de Sicilia.
OSSORIO (Tomás)
Dicha en la Diligencia.
Revelde al Beneficio.
Vida de San Pedro, y Muerte de Simon Mago.

OSSUNA (Alonso de)
Fingir la propia Verdad.
Hamete de Toledo.
Milagros del Serafin.
Pronostico de Cadiz.
OVANDO (Gaspar de)
Atalanta Poetisa.
OVIEDO (Luis de)
Sucessos de tres Horas.

P.

PANTALEON DE RIBERA (Atanasio)
Atreo Desdichado.
Hazer la Oliva Laurèl.
Origen de los Machucas.
PARDO DE LA CASTA (Félix)
Hallar la Muerte en los Zelos.
PAZ (Tomás de la)
Al Noble su sangre avisa.
Mytra, y Pluma en la Cruz.
San Casiano.
PEÑA (Doctor Juan de la)
Arca de Peralvillo.
PEREZ DE MONTALVAN (Doctor Juan)
Aborrecer lo que quiere.
A lo hecho no ay Remedio.
Amantes de Teruèl.
Amor es Naturaleza.
Amor, Lealtad, y Amistad.
Amor, Privanza, y Castigo.
Aventuras de Grecia.
Callàte, y Callèmos.
Cardenal Moròn.

Castigo en dos Venganzas.
Centinela de Honor.
Como Amante, y como Honrada.
Como se guarda el Honor.
Cuerdos ay que parecen Locos.
Cumplir con su Obligacion.
Defensor de la Fè.
Desdicha Venturosa.
Deshonra Honrosa.
Despreciar lo que se Quiere.
Despreciarse por Quererse.
Desprecios en quien Ama.
De un Castigo dos Venganzas.
Diablos son las Mugeres.
Dichoso en Zaragoza.
Divino Nazareno.
Divino Portuguès.
Doncella de Labor.
Don Florisèl de Niquèa.
Don Juan de Austria.
Dos Juezes de Israèl.
Empeños que se Ofrecen.
Fin mas Desgraciado.
Galan Secreto.
Ganancia por la Mano.
Gitana de Menfis.
Gitanilla.
Gravedad en Villaverde.
Hermitaño Galan.
Hijo del Serafin.
Hijos de la Fortuna.
Lo que son Juicios del Cielo.
Lucha de Amor, y Amistad.
Maria la del Puchero.

Mariscàl de Viròn.
Mas constante Muger.
Mas Puede Amor, que la Muerte.
Mejor Padre de los Pobres.
Mejor Par de los Doce.
Monja Alferez.
Morir, y dissimular.
Mudanza en el Amor.
Muger de Perifañes.
No ay Vida como la Honra.
Obrar Bien, que Dios es Dios.
Olympa, y Vereno.
Palmerin de Oliva.
Para con todos Hermanos.
Pedro Urdimalas.
Por el Mal Vecino el Bien.
Premio de la Humildad.
Principe de los Montes.
Principe D. Carlos.
Principe Prodigioso.
Privilegio de las Mugeres.
Puerta Macarena.
Remedio, Industria, y Valor.
Reynar para Morir.
Rigor en la Inocencia.
San Antonio de Padua.
San Juan Capistrano.
San Pedro de Alcantara.
Santa Maria Egypciaca.
Santo Domingo en Soriano.
Segundo Seneca de España.
Sentencia contra Sì.
Señor Don Juan de Austria.
Ser Prudente, y ser Sufrido.

Sufrimiento Premiado.
Teagenes, y Clariclèa.
Templarios.
Toquera Vizcayna.
Traycion Vengada.
Un Castigo en dos Venganzas.
Un Gusto trahe mil Disgustos.
Valiente mas Dichoso.
Valiente Nazareno.
Valor Perseguido.
Ventura en el Engaño.
Zeloso Extremeño.

Autos.

Cavallero del Febo.
Formas de Alcalà.
Natividad del Señor.

PERSIO (Félix)
Peregrina del Cielo.

PEYRON Y QUERALT (Martín)
Fortunas Tragicas del Duque de Memoransi.

PIERRES (Guillén)
Amor mas Verdadero.

PIÑA (Juan Izquierdo de)
Fortunas del Principe de Polonia.

POLO (Francisco)
Honrador de sus Hijas.

POLOPE (Pablo)
Sitio de Viena, del Año de 1683.
Tres Mayores Imperios, el Cielo, el Mar, y el Abismo

POYO (Damian Salustio del)
Prospera Fortuna de Ruy Lopez de Avalos.

PUYGALT (Gaspar de)
Peligro de la Sangre.
Remedio en el Acaso.

Q.

QUEVEDO (Alonso de)
Mejor Rey de Borgoña.
QUEVEDO (Juan de)
Santo Domingo de Guzmàn.
QUIROS (Francisco de)
Cerco de Tagarete.
Hermano de su Hermana.
Luna de la Sagra.
Olvidar Amando.
Santa Juan de la Cruz.

R.

REBOLLEDO (Conde de)
Amar despreciando riesgos.
REMON (Fr. Alonso)
Santo sin Nacer, y Martyr sin Morir, San Ramòn.
Sitio de Mons, por el Duque de Alva.
Tres Mugeres en Una.
REYES (Matías de los)
Agravio Agradecido.
Dàr al Tiempo lo que es suyo.
Di Mentira sacaràs Verdad.
Donayres de Pedro Corchuelo, y el què Diràn.
Elias su Vida, y Rapto.
Enredos del Diablo.
Que Diràn, y Donayres de Pedro Corchuelo.
REYNOSO Y QUIÑONES (Bernardo José)
Quitar el Cordel del Cuello es la mas Justa Venganza, ò Pobre Fundador del Hospital mas Famoso, el Venerable Anton Martin.
Sacra Esposa de Christo, y Doctora de su Iglesia, Santa Cathalina.

Sol de la Fè, en Marsella, y Conversion de la Francia, Santa Maria Magdalena.
RIBERA (Diego de)
Traycion en Propria Sangre.
RIVADENEYRA (Fr. Juan de)
San Franco de Sena.
ROA (Maestro Gabriel de)
Arriesgarse por Amar.
Esclavo del mas impropio Dueño.
Fenis de Thesalia.
Batalla del Amor. (Auto.)
ROCED DE LA FUENTE (José)
Vengar Zelos por no poder Confessarlos.
RODRIGUEZ (Licenciado Bernardino)
Renegado Cenaga.
RODRIGUEZ (Fernando)
Vida, y Muerte de San Pedro de Alcantara.
RODRIGUEZ CORNEJO (José)
Mejores Peregrinos, y Jerusalèn Sitiada. (Auto. — Con el Bachiller Alfonso Gómez.)
RODRIGUEZ DE ESQUIVEL (Fulgencio)
Galantear à todas, y Amar à ninguna.
RODRIGUEZ DE LEDESMA (Felipe)
Cuchillo de sì mismo.
Monarca mas Prudente.
RODRIGUEZ MONTESINOS (Diego)
Avance de Gaylàn *(sic)*.
Trabajos de Larache.
ROJAS (Francisco de)
Abre el Ojo.
A lo que obliga el Desdèn.
Amo Criado.
Antes de Nacer Naciendo.
Aspides de Cleopatra.

Baltasara. (Con Velez de Guevara, y Coello.)
Bobo para los Otros, y Discreta para Sì.
Buena Sangre es lo Mejor.
Cada qual lo que le Toca.
Caìn de Cathaluña.
Casarse por Vengarse.
Confusion de Fortuna.
Desafio de Carlos Quinto.
Desatinos de Amor.
Desdèn Vengado.
Difunta Pleyteada.
Donde ay Agravios no ay Zelos.
Donde ay Valor ay Honor.
Don Diego de Noche.
Don Gil de la Mancha.
Don Pedro Miago.
Encantos de Bretaña.
Encantos de la China.
Encantos de Medèa.
En Madrid, y en una Casa.
Entre Bobos anda el Juego.
Esclava de su Galan.
Esmeralda de Amor.
Esto es hecho.
Garcia del Castañar.
Hermosura, y la Desdicha.
Judas Macabeo.
Labrador mas Honrado.
Loca del Cielo.
Lo que Dios à el Hombre precia.
Lo que mienten los Indicios.
Lo que queria vèr el Marquès de Villena.
Lo que son Mugeres.
Lucrecia, y Tarquino.

Martyres de Calahorra.
Martyres de Valencia.
Mas Impropio Verdugo.
Mas Pesa el Rey que la Sangre.
Mas Vale Maña que Fuerza.
Medico de su Amor.
Montescos, y Capeletes.
Morir pensando Matar.
Murmuraciones de la Aldea.
Nadie haga bien à Traydores.
No ay amigo para amigo.
No ay Dicha, ni Desdicha hasta la Muerte.
No ay Duelo entre dos Amigos.
No ay ser Padre siendo Rey.
No intente el que no es Dichoso.
Nuestra Señora de Atocha.
Numancia Destruìda.
Obligados, y Ofendidos.
Peligrar en los Remedios.
Persilis, y Sigismunda.
Primero es la Honra que el Gusto.
Profeta Falso Mahoma.
Progne, y Filomena.
Prudencia en el Castigo.
Saber de una Vez.
San Atanasio.
Santa Isabèl Reyna de Portugal.
Santa Taez.
Segunda Magdalena.
Selva de Amor, y Zelos.
Sin Honra no ay Amistad.
Sordo, y el Montañès.
Tercero de su Afrenta.
Trabajos de Tobias.

Traycion busca el Castigo.
Tres Blasones de España.
Trompeta del Juicio.
Vandos de Verona.
Varios Prodigios de Amor.
Vida en el Atahud.
Vida, y Rapto de Elias.
Zelos de Rodamonte.

Autos.

Acreedores del Hombre.
Arboles (Los).
Cerco de Sevilla.
Galan, Discreto, y Valiente.
Nuestra Señora del Rosario, y Corona mas Hermosa.
Obreros del Señor.
Patio de Palacio.
Rico Avariento.
Robo de Elena, y Destruycion de Troya.
Viña de Nabot.

ROJAS ([Licendiado] Francisco de)
Bodas en el Suplicio.
Pinares de Cuenca.

ROJO (Juan Bernardino)
Amor correspondido, sin poder lograr su Centro.

ROJO (¿ José ?)
Esclavitud mas Dichosa.

ROMERO (Fernando)
Aunque las razones bastan, nunca la Justicia sobra.

ROMERO (Joaquín)
Anacreto, y Lucrecia.

ROMERO (Roque Francisco)
Condes de Montalvo.

ROSAS Y ARGOMEDO (Diego de)
Mas es Querer, que Poder.

ROSETE (Pedro)
Acertar pensando Errar.
Arca de Noè. (Con Martínez, y Cáncer.)
Conquista de Cuenca, y primer Dedicacion de la Virgen del Sagrario.
Ello es hecho.
Errar, principios de Amor.
Gran Torre del Orbe.
Mira al Fin.
Pelear hasta Morir.
Piramo, y Tisve.
Rosa de Alexandria.
Santa Catalina.
Solo en Dios la Confianza.
Todo sucede al Revès.
Torre del Orbe.
Vandos de Vizcaya.
ROZAS (Cristóbal de)
Amantes de Verona.
ROZAS (Francisco)
Desierto de San Juan.
RUIZ DE ALARCON (Juan)
Amistad Castigada.
Ante-Christo.
Crueldad por el Honor.
Cueva de Salamanca.
Culpa busca la Pena, y el Agravio à la Venganza.
Dàr con la misma Flor.
Desdichado en Fingir.
Dexàr Dicha por mas Dicha.
Dueño de las Estrellas.
Empeños de un Engaño.
Engaños de un Engaño.
Examen de Maridos.

Favores del Mundo.
Ganar Amigos.
Hechizera.
Industria, y la Suerte.
Manganilla de Melilla.
Mudarse por Mehorarse.
No ay Mal que por Bien no Venga.
Paredes Oyen.
Pechos Privilegiados.
Por Mejoria.
Prueba de las Promesas.
Quien Engaña à Quien.
Quien mal anda, en mal acaba.
Quien Priva aconsege Bien.
Semejante à sì mismo.
Siempre Ayuda la Verdad.
Texedor de Segovia.
Todo es Ventura.
Verdad Sospechosa.

S.

SAAVEDRA (José Bernardo de)
Mejor Platero.
San Eloy, mejor Platero del Cielo, y Obispo de Narbona.
SALADO GARCES (Francisco)
A lo que obliga el Desdèn.
SALAS BARBADILLO (Alonso de)
Cavallero Baylarin.
Doña Ventosa.
Galan Tramposo, y Pobre.
Padrastro, y las Hijazas.
Prodigios de Amor.
Victoria de Francia, y España.

SALAZAR Y LUNA (Bartolomé de)
Dos Monarchas de Europa.
SALAZAR Y TORRES (Agustín de)
Amor mas Desgraciado.
Elegir al Enemigo.
Encanto es la Hermosura.
Juegos Olimpicos.
Mas Triumpha el Amor Rendido.
Mejor Flor de Sicilia.
Merito es la Corona.
Santa Rosolèa.
Segunda Celestina.
Tambien se Ama en el Abismo.
Tetis, y Pelèo.
Triunfo, y Venganzas de Amor.
Zefalo, y Pocrès.
Auto. — Olvidar por querer Bien.
SALCEDO (Andrés de)
Amor, Virtud, y Firmeza.
SALGADO (Francisco)
Amar, y no Agradecer.
Araspas *(sic)*, y Pantea.
Nuestra Señora de la Luz.
SALVO (Juan Silvestre)
Manzana de Oro.
SALVO Y VELA (Juan)
Maxico de Salerno.
Pedro Vayalarde.
San Antonio de Padua.
Santa Catalina.
Tambien ay Duelo en los Santos.
Auto. — Laurèl de Apolo.
SANCHEZ (Tomás Bernardo)
Maxico Segismundo.

SANCHEZ CARRALERO (Felipe)
Premio de la Humildad, y Daños de la Sobervia.
SANDOVAL (Cristóbal de)
Amante mas cruel, y la Amistad difunta.
Gentil-Hombre de Dios.
Lucero de Florencia.
Rigor hasta la Muerte.
SANDOVAL ZAPATA (Luis de)
Triunfos de Jesvs Sacramentado. (Auto.)
SARAVIA Y MENDOZA (Gaspar de)
Lo que es Comedia.
No ay Amor donde ay Agravio.
Todo està sujeto à Amor.
SARDHINIA VIMIOSO (Juan)
Campaña de Lisboa.
SCOTTI (Francisco)
véase ESCOTI (Francisco).
SERIOL (Doctor Mariano)
Severo Juez de Amor.
SERRANO CARCIMO (Francisco)
Rayo de Cathaluña.
SICARDO (Felipe)
Apostol de Salamanca.
Todo sin Fortuna es Nada.
Cruz hallada, y Triunfante.
Lo mas es saber Vencerse.
SILVA (Juan de)
Locura Cuerda.
Mocedades del Duque de Ossuna.
Violencias del Amor.
SOLIS (Antonio de)
Alcazar del Secreto.
Amazonas.
Amor al Uso.

Amparar al Enemigo.
SORIA (Pedro de)
Sitio de Lerida.
SOTO (Francisco de)
San Blàs, su Vida, y Muerte.
SUAREZ DE DEZA (Vicente)
Amantes de Teruèl.
Amor, Ingenio, y Muger.

T.

TARREGA (Doctor Francisco)
Cerco de Pavìa.
Cerco de Rodas.
Condesa Constanza.
Duquesa Constante.
Enemiga Favorable.
Esposo Fingido.
Fundacion de la Orden de Nuestra Señora de la Merced.
Gallarda Irene.
Perseguida Amalthèa.
Prado de Valencia.
Principe Constante.
Sangre Real de los Montañeses de Navarra.
Santa Margarita.
Suertes Trocadas, y Tornèo Venturoso.
Torneo Venturoso.
TELLEZ (Fray Gabriel)
Adversa Fortuna de Don Alvaro de Luna.
Al buen Callar llaman Sancho.
Amantes de Teruèl.
Amar por Arte Mayor.
Amar por razon de Estado.
Amar por Señas.
Amazonas de las Indias.

Amor Medico.
Amor, y el Amistad.
Amor, y Zelos hazen Discretos.
Antona Garcia.
Aquiles.
Arbol de mejor Fruto.
Averiguelo Bargas.
Burlador de Sevilla.
Castigo del Penseque.
Cautela contra Cautela.
Cavallero de Gracia.
Cobarde mas Valiente.
Como han de ser los Amigos.
Condesa Vandolera.
Conquista de Valencia por el Cid.
Contra su Suerte ninguno.
Dama del Olivar.
Del Enemigo, el primer Consejo.
Desde Toledo à Madrid.
Don Alvaro de Luna.
Don Gil de las Calzas Verdes.
Doña Beatriz de Sylva.
Eleccion por la Virtud.
Escarmientos para el Cuerdo.
Espigas de Rut.
Esto sì que es Negociar.
Fingida Arcadia.
Firmeza en la Hermosura.
Gallega Mari Hernandez.
Habladme en Entrando.
Honroso Atrevimiento.
Huerta de Juan Fernandez.
Joya de las Montañas.
Lagos de San Vicente.

Lealtad contra la Embidia.
Mari Hernandez la Gallega.
Marquès de Camarin.
Marta la Piadosa.
Mayor Desengaño.
Mejor Desengaño.
Mejor Espigadera.
Melancolico.
Muger por Fuerza.
Muger que manda en Casa.
No ay peor Sordo.
Palabras, y Plumas.
Peña de Francia.
Por el Sotano, y el Torno.
Pretendiente al Revès.
Privar contra su Gusto.
Prudencia en la Muger.
Quien Calla Otorga.
Quien dà Luego, dà dos Vezes.
Quien hablò Pagò.
Quien no Cae no se Levanta.
Quinas de Portugal.
Rabano por las Hojas.
Republica al Revès.
Reyna de los Reyes.
Rico Avariento.
Romera de Santiago.
San Homobono.
Santa Juana.
Santa Juana de la Cruz.
Santa Orosia.
Santo Sastre, San Homobono.
Siempre Ayuda la Verdad.
Sutilezas de Amor, y Marquès del Camarìn.
Tanto es lo de Mas, como lo de Menos.

Todo es dàr en una Cosa.
Valcones de Madrid.
Venganza de Tamàr.
Ventura con el Nombre.
Ventura te dè Dios hijo.
Vergonzoso en Palacio.
Vida, y Muerte de Hercules.
Vida, y Muerte de Herodes.
Villana de Ballecas.
Villana de la Sagra.
Zelosa de Sì misma.
Zelos con Zelos se Curan.
Zeloso Prudente.

Autos.

Laberinto de Creta.
Locura por la Honra.
Nuestra Señora del Rosario, Madrina del Cielo.

TELLEZ DE ACEVEDO (Antonio)

Amar antes de Nacer.
Mozuela del Sastre, ò no ay Disfraz en la Nobleza.
No ay Disfraz en la Nobleza, y Mozuela del Sastre.
Paloma Dominicana.
Peregrino en su Patria, y Milagroso Enfermero S. Roque.
Primer Martyr de Christo, la Gracia contra la Culpa.
Prodigios del Rescate, y Glorias de Jesvs Cautivo.
San Roque, y Milagroso Enfermero.
Santa Columba.
Venganza de Amor es Premio.

TIRSO DE MOLINA (Maestro)

véase TELLEZ (Fray Gabriel).

TORRE FARFAN (Fernando de la)

Dama, Galàn, y Fantasma.

TORRE Y SEVIL (Francisco de la)

Azuzena de Etyopia. (Con D. José Bolea.)

Batalla de los Dos.
Confession con el demonio.
Hypomenes, y Atalanta.
Justicia, y la Verdad.
San Luis Beltràn.
San Pedro Arbues.
Tres Noches de la Quinta.
Triunfar antes de Nacer.
Valor, Ingenio, y Fineza.

TORRES (Conde de las)
Decio, y Araclea.

TORRES (Jerónimo de)
Ayudar con los Estorvos.

TORRES (Lorenzo de)
Conversion de la Magdalena. (Auto.)
Descendimiento de la Cruz. (Auto.)

TORRES NAHARRO (Bartolomé)
Aquilana.
Jacinta.
Soldadesca.
Tynelaria.

TORRES VILLAROEL (Diego de)
Hospital en que cura Amor de Amor la Locura.

TURIA (Ricardo de)
Beligera Española.
Burladora Burlada.
Fè Pagada.
San Vicente Martyr.

U.

ULLOA (Luis de)
Muger contra el Consejo.
No muda el Amor semblante.
Porcia, y Tancredo.

URRUTIA (Rodrigo Pedro de)
Astucias de Lucifer.
Rey Decretado en el Cielo.
URSINO (Carlos de)
véase GAZULLA DE URSINO (Carlos)

V.

VADILLO (Fray Leandro)
Principio de la Inquisicion, y primer Inquisidor.
VALCARCEL Y LUGO (Francisco)
Premio en la Tyranìa.
VALDIVIELSO (José de)
Angel de la Guarda.
Flor de Lys de Francia.
Loco Cuerdo.
Nacimiento de lo *(sic)* Mejor.
Autos.
Amistad en el Peligro.
Entre Dia, y Noche.
Escuela Divina.
Ferias del Alma.
Locura (La).
No le Arriendo la Ganancia.
Peregrino del Cielo.
Villano en su Rincòn.
VALENCIANO DE MENDIOLAZA (Jaime)
Entrada de Vaco en Thebas.
VALENZUELA (Fernando de)
Dichoso Desdichado.
VALLEJO Y RIQUELME (Juan Francisco de)
Honor tiene Leyes contra los Reyes.
VARGAS (Manuel de)
Niñezes de David.

VEGA (Fray Miguel de la)
Mas Valiente Desprecio.
VEGA BELTRAN (Juan de)
No ay Culpa donde ay Amor.
VEGA CARPIO (Lope Félix de)
Acertar Errando.
Adonis, y Venus.
Adversa Fortuna de Don Bernardo de Cabrera.
Adversa Fortuna del Cavallero del Espiritu Santo.
Adversa Fortuna de el Infante Don Fernando de Portugal.
Adversa Fortuna de Ruy Lopez Davalos.
Alcalde de Zalamea.
Alcalde Mayor.
Alcòn de Frederico.
Almenas de Toro.
Al passar del Arroyo.
Allà daràs Rayo.
Amante Agradecido.
Amantes sin Amor.
Amar como se ha de Amar.
Amar por burla.
Amar, Servir, y Esperar.
Amar sin saber à quien.
Amigo hasta la Muerte.
Amigo por Fuerza.
Amigos Enojados.
Amistad Pagada.
Amistad, y Obligacion.
Amor con Vista.
Amor Enamorado.
Amor, Pleyto, y Desafio.
Amor secreto hasta Zelos.
Amor Vandolero.
Angelica en el Catay.

Animal de Ungria.
Animal Profeta.
Ante-Christo.
Anzuelo de Fenisa.
Arauco Domado.
Arcadia.
Arenal de Sevilla.
Argelàn, Rey de Alcalà.
Argèl Fingido, y Renegado de Amor.
Assalto de Mastriqui.
Ausente en el Lugar.
Avanillo.
Aventuras de Don Juan de Alarcos.
Ay Verdades, que en Amor.
Azero de Madrid.
Baquero de Morana.
Bargas de Castilla.
Barlahan, y Josaphat.
Bastardo Mudarra.
Batalla de Dos.
Batalla del Honor.
Batalla Naval.
Batuecas del Duque de Alva.
Bautismo del Rey de Marruecos.
Bella Andromeda.
Bella Aurora.
Bella mal Maridada.
Benavides.
Bizarrias de Velisa.
Blason de los Chaves.
Boba para los Otros, y Discreta para Sì.
Bobo del Colegio.
Boda entre dos Maridos.
Bohemia Convertida.

Buena Guarda.
Buen Vecino.
Burgalesa de Lerma.
Burlas Veras.
Campana de Aragon.
Capitan Velisario.
Carbonera.
Cardenal de Belèn.
Carlos el Perseguido.
Carlos Quinto en Francia.
Casamiento en la Muerte.
Casamiento por Christo.
Castelvinos, y Monteses.
Castigo en el Discreto.
Castigo sin Venganza.
Cautivo Coronado.
Cautivos de Argèl.
Cavallero de Illescas.
Cavallero del Milagro.
Cavallero del Sacramento.
Cavallero de Olmedo.
Cerco de Santa Fè.
Cerco de Viena por Carlos Quinto.
Chaves de Villalva.
Cierto por lo Dudoso.
Ciudad sin Dios.
Comendadores de Cordova.
Como se engañan los Ojos.
Como se vengan los Nobles.
Competencia en los Nobles.
Conde Don Pedro Velez.
Conde Fernan Gonzalez.
Condesa Matilde.
Con su Pan se lo Coma.

Contra el Valor no ay desdicha.
Corona Merecida.
Cortesia de España.
Creacion del Mundo.
Cruz en la Sepultura.
Cuerdo en su Casa.
Cuerdo Loco.
Dama Boba.
David Perseguido, y Montes de Gelboy.
De Corsario à Corsario.
Del Juez en su Causa.
Del mal, lo menos.
Del Monte sale quien el Monte quema.
De lo que ha de ser.
De Mazagatos.
De quando acà nos vino.
Desconfiado.
Desdicha Estefania.
Desgracias del Rey Don Alonso.
Despertar à quien Duerme.
Desposorio Encubierto.
Despreciada Querida.
Desprecio Agradecido.
Desprecios en quien Ama.
Destruycion de Constantinopla.
De un Castigo tres Venganzas.
Dicha del Forastero, y la Portuguesa.
Dichoso Patricida.
Dì Mentira sacaràs Verdad.
Dineros son Calidad.
Dios haze Justicia à Todos.
Dios haze Reyes.
Discreta Enamorada.
Discreta Venganza.

Divino Africano.
Domine Lucas.
Donayres de Matico.
Donayres de Pedro Corchuelo, y el que Diràn.
Doncellas de Simancas.
Doncella Theodora.
Don Gonzalo de Cordova.
Don Juan de Castro.
Don Lope de Cardona.
Don Manuel de Sousas.
Doña Inès de Castro.
Dos Agravios sin Ofensa.
Dos Estrellas Trocadas.
Dos Soldados de Christo.
Dos Vandoleras.
Duque de Viseo.
Ello dirà.
Embaxador Fingido.
Embidia de la Nobleza.
Embustes de Celauro.
Embustes de Fabio *(sic)*.
Enemiga Favorable.
Enemigo Engañado.
Enemigos en Casa.
Engañar à quien Engaña.
Engaño en la Verdad.
En la mayor Lealtad, mayor Agravio, y Fortuna del Cielo.
En los Indicios la Culpa.
Enmendar un Daño à otro.
Esclava de su Galan.
Esclavo de Roma.
Esclavo Fingido.
Esclavos Libres.
Escolastica Zelosa.

Españoles en Flandes.
Estrella de Sevilla.
Examen de Maridos.
Exemplo de Casadas, y prueba de Paciencia.
Exemplo Mayor de la Desdicha.
Fabula de Perseo.
Famosa Montañesa.
Famosas Asturianas.
Favor Agradecido.
Felisarda.
Ferias de Madrid.
Fernan Mendez Pinto.
Fè Rompida.
Fianza Satisfecha.
Firmeza en la Desdicha.
Flores de Don Juan Rico.
Fortuna Adversa.
Fortuna Merecida.
Francesilla.
Fuente Ovejuna.
Fuerza Lastimosa.
Fundacion de la Alhambra de Granada.
Fundacion de la Santa Hermandad de Toledo.
Galan Castrucho.
Galan de la Membrilla.
Gallarda Toledana.
Gallardo Cathalàn.
Gallardo Jacimin *(sic)*.
Genovès Liberal.
Gloria de San Francisco.
Gran Capitan de España.
Gran Cardenal de España, Don Gil de Albornòz.
Grandezas de Alexandro.
Gran Duque de Moscovia.

Guanches de Tenerife.
Guante de Doña Blanca.
Guarda Cuydadosa.
Guardar, y Guardarse.
Guerras de Amor, y Honor.
Halcòn de Federico.
Hamete de Toledo.
Hazañas del Cid, y su Muerte.
Hechos de Bernardo del Carpio.
Hermosa Alfreda.
Hermosa Astèr.
Hermosa Fea.
Hermosura de Raquel.
Hidalgo Avencerrage.
Hidalgos de la Aldea.
Hijo de los Leones.
Hijo de Reduàn.
Hijo Piadoso, y Boemia Convertida.
Hijos del Dolor.
Hijo sin Padre.
Historia de Maragatos.
Historia de Tobias.
Hombre de Bien.
Hombre por su Palabra.
Honrado con su Sangre.
Honrado Hermano.
Honra por la Muger.
Horca para su Dueño.
Humildad Sobervia.
Ilustre Fregona.
Ilustre Hazaña de Garcilaso de la Vega.
Imperial de Otòn.
Industrias contra el Poder.
Infante Don Fernando de Portugal.

Infanzòn de Yllescas.
Ingratitud Vengada.
Ingrato.
Ingrato Arrepentido.
Inocente Laura.
Inocente Sangre.
Intencion Castigada.
Jardin de Bargas.
Jorge, Toledano.
Juan de Dios, y Anton Martin.
Judia de Toledo.
Juez de su misma Causa.
Julian Romero.
Juventud de San Isidro.
Laberinto de Creta.
Labrador de Tormes.
Labrador Venturoso.
Lagrimas de David.
Lanza por Lanza la de Luis de Almansa.
Laura Perseguida.
Leal Criado.
Lealtad, Amor, y Amistad.
Lealtad en el Agravio.
Lealtad en la Traycion.
Leño de Meleadro.
Leon Apostolico.
Ley Executada.
Libertad de Castilla.
Libertad de San Isidro.
Limpieza no Manchada.
Lindona de Galicia.
Loco Cuerdo.
Loco por Fuerza.
Loco Santo.

Locos de Valencia.
Locos por el Cielo.
Locura por la Honra.
Lo Fingido Verdadero.
Lo que ay que fiar del Mundo.
Lo que està Determinado.
Lo que es un Coche en Madrid.
Lo que ha de Ser.
Lo que puede un Agravio.
Lucinda Perseguida.
Madre de la Mejor.
Maestro de Danzar.
Mal Casada.
Maldito de su Padre.
Marido mas Firme.
Marmol de Felisardo.
Marquès de las Navas.
Marquès del Valle.
Marquès de Mantua.
Martyres de Madrid.
Mas Galàn Portuguès, Duque de Verganza.
Mas Mal ay en la Aldehuela.
Mas Pueden Zelos, que Amor.
Mas Valeis vos Antona, que la Corte toda.
Mas Vale Salto de Mata, que Ruego de Buenos.
Mayorazgo Dudoso.
Mayor Corona.
Mayor Desgracia de Carlos Quinto.
Mayor Dicha en el Monte.
Mayordomo de la Duquesa de Amalfi.
Mayor Hazaña de Alexandro Magno.
Mayor Impossible.
Mayor Prodigio.
Mayor Rey de los Reyes.

Mayor Victoria.
Mayor Victoria de Alemania.
Mayor Virtud de un Rey.
Medico de su Honra.
Mejor Alcalde el Rey.
Mejor Enamorada la Magdalena.
Mejor Maestro el Tiempo.
Mejor Mozo de España.
Melindres de Velisa.
Mentiroso.
Merced en el Castigo.
Merito en la Templanza.
Milagro por los Zelos.
Milagros del Desprecio.
Mirad à quien Alabais.
Mocedades de Bernardo del Carpio.
Mocedades de Roldàn.
Molino.
Montañesa Famosa.
Moza de Cantaro.
Mudanzas de la Fortuna, y Successos de Don Beltràn.
Muertos Vivos.
Mugeres sin Hombres.
Nacimiento de Christo.
Nacimiento del Alva.
Nacimiento de Ursòn, y Valentin.
Nadie fie en lo que Vè, porque se engañan los Ojos
Nadie se Conoce.
Nardo Antonio Vandolero.
Naufragio Prodigioso.
Necedad del Discreto.
Negro del mejor Amo.
Niña de Plata, y Burla Vengada.
Niñèz de San Isidro.

Niñezes del Padre Roxas.
Niño Diablo.
Niño Inocente de la Guarda.
Niño Pastor.
No ay Vida como la Honra.
No ay Vida como la Honra. Burlesca.
Nobios de Hornachuelos.
Nobles como han de Ser.
Noche de San Juan.
Noche Toledana.
Nuestra Señora de la Candelaria.
Nueva Victoria del Marquès de Santa Cruz.
Nuevo Mundo, descubierto por Colòn.
Nunca Mucho cuesta Poco.
Obediencia Laureada.
Obras son Amores.
Ocasion Perdida.
Octava Maravilla.
Padrino Desposado.
Palacio Confuso.
Palacios de Galeana.
Paloma de Toledo.
Passar del Arroyo.
Pastoral de Jacinto.
Pastor Fido.
Pazes de los Reyes.
Pedro Carbonero.
Peligros de la Ausencia.
Peña de Francia.
Peribañez, y Comendador de Ocaña.
Perro del Hortelano.
Perseguido.
Piadoso Aragonès.
Piadoso Veneciano.

Piedad Executada.
Pleyto por la Honra.
Pleytos de Inglaterra.
Pobreza Estimada.
Pobreza no es Vileza.
Pobrezas de Reynaldos.
Poder Vencido.
Ponces de Barcelona.
Porceles de Murcia.
Porfia hasta el Temor.
Porfiando Vence Amor.
Porfiar hasta Morir.
Por la Puente Juana.
Portuguesa, y Dicha del Forastero.
Postrer Godo de España.
Prados de Leon.
Premio de la Hermosura.
Premio de las Letras.
Premio del Bien Hablar.
Premio en la misma Pena.
Primera Informacion.
Primer Carlos de Ungria.
Primer Culpa del Hombre.
Primero Faxardo.
Primer Rey de Castilla.
Principe Despeñado.
Principe Don Carlos.
Principe Escandemberg.
Principe Ignorante.
Principe Perfecto.
Prision sin Culpa.
Privanza, y Caìda de Don Alvaro de Luna.
Prodigio de Etyopia.
Profetisa Casandra.

Prospera Fortuna.
Prospera Fortuna del Cavallero del Espiritu Santo.
Prudencia en el Castigo.
Prueba de los Ingenios.
Puente de Mantible.
Quando Lope Quiere, Quiere.
Quentas del Gran Capitan.
Querer la propria Desdicha.
Querer mas, y Sufrir menos.
Quien Ama no haga Fieros.
Quien bien Ama tarde Olvida.
Quien mas no Puede.
Quien todo lo Quiere.
Quinta de Florencia.
Ramilletes de Madrid.
Ramirez de Arellano.
Rayo del Cielo.
Remedio en la Desdicha.
Resistencia Honrada.
Rey Bamba.
Rey Don Sebastian.
Reyna Doña Maria.
Reyna Juana de Napoles.
Rey sin Reyno.
Rico, y Pobre Trocados.
Robo de Diana.
Roma Abrasada.
Rueda de la Fortuna.
Ruy Señor de Sevilla.
Rustico del Cielo.
Saber por no Saber.
Saber puede Dañar.
San Diego de Alcalà.
San Geronymo, Cardenal de Belèn.

San Ildefonso.
San Isidro de Madrid.
San Julian.
San Nicolàs de Tolentino.
San Pablo, Vaso de Eleccion.
San Pedro Nolasco.
Santa Brigida.
Santa Casilda.
Santa Liga.
Santa Polonia.
Santa Teodora.
Santa Teresa de Jesvs, su Vida, y Muerte.
Santiago el Verde.
Santo Negro Rosambuco.
Secretario de sì mismo.
Selva Confusa.
Selvas, y Bosques de Amor.
Sembrar en buena Tierra.
Serafin Humano.
Serrana de la Vera.
Serrana de Tormes.
Servir à Buenos.
Servir à Señor Discreto.
Servir con mala Estrella.
Sierras de Guadalupe.
Siete Infantes de Lara.
Si no vieran las Mugeres.
Sin Secreto no ay Amor.
Soldado Amante.
Sol Parado.
Sortija del Olvido.
Sucessos de D. Beltràn.
Sueños ay que Verdades son.
Suerte de los Reyes, Carboneros.

Sufrimiento de Honor.
Tambien se Engaña la Vista.
Tanto Hagas, Quanto Pagues.
Tellos de Meneses.
Templo de Salomòn.
Testigo contra Sì.
Testimonio Vengado.
Tyrano Castigado.
Toledano Vengado.
Torneos de Aragon.
Trabajos de Jacob.
Trabajos de Job.
Tragedia del Rey Don Sebastian.
Traycion bien Acertada.
Trato muda Costumbres.
Tres Diamantes.
Triunfo de la Humildad.
Ultimo Godo.
Ursòn, y Valentìn, hijos del Rey de Francia.
Valiente Cespedes.
Valiente Juan de Eredia.
Valor de Fernandico.
Valor de las Mugeres.
Valor, Fortuna, y Lealtad.
Vandos de Sena.
Varona Castellana.
Vaso de Eleccion.
Vellocino de Oro.
Vengadora de las Mugeres.
Venganza Honrosa.
Venganza Venturosa.
Ventura en la Desgracia.
Ventura sin Buscarla.
Verdadero Amante.

Verdad Sospechosa.
Vèr, y no Creer.
Victoria de la Honra.
Victoria del Marquès de Santa Cruz.
Vida de San Pedro Nolasco.
Vida, y Muerte de Santa Teresa de Jesvs.
Villana de Getafe.
Villano en su Rincòn.
Virtud, Pobreza, y Muger.
Viuda, Casada, y Doncella.
Viuda Valenciana.
Yerros por Amor.
Zelos con Zelos se Curan.
Zeloso Extremeño.

Autos.

Adultera Perdonada.
Ave Maria, y Rosario de Nuestra Señora.
Aventuras del Hombre.
Carcel de Amor.
Concepcion de Nuestra Señora.
Coronacion de la Humanidad de Christo.
Corsario del Alma, y las Galeras.
Galeras, y Corsario del Alma.
Hazañas del Segundo David.
Hijo de la Iglesia.
Hijos de Maria, y el Rosario.
Margarita Preciosa.
Natividad de Nuestra Señora.
Nuevo Oriente del Sol, y mas dichoso Portal.
Oveja Perdida.
Pastor Ingrato.
Prisiones de Adàn. (con Gallo del Castillo.)
Privanza del Hombre.
Puente del Mundo.

Santa Inquisicion.
Toyson del Cielo.
Triunfo de la Iglesia.
VELASCO (Diego Pablo de)
San Atilano.
VELASCO (Juan de)
Pasmo de Penitencia.
Pèrdida de España.
Rama del mejor Arbol.
San Felipe Neri.
VELEZ DE GUEVARA (Juan)
Boba, y Vizcayno.
Conquista de Oràn.
Correr por Amor Fortuna.
Corte del Demonio.
Cumplir dos Obligaciones.
Diablo està en Cantillana.
Diciembre por Agosto.
Diego Garcia de Paredes.
Embuste Acreditado.
Encontraronse dos Arroyuelos.
Espejo del Mundo.
Glorias de los Pizarros.
Hermosura de Raquel.
Hijo del Aguila.
Hijos de la Barbuda.
Honor de los Guzmanes.
Julian Apostata.
Lego de Alcalà.
Luna de la Sierra.
Mancebòn de los Palacios.
Marquès del Basto.
Mejor Rey en Rehenes.
Montañesa de Asturias.

Negro del mejor Amo.
No ay contra el Amor Poder.
Nueva Ira de Dios.
Obligacion à las Mugeres.
Otro Demonio tenemos.
Page de D. Alvaro.
Principe Enclavo.
Principe Viñador.
Privado Perseguido.
Que es la Ciencia del Reynar.
Restauracion de España.
Rey naciendo Muger.
Reynar despues de Morir.
Riesgos de Amor, y Amistad.
Rosa de Alexandria.
Rustico Noble en Malta.
Silla de San Pedro.
Sucessos en Oràn.
Tambien ay Piedad con Zelos.
Tambien tiene el Sol Menguante.
Tamborlàn de Persia.
Tres Edades del Mundo.
Tres Portentos de Dios.
Verdugo de Malaga.
Virtudes vencen Señales.
Zelos, Amor, y Venganza.
Zelos hasta los Cielos.
Zelos hazen Estrellas.
Zelos son Bien, y Ventura.

VELEZ DE GUEVARA (Luis)
Agravios Perdonados.
Aguila del Agua.
A lo que obliga el ser Rey.
Alva, y el Sol.

Amor en Vizcayno, y los Zelos en Francès.
Amor haze Prodigios.
Amotinados de Flandes.
Assombro de Turquia.
Atila, Azote de Dios.
Baltasara. (Con Coello, y Rojas.)
Blason de los Mendozas.
Cavallero del Sol.
Cerco del Peñòn.
Cerco de Roma por el Rey Desiderio.
Christianissima Lys.
Donde ay Agravio, ay Venganza.
Duque de Arjona.
Duquesa de Saxonia.
Gran Tamborlàn de Persia.
Jornada de Argèl.
Lucero de Castilla, y Luna de Aragon
Meyor Desgracia de Carlos Quinto.
Nuestra Señora de la Inclusa.
Ollero de Ocaña.
Rey en su Imaginacion.
Rey Muerto.
Santa Susana.
Si el Cavallo vos han muerto.
Torneos de Navarra.
Valiente Toledano.

Autos.

Abadesa del Cielo.
Mesa Redonda.

VERA TASSIS Y VILLAROEL (Juan de)

Corona en tres Hermanos.
Felipe Quinto en Italia.
Muger, Angel, y Milagro.
Patron de Salamanca.

Perla de Cathaluña.
Quanto cabe en Hora y media.
San Juan de Sahagun.
Triunfo de Judit.

VIDAL (Pedro)
Amor es Esclavitud.

VIDAL SALVADOR (Manuel)
Amor procede de Amor.
Colonia de Diana.
Dissimular es Vencer.
Auto. — Contra el Encanto el Escudo.

VILLAFLOR (Manuel de)
Santa Isabèl, Reyna de Portugal.

VILLAMEDIANA (Conde de)
Glorias de Niquèa.
Sitio de Aranjuez.

VILLANUEVA (Diego de)
Hermitaño de Palacio. (Con José de Luna.)
Principe del Desierto. (Con José de Luna.)

VILLAROEL (Nicolàs de)
Antes Santo, que Nacido.

VILLASBOAS (Antonio de)
Fama Postuma Portuguesa.

VILLAVICIOSA (Sebastián de)
Amor Enamorado.
Amor puesto en Razon.
Honrada, Noble, y Valiente.

VILLAYZAN (Jerónimo de)
A gran Daño, gran Remedio.
Mas Valiera Callarlo, que Decirlo.
Ofender con las Finezas.
San Agustin.
Sufrir mas, por Querer mas.
Transformationes de Amor.

Venga lo que Viniere.
VILLEGAS (Juan de)
Batalla de Alvis.
Buen Cavallero, Maestre de Calatrava.
Cuerdos hazen Escarmiento.
Culpa mas Provechosa.
Dios haze Justicia à Todos.
Galas à Vejèz.
Gran Prior de Castilla.
Hermanos mas Amantes.
Hijo de la Molinera.
Lealtad contra su Rey.
Lisongero en Palacio.
Lo que puede la Crianza.
Lucidoro Aragonès.
Marido de su Hermana.
Mas Piadoso Troyano.
Mayor Contrario Amigo.
Mentirosa Verdad.
Morica Garrida.
Padre de su Enemigo.
Rey Don Sebastian.
Sol à media Noche, y Estrellas al medio Dia.
Venganza, y el Amor.
VILLEGAS (Juan Bautista de)
Verdades Venturosas.
VIBRES (Capitan Luis)
Cruel Casandra.
Infeliz Marcela.
VIRHUEGA (Antonio de)
Premio de la Limosna.
Tyrano Limosnero.
VIRUES (Cristòbal de)
Elisa, y Dido.

VITORIA (Francisco de)
Obligar con el Agravio.

Y.

YAÑEZ (Jacinto)
Gedeon Humano, y Divino. (Auto.)

Z.

ZABALETA (Juan de)
Amor Enamorado.
Cuerdos ay que parecen Locos.
Disparate creido.
Hechizo Imaginado.
Hermitaño Galan.
Hijo de Marco Aurelio.
No amar la Mayor Fineza.
Ossar Morir dà la Vida.
ZAMORA (Antonio de)
Amor es Quinto Elemento.
Aspides ay Basiliscos.
Blason de los Guzmanes.
Con Musica, y por Amor. (Con Cañizares.)
Custodio de Ungria.
Defensa de Tarifa.
Desprecios vengan Desprecios.
Destruycion de Thebas.
Divino Labrador.
Don Bruno de Calahorra.
Don Domingo de Don Blas.
Duendes son Alcahuetes, y Espiritu Foleto.
Espiritu Foleto.
Fè se firma con Sangre.
Hechizado por Fuerza.
Hercules Furente.

Indiano Perseguido.
Judas Escariote.
Lucero de Madrid.
Matarse por no Morirse.
Mazariegos, y Monsalves.
No muere quien vive en Dios.
Poncella de Orleans. (Con Cañizares.)
Por oìr Missa, y dar Cebada, nunca se perdiò Jornada.
Primer Inquisidor.
San Isidro.
San Pedro Martyr.
Siempre ay que Embidiar Amando.
Todo lo Vence el Amor.
Viento es la Dicha de Amor.

Autos.

Honda de David.
Pleyto Matrimonial del Cuerpo, y el Alma. (Con Ca lderòn.
Triunfo Vivo de Dios.

ZAMORANO (Felipe Santiago)
Triunfos del Sol Aleman, contra la Luna Otomana.

ZAPATA (Juan de)
Galanteo al Revès.

ZARAGOZA (¿ ... ?)
Engaño mal Vestido.

ZARATE (Fernando de)
A lo que obligan los Zelos.
Antes que todo es mi Amigo.
Batalla del Honor.
Conquista de Mexico.
Conversion de la Magdalena.
Defensora de la Reyna de Ungria.
Desgracia Venturosa.
Dos Phylosophos de Grecia.
Escala de la Gracia.

Gran Sepulcro de Christo.
Hermanos Amantes.
Maestro de Alexandro.
Margarita del Cielo.
Martyr, y Rey de Sevilla.
Mayor Mal ay en la Vida.
Medico Pintor.
Missas de San Vicente Ferrer.
Mudarse por mejorarse.
No ay mas mal, que Casarse.
Noble siempre es Valiente.
Obispo de Cracovia San Estanislao.
Palabra Vengada.
Piedad por Fuerza.
Presumida, y Hermosa.
Primer Conde de Flandes.
Quererse sin Declararse.
Quien Habla mas, Obra menos.
Rey mas Perfecto.
San Antonio Abad.
San Estanislao, Obispo de Cracovia.
San Hermenegildo.
San Lucas.
San Pedro, y San Pablo.
Santa Maria Magdalena.
Santa Pelagia.
Santa Taez.
Tres Coronaciones del Emperador Carlos V.
Valiente Campuzano.
Vaso, y la Piedra.

BAROCKSTIL BEI SHAKESPEARE UND CALDERÓN

ABKÜRZUNGEN

Für die in der Arbeit zitierten und erwähnten Dramen verwende ich die folgenden gewöhnlich gebrauchten Abkürzungen:

Shakespeare

Ado	=	Much Ado about Nothing.
Alls	=	Alls well that Ends Well.
Ant.	=	Antony and Cleopatra.
As	=	As you like it.
Caes.	=	Julius Caesar.
Cor.	=	Coriolan.
Cymb.	=	Cymbeline.
Gent.	=	The two Gentlemen of Verona.
H4A	=	Henry the Fourth I.
H4B	=	Henry the Fourth II.
H8	=	Henry the Eighth.
Hml.	=	Hamlet.
LLL	=	Love's Labour's Lost.
Lear	=	King Lear.
Mcb.	=	Macbeth.
Merch.	=	The Merchant of Venice.
Mids.	=	Midsummer Night's Dream.
Oth.	=	Othello.
R2	=	Richard the Second.
R3	=	Richard the Third.
Rom.	=	Romeo and Juliet.
Shr.	=	The Taming of the Shrew.
Tp.	=	The Tempest.
Troil.	=	Troilus and Cressida.
Tw.	=	Twelfth Night; or What you Will.
Wint.	=	Winter's Tale.

Calderón. [1]

Alcalde	= El Alcalde de Zalamea. IV.
Cenobia	= La Gran Cenobia. I.
Devoción	= La Devoción de la Cruz. I.
Duende	= La Dama Duende. I.
Encanto	= El Mayor Encanto Amor. I.
Mágico	= El Mágico Prodigioso. III.
Médico	= El Médico de su Honra. I.
Pintor	= El Pintor de su Deshonra. IV.
Principe	= El Principe Constante. I.
Puente	= La Puente de Mantible. I.
Vida	= La Vida es Sueño. I.

(1) Die römischen Ziffern hinter den Dramen bezeichnen den im Text der Arbeit nicht besonders benannten Band der Keilschen Ausgabe.

LITERATURVERZEICHNIS

A. Bibliographie.

a) Shakespeare-Bibliography by W. Jaggard. Stratford o/A. 1911.

b) Jahrbuch der Deutschen Shakespeare Gesellschaft, das jeweilige Verzeichnis von Neuerscheinungen.

c) Breymann : Calderón Studien I, München u. Berlin 1905.

d) Betz : La littérature comparée. 2^m ed. Strasbourg 1904.

B. Ausgaben.

1. William Shakespeare, the Works of. The Globe Edition, London 1924.

2. D. P. Calderón, Comedias, por J. J. Keil, Leipzig 1827-1830.
   Während es bei Shakespeare als selbstverständlich gilt, dass man ihn nach der Globe-Edition zitiert, ist bei Calderón noch keine ähnliche Gewohnheit Tradition geworden. Eine eigentlich kritische Gesamtausgabe gibt es nicht. Alle Werke dieser Art sind Nachdrucke der ersten Gesamtausgabe von Vera Tassis. Die engere Wahl würde auf zwei Ausgaben fallen : auf die von Keil (1827-30) und die von Hartzenbusch (1848-50). Ich habe die Keilsche gewählt, obgleich sie älteren Datums ist, und berufe mich dabei auf die negative Kritik der Hartzenbuschausgabe von Wurzbach (die Konsequenz, die er aus seiner Kritik zieht, gipfelt in den Worten : « Trotz ihrer Reichhaltigkeit ist sie daher der Keilschen nicht vorzuziehen. » Calderóns ausgewählte Werke hgg. von Wurzbach Bd. 1, p. 230) und Menéndez y Pelayo (Calderón y su teatro p. 38/39), welcher letztere die Keilsche Ausgabe ausdrücklich als la excelente edición (p. 27) bezeichnet. Weil in dieser Ausgabe eine Vers oder Zeilenzählung fehlt, lassen zich Zitate nur mittels Dramentitel, Akt, Seitenzahl und Spalte (a oder b) bestimmen. Dadurch wird das Auffinden erschwert, aber der Schaden ist nicht so gross angesichts der Tatsache, dass für gewöhnlich selbst der gewissenhafteste Leser Zitate auf Treu und Glauben hinnimmt, ohne sie alle einzeln im Original aufzusuchen.

3. John Lyly, the complete works of, by R. Warwick Bond. Oxford 1902.

4. Euphues by J. Lyly, Dr. Fr. Landmann. Heilbronn 1887.

5. Soledades de Góngora. Editadas por Dámaso Alonso. Jubiläumsausgabe der Revista de Occidente. Madrid 1927.

C. Abhandlungen [1].

I. Zu Shakespeare.

6. Hermann Barth : Das Epitheton in den Dramen des jungen Shakespeare und seiner Vorgänger. Studien zur Englischen Philologie. Halle 1914.
7. Max Deutschbein : Shakespeare und die Renaissance. Neuere Sprachen 23, 1916.
8. E. Eckhardt : Gehört Shakespeare zur Renaissance oder zum Barock? Festschrift für Kluge. Tübingen 1926.
9. C. C. Hense : Poetische Personifikation. Halle 1868.
10. Dr. Hoburg: Einige Bilder und Personifikationen aus Shakespeare. Jahresbericht des Husumer Gymnasiums. Husum 1872.
11. Walter Hübner : Der Vergleich bei Shakespeare. Berlin 1908.
12. Ernst August Lüdemann : Shakespeares Verwendung von gleichartigem und gegensätzlichem Parallelismus. Bonner Studien VII. Bonn 1913.
13. Helene Richter : Shakespeare der Mensch. Leipzig 1923.
14. R. Kilburn Root : Classical Mythology in Shakespeare. New-York 1903.
15. Gregor Sarrazin : Aus Shakespeares Meisterwerkstatt. Berlin 1906.
16. A. Fr. v. Schack : Die Englischen Dramatiker vor, neben und nach Shakespeare. Stuttgart 1893.
17. Dr. K. Seitz : Die Alliteration im Englischen vor und bei Shakespeare. Jahresbericht der höheren Bürgerschule zu Marne. Marne 1875.
18. Hermann Voigt : Gleichnisse und Metaphern in Shakespeares Dramen und in seinen Quellenschriften. Strassburg 1908.
19. Oskar Walzel : Shakespeares dramatische Baukunst. Shakespeare-Jahrbuch LII.
20. Oskar Walzel : Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters. Berlin-Neubabelsberg 1923.
21. W. Weisbach : Eine Shakespeare-Reform aus dem Geiste des Barock. Literarisches Echo, Jahrgang 27 (1924).
22. Albert Wietfeld : Bildersprache in Shakespeares Sonetten. Studien zur Englischen Philologie (Morsbach) LV. Halle 1916.
23. Leopold Wurth : Das Wortspiel bei Shakespeare. Wiener Beiträge 1. Wien und Leipzig 1895.

II. Zu Calderón.

24. Depta : Calderón. 1925.
25. Goethe : Über Calderóns Tochter der Luft. Kürschners Nationalliteratur 113.
26. Engelbert Günthner : Calderón und seine Werke. Freiburg im Br. 1888.

(1) Im Text werden Dramen von Shakespeare und Calderón zitiert mit einfacher Anführung des Titels, andere Werke mit der Nummer dieses Verzeichnisses und dem Verfassernamen.

27. Max Krenkel : Klassische Bühnendichtungen der Spanier. Leipzig 1881-87. 3 Bde.
28. Ernst Lindner : Die poetische Personifikation in den Jugendschauspielen Calderóns. Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie.
29. Menéndez y Pelayo : Calderón y su teatro. Madrid 1885.
30. A. Fr. v. Schack : Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien. Frankfurt 1854.
31. A. Fr. v. Schack : (Hgb.) Calderóns ausgewählte Werke. 3 Bd. Stuttgart 1883.
32. Schaeffer : Geschichte des spanischen National-Dramas. Leipzig 1890.
33. Ticknor : Geschichte der schönen Literatur in Spanien. Leipzig 1867.
34. W. v. Wurzbach : Calderón's ausgewählte Werke in 10 Bänden. Leipzig 1910.
35. H. Schuchardt : Romanisches und Keltisches, p. 102 u. 120 ff. « Goethe und Calderón » und « zu Calderón's Jubelfeier. » Berlin 1886.

III. Zu Shakespeare und Calderón.
36. Anonymus : Calderón und Shakespeare. Beilage zur Münchener Allgemeinen Zeitung, 4. u. 5. Januar 1870.
37. Moritz Carrière : Shakespeare und die spanischen Dramatiker. Jahrbuch VI.
38. Moritz Carrière : Shakespeare und Calderón, Nord und Süd. 1881.
39. Arturo Farinelli : Grillparzer und Lope de Vega. Berlin u. Weimar 1894.
40. Albert R. Frey : W. Shakespeare and alleged Spanish Prototypes. Papers of the N. Y. Shakespeare Society Nr. 3. London, New-York, Washington and Chicago 1886.
41. Koch : Shakespeare u. Lope de Vega. Engl. Stud. Bd. 20.
42. Clara Biller : Ein spanischer Shakespeare Kritiker. Shakespeare-Jahrbuch VII.
43. A. W. Schlegel : Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur. Leipzig 1846.
44. Fr. Schlegel : Geschichte der alten und neuen Litteratur. Wien 1815.
45. Marie Schütt : Hat Calderón Shakespeare gekannt? Shakespeare-Jahrbuch LXI.
46. Ulrici : Über Shakespeares dramatische Kunst und sein Verhältnis zu Goethe und Calderón. Halle 1839.
47. Wurzbach : Shakespeares H8 und Calderóns La cisma de Inglaterra. Shakespeare-Jahrbuch XXXII.
48. Yardley : Shakespeare and Calderón. Notes and Queries 1889, II.

IV. Zu Lyly.
49. Breymann : Rezension von Landmann : Der Euphuismus. Engl. Studien V.
50. Hense : John Lilly and Shakespeare. Shakespeare-Jahrbuch VII u. VIII.

51. Landmann : Der Euphuismus, sein Wesen, seine Quelle, seine Geschichte. Giessen 1881.
52. Lauchert : Eer Einfluss des Physiologus auf den Euphuismus. Engl. Studien XIV.
53. W. C. Rushton : Shakespeares Euphuism. London 1871.
54. Schwan : Rezension von Landmann : Der Euphuismus. Engl. Studien V.

V. Zu Góngora.
55. Anonymus : Gongorism and Gorgonism. Times Literary Supplement, May 19. 1927.
56. M. Artigas : Góngora. Madrid 1925.
57. E. Churton : Góngora. London 1862.
58. Hellmuth Petriconi : Góngora. Literarische Welt 22, Jahrgang 27.
59. Thibaudet : Le phénomène gongorin. Nouvelles Littéraires, 28 Mai 1927.
60. Thomas : Góngora et le Gongorisme. Paris 1911.

EINLEITUNG

Probleme veralten oft, ehe sie gelöst werden. Die Frage nach einer Wechselwirkung zwischen englischer und spanischer Dramatik, insbesondere die Frage, ob Shakespeare Calderón gekannt habe, existiert schon solange, als es eine Literarhistorik gibt, die sich mit den beiden Dichtern beschäftigt. Oberflächliche Betrachtung war zwar geneigt, auf Grund einiger Ähnlichkeiten eine solche Wechselwirkung anzunehmen (37 Carrière p. 367) und im Engeren auch die zweite Frage unbedenklich zu bejahen.

Aber der genaueren Forschung vom Ende des vergangenen Jahrhunderts hielten diese Annahmen nicht stand. Frey weist in seinem Vortrag nach, dass Shakespeares Stücke Shr., Tw., Gent., As, Wint., Alls und Rom., besonders das letzte, nicht auf spanische Stücke als auf ihren Ursprung hinweisen. Was umgekehrt eine Beeinflussung der Spanier durch die Engländer angeht, stellt er einleuchtend fest : « England was the country of the heretics, and its literature was carefully guarded from the good Catholics of Spain by their priests and confessors. According to Velasquez, no Spanisch translation of any English

work had appeared up to the year 1754, hence we may assume that the literature of England exerted no influence upon Spanish tästes and habits until about a century after Lope de Vega's time.» (40 Frey p. 14 f.) Mit Bezug auf Shakespeare und Calderón sagt Yardley, der eine Ähnlichkeit zwischen Cymb. und Todo es verdad y todo mentira festzustellen glaubt : « I do not suppose that Calderón had any knowledge of Shakespeare. » (48 Yardley). Diese Feststellung steigert sich bei Menéndez y Pelayo zu den Worten : « Debo advertir desde luego... que Calderón desconocía completamente á Shakespeare; y quizá no habría oido su nombre, como les sucedía á todos los españoles de entonces con los autores ingleses. » (29 Menéndez y Pelayo p. 313).

Allzugenaue Forschung griff das Problem wieder auf : Wurzbach glaubt unbedingt eine Beeinflussung von Calderóns Cisma de Inglaterra durch Shakespeares H8 annehmen zu müssen auf Grund einiger, hauptsächlich dreier ähnlichen Stellen. (47 Wurzbach, vergl. auch 34 Wurzbach, Bd. 7, p. 28). Aber Marie Schütt stellt neuerdings wieder fest, dass die Ähnlichkeiten genausogut in der Situation begründet sein könnten, und sie beantwortet die Frage vorläufig mit einem achselzuckenden ignoramus. Man sollte getrost und ohne grosses Trauern das ignorabimus hinzufügen, denn was nützt am Ende das Wissen um eine Tatsache, die so geringe Spuren hinterlassen hat.

Der Titel meiner Arbeit kündet an, dass sie in anderer Richtung zu forschen gedenkt. Es ist neuerdings « Mode », um mit Eckhardt zu sprechen, Shakespeare als einen Barockkünstler hinzustellen. Seit Walzels Anwendung der von Wölfflin aufgestellten kunstgeschichtlichen Begriffspaare auf die Dichtkunst in seinem Vortrag « Wechselseitige Erhellung der Künste » (Nr. 15 der Philosophischen Vorträge der Kantgesellschaft Berlin 1917) und seit Strichs allgemeinster Ausdeutung dieser Wölfflinschen Kategorien (Deutsche Klassik und

Romantik, München 1922) haben Termini wie Gotik, Renaissance, Barock, Klassik und Romantik einen neuen Sinn erhalten. Sie wurden gelöst aus der jeweiligen Verkettung mit einem bestimmten Jahrhundert und verwendet zur Bezeichnung des Vorhandenseins einer Reihe zugeordneter Merkmale der Wölfflinschen Begriffspaare, was dann rückläufig wieder eine genauere zeitliche Festlegung der genannten Stilepochen ermöglichte.

Schon Deutschbein (7 Deutschbein) hatte ohne Zusammenhang mit Wölfflin oder Walzel das Wort Barock für Shakespeare in Anspruch genommen, wenigstens für seine späte Schaffensperiode. Walzel wendet es in seinem Aufsatz « Shakespeares dramatische Baukunst » (19 Walzel) und später in seinem Werk « Gehalt und Gestalt » (20 Walzel) auf Grund dieser neuen Erkenntnis unbedingt auf ihn an, indem er am Bau der Shakespearschen Dramen das Vorhandensein der Wölfflinschen Merkmale eines Barockkunstwerks nachweist. Helene Richter vertiefte diese Arbeit Walzels in ihrem Buch : « Shakespeare der Mensch ».

Die Arbeiten Walzels und Helene Richters blieben nicht unangefeindet. Eckhardt in der Festschrift für Kluge wendet sich gegen diese neue Einordnung Shakespeares, aber man kann sich des Eindrucks nicht erwehren, dass seine Analogieen zwischen Architektur und Dramenkomposition ein wenig vage und unbestimmt sind. Vor allem entbehren sie der Walzelschen Systematik, die Eckhardt sicher missversteht, wenn er glaubt, es handle sich lediglich darum, das Wort Barock zu pressen. Nicht um das Wort, um die Sache handelt es sich. Deutlich genug sagt Walzel das in seinem Aufsatz (19 Walzel p. 27) und in seinem Werk « Gehalt und Gestalt » (20 Walzel p. 319).

Was Walzel und Helene Richter feststellen, bezieht sich auf die Komposition der Shakespeareschen Dramen. Die vorliegende Arbeit hat es sich zur Aufgabe gemacht, auf anderem Wege

Ähnliches für die Diktion nachzuweisen. Ohne direkte Zuhilfenahme der Wölfflinschen (Walzelschen) Kategorien — obgleich meine Arbeit im Grunde doch auf Walzel fusst — soll einfach konstatierend gezeigt werden, worin die Eigentümlichkeit der Shakespeareschen Diktion liegt. Der Nachweis, dass diese Eigentümlichkeit Barock zu nennen sei, wird ganz einfach erbracht, indem ich Shakespeares Diktion mit der eines anerkannten Barockdichters par excellence, Calderóns nämlich, vergleiche und weitgehend ähnlich finde.

Um aber für die Summe der so gefundenen Stileigentümlichkeiten einen Nenner zu finden, war ein Schritt nötig, den Walzel nicht tun möchte : Das Zurückführen aller Äusserungen auf möglichst wenige psychische Grundtriebe, die dann allerdings nur noch gültig sind für den Barockstil im historischen Sinn, für jene Zeit um 1600. Ich habe mich bemüht, an den Erscheinungsformen der Diktion bei beiden Dichtern die elementarsten Triebkräfte abzulesen, die den Dichter zu gerade diesem und keinem anderen Ausdruck drängten. Eine solche Benennung von Grundtrieben, nachgewiesen an ihren Äusserungen, gehört meines Erachtens zum Wesentlichsten, was man überhaupt über einen bestimmten Zeitstil aussagen kann.

Der zurückgelegte Weg ist im Aufbau der Arbeit noch zu erkennen. Eine allgemeine Umschau musste zu einer näheren Betrachtung jener umstrittenen Stilphänomene führen, die als Euphuismus und Gongorismus sattsam bekannt sind, wenigstens dem Namen nach. Von da aus weiterschreitend ermöglicht sich eine neue und förderliche Betrachtung des Stilproblems bei Shakespeare und Calderón.

EUPHUISMUS

« C'est un lieu commun qu'à la fin du XVe [1] siècle et au début

(1) Offenbare Druckfehler. Es muss natürlich heissen : XVIe und XVIIe.

du XVIe [1] il existe une Europe précieuse, comme au XVIIIe siècle il y a une Europe classique, et au XIXe une Europe romantique. Euphuisme, cultisme, marinisme, gongorisme, plus tard l'épanouissement de la préciosité française, appartiennent à un phénomène européen... » (59 Thibaudet). Und in der Tat finden wir diese Worte Thibaudets in irgend einer Variation wieder bei allen Autoren, die sich irgendwie in irgendeiner europäischen Literatur über die Zeit um 1600 verbreiten. [2] Da nun Góngora zweifellos der grösste Dichter des Barock ist (vergl. 58 Petriconi), hat also ein gewisser consensus omnium mit dieser gemeinplätzigen Parallele ausgesprochen, dass der Euphuismus die englische Erscheinungsform des Literaturbarocks sei, eine einfache Folgerung, die ich allerdings noch nirgends in dieser Schärfe ausgesprochen gefunden habe.

Die Spezialforschung über den Euphuismus hat stets nur gearbeitet mit Hinblick auf das Sonderproblem, ob Shakespeare den Euphuismus nachgeahmt habe. Nachdem man lange Zeit Euphuismus ganz allgemein im Sinne von « übertriebene Ausdrucksweise » gebraucht hatte (Ulrici, Morley, Hense), erscheint wohl als erste wirklich wissenschaftliche Bearbeitung des Euphuismus die Dissertation Landmanns im Jahre 1881, die später noch einmal abgedruckt wird in den New Shakespeare Society Transactions mit wenigen Veränderungen. Landmann versucht neben dem Nachweis, dass Lylys Stil eine Nachahmung des Spaniers A. Guevara sei, zum erstenmal eine Definition des Euphuismus zu geben, von der noch zu sprechen sein wird. Interessant ist neben der beinahe grotesk formalen Rezension Breymanns (49 Breymann) die von Schwan im 6. Band der Englischen Studien (54 Schwan), denn sie zeigt recht, wohin allzu spitzfindige Untersuchungen führen können. Euphuismus

(1) Offenbare Druckfehler. Es muss natürlich heisen : XVIe und XVIIe.

(2) Selbst jener Anonymus aus der Münchener Allgemeinen Zeitung, der sonst wirklich nicht viel zu sagen hat und ganz zu Unrecht in allen Literaturverzeichnissen spukt, zeigt diesen Gemeinplatz. (36 Anonym.)

ist für ihn nur eine ganz genaue Anwendung Lylyscher Stileigentümlichkeiten. Da bei der grossen Kompliziertheit der Lylyschen Sprache diese Anwendung nur in den wenigsten Fällen nachgewiesen werden kann, findet er für alles andere eine neue Benennung : Italianismus. Die dadurch entstandene Komplikation liese sich allenfalls entschuldigen, wenn damit wirklich etwas zur Aufklärung der Sache und Säuberung der Terminologie getan wäre. Aber nur ein Beispiel für die Sinnlosigkeit der Unterscheidungen : Schwan sagt p. 106 « Greene und Lodge schrieben überdies nicht reinen Euphuismus (Guevarismus), sie verquickten ihn mit dem andern Modestil, dem Italianismus. » Damit hebt er selber seine Unterscheidungen auf.

In ganz anderer Richtung forschte Rushton. Er suchte in Shakespeare direkte Parallelen zu Stellen aus dem Euphues, die er gewissermassen als bewusste Zitate aus dem allgemein bekannten Roman auffasst. (53 Rushton p. 106). Überzeugend könnte die ungeheure Fülle seiner Beispiele wirken, denn er füllt ein hundertseitiges Buch lediglich mit Aufzählungen. Im Einzelnen sind die Parallelen etwas problematisch, da sie zum Teil Allgemeingut der Epoche gewesen sein können, zum Teil überhaupt an der Strasse liegen. Nur je ein Beispiel für beide Fälle. Rushton führt p. 10 an : « A friend i' the court is better than a penny in the purse. » (H4B V. 1). Fast wörtlich so bei Lyly. Aber das ist offenbar als Sprichwort bekannt gewesen, und tatsächlich führt Seitz es als ein solches an. (17 Seitz p. 17). Oder Rushton nennt p. 14 nebeneinander : « Comets, importing change of times and states » (H6A I. 1. 2) und : « Comettes, which euer prognosticate some straunge mutation ». Das ist doch gewiss kein Beispiel für wörtliche Anlehnung und Reminiszenz. — Für meine Arbeit sind Rushtons Resultate natürlich ohne Belang.

Die genannten Werke stellten gute Vorarbeiten dar zu der kritischen Ausgabe von R. W. Bond, der die Ergebnisse seiner Vorgänger benutzte.

Was lässt sich nun über den Euphuismus als Stilphänomen sagen? Vor allem sei an einem Beispiel erklärt, worin die Eigentümlichkeit des Euphuismus besteht. Eine Definition und die Beziehung zum Problem der vorliegenden Arbeit werden sich daraus ergeben.

Man braucht nicht lange nach einem Beispiel zu suchen, denn der Stil Lylys bleibt immer derselbe in seinen bezeichnendsten Äusserungen; gleichzeitig ein Beweis für seine grossartige Einheitlichkeit wie für seine durch Wiederholung ausdruckslos gewordene Armut. Ich zitiere einfach mit Auslassung einiger Sätze den Anfang des Romans.

There dwelt in Athens a young gentleman of great patrimonie, and of so comely a personage, that it was doubted whether he were more bound to Nature for the liniaments of his person, or to fortune for the encrease of his possessions..... This younge gallant, of more wit then wealth, and yet of more wealth then wisdome, seeing himselfe inferiour to none in pleasant conceipts, thought himselfe superiour to al in honest conditions, insomuch that he deemed himselfe so apt to all things, that he gaue himselfe almost to nothing, but practising of those things comonly which are incident to these sharp wits, fine phrases, smoth quipping, merry taunting, vsing iesting without meane, and abusing mirth without measure. As therefore the sweetest Rose hath his prickel, the finest veluet his brack, the fairest flowre his bran, so the sharpest witte hath his wanton will, and the holiest heade his wicked waye..... none more wittie then Euphues, yet at the first none more wicked. The freshest colours soonest fade, the keenest Rasor soonest tourneth his edge, the finest cloathe is soonest eaten wyth Moathes, and the Cambricke sooner stained then the course Canuas : whiche appeared well in this Euphues, ... (Es folgen im selben Satz noch eine Reihe von Angaben, inwiefern.) — (3 Lyly, ed. Bond, vol. I, p. 184 f.)

Der erste Eindruck ist zweifellos der einer ungeheuren Fülle. Fragt man genauer, was diesen Eindruck erweckt, so ergibt sich : selten begnügt der Dichter sich damit, etwas *einmal* zu sagen. Der Volksmund weiss zwar auch, dass keine Rose ohne Dornen ist; hier wird derselbe Gedanke dreimal ausgedrückt, und die endliche Anwendung auf den vorliegenden Fall zeigt ihrerseits wieder zwei parallele Sätze. Der ganze dritte Satz könnte also ohne Schaden für den Sinn von fünf Gliedern auf

drei reduziert werden. Dasselbe noch einmal im Folgenden : The freshest colours etc.

Wo aber verschiedene Dinge auszusagen sind, da geschieht auch das mit absoluter Parallelität der Glieder. Im ersten Satz entsprechen sich : to Nature — to fortune; for the liniaments — for the encrease; of his person — of his possessions. Die gleiche Entsprechnung in of more wit then wealth — of more wealth then wisdome. Bestehen die einzelnen aufgezählten Dinge aber nur aus einem Glied, so lässt sich meistens noch eine gewollte Parallelität in der Zusammensetzung aus Substantiven plus sinnverwandten Beiwörtern, oder auch nur in der Wahl der Wortart erkennen, z. B. sharp wits — fine phrases; smoth quipping — merry taunting. In den meisten der genannten Fälle wird die Parallelität unterstrichen durch eine raffinierte Alliteration; es alliterieren nämlich für gewöhnlich nur die jeweils korrespondierenden Glieder. So ist im ersten Satz die Allitteration von persons und possessions keineswegs zufällig wie tausend gleiche Fälle im ganzen Roman beweisen. In den angeführten Sätzen finden sich : the *f*inest veluet his *b*rack, the *f*airest *f*lowre his *b*ran; oder : *w*anton *w*ill und *w*icked *w*aye.

Bei der Aufreihung paralleler Aussagen fällt die stetige Verknüpfung mit Worten wie whether — or; more — then auf oder es liegt eine ähnliche Gegensätzlichkeit schon in der Bedeutung der gewählten Wörter wie superiour — inferiour; freshest, keenest, finest — soonest mit dem jeweiligen Verbum, das ein Vergehen der genannten Eigenschaften andeutet. Das sieht aus nach Antithetik, und die Antithetik wird in der Tat meistens hervorgehoben als eines der wichtigsten Merkmale euphuistischen Stils. Aber man sehe sich diese Antithesen nur einmal dem Sinne nach an. In ersten Satz wird von Euphues gesagt, er sei bound to Nature for the liniaments of his person und bound to fortune for the encrease of his possessions. Diese beiden Aussagen könnten ruhig mit « und » verknüpft neben-

einander stehen. Dass der Erzähler sich nicht klar ist, ob Euphues more to Nature oder more to fortune verpflichtet sei, ist eine höchst überflüssige Reflexion, die eine Antithetik in den Satz bringt, die dem Sinne nach garnicht darin liegt. Ähnlich lässt sich von fast sämtlichen euphuistischen Antithesen nachweisen, dass ihre Antithetik eine bloss vorgetäuschte ist. Durch diese nur formale Antithetik gerät der ganze Bau, dessen kolossale Massigkeit man sonst kaum ertragen würde, in ein behagliches Schaukeln, das in allen Stärkegraden vom gemächlichen Gependel und Getändel bis zum bedenklichen Scwanken variiert.

« Wenn wir nun noch einmal die charakteristischen Merkmale des Euphuismus kurz zusammenfassen, so finden wir dieselben in der eigentümlichen Kombination der Antithese mit der Alliteration, der Assonanz, dem Reim und dem Wortspiele, in der Vorliebe für die Konformität und Korrespondenz paralleler Sätze, der Häufung rhetorischer Figuren, wie Klimax, rhetorischen Fragen, Einwänden, welche er selbst beantwortet, Wiederholung desselben Gedankens in anderer Form, ferner in den überladenen Anspielungen aus dem Altertum und Vergleichen aus dem täglichen Leben, nebst der Vorliebe für Gleichnisse aus der Naturgeschichte durch Heranziehung seltener Objekte mit wunderbaren Eigenschaften. Dagegen finden wir keine Übertreibung der Diktion an phantastischen Bildern, allzu kühnen poetischen Hyperbeln und Personifikationen ; mit andern Worten, der Euphuismus ist eine geschmacklose Übertreibung im Gebrauche von rhetorischen Figuren, nicht Tropen. » (51 Landmann, p. 23).

Das ist Landmanns Definition des Euphuismus, von der die vorhergehende Analyse des Romananfanges schon das Wesentlichste demonstrieren konnte. Ähnlich sind alle andern Definitionen anderer Forscher, nur dass sie ausser dem Gesagten in ihren Beschreibungen gern eine recht häufige Anwendung

von dem stereotypen Epitheton « geschmacklos » machen.

Was steht nun als Lebensgefühl, und im Engeren, was als Trieb hinter einem solcherart beschriebenen Stil? Ich kehre zurück an den Anfang der Analyse. Jedes Werk, das überhaupt verdient, von der Literaturgeschichte genannt zu werden, trägt als treibende Kraft das in sich, was es im Leser als Eindruck zurücklässt. (Dabei wird abgesehn von der Bewusstheit oder Nichtbewusstheit des Schaffenden.) Dem Eindruck der Fülle, den der Leser des Euphues hat, muss ein Trieb nach Fülle entsprechen, der im Dichter wirksam war. Ein Trieb nach schillernder Schaustellung von vielen Dingen, je mehr desto besser. Dass Lyly stolz auf seine erzeugte Fülle ist, zeigt die formale Parallelität der Einzelheiten; sie ist das Kennzeichen für den gewollten Eindruck der Fülle. Und wo der Dichter nicht viele Dinge anzuführen hat, da wiederholt er das eine in abgewandelter Form, da gibt er Variationen über ein Thema. (Die Analyse ging in umgekehrter Reihenfolge vor, weil die letzte Art von Parallelität am auffälligsten ist.)

Einem anderen Trieb entspringt die Antithetik. Wenn man den ersten Trieb als quantitativ bezeichnet, weil er entweder wirklich stoffliche oder bloss vorgetäuschte Quantität zur Schau stellt, so darf man diesen anderen Trieb, der im vorliegenden Falle die Qualität des Stofflichen durch scheinbare Kontraste verändert, qualitativ nennen. Von ihm soll im nächsten Kapitel die Rede sein. Beim Euphuismus möchte ich nur den quantitativen Trieb als den wichtigeren hervorheben.

Die Frage, ob Shakespeare euphuistischen Stil geschrieben hat, wurde von der formalen Forschung verneint. (vergl. besonders Schwan und Wurth.) Helene Richter, die alles mehr von der Seite des Inhalts oder der Komposition betrachtet, gibt eine Beeinflussung Shakespeare's durch den Euphuesroman zu in folgenden Sätzen : « Lylys übermässige Bewertung des sprachlichen Ausdruckes, sein Streben, das Interesse des stofflichen Inhaltes zurückzudrängen, die Freude an Wortspielen, Ver-

gleichen und Antithesen von noch nicht dagewesener Zierlichkeit, Gewähltheit und Eleganz zeitigt bei Shakespeare jene Konvention der Höflichkeit und des Höfischen, die im Zeitgeschmack an Feinheit und Liebenswürdigkeit nicht zu überbieten ist, z. B. die bei Duncans Empfang zwischen ihm und Lady Macbeth gewechselten Redensarten und die sehr ähnlichen beim Empfang des Don Pedro bei Leonato (Ado). Als Beispiel der Parodie beachte man in demselben Stück den geschmacklos gesuchten Vergleich der Hero.» (13 Richter p. 61). Damit kann sie recht haben, ohne es notwendig haben zu müssen. Die vollkommene Ausserachtlassung des rein Formalen überhebt sie der Notwendigkeit eines analysierten Beleges, raubt aber ihren Ausführungen gleichzeitig die zwingende Einsichtigkeit.

Fasst man nun aber die Frage von der psychologischen Seite und stellt sie etwa folgendermassen: Äussert sich in Shakespeare's Werken der gleiche quantitative Trieb nach Fülle wie im Euphues ?, so müsste man sie auf Grund entsprechender Belege unbedingt bejahen. Es sieht zwar so aus, als wäre damit nur etwas ganz Vages und bis zur Überflüssigkeit Allgemeines gesagt. — Nein. Die Äusserungen des gleichen Triebes bei Shakespeare und Lyly berühren sich oft sehr nahe. Es gibt Sätze bei Shakespeare, die, isoliert betrachtet, ebensogut von Lyly stammen könnten, z. B. :

In the figure of a lamb the feats of a lion.
(Ado I. 1. 14).

Da fehlt nichts, weder die genaueste Parallelität, noch die Alliteration der korrespondierenden Glieder, noch auch die Antithetik, von der hier garnicht einmal die Rede sein soll. Oder jene Stelle aus H6A, zu der es auch eine Parallele gibt im Sonett 41 :

She's beautiful and therefore to be woo'd
She is a woman, therefore to be won.
(H6A V. 3. 78.)

Dass der Satz schon bei Greene vorkommt und vielleicht sogar von dort stammt, ist für unsere Betrachtungen gleichgültig. Shakespeare hätte ihn nicht verwendet, wenn er nicht einem eigenen Trieb entsprochen hätte. Auch hier noch die Alliteration von *woo'd* und *won*. Im gleichen Stück (H6A. II. 4. 11.) :

Between two hawks, which flies the higher pitch,
Between two dogs, which hath the deeper mouth,
Between two blades, which bears the better temper,
Between two horses, which doth bear him best,
Between two girls, which hath the merriest eye,
I have perhaps some shallow spirit of judgement.

Ein Dichter, den nicht der Trieb nach Fülle beseelt, würde die ganzen Parallelen zusammenfassen zu einem einfachen, allerdings bloss abstrakten : In allen anderen Fällen etc. Aber Shakespeare, der Barockdichter, zieht die Fülle der Beispiele vor. Wenn hier im streng formalen Sinne auch keine Rede mehr sein darf von Euphuismus, so findet man doch unverkennbar den euphuistischen Drang nach Fülle.

Euphuismus bei Calderón ? ist eigentlich eine müssige Frage. Aber Euphuismus im Sinne von Drang nach Fülle genommen, finden sich unzählige Beispiele. Ich wähle eine der verschwindend wenigen Prosastellen bei Calderón : Den Brief, den Don Gutiere an seine Gemahlin schreibt.

El amor te adora, el honor te aborrece; y asi el uno te mata, y el otro te avisa. Dos horas tienes de vida; Cristiana eres, salva el alma que la vida es imposible. (Médico III. 372 b).

Eine unverkennbare Ähnlichkeit zwischen dieser Stelle und den zitierten Euphuessätzen, die wohl den Rückschluss auf gleiche Triebkraft bei beiden gestattet.

Im Einselnen werden dieser Trieb und seine verschiedenen Äusserungen bei Shakespeare und Calderón zu betrachten sein im Hauptkapitel dieser Arbeit.

GONGORISMUS

Góngora hat drei Jahrhunderte lang nicht im besten Ruf gestanden. « Dunkel » und « unverständlich » waren die beliebtesten Epitheta, die man routiniert äusserte, sobald die Rede auf ihn kam, und damit war er meistens abgetan. Selbst der feinsinnige Schack, wenngleich er anerkennt, dass Góngora « selbst in seinen Verirrungen noch immer ein geistreicher Mann und ächter Dichter » blieb, nennt doch die eigentlich gongoristischen Gedichte Polifemo und Soledades Extreme « einer hohlen und aufgedunsenen, pedantischen und afficierten Schreibart. » (30 Schack Bd. 2, p. 42).

Eine um so rühmlichere Ausnahme bildet daher das 1862 erschienene Buch von Churton, eine englische Übersetzungsausgabe mit einem wissenschaftlichen Essai als Vorwort. Churton sagt selbst von seiner Kritik, dass er ohne Voreingenommenheit « with entire impartiality » (57 Churton p. 189) vorgehen will, und das ist schon viel wert. Zu Ticknors allzuscharfer Verurteillung Góngoras macht er die Anmerkung : « This is rather to be regretted. » (p. 200). Es versteht sich, dass Churton mit dieser den Realisten von gestern eignenden Objektivität von seinem Standpunkt aus dem Dichter weitgehend gerecht wird.

Im zwanzigsten Jahrhundert häufen sich die Arbeiten über Góngora. 1911 erscheint das Buch von Thomas, 1925 das von Artigas, und 1927 vollends geben eifrige Góngora-Enthusiasten eine Jubiläumsausgabe heraus; und keine Zeitung, die auf sich hält, darf den dreihundertsten Todestag des Dichters vorübergehen lassen, ohne einen Essai über ihn oder wenigstens einen Nachruf abzudrucken.

Thomas steckt mit seinen Ansichten noch vielfach in der Überlieferung, er spricht viel von der obscurité bei Góngora, und ein wenig seltsam muten seine Ansichten über die Ent-

stehungsursache dieser obscurité an. Als erstes der Einfluss seiner Heimatstadt Córdoba : « La passion exaltée qui se dégageait de ce milieu brûlant dut influer profondément sur le génie poétique de Don Luis, et les modèles si parfaits, mais si fastueux de l'architecture arabe, les détails incomparables, mais infiniment compliqués des salles de la mosquée ne furent certainement point de nature à le pousser dans la voie des solutions simples et droites. » (60 Thomas, p. 34). Wenn die Architektur von Córdoba *Góngora* auf den Weg der komplizierten Lösungen gestossen hat, warum dann nicht auch jeden anderen? Man müsste konsequentermassen zu dem verhängnisvollen Schluss kommen : Córdoba kann nur barocke Geister hervorbringen. Als zweites scheint Thomas das Fieber, an dem Góngora litt, bevor er seine gongoristischen Gedichte schrieb, zwar nicht die einzige Ursache dieser zu sein, « Mais je crois que la fièvre de son cerveau l'a aidé à embrasser avec enthousiasme effréné les théories de ses prédécesseurs, en les portant à leur plus haut degré d'extravagance et d'éclat. » (p. 27). Darauf wäre einfach zu erwidern, dass der Kranke während des Fiebers doch ohne Bewusstsein ist und sich selber seiner Träume nie zu entsinnen vermag — wenn sich eine Erwiderung nicht überhaupt erübrigt. Artigas bemüht sich weniger um eine Erklärung oder gar Entschuldigung des Gongorismus. Góngora ist für ihn ein echter Dichter, dem die Tradition die Feder fesselte und dem sich sein Wissen und sein Fussen auf der Tradition zwischen Auge und Objekt schiebt. « La pluma del poeta estaba atada al prejuicio del estilo cultivado. Había querido romper, había roto — notable triunfo — con la imitación del fondo, había concebido una estupenda creación; se había lanzado a la naturaleza; pero sus ojos estaban llenos de metáforas, de expresiones y de fábulas clásicas. Thetis y Almicedon y Clicie y Ascalepho se interponen entre los ojos y la realidad; » (56 Artigas, p. 278 f.)

Dámaso Alonso aber (der Herausgeber des l. Bandes der

Jubiläumsausgabe), weit davon entfernt, eine Entschuldigung für den Gongorismus zu suchen, leugnet die oscuridad völlig. Was man oscuridad nenne, sei nur dificuldad; meines Erachtens eine überflüssige Unterscheidung, denn mit « dunkel » haben frühere Kritiker sicher in den meisten Fällen « schwerverständlich » gemeint. Wenn Alonso dann fortfährt: « No oscuridad : claridad radiante » (5 Góngora p. 35), so steht das erstens in groteskem Widerspruch zu seiner hundert seitigen Prosaübersetzung des etwa achtzig seitigen Soledades-Textes, zweitens lässt er sich ein müssiges Wortspiel zuschulden kommen, denn im Folgenden nimmt er mit claridad Bezug auf die strahlende Farbenglut der gongoristischen Diktion. Abgesehen von dieser Entgleisung sagt er aber viel Einleuchtendes, und seine Prosaübersetzung bildet einen wirklich brauchbaren Kommentar im Gegensatz zu dem üblichen Schaugepränge wissenschaftlicher Fussnoten, von denen man in kritischen Momenten doch oft im Stich gelassen wird.

Was die sonstigen Veröffentlichungen am 300sten Todestage Góngoras angeht, so liegt es schon in der Natur des Essais, dass sie meistens allgemein gehalten sind, und das gilt auch für Thibaudet in den Nouvelles littéraires, für den geistreichen Anonymus im Literary Supplement der Times und für die Aufsätze der Gaceta Literaria.

Ähnlich wie im vorhergehenden Kapitel soll auch hier eine Definition des Gongorismus und seine Beziehung zu der vorliegenden Arbeit sich ergeben aus einer kleinen Analyse. Ich wähle als Text den berühmten, zur Interpretation oft benützten Anfang der Soledades, « De todas las obras de Góngora nada mas típicamente gongorino ». (5 Góngora p. 7).

Era del año la estación florida
en que el mentido robador de Europa
— media luna las armas de su frente,
y el Sol todos los rayos de su pelo —,
    luciente honor del cielo,
en campos de zafiro pace estrellas;

cuando el que ministrar podía la copa
a Júpiter mejor que el garzón de Ida,
— náufrago y desdeñado, sobre ausente —
lagrimosas de amor dulces querellas
da al mar; que condolido,
fué a las ondas, fué al viento
el mísero gemido,
segundo de Arión dulce instrumento.
(5 Góngora, p. 43.)

Zur Erläuterung folge sogleich Alonsos Prosainterpretation in deutscher Wiedergabe :

« Es war jene blühende Zeit des Jahres, in der die Sonne in das Zeichen des Stiers eintritt (Zeichen des Tierkreises, das an die betrügerische Verwandlung Juppiters in einen Stier zum Raub der Europa erinnert) Die Sonne tritt in der Stier im Monat April, und dann scheint der himmlische Stier (Seine Stirn bewaffnet mit dem Halbmond der Hörner, leuchtend und erleuchtet vom Sonnenlicht, durchdrungen von der Sonne derart, dass die Strahlen des Gestirns und das Fell des Tieres sich miteinander vermengen) Sterne zu weiden (denn so lässt er sie verblassen vor seiner Pracht) auf den saphirblauen Gefilden des Himmels.

Zu dieser Zeit nun sendet ein Jüngling, der wegen seiner Schönheit der Mundschenk Juppiters sein könnte besser als der Knabe Ganymed, schiffbrüchig inmitten des Meeres und überdies fern von der, die er liebt, und verschmäht von ihr, süsse und weinende Klagen aufs Meer, so dass der Okeanos Mitleid hatte und der klagende Seufzer des Jünglings zur Besänftigung des Windes und der Wogen diente, als ob sein Klagesang das Wunder der süssen Leier Arions erneut gewirkt hätte. » (Es folgt noch eine kurze Beschreibung der Sage.)

Auch hier sei nach dem unmittelbaren Eindruck gefragt. Es wäre töricht, beim Lesen der Verse ohne Kommentar eine grosse Dunkelheit, oder, mit Alonso zu sprechen, eine grosse Schwierigkeit des Verständnisses zu leugnen. Hat man aber

den Sinn — mit oder ohne Hilfe des Kommentars — erfasst, dann entringt sich ein Ausruf des Staunens den Lippen : Welch einfacher Sinn in solch komplizierter Hülle !

Denn der Sinn ist wahrhaftig einfach : Im Frühling steht ein schiffbrüchiger Jüngling am Meer und klagt, so dass das Meer sich besänftigt. Wodurch ensteht die Komplikation? Durch die niemals direkte Ausdruckweise. Der Dichter sagt nicht : im Frühling. Die Zeit wird angedeutet durch den astronomischen Standpunkt der Sonne. Aber auch das nicht direkt. Statt des einen Wortes Stier eine mythologische Anspielung. Und selbst dieser ganze Apparat nicht direkt als am Himmel stehend gegeben, sondern auch da springt wieder eine Metapher ein : das Sterneweiden. Um das Gemeinte legt sich die Form in mehreren Ringen, die sich Schicht für Schicht ablösen lassen. Den robador des äussersten Ringes muss man in den Stier verwandeln; der Stier steht auf gleicher Stufe mit der estación florida; darunter erst verbirgt sich das versteckte Schlüsselwort : Frühling. Dasselbe sagt Alonso mit den Worten : « ... los designativos metafóricos están poniendo constantemente una barrera irreal entre la mente y el objeto mismo ». (5 Góngora p. 16.)

Der im vorigen Kapitel besprochene quantitative Trieb zeigt sich auch hier. Auch bei Góngora eine schwere Fülle, besonders in den mythologischen Anspielungen liegend. Aber diese Fülle ist etwas anderes als die euphuistische Massigkeit. Hier ist nicht die Füllsubstanz mit dem roten Faden verflochten, so dass beides nebeneinander erscheint; hier ist ein anderer Trieb am Werk : der Trieb zum Versteckspiel. Das eigentlich Gemeinte verbirgt sich unter der Fülle. Die Form geht ihren eigenen Weg. Der Dichter will sie mit voller Absicht dem Gemeinten entrücken, darum gebraucht er stets absolute Metaphern ohne Vergleichspartikel oder überhaupt ohne das eigentliche Objekt auch nur anzudeuten.

Ich nenne diesen Trieb nach Entrückung der Form vom

Gemeinten im Gegenstatz zum quantitativen Trieb nach Fülle einen qualitativen, weil er bemüht ist, die Qualität des Gemeinten zu ändern. Das kann auf verschiedenerlei Art und Weise geschehen. Einmal kann er, wie im Beispiel Góngoras, das Gemeinte bis zur Unkenntlichkeit verkleiden, zweitens kann er aber auch das Gemeinte zerlegen in seine Atome, an denen man bekanntlich das Molekül nicht mehr erkennen kann. Das letztere liegt vor bei den euphuistischen Antithesen, von denen im vorhergehenden Kapitel die Rede war.

Von anderen bestimmten Merkmalen des Gongorismus, z. B. der Hyperbates (Zeile 1, 10, 14 des angeführten Beispiels), oder den Latinismen, soll hier nicht gehandelt werden, weil sie ohne Belang sind für diese Arbeit.

Die Frage nach einer Beeinflussung Calderóns durch Góngora ist nie so eingehend behandelt worden wie die einer Beeinflussung Shakespeares durch Lyly. Sie wird von allen Forschern erwähnt und bejaht (56 Artigas p. 268 f.; 27 Krenkel p. 76; Diego im Vorwort zum 7. Band der Jubiläumsausgabe p. 44), so dass sich ein ähnlicher Nachweis wie im vorhergehenden Kapitel erübrigt.

Was endlich eine Beeinflussung Shakespeares durch Góngora angeht, so ist diese natürlich aus chronologischen Gründen (vergl. auch Einleitung) zu verneinen. Anders ist es wiederum mit der psychologischen Frage : Ist in Shakespeare der gleiche qualitative Trieb wirksam wie in Góngora ? Der Nachweis, dass sie unbedingt zu bejahen ist, sei für den Hauptteil der Arbeit verspart.

Zusammenfassend sei noch einmal gesagt : Eine Untersuchung des Euphuismus und Gongorismus ergibt, dass im ersten ein quantitativer Trieb nach Fülle, im zweiten ein qualitativer Trieb nach Entrückung wirksam sind. — Beide Triebe ergeben ein Koordinatensystem, in das sich die wesentlichsten Formen

barocker Stilgebung einreihen lassen müssen, da nach einem consensus omnium Góngora und Lyly typische Vertreter des Barockstils sind.

Somit wird meine Arbeit ein Beitrag zur Stilbezeichnungslehre, wobei Bezeichnungslehre im Gegensatz zu Bedeutungslehre steht. Nicht wie der Semantiker von der Wortform ausgehend den Bedeutungswandel derselben verfolgt, gehe ich von der äusseren Erscheinungsform der Stileigentümlichkeiten aus und prüfe ihre Bedeutung und ihren Sinn im Rahmen des Shakespearschen und Calderónschen Werkes, sondern, wie der Wortbezeichnungslehre-Treibende, der vom Begriff ausgehend, den sprachlichen Erscheinungsformen dieses Begriffes nachspürt, gehe ich von der in den beiden vorhergehenden Kapiteln festgestellten psychischen Disposition des Barockdichters aus und frage nach den Erscheinungsformen des quantitativen und qualitativen Triebes in den Werken von Shakespeare und Calderón.

Alles das auf eine Gefahr hin : Die Arbeit des Stilsemant·kers behält als Beispielsammlung immer ihren Wert, wenn auch die Interpretation falsch ist; der Wert meiner Arbeit aber steht und fällt mit der Richtigkeit der antizipierten Untersuchung über die psychische Disposition des Barockdichters.

BAROCKSTIL BEI SHAKESPEARE UND CALDERÓN

VORBEMERKUNGEN

« Calderón ist der vertreter einer überkultur und muss mit Shakespeares nachfolgern in parallele gesetzt werden, während der in der elisabethanischen zeit wurzelnde dichter selbst mit Lope de Vega zusammenzustellen wäre. » (41 Koch). So äussert sich Koch in der Rezension des Grillparzer-Buches von Farinelli. Hätte Koch allen Nachdruck allein auf die Chronologie

gelegt, seine Behauptung wäre richtig : Shakespeare und Lope sind Zeitgenossen, der letzte lebte sogar länger als der erste.

Hält man sich aber vor Augen, dass England und Spanien zwar parallele Entwicklungen durchmachten, dass diese Entwicklungen aber nach den in der Einleitung angeführten Zitaten ohne wesentliche Wechselwirkung vor sich gegangen sind, so ergibt sich daraus die Möglichkeit, dass von einer strengen Chronologie nicht die Rede zu sein braucht. In der Reihenfolge der Erscheinungen gleichen beide Entwicklungen sich oder wenigstens ähneln sie einander stark; mit Bezug auf die Zeitrechnung aber ist die englische Entwicklung der Spanischen voraus. Zwei Dichter aus beiden Ländern sind also im literarhistorischen Sinne nicht Zeitgenossen, wenn ihre Geburts- und Todestage nach unserer Zeitrechnung die gleiche Zahl aufweisen, sondern wenn ihre Stellung innerhalb der beiden Literaturen die gleiche ist. Ich gebrauche also das Wort Zeitgenosse in änlichem Sinn, wie es Oswald Spengler gebraucht.

Wie ist es mit der Stellung Lopes innerhalb der spanischen Dramatik ? Er steht am Anfang. Vor ihm gibt es zwar einige Namen, aber seine zweitausend Stücke hat er aus sich allein geschaffen. Der Stoff war sein geistiges Eigentum, und für die Neuigkeit des Stoffes jubelte das Volk ihm zu. Das Was seiner Schöpfungen, das Dinghafte, war das Wesentliche an ihnen : er war ein Realist.

Man spricht auch gern vom Realismus Shakespeares. Aber in dem Sinne, wie man für Lope das Wort gebraucht, kann es bei ihm nicht genommen werden. Shakespeares Stoffe sind nicht sein geistiges Eigentum, oft ist es nicht einmal die dramatische Form (vergl. 30 Schack 3. Bd. p. 60), denn vor ihm gab es schon ein englisches Drama, das er benutzte. Was er seinem Publikum vorsetzte, war ihm stofflich schon von früheren Aufführungen in anderer Bearbeitung bekannt. Daraus ergibt sich mit Notwendigkeit der Schluss, dass im Publikum

ein formales Interesse — vorsichtig gesagt — rege gewesen sein muss. In dem Sinne, dass man ihm die Originalität der Sache danke, ist Shakespeare kein Realist.

« Lope de Vega wird mit Recht, wenn auch nicht chronologisch, doch geistig, künstlerisch der Begründer des spanischen Nationaltheaters genannt. Sein unmittelbarer Nachfolger war Calderón, der Vollender, der spanische Shakespeare. » (46 Ulrici p. 508). Der Satz ist zwar zu alt und zu wenig Resultat eingehender Forschungen, als dass hier die Druckerschwärze strikte Gültigkeit verbürgte. Aber wer das Buch von Ulrici gelesen hat, weiss, wieviel Zutreffendes und Tiefgründiges dieser Gelehrte zu sagen hat, der von der Philosophie kommt und noch glaubt, sich entschuldigen zu müssen wegen der Unwissenschaftlichkeit seiner erst halb anerkannten Literarhistorik.

Lope und Calderón, beide meistens als Repräsentanten einer Epoche genommen, sind oft miteinander verglichen worden. Mit Bezug auf Calderóns Stellung innerhalb der spanischen Literatur sagt Schack : « Als Calderón begann, sich der Bühnendichtung zu widmen, lag ihm nicht etwa wie dem Lope de Vega beim Antritt seiner Laufbahn, ein Gewirr von mehr oder minder formlosen Anfängen, von chaotisch durcheinanderliegenden Elementen der Kunst vor, welche seiner ordnenden Schöpferkraft geharrt hätten, um zu Form und Gestaltung zu gelangen; er betrat vielmehr ein schon vielfach nach allen Richtungen hin bearbeitetes Feld und fand eine hochgebildete, durch die vereinten Kräfte vieler ausgezeichneten Geister zu seltenem Glanz gediehene Schauspielpoesie auf den spanischen Theatern heimisch; ja er traf nicht nur im Allgemeinen Form und Charakter des Dramas sehr bestimmt ausgeprägt, sondern auch im Einzelnen bei den verschiedenen Gattungen von Theaterstücken die Gränze gezogen, innerhalb deren sich der spanische Geschmack mit besonderer Vorliebe bewegte. » (30 Schack Bd. 3 p. 50). Aus dieser vorhandenen

Literatur holte Calderón seine Stoffe, indem er oft genug andere Stücke lediglich umarbeitete [1], « und dies wäre wahrscheinlich noch auffälliger, wenn uns die 1500 verlorenen Dramen Lope de Vega's erhalten wären. » (32 Schaeffer Bd. 2 p. 70). Krenkel fragt in seiner Einleitung zum Alcalde von Lope und dem von Calderón : « Welche Veranlassung konnte aber Calderón haben, an einem schon von seinem berühmten Vorgänger behandelten Stoffe nochmals seine Kunst zu versuchen? Hierüber sind uns nur Vermutungen gestattet. » (27 Krenkel Bd. 3 p. 71.) Ich glaube mehr. Die Antwort ist ganz einfach das gesteigerte formale Interesse, auf das bei Calderón niemand verfehlt hinzuweisen. « Kein Dichter, kein Kritiker hat wohl den Gegensatz zwischen Lope's und Calderón's Poesie schärfer und treffender ausgedrückt als Grillparzer : Calderón grossartiger Manierist, Lope Naturmaler. — Calderón ist bilderreich und Lope de Vega ist bildlich. Calderón schmückt seinen Dialog mit ausgesponnenen Vergleichungen, Lope de Vega vergleicht nichts, sondern beinahe jeder seiner Ausdrücke hat eine sinnliche Gewalt und das Bild ist nicht Ausschmückung sondern die Sache selbst. — Während bei Calderón alles, selbst der tiefste Gedanke, auf die Oberfläche herausgeworfen wird, hat Lope de Vega, dieser oberflächlich scheinende Dichter, eine Innigkeit, die häufig bis zum Fehlerhaften geht. — Lope de Vega ist natürlich, was aber das Übernatürliche, ja das Unmögliche nicht ausschliesst; Calderón ist Künstlich, ohne darum auf das Unmögliche und Übernatürliche Verzicht zu leisten (39 Farinelli p. 53. Die Literaturnachweise der angeführten Zitate habe ich fortgelassen.) Günthner zitiert : « Nach Fastenrath S. 62 gleicht Lope de Vega dem Schmetterling, der sich kaum die Zeit gönnt, auf dem Blatt einer Lilie zu ruhen;

(1) ... ohne ihnen allerdings « den gesunden Geist » einzuhauchen, von dem Depta spricht (24 Depta, p. 13). Man muss schon ziemlich krank sein, wenn man den aus Calderóns Stücken wehenden Geist gesund nennt.

Calderón dagegen vertieft sich in seinen Gegenstand; er ist wie die Biene, die allen Honig aus den Blumen schlürft, die sie küsst. » (26 Günthner p. XVIII). Mehr oder minder poetische und antithetische Bilder liessen sich weiterhin häufen.

Soll man nach diesen Erwägungen wählen : Shakespeare — Lope oder Shakepseare — Calderón, so zwingt sich mit Notwendigkeit das letzte auf. Die Worte Schacks passen auf Shakespeare so gut wie auf Calderón: beide sind Überarbeiter von bereits vorliegenden Stücken einer blühenden Literatur. Und was das formale Interesse angeht, das bienenartige Vertiefen in den Gegenstand : niemand wird Shakespeare das absprechen wollen.

Ein weiteres Argument wäre beizubringen, das allerdings nur Gewicht hat für den, der an eine Wahlverwandtschaft romantischer und klassischer Epochen untereinander glaubt. Die deutschen Frühromantiker, die sich liebevoll vertieften in Shakespeare, die ihn in ihre eigene Sprache übertrugen und damit wohl das beste leisteten, was jemals an Übersetzungen geleistet wurde, dieselben finden nicht Lobsprüche genug für Calderón. Der Phönix, der aus der Asche verjüngt emporsteigt, ist einer der milderen Vergleiche aus Fr. Schlegels Apotheose Calderóns. (44 Fr. Schlegel p. 123.) Und der sonst besonnenere Bruder August Wilhelm sagt von Calderón : « Ein Dichter, wenn je einer den Namen verdient hat. » (43 A. W. Schlegel p. 384). Dieselben Romantiker aber wissen über Lope wenig oder nichts zu sagen, einmal allerdings wegen mangelnder Kenntnis seiner Werke, dann aber wegen einer instinktiven Abneigung, die sie mit lächerlichen Argumenten verkleiden, wenn Friedrich z. B. sagt : « Aber demungeachtet überschreitet die Zahl der Lopeschen Schauspiele, wie man dieselbe auch berechnen mag, alle Gränzen der erlaubten dramatischen Fruchtbarkeit. » (p. 120.)

Menéndez y Palayo aber, ein realistischer Kritiker für viele andere, der über Shakespeare nichts allzu Schlechtes sagt aus

Furcht vor dem Sakrileg, der an Calderón aber strenge Massstäbe legt : « Todo lo malo que puede haber en un estilo está reunido aquí.(29 M.y. P. p. 144, von einem Dialog aus dem Cena de Baltasar gesagt.), derselbe findet für Lope den Satz : Á mi ver, Lope es un artista muy superior á Calderón. (p. 11.)

Mit dem Vergleich Lopes und Calderóns ist der Unterschied von Renaissance und Barock bereits berührt. Helene Richter greift bei ihrer Diskussion dieses Unterschiedes auf eine Formulierung Heinrich Heines zurück. Danach ist : « « Klassisch » vollkommene Übereinstimmung zwisschen der Form der Darstellung und der Idee des Darzustellenden. « Romantisch » hingegen ist der Mangel dieser Identität von Form und Idee und die parabolische Andeutung der Idee durch die Form. In dieselbe Formel lassen sich die Wesensunterschiede zwisschen Renaissance und Barock bringen. » (13 Richter p. 77.) Diese Definition ist brauchbar für Untersuchungen, die sich auf die Komposition erstrecken, um die es sich in dieser Arbeit aber nicht handelt, wie in der Einleitung bereits angedeutet wurde. Sie bedarf einer antithetischen Erweiterung : im barocken Kunstwerk ist, was die Komposition angeht, zwar die Idee mehr als die Form, aber was die Diktion angeht, is die Form mehr als die Idee oder besser, mehr als das Gemeinte. Barock ist also Grenzüberschreitung nach zwei Seiten. Damit ist auf die Dichtkunst angewandt, was Walzel bei der Interpretation von Wölfflins Begriffspaaren über die relative Klarheit sagt : « Komposition, *Licht* und *Farbe* beginnen ihr Eigenleben zu führen, unabhängig von den dargestellten Dingen; nicht mehr klären sie die Form der Gegenstäande auf. » (20 Walzel p. 301.)

Die Renaissance war eine realistische Epoche. Von ihr wurde das Wort in den Dienst der Sache gestellt. Barock erwuchs aus der Renaissance durch die Übertreibung der in dieser üblichen Mittel. Dadurch wurde es zu etwas ganz anderem, dem Wesen nach Verschiedenem. Denn der Schwerpunkt der Dichtung war plötzlich verschoben aus dem Inhalt in die

Form. Das Wort, das eben noch erläuternde Illustration war, wird jetzt Schmuck, Prunk, Ornament. Eine Formulierung nicht so neu, dass sie nicht schon von Zeitgenossen gefunden wäre. Lodge in der Vorrede zu W. Longbeard 1593 sagt : « In old times menne studied to illustrate matter with wordes; now we strive for wordes besides matter. » (zitiert von 54 Schwan) Eine bessere Definition kann man kaum finden. Nur an einer Stelle ist sie dehnbar : Wo hört die Kongruenz von Inhalt und Form auf, wo ist der erste Riss zwischen beiden? Es ist unmöglich, die Formel an dieser Stelle zu präzisieren. Die jeweilige Ausdeutung muss dem Wissen des gesunden Menschenverstandes um eine Norm überlassen werden. Allerdings ist dieses Wissen nicht ganz zuverlässig. Das 16. und 17. Jahrhundert liegen weit zurück. Wenn wir auch vieles von damals nacherleben können : ob es uns ganz gelingt, uns in die Mentalität des Barockmenschen zu versetzen, wissen wir nicht. Wer sagt uns denn, ob ihnen nicht etwas weit anderes vor Augen schwebte bei gewissen Worten, als wir nachzuempfinden vermögen? Zu denken gab mir eine Stelle aus dem Pintor, wo dieser das von ihm gemalte Bild beschreibt : den Heracles, der dem betrügerischen, im Hintergrund davoneilenden Centauren nachsetzt. Das Bild können wir uns lebhaft vorstellen, weil wir in ihm die Fülle und Farbenglut Rubenscher Bilder wiedererkennen. Seltsam ist nun, dass uns in diesem einen Falle das Wort dem gemeinten Bilde adäquat zu sein scheint. Hier stören wir uns nicht an einer solchen Hyperbel :

Fuera de la tabla está,
Y aun estuviera mas fuera,
Si en la tabla no estuviera
El Centauro tras quien va.

(Pintor III, 83 b).

In jedem anderen Falle würde man den 1. Vers als eine etwas hyperbolische Ausdrucksweise gelten lassen, die drei andern Verse aber als höchst überflüssige Zutat verdammen. In diesem

Falle aber erkennen wir, dass die im Barock beliebte Kontrapost-Stellung nicht besser ausgedrückt werden könnte als durch diese drei Verse.

Man ersieht aus dem Beispiel, dass man nur nach genauer Prüfung einen Vers als überflüssiges und Selbstzweck seiendes Ornament bezeichnen darf, da ihm eventuell eine uns fernliegende Substanz entsprechen könnte, die dann Barock sein würde nicht als Prunk sondern auf irgend eine andere Art.

Im allgemeinen aber darf man getrost dem gesunden Menschenverstand das Erkennen der übersteigerten und Selbstzweck gewordenen Renaissance-Ornamente überlassen.

Im Einzelnen ist die Diktion Shakespeares und Calderóns oft beschrieben worden.

Summarische Beschreibungen finden sich in jeder Literaturgeschichte über beide Dichter. Von Shakespeare wird der Reichtum und der Realismus (von dem noch zu sprechen sein wird) seiner Sprache betont, von Calderón werden die gezierten Reden und Monologe erwähnt.

Allgemeine Abhandlungen streifen gelegentlich einmal Stilmängel bei Shakespeare in schüchternen Konzessivsätzen, ohne dabei ausfällig zu werden wie jener Spanier Moratín (es handelt sich um dem jüngeren, Leandro Moratín), der nicht wusste, was er tat, als er schalt über « die verschwenderische Pracht dichterischen Schmuckes, mit der Shakespeare sein Drama ausgestattet hat », (42 Biller p. 316) als er ihm « Neigung zur Phrasenmacherei (p. 316) oder gar die Verwendung von « flores calderonianos » (p. 318) vorwarf. Schack spricht von der « ausserordentlichen Dunkelheit von Shakespeares Diktion. Sein Stil ist voll von neuen Worten, und Worten, denen eine neue Bedeutung beigelegt wird. Es ist leicht, hierüber als über etwas Veraltetes hinwegzugehen; aber obgleich manche Ausdrücke veraltet sind, und viele provinziell, obgleich die Arbeit seiner Commentatoren nie so nützlich sowohl wie fleissig verwendet wurde, wie zu der Aufklärung hiervon, indem sie

selbst die geringsten und vergessensten Bücher seines Zeitalters zu Hilfe nahmen, so ist es doch unmöglich, zu leugnen, dass unzählige Zeilen in Shakespeare zu seiner Zeit nicht verständlicher waren, als sie gegenwärtig sind. » (16 Schack p. VII). Und derselbe sagt über Calderón : « Fassen wir aber die Styl-Mängel und Schönheiten des Dichters zusammen, so dürfen wir Calderón nach einem von ihm selbst häufig gebrauchten Bilde mit einem Vulkan vergleichen, der neben glänzenden Flammensäulen auch dicke und qualmende Rauchwolken ausstösst. » (Schack 3. Bd. p. 83.)

Neben diesen allgemeinen Beschreibungen gibt es eine Fülle von Spezialuntersuchungen, die meistens den Gebrauch einer bestimmten Figur oder Trope bei einem der beiden Dichter betrachten, mit andern Worten also Stilbedeutungslehre treiben, Abgesehen davon, dass sie einen Dichter als Beispielsammlung benutzen für einen bestimmten Punkt eines Systems, haben alle diese Arbeiten bei aller Exaktheit und Sauberkeit den einen Fehler, dass sie nach der Durchsuchung des literarischen Kunstwerkes die gefundenen Beispiele nach durchaus unliterarischen Gesichtspunkten klassifizieren. Ob und wie oft z. B. eine Metapher angewandt wird auf bestimmte Körperteile, die « in systematischer Reihenfolge von oben nach unten » (28 Lindner p. 99) betrachtet werden, interessiert vielleicht den Biologen, aber nicht den Literaturwissenschaftler. Die einzige Folgerung bezüglich der Bedeutungslehre, die diese Art Arbeiten neben der zahlenmässigen Statistik ziehen, besteht meistens darin, dass sie mit der Zahl die raffinierte Geschicklichkeit, die Meisterschaft und geniale Gestaltungskraft des Autors dokumentieren Die letzte Konsequenz dieser systematischen Ästhetiker — sofern sie sich nicht aller Wertung enthalten und lediglich konstatieren — macht den Dichter zum Handwerker der mit mehr oder minder grosser Virtuosität den grossen Apparat aller irgend möglichen Figuren und Tropen (weitergehend auch der Kompositionstechnik) handhabt. Ob bewusst

oder unbewusst, kann dahingestellt bleiben, obwohl das konsequente Postulat die Bewusstheit sein müsste, denn sie allein bewahrt vor Fehlern (!). Die Tatsache, dass Dichter gewöhnlich unbewusst schaffen, wenigstens, was die Form angeht, wäre mit einem resignierenden « Leider » zu buchen. Enthält sich der systematische Ästhetiker aber der Wertung, zieht also keine Folgerung aus seiner Beispielsammlung, so leistet er allenfalls etwas für sein System, aber wenig für eine nach Erkenntnis und Verständnis strebende Literaturwissenschaft.

Wesentlicheres hoffe ich erarbeiten zu können, indem ich ausgehe von den bei Lyly und Góngora bereits festgestellten psychologischen Grundstrebungen des Barocks.

Wenn ich im Folgenden, wie vorher angedeutet, die bei Lyly und Góngora gewonnenen Grundtriebe benutze wie ein Koordinatensystem, das ich jetzt auf Shakespeare und Calderón anwende, so sieht sich der weitere Verlauf der Arbeit wie Deduktion an. Es bedarf wohl kaum der Erwähnung, dass in Wirklichkeit diese Deduktion nur die geordnete Zusammenstellung der auf induktivem Wege gewonnenen Resultate ist.

Wo mir Termini zur Verfügung standen aus dem Gebiet der systematischen Literaturwissenschaft, habe ich diese gewählt; in anderen Fällen habe ich neue gebildet, so gut es ging, oft mit Heranziehung jener zur fast wertlosen Münzsammlung gewordenen Epitheta, die man gewöhnlich zur Kennzeichnung des Barockstils benutzt. Eine jeweils vorangestellte Definition wird sie rechtfertigen.

Das biographische Moment kann in meiner Arbeit naturgemäss nicht berücksichtigt werden. Als Repräsentant eines Zeitalters genommen, ist der Dichter als ein Ganzes zu betrachten. Dass er seine Wesenseigentümlichkeiten langsam entwickelt und vervollkommnet hat, ist belanglos für den Betrachter, der aus seinen Wesenseigentümlichkeiten die seines Zeitalters ablesen will.

DER QUANTITATIVE TRIEB

PARALLELEN

Arbeiten über die Parallele als Stilornament bei Shakespeare sind mir nicht bekannt. Lüdemann (12) beginnt zwar seine Arbeit mit dem Zitat des ersten Psalms Vers 1, aber was er Parallelismus nennt, bezieht sich, abgesehen von dieser Einleitung, auf die Komposition, nicht auf die Ornamentsgattung, die ich hier unter Parallele verstanden haben möchte.

Meine Auffassung der Parallele ist kein Widerspruch zu der Asymmetrie, die Helene Richter als Charakteristikum des Barockstils ansieht. Die Parallele als Ornament entspringt garnicht dem Symmetriebedürfnis.

Die Parallele als Stilornament ist der allereinfachste Ausdruck für den euphuistischen Drang nach Fülle. Es genügt dem Dichter nicht, einen Vorstellungsinhalt einmal und prägnant auszusprechen; er wiederholt ihn in abgewandelter Form einmal und mehrmal. Dabei soll nicht etwa das Gemeinte deutlicher gemacht werden, sondern die Parallelen sind um ihrer selbst willen da. Durch die Parallelität wird die ornamentale Absicht erst eigentlich betont und unterstrichen.

Zwar solange es sich um rhetorische Fragen handelt wie in folgenden Beispielen :

Was ever woman in this humour woo'd ?
Was ever woman in this humour won ?
(R3 1. 2. 228).

und

¿ Qué aguarda quien esto oye ?
¿ Quien esto sabe, qué busca ?
(Príncipe III. 278a).

oder

And do you now put on your best attire,
And do you now call out a holiday,

And do you now strew flowers in his way
That comes in triumph over Pompey's blood?

(Caes. I. 1. 53).

und

¡ Ay Dios, quien supiera
Reducir solo á un discurso,
Medir con sola una idea
Tantos géneros de agravios,
Tantos linages de penas,
Como cobardes me asaltan,
Como atrevidos me cercan !

(Médico II. 365b).

lässt sich ein gewisser Realismus noch nicht verleugnen, denn im Affekt sagt man leicht zweimal, was man bei sachlicher Überlegung nur einmal sagen würde.

Aber selbst in dem mehr ruhigen Zustand stiller Traurigkeit leitet Cenobia eine Erzählung ein mit den Worten :

Una oculta tristeza
El corazon me oprime
Un miedo me desmaya
Y una pasion me rinde.

(Cenobia II. 87b).

Und Brutus findet, obwohl es klopft und er Portia rasch hinausdrängt, noch Zeit zu den Versen :

All my engagements I will construe to thee,
All the charactery of my sad brows.

(Caes. II. 1. 307).

von denen einer genügt hätte.

Das steigert sich im folgenden Beispiel :

Decline all this, and see what now thou art :
For happy wife, a most distressed widow;
For joyful mother, one that wails the name;
For queen, a very caitiff crown'd with care;
For one being sued to, one that humbly sues;
For one that scorn'd at me, now scorn'd of me;
For one being fear'd of all, now fearing one;
For one commanding all, obey'd of none.

(R3 IV. 4. 97).

und nimmt endlich riesige Dimensionen an bei Calderón.

Alli lloraré desdichas
De un hado tan inclemente,
De una fortuna tan fiera,
De una inclinacion tan fuerte,
De un planeta tan opuesto,
De una estrella tan rebelde,
De un amor desdichado,
De una mano tan aleve,
Que me ha quitado la vida,
Y no me ha dado la muerte,
Porque entre tantos pesares,
Siempre viva, y muera siempre.

Dabei ist das angeführte Beispiel nur das Ende der siebenmal längeren Rede Julias an der Leiche ihres Bruders Lisardo. (Devoción 1. 103b.)[1]

(1) Um den Text der Arbeit nicht mit Beispielen zu überladen, verweise ich jeweils in Fussnoten auf eine Anzahl weiterer Belege. Bei Calderón gebe ich ausser Akt, Seitenzahl und Spalte die ersten Wörter; fängt ein Zitat in der Mitte der Zeile an, so zitiere ich das erste Wort der folgenden Zeile noch mit und hebe es hervor durch Kursivdruck, um das Auffinden zu erleichtern.

Caes. I. 2. 144; I. 2. 152; III. 1. 123; III. 2. 13; IV. 3. 39; IV. 3. 44; H4A. III. 2. 39; V. 1. 89; Hml. III. 1. 158; Mcb. I. 1. 3; II. 2. 1; III. 1. 65; III. 4. 61; Merch. II. 9. 44; II. 9. 56; III. 2. 328; IV. 1. 375; Mids. I. 1. 7; R3. I. 1. 5; I. 2. 14; II. 2. 41; III. 7. 71; IV. 4. 40; Tp. I. 2. 148; Wint. IV. 4. 388; IV. 4. 758; V. 1. 37; V. 3. 91.

Devoción I. 97b ¡ Ay burra; I. 98a Son tantas, *Que falta*; I. 98b Oid prodigios; I. 99b Pero aunque no sé; I. 101a Si ha sido gusto; I. 102a Yo entre tantos; II. 108b Donde yo llorando; Encanto I. 283a Entramos en ese; I. 283b ¿ Quién vió; I. 284b pues ya veo *Tan*; I. 285a Admite rendido; I. 287b Y finalmente; I. 288a Pues porque empiecen; III. 300b Guerra publica; III. 301b ¿ Otra vez osais; Médico I. 356a ¿ Podrá un hombre; I. 358a De parte de mi; II. 365b ¡ O ruego á Dios; III. 369b Con la sangre; III. 375b Cubrid ese horror; Príncipe I. 261a Miente el alma; I. 266a Valiente Moro; II. 270a Aqui enmudece; III. 275a ¿ Quién á Fernando; III. 278b Aunque mas tormentos; III. 280b Qué es esto; Puente I. 119a Que ví bajar; Vida I. 2b Tú solo, tú; I. 2b Tu voz pudo; I. 5b Matemáticas; II. 10a ¡ Válgame el cielo; III. 18a ¿ Otra vez, (qué es esto; III. 24a Y tras prevenciones.

Interessant ist, wie Shakespeare im Pyramus und Thisbe Spiel ganz offenbar sich selber ironisiert :

O grim-look'd night ! O night with hue so black !
O night, which ever art, when day is not !
O night, O night etc. etc.

(Mids. V. 1. 171).

Wer im Glashause sitzt, sollte nicht mit Steinen werfen.

Die angeführten Beispiele zeigten Parallelbau in Form von Variationen über ein Thema. Eine andere Äusserung desselben Dranges ist das Aneinanderreihen gleichartiger Sätze, in denen zwar Verschiedenes aufgezählt wird, die aber mit der formalen Parallelität dokumentieren, dass eine Fülle zur Schau gestellt werden soll, die zur nackten Schilderung nicht notwendig erforderlich ist. Sie fallen nur nicht sogleich ins Auge, weil sie nicht so offenbar leer laufen wie die parallelen synonymen Sätze. Beispielsweise im Mids. (II. 1. 1. Puck und Fairy; II. 3. 1. Titanias Worte und auch die folgenden songs für Vorsänger und Chor; V. 1. 378. Pucks Kehrausreime.) finden sich viele Parallelsätze, die scheinbar mit Stoff gefüllt sind, die aber in Wirklichkeit zusammengenommen nicht mehr enthalten, als ein einziger von ihnen, denn es handelt sich ja um Phantasterein, die man beliebig vermehren oder vermindern kann. Strenge Parallelität kann dabei zunächst noch beibehalten sein wie in folgenden Beispielen, die einen Übergang von der synonymen zur substanzgefüllten Paralle darstellen, weil in ihnen verschiedene Beispiele einen Gedanken illustrieren.

¿ Quién, Astolfo, podrá parar prudente
La furia de un caballo desbocado ?
¿ Quién detener de un rio la corriente,
Que corre al mar soberbio y despeñado ?
¿ Quién un peñasco suspender valiente
De la cima de un monte desgajado ?
Pues todo fácil de parar se mira
Mas, que de un vulgo la soberbia ira.

(Vida III. 19a).

und

All things that we ordained festival,
Turn from their office to black funeral;
Our instruments to melancholy bells,
Our wedding cheer to a sad burial feast,
Our solemn hymns to sullen dirges change,
Our bridal flowers serve for a burried corse
And all things change them to the contrary.
(Rom. IV. 5. 84).

Die Parallelität kann sich lockern zur einfachen Anapher wie das Farewell in Oth. III. 3. 347. oder das No te digo in Encanto 1. 286b., mit Hilfe dessen Circe ihre Lebensgeschichte erzählt, bis sie nur noch zu erkennen ist als eine Häufung von Anreden. Diese ist bei Calderón zu häufig, als dass ich ein Beispiel anzuführen brauchte. (vergl. 30 Schack Bd. 3 p. 93 f.; 27 Krenkel Bd. 2, p. 230; 28 Lindner p. 96). Bei Shakespeare findet sie sich beispielsweise im Tp. V. 1. 33 ff., als Prospero seine dienstbaren Geister entlässt [1].

Der Eigenwert der Form wird aber noch mehr betont dadurch, dass eine Reihe von Parallelen am Schluss noch einmal zusammengefasst wird wie in dem boshaften Vorsatz Pucks :

I'll follow you, I'll lead you about a round,
Through bog, through bush, through brake, through brier :

(1) Caes. I. 3. 62; I. 3. 91; II. 1. 123; II. 1. 203; V. 1. 41; Hml. I. 2. 77; Lear II. 2. 15; Mcb. IV. 1. 52; Merch. II. 1. 27; II. 6. 8; III. 1. 41;III. 2. 162; IV. 1. 71; Mids. I. 1. 169; III. 2. 155; III. 2. 342; R3. II. 2. 151; Tp. I. 2. 189; II. 1. 246; III. 3. 95; IV. 1. 172; Wint. I. 2. 242; I. 2. 451; IV. 4. 719.

Devoción I. 102b (¡ Que bien las dice; I. 101a Villas tengo; II. 107a No es mucho que el alma; Encanto I. 283b Cual era ya racional; I. 285a Vengo á recibir; I. 285b Engañóme mi; I. 286a Retórico Griego, á quien; I. 287b El primero que ha; I. 288b ¿Ó ya convertido; III. 301a ¿Tan ingrato prision; III. 306a Y sea antes que; Médico I. 355b Y mi aliento lince; II. 361b Pues la garza *De tal*; III. 369a Honor que siempre he; III. 375b Vuelve á esta parte; Pintor I. 70a Cuando me acuerdo; Príncipe II. 267b Lisonjera se desata; III. 274b Porque como le mandaste; III. 278b ¿Eres leon? *Pues va*; Vida I. 5b Esos círculos de nieve; I. 7a Esto como Rey; I. 8a Cuando en tan confuso; III. 19a Cada piedra un pirámide; III. 23a No te responde mi voz.

Sometime a horse I'll be, sometime a hound,
A hog, a headless bear, sometime a fire;
And neigh, and bark, and grunt, and roar, and burn,
Like horse, hound, hog, bear, fire, at every turn.
(Mids. III. 1. 109).

oder in der Anklagerede der Fenix :

Siendo Rey, has sido fiera;
Siendo padre, fuiste áspid;
Siendo juez, eres verdugo;
Ni eres Rey, ni juez, ni padre.
(Príncipe III. 280b)

Damit wird dem Prunkbedürfnis in mehr als einem Sinne die Krone aufgesetzt. Zu den Stollen fügt sich ein Abgesang. Solch ein Bau ist zu selbständig, als dass er in der Rede einer Person noch real oder zufällig wirken könnte. Das ist Lyrik — und das ist barock. Bemerkt sei noch, dass diese Figur bei Calderón oft riesige Ausmasse annimmt und der Abgesang also gewissermassen notwendig wird, damit der Hörer im Bilde bleibt, z. B. in Vida III. 24b die Rede Segismundos mit der Aufzählung der verschiedenen Arten, wie man sich vergeblich zu schützen trachte vor geweissagten Schicksalssprüchen, und der Vergleich von Rosaura mit der Sonne (II. 12b.) Diese Reden werden nach Schack nur erträglich dadurch, dass man sie auf spanischen Bühnen « mit der reissendsten Geschwindigkeit » deklamiert und damit die ermüdende Wirkung vermeidet. (31 Schack p. 32.) [1].

(1) Caes. II. 1. 292; III. 2. 26; Mcb. I. 3. 111; Merch. II. 6. 53; Mids. II. 2. 137; R3. I. 2. 62.

Cenobia I. 75b ¿ En afectos; III. 90a Aurelianos Rede im Triumphzuge; Médico I. 358a Poca centella; Pintor I. 62b Es su hermosura; II. 74b No, porque al primer; Príncipe II. 270b Cristianos, Fernando; Puente I. 118a Que en los campos; I. 122b Un águila; III. 135a Yo iba á morir; Vida I. 1a ¿ Dónde, rayo sin llama; I. 4b Y asi os saludan; II. 12b Segismundos Worte an Rosaura; III. 24 Segismundo zählt Beispiele auf, wie man sich vor dem Schicksal zu schützen suche.

Eine ganz eigenartige Wirkung haben die Parallelsätze, wenn sie von verschiedenen Personen gesprochen werden. Dann ist aller Realität der Rücken gewendet und man befindet sich im Märchenreich der Oper. Diese Tatsache, wenn auch ohne genauere Erforschung des Grundes, hat für Calderón schon Goethe festgestellt (25 Goethe p. 113), wenn er spricht von « einer Art Balletschritt », der « auf die Tecknik unserer neuesten komischen Oper hindeutet ». Und ähnlich bei Schack : « Wir haben hier etwas Opern- oder vielmehr Ballethaftes, was uns jeden Augenblick erinnert, dass wir kein poetisches Abbild der Natur, sondern eine absichtliche und auf unsern Applaus angelegte Schaustellung vor uns sehen. » (30 Schack Bd. 3, p. 82). Von da ist diese Feststellung ubernommen von Schaeffer und allen andern, die Calderóns Stil beschreiben.

Calderón verwendet die Duettparallelen gern am Aktschluss.

Alvaro : Que yo he de adorarte mucho.
Serafina : Que yo no he de amarte nunca.

(Pintor I. 70b).

Oder :

Lisidias : ¡ Gracias á Amor, que otra vez,
Flérida hermosa, te miro !
Flerida : ¡ Gracias, Lisidas, á Amor,
Que otra vez á amarte vivo !

(Encanto I. 289a).

Wenn auch manchmal rein technisch betrachtet gleiche Stellen bei Shakespeare ungleich weniger opernhaft scheinen :

Br. For ever, and for ever, farewell, Cassius !
If we do meet again, why, we shall smile ;
If not, why then, this parting was well made.
Cas. For ever, and for ever, farewell, Brutus !
If we do meet again, we'll smile indeed ;
If not, 't is true this parting was well made.

(Caes. V. I. 117).

so klingt folgendes Duett schon mehr nach Calderón :

Ben. Alas, that love, so gentle in his view,
Should be so tyrannous and rough in proof !

Rom. Alas, that love, whose view is muffled still,
Should, without eyes, see pathways to his will!
(Rom. I. 1. 175).

Bis schliesslich jenes prächtige Gejammer aus R3 ihm wenig oder nichts mehr nachgibt :

Chil. Oh for our father, for our dear lord Clarence!
Duch. Alas for both, both mine, Edward and Clarence!
Eliz. What stay had I but Edward? and he's gone.
Chil. What stay had we but Clarence? and he's gone.
Duch. What stay had I but they? and they are gone.
Eliz. Was never widow had so dear a loss!
Chil. Were never orphans had so dear a loss!
Duch. Was never mothei had so dear a loss!
(R3 II. 2. 72).

In nicht seltenen Fällen liegt der Grund dieser parallelen Äusserungen schon in der Handlung. Álvaro hält Serafina im gleichen Jagdhaus gefangen, in dem seine Schwester Porcia den Fürsten verbirgt, einer ohne Wissen des andern. Beide nötigen einander unter Vorwänden hinaus und sprechen aparte :

Álv. Asi excuso, que no vea
Á Serafina.
Porc. Asi trato
De que al Príncipe no vea.
(Pintor III. 82a).

Hier passt sich das Ornament der Architektur an.

Weiter ausgeführt und prächtiger ist bei Shakespeare das Sommernachtsduett aus Merch. V. 1. mit der ewigen Anapher In such a night.

Aber zu solcher Übertreibung des Gezierten wie Calderón, der häufig zwei Personen ihre Duette durcheinander Vers um Vers aufsagen lässt, wie z. B. im Príncipe III. 275b Tarudante und Alfonso vorm König, versteigt sich Shakespeare nicht [1].

(1) Caes. IV. 3. 58; IV. 3. 64; IV. 3. 90; V. 3. 65; Hml. III. 4. 9; Merch. V. 1. 193; V. 1. 280; Mids. I. 1. 134; II. 1. 212; III. 2. 57; V. 1. 270; R3. I. 2. 68; I. 2. 134; V. 3 Der Geisterreigen; Rom. II. 2. 173.
Devoción I. 97a Buena hacienda; I. 104a ¡ Que no he de; Duende I. 189a

BOMBAST

Solange sich noch eine Spur von Parallelität aufdecken lässt, ist es leicht, den Trieb nach Fülle nachzuweisen; denn die Parallelität zeigt ja an, dass der Trieb sich seiner selbst bewusst ist, dass er die erzeugte Fülle ordnet und gestaltet zum Ornament. Wo es aber nur sprudelt, immer neu und ohne Wiederkehr eines Wortes oder einer Konstruktion, da kann man nicht mehr von einem Ornament sprechen. Ich gebrauche für derartige Stellen das Wort Bombast, das man meistens mit Schwulst übersetzt. An dieser Stelle soll unter Bombast die Fülle schlechthin verstanden werden, wohlgemerkt die wirkliche, nicht vorgetäuschte Fülle, ohne dass dabei an den abwertenden Nebensinn des Wortes gedacht zu werden brauchte.

Bombast kann auf zwei Arten in Erscheinung treten. Zunächst kann ein für die nackte Schilderung nicht mehr als normal wichtiger Umstand aufgebauscht werden durch prunkvolles Schildern aller Einzelheiten, die nach Möglichkeit erweitert werden durch Vergleiche oder wenigstens durch Epitheta. Das gibt dann meistens prächtige Erzählungen. Der Hergang einer Handlung oder die Beschreibung eines Dinges wird auf diese Art, statt mit wenigen Worten, breit und ausführlich wiedergegeben. Besonders in Botenszenen findet man diese Art Bombast bei beiden Dichtern.

Es ist bezeichnend, dass der Schilderer der Schlacht, Rosse, uns erst nach einer breiten Wiedergabe zusammenfassend sagt :

Que tristeza *Me han dado*; Encanto I. 282 Die verschiedenen zweizeiligen Anrufungen; I. 282b Todo el sitio es rigor; I. 285b Zweizeiler bei der Entzauberung; II. 296b ¿ Cómo, di, tan osado; II. 297a ¿ Pero qué es esto; II. 298b Qué pena; III. 300a ¿ Quién lo asegura ?; III. 302b Circe ruft ihre Mädchen zum Kampf; Médico II. 362a No he sabido *Hasta*; Vida I. 5a Sabio Táles.

and, to conclude,
The victory fell on us.
(Mcb. I. 2. 57).

Naturgemäss lassen sich Beispiele schlecht wörtlich anführen wegen ihrer Länge, die ja gerade ihr bezeichnendstes Merkmal ist. Ich stelle aber doch zwei nebeneinander, die sich in etwa vergleichen lassen. Als erstes die berühmte Schilderung der Barke Cleopatras, die auch von Helene Richter angeführt wird als einziges Beispiel für Barockstil in der Diktion, allerdings ohne weitere Angabe eines Warum.

The barge she sat in, like a burnish'd throne
Burn'd on the water : the poop was beaten gold;
Purple the sails and so perfumed that
The winds were love-sick with them; the oars were silver
Which to the tune of flutes kept stroke, and made
The water which they beat to follow faster
As amorous of their strokes. For her own person,
It beggar'd all description : she did lie
In her pavilion — cloth of gold of tissue —
O'er — picturing that Venus where we see
The fancy outwork nature : on each side her
Stood pretty dimpled boys, like smiling Cupids,
With divers-colour'd fans, whose wind did seem
To glow the delicate cheeks which they did cool,
And what they undid, did.
(Eine Zeile Unterbrechung)
Her gentlewomen, like the Nereides,
So many mermaids, tended her i' the eyes,
And made their bends adornings : at the helm
A seeming mermaid steers; the silken tackles
Swell with the touches of those flower-soft hands,
That yarely frame the office.
(Ant. II. 2. 196).

Diese Schilderung lässt sich vergleichen mit der Cenobia durch Decio, eine lange Rede in Stanzen, von denen wenigstens drei hier angeführt werden sollen.

De un escuadron de damas coronada,
Que, á no estar á su lado, fueran bellas,
Su divina hermosura acompañada

Salió; pero aviniéndose con ellas
Como la primavera celebrada
Con las flores, el sol con las estrellas,
Con las fuentes el mar; pues mas hermosa
De aquel coro de ninfas fue la diosa.

Encarnado el vestido, que los ojos
De su rigor le dieron la librea;
Corto, porque incitase á mas enojos
Al que pasar sus límites desea;
Pequeño pie, por muestra ó por despojos
De mas beldad, la vista lisonjea:
Bien como el mercader, que, para seña
De las joyas que guarda, alguna enseña.

Plateado flueco sobre el pie guarnece
Del vestido el extremo en que remata,
Donde el viento sútil mover parece
En mares de cristal ondas de plata:
Bruñido espejo en un arnes ofrece
Al sol, que en sus reflejos se retrata;
Y estar sus rayos mas ó menos bellos,
Es, que no siempre se compone en ellos.

(Cenobia I. 76b).

In beiden Fällen haben wir die Schilderung einer von ihren Damen umgebenen Königin. In beiden Fällen die Beschreibung eines malerischen Bildes, ausgeschmückt mit Hyperbeln und Metaphern, bei Shakespeare etwas Mythologie, bei Calderón das beliebte Gemisch von Gold, Silber, Sternen, Sonnen etc. Der Vergleich der beiden Stellen soll sich überigens nicht auf die Einzelheiten erstrecken; es soll nur auf die Tatsache des Vorhandenseins vieler Einzelheiten hingewiesen werden, und in dieser Beziehung sprechen die Beispiele für sich.

Ähnlich beredte Beispiele würde man finden bei Shakespeare in der Erzählung von Queen Mab (Rom. I. 4. 53), von Ophelias Tod (Hml. IV. 7. 167) oder in der Beschreibung von dem Bild, das Bassanio im Kästchen findet (Merch. III. 2. 116), bei Calderón in der Beschreibung von Guido, Ross und Reiter, durch Florípes (Puente I. 119a), in der Falkengeschichte, die Ulíses

erfindet (Encanto II. 296a) oder auch scherzhaft in der Erzählung Cosmes vom Teufel, der sich einem Schäfer in Gestalt eines Weibes nahte (Duende III. 208a) [1].

In der aufgebauschten Erzählung oder Schilderung werden die Einzelheiten immerhin zusammengehalten durch einen roten Faden, und das einzige Kriterium für das typisch Barocke einer solchen Schilderung ist die Überflussigkeit des Einzelnen. Unversteckter aber zeigt sich die Fülle, wenn dieser Faden ganz oder beinahe fehlt.

Nur zwei Beispiele.

Eine bei Shakespeare beliebte Häufung böser Vorzeichen :

A common slave (you know him well by sight)
Held up his left hand, which did flame, and burn
Like twenty torches join'd; and yet his hand,
Not sensible of fire, remain'd unscorch'd.
Besides (I have not since put up my sword),
Against the Capitol I met a lion,
Who glar'd upon me, and went surely by,
Without annoying me : and there were drawn
Upon a heap a hundred ghastly women,
Transformed with their fear; who swore, they saw
Men, all on fire, walk up and down the streets.
And, yesterday, the bird of night did sit,
Even at noon-day, upon the market-place,
Hooting and shrieking.

(Caes. I. 3. 15).

Ähnlich sind Ciprianos Worte, die er im Sturm spricht

¿ Qué es esto, cielos puros ?
Claros á un tiempo, y en el mismo oscuros.
Dando al dia desmayos
Los truenos, los relámpagos y rayos

(1) Caes. I. 2. 100; III. 1. 60; H4A I. 3. 201; II. 3. 40; IV. 1. 104; Hml. I. 1. 149; III. 4. 53; Lear IV. 3. 17; Merch. I. 1. 9; II. 1. 4; II. 9. 93; Oth. II. 1. 67; R3. I. 2. 154; Rom. IV. 1. 94; Tp. I. 2. 49.

Encanto II. 291a En este hermoso; Príncipe I. 262a Una mañana; I. 262b Duarte de Portugal; Puente I. 117a Si ya por astro; I. 117b Ya que miro; Vida I. 1b ¿ No es breve luz; I. 5b Son los libros, *Donde.*

Abortan de su centro
Los asombros que ya no caben dentro.
De nubes todo el cielo se corona,
Y preñado de horrores, no perdona
El rizado copete deste monte.
Todo nuestro horizonte
Es ardiente pincel del Mongibelo,
Niebla el sol, humo el aire, fuego el cielo.
! Tanto ha que te dejé, filosofía,
Que ignoro los efectos deste dia !
Hasta el mar sobre nubes se imagina
Desesperada ruina,
Pues crespo sobre el viento en leves plumas,
Le pasa por pavesas las espumas.
(Mágico II. 407a).

Die Beispiele wären nichtssagend, wenn sie alleins ständen und gesucht wären; aber das ermächtigt uns, sie barock zu nennen, dass man ihnen viele andere zur Seite stellen könnte, ohne lange suchen zu müssen [1].

MYTHOLOGIE

Woher nimmt nun der Dichter die Substanz zu seinem Bombast?

Da ist als erstes ein bei allen Barockdichtern beliebtes Reservoir von Versatzstücken zu erwähnen : die antike Mythologie. Auf die mythologischen Vergleiche und Anspielungen der Barockdichter verfehlt keiner von denen, die den Barockstil beschreiben, hinzuweisen. Eine genaue und sehr gute Untersuchung lieferte für Shakespeare Kilburn Root. Für Calderón gibt es eine ähnliche Arbeit meines Wissens nicht.

Oberflächliche Schätzung ist sicher geneigt, an eine weit

(1) Caes. II. 2. 17; Hml. I. 1. 113; Mcb. I. 5. 41; IV. 3. 164; V. 5. 9; Merch. I. 1. 22; III. 2. 48; Oth. IV. 2. 47; R3. I. 4. 24; Rom. III. 2. 73; Tp. I. 2. 325; III. 3. 43; IV. 1. 60; Wint. I. 2. 324.
Encanto III. 300a En esta florida; Príncipe I. 264b. Yo ufano con tal; Puente I. 123a ¿ No ves *Tus ejércitos*; Vida I. 4b Bien al ver.

häufigere Verwendung antiker Mythologie seitens der Barockdichter zu glauben, als im Allgemeinen den Tatsachen entspricht. Die Zahlen bei Kilburn Root verwundern ein wenig. Da findet man, dass in den Stücken, die in der Antike spielen und in denen die Mythologie zum Lokalkolorit gehören sollte, abgesehen von stereotypen Anrufungen (z. B. by Jove), die Anspielungen garnicht so häufig sind, wie man erwarten möchte. In Ant. finden sich zwar 39, in Mids. 37, in Cor. aber nur 26 in Caes. sinkt die Zahl auf 5. Für andere Stücke seien vergleichsweise genannt : LLL 38, Merch. 28, Rom. 25, Hml. 19, Wint. 13, Mcb. 8, Tp. 7 und Lear nur 5. Die Zahlen lassen den einfachen Schluss zu, dass mythologische Anspielungen von Shakespeare nicht zur Erzeugung des Lokalkolorits gebraucht wurden. Die antike Mythologie war für ihn nur eine von vielen Rüstkammern, deren er sich bediente, weil sie ihm nahe lag.

In Bezug auf Calderón möchte man geneigt sein, seine mythologischen Anspielungen zahlenmässig weit höher als die Shakespeares zu schätzen. Aber eine von mir in verschiedenen Stücken durchgeführte Zählung zeigt verblüffende Resultate. Als Stücke, die in der Antike spielen, seien genannt Encanto und Cenobia. Von diesen enthält das erste (auch hier wird natürlich wie bei Shakespeare von zahlreichen Anrufungen abgesehen) 20 Anspielungen, das zweite nicht mehr als 14. Demgegenüber in anderen Stücken : Puente 14, Médico 9, Duende 6 (von denen drei an einer Stelle hintereinander stehen), Príncipe 6, Devoción nur 3.

Was nun die Art der Anspielungen angeht, so unterscheidet Kilburn Root deren zwei :

1) Definite, detailed allusions, such as imply a more or less accurate acquaintance with the myth alluded to.

2) The vaguer, more general allusions, such as might be made by any fairly intelligent man, though he had never read a line of the classics. (14 Kilburn Root p. 2). Dahin gehört die erstarrte Anwendung gewisser Namen, z. B. die bei Calderón

beliebte hidra (Duende 203a; Puente 135a), die sich auch bei Shakespeare findet. (Oth. II. 3. 307.)

Die Quellen der mythologischen Anspielungen Shakespeares betreffend fasst Kilburn Root zusammen : « Of these allusions for which a definite source can be assigned, it will be found that an overwhelming majority are directly due to Ovid, while the remainder, with few exceptions, are from Vergil. » (14 Kilburn Root p. 3.)

Über Calderón lässt sich im Wesentlichen nichts anderes, sagen, und infolgedessen versteht ein Durchschnittsgebildeter seine Anspielungen meistens ohne Zuhilfenahme eines Lexikons.

Die mythologische Anspielung war beiden Dichtern nicht ein Mittel — wie man von anderen Barockdichtern so gern behauptet — ihre tiefgründige Gelehrsamkeit (die Shakespeare überdies garnicht besessen haben soll, jenen zitatgehetzten Worten Ben Johnsons zu glauben) ins Licht zu rücken; ihnen war die Mythologie nur eine Fundgrube wirkungsvoller Substanz, mit der sie die Fugen ihrer Prachtbauten füllten.

METAPHER

War aber die antike Mythologie ein verhältnismässig geringer Bestandteil barocker Dramen, woher nahmen die Dichter dann die Substanz zu der Fülle, die sie erstrebten? Sie machten Gebrauch von einer üppigen Metaphorik. Dabei liegt aller Nachdruck auf dem Wort üppig. Vergleich und Metapher — eine Unterscheidung beider ist für meine Arbeit überflüssig — sind alt und gehören sicher zu den ältesten Arten allen Redeschmuckes. Metaphorik allein als Kennzeichen des Barockstiles wäre also eine müssige und inhaltlose Angabe. Worin besteht die Besonderheit der barocken Methaphorik? Meines Erachtens in zweierlei :

1) In einer überaus reichen und häufigen Verwendung,
2) In einer Hyperbolik der einzelnen Metaphern.

Belege für den ersten Punkt liessen sich nur in Zahlenangaben beibringen. Dazu fehlen mir eigentliche Unterlagen, denn die Einzelarbeiten über Metaphorik (Personifikation etc.), z. B. die von Lindner, Wietfeld, Hense, behandeln nur jeweils einen Ausschnitt aus dem Gesamtwerk der Dichter oder ihre Arbeit erstreckt sich nur auf eine bestimmte Erscheinungsform der zu behandelnden Trope; niemals aber geben sie Zahlen an über die Verwendung von Vergleichen und Metaphern überhaupt in einem bestimmten Stück. Sie zählen, wenn überhaupt, stets nur die Metaphern, die aus einem bestimmten Gebiet, z. B. der Flora, Fauna etc., genommen sind.

Eine Ausnahme bildet die Dissertation von Voigt. Hier sind wirklich alle Dramen Shakespeares durchgezählt in Bezug auf Gleichnisse und Metaphern, es fehlen aber die Metaphern, die nur aus einem Wort bestehen und, für meine Arbeit wünschenswert, die mythologischen Vergleiche. Das berücksichtigt, sind folgende Zahlen nicht mehr ganz nichtssagend : Troil.142; Cor. 115; R2 99; H4A 91; Ant. 74; Mids. 75; Rom. 71; und selbst magere Stücke zeigen immer noch Zahlen wie Caes. 56; Wint. 49 oder Mcb. 46.

Die Hyperbolik ist natürlich nachweisbar an einzelnen Beispielen. Ich mache einen Unterscheid zwischen zwei Fällen : einmal jene lebendigen Metaphern, Prägungen des Dichters, die durch irgend eine Überbetonung des Vergleichsgegenstandes hyperbolisch werden, zweitens die erstarrten, kategorialen Metaphern, die sich verrannt haben bis auf den Gipfel einer Ausdrucksmöglichkeit und nun als geprägte Münze wieder und wieder verwendet werden.

Was die lebendigen Metaphern betrifft, ist Shakespeare Calderón weit voraus. Calderón z. B. behilft sich zum Ausdruck einer grossen Schnelligkeit mit pájaro oder viento wie in den bekannten ersten Versen von Vida. Shakespeare kann das gelegentlich auch :

thou art so far before
That swiftest wing of recompense is slow
To overtake thee.

(Mcb. I. 4. 16).

Aber er findet doch meistens Ausdrücke, die sich aus der Steifheit des Gemeinplatzes lösen, selbst auf die Gefahr hin, manchmal ein wenig absurd zu werden.

let me have
A dram of poison, such soon-speeding gear
As will disperse itself through all the veins
That the life-weary taker may fall dead
And that the trunk may be discharged of breath
As violently as hasty powder fired
Doth hurry from the fatal cannon's womb.

(Rom. V. 1. 59).

Wohnt schon dem gemeinplätzigen Vogel etwas Übertriebenes inne : dieses gewünschte Auspuffen des Lebens ist gewiss eine Hyperbel.

Meistens nimmt das Vergleichsobjekt, am Verglichenen gemessen, gewaltige Dimensionen an. Beispiel : die Schilderung in der Rede Muleys von den sich nähernden Schiffen, die er bald mit Bergen, bald mit Städten, bald mit Wolken vergleicht:

Porque como en los matices
Sútiles pinceles logran
Unos visos, unos lejos,
Que en perspectiva dudosa
Parecen montes tal vez,
Y tal ciudades famosas.

(Príncipe I. 262a).

Bei Shakespeare ähnlich :

Like to the Pontick sea,
Whose icy current and compulsive course
Ne er' feels retiring ebb, but keeps due on
To the Propontick, and the Hellespont;
Even so my bloody thoughts, with violent pace,
Shall ne'er look back, ne'er ebb to humble love,
Till that a capable and wide revenge
Swallow them up.

(Oth. III. 3. 453).

Die Eifersucht eines einzelnen Menschen und der Strom einer Meerenge : Carrière (38 p. 250) nennt diesen Vergleich ein unerhörtes Bild für das Ungeheure.

Ein Reiter, der über das Schlachtfeld galoppiert, wird bei Calderón zum Schiff :

Mares de sangre rompimos,
Por cuyas ondas crueles
Este bajel animado,
Hecho proa de la frente,

(Príncipe I. 265a).

Das Abendrot mit dem Blut eines Erschlagenen verglichen trägt gleichfalls etwas Übertriebenes an sich :

O setting sun,
As in thy red rays thou dost sink to night,
So in his red blood Cassius day is set;

(Caes. V. 3. 60).

Beliebt ist bei Calderón noch folgendes Spiel :

Preso me trae mi delito,
Tu amor es la cárcel fuerte,
Las cadenas son mis yerros,
Prisiones que el alma teme,
Verdugo es mi pensamiento,
Si son tus ojos los jueces,
Y ellos me dan la sentencia.

(Devoción I. 103b).

Ähnliches findet sich bei Shakespeare nicht. Die Hyperbolik liegt hier im Tothetzen des Vergleiches. Diese Gerichtsversammlung bekommt durch die detaillierte Zusammensetzung zuviel Eigenwert, als dass sie noch Erläuterungskraft haben könnte.

Oft äussert sich der Wille zum Herausstellen des Eigenwertes der Form darin, dass an das Vergleichsobjekt noch eine oder mehrere weitere Bemerkungen geknüpft werden, die ihrerseits wieder metaphorisch sein können und dann die von Wietfeld (22. p. 131) besprochene potenzierte Metapher geben,

die aber nicht notwendig Metaphern zu sein brauchen. Als Beispiel jene schon oben angeführte Beschreibung von Cleopatra :

> O'er-picturing that Venus, where we see
> The fancy outwork nature :
>
> (Ant. II. 2. 203).

Durch den Zusatz where we see wird die Venus derartig in den Vordergrund gerückt, dass der verglichene Gegenstand dahinter fast ein wenig verblasst.

Eine besondere Art barocker Metaphern sind die bereits oben erwähnten toten Metaphern. Sie nennen in einer gewissen Richtung den höchstwertigen Begriff und können daher nicht überboten werden. So ist mit Gold und Silber bald das Kostbarste genannt.

> His silver skin lac'd with his golden blood.
>
> (Mcb. II. 3. 118).

Oder mit der Blume der Gipfel des Zart-Schönen :

> Their lips were four red roses on a stalk.
>
> (R3 IV. 3. 12).

Bei Calderón beides zugleich :

> Porque son en tornasoles,
> En quien el sol se retrata,
> Las armas ondas de plata,
> Las plumas selvas de flores.
>
> (Puente I. 123 a).

Mit dem Schnee hat man bald den höchsten Grad des Weissen genannt. Shakespeare sagt von einer Hand :

> the fann'd snow that's bolted
> By the northern blast twice o'er.
>
> (Wint. IV. 4. 354).

Calderón für die Leiche des Prinzen, die gegen die Königstochter ausgetauscht wird :

¡ Envia pues
La nieve por los cristales.

(Príncipe III. 280b)[1].

Am bekanntesten aber ist in dieser Art der Vergleich eines Fräuleins mit einem Gestirn. Calderón hat kein Stück geschrieben, in dem nicht wenigstens einmal die Geliebte estrella, sol oder bisweilen auch luna genannt wird. Beispiel :

Ayer, como al sol no via,
Hermosa me parecia
La luna; mas hoy, que adoro
Al sol, ni dudo, ni ignoro
Lo que hay de la noche al dia.

(Médico I. 357a).

Daselbe auf die Spitze getrieben in nicht weniger als 38 Versen in Duende III 205 a6.

Diese Münze Calderóns ist Shakespeare durchaus nicht fremd. Tacito nomine liegt sie in dem Vers :

O she doth teach the torches to burn bright.

(Rom. I. 5. 46).

zu dem Sarrazín noch eine Parallele aus der Lucrece anführt (15 Sarrazin p. 9). Im gleichen Stück die Worte Romeos :

It is the east, and Juliet is the sun.
Arise, fair sun, and kill the envious moon,
Who is already sick and pale with grief,
That thou her maid art far more fair than she.

(Rom. II. 2. 3).

Aber nicht nur Romeo, dem man es schliesslich nicht zu sehr verübeln darf, spricht von der Sonne, sondern auch der alte Capulet wirft ganz nebenbei hin, dass sich in seinem Hause irdische Sterne versammeln :

At my poor house look to behold this night
Earth-treading stars that make dark heaven light.

(Rom. I. 2. 24).

(1) Von weiteren Steigerungen des Weissen durch Kontrastwirkungen soll hier nicht die Rede sein. Vergleiche darüber den Aufsatz : Candores, esplendores von José-Maria de Cossío. Revista de Occidente, Octubre 1926.

Diese Art Metaphern werden, absolut gebraucht, das heisst ohne Andeutung des Verglichenen, bei Góngora bis zur Unverständlichkeit in den Dienst des Entrückungstriebes gestellt. Solange diese Entrückungsabsicht nicht ganz offenbar wird, stehen sie natürlich im Dienst des Fülletriebes als beliebte und leicht erlangbare Prunkornamente, Goldanstrich auf Stuckwänden [1].

HYPERBEL

Von der Hyperbel ist nach den über die Metapher gemachten Angaben nicht mehr viel zu sagen. Die einfache Realität genügt dem Dichter nicht; er will mehr im materiellsten Sinne des Wortes. Daher gibt er dem Gemeinten, dem er in der Metapher durch die Vermittlung eines Vergleichsobjektes unglaubwürdige Dimensionen verlieh, dieselben bei der Hyperbel von vornherein und unmittelbar.

Die Tränenüberschwenglichkeit, die sich oft in Vergleichen findet, z. B. :

> Yet, poor old heart, he holp the heavens to rain.
> (Lear III. 7. 62).

und

> my eye shall be the stream
> And watery deathbed for him.
> (Merch. III. 2. 44).

oder

> For still thy eyes, which I may call the sea,
> Do ebb and flow with tears; the bark thy body is,
> Sailing in this salt flood. . .
> (Rom. III. 5. 133).

(1) Bezüglich weiterer Beispiele kann ich in diesem Kapitel einfach auf die Arbeit von Voigt für Shakespeare und die von Lindner für Caldóron verweisen.

findet sich genau so in direkter Hyperbel :

All springs reduce their currents to mine eyes,
That I, being govern'd by the watery moon,
May send forth plenteous tears to drown the world.
(R3 II. 2. 68).

und

When I have deck'd the sea with drops full salt. [1]
(Tp. I. 2. 155).

Bei Calderón steigert sich dasselbe in den Worten der Circe bei der Abfahrt des Ulises fast zur Komik :

Mas ay triste !
No llore quien te pierde, ni suspire,
Si te dan, para hacer mejor camino,
Agua mis ojos, viento mis suspiros.
(Encanto III. 305b).

Besonders häufig findet sich die Hyperbel bei Shakespeare in Beteuerungsformeln, bei Calderón zur Beschreibung seiner Blutbäder.

Dass ich eine Trennung mache zwischen hyperbolischen Metaphern und Hyperbeln, liegt nicht im Sinne der Arbeit sondern ist eine Konzession an die landläufige Unterscheidung [2].

DER QUALITATIVE TRIEB

SCHRAUBUNG

Bei der Analyse der Góngoraverse versuchte ich nachzu-

(1) Ob man statt decked mit Leon Kellner eeked oder irgend eine andere Konjektur liest, ist für diesen Zusammenhang gleichgültig.

(2) Caes. I. 1. 50; Merch. II. 4. 12; III. 1. 12; III. 2. 30; Mids. II. 1. 223; R3. I. 2. 44; Rom. I. 1. 137; Tp. I. 2. 280; III. 1. 25; Wint. I. 2. 48; IV. 4. 469; V. I. 13; V. 2. 11.

Encanto II. 297b Á cuyo estrépito; III. 302b Que del sol; Médico I. 355a Que en tu salud; I. 356a que hasta un desengaño *Cada*; I. 358a Que, para darle; III. 371a Que en diluvios; Príncipe I. 262a Esta innumerable; I. 263a Que de mortal; Puente I. 117b Porque es á mi; Vida I. la pues con sangre escribes *Su*.

weisen, dass Góngora die geschwollene Fülle nicht wie Lyly benutzt, weite Fugen im Gerüst seines Werkes auszufüllen, sondern dass er sie benutzt, sein ganzes Werk zu verkleiden, so dass man nur mit Mühe die Grundformen der Architektonik erkennt. Diesen Trieb, ein einfaches Gerüst bis zur Unkenntlichkeit zu verkleiden mit rahmenloser Fülle, hatte ich einen qualitativen Trieb genannt im Gegensatz zum euphuistischen Trieb, der nur auf eine Schaustellung gerahmter Fülle zielte.

Den qualitativen Trieb in dieser ersten Erscheinungsform möchte ich Schraubung nennen. Damit ist weniger rein konstatierend das Resultat des Triebes benannt, das man ebensogut Fülle nennen dürfte, als vielmehr der Weg, auf dem der Ausdruck zu dieser Form gelangte. Denn der Ausdruck windet und schraubt sich an den betreffenden Stellen, um ein relativ einfaches Gemeintes auszudrüken, solange, bis man das einfache Gemeinte nur noch erraten kann. Der Ausdruck ist geradezu auf der Flucht vor der Einfachheit, als ob er sich ihrer wie des Nacktseins schämte. Die Einfachheit wird versteckt, monströse Fülle wird vorgetäuscht. Ein Vergleich mit der barocken Frauenkleidung liegt nahe; auch diese lässt von der eigentlichen Gestalt des menschlichen Körpers nur mehr wenig erkennen, sie vergewaltigt die natürlichen Proportionen und umkleidet sie mit pompösen neuen von anderer Gesetzlichkeit.

Kleine, unschuldige Concetti sind der Anfang der Schraubung. Für den Körper sagt Shakespeare einmal :

> There's nothing ill can dwell in such a temple :
> If the ill spirit have so fair a house,
> Good things will strive to dwell with't.
>
> (Tp. I. 2. 457).

für Tränen :

> My plenteous joys,
> Wanton in fulness, seek to hide themselves
> In drops of sorrow.
>
> (Mcb. I. 4. 33).

Da ist von Dunkelheit oder Unverständlichkeit noch keine

Rede, so wenig wie bei Calderón, wenn er Astolfo Rosaura hinweisen lässt auf den Widerspruch ihrer Worte und ihres Blickes :

Di á los ojos,
Que su música concierten
Con la voz;

(Vida II. 15a).

oder wenn Julia von einem Jäger spricht, der so fest schlief, dass man ihn ausziehen konnte :

Con las armas y el vestido
De un cazador, cuyo sueño,
No imágen, trasunto vivo
Fue de la muerte, llegué
Aqui...

(Devoción III. 112a).

Schwieriger wird es schon im nächsten Beispiel :

Beseech you, sir,
Remember since you owed no more to time
Than I do now.

(Wint. I. 218).

Man stutzt einen Augenblick, ehe man begreift, was owe to time heissen soll. Und bei folgender Calderón-Stelle vollends muss man bereits überlegen, was die mittleren Verse heissen :

Porque un caballero pobre,
Cuando en cosas como estas
No puede medir iguales
La calidad y la hacienda,
Por no deslucir su sangre
Con una hija doncella,
Hace sagrado un convento;

(Devoción I. 98b).

Das Beispiel ist aus der Rede Lisardos, Julias Bruders, gesprochen zu Eusebio. « Stand und Vermögen nicht gleichmässig messen können » soll heissen : Nicht soviel Vermögen haben, dass man seine Tochter verheiraten kann, wie es der Stand erfordert.

Die angedeutete Schraubung steigert sich weiter und weiter,

bis schliesslich der einfache Sinn fast völlig erstickt im gewundenen Ausdruck.

Bei Calderón verwundert sich die Vertraute der Florípes der Schwester des Fierabras, darüber, dass dieselbe heute zagt und früher doch so gerne Turniere sah :

¡ Ahora desconfias
Tú, gallarda Florípes, que tenias
Por festivas acciones
Ver en campaña armados escuadrones,
Juzgando mas hermosas
Las flores y las rosas
Por la púrpura humana,
Que por las listas de carmin y grana ?

(Puente I. 118a).

Mencía will dem Infanten Don Enrique antworten auf seine Klagen und verkündet diese ihre Absicht mit den Worten :

Y yo ahora,
Por si acaso llevó el viento
Cabal alguna razon,
Sin que en partidos acentos
La troncase, responder
Á tantos agravios quiero,
Porque donde fueron quejas,
Vayan con el mismo aliento
Desengaños.

(Médico I. 355b).

Romeo verschwört sich für seine Geliebte :

When the devout religion of mine eye
Maintains such falsehood, then turn tears to fires;
And these, who often drown'd could never die,
Transparent heretics, be burnt for liars !

(Rom. I. 2. 93).

Edgar drückt seine Ansicht, dass es noch schlimmer kommen wird, etwas komplizierter aus :

This would have seem'd a period
To such as love not sorrow; but another,
To amplify too much, would make much more,
And top extremity.

(Lear V. 3. 204).

Oft tritt diese Schraubung bei Shakespeare in den Dienst der Handlung, so in Bassanios genialem Pumpversuch (Merch. I. 1. 140), in dem er von den beiden Pfeilen spricht, von denen der eine den anderen suchen soll. Antonio nennt das « To wind about my love with circumstance ». Oder die ganze Rede des Mark Antony (Caes. III. 2. 78.) In beiden Fällen bekommt die Form einen Sinn. Diese brauchen deswegen aber nicht auszuscheiden für unsere Betrachtungen, denn in ihnen hat die triebhafte Tendenz den Stoff beeinflusst.

Ganz ohne Substanz wird die Schraubung bei Calderón oft in den Komplimenten, die schönen Frauen dargebracht werden. Die Rede des Segismundo an Rosaura z. B., von der Menéndez y Pelayo sagt : « Quizá el autor ha sido infiel alguna vez á este carácter de Segismundo. Segismundo, que es la ferocidad en todo lo demás, sabe, sin embargo requebrar en términos muy cortesanos á Rosaura y su prima. (29 M.y P. p. 261).

Aunque el parabien es bien
Darme del bien que conquisto,
De solo haberos hoy visto
Os admito el parabien :
Y asi, del llegarme á ver
Con el bien que no merezco,
El parabien agradezco,
Estrella, que amanecer
Podeis, y dar alegria
Al mas luciente farol
¿ Qué dejais que hacer al sol,
Si os levantais con el dia ?
Dadme á besar vuestra mano,
En cuya copa de nieve
El aura candores bebe.

(Vida II. 11a).

Auf eine ähnlich leere Stelle bei Shakespeare weisen die bereits erwähnten Angriffe Moratíns hin. Polonius spricht mit dem König :

My liege, and madam, to expostulate
What majesty should be, what duty is,

Why day is day, night night, and time is time,
Were nothing but to waste night, day and time.
Therefore, since brevity is the soul of the wit,
And tediousness the limbs of outward flourishes,
I will be brief : your noble son is mad :
Mad call I it; for, to define true madness,
What is't but to be nothing else but mad ?
But let that go. (Haml. II. 2. 86).

Der König selber wirft ein : More matter with less art. Interressant ist dabei, dass selbst dieser Einwurf wieder eine Antithetik birgt [1].

Schraubung kann meistens auch die besondere Art genannt werden, mit der die Narren bei beiden Dichtern ihre Spässe anbringen : Sie werfen ein orakelhaftes, dunkles Wort hin, das sie auf näheres Befragen kommentieren, wo es sich dann meistens als sehr einfach erweist; es war nur auf eine prägnante Formel gebracht, ein Schluss ohne Prämissen.

So sagt der Fool zu Lear, nach dem ein längeres Frage- und Antwortspiel vorausgegangen :

If thou wert my fool, nuncle, I'd have thee beaten for being old before thy time.

Und auf die erstaunte Frage Lears : « How's that ? erklärt er ;

Thou shouldst not have been old, before thou hadst been wise.
(Lear I. 5.).

Zum Witz wird diese Methode, wenn der Schluss logikwidrig ist, z. B. eine beabsichtigte quaternio terminorum, ein

(1) Caes. I. 2. 85; II. 1. 98; IV. 3. 107; IV. 3. 226; H4A. I. 1. 24; III. 2. 18; Hml. IV. 7. 16; Mcb. I. 6. 10; Oth. I. 3. 192; R3. I. 3. 273; III. 4. 98; V. 2. 14; Rom. II. 6. 30; Tp. I. 2. 180; III. 1. 68; IV. I. 1; Wint. I. 2. 1; V. 1. 152; V. 3. 53.

Devoción I. 101a Hija, si por; I. 102b Si el valor, *Que*; Duende I. 188b Si tuviera *Necesidad*; II. 201b Si mi estrella *Tantas*; II. 202a Die beiden Sonette; Encanto I. 283b Por diversos laberintos; I. 285a Y porque al que; II. 292b Estoy tan agradecida; III. 300b Por ahora *No*; Médico I. 357a Tu Alteza; Pintor I. 68a Pues ya, Porcia; Príncipe II. 267b Que tú eres sol; Puento I. 118a No fue poca; I. 123a Pues yo me estaba; Vida I. 2b Ojos hidrópicos; I. 7a Aunqùe viniendo á.

Wortspiel enthält. Der verkleideten Viola antwortet der clown auf die Frage : « Dost thou live by the tabor ? » —

No, Sir, I live by the church.

Logisch richtig fragt sie weiter : « Art thou a churchman ? » Aber der Sophist erklärt :

No such matter, Sir; I do live by the church : for I do live at my house, and my house doth stand by the church. (Tw. III. 1. 2).

Ein ähnliches Beispiel in Calderóns Médico. Coquin sagt :

Es el Rey un prodigio
De todos los animales.

Auf Enriques Frage Porque antwortet er :

La naturaleza
Permite, que el toro brame,
Ruja el leon, etc. etc. . . .
Y el Rey, contra el órden y arte,
No quiere reirse.

(Médico II. 365a).

SPIELEREI

Die Schraubung kann eine Steigerung erfahren dadurch, dass als Verkleidungssubstanz ein und dasselbe Wort mehrfach verwendet wird. In die vorgetäuschte Komplikation läutet schalkhaft und neckend, oft störend, die Wiederkehr dieses Wortes. Die Komplikation wird erhöht, gibt sich aber gleichzeitig als Spielerei zu erkennen durch die verräterische Wiederholung.

So finden wir im Mcb. die Reflexion :

If it were done when' tis done, then' twere well
It were done quickly.

(Mcb. I. 7. 1).

Ähnlich bei Calderón die Worte der Fénix :

Solo sé, que sé sentir,
Lo que sé sentir no sé. . .

(Príncipe I. 260b).

Weitere Beispiele aus Shakespeare :

the taste of sweetness, whereof a little
More than a little is by much too much.
(H4A. III. 2. 72).

Speak it again, and, even with the word,
That hand, which, for thy love, did kill thy love,
Shall, for thy love, kill a far truer love.
(R3. I. 2. 189).

That he is mad, 'tis true : 'tis true 'tis pity;
And pity 'tis 'tis true :
(Haml. II. 2. 97).

Aus Calderón :

Que solo siento el bien del mal que siento.
(Pintor II. 74b).

Si tu castigo espero,
Siendo fingido, y siendo verdadero,
De verdadero ya el castigo pido,
Pues solo esto es fingido en ser fingido.
(Encanto II. 296b).

ni su fuego entero
Me hará querer, si yo querer no quiero.
(Cenobia II. 89a).

Derselbe Doppelsinn von querer = « lieben » und = « wollen » bis auf die Spitze getrieben findet sich in der Rede Circes :

Quisiera. . quisiera dije ?
Mal empecé; pues si es fuerza
Querer, Flérida, y ya quiero,
Erré en decir, que quisiera.
Quiero, digo; pero quiero
Tanto á mi ambicion atenta,
Que quiero á Ulises, y no
Quiero, que Ulises lo entienda.
(Encanto II. 289b).

Calderón verwendet hier die Spielerei zur Verdeutlichung eines starken Affektes, ähnlich wie sie Shakespeare verwendet in den Worten Bassanios :

One half of mine is yours, the other half yours,
Mine own I would say; but if mine, then yours,
And so all yours. O these naughty times

Put bars between the owners and their rights!
And so, though yours, not yours.

(Merch. III. 2. 15)[1].

Das vorletzte Beispiel enthielt schon ein ausgeprägtes Wortspiel. Die beiden Wörter querer, die einander gleich sind aber Verschiedenes bedeuten, werden durcheinandergewürfelt, dass man vor lauter Schillern und Flimmern kaum noch weiss, welches das eine und welches das andere ist.

Es ist nach den bisherigen Ausführungen eine notwendige Folge des qualitativen Triebes in dieser Richtung, dass die Barockdichter nach solchen schillernden Wörtern haschten, die so sehr ihren Zwecken entsprachen. Dabei kam das Zeitalter ihnen entgegen. « Epochen einer Sprachrevolution eines Volkes, in denen entweder der Lautbestand der Sprache eine einschneidende Veränderung erfährt, oder in denen infolge des Eindringens zahlreicher Fremdwörter sich in der Sprache eine durchgreifende Verschiebung der Wortbedeutungen bemerkbar macht, sind meist auch Zeiten, in denen das Wortspiel üppig gedeiht. » (23 Wurth p. 4.) Was Wurth hier als Ursache angibt für die Verwendung des Wortspiels, möchte ich nur als Tatsache betrachten, die es den Barockdichtern erleichterte, ihre Konzeptionen zu gestalten in einer ihnen zusagenden Form.

Im Einzelnen erübrigt die exakte Arbeit Wurths über das Wortspiel bei Shakespeare eine eingehende Betrachtung, die nur schwache Wiederholung sein könnte. Ausserdem sind

(1) Caes. I. 2. 211; II. 1. 90; H4A. V. 2. 59; Lear IV. 1. 27; Mcb. II. 3 81; Merch. I. 1. 47; I. 2. 7; III. 5. 8; Mids. I. 1. 31; Oth. IV. 1. 281; R3. III. 1. 85; III. 2. 28; Rom. III. 3. 19; Wint. II. 3. 47.

Devoción II. 108a Mas con impulso; Duende I. 192b Reporta; II. 202a ¿Quién ha de sufrirte; Encanto II. 290a Quieres que olvide; II. 290b y en fin *Es*; II. 291a Pues no he de dar; II. 292b Bienque fingiese; II. 297b Como y cordeléjo; Médico I. 356b El alma aqui; Pintor I. 67b Á la que me quiere; Príncipe I. 260b Cuando con grandezas; I. 263b Suelta, que no será; Puente I. 122b ¿Tú, Guarin; Vida I. 2a Qué delito.

die systematischen Unterscheidungen Wurths grösstenteils ohne Belang für die Ergebnisse meiner Arbeit, der die Feststellung der Wortspielerei als letzte Äusserung des qualitativen Triebes in dieser Richtung vollkommen genügt.

Ich möchte nur einige Worte sagen über das Wortspiel bei Calderón. Merkwürdigerweise nimmt es bei diesem Dichter keinen so breiten Raum ein wie bei Shakespeare. Auch ist es der Art nach ziemlich verschieden von dem Shakespeares, solange es sich nicht um die Scherze des gracioso handelt. Es liegt meistens mehr an der Oberfläche, ohne irgend etwas für den Lauf der Handlung oder auch nur überhaupt irgend etwas Wesentliches zu betreffen, wie z. B. jene Worte Rosauras :

Y apenas llega, quando llega á penas.
(Vida I. 1a).

Selten erhebt es sich zu einer solchen tieferen Bedeutung wie in der Rede Muleys. Fénix ist der Name des Fabelvogels mit der bekannten symbolischen Bedeutung und gleichzeitig der Name seiner Geliebten.

Porque el Fénix y mi amor
Sin semejante han nacido.
En ver, oir y callar,
Fénix es mi pensamiento;
Fénix es mi sufremiento
En temer, sentir y amar;
Fénix mi desconfianza
En llorar y padecer;
En merecerla y temer
Aun es Fénix mi esperanza,
Fénix mi amor y cuidado;
Y pues que es Fénix te digo,
Como amante y como amigo,
Ya lo he dicho, y lo he callado.
(Príncipe II. 268b).

Bezeichnenderweise ist hier das Spiel aber ein an der Strasse liegender Gemeinplatz.

Im übrigen beschränkt sich das Wortspiel auf den gracioso,

in dessen Munde es dem Shakespeareschen Wortspiel allerdings wenig oder nichts nachgibt.

So fasst Clarín in Vida eine leere Formel wörtlich auf und antwortet auf den Ruf Danos tus plantas :

No puedo;
Porque las he menester
Para mí, y fuera defecto
Ser Príncipe desplantado.

(Vida III. 17b).

Coquín spielt mit caer = fallen auf einen Tag und vom Ross fallen :

á tantos cay
San Infante Don Enrique.

(Médico I. 357a).

Oder der grossmäulige Guarín redet die Pairs (Pares) an und gebraucht dasselbe Wort gleichzeitig im Sinne von gerade, wenn er hernach von Ungeraden (Nones) spricht

¿No tendrán entre esos Pares
Su lugar algunos Nones ?

(Puente I. 120a).

Wenn Shakespeare und Calderón mit der Verwendung von Wortspielen auch einer eigenen Neigung genügten, so waren sie andrerseits aber auch an eine entwicklungsbedingte Forderung des Publikums gebunden. Das Publikum wollte den gracioso oder den fool auf der Bühne sehen, und dessen offizielle Obliegenheit war es, kleine Witzchen zu reissen. Als billigste Methode bot sich ihnen natürlich das Wortspiel an.

SEZIERUNG

Die zweite Erscheinungsform des qualitativen Triebes ist nach der Schraubung die im Euphueskapitel bereits erwähnte Sucht, das Gemeinte zu zergliedern und zu zerlegen in die kleinsten Atome. Ich verwende für diese zweite Erscheinungsform das Wort Sezierung.

Die Fülle, die bei der Schraubung vorgetäuscht wurde durch Umkleidung des Gemeinten mit einem bunten Mantel, wird bei der Sezierung dadurch erstrebt, dass alles Gemeinte in seine kleinsten Teile zerlegt wird und alle diese Teile einzeln aufgeführt werden. Dieses Zerlegen ist so zu denken, dass gegebene Tatsachen, z. B. ein Affekt, mit überraschender Genauigkeit vom Erlebenden selber beschrieben werden mit allen ihren möglichen Auswirkungen, ihren Beziehungen zu andern Tatsachen etc., wobei dann meistens alles von neuen, ungewöhnlichen und verblüffenden Gesichtspunkten aus betrachtet wird. Oft sprechen die Handelnden auf diese Weise in Interjektionssätzen oder auch in nüchternen Aussagesätzen aus, was eigentlich Sache der Bühnenanweisung ist. So sagt Gutierre :

Á verlá en su cuarto pues
Quise entrar esta mañana
(¡ Aqui la lengua enmudece !
¡ Aqui el aliento me falta !)

(Médico. III. 375b).

Die subtile Wirkung der Sezierung kann verstärkt werden durch ein Messen der zergliederten Dinge aneinander. Das führt dann zu Aussprüchen, die vielfach ans Groteske grenzen, wenn man sie aus ihrer Umgebung reisst und für sich betrachtet. Die letzte Äusserung des qualitativen Triebes in dieser Richtung ist die euphuistische Antithetik.

Dass beide, Schraubung und Sezierung, einem und demselben Trieb entspringen, hat auch Menéndez y Pelayo empfunden. Er spricht auf Seite 133 von der Wissenschaftlichkeit Calderóns : « Ni es cosa rara hallar en los autos profunda doctrina teológico-filosófica sobre las relaciones de Dios con la naturaleza, del cuerpo con el espíritu, de los sentidos con las potencias del alma. Todo esto, á la verdad, de un modo algo incoherente, y sacrificando muchísimas veces la forma á la idea, idea abstracta y pura, y tal que no cabe en el arte ; » Damit ist zum Teils das,

was ich als Sezierung bezeichnen möchte, angedeutet. Menéndez y Pelayo fährt im gleichen Satz fort : « y otras veces, por el contrario, anegando la idea en un mar de insula y baroca palabrería. » Damit kann nur das gemeint sein, was ich als Schraubung bezeichne. Nicht etwa aus Gefallen an der Antithetik nennt Menéndez y Pelayo beides nebeneinander, sondern mit dem richtigen Gefühl dafür, dass beides dem gleichen Trieb entspringt. Das wäre noch deutlicher zum Ausdruck gekommen, wenn er gleich zu Anfang das Adjektiv profunda als Benennung für eine Übertreibung gekennzeichnet hätte, wie er es hernach tut mit den Worten y tal, que no cabe en el arte.

Als Beispiel für die Sezierung bei Shakespeare die bohrenden Zweifel Macbeths :

This supernatural soliciting
Cannot be ill, cannot be good : if ill,
Why hath it given me earnest of success,
Commencing in a truth ? I am thane of Cawdor :
If good, why do I yield to that suggestion
Whose horrid image doth unfix my hair
And make my seated heart knock at my ribs,
Against the use of nature ?

(Mcb. I. 3. 130).

Etwas weniger tiefe Feststellungen, mehr nach Art echter Weiberlamentationen :

Alas, I am the mother of these moans !
Their woes are parcell'd, mine are general.
She for an Edward weeps, and so do I;
I for a Clarence weep, so doth not she :
These babes for Clarence weep, and so do I;
I for an Edward weep, so do not they :
Alas, you three, on me, threefold distress'd,
Pour all your tears ! I am your sorrow's nurse,
And I will pamper it with lamentations.

(R3. II. 2. 80).

Selbst kleine Kinder haben Übung in diesem kunstgerechten Sezieren.

If he were dead, you'ld weep for him: if you would not, it were good sign that I should quickly have a new father.

(Mcb. IV. 2. 61).

Ähnliche Stellen bei Calderón lassen sich in grossen Mengen finden. Als Beispiel führe ich an die Reflexion des Lelio, Nebenbuhler des Floro um die Gunst der Justina:

Pues ha de escogerme á mí
O á Floro; si á mí, me agrava
Mas el empeño en que estoy,
Pues es otro empeño que haya
Quien quiera á la que em quiere.
Si á Floro escoge, la saña
De que á otro quiera quien quiero,
es mayor: . .

(Mágico I. 401b.)

Ähnlich, wenn auch nicht so schön mit erstens und zweitens, weil nur eine Sache interpretiert wird, die Worte Clotaldos gegenüber Rosaura, der er das Leben rettete, nun aber klar macht, dass ihr Leben gar kein Leben sei, weil sie an einer Beleidigung trage:

No ha sido
Vida la que yo te he dado,
Porque un hombre bien nacido,
Si está agraviado, no vive;
Y supuesto que has venido
Á vengarte de un agravio,
Segun tú propio me has dicho,
No te he dado vida yo,
Porque tú no la has traido,
Que vida infame no es vida.

(Vida I. 7b).

Weitere Beispiele wären Hamlets berühmter Monolog (Hml. III. 1. 56), die Rede des Prince of Morocco bei der Kästchenwahl (Merch. II. 7. 13), Julias Meditation auf dem Balkon über die Nebensächlichkeit eines Namens (Rom. II. 2. 38). Im komischen Gewand die Rede Falstaffs über die Ehre (H4A. V. 1. 128) oder die Bemerkung des porter über den Trunk:

and drink, sir, is a great provoker of three things. (Nämlich nose-painting, sleep and urine).

(Mcb. II. 3. 27).

Von Calderón wäre noch zu erwähnen die Rede des Curcio über die Ehre in der Erzählung von seiner Frau (Devoción I. 102a) oder die Bemerkungen über Geben und Nehmen in Dialogform zwischen Clotaldo und Rosaura (Vida III. 20).[1]

ALLEGORIE

Eine besondere Form nimmt die Sezierung an, wenn sie zum Objekt die menschliche Seele wählt. Dann entsteht eine Art Psychologie, von der auch Deutschbein spricht : « die psyche des einzelnen menschen wurde gegenstand eifrigster forschung. Das studium des menschen, seiner gesten, seiner gebärden, seiner sprache, war eine lieblingstätigkeit des 16. jahrhunderts. Aber ebenso suchte man in die geheimnisse der inneren psychischen kräfte einzudringen, man suchte die beweggründe des handelns, den verlauf seelischer vorgänge möglichst genau zu analysieren. Diese tätigkeit nahm oft einen fast wissenschaftlichen charakter an; die renaissance erwarb sich so eine praktische psychologie, die namentlich in Macchiavellis werken und in Bacons essays eine literarische form fand; ja eine ganze reihe von schriftstellern wie Vives, Cardano, Telesio haben geradezu eine wissenschaft vom menschen, eine anthropologie geschaffen. Die genaue, wir können

(1) Mcb. I. 7. 12; II. 2. 11; Merch. I. 2. 94; III. 2. 237; Oth. I. 3. 53; R3. III. 2. 12; III. 7. 141; IV. 4. 369; Wint. I. 2. 222; II. 3. 52; IV. 2. 2; IV. 2. 12; IV. 4. 31; IV. 4. 151; IV. 4. 454; IV. 4. 543; V. 3. 23.

Cenobia II. 86a Y quedamos; III. 91a Luego en razones; III. 92b Dos plantas hay; Devoción I. 103b ¿ pues cómo quieres *Que viva*; Encanto II. 291a Temeroso vengo; II. 291a Que una cosa; II. 292b ¡ O si este amor; Médico I. 354b Pues consultando; II. 368b Y porque no lo entienda; III. 371b Pero con todo quiero; Pintor I. 66b Oye ! — Él se va; III. 81a Llegar, Álvaro, á tus brazos; Príncipe II. 270a Morir es perder; II. 274b Qué me aconsejas ?

fast sagen exakte, menschenbeobachtung ist natürlich auch für das drama von unschätzbarem wert gewesen. » (7 Deutschbein p. 11.) Dasselbe sagt Menéndez y Pelayo für Calderón : « Este amor desordenado á lo intelectual y abstracto, esta afición á dar cuerpo á los conceptos más sútiles de la mente, dependía del influjo predominante de la filosofía escolástica en el siglo XVI. » (29 Menéndez y Pelayo p. 138.)

All ihr Handeln und all ihr Tun zergliedern die Personen im barocken Drama, bis sie auf gewisse Komplexe stossen, die sie nicht weiter zergliedern wollen oder können, die für sie die Atome des Seelenlebens werden. Liebe, Hass, Neid, Eifersucht sind einige dieser ungeteilten Komplexe, jeder derselben geeignet, eine allegorische Figur darzustellen. Daher wähle ich für diese Sonderform der Sezierung das Wort Allegorie. Ich gebrauche es also ein wenig abweichend von der gewöhnlichen Verwendung, obwohl ich weiss, dass es bedenklich ist, einem bekannten Begriff einen besonderen Sinn zu geben. Oft würde ein Systematiker für meine Beispiele einfach das Wort Personifikation gebrauchen; aus den vorangegangenen Betrachtungen erhellt aber, dass damit nicht genug gesagt wäre. Ich verstehe hier unter Allegorien gewisse, durch Sezierung gewonnene, personifizierte Komplexe der menschlichen Psyche. Wie ein Gewebe, ein Netz, stellen die handelnden Personen diese aus sich heraus und überziehen sich damit, dass man manchmal vor lauter abstrakter Allegorie die Person, die doch den Schauplatz für alles liefert mit der Einheit des Bewusstseins, aus den Augen, und, wenn ein Monolog ein gewisses Mass von Versen übersteigt, aus dem Sinn verliert. Die Personen sagen selten i c h; immer ist es irgend eine Eigenschaft von ihnen, die sich an eine andere eigene Eigenschaft oder an die eines andern wendet. Der Lebendigkeit kann das natürlich nur schaden, und darum sagt Schack von der Sprache Calderóns : « Sie hat nicht jene Frische, jenes unmittelbar aus der Seele Aufsprudelnde und zur Seele Dringende, wie die Sprache

Lope's und Tirso's, oder eine solche schlagartige Wirkung bricht sich doch nur selten durch die vorherrschende Reflexion Bahn, welche beständig der Phantasie und dem Gefühl zur Seite steht und deren Ausströmungen controllirt. » (30 Schack Bd. 3 p. 80.) Das gilt gleichermassen für Shakespeare.

But what need I thus
My well known body to anatomize
Among my household ?

(H4B Induction 20).

So unterbricht das Gerücht eine analytische Betrachtung seiner selbst. Dasselbe könnte manche andere Person sich fragen.

Die Allegorie deutet sich zunächst in einfachen Konstatierungen an. Macbeth sagt, als er den Dolch in der Luft sieht :

Mine *eyes* are made the fools o' the *other senses*.

(Mcb. II. 1. 44).

Tybalt, vom alten Capulet zur Ruhe gemahnt, sagt :

Patience perforce with wilful *choler* meeting
Makes my flesh tremble in their different greeting.

(Rom. I. 5. 91).

Ferdinand erzählt Miranda, dass er noch keine so vollkommene Frau gefunden hätte :

but some *defect* in her
Did quarrel with the noblest *grace* she owed.

(Tp. III. 1. 44).

Bei Calderón findet man häufig, dass ein Komplex der Seele mit einem anderen einer anderen Person irgendwie in Beziehungen tritt.

Muley, aunque mi *deseo*
Licencia de amar te dió,
De ofender é injuriar, no.

(Príncipe I. 263a).

oder

Hoy obligarte deseo,
Julia, porque agradecida

Des á mi *amor* nueva vida,
Nueva gloria á mi *deseo*.

(Devoción I. 101a).

Als Curcio seinen Sohn Eusebio sterbend findet :

Y aqui igualo
El *dolor* con el *contento*,
Con el *gusto* el *sentimiento*,
Efectos de un hado impío
Y agradable.

(Devoción III. 115a).

Allmächlich werden die Komplexe vollkommen selbständig so dass die Person sich auf die Seite des einen oder des andern stellen kann.

Though with their high wrongs I am struck to the quick,
Yet with my nobler *reason* gainst my *fury*
Do I take part :

(Tp. V. 1. 25).

Und schliesslich Othello, das Bild des dämonischen Menschen :

Now, by heaven,
My *blood* begins my safer *guides* to rule;
And *passion*, having my best *judgment* collied,
Assays to lead the way.

(Oth. II. 3. 204).

Das ist allem Realismus himmelfern; die Synthese zwischen dem Auflodern der Leidenschaft und dieser kühlen Selbstbeobachtung vermag nur ein barocker Mensch zu finden.

Calderón lässt seine Personen Bürgerkriege in ihrem Innern beobachten.

Cuando, confusa entre mí,
Cobardes mis pensamientos
Traen una guerra civil,
Y ha de morir mi deseo
Ó mi amor ha de morir;

(Puente I. 119b).

Es ist dann weiter kein seltenes Bild, dass die Personen mit ihren Komplexen oder diese untereinander Waffenstillstand schliessen.

Si con el sueño firmar
Puedo treguas, si no paces.

(Pintor III. 86a).

oder

Si acaso permite el mal,
Cuartana de tu belleza,
Dar treguas á tu tristeza.

(Príncipe I. 261a).[1]

Die übermässige Personifizierung oder Allegorisierung der Seelenkomplexe greift natürlich weiterhin über auf Abstracta überhaupt.

See what a ready tongue suspicion hath.

(H4B I. 1. 84).

Dieser Vers hat noch etwas von den oben besprochenen an sich, insofern als der Verdacht noch einen Seelenkomplex einer einzelnen Person darstellen kann. Das geht mehr und mehr verloren,

Virtue itself of vice must pardon beg,
Yea, curb and woo for leave to do him good.

(Hml. III. 4. 154).

bis sich nur noch irgendwelche Abstrakta gegenüberstehen.

Sweet earl, divorce not wisdom from your honour.

(H4B I. 1. 162).

So ballen sich dem Handelnden gleich die Inhalte eines Ge-

---

(1) Hml. III. 1. 106; III. 3. 38; Lear II. 1. 95; Mcb. I. 3. 92; IV. 3. 28; Merch. I. 1. 16; III. 2. 108; Mids. III. 2. 445; Oth. II. 3. 297; Tp. I. 2. 26; I. 2. 93; II. 1. 8; III. 1. 81; III. 3. 7; V. 1. 140; Wint. II. 3. 162; IV. 4. 474.
Devoción I. 102a Tan desabrido; Duende I. 188a ¿ Cómo puede; Encanto I. 283b Que no sola; I. 287b Verás trocado; II. 292b Aunque acciones; II. 297a Aunque en tantos; III. 303a Ó véngate hoy; III. 305a tiempo es ya *Que*; Médico I. 356a Cuando los cielos *Tanto*; I. 358a Luego el deseo; II. 361b No duden *Mis sentidos*; Pintor I. 62a Y si, para; I. 66b Mi fantasia; Príncipe I. 260b Si yo supiera, *Ay*; I. 262a si bien entonces *No pudo*; I. 263a Que aunque pierdan; II. 272a ¡ Que tales, señora; Puente I. 118a Deciros mi dolor; II. 126a Y asi mi valor; Vida II. 13a ¿ Qué he de hacer; II. 14a En el poco; II. 14b ¿ Cómo he de.

spräches zusammen zu abstrakten Begriffen, und die kurze Zeit, die zum Antworten bleibt, reicht ihm, diese Abstrakta wiederum zu beseelen und handelnd aufreten zu lassen in einer die Situation erfassenden Metapher.

Ähnlich verdichten sich bei Calderón die Aktionsvorstellungen zu Dingen.

Acabe el valor
Lo que empezó la cautela.

(Duende I. 188a).

Oder Muley sagt statt . Weil ich abwesend war, stirbt jetzt meine Hoffnung :

Mi ausencia
Sepulcro de mi esperanza.

(Príncipe I. 263b).

Und Cenobia warnt Aureliano in ihrer langen Rede u. a. mit den Worten :

el gusto vive
Á espaldas de la tristeza.

(Cenobia III. 90b) [1].

ANTITHESEN

Ich knüpfe wieder an das gelegentlich der Definition der Sezierung Gesagte an. Der Sezierungstrieb begnügt sich oft nicht damit, die einzelnen Teile konstatierend aufzuzählen; er misst sie aneinander und wägt sie gegeneinander ab.

Äusserliche Mermale dieser messenden Sezierung sind Vergleichspartikel,

(1) Caes. II. 2. 44; IV. 3. 15; V. 3. 67; H4B. I. 1. 9; Hml. I. 3. 127; Mcb. I. 2. 29; IV. 3. 32; Mids. I. 1. 14; Rom. V. 3. 221; Tp. IV. 1. 19; Wint. III. 2. 28; IV. 4. 587.

Cenobia II. 83b Ahora es tiempo; Devoción II. 107a Muerte de amor; Médico I. 354b Presto de tantos favores II. 361a que parece *Que ya*; II. 364a ¡ Ay, honor; II. 366a Á peligro estais; Príncipe III. 275b Alfonso; Puente I. 117b Perdone aqui; Vida II. 146 Que eran cobardes.

So well thy words become thee *as* thy wounds;
They smack of honour both.
(Mcb. I. 2. 43).

oder Komparative

They wound my thoughts *worse* than thy sword my flesh
(H4A V. 4. 80).

Besonders beliebt und häufig zu finden bei Shakespeare ist eine Nebeneinanderstellung zweier Dinge mit more than.

but I do find *more* pain in banishment
Than death can yield me here by my abode.
(R3. I. 3. 168).

no fault could you make,
Which you have not redeem'd; indeed, paid down
More penitence *than* done trespass :
(Wint. V. 1. 2).

thou hast got *more*
hair on thy chin *than* Dobbin my fill-horse has on his tail,
(Merch. II. 2. 99).

Hamlets erstes Wort im Drama ist eine Sezierung dieser Art, glechzeitig mit einem Wortspiel verknüpft, das Schlegel im Deutschen etwas unglücklich wiedergegeben hat.

A little *more than* kin, and *less than* kind.
(Hml. I. 2 65).

Aus Calderón zwei Beispiele für diese letzte Art mit der Partikel mas :

¿ Quién
Creerá, que, cuando *mas* busca
Ocasion de hablar la voz,
Es cuando queda *mas* muda ?
(Pintor I. 69b).

Por *mas* que te he seguido,
Corto el aliento de ese bruto ha sido.
(Encanto II. 296a).

Eine konsequente Durchführung des Messens und Abwägens muss die durch die Sezierung freigelegten äussersten Spitzen einer vorliegenden Situation einander kontrastieren und zur

Antithese führen. Das Barock sucht die Antithese; es will die sprachliche Wiedergabe eines Gemeinten von der geraden Linie abziehen in die extremsten Pendelpunkte. Das gleichzeitige Nennen dieser Punkte macht die Spanne fühlbar und verleiht dem Gesagten Dimensionen, die das Gemeinte nicht hat. Besonders an Akt- oder Scenenschlüssen rafft der Dichter gern noch einmal mit einer gewaltigen Geste alles Gesagte antithetisch zusammen.

An und für sich erinnert die Anthithese etwas an das Dos-à-dos-Motiv der architektonischen Ornamentik, aber in ihrem Aufgebauschtsein mangelt den barocken Antithesen die tändelnde Zierlichkeit dieses besonders im Rokoko beliebten Motives.

Äusserlich kann die Antithese verschiedene Formen annehmen.

Sie kann liegen in Wörtern, die Gegensätze bezeichnen. Richard spricht von seiner Absicht :

> And seem a *saint* when most I play the *devil*.
>
> (R3 I. 3. 338).

Der Prince of Morocco geht mit Portia zu Tisch mit den Worten :

> Good fortune then !
> To make me *blest* or *cursed'st* among men.
>
> (Merch. II. 1. 45).

Circe sagt :

> El Griego Ulíses es quien
> Darme *vida* y *muerte* espera.
>
> (Encanto II. 292b).

Und etwas freigebiger klagt Muley :

> Él *dichoso*, yo *infelice*,
> Él *asistiendo*, yo *ausente*,
> Yo *cautivo*, y *libre* él.
>
> (Príncipe I. 266a). [1]

(1) Caes. I. 2. 88; II. 2. 124; II. 4. 32; Hml. II. 1. 66; IV. 5. 174; Mcb. I. 2. 67; IV. 2. 12; IV. 2. 27; V. 8. 21; Merch. I. 1. 81; I. 2. 140; II. 7. 69; II. 9.

Die Antithetik kann bei gleichen Substantiven in gegensätzlichen Adjektiven liegen. Als Beispiel jener berühmte Hamletsatz :

With an auspicious and a dropping eye.
(Hml. I. 2. 11).

Oder dasselbe zur Groteske gesteigert, wenn man das Ernstgemeinte wörtlich nimmt :

She had one eye declined for the loss of her husband, another elevated that the oracle was fulfilled.
(Wint. V. 2. 71).

Meistens tritt in sochen Fällen aber die Antithetik der Substantiva hinzu, und dann überschneiden sich beide im Chiasmus.

To do a great right, do a little wrong.
(Merch. IV. 1. 216).

Bei Calderón ist diese Form besonders häufig.

¿ Quién vió triste la alegría ?
¿ Quién vió alegre la tristeza ?
(Médico I. 356a).

Oder

Ellos me den breve muerte,
Y ella me dé eterna vida.
(Devoción III. 114b).[1]

80; III. 2. 63; IV. 1. 62; Mids. I. 1. 135; I. 1. 137; I. 1. 198; I. 1. 206; II. 2. 88; Oth. II. 1. 130; R3. I. 2. 153; Rom. I. 1. 181; Tp. III. 1. 77; Wint. II. 1. 38; III. 3. 109; IV. 4. 497; V. I. 210.

Devoción II. 108b Cuanto es mayor; III. 115a ¡ Que llore muerto *A*; Duende II. 197b Enséñame; Encanto I. 285a Siendo noche; II. 294b Que vengo; III. 303a Y asi á tu; III. 305a Nada tengo; III. 305b Pues si preso; Médico I. 354b ¡ Viva callando; I. 355a Porque nos diesen; I. 355b ¿ Pues soy para; III. 372b No muera; III. 374b No quiero hacerte; Príncipe I. 265b Junto á mi; II. 269a Una cristiana galera; II. 274a ¿ Y será justo; III. 278a Pues fue cuna; Puente I. 122b Que yo os sacaré; II. 131b Y él que se; Vida I. 2a ¿ Y teniendo (viermal); I. 6b Porque él delitos; II. 12a Porque quizá estás.

(1) Caes. II. 1. 327; III. 2. 24; H4B. I. 1. 137; Mcb. I. 1. 11; Merch. IV. 1. 278; Mids. II. 1. 190; II. 1. 265; III. 2. 90; Oth. III. 3. 172; R3. I. 3. 72.

Oft tritt die Antithetik in der Form weniger hervor, sondern wird erst durch die Situation gegeben. So die Worte Clotaldos, der in dem Dilemma ist, einerseits seinen vermeintlichen Sohn retten zu können, andrerseits ein Gebot des Königs befolgen zu müssen :

De una parte el amor propio,
Y la lealtad de otra parte
Me rinden.

(Vida I. 4a).

Bei Shakespeare die Worte der Lady Macbeth über ihren Gatten :

what thou wouldst highly
That wouldst thou holily; wouldst not play false
And yet wouldst wrongly win :

(Mcb. I. 5. 21).

Hier ist eine Antithetik kaum noch zu erkennen; sie liegt in den gegensätzlichen Worten not play false — wrongly win [1].

Ein Vergleich der Shakespeareschen und Calderónschen Antithesen mit denen Lylys zeigt, dass den ersten nicht jene Behaglichkeit der letzten innewohnt. Sie bringen nicht den ganzen Bau ins Schaukeln, weil sie viel straffer sind. Sie fahren eher wie die Zickzacklinien des Blitzes durch die Zeilen. Vielleicht ist dieser Unterschied in der Natur der Dramatik begründet, in die Shakespeare und Calderón mehr Einsicht hatten, wie ihre noch heute lebendigen Werke bezeugen, als Lyly, in dessen vergessenen Prosadramen die Art der Antithetik der im Euphuesroman nur allzusehr gleicht.

Cenobia I. 77b Pues bajo para; Devoción I. 103a Él muerto al; Duende II. 206a Que ni soy; Encanto II. 297a Era monstruo; Pintor II. 78b Que siempre; Príncipe I. 265a No era justo; Puente I. 123b Ó ya victorioso; Vida I. 3a Pues dar vida.

(1) Caes. I. 2. 326; III. 1. 59; IV. 2. 38; IV. 3. 136; Lear I. 1. 183; Merch. III. 2. 200; Mids. I. 1. 56; Rom. V. 1. 83; Wint. V. 1. 110.

Encanto II. 291b Pues siendo asi; III. 301a Ulíses schwankt zwischen guerra und amor; Príncipe II. 271a Rigos tengo; II. 274a Y entre mi amigo; Puente I. 121b Quiso que naciesen; Vida II. 15a Y aunque como.

ABSTRAKTION

Der Schraubung und Sezierung gesellt sich eine dritte Sonderrichtung des qualitativen Triebes hinzu : die Abstraktion. Die Personen des barocken Dramas deuten oft bei der Erörterung eines Individuellen den allgemeinen Bezug an. Sie klassifizieren alle Erscheinungsformen des Seins nach genus und species und erheben somit das Einmalige, Zufällige zum Allgemeingültigen. « De ahí que toda clase de acciones aparezcan como rodeadas de una aureola ideal y heróica, que, por decirlo así, las saca de los límites de la realidad, y las sublima sobre las miserias y escorias de la vida presente. » (29 Menéndez y Pelayo p. 340.) Die Wahl des Terminus Abstraktion für diese Äusserung barocken Stilempfindens rechtfertigt sich selber.

Die Abstraktion kann eine Skala von verschiedenen Stärkegraden durchlaufen vom einfachen, nebenbeibemerkten Ausspruch über die ausführliche Anmerkung bis zur selbständigen Abhandlung.

Die einfache Anmerkung, die ganz nebenbei abfällt, ist die erste Stufe der Abstraktion.

That memory, the warder of the brain.
(Mcb. I. 7. 65).

As you were past all shame, —
Those of your fact are so, — so past all truth.
(Wint. III. 2. 82).

Bei Calderón dasselbe mitten in einer aufgeregten Rede, ein rascher, auf die Allgemeingültigkeit des Gesagten geworfener Blick :

Que esto en los hombres es fácil.
(Encanto III. 301b).

Ein rein äusserliches Merkmal sind oft Einleitungen wie : Niemals...; Niemand...; Gibt es...? etc.

Never did mockers waste more idle breath.
(Mids. III. 2. 168).

and says, such baseness
Had *never* like executor.
(Temp. III. 1. 12).

And therefore lost that title of respect
Which the proud soul *ne'er* pays but to the proud.
(H4A I. 3. 8).

Bei Calderón :

Ninguno tan atrevido,
Si no tan desesperado,
Viene á tomar por sagrado
La casa del ofendido.
(Devoción I. 100b).

Ninguno es cortes con zelos.
(Príncipe I. 263a).

Zur cortesía reicht die Zeit nicht, wohl aber zu dieser Bemerkung.

¿ *Habrá* persona en el mundo,
etc. etc.
(Vida II. 14b).

Schliesslich fassen die Handelnden sich selbst allgemein und sagen garnicht mehr i c h, so z. B. die Hermia :

O that a lady, of one man refused,
Should of another therefore be abused.
(Mids. II. 2. 133).

Lady ist sie selber, one man ist Demetrius und another derselbe Lysander, mit dem sie spricht. Noch übertriebener ist die mit einem Wortspiel (escoger = wählen, Los ziehen) verbundene Stelle bei Calderón, wo Florípes nicht das Los ihres Geliebten ziehen will :

Que hay caso en que amor ordene
Que, por haberle escogido,
He de dejar de escogerle.
(Puente III. 136b).

Ein Fall, der aller Wahrscheinlichkeit nach nur einmal vorkommt, wird in seiner Eigenschaft als Gesetz betrachtet. Diese

Übertreibung verrät, dass ein besonderer Hang den Dichter zu dieser Ausdruckweise zieht.

Wird der Bezug zum Allgemeinen weiter ausgesponnen, so erweitert sich die Abstraktion zur wissenschaftlichen Anmerkung. Bassanio philosophiert bei der Kästchenwahl :

So may the outward shows be least themselves :
The world is still deceived with ornament.
In law, what plea so tainted and corrupt,
But, being season'd with a gracious voice,
Obscures the show of evil ? In religion,
What damned error but some sober brow
Will bless it and approve it with a text,
Hiding the grossness with fair ornament.
There is no vice so simple but assumes
Some mark of virtue on his outward parts,
etc. noch 20 Verse weiter.

(Merch. III. 2. 73).

Don Gutiere spricht über Liebe und Ehre in allgemeinster Form :

Fue bastante esta aprehension
Á no casarme; porque
Si amor y honor son pasiones
Del ánimo, á mi entender,
Quien hizo al amor ofensa,
Se le hace al honor en él;
Porque el agravio del gusto
Al alma toca tambien.

(Médico I. 360a).

Nur noch eine lose Verbindung mit der eigentlichen Handlung hat die letzte Stufe der Abstraktion : die selbständige Abhandlung. Um ein Beispiel aus Calderón anzuführen : jene Rede des Clotaldo über die Gifte :

Y es cierto, que de secretos
Naturales está llena
La medicina, y no hay
Animal, planta, ni piedra,
Determinada ; y si llega

Á examinar mil venenos
La humana malicia nuestra,
Que den la muerte ¿ qué mucho
Que, templada su violencia
Pues hay venenos que maten,
Haya venenos que aduerman?

(Vida II. 8b).

Ähnlich der Monolog Juans über die Ehre. (Pintor III. 83a). Bei Shakespeare ist kein besseres Beispiel zu nennen als die gedankenschweren Monologe Hamlets.

So, oft it chances in particular men,
That for some vicious mode of nature in them
As, in their birth — wherein they are not guilty,
Since nature cannot choose his origin —
By the o'ergrowth of some complexion,
Oft breaking down the pales and forts of reason,
Or by some habit that too much o'er-leavens
The form of plausive manners, that these men,
Carrying, I say, the stamp of one defect,
Being nature's livery, or fortune's star, —
Their virtue else — be they as pure as grace,
As infinite as man may undergo —
Shall in the general censure take corruption
From that particular fault : the dram of + eale
Doth all the noble substance + of a doubt
To his own scandal.

(Hml. I. 4. 23).

Oder

we fat all creatures else to fat us, and we fat ourselves for maggots : your fat king and your lean begger is but variable service, two dishes, but to one table : that's the end.

(Hml. IV. 3. 23).

Über diese und ähnliche Stellen hat der realistische Kritiker Moratín das von seinem Standpunkt aus richtige Urteil gefällt: « Es ist nicht schwer, mit Hamlet einzusehen, dass wir die Tiere mästen, um uns von ihnen zu nähren, und dass sich später die Würmer wieder von uns mästen, indem sie uns aufzehren; ebensowenig ist's zu verwundern, dass ein Mann einen Fisch isst, welcher den Wurm verzehrt, der sich am Leichnam

eines Königs gemästet : Alles das ist möglich, wahrscheinlich; Das Übel liegt nur darin, dass es nicht hierher gehört, dass es weitläufig und albern ist und dass ein Prinz von Dänemark sich ausdrückt wie ein Maultiertreiber von Sacedon. » (42 Biller p. 316). [1]

Tolle Formen nimmt die Abstraktion an, wenn sie in Gefühlsausbrüchen in Parenthesen eingestreut erscheint :

Vió brillar los adornos de un pecho,
(No es la primer traicion, que nos han hecho)
Y escuchó de las ropas el ruido,
(No es la primera, que nos han vendido).
(Duende III. 210b).

Diesem Beispiel stellt sich ein anderes aus Shakespeare würdig an die Seite :

Ha'not you seen, Camillo, —
But that's past doubt, you have, or your eye-glass
Is thicker than a cuckold's horn, — or heard, —
For to a vision so apparent rumour
Cannot be mute, — or thought, — for cogitation

---

(1) Da meine Unterscheidungen sich nur auf Intensitätsgrade beziehen und also in Zweifelsfällen nur Willkür über die Zuordnung des einzelnen Beispiels entscheiden kann, gebe ich weitere Belege für Abstraktion ungesondert.

Caes. I. 3. 96; II. 1. 77; II. 2. 28; H4A. III. 1. 27; V. 2. 88; V. 4. 81; Hml. I. 5. 129; II. 2. 212; III. 2. 73; III. 3. 11; Lear II. 2. 79; IV. 2. 32; Mcb. I. 3. 123; I. 4. 11; IV. 1. 145; IV. 2. 74; Merch. I. 2. 13; IV. 1. 184; IV. 1. 267; V. 1. 107; Mids. I. 1. 74; I. 1. 233; V. 1. 4; Oth. I. 1. 44; I. 3. 225; I. 3. 322; R3. I. 4. 76; Tp. III. 1. 1; Wint. I. 2. 138; I. 2. 249; III. 2. 52.

Cenobia I. 75a Porque es en; I. 78b En un peligro; II. 89a El que constante; Devoción II. 107a No quiero mas; III. 111b Porque en venganzas; Duende I. 187b dejo otras deudas *De menores*; Encanto I. 283b Mintió el deseo; II. 290a Yo sé, que quien; III. 304a Pesado letargo; Médico II. 368a ¿Habrá en el mundo; III. 369a Que dicen que amor; III. 371a Mas no es bien; Pintor I. 65b Muy pocas mugeres; II. 75b No será esta; III. 83a Juans Monolog über die Ehre; Príncipe II. 272a No fue sueño; III. 278a Bien sé al fin; Puente I. 119a Que aunque el ver; I. 124b Hasta zelos; II. 129b Que tal vez; Vida I. 1a Que tanto gusto; III. 21b Astolfo (ay de mí).

Resides not in that man that does not think, —
My wife is slippery?
(Wint. I. 2. 267).

Naturgemäss ist das eine unmögliche Art zu sprechen und nur die Umgebung des einheitlich barocken Stilgebildes lässt uns das Groteske dieser Äusserungen übersehen.

SENTENZ

Ein kurzer Schritt führt von der Abstraktion zur Sentenz, von der allgemeinen Betrachtung zu einer knappen Formulierung derselben.

Material von unübersehbarer Fülle bietet sich dar. Ich gebe im Folgenden aus einer Reihe von Dramen nur jeweils eine Probe, die meistens irgend eine Beziehung zur Idee des ganzen Stückes aufweist. Damit ist dann gleichzeitig ein handgreiflicher Beleg gegeben für die Behauptung Helene Richters dass die Dramen Shakespeares von einer Idee beherrscht sind. Denn nur daraus, dass dem Dichter fortwährend diese Idee vorschwebte, ist es zu erklären, dass sich in den meisten Stücken Sentenzen finden lassen, welche die jeweilige Idee knapp formulieren.

For stony limits cannot hold love out,
And what love can do that dares love attempt;
(Rom. II. 2. 67).

Conscience is but a word that cowards use,
Devised at first to keep the strong in awe.
(R3 V. 3. 309).

The abuse of greatness is when it disjoins
Remoıse from power;
(Caes. II. 1. 18).

What's gone and what's past help
Should be past grief.
(Wint. III. 2. 219).

There are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.
(Hml. 1. 5. 166).

He is well payed that is well satisfied.

(Merch. IV. 1. 415).

King Lear spricht im Lager folgende Worte, die Edgar als « reason in madness » bezeichnet :

When we are born, we cry that we are come
To this great stage of fools;

(Lear IV. 6. 186).

Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more; it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing.

(Mcb. V. 5. 24).

Mit der für ihn charakteristischen Komik sagt Falstaff :

The better part of valour is discretion;

(H4A V. 4. 121).

Über Caliban : sagt Trinculo

there (scil. in England) would this monster make a man;
any strange beast there makes a man :

(Tp. II. 2. 32).

Es ist das eine Art der Kritik, die Shaw besonders pflegt, der in dieser einen Beziehung allerdings « grösser als Shakespeare » ist.

Bei Calderón enthält kein Stück eine bessere Formulierung seiner eigenen Idee als Vida :

Qué es la vida ? Un frenesí :
Qué es la vida ? Una ilusion,
Una sombra, una ficcion,
Y el mayor bien es pequeño;
Que toda la vida es sueño,
Y los sueños sueño son.

(Vida II. 17a).

Aus anderen Stücken seien angeführt :

Pruebas de amor son peligrosas pruebas;

(Médico III. 371b).

Huyamos de aqui; que hoy
Es huir accion ilustre,
Pues los encantos de amor
Los vence aquel que los huye.

(Encanto III. 305a).

Que á la desdicha mas fuerte
Sabe vencer la prudencia.

(Príncipe II. 268a).

Que siempre está la fortuna
De parte del atrevido.

(Devoción III. 112b) [1].

Bislang habe ich vermieden, vom Ineinanderwirken der verschiedenen Äusserungen der Barocktriebe zu sprechen. Bei der Sentenz aber sei erwähnt, dass sie oft antithetische Form zeigt. Denn die antithetische Form, der bei Shakespeare ausserdem oft noch das verschmitzte Lächeln des Paradoxons eignet und bei Calderón jene Geste eines Zauberkünstlers, der die ihm gebührende Bewunderung von seinem Publikum erheischt, steift der Sentenz das Rückgrat.

Um auch dafür einige Beispiele anzuführen :

they are as sick that surfeit with too much as they that starve with nothing.

(Merch. I. 2. 6).

She's not well married that lives married long;
But she's best married that dies married young.

(Rom. IV. 5. 77).

(1) Caes. I. 2. 139; II. 3. 32; III. 1. 171; IV. 3. 86; IV. 3. 203; Gent. III. 1. 243; H4A. I. 2. 99; Hml. I. 2. 146; I. 3. 36; I. 3. 53; III. 1. 100; IV. 5. 19; Lear II. 4. 269; III. 6. 111; V. 2. 9; Mcb. I. 3. 137; I. 7. 82; II. 3. 142; III. 2. 6; III. 2. 11; IV. 3. 209; V. 1. 79; Merch. 1. 3. 100; II. 6. 36; III. 4. 11; IV. 1. 47; IV. 1. 115; Mids. II. 2. 117; III. 2. 123; V. 1. 82; Oth. I. 3. 202; II. 3. 376; R3. I. 3. 285; I. 3. 352; I. 4. 274; Rom. I. 3. 91; Tp. II. 1. 230; II. 2. 43; IV. 1. 52; V. 1. 27; Wint. I. 2. 92; I. 2. 432; II. 2. 41; IV. 4. 564.

Cenobia II. 86b No puede *Nadie*; II. 87b Porque nunca; Devoción I. 98a Que no sabe; I. 98a Mal haya; I. 98b Que es delito; I. 103a Que al fin; II. 108a Que en la muger; II. 109b Tales somos; III. 113b Que quita; Duende I. 189a Que dos; III. 206b Que tristezas; Encanto I. 285b Que no es; II. 290a Á una alma; II. 293a De un triste; III. 298b que tal vez *En*; III. 302a Que agravios; III. 305b Que nunca; Médico I. 356b Que ninguno; I. 358b Que es bien *Guardar*; II. 365b Porque adula; III. 376b que el honor *Con*; Pintor I. 67b que quien no tiene *Amor*; I. 69b Que lo peor *No*; III. 85b Que no acobardan; Príncipe I. 261b Que en un; I. 262a Porque la distancia; I. 262a Que tambien saber; I. 265a Comunicado; II. 273a que hacer bien *Es*; III. 280a Que rigor; Puente I. 119b El que quisiere; I. 123b Que en osar; Vida II. 12a Pues aunque el dar; II. 14a Que no son buenos; II. 14b porque ninguno *Imperio*; III. 19a Quien piensa; III. 20a Cuanto es noble; III. 23b Que quien mas.

que solo
Consigue muchos trofeos
Quien ha pretendido pocos.

(Cenobia I. 75b).

ZUSAMMENFASSUNG

Ich fasse noch einmal kurz die Resultate der Untersuchung zusammen.

Eine Analyse des Euphuismus und Gongorismus hat ergeben, dass in allem Barockstil zwei Grundtriebe wirksam sind : ein quantitativer und ein qualitativer.

Bei Shakespeare und Calderón zeigte sich der quantitative Trieb im Gebrauch von Parallelen, die von Stufe zu Stufe das Merkmal der Parallelität allmählich verloren, bis sie nur noch eine bombastische Fülle darstellten. Als Substanz dieser Fülle ergab sich Mythologie, Metapher und Hyperbel.

Die erste Äusserung des qualitativen Triebes war die Schraubung, die das Gemeinte verkleidete, und die in ihrer Übersteigerung zur Spielerei wurde. Eine zweite Äusserung des qualitativen Triebes war die Sezierung, welche Kompliziertheit erzeugte durch Zerlegung des Gemeinten, und die einerseits zur barocken Psychologie (Allegorie), andrerseits zur Antithese führte. Die letzte Form des qualitativen Triebes war die Abstraktion, die Betrachtung des Einmaligen unter dem Gesichtspunkt des Allgemeinen, die zur Sentenz führte.

Zu den Beispielen ist zu bemerken, dass sie nicht vereinzelt in den Werken der beiden Dichter stehen und dass nicht etwa auf Zufallsfunde oder mühsam zusammengesuchte Einzelbelege ein künstliches System aufgebaut ist.

Sie sind vielmehr typisch, jedes von ihnen steht für viele andere. Der Nachweis dieser Behauptung lässt sich nicht exact zahlenmässig erbringen, wie etwa Root, Lindner, Voigt, Hübner und andere Zahlenstatistiken für das jeweils von ihnen bearbeitete Gebiet aufgestellt haben. Denn hier handelt es sich

nicht um klarumrissene Tropen, wie es Personifikation und Metapher sind, oder um Figuren, wie die Antithese. Meine Kategorien sind, wenn auch eindeutig formuliert, doch in praxı vage und nur schwer zu fassen; sie wirken in den zu untersuchenden Texten ineinander und durcheinander. Aber trotzdem, oder gerade aus diesem Grunde, sagen sie mehr und Wesentlicheres aus über diese Teste, weil sie zuvor an ihnen selber abgelesen, also ihnen adäquat sind, und nicht aus der Ferne irgend einer gleichgültigen Ästhetik an sie herangetragen.

Damit ist gleichzeitig gesagt, was schon aus dem Gang der Untersuchung hervorgegangen sein wird, dass nämlich diese Arbeit kein Metaphern-, Sentenzen- oder Antithesen-Lexikon für die Werke von Shakespeare und Calderón sein will. Es sollte nur gezeigt werden, wie sich barocke Stileigentümlichkeiten in Reinkultur ausnehmen und im Zusammenhang betrachten lassen, vor allem, wo ihrer aller Wurzel zu suchen und zu finden ist.

Die Reichweite der Untersuchung wurde bereits in der Einleitung umgrenzt. Ich habe mich nur mit der Ornamentik befasst, mit der Behandlung der einzelnen Wandflächen, ohne jemals Bezug zu nehmen auf den Grundriss der Werke.

Noch nach einer anderen Seite hat die Arbeit eine notwendige Grenze : Ein Vergleich erstreckt sich immer auf zweierlei, auf die Gleichheit und auf den Unterschied. Ich habe, wie es der genannte Zweck erforderte, mich auf den Vergleich der Gleichheit beschränkt. Der Vergleich der Ungleichheit ist oft ausgeführt worden; es bleibt nur noch ein wichtiger Umstand nachzutragen.

Calderón gibt seinem zeitlich bestimmten Hang nach mit Virtuosität, aber schematisch; seine Personen sprechen alle die gleiche Sprache. Shakespeare aber wird der zeitlich bestimmte Hang zur Kunst. Er gebraucht Hyperbeln, aber er charakterisiert mit ihnen den Höfling; er gebraucht Abstraktionen, aber sie liegen beispielsweise im Munde eines Mönches

Lorenzo oder eines Jago, der unter dem Deckmantel des Allgemeinen etwas Bestimmtes andeuten will; er gebraucht Sentenzen, aber sie werden gesprochen vom Vater Polonius zu seinem Sohn Laertes, der in die Fremde zieht. Diese Tatsache, dass Shakespeare es verstanden hat, innerbalb der Proportionen des barocken Dramas eine relative Kongruenz zwischen Form und Inhalt zu finden, hat ihm den Ruf eingetragen, er sei Realist. Wenn das oben Gesagte genügt, einen Künstler Realisten zu nennen, dann möchte ich den wirklich grossen Künstler sehen, der nicht Realist wäre.

Denn dann wäre auch Calderón Realist an manchen Stellen — wenngleich etwas weniger häufig als Shakespeare — wenn er z. B. im Pintor im ewigen Fabelerzählen Juanetes seine eigene Neigung zur Charakterisierung des gracioso benutzt, sicher ein Grund mit, weswegen man vielfach den Pintor als das beste Stück Calderóns ansieht.

Nein. Sie sind beide keine Realisten sondern Barockkünstler, die nur mit verschieden grossem Geschick ihrer Neigung gebieten.

Wilhelm Michels.

DAS LITERARISCHE BILD
DER PRECIOSA DES CERVANTES

INHALTSVERZEICHNIS

LISTE DER BENUTZTEN PRECIOSA-WERKE UND AUSGABEN

1. Cervantes, La Gitanilla, hrgb. von Dr. A. Günther in Freytags Sammlung fremdsprachiger Schriftwerke, Spanisch, Bd. 1.
2. Antonio de Solís, La Gitanilla de Madrid, in « Comedias de A. de Solís », Madrid, 1681 und in « Comedias Escogidas de D. Antonio de Solís y Rivadeneira. » Tom. único. Madrid, Imprenta de Ortega y Compañía. 1828. (Zitate nach der ersten Ausgabe.)
3. Alexandre Hardy, La Belle Egyptienne, Tragi-Comédie. In : E. Stengel, Le Théâtre d'Alexandre Hardy, Erster Neudruck....., Marburg, 1884. Band V, Seite 110 ff.
4. Sallebray, La Belle Egyptienne, Tragi-comédie. Paris, 1642.

5. J.B.P. Molière, L'Estourdy ou Les Contretemps, comédie in : « Œuvres », édition nouvelle, Amsterdam, 1684. Band 1.
6. Victor Hugo, Notre-Dame de Paris, 2 Bände, Ausgabe Nelson.
7. Jakob Cats, Selsaem Trou-gheval Tusschen Een Spaens Edelman, ende een Heydinne; Soo als de selve Edelman, ende alle de werelt doen geloofde. S. 345-387 in : 'sWerelts Begin, Midden, Eynde, besloten in den Trou-Ringh. Met den Proef-Steen. Zeelant, 1645.
8. Katarina Verwers van Dusarts Spaensche Heydin, Blyspel. Op nieuws vermeerdert. Amsterdam, 1657.
9. M.G.T. (Mattheus Ganzneb Tengnagel), Het Leven van Konstance : Waer af volgt het Tooneelspel, De Spaensche Heidin : Door M.G.T. Amsterdam, 1643.
10. Thomas Middleton (und William Rowley), The Spanish Gipsy, in : The Works of Thomas Middleton, Now first collected, ..., by The Reverend Alexander Dyce. London, 1840. Band IV, S. 99 ff.
11. Henry W. Longfellow, The Spanish Student. In : The Works of Henry W. Longfellow. Leipzig, Alphons Dürr, 1865. Bd. 2, S. 1 ff.
12. M.W. Balfe (The Words by Alfred Bunn), The Bohemian Girl (1843.) Textbuch bei W.S. Johnson, « Nassau Steam Press », London. Klavierauszug bei Chappell & Co. London (new edition).
13. Heinrich Ferdinand Möller, Die Zigeuner. Ein Lustspiel mit Gesang, in fünf Aufzügen. Leipzig, bei A. Fr. Böhme, 1777.
14. Chr. Aug. Vulpius, Die Zigeuner. Ein Roman. Nach dem Spanischen. Von dem Verfasser des Rinaldini. Arnstadt und Rudolstadt, 1802.
15. Pius Alex. Wolff (Musik von C.M. v. Weber), Preciosa. Schauspiel in vier Aufzügen. Leipzig. Reclam. Klavierauszug bei Peters.
16. Ruggero Manna (Text von Colla), Preziosa. Dramma lirico in tre parti. Textbuch bei Francesco Lucca, Mailand (1845).
17. Antonio Smareglia (Text von Fulvio Fulganio), Preziosa. Dramma Lirico in tre Atti. Textbuch bei Fr. Lucca, Mailand (1879).

Ferner wurden benutzt :

1. Norbert Hürte, Leben und Liebe des span. Zigeunermädchens Preziosa. Eine schöne Volkserzählung mit Liedern. Reutlingen, bei Fleischhauer & Spohn, 1852.
2. A. Söndermann, Preciosa, das Zigeunermädchen, oder : Kindesraub und Mutterliebe. Volks-Roman. Berlin, b. W. Grosse, o. J.
3. T. J. Kerkhoven, Preciosa, of het Spaansche heidinnetje. Romantisch tooneelspel. Naar aanleiding van het Hoogduitsch. Amsterdam, 1830.
4. Tim. Ritzschens verteutschte Spanische Ziegeunerin. Aus dem Holländischen J. C. 1656.

LISTE DER BENUTZTEN LITERATUR

1. Zur Bibliographie.

Dr. Wolfgang von Wurzbach; Cervantes, die Novellen - Preziosa. Einführung in die romanischen Klassiker. Bd. 3. Heitz, Strassburg, 1913.

D. Leopoldo Rius, Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra, 1895-1905 (3 Teile.)

Edmund Dorer, Die Cervantes-Literatur in Deutschland. Bibliographische Übersicht. Zürich, 1877. Nachträge und Berichtigungen, ebendort, 1879.

Pierre Larousse, Grand Dictionnaire Universel du XIX[e] siècle. Paris, 16 Bde., 1866-1878. (Bd. 13 unter «Preciosa».)

2. Allgemeine Werke der Literatur.

Suchier-Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Literatur.

Wülker, Geschichte der englischen Literatur.

Vogt und Koch, Geschichte der deutschen Literatur.

M. Menéndez y Pelayo, Orígenes de la novela. Madrid, 1905-10.

Schack, Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien. 3 Bände. Berlin, 1845.

Adolf Schaeffer, Geschichte des spanischen Nationaldramas. 2 Bände. Leipzig, Brockhaus, 1890.

Über den Einfluss der spanischen Literatur auf die deutsche: Jul. Schwering, Zur Geschichte des niederländischen und spanischen Dramas in Deutschland. Neue Forschungen. Münster, 1895.

Adam Schneider, Spaniens Anteil an der deutschen Litteratur des 16. und 17. Jahrhunderts. Strassburg, 1898.

3. Zu Einzelgebieten.

a) Zu der Novelle.

D. Julián Apraiz, Estudio histórico-crítico sobre las novelas ejemplares de Cervantes. Vitoria, 1901.

Francisco A. de Icaza, Las novelas ejemplares de Cervantes. Madrid, 1901.

b) Zu Alexandre Hardy.

Eugène Rigal, Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle. Paris, 1889.

c) Zu H. F. Möller.

Max von Schröter, Heinrich Ferdinand Möller, ein Schauspieldichter des 18. Jahrhunderts. Berlin, 1890.

d) Zu Pius Alex. Wolff.

Max Martersteig, Pius Alexander Wolff. Ein biographischer Beitrag zur Theater- und Literaturgeschichte. Leipzig, 1879.

e) Zu Carl Maria von Weber.
Die Werke von Herm. Gehrmann, F. W. Jähns, Julius Kapp, H. von der Pfordten und August Reissmann.

f) Über den « Hispanimus » Victor Hugos.
M. Menéndez y Pelayo, Historia de las ideas estéticas en España. Band V, 1883-1891.

g) Zu H. W. Longfellow.
Karl Knortz, Geschichte der nordamerikanischen Literatur. Erster Band. Berlin, 1891.

h) Zu dem Ballett « Le Libraire du Pont-Neuf ou les Romans ».
Victor Fournel, Les contemporains de Molière. 2e Band. Paris, F. Didot, 1866.

VORWORT

Vor Beginn der eigentlichen Arbeit hatte ich die über die Welt verstreuten Fassungen des Preciosa-Stoffes zu sammeln, wobei mir die Arbeiten von v. Wurzbach, Rius, Dorer, Apraiz und de Icaza (vgl. Liste der benutzten Literatur) grosse Dienste leisteten. Meine Informationen konnte ich ferner durch Korrespondenz mit dem Auslande erweitern, und ich möchte mir erlauben, an dieser Stelle noch einmal meine dankbare Verpflichtung gegen die Herren Prof. de Vooys, Utrecht, Foulché-Delbosc, Paris, Herrn Direktor Artigas, Santander, und die Herren von der « Arbeitsstelle für deutsch-spanische Wissenschaftsbeziehungen », Madrid, sowie Herrn Dr. Rheinfelder, Rom, für die liebenswürdige Unterstützung, die sie meiner Arbeit angedeihen liessen, zum Ausdruck zu bringen.

Als Nächstes stellte sich mir die Aufgabe, den gesammelten Stoff durch Ermittlung der Abhängigkeitsverhältnisse zu sichten. Es ergab sich dabei, dass einige Fassungen auf eine sekundäre Bearbeitung der Preciosa-Geschichte als Quelle zurückweisen, andere daneben auch die erste Preciosa kennen. Aber schliesslich halten sich die meisten Werke — und das darf hier schon zu Ehren Cervantes' gesagt und als Ergebnis vorweggenommen werden — direkt an die Novelle und kennen kein anderes Vorbild als sie. Die so ermittelten Beziehungen ordnen in klarer Weise das vorläufige Nebeneinander der zahlreichen Preciosa-Werke, und ich möchte sie am Schlusse auf einer Karte übersichtlich graphisch zusammenstellen.

Als dritte und Hauptaufgabe aber blieb es mir, die Wirkung des Preciosa-Geistes — wenn man so sagen darf — aufzuzeigen. Die Bedeutung der Novelle haben wir ja nicht nur direkt durch ihre Lektüre, sondern auch indirekt durch das Bild, das von ihr in den Köpfen der nachschaffenden Dichter entsteht. Nicht

durch wörtliche Entlehnungen oder inhaltliche Übernahme wird der Einfluss des Werkchens erwiesen, sondern durch Nachschaffung in ihrem Geiste. — Damit ergab sich als selbstverständliche Forderung, das Eigentümliche und Wesentliche der Novelle zu begreifen, um daran als an einem festen Massstabe zu ermessen, was von ihrem Geiste auf die ihr nachfolgenden Fassungen übergegangen ist. Demgemäss wird der erste Teil die Preciosa des Cervantes selbst zum Gegenstand der Betrachtung haben müssen.

CERVANTES, LA GITANILLA (1613).

Zunächst der Inhalt der Novelle :

Eine alte Zigeunerin zog ein schönes, kluges Mädchen bei sich auf und unterrichtete es in allen Künsten, mit welchen es dereinst Beifall und Erfolg erringen sollte. 15 Jahre war das Mädchen alt, als es zum ersten Male nach Madrid kam, und an einem Tage der hl. Anna sah es zuerst die Stadt, sang und tanzte mit ihren Gefährtinnen, dass es eine Lust war, und erntete reichen Beifall. Ihr Ruf flog über ganz Madrid, und als sie nach vierzehn Tagen mit einem neuen Tanze wiederkam, war die Begeisterung der Zuschauer nicht geringer. Ein wohlgeputzter Page steckte ih reine Romanze zu, und sie machte mit ihm einen Handel, er solle ihr regelmässig Romanzen liefern, und sie wolle ihn dafür bezahlen, doch dürften sie nicht unehrbar sein und die Auswahl müsse ihr verbleiben. Überall, wohin sie kam, erregte sie Bewunderung und verbreitete Staunen ob ihrer Schlagfertigkeit und klugen Antworten.

So ging sie eines Tages mit der alten Zigeunerin zur Stadt, als sie einen prächtig gekleideten Jüngling auf ihrem Wege fanden. Er bat sie, mit ihnen im Vertrauen sprechen zu dürfen, und erklärte ihnen dann seinen hohen Stand und seine Liebe zu Preciosa. Sie aber traute der Leidenschaft seiner Gefühle nicht und verlangte von ihm eine zweijährige Probezeit, die er unter Zigeunern als ihresgleichen zubringen müsse, wenn er ihr Vertrauen und ihre Liebe erringen wolle. Als der Ritter das hörte, wurde er verwirrt, und Preciosa bat ihn dringend, sich die Sache gut zu überlegen. Da aber antwortete er, dass sein Entschluss gefasst sei und er den Umstand, dass er in Flandern zum Heere stossen solle, benutzen würde, um sich frei zu machen und nach acht Tagen zu ihr zu kommen. Dann beschenkte er sie reich und ging fort.

Preciosa traf inzwischen den Pagen wieder, der ihr ein neues Gedicht zusteckte. Klug erklärte er ihr dabei Dichtkunst und Poetenlos; doch es drängte sie zu erfahren, ob der Ritter, der ihr so grosse Opfer bringen wollte, auch wahr gesprochen habe, und so eilte sie mit ihrer Pflegemutter und den Freundinnen in die Strasse, wo seine Wohnung sein sollte. Oben auf dem Balkon stand ein würdig aussehender alter Mann mit dem Ordenskreuz auf der Brust. Er rief sie herauf, und als sie in den Saal traten, fand Preciosa dort auch ihren Ritter, Don Juan. Im geheimen Einverständnis redete sie mit ihm vor den Anwesenden, ohne dass ein Dritter den Sinn ihrer Worte verstanden hätte. Da wollte es das Unglück, dass Preciosa, als sie tanzen wollte, das Sonett aus dem Busen fiel, das ihr vorher der Page zugesteckt hatte. Als es vorgelesen wurde und Don Juans Argwohn sich bestätigte — denn es enthielt ein hohes Lob ihrer Schönheit —, wurde er beinahe ohnmächtig. Aber Preciosa sprach ihm einige Worte ins Ohr, so dass er wieder zu sich kam. Ihre entzückenden Verse

Cabecita, cabecita,
Tente en tí, no te resbales,
Y apareja dos puntales
De la paciencia bendita.
Solicita
La bonita
Confiancita,
No te inclines
A pensamientos ruínes,
Verás cosas
Que toquen en milagrosas,
Dios delante
Y San Cristóbal gigante.
(S. 36 der Novelle.)

sind von Paul Heyse für würdig befunden worden, eine Stelle im spanischen Liederbuche zu finden. Don Juan und die Alte merkten, dass sie der augenblicklichen Erfindung des Wundermädchens entsprungen waren, und wunderten sich sehr. Preciosa schied mit der Gewissheit, dass Don Juan sein Versprechen halten würde.

Endlich kam der verabredete Tag, und Don Juan war zur Stelle. Sein Maultier wurde dem Widerstreben der Zigeuner zum Trotz getötet und begraben, um jede Aufspürung seines Aufenthaltes unmöglich zu machen. Dann wurde er mit

feierlichen Zeremonien in die Rotte aufgenommen, und ein alter Zigeuner hielt eine würdige Ansprache an ihn. Wenngleich ihm Preciosa zu eigen gegeben wurde, so wehrte sie sich doch standhaft dagegen und erklärte, dass sie sich den Gesetzen nicht füge und auf der von ihr gestellten Bedingung der Probezeit bestehe. Don Juan, der von nun ab Andrés heissen sollte, war es zufrieden und bat nur darum, in der ersten Zeit seines neuen Lebens nicht stehlen zu müssen. Als er dann Gold unter die Zigeuner verteilte, war die Begeisterung gross.

Die Rotte zog nun von Ort zu Ort, und Andrés erwies sich als ergebener Diener Preciosas und wackerer Zigeuner, wenn er auch nicht stahl. Dafür kaufte er aber mehr ein, als der tüchtigste Zigeunerdieb hätte stehlen können. Eines Nachts ereignete es sich, dass die Zigeuner durch lautes Hundegebell geweckt wurden. Man sah nach und fand einen von den Hunden übel zugerichteten Menschen, der ins Lager getragen und von der Alten verbunden wurde. Preciosa erkannte in ihm den Pagen wieder, der ihr in Madrid die Gedichte zugesteckt hatte. Als sie Andrés erzählte, wer der Ankömmling sei, wuchs seine Eifersucht ungeheuer an, und er machte ihr arge Vorwürfe. Sie versuchte, ihn mit klugen Gründen zu beruhigen, und versprach, immer in ihrem Zelte zu bleiben, wenn der Verwundete das Lager nicht wieder verliesse. Am anderen Morgen verhörte ihn Andrés und fand schliesslich heraus, dass er nicht um Preciosas willen gekommen sei. Ein böser Streit, bei dem er einen Edelmann getötet hatte, war der Grund, weshalb er Madrid verlassen und einsam umherirren musste. Da er unter Zigeunern am sichersten zu sein glaubte, blieb er unter dem Namen Clemente bei ihnen, nachdem er sie reich beschenkt hatte, und Andrés hatte nichts mehr dagegen.

Nun wollten sie nach Murcia ziehen, damit Clemente von Cartagena aus nach Italien flüchten könne. Andrés und Clemente wurden gute Freunde, und beide zeichneten sich in allen Künsten wie Fechten, Springen und Laufen vor den anderen

aus. Auch Preciosa sprach einmal mit Clemente und bat ihn, ihr den Geliebten nicht abspenstig zu machen, indem er ihn an seine hohe Herkunft und die Verplichtung gegen seinen Vater und guten Namen erinnere; und eines Nachts haben sie herrlich zusammen gesungen, die drei.

Dann aber kam das Unheil. Eine Wirtstochter, Juana Carducha, in deren Hause sie eingekehrt waren, verliebte sich schnell in Andrés, gestand ihm ihre Liebe und wurde zurückgewiesen. Da steckte sie ihre Kostbarkeiten zwischen seine Sachen und erhob ein grosses Geschrei, sie sei bestohlen worden. Man fand bei Andrés, was die Carducha vermisste, und schmähte ihn bitter. Doch als ihm ein Soldat gar eine Ohrfeige versetzte, erwachte Andrés aus seiner Verwirrung und erstach den Gegner mit seinem eigenen Degen. Alle Zigeuner, deren man noch habhaft werden konnte, — Clemente war entflohen — wurden nun gefangengenommen und Andrés in ihrer Mitte, mit schweren Ketten beladen, nach Murcia geführt, um dort dem Corregidor und dem Tode überantwortet zu werden. Preciosa und die Alte geleiteten den Zug.

In Murcia war schon das Gerücht von dem Geschehnis und von der grossen Schönheit Preciosas verbreitet. Auch die Corregidora hatte davon gehört und liess Preciosa zu sich kommen. Trotz der Neigung zu diesem Mädchen schien alles Bitten und Flehen vergebens sein zu sollen. Da legte sich die alte Zigeunerin ins Mittel. Sie holte einige kindliche Schmuckstücke und ein Blatt Papier, welches bezeugte, dass Preciosa das Kind des Corregidors sei. Da war alles eitel Freude und Wonne; Andrés wurde aus der Haft befreit, Preciosa verlobte sich mit ihm, und allen Schuldigen wurde Verzeihung.

Nach dieser Inhaltsangabe und ohne die Novelle zu kennen, könnte man leicht der Auffassung sein, dass dieser bunte und wechselvolle Inhalt genüge, um ihre Wirkung und Beliebtheit

zu erklären. Die Geschehnisse in ihr nehmen unsere Anteilnahme stark in Anspruch, und wir lesen das Buch mit grosser Spannung. Es ist nicht zu verwundern, dass die Fabel vom gestohlenen und wiedergefundenen Kinde und von seinem Leben unter den Zigeunern grossen Ruf erlangte. Und doch bestimmt nur das Wie der Erzählungskunst des Cervantes den Wert der Geschichte, und allein um dieses Wie handelt es sich bei der Frage nach ihrer Bedeutung.

Um die Wichtigkeit dieses Punktes deutlich zu machen, genügt es, auf die Gefahren aufmerksam zu machen, die in der Fabel ruhen. Sie droht, zu einer einfachen Wundergeschichte zu werden, wenn Preciosa nicht ganz und gar menschlich aufgefasst wird. Denn was ist wunderbarer als die sichere und herrschende Stellung eines jungen Mädchens unter Zigeunern oder ihre Rückkehr in adlige Umgebung, nachdem sie ihr lebelang nur unter Zigeunern zu Hause war? Gleichwohl ist sie hier wie da dieselbe, und sie wird zur seelenlosen Puppe, wenn der Dichter nicht ganze Menschlichkeit mit ihr zu verbinden weiss.

Im folgenden werden einige ihrer Äusserungen nebeneinander gestellt und verglichen:

S. 23, 2-13. Flor es la de la virginidad que a ser posible aún con la imaginación no había de dejar ofenderse. Cortada la rosa del rosal, ¡ con qué brevedad y facilidad se marchita! Este la toca, aquel la huele, el otro la deshoja, y finalmente, entre las manos rústicas se deshace. Si vos, señor, por sola esta prenda venís, no la habeis de llevar sino atada con las ligaduras y lazos del matrimonio; que si la virginidad se ha de inclinar, ha de ser a este santo yugo, que entonces no sería perderla sino emplearla en ferias qur felices ganan-

S. 14, 29-40. Los ingenios de las gitanas van por otro norte que los de las demás gentes; siempre se adelantan a sus años, no hay gitano necio, ni gitana lerda; que como el sustentar su vida consiste en ser agudos, astutos y embusteros, despabilan el ingenio a cada paso, y no dejan que crie moho en ninguna manera. ¿Veen estas muchachas mis compañeras, que están callando, y parecen bobas? pues éntrenles el dedo en la boca, y tiéntenlas las cordales, y verán lo que verán: no hay muchacha de doce que no sepa lo que de veinte y cinco, porque

cias prometen. Si quisiéredes ser mi esposo, yo lo seré vuestra.

S. 43, 3-9. Estos señores bien pueden entregarte mi cuerpo, pero no mi alma, que es libre, y nació libre, y ha de ser libre en tanto que yo quisiere. Si te quedas, te estimaré en mucho; si te vuelves, no te tendré en menos, porque a mi parecer los ímpetus amorosos corren a rienda suelta hasta que encuentran con la razón o con el desengaño.

S. 51, 23-24. Mira, Andrés, no me pesa a mí de verte celoso, pero pesarme ha mucho si te veo indiscreto.

tienen por maestros y preceptores al diablo y al uso, que les enseña en una hora lo que habían de aprender en un año.

S. 18, 32-19, 3. Coheche vuesa merced, señor tiniente, cocheche y tendrá dineros, y no haga usos nuevos, que morirá de hambre. Mire, señora; por ahí he oído decir (y aunque moza, entiendo que no son buenos dichos) que de los oficios se ha de sacar dineros para pagar las condenaciones de las residencias, y para pretender otros cargos.

S. 19, 8-10. Habla vuesa merced muy a lo santo, señor tiniente, respondió Preciosa; ándese a eso, y cortarémosle de los harapos para reliquias.

Wie widersprechend klingen diese Worte im Munde derselben Preciosa! Sie scheint auf Verdienst erpicht zu sein wie die anderen Zigeuner: Vergl. S. 8, 26; (11, 21); 12, 1; 13, 10; 16, 8 u. 18, 29. [1]

Und doch stellt sie sich nur so; jedenfalls spricht sie ganz anders, nachdem sie Andrés kennengelernt hat. Vergl. S. 25, 24; 29, 14. [2]

[1] S. 8, 26. Si me dan cuatro cuartos, les cantaré un romance yo sola.

S. 12, 1. ¿Quiérenme dar barato, zeñores? dijo Preciosa.

S. 13, 10. Si con esta añadidura han de venir sus romances, traslade todo el Romancero general.

S. 16, 8. Todas las cruces en cuanto cruces son buenas; pero las de plata o de oro son mejores.

S. 18, 29. Antes si no me dan nada, dijo Preciosa, nunca más volveré acá.

[2] S. 25, 24. Pero no quería Preciosa que los tomase (los escudos) en ninguna manera.

S. 29, 14. Este papel ha de vivir muchos años, porque trae dos almas consigo; una la del escudo, y otra la de los versos, — —, pero sepa el señor paje que no quiero tantas almas conmigo, y si no saca la una, no haya miedo que reciba la otra.

Aber nicht nur bei ihr finden sich Widersprüche. Ich führe die Rede des alten Zigeuners an : Seite 39, 22 — 42, 7. Er beginnt im Ritterstile, wenn er die Erwählte Andrés' « la flor y la nata de toda la hermosura de las gitanas » nennt. Vergl. S. 39, 22. Dann preist er « la libre y ancha vida nuestra » (de los gitanos) — Seite 39, 26 —, um weiterhin mit Ernst und Umständlichkeit die Statuten seines Volkes zu erörtern. Unter glücklichen Gesetzen lebt es frei in den Tag hinein. Es folgt ein bombastisches Lob der Freiheit. Vergl. S. 40, 19-25. « Somos señores de los campos, de los sembrados, de las selvas, de los montes, de las fuentes y de los ríos. Los montes nos ofrecen leña de balde, los árboles frutas, las viñas uvas, las huertas hortaliza, las fuentes agua, los ríos peces, y los vedados caza, sombra las peñas, aire fresco las quiebras, y casas las cuevas. » Langsam gleitet das Lob in die Satire, wenn die mit dieser Freiheit verbundene Erbärmlichkeit der äusseren Lebensbedingungen in Erscheinung tritt. Es ist da plötzlich von Stricken, Fussschellen, Folterbänken die Rede, und die Freiheit dürfte uns nach solchen Dingen einigermassen problematisch sein. Da zeigt der spanische Schelm sein Gesicht und deklamiert mit komischem Diebespathos : S. 41, 2-7. « Para nosotros se crían las bestias de carga en los campos, y se cortan las faldriqueras en las ciudades; no hay águila, ni ninguna otra ave de rapiña que más presto se abalance a la presa que se le ofrece, que nosotros nos abalanzamos a las ocasiones que algún interés nos señalen. » Auffallend viel weiss der Alte davon zu berichten, wie es in Madrid bei der Jagd nach Ämtern zugeht; er erwähnt flandrische Gemälde und Landschaften. (S. 41, 17-20.) « Por cuadros y países de Flandes (estimamos) los que nos da la naturaleza en esos levantados riscos y nevadas peñas, tendidos prados y espesos bosques que a cada paso a los ojos se nos muestran. » Wieder erhebt sich seine Sprache zu rein idealem Pathos. Frohlockend klingt der Triumpf des Zigeuners, von den Unbilden des Wetters

und dem Zürnen des Himmels unabhängig zu sein. Dann steigt die Rede zur Erde zurück, um mit einer tiefen Lebensweisheit abzuschliessen — schmerzlich für den, welcher sie nicht versteht; Vergl. S. 42, 1-2 : « Tenemos lo que queremos, pues nos contentamos con lo que tenemos. »

So drängt sich das Widerspruchsvolle in der Novelle. Vor allem die den Charakter Preciosas betreffenden Gegensätze müssen aufgeklärt werden. Ist sie so niedrig wie die Zigeuner oder innerlich zu einem besseren Dasein bestimmt? Cervantes sagt : (S. 5, 15-25) « Ni los soles, ni los aires, ni todas las inclemencias del cielo, a quien más que otras gentes están sujetos los gitanos, pudieron deslustrar su rostro ni curtir las manos; y lo que es más, que la crianza tosca en que se criaba, no descubría en ella sino ser nacida de mayores prendas que de gitana, porque era en estremo cortés y bien razonada. Y con todo esto era algo desenvuelta, pero no de modo que descubriese algún género de deshonestidad; antes con ser aguda era tan honesta, que en su presencia no osaba alguna gitana vieja ni moza cantar cantares lascivos, ni decir palabras no buenas. » Auch aus anderen Stellen geht hervor, dass sie bei den Zigeunern Einfluss hat. Vergl. S. 42, 22; 60, 29. Sie hält auf strengste Sittenreinheit. Vergl. S. 8, 13; 11, 21 und 22, 28.[1]

Doch möchte sie gern Geld verdienen, wie wir oben sahen. Auf den ermunternden Zuruf : (S. 8, 4) A ello, hija, a ello, andad, amores, y pisad el polvito a tan menudito — antwortet sie mutwillig : (S. 8, 6) Y pisarélo yo a tan menudo. Ihre Pflegemutter versteht geheime Künste (S. 49,26). Sie selbst

[1] S. 8, 13. Que no consentía Preciosa que las que fuesen en su compañía cantasen cantares descompuestos, ni ella los cantó jamás, y muchos miraron en ello, y la tuvieron en mucho.

S. 11, 21. Mire, señor, que no me deje de dar los romances que dice, con tal condición que sean honestos.

S. 22, 28. Una sola joya tengo, que la estimo en más que a la vida, que es la de mi entereza y virginidad.

kennt ihr Sprüchlein gegen Schwäche (siehe oben — S. 36, 15 ff.) und sagt wahr. (S. 15, 27). [1]

Mit der Alten redet sie in Geheimsprache (S. 33, 12). Abgesehen von ihrer grossen Sittenstrenge scheint sie also eine rechte Zigeunerin zu sein.

Über den Geist der Zigeunerinnen spricht sie Seite 14, 29-40 (siehe oben) und schliesst sich selbst mit ein. Das tut sie aber nicht mehr, als sie Andrés kennenlernt und ihm in einer längeren Rede auf seine Liebeserklärung antwortet (S. 22, 8-10 und 22, 12-16). [2]

Wenn sich die Leute verwundern, dass solch ein Mädchen eine Zigeunerin sein solle, so haben sie ganz recht, denn ihr Geist stammt aus einer anderen Sphäre (« buen natural »).

Proben für ihre Schlagfertigkeit und Klugheit finden sich : Seite 12, 18; 13, 2; 14, 21; 18, 31; 36, 1 ff. [3]

Sie weiss über Dinge zu berichten, welche ihr nach ihrem Stande unbekannt sein müssen. Sie macht sich auch Gedanken darüber, was ein Dichter sei. Vergl. das 2. Gespräch mit Don Sancho. (Seite 28, 1 ff.) Klug ordnet sie sich dem Willen ihrer Eltern unter, als man sie nach ihrer Liebe zu Don Juan fragt. (S. 73, 26; 76, 6) [4].

In der Liebe weiss sie Bescheid. (S. 14, 21 : En « pobre »

---

[1] S. 15, 27. ¿Sabes decir la buena ventura, niña? De tres o cuatro maneras, respondió Preciosa. Vgl. auch noch S. 31, 1.

[2] S. 22, 8-10. Yo, señor caballero, aunque soy gitana, pobre y humildemente nacida, tengo un cierto espiritillo fantástico acá dentro, que a grandes cosas me lleva.

S. 22, 12-16. Aunque de quince años (—), soy ya vieja en los pensamientos, y alcanzo más de aquello que mi edad promete, más por mi buen natural que por la esperiencia.

[3] S. 12, 18. Mira, Cristina, respondió Preciosa : de lo que te has de guardar es de un hombre solo y a solas, y no de tantos juntos usw.

[4] S. 73, 26. Preguntáronla si tenía alguna afición a don Juan; respondió que no más de aquella que le obligaba a ser agradecida a quien se había querido humillar a ser gitano por ella; pero que ya no se estendería a más el agradecimiento de aquello que sus señores padres quisiesen.

acaba el último verso, dijo a esta sazón Preciosa, mala señal; nunca los enamorados han de decir que son pobres, porque a los principios a mi parecer la pobreza es muy enemiga del amor.) Mit wunderbarem Geschick schildert sie das Wesen der liebenden Unbeständigkeit, der sinnlichen Befangenheit (S. 22, 17); sie preist die Jungfräulichkeit und vergleicht sie mit der Blume, die so schnell verblüht (S. 23, 2). Endlich spricht sie von der Bedeutung der Ehe. (S. 23, 7). Auch die Eifersucht ist ihr nicht fremd (S. 25, 4 : Mirad que los amantes que entran pidiendo celos, o son simples o confiados.) Vergl. auch S. 52, 1. Freilich sagt sie, dass sie in ihrer ehrbaren Freiheit auf Andrés' Besorgnisse keine Rücksicht nehmen könne. Aber sie tut es doch. Ihr gutes Herz lässt nicht zu, dass Andrés leidet. (S. 36, 37; 51, 11; 59, 17.) Auch Clemente erregt bei ihr warmes Mitleid. Ähnlich Seite 47, 28 : Pero con todo eso estaba temerosa de alguna desgracia, que no quisiera ella verle en afrenta por todo el tesoro de Venecia. Sie freut sich, dass ihr Geliebter solch ein wackerer Dieb geworden ist, doch wäre es ihr schrecklich, wenn ihm bei einem Abenteuer ein Unglück zustossen sollte.

Wie steht sie innerlich zu ihrem Anbeter? (Seite 27, 20.) Preciosa, algo aficionada, más con benevolencia que con amor, de la gallarda disposición de Andrés — so heisst es anfangs, als sie ihn kennenlernt. Seite 46, 5 : Levantaron pues el rancho, y diéronle a Andrés una pollina en que fuese; pero él no la quiso, sino irse a pié, sirviendo de lacayo a Preciosa que sobre otra iba : ella contentísima de ver cómo triunfaba de su gallardo escudero, y él ni más ni menos de ver junto a sí a la que había hecho señora de su albedrío. Da freut sie sich, einen so stattlichen Knappen bei sich zu haben. Für viele Dienste und Geschenke muss sie sich ihm verpflichtet fühlen (S. 47, 30.) S. 48, 4 : Pasaba Andrés con Preciosa honestos, discretos y enamorados coloquios, y ella poco a poco se iba enamorando de la discreción y buen trato de su amante, — langsam wächst

ihr Gefühl von der Neigung zur Liebe, so dass sie zu Clemente getrieben wird, um ihn zu bitten, ihr den Geliebten nicht abspenstig zu machen. (Seite 61, 2-7.) Als das Unglück über ihren Geliebten hereinbricht, wird sie ohnmächtig vor Schreck (Seite 67, 27). Herzbewegend sind die Töne, mit denen sie die Corregidora (S. 69, 4) und ihren Gatten (S. 69, 32) um Andrés' Leben bittet. Im Unglück zeigt sich ihre Liebe unverhüllt. Sie ist bereit, auch den Tod für den Geliebten zu erleiden. Und auch, nachdem sich schon alles zum Guten gewandt hat, will es ihr noch das Herz zerbrechen, als sie den Geliebten in Ketten sieht. (S. 77, 6).

Nicht schöner und grösser kann ihre Liebe dargestellt, nicht zarter und inniger aus ihrem Beginn entwickelt werden. Vielleicht darf man im Anfange zweifeln und fragen, was dies wunderbare Mädchen im Kreise der Zigeuner bedeute. Mit dem Augenblicke, da sie Andrés kennenlernt, ist die Antwort gegeben : Sie spielt bewusst ihre Rolle, sie findet Gefallen daran, unter Zigeunern als Zigeunerin zu gelten. Sie vergnügt sich daran, den Kreis ihrer Bewunderer zu necken, ihnen mit ihren hohen Künsten ein heiteres Spiel zu liefern, das nicht verstanden wird und deshalb zur Verschleierung ihres eigentlichen Wesens dienen kann. Dass es nur ein Spiel ist, beweist die Schnelligkeit, mit der sie eine andere zu werden vermag, und wer sie wahrhaft ist, zeigt sie erst, als sie mit Andrés als Gefährten durch die Lande zieht. Nur ein kluges und geistig überlegenes Mädchen kann eine solche Rolle spielen.

Nun aber öffnen sich auch die Tiefen ihres Gefühls, und im nächtlichen Liede (Seite 64) « En esta empresa amorosa » ist sie erst eigentlich sie selbst und offenbart uns ihr ernstes Innere. Verachtung der äusseren Rangordnung und Betrachtung des inneren Wertes sind ihr eigen. Sie weiss, dass Reinheit ihr Schutz vor der Niedrigkeit ist, und vertraut im übrigen auf Gott.

Zusammenfassung von Gefühl und Verstand, von Klugheit

und Liebe ist das, was sie unter discreción versteht. So warnt sie Andrés : (S. 51, 23-24) Mira, Andrés, no me pesa a mí de verte celoso, peró pesarme ha mucho si te veo indiscreto.

Sie hebt sich klar aus der Novelle heraus als die Persönlichkeit, die alles andere beherrscht, und die Geschichte mit ihren verworrenen Ereignissen und Bildern dient nur als Folie ihres Wesens. Die Novelle ist alles andere als eine Wundergeschichte mit einem innerlich unmöglichen oder unglaublichen Wesen als Mittelpunkt.

Überall, wo die Gelegenheit dazu gegeben ist, rühmt Cervantes die discreción seiner Preciosa (S. 5, 14; 48, 8; 64, 39). Dass darunter ein von Liebe durchpulster und von Klugheit geleiteter Mensch zu verstehen ist und dass Cervantes in seiner Preciosa die lebensvolle Schöpfung eines solchen Wesens gelungen ist, dürfte aus dem Vorstehenden hervorgehen.

Für die Behandlung der nachfolgenden Preciosen empfiehlt es sich, zwei literarische Begriffe einzuführen, die zu ihrer richtigen Erfassung von Wert sein werden, zunächst den des Realismus. Was Cervantes im 1. Teile der Novelle bietet, ist Realismus, soweit man diesen Begriff des 19. Jahrhunderts auf ihn anwenden kann. Es erinnert an den Realismus der Novelle Rinconete y Cortadillo und trägt echt spanischen Charakter. Idealistisch ist dagegen die Gestalt Preciosas und was mit ihr zusammenhängt.

In der Novelle liegt ein deutlicher Einschnitt bei der Rede des Alten (S. 39, 22-42, 7) — also rein äusserlich genommen, genau in der Mitte. Mit der Entwicklung des Liebesverhältnisses tritt der Umschwung ein. Wenn bis dahin der Realismus das Gesamtbild beherrschte, so ist von nun ab der Charakter des Buches idealistisch; die Liebenden und wer neben ihnen noch Bedeutung behält (Clemente), verkehren nur in hohem Stile und edler Rede miteinander. Jene nächtliche Szene mit Liedern im Walde ist ganz im zartesten Schäferstile gehalten.

In der Rede des alten Zigeuners selbst mischen sich, wie oben gezeigt wurde, in seltsamer Weise die beiden Elemente des Werkes. Dabei dürfen wir nicht vergessen, dass für die Novelle eine höhere Einheit im Charakter Preciosas gegeben ist.

ANTONIO DE SOLÍS Y RIBADENEIRA,

LA GITANILLA DE MADRID (zuerst gedruckt 1671).

Da mir die gleichnamige Komödie Montalváns unbekannt geblieben ist, musste demzufolge dahingestellt bleiben, was Solís ihr, was er der Novelle verdankt (vergl. die Bemerkungen zu Montalváns Komödie). Gleichwohl möchte ich einige Züge anführen, die stark an Cervantes erinnern.

Das « ceceo » der Zigeuner : S. 319, Spalte 1. vgl. Nov. S. 12, 1. Die in die Zigeunerrotte Neuaufgenommen werden « novatos » genannt. S. 313, 1 — 333, 2. Vgl. die Novelle, Seite 23, 24.

S. 332, 2 :

Por aqui à la Corte vàn,
De la Corte por aqui;
Elige, pues, con valor
El camino que quisieres,
Que qualquiera que eligieres
Serà para mi el mejor,
Ò seas, ò no mi amante,
Ò quieraste, ò no quedar,
Ni el contento, ni el pesar
Me destemplarà el semblante :
Si prosigues, me holgarè,
Sin risa, y sin ademàn :
Y si te quedas, don Juan,
Pienso que lo sentirè,
Sin que en la ponderacion,
Del disgusto, y de la queja,
Tire al arco de la ceja
La cuerda mi admiracion.

Novelle, S. 42, 30-43, 7 :

Las (condiciones) que te he puesto sabes, si las quisieres guardar, podrá ser que sea tuya y tú seas mío; y donde no, aún no es muerta la mula, tus vestidos están enteros, y de tus dineros no te falta un ardite. La ausencia que has hecho no ha sido aún de un día, que de lo que dél falta te puedes servir y dar lugar que consideres lo que más te conviene. Estos señores bien pueden entregarte mi cuerpo, pero no mi alma, que es libre, y nació libre, y ha de ser libre en tanto que yo quisiere. Si te quedas, te estimaré en mucho; si te vuelves, no te tendré en menos.

Das realistische Element der Novelle lebt fort in den beiden Szenen, welche die Zigeunerin Preciosa im Hause vornehmer

Christen zeigen. Vgl. (1. Akt) S. 318, 1 ff.[1] und (2. Akt) S. 323, 2 ff. Da ist sie die alte — schlagfertig und überlegen im Kreise ihrer Bewunderer. Nachdem sie sich mit solchen frischen und schlagenden Reden eingeführt hat, fällt sie in ihre Rolle als Wahrsagerin — doch nicht für lange :

S. 319, 1. Maz dejemoz disparatez,
Que zolo el vulgo creyò,
Que le he de dezir verdad :
Todaz estaz rayaz zon
Zeñalez de que la mano
Muchaz vezez se cerrò.

Preciosa meint, dass alle Wahrsagerei nur eine Erfindung sei, die sich die Zigeunerinnen zu ihrem Vorteil ausgedacht hätten, und es sei ein Glück, dass der Mensch die Zukunft nicht voraussehen könne. Da ruft das Fräulein des Hauses voller Staunen : Que esto sepa una Gitana ! (S. 319, 2) Vgl. die Novelle, S. 19, 20; 25, 6; 36, 35.

Preciosa lässt sich auch bezahlen :

S. 318, 2. Vaya de Gitaneria,
Ea, manos à labor :
O que buena cara tienes,
Niña, bendigate Dios,
Dame para hazer la Cruz.

Auch das Geständnis der Wahrheit kostet etwas bei ihr : Mira, la verdad que menos cuesta vale mucho. (Isabel : Yà te entiendo, toma un diamante por ella.) Prec. : Mas me tiene ella de costa (la verdad), — sease la que se sea ; — mas no soy interesable, — venga el diamante, y empieza — à preguntar, porque en fin, — quien da, y pregunta, no yerra. (S. 325, 1.)

Ihre Klugheit, ihren Witz zu bewähren, wird ihr bei den

[1] S. 318, 1 :

Desuerte, señor galan,
Que quereis que os diga yo,
Porquè razon os desprecio ?
Linda pregunta por Dios ;
Porqué me amais vos a mi ?

Pues si puede una hermosura
Hacer violencia à un amor,
Tambien puede una fealdad
Hazer un odio razon.

zahlreichen Verwicklungen des Stückes reichliche Gelegenheit. Bei der Aufnahme Don Juans unter die Zigeuner (312, 2), welche gegenüber der Novelle recht schlicht gehalten ist, werden die Kleider gewechselt (314, 1), und das Unglück will es, dass Don Juan dabei das Bild der ihm bestimmten Isabel fallen lässt. Was tut Preciosa, um die Gründe für ihren sogleich erwachten Verdacht zu prüfen?

Als sie im Hause Isabels tanzen will, wirft sie scheinbar unachtsam das Bild zu Boden, und im Schmerz der Braut scheint sich ihr Verdacht zu bestätigen. Don Juan beteuert seine Unschuld, und da macht Julio, sein Diener, den Vorschlag, sie möchten beide vor Isabel treten. Das geschieht, und zur grossen Freude Preciosas erkennt sie Don Juan tatsächlich nicht. Naturgemäss ist diese Szene voller Verstellungen, und das ganze Geschick Preciosas gehört dazu, sie zu meistern.

Zu Beginn schmeichelt sie Isabel mit beredten Worten. [1] Mit der fein erdachten Lüge, sie wolle dem « guten Andrés » beweisen, dass es Schönere in Madrid gäbe als sie, lenkt sie Isabels Aufmerksamkeit auf Don Juan — vergebens, sie erkennt ihn nicht. Da ist Preciosa mit ihrem Geliebten zufrieden. Für den Besitz des Bildes, der Isabel sehr verwundern muss, gibt sie eine ausweichende Erklärung, und als Don Juans Vater erscheint, weiss sie ihren Geliebten auch vor ihm mit einer klugen Erdichtung zu retten [2]. Freilich ist es mit ihrer

[1] S. 323, 2.
Hermosisima Isabel,
Cuya perfeccion afrenta
De tal suerte al mismo Sol,
Que en la mitad de su fuerza,
Le haze salir arreboles
À la cara de verguenza :
Oy, sino lo has por enojo,
Oy me vuelve a tu presencia
La golosina de ver
Essa ampona gentileza,

[2] S. 326, 1.
Lo que aqui mi ingenio intenta,
Es sacar de aqui à Don Juan,
Y que su padre no entienda
Su engaño : *(aparte)*
de què os turbais?
Ya que importa que lo sepa
Su merced : Sabràs, señor,

Freude an dem Geliebten vorbei, als der Vater von seiner Verlobung mit Isabel spricht; da überlässt sie es der Alten (Juana), das Lügenstückchen zu Ende zu führen :

S. 326, 2. Responde Juana, si quieres,
Que yo estoy yà sin paciencia,
Para mas que hazer pedazos;
Mas verèmonos afuera.

Dass sie die echte Zigeunerin der Novelle ist, beweist auch die Szene, in der sie sich den Nachstellungen Don Alonzos, des Bruders Doña Isabels, mit einem klugen Worte entzieht. Sie ist sich selbst Schutz und Schirm genug.

S. 340, 1. *Prec. zu Alonzo:*
Escuchad
sin las manos, porque tengo
mucho que hablaros. *Alonso:* Tu à mi?
Prec.: Y os he menester atento.
Alon.: Pues yà que puedes dezirme?
Prec.: Es lo que deziros puedo,
que desta suerte el honor
me enseñò à vencer huyendo (vase).

Hinter dieser glänzenden Aussenseite steht — wie in der Novelle — ihr wahres, ideal gerichtetes Wesen[1]. Der Wert

Y muy bien venido seas,
Que entre la gente de casa,
Que aquesta noche celebra
Los años de mi señora,
Hazemos una Comedia
De Cervantes, que se llama
La Gitanilla. —

[1] S. 313, 1-2.
Preciosa zu Juana:
Noble es Don Juan, mas lo noble
No merece ser amado;
Lo amante en èl es la parte
Que agradece mi recato :
Humilde soy, y oy lo humilde;
Ò quanto he sentido, ò quanto,
Que me acuerdes que lo soy,
Que en mi altivo desenfado,
Aunque negarlo no puedo,
Es modestia el confessarlo !
Humilde, Juana, nacì :
Ò fiera ley de los hados !
Ya que agraviaste mi sèr,
No conociera mi agravio?
Dierasme humilde tambien
El alma, pues bien mirado,
Dar alma noble à un humilde,
Es un beneficio ingrato.
Mas qué es esto, que en el mundo
Introducido dejaron
Nuestros padres? Qué nobleza
Es esta, que ha siglos tantos

der Stimme des Herzens und die Ungerechtigkeit der Verteilung der irdischen Güter tritt in ihrer Rede wie im Preciosa-Liede der Novelle (S. 64, 5-36) deutlich hervor. Lächelnd spielt sie ihre Rolle als Zigeunerin, ohne innerlich den Widerstand dagegen aufzugeben oder aufzuhören, ihr Geschick zu beklagen. « Aunque me vès Gitana, y mi sèr opuesto à mi espiritu —. » (S. 333, 1.) Aus keinem Worte kann klarer die Zwiespältigkeit ihres Wesens erhellen, und wie bei Cervantes ist sie sich derselben völlig bewusst.

Was sie in dieser Zerrissenheit ihres Innern stützt, ist die Liebe.

Freilich kann sich anfangs ihr Liebhaber keiner grossen Gunst rühmen :

S. 310, 1. Mas siempre
Me mostraron sus desprecios
Unos honrados desvios,
Unos desenfados cuerdos,
Unos rigores afables,
Y unos desdenes risueños.

Zwar gesteht sie der Alten gegenüber :

S. 311, 2. El es, oy se ha de vestir
De Gitano, y te prometo,
Juanilla, que es muy galan;
Y aunque rigores le muestro.

Doch der Klang der Worte, mit denen sie ihn empfängt, ist ganz anders und weist deutlich auf das vielbewunderte schamhafte Wesen und die sittliche Strenge der Preciosa der Novelle zurück. [1]

Que heredada califica?
Como de linage claro
Se haze propio el valor,
Si es ageno el heredado?
Que es posible que el nacer
Puede hazer nobles? Ò humano
Error, porque ciego hiziste
La nobleza, hija del caso !

[1] S. 311, 2.

Preciosa zu Don Juan :
No bastarà mi licencia;
Yo gustar? donoso enfado :
Mal mi altivèz conoceis,
Dezir que la mereceis,
Es no merecer mi agrado.

Bei der Aufnahme des Ritters unter den Zigeunern zittert sie vor liebender Erregtheit :

S. 314, 1. Ay, Juana, que ya obligada,
Confiesso que voy temblando !

Wie tief ihre Liebe schon gedrungen ist, beweist die wilde Erregung und Eifersucht, die sie befällt, als sie Isabels Bild bei dem Geliebten entdeckt :

S. 315, 1. Vamos, Juana, voy mortal :
Ò quien no le huviera visto !

In der Schlussszene des ersten Aktes (im Hause Isabels) steht sie immer noch unter dem Eindrucke der von ihrem Geliebten vermeintlich begangenen Verräterei [1].

Zu Beginn des zweiten Aktes führt der Zufall Preciosa mit Juana des Weges, wo sich Don Juan und Julio befinden. « No mires, passa de largo, » (S. 320, 2) ruft Preciosa ihrer Gefährtin zu. Gleichwohl lässt sie sich noch einmal in eine lange Auseinandersetzung ein. Sie will nichts hören von Entschuldigungen, doch als ihr Geliebter schweigen will, fordert sie ihn auf zu reden. (Vgl. S. 321, 2.)

Im Hause Isabels scheint sich von neuem ihr Verdacht zu

Verdad es que os dije yo,
Que esto hiziessedeis por mi;
Mas esso fué, porque alli
Vuestro amor lo mereciò :
Y como mi resistencia
Obligada llegò à verlo,
Juzgò que con merecerlo
Me pidiessedes licencia :
Darla el deziroslo fuè,
Y aun con aver sido assi,
No digais que yo os la dì,
Sino que no os la neguè.

[1] S. 318, 1.

Preciosa zu Alonso :

No es
Costosissima pension
De una hermosura un amante,
Y mas quando todos son
Como Don Juan : (aparte) pero à mi
Que me importa, si el error
Su delito le castiga
Mucho mas que mi rigor.

Seite 320, 1.

Preciosa :

A mi me injuria su engaño,
Y me ofende mi dolor.

bestätigen. « Esto es peor », ruft sie (S. 326, 2), und « Rabiando voy de zelos ». (S. 327, 1.)

So wird sie von Zweifeln hin und hergeworfen. Sie beklagt sich Juana gegenüber bitter :

S. 328, 2. *Juana* : Prosigue.
Prec. : Cosa perdida.
No he de verle mas, no tienes
Que porfiar.
Juana : Yo porfio ?
Prec. : Deve de ser mi alvedrio,
Que arguye con mis desdenes. [1]

Da bietet sich ihr zur rechten Zeit Alonso, und sie will ihn ausfragen, um die Wahrheit über den Geliebten zu erfahren. (S. 328, 1 ff.) Als aber aus seinen Worten der Hass klingt, verbietet sie ihm die Rede, denn sie fürchtet, seine heftigen Gefühle möchten die Wahrheit entstellen und sie betrügen. Doch echt weiblich widerspricht sie sich wieder und lässt ihn ausreden. Vgl. S. 329, 2 : Acaba ya de dezirlo.

Mit dem dritten Akte hat sich der Sturm in Preciosas Brust beschwichtigt, denn Don Juan hat ihr das Rätsel seiner doppelten Existenz erklärt. Damit tritt in Preciosa erst der ganze Wert ihres Wesens hervor. Sie gibt noch einmal dem Geliebten den Weg in die Stadt zurück frei. (Vgl. S. 332, 2.) Sie beteuert, sie werde auch dann den Gleichmut nicht ver-

---

[1] S. 328, 2.
Preciosa aparte :
Esposa y no conocerle !
Si oì mal, y el viejo quiso
Dezir prima, y dijo esposa ?
Yo sus finezas no he visto ?
Pues no quiero saber mas ;
Pero siendo los indicios
Tan claros, notable afecto :
Yo me llego, y me desvio :
Yo me esfuerzo, y me acobardo :
Yo me modero, y me irrito,
Y en tanta contrariedad
El aliento suspendido,
El discurso embarazado,
Y confusos los sentidos,
Ni busco lo que deseo,
Ni dejo lo que resisto.

lieren, wenn er von ihr scheide [1]. Sie ist sich des grossen Abstandes zwischen ihnen bewusst, und so gibt sie sich keinen Illusionen über das Glück ihrer Liebe hin :

S. 333, 1. D. Juan, si he de hablar de veras,
Por mas que con mi desvio
Tu amor eloquente arguya,
No me acercas à ser tuya,
Y estàs lejos de ser mio.

Man möchte geradezu behaupten, dass hier die Resignation und der Humor Preciosas über die Novelle hinausgehen.

In dem folgenden Liede kennzeichnet Preciosa das Leben, welches die Neuaufgenommenen (« novatos ») erwartet : S. 333-336. (Das Lied vertritt also hier die Rede des alten Zigeuners aus der Novelle : S. 39, 22-42, 7.) Auch aus ihm spricht ihre Liebe, denn sie gibt ihrer Bewunderung für die herrlichen Eigenschaften Don Juans unverhohlen Ausdruck. Zuletzt weist sie ihn noch einmal auf den Weg nach Madrid [2].

Da meldet die Alte, dass Don Juans Vater ihn im Lager suche. So muss er für eine Zeitlang fort S. 336 :

Prec.: No sé
Lo que el corazon rezela,

---

[1] S. 332, 2.
Preciosa zu Don Juan:
Yo suspiros, yo aflicciones,
Yo congojarme de nada?
Soy bien acondicionada,
Aun las mismas desazones
Que tengo con mi enemigo,
Me duran poco, don Juan;
Mirà què me duraràn
Las que tuviere conmigo?

[2] (S. 335, 336) :
Pero si acaso usté no se resuelve
À venir, y à Madrid los ojos buelve,
Donde con otro amor de mas estima
Le tira la clavija de la prima :
No ay sino que los dos muy lastimados,
Muy tiernos de ojos, muy desordenados,
Con dos à Dioses, y con dos gemidos,
Aqui nos despedimos como amantes,
Y luego tan amigos como de antes.

Que me pesa, que me duela,
Y me duele por mi fé :
Bolveràs, don Juan ?
D. Juan : Lo dudas ?
Prec.: Temo.
D. Juan : Qué ?
Prec.: Tu condicion.
Tus verdades...
D. Juan : ¿ No lo son ?
Prec.: No las he visto desnudas.
D. Juan : ¿ Sabes que te adoro ?
Prec. : Quiero
Saberlo.
D. Juan : Y mi amor ?
Prec. : No es cosa.
D. Juan : Desconfiada, y hermosa.
Prec.: Vencedor, y lisongero.
D. Juan: ¿ Vencedor ?
Prec. : Cielos, ¿ què he dicho ?
Mira no me dejes.

Dies ist eine der schönsten und zartesten Stellen, die von Preciosas Liebe geschrieben worden sind. Sie hat ihre Gefühle wider ihren Willen verraten, denn sie kann nicht einen Augenblick mehr ohne den Geliebten sein. In der komischen Zigeunerversammlung flüstert sie der Alten zu : No entiendo este desaliento del corazon. (338, 1) Und : Dejalos Juana, y hablemos en Don Juan. (338, 2) — Corrijome, y no me entiendo. (ebenda.) Und S. 339, 2 bittet sie die Zigeunerin, sie allein zu lassen, damit sie sich über ihren Zustand Rechenschaft geben könne.

Die Novelle rühmte an Preciosa die discreción, honestidad und belleza. Ebenso die Komödie :

S. 310, 1 *Don Juan* :

Rendido, pues, llegué a hablarla,
Y lo entendido, y discreto,
En lo que abrasò lo hermoso
Quiso renovar incendios.

S. 316, 2. La « Hermosura, y discrecion » de Preciosa. (Vergl. auch S. 336, 1.)

Solís hat beide Elemente der Novelle, das realistische und das idealistische, bewahrt. Noch ist Preciosa die Herrscherin über ihre Umgebung und verdankt ihre Stellung allein ihrer Kunst und innerlich kraftvollen Art. Ihre « agudeza » wird nicht nur rühmend hervorgehoben, sondern zeigt sich an vielen Stellen des Stückes als wichtiger Faktor im Fortschritt der Handlung.

Demgegenüber steht Preciosas Innerlichkeit, welche, ihrem Auftreten entgegengesetzt, ihr eigentliches Wesen bestimmt. Dass sie sich dieses Zwiespaltes bewusst sei, konnte oben gezeigt werden.

Erfüllt von Liebe, erhebt sie sich über ihre Umgebung im Bewusstsein ihres Wertes. Ihre Gefühle werden heftiger dargestellt als in der Novelle, und damit tritt ihre Liebe stärker in den Vordergrund. Solís hat sich in ihrer Schilderung als echter Künstler gezeigt. Er vermeidet alles Triviale in ihr und steigert sie — ganz im Sinne der Novelle — hoch ins Ideale, bis zur Verzichtleistung auf den Geliebten, um so selbst noch einen Schritt über sein Vorbild hinauszutun.

Natürlich war diese Steigerung erst möglich, nachdem Solís die Gefühle Preciosas mehr in den Mittelpunkt des Interesses gerückt hatte als Cervantes. Während dieser sie dahin streben lässt, sich ihren Geliebten zu erhalten (Vgl. Gespräch mit Clemente, S. 60, 15 ff.), leistet sie bei Solís im brennendsten Gefühle ihrer Liebe Verzicht, was seine starke Wirkung nicht verfehlt.

JUAN PÉREZ DE MONTALVÁN,
LA GITANILLA DE MADRID,
(als « suelta » ohne Jahreszahl erschienen).

Die Komödie ist und bleibt verschollen [1].

Im allgemeinen ist man wohl der Auffassung, dass von den

[1] Revue Hispanique, t. XXVI (1912). p. 432. In Madrid und Santander waren meine Nachforschungen vergebens.

beiden spanischen Komödien der Zeit — Montalván und Solís — erstere älter sei, doch Schaeffer sagt Band II, Seite 150 :

« Allerdings muss hier noch erwähnt werden, dass ein gleichnamiges Drama von Montalván existiert. Ob dieses grosse Ähnlichkeit mit dem Solís'schen zeigt, ist dem Verfasser unbekannt, da er dasselbe nie zu Gesicht bekommen konnte; im Bejahungsfalle wird es indessen eine offene Frage bleiben, ob Solís Montalván gefolgt ist, oder umgekehrt, denn die in solchen Fällen sicherste Wegweiserin, die Chronologie, bietet hierfür keinen Anhaltspunkt. »

Über das Verhältnis der beiden Werke äussert sich die Solís-Ausgabe von 1828 (Comedias escogidas de D. Antonio de Solís y Rivadeneira. Tomo único. Madrid, Imprenta de Ortega y Compañía, 1828) :

« El primero que le presentó (la comedia) en la Escena fué el Doctor Juan Pérez de Montalván, de quien lo ha tomado todo Don Antonio de Solís. No solo el argumento de la fábula pertenece enteramente á aquel Poeta, sino los caracteres, las escenas, los nombres de los principales personages, y hasta la mayor parte de la versificación, que ha conservado íntegra nuestro autor (Solís). Solo ha corregido algunos pasages, ha hecho algunas supresiones, ha añadido varias escenas, como la I del Segundo Acto y la I del Tercero, y ha variado otras hasta el desenlace, presentándole con mas sencillez y brevedad. Estas modificaciones han dado á la pieza mas regularidad y mas verosimilitud, aunque en el final ha perdido parte del movimiento que tiene en Montalván. Solís no ha sido mas que un mero refundidor de la Gitanilla de aquel poeta.

No pretendemos con esta observación rebajar de ningún modo el mérito de Solís, que le tiene ciertamente, — —. Su comedia de la Gitanilla será siempre leída en su refundición con mas gusto que la original de Montalván, porque la ha mejorado indudablemente. Los personajes en ambas están bien pintados y desenvueltos, con particularidad el de Preciosa y Don Juan, cuyos amores son puros é interesantes. La fábula está bien seguida hasta el fin, tiene buen lenguage y buena versificación, y es en fin una Comedia que agradará siempre en la lectura y en la representación. »

ALEXANDRE HARDY,

LA BELLE ÉGYPTIENNE (zuerst 1615 aufgeführt.)

Dies Werk ist wohl zeitlich das erste, welches auf die Novelle folgt. Es schöpft natürlich aus ihr und bringt ziemlich zu-

sammenhangslos einzelne Szenen und Abschnitte seiner Vorlage auf die Bühne.

Wie eng die Anlehnung ist, beweisen die folgenden Parallelstellen :

Die erste Rede Don Jeans.

Hardy : S. 114. Bien qu'unique reste d'un vieil pere l'appuy,
Dom François de Carcame, à qui dans peu se donne
L'un des plus beaus êtats vaquans de la Couronne :
Mais or, qu'il possedât Monarque l'univers,

Cervantes : S. 21, 6-12. Soy hijo único, y el que espera un razonable mayorazgo; mi padre está aquí en la corte pretendiendo un cargo, y ya está consultado, y tiene casi ciertas esperanzas de salir con él. Y con ser de la calidad y nobleza que os he referido, y de la que casi se os debe ya de ir trasluciendo, con todo eso quisiera ser un gran señor.

Hardy : S. 114. Qui d'arres seulement de sa ferme constance
A tes perfections ces cent ducats avance.

Cervantes : S. 21, 29-30. Cien escudos traigo aquí en oro para daros en arra y señal de lo que pienso daros.

Antwort Précieuses.

Hardy : S. 115. Une inclination toutesfois de nature.

Cervantes : S. 22, 9-10. Tengo un cierto espiritillo fantástico acá dentro, que a grandes cosas me lleva.

S. 22, 16 : Mi buen natural.

Hardy : S. 115. Hé ! qui ne sçait aussi que l'honneur comparé
Ressemble un beau bouquet de toutes fleurs paré,
Qu'apres deus ou trois jours que chacun le manie
Nous voyons contemptible en sa grace finie.

Cervantes : S. 23, 2-7. Flor es la de la virginidad que a ser posible aún con la imaginación no había de dejar ofenderse. Cortada la rosa del rosal, ¡ con qué brevedad y facilidad se marchita ! Este la toca, aquel la huele, el otro la deshoja, y finalmente, entre las manos rústicas se deshace.

Hardy : S. 115. Ne vous, n'homme qui vive au terreste sejour
Qu'en qualité d'épous n'obtiendra mon amour.

Cervantes : S. 23, 7-9. Si vos, señor, por sola esta prenda venís, no la habeis de llevar sino atada con las ligaduras y lazos del matrimonio.

Verwunderung über ihre Rede.

Hardy : S. 115. Hé, folâtre, où pren-tu ce que tu viens de dire ?

Cervantes : S. 14, 25. ¿ Quién te enseña eso, rapaza ? dijo uno.

Weitere Rede Précieuses.

Hardy : S. 126. Un capitaine peut absolu sur ma vie,
Non sur ma chasteté à moy seule asservie.

Cervantes, S. 43, 3-5. Estos señores bien pueden entregarte mi cuerpo, pero no mi alma, que es libre, y nació libre, y ha de ser libre en tanto que yo quisiere.

Hardy : S. 126. Ton équipage entier absent à peine un jour
Tu n'as qui chez les tiens empêche le retour.

Cervantes, S. 42, 32-43, 1. Aún no es muerta la mula, tus vestidos están enteros, y de tus dineros no te falta un ardite. La ausencia que has hecho no ha sido aún de un día.

Motive und Anschauungen Précieuses sind aber ganz andere als die ihrer spanischen Schwester.

Bei der Erklärung ihrer ehrbaren Gesinnung tadelt sie die lockeren Schönen der Stadt. [1] Das Beisammensein der Liebenden während der zweijährigen Probezeit denkt sie sich ganz anders als die Spanierin [2]. Sie bedauert den Geliebten ob der Unbequemlichkeiten, denen er sich als Zigeuner aussetzen muss. [3] Ihr Mitleid droht, ihre keusche Zurückhaltung zunichte zu machen [4]. Diese zarten Bedenken, aber auch die Gefahr,

[1] (S. 115).
(l'honneur ne me soit) plus précieux qu'à celles
Qui dans vos citez n'ont qu'un masque de pucelles,
Qui lascives d'effet ne désirent sinon
Se garder le faux bruit d'un pudique renom.

[2] (S. 116).
Ils (les amants) peuvent converser ensemble privément,
Mille honnêtes plaisirs cueillir reservément,
Horsmis le dernier point que leur garde ce terme.

[3] (S. 127).
L'amour ne marche point sans crainte soucieuse,
Crainte qui voirement affilge Precieuse,
Sur l'incommodité qu'elle prévoit souffrir
A qui vient compagnon de misère s'offrir.

(S. 143).
Un roc se transiroit à la pitié sensible,
De voir ce Cavalier par dessus son possible,
Fatiguer, endurer le froid, la faim, le chaut,
Et ce qui coûte plus à ce courage haut
L'ignoble train de vie entre nous ordinaire,
Voire à la cruauté s'astreindre débonnaire :
Puis que sert de mentir ? contrainte en ma rigueur

dem Geliebten die sinnliche Annäherung zu gestatten, kennt die spanische Preciosa nicht.

Don Jean will seine Geliebte aus ihrem niederen Leben befreien [1]. (S. 115 und 152). Damit kommt er den Wünschen Précieuses entgegen, denn sie hat wohl schon tausendmal den Himmel angefleht, sie aus ihrem Stande zu erlösen [2]. — Diese Haltung Précieuses ist sicher der Auffassung, die Cervantes von dem Leben seiner Preciosa unter den Zigeunern hatte, ganz und gar entgegengesetzt; auch die meisten seiner Nachahmer sind ihm hierin gefolgt, denn wie hätten sie sonst mit Preciosa die Romantik des Zigeunerlebens verbinden können?

Die Zigeuner bedeuten bei Hardy nichts. Seine Précieuse erscheint als eine Dame der Gesellschaft, die in falsche Umgebung gekommen ist und so schnell wie möglich in ihren Kreis zurückzugelangen sucht.

Zu diesem Zwecke sucht sie sich einen Mann aus :

Je ne tire que trop ma part de sa langueur,
La pitié peu s'en faut équitable surmonte
Et dissipe le frein d'une pudique honte;

[1] (S. 115). *Don Jean zu Précieuse (auch zu der Alten):*
Sans te plus travailler ça et là vagabonde,
L'opprobre, le mépris, et la fable du monde,
Toutes deux à l'abry de mon ombre, ne faut
Craindre qu'apres vôtre heur endure aucun défaut.

(S. 152). *Don Jean:*
Helas ! Qu'un seul regret je n'emporte du monde,
Ma Carite laissée à jamais vagabonde,
Pauvre de biens, d'amis, de capable suport
Qui puisse en mieus changer la rigueur de son sort :

[2] (S. 117). *Précieuse:*
Mon inclination répugne à ma fortune,
Lasse de plus servir de fable à la commune,
Qui réclame le ciel chaque heure mille fois
Sur les stables repos que nous promet ce chois :
Tenez, mon Cavalier, la parole avancée,
D'une pauvre Andromède invincible Persée.

S. 118. Le pêcheur avisé dedans l'onde secouë
Tous ces petits poissons dont sa ligne se jouë,
Et d'entr'eus ne choisit que les gros plus exquis,
L'impatience aussi nous perd souvent l'acquis.

Mit ihrer Gunst ist sie sparsam, um den Geliebten wieder herbeizulocken [1].

Herzlich albern ist es und zeugt von der oberflächlichen und gedanklosen Arbeit und Charakterisierung Hardys, wenn er unmittelbar nach diesen Äusserungen die alte Zigeunerin sagen lässt (S. 118.) : L'amour plus que la peur de perdre te maîtrise.

Als Clément im Lager der Zigeuner erscheint, will ihn Précieuse nicht sehen [2]. Warum nicht? Um nicht selbst einmal durch Don Jean zur Eifersucht gereizt zu werden [3]. Don Jean zwar würde sich freuen, wenn einmal ein kleiner Wurm der Eifersucht an ihrem Gedanken nagte; aber sie meint :

S. 133. L'espreuve périlleuse égallement nous nuit,
Et ma sainte amitié de près la tienne suit.

Als Don Jean nach dem Erlebnis mit Carduche zum beschleunigten Aufbruch drängt, hält sie es für möglich, dass er dadurch seine heimlichen Beziehungen zu ihr verdecken wolle — « Hypolite en parole, et Thésée à l'effet. » (S. 145).

Cervantes hatte in seiner Preciosa ein mutwilliges Mädchen gezeichnet, das sich alle möglichen Keckheiten erlauben durfte, ohne dass man sie ihr hätte übelnehmen können («desenvoltura»). Das machte ihr feines Innere, ihre hohe Gesinnung, ein gewisser Unterton ihrer Worte unmöglich (« recato »).

---

[1] (S. 118).
On le réserve prêt (le baiser), amorce du retour,
Si ce grand mont n'enfante une souris d'amour.

[2] (S. 133).
Désirant conserver nostre paix amoureuse
Je ne le veux plus voir.

[3] (S. 133).
Toutesfois équitable (la sentence) et exemplaire aussi
A ce qu'en cas pareil tu m'ostes de soucy.

Letzteres fehlt bei Hardy vollständig. Die Folge davon ist, dass Précieuse mit ihren Äusserungen plump, frech und allzu vorlaut wirkt.

Man vergleiche nur die Szenen, wo die Liebenden sich zum ersten Male treffen. Bei Cervantes bittet Don Juan die beiden — die Alte und Preciosa — um eine Unterredung. Sie willigen ein, und nachdem er seine lange Rede gehalten hat (S. 20), bittet Preciosa ihre Pflegemutter mit folgenden Worten um die Erlaubnis, statt ihrer antworten zu dürfen :

S. 22, 3-4. Perdóneme, abuela, de que me tomo licencia para responder a este tan enamorado señor.

Bei Hardy eröffnet Précieuse selbst das Gespräch :

S. 112. O la belle rencontre ! O l'heureuse embuscade !
Cette pâleur pourtant le môntre un peu malade :

Auf Don Jeans Worte :

S. 113. Je suis l'un des esclaves
A qui tu sceus donner d'invisibles entraves.

antwortet sie :

S. 113. On traitte les poulains de la sorte au printemps,
De peur que dêchainez ils ne gagnent les champs.

Dasselbe vorlaute Wesen zeigt sie im Gespräche mit Clément. Bei Cervantes fragt sie da bescheiden und interessiert, was wohl ein Dichter sei (Vgl. Novelle, S. 28, 1 ff.); bei Hardy beginnt sie :

S. 120. Ma foy vous triomphez en ces œuvres dernières
Pleines à mon avis de chaleurs printannières,
Capables d'arracher aux plus judicieus
Un los qui leur auteur éleve dans les cieus :
Esprit universel qui sçait, autre Prothée,
A son stile donner toute forme empruntée,
Même que les chansons qui proviennent de vous
Se discernent à l'air agréablement dous,
Pareilles qu'Amphion fredonna sur sa lyre
Lors que les murs Thébains elle voulut construire,
Ou que le Cinthien qui débonnaire fils
Chantoit de Jupiter les Titans déconfis.

Wie tief Hardys Précieuse unter der Preciosa des Cervantes steht, geht aus dem Gesagten hervor.

Um es ganz deutlich zu machen, möchte ich noch einmal die herrlichen Worte Preciosas zu ihrem Andrés aus der Novelle anführen : S. 51, 23 — 24 Mira, Andrés, no me pesa a mí de verte celoso, pero pesarme ha mucho si te veo *indiscreto*. Précieuse hat nichts von der discreción ihrer spanischen Schwester ererbt. Sie ist ein freches, innerlich leeres Wesen, dem Hardy selbst kaum Beachtung geschenkt hat. Die oben angeführten charakteristischen Stellen entgleiten ihm gewissermassen unwillkürlich, bezeichnen dadurch freilich nur umso besser seinen eigenen Geist und vielleicht in etwas auch den Geist der Epoche.

SALLEBRAY, LA BELLE ÉGYPTIENNE. (1642 gedruckt.)

Der Verfasser hat sowohl A. Hardy als auch Cervantes gekannt und arbeitet nach beiden. Der Gesamtaufbau stammt von Hardy.

Zwei Beispiele für Einzelentlehnungen aus Hardy :

Sallebray : S. 90,1-4.
Andrés : Nôtre pouvoir est vain pour les charmes de l'ame,
Et ce sont les démons qu'en ce point on réclame.
Hardy : S. 141.
Andrés : Pour les charmes du corps nos secrets on réclame,
Des démons implorez dependent ceux de l'ame.
Sallebray : ebenda.
Hipolite (statt Carduche) *:* Autre démon que toy ne l'y sceut attacher,
Autre démon que toy ne l'en peut arracher,
Hardy : ebenda.
Carduche :
Autre démon que toy n'a compris ce sçavoir,
Autre démon que toy n'a semblable pouvoir :

Eugène Rigal spricht andeutungsweise über diese Quelle Sallebrays, Seite 498.

Die zweite Quelle Sallebrays ist die Novelle. Beweis dafür

ist das Gespräch mit dem Pagen, welches Sallebray — entgegen den starken Änderungen Hardys — Rede für Rede getreu nachgebildet hat. Ich führe nachstehend die Zeilen der einzelnen Reden an, die sich durch das ganze Gespräch entsprechen :

NOVELLE	*SALLEBRAY*
Preciosa : S. 28, 1-2	Précieuse : S. 13, 1-3.
paje : » 28, 3-9	poète : » 13, 4-10.
Preciosa : » 28, 10	Précieuse : » 13, 11-13.
paje : » 28, 11-21	poète : » 13, 14-15, 14 (auch Précieuse.)
Preciosa : » 28, 22-23	Précieuse : » 15, 15-16.
paje : » 28, 24-27	poète : » 15, 16-16, 5.
Preciosa : » 28, 28-29, 3	Précieuse : » 16, 6-16,16 (auch poète.)
paje : » 29, 4-13	poète : » 16, 17-17,3.
Preciosa : » 29, 14-22	Précieuse : » 17, 4-17, 15.
paje : » 29, 23-27	poète : » 17, 16-18,3.

Während man bei Hardy die Figur Don Sanchos (Clément) als recht überflüssigen Ballast empfindet — man bemerkt von ihm eigentlich nur, dass er von Hunden zerrissen wird, und gegen den Schluss verschwindet er spurlos — hat Sallebray in Anlehnung an Cervantes diese Gestalt wieder belebt. Freilich ist der Reiz des Gespräches zwischen Précieuse und dem Poeten bei der engen Gefolgschaft Sallebrays nicht sein Verdienst, sondern das des Cervantes. In der Schlussszene des zweiten Aktes, in der sich die Liebenden zum ersten Male allein gegenüberstehen, muss Cléments Gedicht den Vergleich mit einem anderen aus Andrés' Feder bestehen — eine zierliche und wohlgelungene Szene. Zum Schlusse des ganzen Werkes wird nicht vergessen, des Poeten zu gedenken. Vgl. S. 140.

Sallebrays eigene Begabung zu beurteilen, ist schwer, da er sich so eng an seine Vorbilder anschliesst. Indessen muss man ihm vor Hardy einen weiten Vorsprung zuerkennen; und das geht zum Teil auf seine eigene Rechnung, zum Teil ist es dem Einflusse des mächtigen Spaniers zuzuschreiben.

Schon im Gespräche mit dem Pagen (« poète ») liess sich

zeigen, wie wohltätig der Einfluss des Cervantes ist, denn naturgemäss schwindet mit der engen Anlehnung Sallebrays an die Preciosa-Novelle das Vorlaute und Aufdringliche aus Preciosas Wesen, das bei Hardy ihre Weisheiten und Reden zu Clément unangenehm macht.

Sodann lässt Sallebray dank dieses Einflusses die Zigeuner doch wenigstens ein bisschen wesenhafter in die Erscheinung treten. Isabelle, die Gattin Ferdinands, also der sonstigen Guiomar gleich, spricht von ihnen :

S. 111, 112. Ils (les égyptiens) semblent destinés à ce mestier honteux,
Ils naissent de larrons, sont nourris avec eux,
Et du premier moment qu'ils se peuvent connestre,
S'efforcent d'imiter ceux dont ils tienent l'estre,
Tant ce charme odieux est puissant sur leurs cœurs.

was deutlich auf den Beginn der Novelle zurückweist :

S. 5, 1-6. Parece que los gitanos y gitanas solamente nacieron en el mundo para ser ladrones : nacen de padres ladrones, críanse con ladrones, estudian para ladrones, y finalmente salen con ser ladrones corrientes y molientes a todo ruedo; y la gana del hurtar y el hurtar son en ellos como acidentes inseparables que no se quitan sino con la muerte.

Aus Andrés' Munde kommt folgendes Urteil über seine Gefährten : Nous sommes, tu le sçais, les plus secrets du monde. S. 79 (Vgl. Novelle, Seite 54, 25 : Entre nosotros los gitanos (hay) el mayor secreto del mundo.)

Vor allem aber ist die Rede des alten Zigeuners wieder belebt worden (S. 37 ff.), und inmitten der sonst so stark stilisierten Umgebung wirkt es erfreulich, wenn dieser Alte ein bisschen von den Schlichen und Kniffen seines Volkes zum besten gibt (dies im Gegensatz zu Cats).

In dem so gekennzeichneten Rahmen spielt Précieuse eine viel gewinnendere Rolle als bei Hardy. Sie wartet nicht mit der Angel auf den besten Fischzug, sie versagt sich dem Geliebten nicht aus Berechnung und spielt nicht mehr mit der Eifersucht; sondern sie liebt wirklich und ist auch wirklich eifersüchtig. Sallebray sah die Notwendigkeit ein, ihre Gestalt

zu beleben, und damit hat sein Werk an innerer Einheit und Konzentrierung des Interesses gewonnen.

Die einleitende Szene des ersten Aktes ist Sallebrays Eigentum. In ihr finden wir Précieuse mit der Alten im Gespräche und erfahren, dass der Ritter aus Sevilla, der Sohn des Gouverneurs, welcher Precieuse seine Liebe schon verraten hat, ihnen von dort nach Toledo gefolgt ist. Die Alte hat die Kunde und enthält sie dem Mädchen vor. Ihre Neugier und starken Gefühle für ihren Verehrer werden uns so in natürlicher und zwangloser Weise vorgeführt.

Äusserlich hat Sallebray die häufig unzusammenhängende Szenenfolge Hardys vereinfacht, damit den Gang des Ganzen erleichtert und die Wirkung gehoben. Bei Hardy machen die einzelnen Akte den Eindruck von auf die Bühne gebrachten Episoden. Ganz ausserhalb des Zusammenhanges treten im ersten Akte Sancho (Clément) — I, 2 —, im zweiten die Eltern Précieuses, Ferdinand und Guiomar — II, 3 — auf. Das musste fallen. Verwandlungen innerhalb der Akte sind nach Möglichkeit vermieden worden.

Im vierten Akte gibt Sallebray eine weitere Probe für seinen heiteren, graziösen Stil. Durch das Erscheinen des Poeten im Zigeunerlager ist Andrés' Eifersucht erregt worden. Er ist gereizt und fragt Précieuse, warum sie sich nicht nach dem Befinden des « geliebten » Kranken erkundige — es stände schlecht mit ihm, doch ihr Besuch werde ihn erfreuen, und so wolle er sie an seiner Statt darum bitten (Szene IV, 1) — also wahr und vortrefflich gezeichnete Eifersucht. Da tritt Hipolite auf (statt Carduche), und nun ist es Précieuse leicht, sie gegen Clément auszuspielen. Sie geht, um Andrés' Aussprache mit ihr nicht im Wege zu sein; aber nicht genug damit, dass sie so den einen gegen den anderen stellt — die Sache hat sie doch recht ins Herz getroffen, und so kommt sie verstört und nun selbst grimmig eifersüchtig zurück.

Auch noch im fünften Akte — kurz vor dem Schlusse —

spielt Sallebray solch einen Scherz, wenn Ferdinand Don Jean seine Tochter zur Frau anbietet und Précieuse ihm, der ihre Herkunft noch nicht kennt, zu dieser Wahl rät.

Zusammenfassend stellen wir fest, dass Sallebray es verstanden hat, die äussere Handlung glatter zu entwickeln und Hardys Härten abzuschleifen. Das konnte er, weil er Précieuse stärker in den Vordergrund stellte und so dem Werke — wenigstens ideell — einen Mittelpunkt gab. Daher erscheint das Ganze bei ihm gerundeter. Er schreibt witz— und geistvoller; und von dem so geebneten Hintergrunde heben sich die Gestalten allesamt plastischer ab. Die Psychologie erscheint Hardy gegenüber bedeutend verfeinert, und insonderheit Précieuse zeigt tiefere und menschliche Gefühle — das liebende Herz, das sie auch uns liebenswert macht.

J. B. P. MOLIÈRE,

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRETEMPS. (1653 in Lyon zuerst aufgeführt.)

Zugrunde liegt die Geschichte Preciosas. Sie ist nicht künstlich oder äusserlich aufgepfropft, sondern bildet den Rahmen für die « contretemps » des Liebhabers Lélie, welche erst mit der Aufhellung des Dunkels, das über Célies, seiner Geliebten, (Preciosas) Herkunft schwebt, ihre endgültige Lösung erfahren.

Die Heldin tritt wenig auf; am Anfang Szene I, 3 und 4 und am Schlusse Szene V, 2, 3 und 6-11. Sie ähnelt den Sklavinnen, die unter maurischer Herrschaft seufzen, etwa wie Silvia bei Yzuf in den « tratos de Argel » (Cervantes). Eifersüchtig wird sie von dem geizigen Trufaldin bewacht — wegen des Lösegeldes, das er für sie erwartet. So bemühen sich zwei Liebhaber — Léandre und Lélie, letzterer der Begünstigte — vergebens, sie in ihre Gewalt zu bekommen. Die Entführungsversuche scheitern, und bis zum fünften Akte ist das Stück voll von den « contretemps », die dem Ungeschick Lélies ihren

Ursprung verdanken. Zuletzt erscheint der Zigeuner (Edelmann), der sie loskauft. Vergleiche den « rescate » in den « tratos de Argel ».[1]

Wer Célie aber befreit, ist kein Trinitariermönch, sondern Andrés, der von der Alten (Pflegemutter Preciosas) ihren Aufenthalt erfahren hat. Die Zigeuner haben sie nämlich an Trufaldin verschachert, um Geld zu bekommen und dadurch sich aus einer Verlegenheit zu retten.[2]

Célie versteht sich auf die « blanche magie » (S. 13, vergl. die Novelle, S. 15, 27) und spricht vor Trufaldin mit dem Boten des heimlich Geliebten, ohne dass jener den Sinn ihrer Worte errät.[3] S. 14 (Novelle, S. 31, 18-32, 31 und öfter.)

[1] S. 79.

A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paraît fort zélé.

[2] S. 82.

Andrés zu Célie : (Apprenant)
Que pour certain argent qui leur importait fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en otage.

[3] S. 14. *Célie zu Mascarille, dem Diener Lélies :*

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?
(Sous un astre à jamais ne changer son amour.)
Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et, dans l'adversité,
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connaître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître.
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.
(O merveilleux pouvoir de la vertu magique !)
Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende pas de soupirer en vain;
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

Deutlich erinnert das Wesen Célies an das Preciosas. Ihre Zurückhaltung tritt hervor. Sie legt auf Tugend und Beständigkeit des Geliebten grossen Wert. Ihre Bedenklichkeit weist auf die Probezeit (« noviciado ») zurück, welche Preciosa ihrem Andrés auferlegt; ebenso aber tritt wie in den anderen französischen Fassungen die grössere Geneigtheit hervor, mit der sie von vornherein dem Geliebten begegnet.

Doch wir sagten schon, dass der Preciosa-Stoff nur den Rahmen für die Komödie gibt. Der von Célie Begünstigte ist nicht der, welcher um ihretwillen alles verlassen hat, um Zigeuner zu werden, ist nicht Andrés.

Als dieser endlich im fünften Akte erscheint, zeigt er sich ganz als der seiner Herrin (Célie) ergebene treue Diener der Novelle. Ihr Wille ist ihm Gesetz, doch darf er ihr nicht nahen.[1] S. 82.

Um seiner Dienste willen muss Célie ihm verpflichtet sein, ist er es doch auch, welcher am Schlusse ihre Befreiung herbeiführt; und so steht sie im inneren Kampfe zwischen Neigung und Verpflichtung. Vgl. ihre Worte zu Mascarille, S. 89.[2]

---

[1] S. 82. *Andrés zu Célie :*

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avait mis mon courage,
Et j'y pouvais un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
Aient pu me détacher de ma persévérance.

[2] S. 89, *Célie zu Mascarille :*

Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudrait pas pour l'un faire injustice à l'autre,
Et que très-fortement, par de différents nœuds,

Si gibt also an edler Gesinnung der spanischen Preciosa nichts nach. — Im Gespräch mit ihrer Rivalin Hippolyte (S. 90, 91) zeigt sie sich geistvoll, klug und bescheiden. Hippolyte aber hat zu klagen, dass ihr die Schönheit der Sklavin alle Verehrer abspenstig mache.

Indessen findet alles einen glücklichen Ausgang. Die alte Zigeunerin gesteht, Célie einst aus dem Hause Trufaldins geraubt zu haben. Damit wird sie zur Tochter ihres Herren — kein schlechter Witz — und Andrés zu ihrem Bruder. So kann sie ihn nicht heiraten und ist froh, ihrem Lélie angehören zu können, während Andrés schnell ein anderes Ziel seiner Wünsche findet.

VICTOR HUGO, NOTRE-DAME DE PARIS (1482). 1831 erschienen.

Die Behandlung dieses Werkes kann sich auf den Nachweis des Spanischen im Roman, insonderheit der Spuren, welche die Preciosa-Novelle in ihm hinterlassen hat, und die Kennzeichnung der Figur der Esmeralda beschränken.

Spanisch findet sich in der Überschrift des 3. Kapitels des 2. Buches : « Besos para golpes. » Dann ist es eine der Sprachen, welche an der Cour des Miracles -- jenem Sammelplatze der Lumpen und Verbrecher aller Länder — gesprochen wird :

Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrès pour son partage a la reconnaissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts.
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.

I. S. 125 : Señor caballero, para comprar un pedaso de pan ! I. S. 127 : Ondè vas, hombre ! I. S. 133 : Hombre, quita tu sombrero !

An die Novelle erinnern die folgenden Züge. Der Name Esmeralda ist dem spanischen parallel gebildet worden, die Berührung in der Bedeutung liegt auf der Hand. Der Wechsel mag etwa durch folgende Stelle veranlasst worden sein :
Novelle S. 15, 14 Este sí que se puede decir cabello de oro, estos sí que son ojos de esmeraldas. (Von Preciosas Augen.)

I. S. 159 : C'est bon, dit Gringoire. A quel âge êtes-vous venue en France ? Toute petite (sagt Esmer.) A Paris ? L'an dernier.	Nov. S. 6, 17 : Crióse Preciosa en diversas partes de Castilla, y a los quince años de su edad su abuela putativa la volvió a la corte y a su antiguo rancho, que es adonde ordinariamente le tienen los gitanos, en los campos de Santa Bárbara.

Es ist also beiden Werken gemeinsam, dass die Heldin erst kurze Zeit, ehe wir sie kennenlernen, in bezw. vor der Hauptstadt angekommen ist, während sie schon lange im Lande weilt. Die Zigeunerbande, in der Esmeralda grossgezogen wird, kommt auf vielen Umwegen aus Spanien und Katalonien, wie I S. 329 berichtet wird. Vgl. auch II. S. 16. —
Esmeralda ist 15 Jahre alt (I S. 340; II S. 340). Vgl. die Novelle S. 6, 18 und 14, 27.

Von Wahrsagerei hält sich Esmeralda fern (2, 17). Doch unter den Zigeunern wird sie hochgeachtet. (I, 147; II, 15.) Ihr Reich der Schönheit zieht auch diese rauhen Seelen in seinen Bann. Der duc d'Égypte hält sie unter seinem besonderen Schutze, er vertritt also die Stelle der alten Zigeunerin, und wie diese bewegt ihn dazu der Wunsch, aus ihrer Schönheit dereinst den grössten Gewinn zu ziehen (II, 15). Vgl. Novelle 6, 1. Die Rolle des alten Zigeuners vertritt Clopin Trouillefou, roi de Thunes, der mit Umstand und Würde von den Gesetzen und Gebräuchen seines Volkes spricht und die Gerichtsverhandlung gegen Gringoire, den Liebhaber Preciosas in veränderter Gestalt, leitet (I. S. 133 ff.) Hier wie dort gibt Esme-

ralda der Entscheidung des Alten eine andere Wendung. Hier wie dort zieht sie sich dann keusch vor der Liebe ihres Bräutigams zurück.

Ihr Auftreten erregt dasselbe gewaltige Aufsehen wie das ihrer spanischen Schwester. Alles stürzt und rennt, um sie zu sehen. Lauter Beifall und reichlicher Lohn werden ihr zuteil (I, 85, 98, 102). Vgl. die Novelle S. 6, 22 ff. Ja, der Erfolg ist derart, dass der Zorn der Hörer alle die trifft, welche den Genuss stören wollen. (I, 105.) Worin besteht die Kunst Esmeraldas? Sie tanzt mit Tamburin und Kastagnetten (I, 98, II, 8 u. 9). Vgl. die sonajas bei Cervantes : S. 7, 6; 8, 11; 9, 4; 34, 15. Sie tanzt den spanischen fandango und provenzalische Sarabanden. (II, 9 u. 10.) Auch singt sie spanische Lieder, freilich ohne ihren Sinn zu verstehen (I, 104 u. 157), und eine alte spanische Ballade (II, 191.) Sehr bezeichnend ist es für sie, dass die Hauptbedeutung ihrem Tanze zukommt, während z. B. Wolffs Preciosa ihr Bestes im Gesange gibt. Der Tanz ist die Vergeistigung ihres Wesens. [1]

Über ihren Gesang. [2]

[1] (S. I, 98.) « Elle n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais on devinait que le jour sa peau devait avoir ce beau reflet doré des andalouses et des romaines. Son petit pied aussi était andalou, car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair. »

[2] I. S. 104. « Il en était de sa voix comme de sa danse, comme de sa beauté. C'était indéfinissable et charmant; quelque chose de pur, de sonore, d'aérien, d'ailé, pour ainsi dire. C'étaient de continuels épanouissements, des mélodies, des cadences inattendues, puis des phrases simples semées de notes acérées et sifflantes, puis des sauts de gammes qui eussent dérouté un rossignol, mais où l'harmonie se retrouvait toujours, puis de molles ondulations d'octaves qui s'élevaient et s'abaissaient comme le sein de la jeune chanteuse. Son beau visage suivait avec une mobilité singulière tous les caprices de sa chanson, depuis l'inspiration la plus échevelée jusqu'à la plus chaste dignité. On eût dit tantôt une folle, tantôt une reine. »

Über sich und ihresgleichen urteilt Esmeralda : « Nous autres égyptiennes, il ne nous faut que cela, de l'air et de l'amour. » (II, 80.) Der junge Dichter Gringoire ist von ihrer überirdischen Schönheit geblendet : I, 98 « Si cette jeune fille était un être humain, ou une fée, ou un ange, c'est ce que Gringoire, tout philosophe sceptique, tout poète ironique qu'il était, ne put décider dans le premier moment, tant il fut fasciné par cette éblouissante vision. » Seine Meinung von ihr ist später die folgende : II, 15 « La Esmeralda était, au jugement de Gringoire, une créature inoffensive et charmante, jolie, à cela près d'une moue qui lui était particulière ; une fille naïve et passionnée, ignorante de tout, et enthousiaste de tout ; ne sachant pas encore la différence d'une femme à un homme, même en rêve ; faite comme cela ; folle surtout de danse, de bruit, de grand air ; une espèce de femme abeille, ayant des ailes invisibles aux pieds, et vivant dans un tourbillon. »

Das eben hat Hugo in ihrem Wesen ausgedrückt : überirdische Leichtigkeit und Reinheit. Naturgemäss ist sie damit für den Verkehr mit der Welt verdorben, sie wird nur lieben und sterben können. Der Dichter hat sie über die irdische Sphäre emporgehoben in ein freieres Reich, angeregt durch die strenge Keuschheit, welche Cervantes' Preciosa zu eigen ist. Während diese ein lebensvolles Menschenkind ist, wird jene zu einem zarten Bilde unserer Phantasie. Die Gestalten stehen sich gegenüber wie Wirklichkeit und Schein.

Émile Chasles [1] erklärt den Unterschied richtig mit den verschiedenen Zielen, welche die Dichter verfolgten (in deutscher Übersetzung) : « Ganz Frankreich kennt Preciosa, die Zigeunerin, welche Cervantes im spanischen Zigeunertum entdeckte und aus der Victor Hugo in seiner

[1] Michel de Cervantes : sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire. Paris, 1866.

Esmeralda in Notre-Dame de Paris ein neues Wesen schuf. Der wesentliche Unterschied zwischen den beiden Schriftstellern ist der folgende : Unser grosser Dichter lässt die Zigeunerin über steilere Höhen des Geschehens mit mehr Kunst and mehr Leidenschaft schreiten. Vermöge eines ernsten Studiums des Alten hat er um sich her das ganze Paris des Mittelalters wiedererweckt. Cervantes verfolgt ein anderes Ziel; er malt weniger das Vergangene als das Gegenwärtige; er zeigt Zigeuner und Gesindel als zwei verschiedene Rotten und stellt ihr antisoziales Leben dar. » — Einen Vergleich mit der Novelle gibt auch Apraiz S. 25 ff.

Im 17. Jahrhundert sind drei HOLLÄNDISCHE Bearbeitungen des Preciosa-Stoffes erschienen :

J. Cats, Een Spaens Edelman, ende een Heydinne; Soo als de selve Edelman, ende alle de werelt doen geloofde. — Verserzählung.
davon die deutsche Übersetzung : Tim. Ritzschens verteutschte Spanische Ziegeunerin. Aus dem Holländischen J. C. 1656.
dann : Katarina Verwers van Dusarts Spaensche Heydin, Blyspel. Op nieuws vermeerdert.
und : Het Leven van Konstance : Waer af volgt het Tooneelspel, De Spaensche Heidin : Door M. G. T. (Mattheus Ganzneb Tengnagel) Amsterdam, 1643.

Was das Verhältnis des Übersetzers Ritzsch zu Cats betrifft, so hat er eine sehr getreue Übertragung geliefert, im Texte sich peinlich genau an die Vorlage gehalten (bei beiden dieselbe Verszahl : 1340 Verse) und nur bei den beiden Anmerkungen Cats' ein wenig hinzugefügt.

1. Anmerkung. Cats, S. 355 : « Dit is een seker hantgespel in Spaengjen gebruyckelick, daer onder met eene nae de mate wert ghesongen. » Nämlich : « De knopjens van yvoir die aen haer vingers waren ».

Dafür hat Ritzsch S. 14 : « Sind von Helffenbein und ein sonderlich Handspiel in Spanien bräuchlich worunter nach dem Schlage pflegt gesungen zu werden », weil es ihm nicht möglich war, in seinem Verse : « Die Knöpffgen welche da an ihren Fingern klingen » noch « Von Helffenbein » unterzubringen.

2. Anmerkung. Cats, S. 387 : « De vermaerde schrijver doctor Pozzo, wort geseyt in 't Spaens dese historie beschreven te hebben. »

Dafür schreibt Ritzsch : « In dieser Geschichte, welche der berühmte Spanier Doctor Pezzo in seiner Mutter-Sprache beschrieben haben soll, lasse sich der Leser nicht verwirren die Namen Constance und Pretiose, sintemahl dieselbigen eine einige Person bedeuten, welche als eine gestolne Spanische Tochter Constance, als eine vermeynte Ziegeunerin aber Pretiose genennet wird. Und so ist es auch bewandt mit dem Spanischen Edelmanne Don Jan und dessen Ziegeuner-Namen Ancaeus. L. w. »

In der Tat wären das alle nennenswerten Abweichungen, wenn man nicht noch anfügen könnte, dass Ritzsch zwei Namen ersetzt, nämlich Johanna (Cats S. 373) durch Vacuna (Ritzsch Zeile 853), Andreas (Cats S. 367) durch Ancaeus (Ritzsch Zeile 652) — beide übrigens mit derselben Betonung wie die holländischen Worte, so dass sie an genau entsprechender Versstelle stehen können.

Jedenfalls steht das Gedicht, von dem v. Wurzbach (S. 58) sagt, dass seine 20 Strophen von Ritzsch selbst erfunden und höchst albern seien, genau so bei Cats. S. 356-359. Offenbar stützt sich v. Wurzbach hier auf Jul. Schwering (Zur Geschichte des niederländischen und spanischen Dramas in Deutschland. Neue Forschungen. Münster, 1895), welcher S. 84 sagt : « Nur ein Lied mit Melodiebegleitung, das er (Ritzsch) seiner Preziosa in den Mund legt, ist eine freie Erfindung des Leipziger Schriftstellers. »

Wir werden später sehen, dass es gerade ein Charakteristikum

der holländischen Schriftsteller ist, Preciosa Gesänge in den Mund gelegt und so ihr Bild getreuer als die Franzosen etwa bewahrt zu haben. Im übrigen wirken die Ausdrücke des Liedes in der holländischen Sprache bei weitem nicht so plump und derb wie in der deutschen Übersetzung.

Über den Zusammenhang der Holländer untereinander erhalten wir durch den jüngsten von ihnen, Tengnagel, Aufschluss. Er sagt in seiner « Opdragt » (S. 166) :

« Hier hebt gy dan onverwacht, en met verlof van onze Ed. grootachtbare Heeren uwe meesters, het Leven van Konstance, beneffens het Tooneelspel daer uit gemaekt. De geschiedenis, en in wat land het geschiet zy, was u, buiten twyffel, lang voor deezen niet onbekent. Verscheide redelijke belgzieke zullen rechtvaerdig verhael zoeken op mijn al te gemeenmaeking met henluiden, ten zy't werk hun krankheid genees. Deeze dan zijn de Spaensche artsenymeester Pozo, de Heer Jakob Kats, en juff. Katalina Verwers; van de welke de eerste het zelven beschreven, de andere gerijmt, de leste tot een spel te brengen, en op het tooneel te vertoonen, gepoogt heeft. »

An dieser Stelle sei eine Bemerkung zur Pozo-Fabel gestattet.

Bei Cervantes heisst es S. 80, 1 : « Y los poetas de la ciudad, que hay algunos y muy buenos, tomaron a cargo celebrar el estraño caso, juntamente con la sin igual belleza de la Gitanilla. Y de tal manera escribió el famoso licenciado Pozo, que en sus versos durará la fama de la Preciosa mientras los siglos duraren. »

Cats, der sich eng an Cervantes anschliesst, sagt am Schlusse : S. 387

« Daer is geen edel geest die oyt heeft leeren dichten,
Of hy valt aen het werck met alle sijn gewrichten;
Al wat of spits vernuf, of kunste geven magh,
Dat koomt om desen tijt ten vollen aen den dagh. »

Da er nun von Pozo noch nicht gesprochen hat, trägt er das, was er im Verse versäumt hat, in einer Anmerkung nach.

Siehe oben. Vorsichtig genug drückt er sich aus : « wort geseyt beschreven te hebben. » Das hindert nicht, dass für Tengnagel Pozo schon der Vertreter der spanischen Fassung ist und also ohne weiteres für Cervantes gesetzt wird. Allerdings muss in dieser Richtung gerade das isolierte Nachwort Cats' irreführend wirken.

Es ist nach dem obigen Zitate klar, dass Tengnagel Verwers und Cats gekannt hat. Sie sind seine Quellen. Direkte Kenntnis der Novelle ist nicht nachzuweisen und erscheint auch nach dem Vorstehenden durchaus unwahrscheinlich.

Anders ist das bei Verwers. Während Cats weder den alten Zigeuner noch den Vater Don Jans nennt, bezeichnet sie ersteren als Philippo, letzteren als Don Francisco de Garkame. Dieser Name kann nur aus direkter Kenntnis der Novelle stammen. Übrigens dreht dann Tengnagel die beiden Namen um, nennt also den Vater Don Jans Philippo, den alten Zigeuner Francisco, was gleichfalls gegen die Bekanntschaft mit der Novelle spricht.

Cats hat Cervantes als Vorbild, was schon aus der eben angeführten Parallelstelle hervorgeht.
Er schickt die Geschichte des Kinderraubes voraus. Dann kommt das Lob der Schönheit, Künste und Tugenden Preciosas wie bei Cervantes. Vers 33-63.

53 : Maer des al niet-te-min sy wil geen vuyle dingen,
54 : Sy wil geen dertel jock, geen slimme rancken singen;
55 : Haer mont is wonder heus, haer oir en sinnen teer,
56 : Al wat oneerlick luyt en singhtse nimmermeer.

59 : En schoon dat hun de mont tot vuylheyt is gewent,
60 : Men hoort geen dertel woort als syder is ontrent.

entsprechend bei Cervantes, S. 5, 21-25 : Y con todo esto era algo desenvuelta, pero no de modo que descubriese algún género de deshonestidad; antes con ser aguda era tan honesta, que en su presencia no osaba alguna gitana vieja ni moza cantar cantares lascivos, ni decir palabras no buenas : »

Majombe — die alte Zigeunerin — sucht sie vor Gewalttat zu schützen :

> 329 : Majombe die sigh liet haer beste-moeder noemen,
> 330 : En laet geen vreemde mans ontrent haer nichte koemen,
> 331 : Sy neemt haer even staegh met al de sinnen waer,
> 332 : En waer de bende reyst, sy slaept benevens haer.

entsprechend in der Novelle, S. 8, 16-19 : « Nunca se apartaba della (de Preciosa) la gitana vieja, hecha su Argos, temerosa no se la despabilasen y traspusiesen; llamábala nieta, y ella la tenía por abuela. »
Die Heilung der liebeskranken Giralde (149-324) und das Fest, bei dem Preise für Singen und Tanzen verteilt werden (333-348), vertreten den ganzen ersten Teil der Novelle. Bei Giralde bewährt Preciosa ihren psychologischen Scharfblick, ihre sichere Haltung wie etwa in der Novelle im Hause Don Juans (vergl. Cerv. S. 30, 1-37, 21); bei dem Feste auf dem buyten-hof ontrent Madril zeigt sie sich als Meisterin der Sangeskunst und wird von allen aufs höchste bewundert. Ihr Einfluss wird ganz so wie in der Vorlage geschildert.

Warum aber verlegt Cats die Stätte ihrer Triumphe nicht nach Madrid selbst? Mit dieser Frage kommen wir auf die wesentliche Änderung, die er sich seiner Vorlage gegenüber erlaubt hat. Soweit die Novelle Preciosa in städtischem Milieu zeigt, ändert er und setzt ländliche Bilder dafür ein. Damit schwinden freilich die anmutigen Erlebnisse Preciosas in der Stadt.

Als don Jan Pretiose zum ersten Male trifft, befindet er sich auf der Jagd. (vergl. Zeile 349 ff.) Er kommt von seinem Gefolge ab und reitet hinab in ein liebliches Tal.

> 365 : Twee vrysters aen den bergh die pluckten versche rosen,
> 366 : Die sy tot haer vermaeck uyt al de velden kosen,
> 367 : En wattet zijden af, ontrent een groenen bocht,
> 368 : Daer sat een jonger maeght die rose-kransen vlocht.

Das ist Pretiose. Sie singt : « Schoon bloem-gewas, en edel

kruyt » usw. (nach Zeile 380). Die Nachtigall mischt sich ein mit ihrem Sange — also echter Schäferstil. Dies Tal muss sicher weitab von Madrid liegen.

Wenn die Umgebung Preciosas sich so ändert, müssen uns natürlich auch andere Begebenheiten das Wesen des Wunderkindes erläutern, von dem Cats sagt :

405 : Haer zeden zijn beleeft, haer reden wel gebonden,
406 : Haer spraeck is enkel geest en niet als soere vonden;
407 : In 't korte, watse doet en watse neemt ter hant,
408 : Dat toont een goeden aert en ongemeen verstant.

Bei der Liebeserklärung des Ritters treibt ihr die Scham die Röte ins Gesicht. Zeile 421-423. (Ähnlich Tengnagel S. 80.) Die Zurückweisung erfolgt aus keuscher Gesinnung wie bei Cervantes.

Die Aufnahme Don Jans unter die Zigeuner, später sein Verhalten dort, sein Einfluss (Zeile 789-796), vor allem aber die Rede des alten Zigeuners, mit der er Don Jan, nun Andreas, empfängt und die den idealistischen wie den realistischen Zug der Novelle bis in Einzelheiten getreu bewahrt (Zeile 655-744), all das ist nach der Novelle gearbeitet; ebenso die Begebenheiten um Johanna (bei Cervantes : La Carducha), nur dass sie von einer Wirtstochter zur adligen, reichen Dame emporgestiegen ist, und ebenso Wiedererkennung und Schluss.

Im übrigen steht Cats weit unter Cervantes. Es ist töricht, wenn er gleich am Anfang das Geheimnis von Preciosas Geburt lüftet (um sich dann nachher zu wiederholen, Zeile 1109 ff.); langweilig und etwas einfältig wirkt die Aufzählung der Künste, mit denen die Zigeuner andere Leute betrügen.

Leider hat Cats viele Schönheiten der Novelle trotz seiner engen Anlehnung verschwinden lassen. Die Gestalt des Clemente fehlt. Zu einer klugen Rede rafft sich Preciosa nirgends auf; dafür bringt sie die furchtbar plump wirkende Fabel vom Raben und dem Fuchse an, um ihr Verhältnis zu ihrem Liebhaber klarzumachen; dafür halten Don Jan und Johanna

lange, formlose Selbstgespräche (Zeile 533-612 und Zeile 857-932), als es sich für sie um die Entscheidung handelt. Sie wägen das Für und Wider, denken an Stand und Ehre, um endlich dem Zuge ihres Triebes zu folgen. Zuletzt ruft der fromme Vater Preciosas den Herrn an, um ihm für die Wohltat, die ihn und seine Gattin aus Herzensnot befreit, zu danken. (Zeile 1217-1240.) Vom Stile der Erzählung darf man nicht sprechen, wenn der Vergleich nicht gar zu sehr zu Ungunsten Cats' ausfallen soll.

Was haben nun die beiden holländischen Dramatiker aus der Catsschen Fassung gemacht? Sie lassen, von der spanischen Vorlage befreit, die wenigen Eigenzüge der Catsschen Erzählung stärker hervortreten und die Angehörigen der beiden Liebenden erschrecklich über den Verlust ihrer Kinder klagen. Es war vor allem Cats' Eigentümlichkeit, Preciosa in ein neues Milieu zu stellen. Seine Nachfolger führen dies nach ihrem Geschmakke weiter aus.

Verwers.

Erster Akt : Wald. Don Jan auf der Jagd. Preciosa singt mit ihren Gespielinnen und allein. Begegnung der beiden.

Zweiter Akt : Don Jan kehrt zwar nach Hause zurück, doch nur, um am anderen Morgen bei Nacht und Nebel wieder fortzureiten. Frau Giomara, die unglückliche Mutter Preciosas, klagt nächtlich der Dienerin ihr Leid.

Dritter Akt : Preciosa singt wieder mit ihren Gefährtinnen. Aufnahme Don Jans bei den Zigeunern und Flucht der Rotte (Philippus heisst der alte Zigeuner, welcher ihn mit der bekannten Rede begrüsst). Giomara (im Bette) hat einen ängstlichen Traum gehabt und erzählt ihn ihrer Dienerin, welche ihn jedoch glücklich deutet und ihr auf baldige Rückkehr ihres Kindes Hoffnung macht.

Der vierte und fünfte Akt haben in beiden Fassungen denselben Inhalt : der vierte die Liebeswerbung der adligen Jungfrau Gohanne (bei Verwers : Leanna), welche übrigens eben erst

den Verrat und Treubruch ihres bisherigen Geliebten, eines Madrider Hofedelmannes, erfahren hat; der fünfte die Wiedererkennung, bei Tengnagel eine ordentliche Gerichtsszene.

Verwers sowohl wie Tengnagel haben lange, schwerfällige Monologe, auch Majombens; beide zeichnen sich — mehr als Cats — durch ausserordentlich zahlreiche Anrufungen antiker Gottheiten aus.

Tengnagel bringt zunächst die Geschichte Preciosas in einer Prosa-Erzählung, dem ausführlichen Argumente seines folgenden Stückes, das sich in 24 Stunden abspielt.

Erster Akt : Zwiegespräch zwischen Majombe und Preciosa. Monolog Majombens. Preciosa zeigt ihr gutes und frommes Gemüt und übt mit ihren heiligen Reden grossen Einfluss zum Besseren auf ihre Pflegemutter aus.

Zweiter Akt : Die Waldszene. Preciosas Lied : « O Rome, vol onredlijkheid ! » — ein gar frommes Lied. Zur Charakteristik ihrer Rede bei der Begegnung mit Don Jan einige Zitate :

S. 81 : Dien liefde, dien ik draeg, draeg ik mijn god ter eeren.
S. 83 : De rijkdom is de dood, het hof de mond van d'hel.
S. 84 : 'T is waer, 't geluk is mild, maer vol lichtvaerdigheid.

Don Jan wird als Andreas ohne die Ansprache des alten Zigeuners aufgenommen.

Dritter Akt : Der Schmerz der verlassenen Familie. Don Philippo, der alte, schwache Vater, und Leonora, die Schwester, klagen um den Verlust Don Jans. Leonora sucht ihn mit den Nachbarn vergebens im Walde.

Clemente kommt in sämtlichen holländischen Fassungen nicht vor. Preciosa erscheint in allen zurückgezogen von der grossen Menge. Sie singt und durchschreitet, mit ihren Gespielinnen tändelnd, den Wald. Ehrbar ist ihre Gesinnung. Ja, bei Tengnagel fällt der ausgesprochen fromme Zug ihres Wesens auf. Das könnte sich aus seiner religiösen Einstellung erklären. Er ist bekehrter Jude.

Aber die Moral droht den Stücken zum Verhängnis zu wer-

den, sie legt sich lastend schwer über Reden und Monologe; jedenfalls lässt sie von der leichten, geistvollen spanischen Preciosa nur wenig übrig. Selbst die alte Zigeunerin wird ernstlich vom Gewissen geplagt :

Cats Zeile 1133 : Maer wat is quaet te doen ! wat heb ick drouve slagen
» 1134 : Om dit ondeugend' werck in mijne ziel gedragen !
» 1135 : Hoe was ick even-staegh gepijnight in den geest !
» 1136 : Wat heb ick niet gesorght ! wat heb ick niet gevreest !
» 1137 : Wat heb ick menighmael mijn herte voelen beven,
» 1138 : En drillen als een riet van harden wint gedreven !
» 1139 : Ick schroomd' (oock in den slaep) van haest te zijn beklapt,
» 1140 : Of door een snegen schout alree te zijn betrapt.
» 1141 : Wel, ick ben des geleert, en hebbe voor-genomen,
» 1142 : Noyt in soo bangen praem mijn ziel te laten komen;
» 1143 : Ick wil aen al ons volck en wie my raken magh,
» 1144 : Ontraden dit bedrijf en alle vuyl bejagh.
» 1145 : Wel doen is rechte vreught; maer alle slimme gangen
» 1146 : Zijn doodelijck vergif die ons de ziele prangen.
» 1147 : Hier is dan nu de tijt dat ick mijn schult beken,
» 1148 : Vermits ick op den wegh van beter leven ben.

Und ganz ähnlich ist die Rede Majombens bei Verwers, S. 18-19:

Waer toeft ghy schoone Maeghdt, om wien ick veel droefheden
In 't binnenst van mijn siel ghestadigh heb geleden,
Door over bange vrees, sint ick u vaerdigh stal
En heb ick noyt ter deegh gerust geweest, maer al
Wat dat ick hoor of sie van eenighe geruchten,
Strack seyt mijn schrickigh bloedt : flucks spoet u om te vluchten.
Dan dunckt my; komt de Schout, die my gebonden leyt
Nae eene droef tooneel, my dunckt daer wort geseyt
In mijne raserny : voort, voort, ghy moet flucx sterven;
Dan bid ick om ghena, maer ick kan't niet verwerven,
Hoe druckigh dat ick krijt, ick moet gekluystert gaen :
Dan dunckt my dat een Beul mijn hals meent door te slaen;
Waer van ick soo ontstel dat mijne matte leden
Soo sidderen van anghst, van boven tot beneden.

THOMAS MIDDLETON UND WILLIAM ROWLEY, THE SPANISH GIPSY (zuerst aufgeführt 1623-24).

In diesem Werke sind zwei Novellen des Cervantes inein-

andergearbeitet worden, « die Zigeunerin » und « die Macht des Blutes. »

Dass als Vorlage die Novelle selbst dient, ist selbstverständlich. Einige Beispiele :

S. 126. Your paper is long-liv'd, having two souls, verses and gold.

Nov. S. 29, 14. Este papel ha de vivir muchos años, porque trae dos almas consigo; una la del escudo, y otra la de los versos.

S. 140. Sir, you're most welcome; I love a poet, So he writes chastely; if your pen can sell me Any smooth quaint romances, which I may sing, You shall have bays and silver.

Nov. S. 11, 19. Eso aprenderé yo de muy buena gana, respondió Preciosa; y mire, señor, que no me deje de dar los romances que dice, con tal condición que sean honestos.

Vergl. das Begräbnis von Johns (Don Juans) Reittier (S. 160, 161 — Novelle, S. 38, 39.)

Aber auch Hardy scheint bekannt gewesen zu sein :

S. 123. Am I a pigeon, think you, to be caught with cummin-seeds? a fly to glue my wings to sweetmeats, and so be ta'en?

Hardy, S. 113.
On traitte les poulains de la sorte au printemps,
De peur que dêchaînez ils ne gagnent les champs.

S. 128. *Const.* : Mother! grandmother!
John : Two rows of kindred in one mouth?

Hardy, S. 114.
Vieille égyptienne : Ne nous amusons plus, ma *fille* Précieuse.

In der darauf folgenden Rede wundert sich Don Jean darüber, dass Précieuse die Tochter der Alten sein solle, da ihr Alter dazu nicht zu stimmen scheint.

S. 167 ff. Cardochia gebraucht Soto als Mittelsmann, um das Gespräch mit dem geliebten John herbeizuführen.

Hardy, S. 138 ff. Der Unterredung wohnt ein heimlicher Zeuge bei (S. 140, 90-92). Carduche löst Clément im Gespräche mit Andrés ab.

S. 190. If trod upon, a worm
Will turn again.

Hardy, S. 150.
Quel simple ver blecé ne se rebelle pas,
Ne tâche de venger son innocent trépas?

S. 190. *Const. zu Louis :* Sir, I hope You're not his judge; you are too young, too choleric, Too passionate; the price of life or death Requires a much more grave consideration Than your years warrant.

Hardy, S. 157.
Andrés zu dem Seneschall :
La passion messied à qui rend la la justice.

Es giebt wohl keine lustigere Entstellung von Sinn und Wesen Preciosas als diese. Die Zigeuner sind allesamt verkleidete Edelleute. Das beweist, dass die Dichter kein eigentliches Interesse für das Eigentümliche der Novelle hatten. Preciosa ist nicht von Zigeunern geraubt worden. Gleichwohl muss ihr Vater annehmen, dass sie samt seiner Schwester Guiamara, der er sie anvertraut hatte, umgekommen ist. Mehrere adlige Herren laufen ihr in Zigeunerkleidern nach. Das Gespräch mit dem Pagen (S. 124, 140), dann mit dem Geliebten (S. 127), die Szene in seinem Vaterhause (S. 146), seine Aufnahme (S. 160), die Begegnung mit Cardochia (S. 167) und endlich die Wiedererkennung (S. 189 und 197), das sind die Hauptmomente, welche ihre deutlichen Spuren in der Komödie hinterlassen haben.

Aber welche Züge hat Preciosa angenommen ! Das Bekenntnis ihrer Keuschheit gibt sie mit folgenden Worten :

S. 121, 122. Though I am no mark in respect of a huge butt, yet I can tell you great bubbers have shot at me, and shot golden arrows, but I myself gave aim, thus, — wide, four bows; short, three and a half : they that crack me shall find me as hard as a nut of Galicia; a parrot I am, but my teeth too tender to crack a wanton's almond.

Was ist aus ihrer Begegnung mit dem Pagen geworden !

Sancho : Is this the little ape does the fine tricks ? (S. 123.)
Constance : Come aloft, Jack little ape ! (S. 123.)

So leiten sie ihr Gespräch ein. Im selben Geiste ist der Antrag des Geliebten gehalten.[1] In beredten und ans Herz greifen-

[1] S. 128. *John :* Cupid entails this land upon me; I have wooed thee, thou art coy: by this air, I am a bull of Tarifa, wild, mad for thee ! you told I was some copper coin; I am a knight of Spain, Don Francisco de Carcomo my father, I Don John his son; this paper tells you more (gives paper). —

den Tönen weiss Preciosa freilich zu reden, als der Geliebte gehängt werden soll. [1]

Diese letzte Szene ist ergreifend. Im ganzen aber haben sich die Dichter nicht zu harmonischer Kunsthöhe erhoben, sondern ihrem wilden Vergnügen an der Zwitterhaftigkeit dieser Schauspieler — Zigeuner — jedenfalls dieser ausserhalb der Gesellschaft befindlichen Welt die Zügel schiessen lassen.

Wenn im ersten Akte zur Nachtzeit ein verliebter Jüngling, kaum verständliche Worte murmelnd, über die Bühne wandelt und die anderen sich vor Lustigkeit über dies « walking thing » (S. 115) totlachen wollen, so kann uns an diesem Zuge schon die Auffassung, welche die Dichter von der Preciosa haben, klar werden. Sie fassen sie vergnügt-ironisch, und es ist mithin selbstverständlich, dass wir hier weder eine Idealisierung Preciosas erwarten dürfen, was man auch im Stücke von ihrer wunderbaren Art sagen mag, noch den energischen Willen des Cervantes zum Realismus.

Grumble not, old granam; here's gold (gives money); for I must, by tnis white hand, marry this cherry-lipped, sweet-mouthed villain. *Vgl. dazu die Antwort Preziosas :* Marry me? eat a chicken ere it be out o' th' shell? I'll wear no shackles; liberty is sweet; that I have, that I'll hold — *usw.*

[1] S. 192.

Are you all marble-breasted? are your bosoms
Hoop'd round with steel? to cast away a man,
More worthy life and honours than a thousand
Of such as only pray unto the shadow
Of abus'd greatness!

Und weiter unten : Here are more women yet. — Sweet madam, speak!
You, lady, you methinks should have some feeling
Of tenderness ; you may be touch'd as I am :
Troth, were't your cause, I'd weep with you, and join
In earnest suit for one you held so dear.

HENRY WADSWORTH LONGFELLOW, THE SPANISH STUDENT, 1843.

Der Dichter hat Spanien bereist und studiert. Viele Sprichwörter und Redensarten der Spanier, die er in seinem Werke in englisches Sprachgewand gekleidet hat, zeugen davon. Am Ende des dritten Aktes werfen die Reisenden einen bewundernden Blick auf die Städte San Ildefonso und Segovia. Dabei wird erwähnt, dass letztere eine römische Wasserleitung besitzt und Gil Blas in der Stadt gefangen sass. Es ist bekannt, dass sich Longfellow stark mit der spanischen Literatur beschäftigt hat. Der Alkalde (3. Akt.) trägt den Namen des « alcalde de Zalamea » (Calderón), Pedro Crespo. Auch das Verbot der öffentlichen Tänze ist offenbar eine Erinnerung Longfellows an die spanische Geschichte. (Szene I, 3; II, 2.)

Es ist selbstverständlich, dass er nach Cervantes' Novelle gearbeitet hat, obgleich er mit diesem Vorbilde in der freiesten Weise geschaltet hat. Einige Anklänge :

1. *Vict.* : What convent of barefooted Carmelites taught thee (Preciosa) so much theology? S. 16.

Nov. S. 25, 6. Satanás tienes en tu pecho, muchacha, dijo a esta sazón la vieja gitana; mira que dices cosas, que no las diría un colegial de Salamanca... und S. 14, 25; 19, 20.

2. *Prec.*: I have no other shield than mine own virtue.
That is the charm which has protected me!
Amid a thousand perils, I have worn it
Here on my heart! It is my guardian angel. S. 28.

Nov. : S. 22, 28-29. Una sola joya tengo, que la estimo en más que a la vida, que es la de mi entereza y virginidad.

3. *Cruzado (der Zigeunerhauptmann)* :
I hate the crowded town!
I cannot breathe shut up within its gates!
Air, — I want air, and sunshine, and blue sky,
The feeling of the breeze upon my face,
The feeling of the turf beneath my feet
And no walls but the far-off mountain tops.

Nov.: S. 41, 12 ff. No nos fatiga el temor de perder la honra, ni nos desvela la ambición de acrecentarla; ni sustentamos bandos, ni madrugamos a dar memoriales, ni acompañar magnates, ni a solicitar favores. Por dorados techos y suntuosos palacios estimamos estas barracas y movibles ranchos; por cuadros y países de Flandes los que nos da la naturaleza en esos levantados riscos y nevadas peñas, tendidos prados y espesos bosques que a cada paso a los ojos se nos muestran.

4. *Prec.*: O shame! shame! shame! that you, a nobleman,
Should be so little noble in your thoughts
As to send jewels here to win my love,
And think to buy my honor with your gold! S. 43.

Nov.: S. 22, 29-32. Y no la tengo de vender (la virginidad) a precio de promesas ni dádivas, porque en fin será vendida, y si puedo ser comprada, será de muy poca estima. Auch. S. 25, 24.

Einige Ähnlichkeiten scheinen dafür zu sprechen, dass Longfellow auch die Komödie Antonio de Solís' gekannt habe:

Hypolito:
For instance, they (the magic spells) might show us thy fair cousin,
The Lady Violante, bathed in tears
Of love and anger. S. 24.

Solís, S. 309:
Ha tratado (el padre de don Juan) en este tiempo
de casarte en esta Corte
con Doña Isabel de Oviedo
tu prima — — —

Don Juan aber widersetzt sich dem Willen seines Vaters um Preciosas willen, also wie bei Longfellow.

Bei Solís sind Don Juan und Enrique gute Freunde, welche zusammen in Salamanca studieren — so Hypolito und Victorian bei Longfellow (sie studieren in Alcalá). —

Beltrán Cruzado verteilt in der Zigeunerversammlung die Aufträge und Befehle zur nächtlichen Dieberei — S. 78 und 79 vgl. Solís, S. 337 ff.

Die Tumultszene im dunklen Garten, welche bei Solís das Stück beschliesst (S. 340-345), findet sich bei Longfellow in veränderter Form — Szene II, 10 — 11 — wieder.

Die vorstehenden Züge sind sämtlich der Novelle fremd. Weitere Anlehnungen:

Szene III, 6 erinnert an den Beginn Wilhelm Tells (Schiller); Szene I, 3 weist deutlich auf Romeo und Julia (Shakespeare), und zwar auf die Szenen II, 2 und III, 5 zurück.

Die Umgebung, in welcher sich Preciosa bewegt, ist eine ganz andere als bisher.

Sie wird hier zur gefeierten Bühnenkünstlerin (Tänzerin) — von der Rolle, die sie bei Cervantes spielt, bis hierher ein weiter Schritt. Sie wird für würdig befunden, vor dem Erzbischof von Toledo und gar einem Kardinal zu tanzen, denn diese ernsten Herren halten dafür, dass das spanische Volk durch Stierkämpfe und lüsterne Tänze allzusehr verrohe. Um sich nun ein Urteil über den spanischen Tanz bilden zu können, lassen sie sich von Preciosa eine « cachucha » vortanzen und spenden reichlichen Beifall, als durch Preciosas Kunst und ihr sittiges Benehmen ihre Voreingenommenheit zerstreut worden ist. (Szene II, 2.)

In der achten Szene desselben Aktes freilich bringt ihr die Kunst eine bittere Enttäuschung. Der Graf von Lara, der ihr nachstellt und von ihr verschmäht worden ist, hat eine Clique zusammengebracht, um sie auszuzischen, und sein Werk gelingt. Der Vorhang des Theaters muss sich schliessen, ohne dass Preciosa ihren Tanz auch nur hätte beginnen können.

Ihr Geliebter, der Student Victorian, ist ein Idealist und Träumer. Wie seine Liebe rein ist, so glaubt er an die Tugend der Geliebten, bis es der Tücke Laras gelingt, ihm Argwohn in das harmlose Gemüt zu träufeln und ihn so aus Preciosas Nähe zu vertreiben. Einst glaubte er, dass Ehrgeiz und Ruhm seinen Lebensweg bestimmen würden. [1]

[1] (S. 26.)

But there are brighter dreams than those of Fame,
Which are the dreams of Love ! Out of the heart
Rises the bright ideal of these dreams,
As from some woodland fount a spirit rises
And sinks again into its silent deeps,
Ere the enamored knight can touch her robe !

Ihrer Umgebung entsprechend hat sich auch das Wesen Preciosas ganz geändert. Das bewundernswürdige Talent, mit dem sie bei Cervantes ihr Schicksal zu meistern versteht, der Einfluss, den ihr Klugheit und Herz über ihren Kreis geben, fehlt hier völlig. Die Grossstadt-Atmosphäre, in der sie atmet, die hochgestellte Gesellschaft, mit der sie verkehrt, werfen ihre Schatten auf sie und nehmen ihr die gesunden Farben des frischen und dabei edel empfindenden Naturkindes. Sie wird sentimental.

Edelmut, Reinheit und Liebe sind die Eigenschaften, mit denen sie Longfellow wie Cervantes ausstattet; doch drohen sie, bei ihm Preciosa zu einem ätherischen Wesen zu verflüchtigen, das unser warmes, menschliches Interesse nicht mehr in Anspruch zu nehmen vermag.

Die ersten Worte Preciosas (I, 3) — sie empfängt nächtlich den Geliebten in ihrem Zimmer — lauten :

How slowly through the lilac-scented air
Descends the tranquil moon ! Like thistle-down
(Vgl. Shakespeare, Kaufmann von Venedig. Dort ganz ähnlich V. 1:
« Wie süss das Mondlicht auf dem Hügel schläft ! »
The vapory clouds float in the peaceful sky;
And sweetly from yon hollow vaults of shade
The nightingales breathe out their souls in song.
And hark ! what songs of love, what soul-like sounds,
Answer them from below !

Unmöglich kann ihr Ausdruck empfindsamer sein, und doch klagt sie ihrem Geliebten, die Kunst der Empfindungen wohl, aber nicht die Kunst der Worte zu verstehen. [1]

'T is this ideal that the soul of man,
Like the enamored knight beside the fountain,
Waits for upon the margin of Life's stream;
Waits to behold her rise from the dark waters,
Clad in a mortal shape !

[1] (S. 14.)
I cannot reason; I can only feel !
But thou hast language for all thoughts and feelings.
Thou art a scholar; and sometimes I think

Wie aus dem letzten Zitate hervorgeht, ist der Abstand, welcher die Liebenden trennt, hier seelisch aufgefasst. Das ist etwas ganz Neues gegenüber den bisherigen Werken, welche ihn als Standesunterschied hinstellen.

Preciosas Liebe ist, wie sich von selbst versteht, uneigennützig und zärtlich um den Geliebten besorgt.

S. 10 : I am so frightened ! 'T is for thee I tremble !
I hate to have thee climb that wall by night !
Did no one see thee ?

Sie schwelgt in der Erinnerung an die erste Begegnung mit dem Geliebten (In Córdoba). [1]

Das Gespräch mit Angelica, dem armen, verlassenen Mädchen (II, 1), hat offenbar den Zweck, Preciosas Klugheit, Reinheit und Güte zu zeigen. Etwas altklug — entgegen ihren frischen Weisheiten bei Cervantes — redet sie :

(S. 27, 28.) S. 27.
The poor too often turn away unheard
From hearts that shut against them with a sound
That will be heard in heaven.
S. 28. A girl so young and fair
Should have no friends but those of her own sex.

Sie fordert Angelica auf, ihre Jungfräulichkeit über alles zu

---

We cannot walk together in this world !
The distance that divides us is too great !
Henceforth thy pathway lies among the stars;
I must not hold thee back.

[1] (S. 13.)
Dost thou remember
When first we met ?
'T was Easter-Sunday. The full-blossomed trees
Filled all the air with fragance and with joy.
The priests were singing, and the organ sounded,
And then anon the great cathedral bell.
It was the elevation of the Host.
We both of us fell down upon our knees,
Under the orange boughs, and prayed together.
I never had been happy till that moment.

schätzen, und schenkt ihr Geld. « Thank heaven, not me ». Eifrig schmückt sie sich, um durch ihren Tanz der Armen noch mehr zu verschaffen.

Lara dringt bei ihr ein, um ihr Gewalt anzutun (II, 4). Sie aber vermag ihn nicht zu hassen. Ja, sie will ihn uneigennützig und in Güte lieben, nachdem sie sich seiner eben noch mit dem Dolche hat erwehren müssen. [1]

Gerade diese Szene (II, 4) ist recht bezeichnend für ihr Wesen. Ehe der Wüstling zu nächtlicher Stunde bei ihr eindringt, singt und träumt sie (wie Ophelia oder Desdemona bei Shakespeare) und sehnt sich nach ihrem Geliebten.

Als ihr das Unheil im Theater geschehen ist (Szene II, 11), äussert sich die Erschütterung ihres zarten Wesens in angstvollen Träumen. Sie ruft nach Victorian und fühlt sich schwach und verraten.

Dritter Akt. Die Zigeuner haben sie wieder in ihre Gewalt gebracht. In den ersten beiden Akten klang nur schwach an, ass sie von ihnen aus aufgestiegen sei :
S. 28 : I am a poor girl, whom a chance has taken from the public streets. (Vgl. ferner II, 1 : Gespräch mit Beltrán Cruzado).

Lange hatte der Zigeunerhauptmann gefürchtet, sie zu verlieren. Nun hat er sie wieder. Doch auch was Preciosa im

---

[1] (S. 46 u. 47.)
I no more
Will hate you, for all hate is painful to me.
But if, without offending modesty,
And that reserve which is a woman's glory,
I may speak freely, I will teach my heart
To love you. (S. 46.)
My love for you
Is of a different kind. It seeks your good.
It is a holier feeling. It rebukes
Your earthly passion, your unchaste desires,
And bids you look into your heart, and see
How you do wrong that better nature in you,
And grieve your soul with sin. (S. 47.)

Zigeunerlager sagt, ist so träumerisch und sinnend wie zuvor. [1]

Der Zigeuner Bartolomé Román liebt sie seit langem und will sie sich erobern. Sie aber hegt nur Mitleid für ihn und beklagt seine wilde Art, welche ihn unglücklich macht. Was wäre ihm auch mit dem schwachen Mädchen gedient, das bald an gebrochenem Herzen sterben wird ! [2]

So gefasst sieht sie dem Tode entgegen; doch als sie gerettet ist und ihrem rechten Vater entgegeneilen darf (Szene III, 6), da weint sie, von Gefühlen überwältigt; und gerührt spricht Victorian, ihr nun für immer wiedergefundener Geliebter : S. 93 :

O gentle spirit ! Thou didst bear unmoved
Blasts of adversity and frosts of fate !
But the first ray of sunshine that falls on thee
Melts thee to tears !

Wir sehen, dass die Erinnerung an den Realismus der Novelle, an das Zigeunerleben und die Wanderungen von Ort zu Ort stark verblasst ist. Nur im dritten Akte tritt sie deutlicher hervor, während der Zigeunerhauptmann in Madrid im Zimmer Preciosas (II, 1) eine ziemlich wunderliche Rolle spielt.

---

[1] (S. 79.)

How strangely gleams through the gigantic trees
The red light of the forge ! Wild, beckoning shadows
Stalk through the forest, ever and anon
Rising and bending with the flickering flame,
Then flitting into darkness ! So within me
Strange hopes and fears do beckon to each other,
My brightest hopes giving dark fears a being
As the light does the shadow. Woe is me !
How still it is about me, and how lonely !

[2] (S. 82.)

What is it to die ?
To leave all disappointment, care, and sorrow,
To leave all falsehood, treachery, and unkindness,
All ignominy, suffering, and despair,
And be at rest for ever ! O, dull heart,
Be of good cheer ! When thou shalt cease to beat,
Then shalt thou cease to suffer and complain !

Longfellows Werk ist rein idealistisch, und Preciosa schwebt in einer höheren Welt der Gefühle, denen nichts Niederes anhaftet. Ihre Worte sind gehoben und pathetisch.

MICH. WILLIAM BALFE,

THE BOHEMIAN GIRL. Zuerst 1843 aufgeführt.

(Words by Alfred Bunn.)

Das Stück spielt in Österreich. Die Zigeuner stehen ganz und gar im Mittelpunkte.

Der Geliebte Arlines (Preciosas) ist ein edler, flüchtiger Pole, Thaddeus. Er rettet sie als Kind aus Lebensgefahr, und als sie von den Zigeunern aus dem Schlosse ihres Vaters, des Grafen Arnheim, geraubt worden ist, wird er unter der rauhen Horde ihr Beschützer. (1. Akt.)

Bezeichnend für die Auffassung von Arlines Wesen ist ihr Traum, das berühmte The Gipsy Girl's Dream :

S. 14 *an Thaddeus.*

I dream'd that I dwelt in marble halls
With vassals and serfs at my side,
And of all who assembled within those walls
That I was the hope and pride.
I had riches too great to count — could boast
Of a high ancestral name
And I also dream'd, which charm'd me most
That you loved me still the same.

I dream'd that suitors besought my hand,
That Knights upon bended knee
And with vows no maiden heart could withstand,
That they pledged their faith to me.
And I dream'd that one of this noble host
Came forth my hand to claim;
Yet I also dream'd which charm'd me most
That you loved me still the same.

In die Rolle Preciosas teilt sich mit ihr die Zigeunerkönigin,

welche unbedingte Gewalt über ihre Schar hat. Gar zu gern wäre sie selbst Thaddeus' Geliebte, und so verfolgt sie Arline mit ihrer Eifersucht (Carducha). Wider ihren Willen muss sie die beiden nach Zigeunerbrauch zusammengeben.

Auf dem Marktplatz von Pressburg zeigt Arline das alte Zigeunerwesen : sie wird bewundert, tanzt und sagt diesem und jenem wahr :

S. 18. Sir Knight, and lady, listen !
That bright eye seems to glisten
(To a Lady)
As if his trusted tale
Did o'er thy sense prevail !
(To another — pointing to her heart)
Pretty maiden take care, take care,
What havoc love maketh there !
(To a third — pointing to a ring on her finger)
And this token, from love you borrow,
Is the prelude of many a sorrow :
There are those who have lived, who knew
The gipsy's words to be true !

Da spielt ihr die Königin der Zigeuner einen bösen Streich, indem sie ihr ein gestohlenes Medaillon als Geschenk umhängt. Sie wird des Diebstahls beschuldigt und vor ihren Vater als Richter geführt. Thaddeus führt endlich die Wiedererkennung und damit die auch für ihn glückliche Lösung herbei.

Im Gegensatz zur Königin, die etwas Böses, ja Dämonisches an sich hat, erscheint Arline wieder als das schwache, hilfsbedürftige Mädchen, das sich nicht selbst verteidigen kann. Sie geht auf in Liebe und Gedenken an den Geliebten.

HEINRICH FERDINAND MÖLLER, DIE ZIGEUNER,

Ein Lustspiel mit Gesang, in fünf Aufzügen. (1777).

Im Jahre 1752 war die erste umfassende Übersetzung der Novellen des Cervantes in deutscher Sprache erschienen, (Con-

radi, Satirische und lehrreiche Erzählungen des Michel de Cervantes etc., Frankfurt und Leipzig, bei Knoch und Esslinger) darunter die « Egypterin », welchen Titel Lessing in seiner Rezension (Vossische Zeitung, 12. Dezember 1752) in die « Zigeunerin » verbesserte. Die Übertragung war nach französischer Vorlage verfasst, und durch sie ist H. F. Möller zu seinem Lustspiele angeregt worden.

Ein Beispiel für wörtliche Entlehnung :

S. 86, 87 *Altmutter* : Hast Du wohl jemals eine dumme Zigeunerin gesehen? Sieh nur die jungen Dingerchen da stehen! —— Sie thun als wenn sie nicht drey zählen könnten; aber versuchs einmal, sie werden euch Nasen drehen, dass es eine Lust ist!

Nov. S. 14, 31. No hay gitano necio, ni gitana lerda. S. 14, 34. ¿ Veen estas muchachas mis compañeras, que están callando, y parecen bobas? pues éntrenles el dedo en la boca, y tiéntenlas las cordales, y verán lo que verán : no hay muchacha de doce que no sepa lo que de veinte y cinco.

Die Beziehungen zwischen Wolff und Möller beschränken sich bei weitem nicht auf die Übereinstimmungen, welche Wurzbach (S. 69) aufweist. Vielmehr findet sich schon bei Möller — abweichend von der Novelle — eine ganze Szene vorgezeichnet, die Wolff nur weiter ausgeführt hat.

Schon bei Möller ziehen alle Zigeuner zum Landvogt, um dessen Fest zu verschönen. Wenn dieser Landvogt nun auch nicht der Vater des Zigeuner-Edelmannes ist, so stellt es sich doch am Schlusse heraus, dass er in Preciosa seine wiedergefundene Tochter umarmen darf; die Situation ist also wesentlich dieselbe, denn auch bei Wolff ist ja schon ihr Vater als Gast bei dem Feste. Dieselbe Erregung befällt ihn, als er Preciosas ansichtig wird :

S. 86. Welche Regungen in mir für dies Mädchen! — Du Mädchen, sage mir, wo hast du denn dies alles gelernt?

S. 87. Je mehr ich sie ansehe — je mehr empfind' ich etwas, das ich nicht begreifen kann! (Vgl. noch S. 89.)

Bei Möller sind die beiden — der Landvogt und der Landcommissar — gute Freunde, und es bedurfte für Wolff nur

einer kleinen Änderung, um die Alten von vornherein nebeneinanderzustellen.

Es handelt sich um die Auftritte 6-7 des 3. Aktes. Wallburga (statt Preciosa) sagt den versammelten Gästen wahr, einem nach dem anderen, singt ein Lied, das die Zigeuner mit ihren Instrumenten begleiten. [1] Durch vieles Tanzen und Singen ist sie am Ende ganz erschöpft. Auch in ihr regt sich die Stimme des Blutes; als sie zuletzt dem Landvogt weissagen soll, weigert sie sich. [2]

Kurz, die Situation hat Wolff fertig vorgefunden, und es bedurfte nur noch seiner romantischen Gefühlssteigerung, um die Preciosa des Wolffschen ersten Aktes entstehen zu lassen.

Die Zigeuner Möllers sind seltsame Menschen. Sie stehlen tatsächlich aus moralischen Erwägungen heraus, nehmen dem Geizigen, um ihn zu strafen, und verschonen die Armen oder schenken ihnen sogar noch etwas. Vergleiche die Episode des bestohlenen Schneiders im ersten Akte, S. 14 ff. Verlobungen werden mit viel Zärtlichkeit und Gefühl gefeiert. Trotz der vielen Prisen Schnupftabak, welche die Altmutter nimmt, wird ihr dabei « ganz weichherzig ». (S. 12.)

Wie gefühlvoll ist nun aber erst Wallburga ! « Sie schlingt ihren Arm um ihn (Andreas), sieht ihn schmachtend an, und legt sich an seinen Busen, » (S. 7) — träumt auch schrecklich

[1] S. 89.

Glückselig, wer die goldne Sclaverey
Der Städte und der Höfe flieht !
Wer seines Lebens Tage, frey
Und wolkenlos vergehen sieht !
Wer sich im Schoosse der Natur,
An ihren hohen Reizen weid't
Und in der blumenreichen Flur
Und jungen Hain, lustwandelnd freut ! —
Und wen noch die Liebe mit Wonnen entzückt,
O der ist, gleich himmlischen Göttern beglückt !

[2] S. 90.

Ich weiss nicht, wie mir wird — gnädiger Herr !
Ich kann ihnen nicht wahrsagen — ich kann nicht.

von einem « bejammernswürdigen Zustande » (S. 7) ihres Geliebten und erlässt ihm daraufhin ein halbes Jahr von seiner Probezeit.

Aber die Psychologie des Stückes ist nicht wichtig genug, um eine ausführliche Besprechung zu verdienen, hat doch Wolff das Ganze mit einer neuen Seele erfüllt. Die Tücke der Wirtin aus verschmähter Liebe, die jähzornige Tat des Andreas und die Wiedererkennung, bei der sich sein Vater noch rechtzeitig einstellt, entsprechen der Novelle.

DIE ZIGEUNER.

Ein Roman. Nach dem Spanischen. Von dem Verfasser des Rinaldini. 1802.

Einige Spuren hat die Cervantes-Novelle in diesem Machwerk hinterlassen; jedoch ist nicht das geringste von ihrem Geiste darauf übergegangen. Die Beliebtheit Fioras (Fiora statt Preciosa), die Kunst ihres Gesanges und Tanzes — am Ende wird sie Zigeunerkönigin — dann die Aufnahme des Ritters und die Rede des Alten, (S. 25 = Novelle S. 39, 5 ff.) das sind die Erinnerungen des Werkes. Von letzterem berichtet Fiora selber als von einer Geschichte, die sie sich oft habe erzählen lassen, weil sie ein gar so glückliches Ende genommen habe. Dabei kommen Einzelheiten zur Sprache, die unzweideutig für direkte Entlehnung aus der Novelle zeugen :

« Wie der Cavalier bei den Zigeunern ankam, wurde gleich eine Hütte von frischen Zweigen errichtet, worauf er gesetzt wurde. Es wurde ihm ein Hammer und eine Zange in die Hand gegeben, und um seinen rechten entblössten Arm knüpfte man eine seidene Schnur. »

PIUS ALEXANDER WOLFF, PRECIOSA.

Schauspiel in vier Aufzügen. (1821 zuerst aufgeführt in der jetzigen Gestalt.)

Ich behandle die Fassung mit Webers Musik, nicht die durch Traugott Max Eberwein vertonte Version von 1810. (1812 in Leipzig aufgeführt.)

Wolff geht direkt auf Cervantes zurück.
Das beweisen die folgenden Parallelstellen :

1. Franzisco :
Nun bei Gott und meinem Orden !
Dieses Mädchen ist ein Engel,
Eine Perle (S. 12).

Novelle : S. 15, 32 wird Preciosa « niña de perlas » genannt.
S. 29, 7 : Tomad, Preciosa perla, este segundo papel.

2. Preciosa :
Um Vergebung, Ihro Gnaden,
Dieser schöne, junge Herr,
Ist's Eu'r Sohn ?
Franzisco :
Ja, Don Alonzo (Don Juan),
Mein geliebter, einz'ger Sohn. (S. 12).

Nov. S. 30, 29.
Y ¿ quién es don Juanico su hijo ? preguntó Preciosa.
Ese galán que está a vuestro lado, respondió el caballero. (Francisco de Cárcamo.)

Dann liest Preciosa das Geschick von Alonzos Stirne, und beide sprechen im stillen Einverständnis, ohne dass die eigentliche Bedeutung ihrer Worte von den anderen begriffen wird.

3. Viarda :
Ja, und Gold ist oder Silber
Besser noch als Kupfermünze.
Letztes thut dem Glück stets Eintrag,
Wenigstens dem meinigen. (S. 15.)

Novelle : S. 16, 8-12.
Todas las cruces en cuanto cruces son buenas; pero las de plata o de oro son mejores, y el señalar la cruz en la palma de la mano con moneda de cobre, sepan vuesas mercedes que menoscaba la buena ventura, lo menos la mía.

4. S. 15. Don Contreras und Donna Petronella wollen sich wahrsagen lassen, finden aber ihre Taschen leer. Vgl. Novelle S. 16.
Der Name Contreras ist aus der Novelle entnommen, S. 16, 21, und der Charakter dieses « Helden » — bei Cervantes nur angedeutet — ist stark karikierend entwickelt worden.

5. S. 20 *Preciosa* :
Einmal, 's war in der Marienkirche-

Novelle S. 7, 3-7.
Y cuando llegaron a hacerla (la danza)

Vor dem Bild der heil'gen Anna
Hatt' ich eben fromm gebetet
Und sang ihr ein Lied zu Ehren;
S. 46. Viarda :
Nach Valencia muss Precioschen,
Wo zum Fest der heil'gen Anna
Man sie morgen schon erwartet.

en laiglesia de Santa María delante de la imagen de Santa Ana, después de haber bailado todas, tomó Preciosa unas sonajas, al son de las cuales, dando en redondo largas y lijerísimas vueltas, cantó el romance siguiente; *usw.*

S. 27, 28 : Die Rede des alten Zigeuners verwendet getreu die entsprechende Ansprache aus der Novelle : S. 39, 22-42, 7. Preciosas Mutter heisst bei Wolff nicht Doña Guiomar, sondern Clara nach der Frau des « señor teniente » von Madrid. (vgl. Novelle S. 15, 4.)

Preciosa singt vor dem Volke im Prado. Ihr adliger Verehrer Alonzo berichtet davon. [1]
Die Wirkung ihres Gesanges schildert er eingehender. [2]

[1] S. 6.

Dort, in wimmelndem Gedränge,
Auf Balkonen und Terrassen
Sass der Hörer bunte Menge,
Hingeströmt aus allen Gassen.
In der duft'gen Schattenkühle
Liess die Cither sie ertönen,
Und als lauschten ihrem Spiele,
Selbst die Bäume, die Fontainen,
Herrschte rings in weiter Runde
Atemlose tiefe Stille —
Da entquoll dem Rosenmunde
Süss der Melodien Fülle;
Und in Sträussen, Blumenketten,
Kränzen, Bändern und Sonetten,
Strömt der Beifall auf sie nieder;
Und das Volk singt Jubellieder.

[2] (S. 7).

Herzen werden ihr zum Raube,
Und gebückt vor ihr im Staube
Liegt, wer ihre Nähe theilt.
Fühlt nur erst der Töne Macht,
Die dem Zauberbild entquillt;
Schaut das hehre Himmelsbild,
Licht verbreitend durch die Nacht;

Sie sagt selbst, was ihr der Gesang bedeutet. Am Schlusse ihres Liedes « Lächelnd sinkt der Abend nieder », in welchem sie der Verlassenheit und Not der Waise Ausdruck gibt, heisst es nämlich S. 11

Was bleibt der trostlos Armen?
Verzweiflung, Wahnsinn, Tod! —

Und dann :

Nein — holdlächelnd wie Aurore
Öffnest du die gold'nen Thore
Der Verlass'nen, heil'ge Kunst!
Sang und Saitenspiel ertönen,
Sanfter rinnt der Strom der Thränen
In der Sonne deiner Gunst.
Du erhebst das Leid zum Liede,
Dir entblüht ein kurzer Friede,
Mild in sturmbewegter Brust;
Und aus trüber Thränenquelle
Hebt melodisch sich die Welle;
Labt den Schmerz - wehmüth'ge Lust.

Ihr Gesang ist ihr Waffe und Schild gegen die Feindschaft des Schicksals; sie weiss, dass sie ihm vertrauen darf.[1]

Schaut die Stirne, kühn gezogen,
Seid'ner Locken Glanz umstricken,
Und den Gott mit Pfeil und Bogen
Aus den dunklen Augen blicken.
Wie mit Blüthen, wie mit Perlen
Spielt der Lippe Purpurwelle,
Und aus unentweihter Quelle,
Hebt ihr Lied Euch zu den Sternen.

[1] (S. 41).

Hat mit Gaben und Talenten
Mich Natur nicht reich geschmückt?
Hat um schnöde Goldesspenden
Nicht mein Lied manch Herz entzückt?
Dem Geliebten jetzt zum Schilde
Soll sich mein Gesang erheben;
Und mit sanfter Rührung, Milde,
Sing ich Freiheit ihm und Leben.
Komm, Vertraute meiner Leiden,
Freundin du in Lust und Schmerz,

Als Probe ihrer Liedkunst wird uns neben dem schon erwähnten « Lächelnd sinkt der Abend nieder » das mit Webers Musik unlöslich verschmolzene « Einsam bin ich nicht alleine » (S. 19) geboten. Wolffs Preciosa singt und tanzt (für letzteres vgl. S. 14), aber die Bedeutung ihres Tanzes verschwindet vollständig hinter der ihres Liedes, denn in ihrem Gesange allein kann sie echt und wahr ihr Inneres ausströmen lassen.

Sie ist ein weichherziges Wesen. « Sie versinkt, starr vor sich hinblickend, in tiefes Nachdenken », « Sie schrickt zusammen », « Mit einem Strome von Tränen » (S. 58), das ist Wolffs Preciosa. Nicht ihr Witz, sondern die wehmütigen Klänge ihres Liedes bezaubern die Menge.

Eine schwache Andeutung für ersteren : Alonzo sagt S. 7 :

Da gräbt lächelnd sich der Witz
Seinen schönsten Zaubersitz
Auf des Engels rechter Wange.

(Vgl. Novelle S. 15, 17.)

Damit ist ihre Charakteristik erschöpft. Sie ist nichts weiter als das zarte, überirdische Mädchen, das in Liebe und Sehnsucht vergeht. Wolff ist von Goethe beeinflusst. Dessen Mignon ist Preciosas direktes Vorbild. Beide sind heimatlos, Preciosas Geist ist der Mignons. Vgl. die beiden angeführten Lieder. Bis zu wörtlichen Anklängen geht die Gefolgschaft :

« Bist Du nah', doch ach so ferne,
Füllest mir die Seele ganz »

(Die letzten beiden Verse von « Einsam bin ich nicht alleine ») stammt aus Goethes Gedicht « An den Mond » :

Füllest wieder Busch und Tal
Still mit Nebelglanz,

Zauber wohnt in deinen Saiten,
Mitleid für ein liebend Herz !
Hilf auch jetzt mir Trost erringen,
Rausche sanft in mildern Tönen,
Seinen Feind muss ich versöhnen !
Oder so wie Du verklingen !

Lösest endlich auch einmal
Meine Seele ganz.

Don Alonzo, Preciosas Geliebter, erscheint so schwach und haltlos wie sie selber. Bezeichnend ist es für ihn, dass er nicht die geringste Anstrengung macht, sich der Gewalt der Liebe zu entziehen. Vgl. seinen Monolog S. 26. Ja, er erbietet sich freiwillig dazu, Zigeuner zu werden. S. 24 :

Nun, wohlan ! folgst Du mir nicht,
Leite mich Dein strahlend Licht !

Seine Liebe äussert sich in einer mächtigen Eifersucht, welche die Ursache seiner Gefangennahme wird; denn als Eugenio (wie sich später herausstellt, Preciosas Bruder) zudringlich wird, geht es mit ihm durch; er zieht den Degen, und ob des Frevels, als Zigeuner gegen einen Edelmann zur Waffe gegriffen zu haben, wird er gefangengenommen. Es fehlt also die Episode der Carducha.

Vergebens fällt Preciosa zu Eugenios Füssen. Da reift ihr Entschluss. Wenngleich die Zigeuner, die ihren Verlust fürchten, sie davon zurückhalten wollen, aufs Schloss dem Geliebten nachzueilen, erzwingt sie sich doch den Weg, indem sie den Hauptmann der Rotte mit dem Tode bedroht.

Dann freilich ist es mit ihrer Tatkraft vorbei. « Dort im Zimmer, ganz in Tränen aufgelöst, » sitzt sie, berichtet Clara, ihre Mutter. Sie hat sich endlich zu dem Entschlusse durchgerungen, auf den Geliebten zu verzichten. Sie wünscht, schnell fortzueilen, um ihm nicht mehr im Wege zu sein. Gleichwohl will sie noch einmal — zum letzten Male — singen.

Der Boden wankt unter ihr. Sie bemüht sich, doch « die Cither entsinkt ihren Händen ». Sie hat ihre Umgebung — das Schloss ihres Vaters — wiedererkannt. Und die unbestimmten Erinnerungen werden ihr zur Qual, da sich ihr Bild mit der Wirklichkeit vermischt. [1]

[1] (S. 57).

Gott, wo bin ich ! meinen Blicken

Die Lösung wird durch die Alte (Viarda) in der bekannten Weise herbeigeführt. Dass die Zigeuner sich im übrigen nicht gut gegen Preciosa benehmen, bemerkten wir schon. Sie führen sie vor allem des grossen Vorteils wegen, den sie ihnen bringt, mit sich. Gleichwohl denkt Preciosa, wenigstens anfangs, gut von ihnen.[1] Zuletzt bittet sie um die Begnadigung der Zigeuner.[2]

Welch ein Schauspiel stellt sich dar!
Wird der Ahnung still Entzücken
Mir auf einmal laut und wahr?
Diese glanzerfüllten Räume,
Diese buntgeschmückten Reih'n —
Sie sind Bilder meiner Träume —
Aber ach! — sie bleiben Schein! —

Weiter unten: Weh' mir Armen!
Jeden Schmerz soll ich empfinden,
Selbst im Spiel der Phantasie
Noch zuletzt Verzweiflung finden!

S. 58. Scheinbar riss sie (die Phantasie) mit Erbarmen
Oft mich aus dem Staub empor,
Und trug mich mit Wunderarmen
Zu der Hoffnung gold'nem Thor; —
Da stand mir die Heimath offen
In dem nächt'gen Zauberbild!
Und Erinn'rung, Sehnsucht, Hoffen,
Alles ward im Traum erfüllt;
Denn in meiner Lieben Schoosse
Sah ich hier mich froh vereint:
Fand ich — ach — die Elternlose!
Vater, Mutter — und den Freund!

1 (S. 24).

Auch das Häufchen Menschen, Herr,
Das ich spielend halb ernähre,
Es ist ungebildet zwar,
Aber ehrlich, treu und wahr.
Unbedingt gehorcht es mir,
Handelt nur nach meinem Sinn,
Ich bin seine Königin;
Und ich schwör' Euch, Ungebühr
Duld' ich nicht in meinem Reich! —

2 (S. 63.) Vergebung, Vater,
Eures Kindes erste Bitte!

Im Vergleiche mit der Novelle haben die Zigeuner bei Wolff ihre Bedeutung fast ganz verloren. Sie wirken als Statisten. Vor ihnen als Hintergrund entwickelt sich das seltsame und gar nicht zigeunerhafte Wesen Preciosas. Sie sind schablonenhaft und langweilig. Auch im nächtlichen Zigeunerlager geht alle Wirkung von Preciosa aus — die Schäferszene aus Cervantes lebt hier deutlich fort.

Dafür aber treten die Väter der Liebenden mehr in den Vordergrund. Sie sind Freunde, und schon anfangs in Madrid tanzt Preciosa vor ihnen. So kennt sie denn ihr Vater längst, als er zuletzt in ihr seine Tochter wiederfindet. Auch Franzisco, Don Alonzos Vater, ist gleich wieder zur Stelle, und die beiden Alten unterhalten sich in einem ergötzlichen Zwiegespräche über die Tugenden des Sohnes.

Es macht sich in Wolffs Werk eine gewisse satte Bürgerlichkeit, ein Familiensinn und ein Behagen am Familienleben bemerkbar, das wir gemeinhin in der Biedermeierzeit suchen und das auf die Darstellung des Zigeunerwesens ein seltsames Licht werfen muss.

RUGGERO MANNA, PREZIOSA,

Text von Colla. Dramma lirico in tre parti. 1845.

Was Weber versäumt hatte zu tun, nämlich die Wolffsche Preziosa zur Oper zu machen, das liegt nun hier vor. Über Wolff hinausgehende Neuerungen inhaltlicher oder formaler Art sind nicht gemacht worden; dafür aber sind viele Kürzungen eingetreten. So fehlen die Figuren des Pedro, Contreras und der Petronella.

Aus Don Fernando ist ein ganz haltloser, klagender Witwer

Lasst mich mein Versprechen halten.
Ach, ich bin ja jetzt so glücklich;
Sollt' ich die im Elend wissen,
Die's so lange mit mir theilten?

geworden, der, nachdem er Preziosa erblickt hat, nächtlich im Walde umherstreift, um sie im Zigeunerlager aufzusuchen, und viel Geld bietet, um sie für sich zu gewinnen. Sie scheint ihm deutlich die Züge seiner Gattin und Tochter zu tragen. Vierte Szene des 2. Aktes. Vgl. seine Arie im 1. Akte :

1. Akt, 3. Szene (Seite 7)

Ebbi una sposa e tenero
L'amai d'immenso amore :
Ebbi una figlia e crescere
Me la vedea qual fiore :
Questa di ondosi vortici
A me il furor rapì,
Quella al funesto annunzio
Di morte il gel colpì.

Bagnato delle lagrime
D'inconsolabil duolo,
Io da tre lustri ahi ! misero
Vivo deserto e solo :
Sempre dei dì che furono
Mi preme il sovvenir :
Ah ! nella tomba è il termine
Del lungo mio soffrir.

Ähnlich schlimm ergeht es Don Rodrigo (statt Don Francisco) de Carcamo, als er seinen Sohn vermisst :

S. 27 : Fernando zu Enrico (statt Alonzo)

A lui di lagrime,
Di dolor cagion tu sei :
Di tua fuga al triste annunzio
Sul mio sen quasi spirò.

Und :

La tua traccia
Va cercando in ogni terra :
Ha sul volto la minaccia,
Chiude in petto orrenda guerra.

ANTONIO SMAREGLIA, PREZIOSA,

Dramma Lirico in tre Atti. 1879.

Diese Oper hat Longfellows Werk als Vorlage. Sie leistet ihm auch in den Einzelheiten treue Gefolgschaft, macht sich aber von den undramatischen Zusätzen und allem Nebensächlichen frei und erzielt so eine geschlossene Wirkung. Wir haben hier, wie mir scheint, einen wohlgelungenen Operntext vor uns, und das will etwas bedeuten, wenn man die dramatisch unwirksame und unzusammenhängende Szenenfolge Longfellows in Rechnung zieht.

Der erste Akt spielt vor und im Hause Preziosas, der zweite im Prado und wieder vor ihrem Hause, der dritte im Zigeunerlager und auf der Sierra de Guadarrama.

Überflüssiges wie der Tanz Preziosas vor dem Erzbischof von Toledo und dem Kardinal, das Gespräch mit Angelica, ihre und Victorians Reflexionen und lyrischen Ergüsse verschwinden; desgleichen die Eifersucht des Geliebten und die Beweggründe dafür (Lara). Durch diese Auslassungen wird der Gang des Geschehens klarer und kann in wenigen packenden Szenen zusammengefasst werden.

Dem lyrischen Wesen ist die Oper ihrer Natur nach durchaus nicht abgeneigt, und so behält sie die lyrischen Szenen, welche in den Fortschritt der Handlung gehören, bei und bringt sie mit der breiten Untermalung der Musik zu einer starken Wirkung; so im ersten Akte im Zimmer der Geliebten.

Nun unterscheidet sich die Oper aber noch in einem wichtigen Zuge von Longfellow. Preziosa ist nicht die gefeierte Bühnenkünstlerin, sondern in diesem Punkte stellt das Werk glücklich die natürliche und ursprüngliche Art Preziosas her und nähert sie so ihrer spanischen Schwester wieder. Offenbar ist der Textdichter hier durch die Fassung Wolffs beeinflusst worden.

Wie dort singt sie im Prado von Madrid vor allem Volke und wird gefeiert. Ihr Lied S. 17, 18

Fremi, o mio cimbalo, — gemi, o mandòla,
Non ho scintille — non ho più fior !
Ah, vi son lagrime — che niun consola,
Prima fra mille — quella d'amor !...
Sono a vent' anni — brevi gli affanni,
Arridon sempre — e raggi e fior !

Und die zweite Strophe :

Vibra, o mio cimbalo, — trilla, o mandòla,
Intorno, intorno — son raggi e fior !
Non son più zingara, — non son più sola.
È sorto il giorno — per me d'amor !
Sono a vent'anni — brevi gli affanni,
Arridon sempre — e raggi e fior !

In diesen Versen prägt sich die Erregung der ersten grossen Liebe aus, ähnlich dem starken Gefühle, welches Wolffs Preciosa durchströmt. Wie dort ist es ihr fast unmöglich zu singen :

S. 17. Ho grave il cor; nè la canzon gionconda
Vibrar potria !

Am Schlusse, als sie fortzieht, geben ihr die Zigeuner das Geleit.
Coro di donne zingare :

S. 43. Ave, o soave — celeste albor
Osanna e gloria — al creator.

Preziosa nimmt Abschied von den Bergen, indem sie singt :

S. 43. Addio, montagne — che i primi fior
Donaste al mio — crine infantil,
Che il dolce nome — del primo amor
Deste alla conscia — eco gentil.
Per sempre addio — ma pure ognor
L'antica zingara — vi avrà nel cor.

Und der Chor antwortet :

S. 43. Addio Preziosa ! In cor
Serbaci un sovvenir !
Pensando al tuo soffrir
Ricorda il nostro amor !

Auch dies stammt nicht aus Longfellow und erinnert an das Zigeunerwesen und die Zigeunerlieder Wolffs. (Vgl. Wolff « Die Sonn' erwacht » S. 30.)

Die Änderung in der Stellung Preziosas hat einige Auswirkungen in der Handlung. Nach der Interpretation der Oper hat Preziosa die Zigeuner verlassen, um ihrem Geliebten angehören zu können.

S. 14. L'orda gitana — non ho fuggita
Per esser tua ?

Romano, der Zigeuner, verlangt sie für sich, wie bei Longfellow.

Vgl. S. 28 : Preziosa è mia della tribù col rito.
Aber wie wirkungsvoll ist es nun, dass Lara, nachdem er vergebens versucht hat, Preziosa aus dem Prado zu rauben, sich an ihn wendet, um mit seiner Hilfe Preziosa zu entführen- um dann von ihm auf der Schwelle ihres Hauses, auf der Schwelle zur Seligkeit, erstochen zu werden !

Die Oper hat unter dem Einflusse Wolffs erheblich gewonnen, Preziosa dem ihr natürlichen Wesen wiedergegeben, und nach der Vereinfachung der Überfülle Longfellows führt sie zu Höhepunkten von einfacher, aber klarer und starker Wirkung.

Wenn wir nunmehr von der Einzelbesprechung zur Zusammenfassung und Gruppierung übergehen, so fällt gleich ins Auge, dass sich zwei grosse Gruppen unterscheiden lassen. Wir orientieren uns zeitlich nach dem Datum der Abfassung bezw. des Erscheinens der Werke. Die erste Periode der Preciosa—Nachahmungen und—Bearbeitungen ist mit 1653 zu Ende. Die Zweite beginnt dann erst wieder 1777 mit dem Erscheinen von Möllers Lustspiel « Die Zigeuner ».

Die Novelle des Cervantes wurde 1613 gedruckt. 1615 spielte man la Belle Egyptienne von Alexandre Hardy im Théâtre de l'hôtel de Bourgogne zu Paris. Wie aus Sir Henry Herbert's office-book hervorgeht, führte die Cockpitt company bei Hofe

« att Whitehall » « The Gipsye » auf, offenbar das Stück Middletons und Rowleys, « upon the fifth of November » 1623 1624. (zum ersten Male gedruckt 1653.)

Über die Abfassungszeit der spanischen Komödien ist kaum etwas auszumachen, da Montalváns Komödie als suelta ohne Jahreszahl erschienen ist und Solís' Stück erst 1671 zum ersten Male gedruckt wurde (im 37. Bande der Comedias escogidas de los mejores ingenios de España).

Cats' « 'sWerelts Begin, Midden, Eynde; besloten in den trouringh, met den proef-steen etc. » erschien 1637. Daran schliesst sich Tengnagels Werk, welches 1643 in Amsterdam herauskommt und aus dessen « opdragt » hervorgeht, dass Dusart Verwers schon inzwischen ihr « blyspel » geschrieben hat.

Sallebrays Werk wird 1642 gedruckt, und Molières Komödie wird 1653 in Lyon gespielt.

Wir treffen bis 1653 also acht Bühnenbearbeitungen und eine Verserzählung an, von deren Verfassern ich mit Ausnahme Tengnagels nachweisen konnte, dass sie Cervantes' Novelle in Originalform oder Übersetzung gekannt und danach gearbeitet haben. Die beteiligten Länder sind Spanien, Frankreich, Holland und England. Middleton und Rowley scheinen Alexandre Hardy gekannt zu haben. Von den übrigen ist nur zu erweisen, dass ihnen neben der Novelle noch die in ihrer eigenen Sprache verfassten Bearbeitungen bekannt waren.

Dass von diesen neun Werken acht die Preciosa auf die Bühne bringen, ist sehr bemerkenswert, ebenso dass Deutschland in dem Kreise völlig fehlt.

Wie beliebt damals die Preciosa-Gestalt war, geht aus ihrem Auftreten in einem Ballett hervor, das 1644 in Paris gespielt wurde. Es heisst « Le Libraire du Pont-Neuf ou les Romans. » (abgedruckt bei Victor Fournel, les Contemporains de Molière..., Paris, 1866, Band 2, Seite 243 ff.) La belle égyptienne wird von ihrem treuen Andrés (Seignor Andrez) begleitet, und beide sprechen nacheinander :

La belle égyptienne :

Une conduite glorieuse,
Malgré cent obstacles divers,
Me fait voir à tout l'univers
D'effet et de nom précieuse :
On me vola subtilement,
Mais, depuis ce fascheux moment,
En l'art de m'en venger je suis bien si scavante
Que nul homme ne se présente
A qui, par un charme vainqueur
Je ne vole le cœur.

Seignor Andrez :

Hélas ! qu'Amour a de puissance !
Je sers une errante beauté,
Et sous un habit emprunté,
Pour plaire à mes désirs je trahis ma naissance;
Pour un destin capricieux
Avec des vagabonds je cours en divers lieux,
Et fais des laschetez que ma flamme authorise.
N'est-ce pas un double malheur ?
J'ay perdu jusqu'à ma franchise
Et je passe pour un voleur.

Ehe ich die Fassungen der ersten Periode eingehender würdige und zu ihrer abschliessenden Charakteristik komme, möchte ich mich zu dem zweiten Zeitabschnitt von 1777 ab wenden.

Nicht erreichbar waren mir die Werke von :

John Tobin, The gipsy of Madrid, gedruckt 1820
vgl. Wurzbach, S. 55

Karl Schnabel, Preziosa (Oper), ca. 1840
vgl. Wurzbach, S. 70

Gabriel Estrella, La Gitanilla, Madrid, 1851
vgl. Apraiz, S. 154

E. García, La Gitanilla, zarzuela, 1890
vgl. Rius II S. 658.

Über die Arbeit Estrellas sagt de Icaza, S. 254-255 : « Casi tanto desconocimiento del sentido de la obra de Cervantes se muestra en este arreglo (el de Nuitter), como en el de la Gitanilla de Madrid, comedia en tres actos, por D. Gabriel Estrella; pues aunque ese autor sigue más de cerca las peripecias de la novela,

el solo hecho de convertir á Monipodio en jefe de la tribu gitana y á la Cariharta en madre postiza de Preciosa, indica que en materias de arte, á pesar de su nombre, el Sr. Estrella no tenía luz propia ni sabía reflejarla. »

Von Garcías zarzuela berichtet Rius : se separa de la obra de Cervantes, aunque conserva sus personajes (los principales personajes de Preciosa y D. Juan).

Victor Hugo (1831) und H. W. Longfellow (1843) haben selbständige Verarbeitungen des Preciosa-Stoffes geliefert. Wenn sie auch beide in der inneren Auffassung vom Wesen Preciosas sich recht nahe stehen, so hat doch jeder unabhängig von dem anderen die Novelle des Cervantes als Vorlage. Von Longfellow liess sich nachweisen, dass er die Komödie Solís' gekannt habe. Ihm folgt die italienische Oper von Smareglia (1879) — Text von Fulvio Fulganio. Neben diesen beiden Werken steht die Oper Balfes (1843) — Text von Alfred Bunn — mit einer ähnlichen phantastischen Auffassung Preciosas.

Es ist wohl kein Zweifel, dass bei der Abfassung dieser Oper Webers Preciosa (Wolff) — zuerst 1821 aufgeführt — ihren Einfluss ausgeübt hat. Wolff hält sich an Cervantes selber, hat aber auch das ältere Lustspiel von Möller « Die Zigeuner » (1777) gekannt; vergl. Wurzbach, Seite 68, 69.

Neben ihm bleibt nur noch Vulpius selbständig — « Die Zigeunerin », Roman, 1802 — und nimmt die paar Züge, welche er von der Preciosa- Fabel hat, direkt aus der Novelle. Alle anderen Fassungen, die noch besprochen werden müssen, sowohl deutsche wie ausländische stehen unter dem stärksten Eindrucke der Weberschen Oper und kennen für ihre Preciosa-Geschichte keine weitere Quelle als sie.

Da ist zunächst die italienische Oper von Ruggero Manna — Text von Colla (1845). Sie hat vergebens versucht, Weber den Rang abzulaufen. — Deutlich konnten wir den Einfluss Wolff — Webers in der italienischen Oper Smareglias nachweisen, die im übrigen nach Longfellow gearbeitet worden ist.

Dann haben wir in Deutschland die Werke von Norbert Hürte und A. Söndermann. Hürte (Leben u. Liebe des spanischen Zigeunermädchens Preziosa, eine schöne Volkserzählung mit Liedern, Reutlingen, 1852) ist ganz einfach eine Prosaauflösung des Wolffschen Textes, in der sich die Gesänge und Lieder Preciosas wiederfinden und der Prosatext die Wolffschen Verse deutlich durchschimmern lässt. Ebenso gibt A. Söndermann (Preziosa, das Zigeunermädchen, oder : Kindesraub und Mutterliebe. Volksroman. Berlin, bei Werner Grosse. o. J.) die Weberschen Lieder und Gesänge wieder, bläht aber die Geschichte zu einem fürchterlichen Schauerromane von 1440 Seiten auf, in dem die Requisiten eines rechten Indianerromanes nicht fehlen.

Wir wenden uns jetzt zu den Übertragungen der Wolffschen Fassung in fremde Sprachen. Wie schon aus Vorstehendem hervorgeht, war ihre Wirkung sehr gross. Bisher scheint nicht bekannt gewesen zu sein, dass die Oper 1830 in holländischer Fassung erschien : T. I. Kerkhoven, Preciosa, of het Spaansch Heidinnetje; Romantisch Tooneelspel, in vier bedrijven, met Dansen en Koren; Naar aanleiding van het Hoogduitsch, voor het nederlandsch Tooneel bewerkt, Amsterdam, 1830 (weitere Auflagen : 1831 und 1836). Dabei ist der Einfluss zu bemerken, den Cats noch in dieser späten Bearbeitung ausübt : Die Alte heisst wieder Majombe statt Viarda; Preciosa bringt im Gespräche mit dem Geliebten wieder die in ihrem Munde so wenig schöne Fabel vom Fuchs und Raben an, wie denn der Wolff so entgegengesetzte derbe Geist Cats' dem Werke wahrlich keinen Vorteil gebracht hat.

In Kopenhagen wurde Preciosa in der Übersetzung von Boie zum ersten Male 1822 gespielt und errang einen riesigen und dauernden Erfolg. Die engliche Übersetzung stammt aus dem Jahre 1825.

Frankreich bekam zuerst 1825 seine Preciosa-Oper. Der Textdichter Sauvage machte 3 Akte daraus, und der Musiker

Crémont schrieb die fehlende Musik dazu. Ursprünglich erschien das Werk unter dem Titel « Preciosa », später bekam es den Namen « Les Bohémiens ». 1858 erschien, in einem Akte verstümmelt, eine zweite Fassung, die aber den Vorzug hatte, Webers Musik getreu zu überliefern. Der Verfasser war Nuitter. De Icaza sagt darüber : S. 253, 254.

« Otra versión, hecha posteriormente por Nuitter, el adaptador de Oberon, de Romeo y Julieta y de Tannhauser, acabó de quitarle lo poco que de Cervantes conservaba, pues este disparate, estrenado en 1858, no tiene ya de común con la obra de Cervantes sino el nombre de alguno de los protagonistas. Pasa en Sierra Nevada, donde, según el autor, hay túneles que conducen á la Alhambra; intervienen en ella el Capitán general de Andalucía y su hijo, que, como el D. José de Carmen, se enamora de la gitana en Sevilla y la sigue á las montañas. El texto está desprovisto de todo carácter local. Preciosa habla de las sílfides que danzan en los bosques al declinar el día y de otras cosas por el estilo, que sientan muy bien en los labios de una gitana :

Sur la rive où les sylphides
Dansent au déclin du jour,
Viens cueillir les fleurs humides
Viens tous deux parler d'amour ! »

Auch für die 2. Periode, die wir hier abgeschlossen haben, gilt, was wir schon bei der Behandlung der ersten feststellten : Fast alle Bearbeitungen des Stoffes sind Bühnenbearbeitungen. Wenn wir von den bedeutungslosen deutschen Erzählungen absehen, bleibt nur Victor Hugo, der sich bemüht hat, in seiner Notre-Dame de Paris die Esmeralda zu einem würdigen Gegenstücke Preciosas zu bilden. Es entspricht der Entwicklung der Oper, wenn von den 10 dramatischen Fassungen der 2. Epoche 6 musikalisch ausgestaltet und geschmückt worden sind.

Wir konnten in der Novelle verschiedene Wesenszüge unterscheiden. Auf der einen Seite stehen die Zigeuner, deren Art und Auftreten Cervantes mit Ernst studiert und dargestellt hat; auf der anderen finden wir die Preciosa mit ihrem Andrés und Clemente als Gefolge : Hier eine zarte und erdenverlorene Liebe mit gehobener Sprache, dort die Wirklichkeit des Lebens.

Preciosas kraftvolles Wesen herrscht über Zigeuner, ohne dass sie in ihrer Umgebung leidet oder ihres besseren Selbst verlustig geht. Sie liebt und singt im Liede von ihrem wahren Wesen, ohne die Zigeuner zu hassen oder ihre Nähe zu verleugnen. Cervantes hat in dieser Preciosa eine Synthese geschaffen, die höher ist, als sie die Wirklichkeit bieten kann. Es ist ein völliger Irrtum zu glauben, dass nur in der wunderbaren Zigeunergeschichte der Grund für die Beliebtheit und Verbreitung des Preciosa-Stoffes zu suchen sei. Die eigentümliche Schau dieses Mädchens vielmehr, das unwirklich oder unmöglich bleibt, so gewiss es die wahrsten Züge eines liebenden Charakters an sich trägt, hat immer wieder die Leser gefesselt und die Dichter zur Nacheiferung angeregt.

Da sich dies aber wohl nur in rückschauender und überschauender Betrachtung feststellen lässt, so nimmt es nicht wunder, dass die einzelnen Autoren sich über das Interesse, welches sie mit dem Stoffe verband, selbst nicht klar waren und neu schufen, was sie davon verstanden hatten.

Unter den Fassungen der älteren Periode ragen Solís und Sallebray dadurch hervor, dass sie in Preciosa eine starke Liebesleidenschaft darstellen — weit ab von Cervantes, aber psychologisch wahr und greifbar; sie geben einen eindrucksvollen, lebendigen Charakter. Von den realistischen Zigeunerpartien ist in allen diesen Werken fast nichts zu spüren. Eine jede Gruppe von Werken setzt Preciosa in eine neue Umgebung, schliesst gewissermassen eine neue Convention, ohne durch die Kunst der Cervantes-Novelle an die Forderung der Beobachtung, des Wirklichkeitsstudiums, des Realismus erinnert zu werden. Bei den Holländern befindet sich Preciosa zwischen Blumen in einer lieblichen Landschaft. Ländlich-heiter ist dort ihr Kreis. Bei den Franzosen fehlt ihr eigentlich nur der Salon, um den rechten Widerhall für ihre klugen Worte und Meinungen zu haben. Bei den Engländern endlich wird das Zigeunermilieu vollends nicht ernst genommen. Die Verkleidung

in Zigeunertracht macht den Beteiligten wie den Dichtern einen gewaltigen Spass, und so kommt es, dass sich die Personen Streiche und Witze leisten, die derb und englisch sind, aber von Preciosas Wesen nichts übriglassen. Dass bei Middleton freilich auch feinere Saiten anklingen können, beweist die rührende Heftigkeit, mit der Preciosa für den Geliebten bitten und flehen kann. Vergl. Middleton Seite 189 ff. Dagegen zeigt Hardy das Schlimmste an Niedrigkeit der Gesinnung. Dafür möchte ich noch ein Beispiel anführen. Als Don Jean Précieuse kennengelernt hat und sich nun bei den Zigeunern einstellt, gibt er der Hoffnung Ausdruck, durch ständige Nähe den Widerstand der Geliebten schwächen zu können. Seite 121, 122.

Joüyr de ces discours, quelquefois appaiser
Ta fievreuse chaleur d'un humide baiser,
Peut-être que sçait-on, d'ordinaire pressée
L'attirer peu à peu dans l'embûche dressée,
Ce long jeûne rompu : coüard ne voila pas
Qui trop de ton honneur vengera le trépas ?

Was die dramatische Technik anlangt, so ist sie am schlechtesten bei Hardy. Wir müssen uns darüber klar sein, dass der Stoff, wie ihn Cervantes bietet, keinen dramatischen Konflikt enthält. Aus dem Inneren Preciosas oder der anderen erwächst kein Unglück oder zwangvolles Verhängnis. Gerade das Gleichgültige, Schicksalergebene ist ja der stärkste Reiz der Novelle. Der Deus ex machina ist aber noch nie eine glückliche Lösung für die Bühne gewesen. Trotzdem ist er bei dieser Fabel gar nicht zu vermeiden, und damit ist ihre dramatische Schwäche erwiesen. Hardy baut die Handlung so dürftig wie möglich auf. Es erscheinen in jedem Akte neue Personen, die im weiteren Verlaufe wieder verschwinden, ohne eine Spur von ihrem Dasein zu hinterlassen. Allerdings liegt ja da überhaupt eine grosse Schwierigkeit. Wo und wann sollen die Eltern Preciosas auftreten? Am Schlusse kann man sie nur noch in ihrer Freude, nicht mehr in ihrem Schmerze kennenlernen und also sie höchstens nur halb verstehen. Will man

sie aber, wie Hardy das tut (im 2. Akte), schon einmal vorher auftreten lassen, so müssen sie bis zum Schlusse unbedingt wieder völlig verschwinden.

Bei Middleton liegt der Fall infolge der Ineinanderarbeitung zweier Handlungen in dieser Beziehung etwas günstiger, ohne dass das Werk als Ganzes bei der Verzettelung und Auseinanderzerrung der Interessen einen vorteilhafteren Eindruck machen könnte. Am besten haben zweifellos die Spanier diese Schwierigkeiten überwunden. Sie haben die Handlung in sinngemässer Weise erweitert, so dass die für das spanische Theater dieser Zeit charakteristischen Verwicklungen entstehen konnten, und haben dadurch eine in ihrer Art stilechte Komödie geschaffen. Übrigens sind sie auch die einzigen, welche etwas von dem verschmitzten Gaunertum der Zigeuner der Novelle behalten. — Später klingt das bei Longfellow in der Szene, wo der Hauptmann an seine Leute die Diebsbefehle austeilt, (III, 5) schwach an.

Wir fassen zusammen und sagen, dass nur die Komödie Solís' als Komödie Anspruch auf unsere Beachtung hat, dass es Sallebray gelungen ist, die Liebe Preciosas mit seinem graziösen Stile ansprechend zu kennzeichnen, dass die übrigen Werke nur noch stoffliches Interesse haben. Den Dichtern fehlte das Verständnis für die dramatischen Möglichkeiten der Fabel. Die Totalität der Person der Preciosa des Cervantes haben sie nicht begriffen, geschweige denn darzustellen vermocht.

War im 17. Jahrhundert eine gewisse Vielheit der Auffassungen möglich, verstanden die Dichter, den ganzen Rahmen der Novelle zu verändern und nach ihrem Geschmacke umzugestalten, so ist es für die 2. Periode charakteristisch, dass alle Fassungen auch, wo keine gegenseitige Beeinflussung vorliegt, in gewissen Punkten zusammenstimmen und die gleichen Anschauungen haben. Bei Möller ist die Auffassung der Zigeuner sehr spiessbürgerlich und eng. Nach ihm aber werden sie mit einem poetischen Schimmer, einer romantischen Verklärung

umgeben, die sie zu seltsamen Zwittern von Idealmenschen und Verbrechern macht. Vulpius und Wolff, Victor Hugo und Longfellow, alle sind Romantiker, und dadurch erklärt sich die wesentliche Gleichförmigkeit ihrer Auffassung.

Dass die Romantik, zumal in dieser Ausprägung, der dramatischen Kunst nicht günstig ist, versteht sich von selbst, und wir müssen uns eingestehen, dass die Werke Wolffs und und Longfellows dramatisch sehr schwach, melodramatisch aber sehr stark sind. Immerhin zeigt doch Wolff das Bemühen, den dramatischen Mängeln der Fabel abzuhelfen, wenn er die beiden Väter von vornherein zusammenstellt, Preciosa vor ihrem Vater schon im ersten Akte tanzen lässt und so einer zu grossen Zersplitterung der Teilnahme vorbeugt. Longfellow aber ist gerade durch den grossen Reichtum seiner neuen Motive verleitet worden und dadurch in um so grössere Fehler verfallen. Die Auflösung und Ablenkung des Interesses hat bei ihm ein Maximum erreicht.

Offenbar schlägt der romantische Begriff von den Zigeunern der Auffassung des Cervantes ins Gesicht. Niemand hat die Zigeuner wirklicher genommen, mehr als das, was sie sind, als Cervantes. Aber der Realismus dieses Meisters sollte eben noch durch Jahrhunderte unverstanden bleiben, bis ihm erst das nachromantische 19. Jahrhundert Rechnung tragen konnte.

Was ist unter diesen Umständen aus seiner herrlich herrschenden und heiter resignierenden Preciosa geworden? Ein welkes, schwaches Wesen, das unmöglich auf sich selber stehen kann und jede Gelegenheit benutzt, um ohnmächtig zu werden; so bei Wolff und Longfellow.

Hier möchte ich noch einmal ihre Worte zu Bartolomé Román anführen:

Longfellow S. 81. What wouldst thou with me,
A feeble girl, who have not long to live,
Whose heart is broken?

Es ist kein Zweifel, dass Victor Hugo die romantische Pre-

ciosa-Figur zur höchsten Konsequenz durchgeführt und ihr damit den grossen Sinn wiedergegeben hat, welcher ihr in der übrigen Romantik fehlt. Mag seine Auffassung nun der des Cervantes noch so sehr entgegengesetzt sein, sie ist ihrer würdig. Bewundern wir, wie fest Cervantes' Preciosa auf Erden wandelt, so bewundern wir nicht minder auch den Geist Esmeraldas, der die Erde nicht berührt. Esmeralda ist eins, erdenfern; Preciosa ist vieles, und nur der Wille, rein zu bleiben, macht ihr buntes Wesen überschaubar. Cervantes konnte vieles in sich vereinigen; Victor Hugo ist dadurch gross, dass er einseitig Romantiker ist. Niemand hat es gewagt, dem Cervantes in Prosa nachzuschreiben, ausser Victor Hugo. Gegenüber dieser grossen Antithese verlieren die anderen Werke, die über Preciosa geschrieben worden sind, ihre Bedeutung.

Eduard Fey.

Übersicht über die Beziehungen der Preciosa-Fassungen.

Der Einfluss der Vorlage wird durch ein → bezeichnet.

Erste Periode.

Zeitraum von

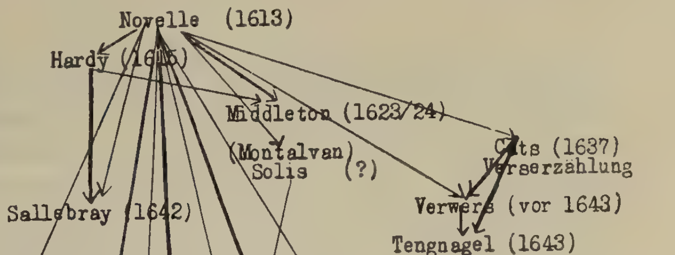
1613 - 1620

1621 - 1630

1631 - 1640

1641 - 1650

1651 - 1653



Zweite Periode.

Zeitraum von

1800 - 1810

1811 - 1820

1821 - 1830

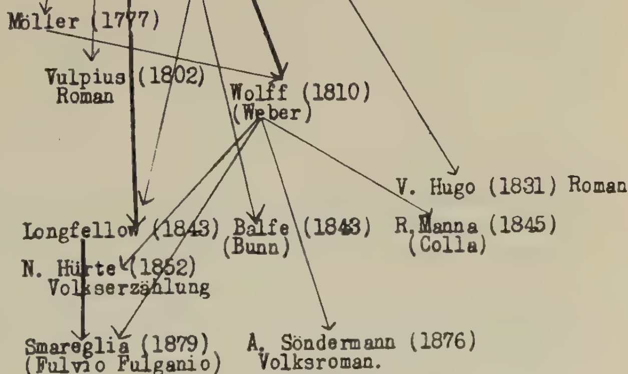
1831 - 1840

1841 - 1850

1851 - 1860

1861 - 1870

1871 - 1880



ANOTHER 'PIEZA DE TÍTULOS DE COMEDIAS'

The « títulos de comedias » literature which was cultivated in various forms in Spain during the entire seventeenth and most of the eighteenth centuries, while rarely possessing any great aesthetic value, nevertheless merits the attention of the student of the comedia for the reason that it constitutes a series of more or less reliable bibliographical documents. It was chiefly from this special point of view that Restori studied the whole question of « títulos de comedias » in the only attempt at a comprehensive treatment of the subject that has yet appeared. [1] But although Restori analyzed or briefly mentioned twenty-three pieces belonging to the genre, he fell far short of exhausting the subject, [2] as may be seen from Farinelli's review of the book [3] and from two recently published articles

---

[1] Antonio Restori, *Piezas de titulos de comedias*, Messina, 1903. « Tirato a 150 esemplari. »

[2] Notable among Restori's omissions is Tomás Pinto Brandão's *Comedia famosa intitulada La Comedia de Comedias*, included in his *Pinto renascido, empenado y desempenado* (Lisbon, 1732; Lisbon, 1753) and reprinted by Garcia Peres, *Catálogo razonado... de los autores portugueses que escribieron en castellano* (Madrid, 1890), pp. 67-82. (It would have been interesting to see how or whether Restori would have identified the following titles from this comedia: *La confusión de un papel*, *La cura y la enfermedad*, *El hombre más desdichado* [= *El amor más desdichado* ?], *Lo que sucede en Madrid* [= *Lo que es un coche en Madrid* ?], *Porfiar hasta vencer* [= *Porfiando vence amor* ?].) Further on in this article, in connection with the title *A lo que obliga el amor*, I call attention to another short dramatic composition containing titles and published in 1741. Through the kindness of M. Foulché-Delbosc, I have in my possession a number of « motes nuevos », « redondillas » and other documents, all containing « títulos de comedias », which I purpose to publish later.

[3] Arturo Farinelli, review of: Antonio Restori, *Piezas*, etc., in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, LVIII. Jahrgang, CXIII. Band (Braunschweig, 1904), 233-238.

on pieces which had been missed by Restori.[1] The object of the present study is to make known still another such « pieza de títulos de comedias » which seems thus far to have escaped the notice of all those who have interested themselves in this sort of material.

The work in question is a « comedia famosa », *Duelos de amor y desdén en papel, cinta y retrato*[2], « de un ingenio catalan ». For the sake of brevity, it will hereafter be referred to as *Duelos de amor.*[3]

Seven impressions of the play have come to my notice. I do not believe that the earliest of these, printed by the Leefdael establishment in Seville, is the princeps. With allowance for a supposed princeps, then, the editions, in chronological order so far as I have been able to determine, are as follows :[4]

A. Princeps (?).

B. Seville, « en la Imprenta de la *Viuda de Francisco de Leefdael*, en la casa de el Correo Viejo », n. d. « Num. 276 ». The printing establishment of Francisco de Leefdael functioned under the name of his widow from 1729 or 1730 to 1733 :[5] this *suelta*, having a fairly high serial number, was perhaps printed toward the end of this period. — There are two copies

---

[1] Ludwig Pfandl, *Ein 'Romance en títulos de comedias '*, in *Revue Hispanique*, LV. — Numéro 127 (New York, Paris, 1922), 189-226. Arturo Farinelli, *Variazioni in « quintillas » sui titoli dei drammi calderoniani*, in *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, I (Madrid, 1925), 533-543.

[2] I have adopted modern orthography and accentuation for all titles cited.

[3] It is somewhat surprising that Restori should have missed this comedia in his study of « títulos de comedias » pieces, since in describing the Parma collection of Spanish dramas ten years earlier he had noted, as I point out in a footnote below, the existence of two copies of the play in that collection.

[4] Of the editions here listed only *D* and *G* have been constantly accessible to me during the preparation of the present article. I have seen *E*, *F* and *H*, and have photographs of the first page, as well as of the last page, of both *B* and *C*.

[5] Cf. Francisco Escudero y Perosso, *Tipografía hispalense* (Madrid, 1894), p. 47. On pp. 610-615 of this work there is a list of « *Comedias impresas por* Francisco Leefdael y su viuda *en la Imprenta Real, casa del Correo Viejo* », but it does not include *Duelos de amor*.

in the Ménendez y Pelayo library in Santander, and two in Parma.[1]

C. Seville, « en la Imprenta del Correo Viejo; frente del Buen-Sucesso », n. d. « Num. 276 ». This is plainly a re-edition of *B*, having the same serial number, the same disposition of all that constitutes title and preliminaries, and the same number of lines of the text on the first page (but the last page, and probably several others, are in a smaller type adopted apparently for the purpose of reducing the 31 pages of *B* to 28). The orthography appears to have been, so to speak, slightly modernized (« baxel » for « vaxel », « cerbeza » for « zerbeza »; also, though not modernizations, « hai », « soi » and « estoi » for « hay », « soy » and « estoy »). This impression of the play is probably the work of printers who operated Francisco de Leefdael's establishment for a number of years after the death of the latter's widow.[2] — There is a copy which formerly belonged to Adolf Schaeffer (his « Sammelband 37 ») in the university library in Freiburg, Germany.

D. Barcelona, « En la Imprenta de PEDRO ESCUDER, en la calle Condàl », n. d. There are Escudero *sueltas* dated 1756, 1757, 1758 and 1759.[3] The paper and its watermark, as well as the typographical characteristics, of this edition of *Duelos de amor* are identical with those of a *suelta* of Montalvan's *La más constante mujer* printed by Pedro Escuder and dated 1759. — There is a copy in the Biblioteca Nacional,

[1] Cf. A. Restori, *La Collezione CC*IV. 28033 della Biblioteca Palatina-Parmense*, in *Studj di filologia romanza*, VI (1893), 1-156 : see no. 740 (p. 130), and read « catalan » for « catalano ». The director of the Parma library has informed me that the two copies belong to the same edition.

[2] Escudero y Perosso lists (nos. 2225 and 2294) as coming from Leefdael's press two works having no indication as to the printer other than « en la Imprenta del Correo viejo » and bearing the dates 1735 and 1747 respectively.

[3] The dates 1747-1750 given by Gutiérrez del Caño in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, III (1889), 668, as being the years during which Escuder's establishment was in operation need therefore to be corrected.

Madrid [T — 14994 (19)], and another in the private collection of Mr. E. B. Babcock in New York.

E. Valencia, « en la Imprenta de la viuda de Joseph de Orga,... Año 1763. » « N. 46. »—I know of six copies, as follows : in the Ticknor Collection, Boston [G. 3353.2.2], in the library of the Sorbonne, Paris [L E. ε. Θ. 27-36(11)], in the Menéndez y Pelayo library in Santander, in the private library of Prof. M. A. Buchanan, Toronto, and two in the British Museum [T. 1733.(21) and 11728.i.12.(3)].

F. Seville, « en la Imprenta de JOSEPH PADRINO, Mercader de Libros, en calle de Genova », n. d. « Num. 221 ». Both Escudero y Perosso (*op. cit.*, p. 51) and Gutiérrez del Caño (*Revista de Archivos*, etc., IV, p. 671) give the dates of Padrino as 1748-1775.[1] No Padrino *sueltas* that I have seen are dated, but the relatively high serial number of this one argues in favor of a rather late date within this period.—There is a copy in the Biblioteca Nacional, Madrid [T — 122], one in the Bibliothèque Nationale, Paris [Yg. 355(8)], and another belonging to Prof. Buchanan.

G. Barcelona, « Por Juan Centené, y Juan Serra, Impressores y Libreros, baxada de la Canonja », n. d. « Num. 161 ». Gutiérrez del Caño (*Revista de Archivos*, etc., II, p. 669), in giving 1784-1788 as the dates of the printing establishment of Juan Centené in Barcelona, does not mention the latter's association with Juan Serra. There are *sueltas* by Juan Serra alone, in a series running at least as high as no. 257 (Montalvan, *El Polifemo*), and others by Juan Serra y Nadal (Num. 188 : Rojas, *El Caín de Cataluña*) : the *sueltas* which I have examined bearing these two names have the same general typographical characteristics, but I do not know whether or not the two names represent one and the same individual. In any case,

[1] Nevertheless, Cotarelo y Mori (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, V, p. 575) gives the date of a *suelta* of *El Conde de Sex*, bearing the serial number 74, as « hacia 1730 ».

if it was a person corresponding to one of these two names who became the associate of Juan Centené, this latter was probably the junior member of the firm, for the other member (Juan Serra or Juan Serra y Nadal) had been printing in the days when the long ' s ' was still used, [1] while Centené, according to the authority cited above, was still printing in 1788, when the long ' s ' had been generally abandoned. It would therefore seem that the firm of « Juan Centené, y Juan Serra », which used the short ' s ' only, so far as I can judge from the few *sueltas* that I have examined, must have existed around 1788, or very shortly thereafter. — There are three copies in the Biblioteca Nacional, Madrid [T — 2642, T — 14994(18) and U — 8938], two in the private library of Señor Cotarelo, Madrid, and one each in the library of the Hispanic Society, New York, in the Biblioteca Municipal, Madrid, and in the library of the Sorbonne [L E. ε. Θ. 59(6)].

H. Valencia, « en la Imprenta de la viuda de Joseph de Orga,... Año 1763. » « N. 46 ». This is a re-edition of *E* and was probably printed between 1782 and 1813. [2] —There is

[1] The only exception that I have come across among the few *sueltas* which I have examined bearing either of these two names is one of Calderon's *Los tres mayores Prodigios*, « Num. 24 », by Juan Serra y Nadal, the first 16 pages of which (signatures A, B) have the short ' s ' only and hence may belong to a re-edition.

[2] *Sueltas* printed by the Orga firm (« Viuda de Joseph de Orga », « Joseph y Thomàs [or Tomàs] de Orga », « Hermanos de Orga », « Josef de Orga », « Josę Ferrer de Orga ») are quite common. So far as can be judged from the highest serial number that I have come upon, the firm printed at least 331 comedias prior to 1804; of these, without making a thorough search, I have examined 202, ranging from no. 5 (1761) to no. 331 (1803). I do not know whether attention has ever been called to the fact that the firm reprinted, in some cases more than once, many if not most of its *suelta* editions of comedias, retaining with few exceptions the original date, form of firm name and number of pages, but using slightly different ornamental elements on the titlepage and also a different disposition of the colophon. I have found 28 Orga *sueltas* duplicated in this way. In 22 of these 28 cases, the two editions are further distinguished by the use of long ' s ' (except final) in the one, and of short ' s '

a copy in the British Museum [1342.e.1.(39)], and three in the Biblioteca Nacional, Madrid [T—5036, T—14791(11) and T—15023 (26)].

The seven editions just described appear to be practically identical as to the text; the later ones are probably derived directly or indirectly from the Leefdael edition, for I have found no variants of importance. The play is relatively short, since it has only 2428 verses, allowance being made in this count for several missing verses required to make the *romances* correct. The versification is as follows: *romances*, 92.7 %; *redondillas*, 4 %; *décimas*, 3.3 %.

The play hardly deserves to be reprinted even for the purpose of the present study. In lieu of a new edition, the following summary of the action will serve to show the particular genre of comedia to which the play belongs.

---

only in the other. Now, in 1782 the firm was still using the long ' s ' (no. 279, Calderon's *El Alcalde de Zalamea*, followed in the same year by no. 280, Montalvan's *Lo que son juicios del cielo*; but the only copy of this latter that I have seen has the short ' s ' only, hence may be a re-edition), while from 1792 on, beginning with no. 281 (Salvo y Vela's *El Mágico de Salerno*, *primera parte*), it used the short ' s ' only, so far as may be judged from the 19 *sueltas* variously numbered from 281 to 331 that I have seen. It was therefore either during the year 1782 or at some date between 1782 and 1792 — period during which, as the sequence of serial numbers indicates, it seems to have issued no *new* editions of comedias in *suelta* form — that the firm gave up the long ' s '. Consequently, the re-edition of *Duelos de amor*, as well as 63 other *sueltas* (exclusive of the 22 duplicated editions mentioned above) having the short ' s ' only, but bearing dates ranging from 1761 to 1782, appear to have been printed after 1781. How late did the Orga's continue to put out such re-editions? In 1802 the firm, now under the name of Josef de Orga, published Trigueros' *Sancho Ortiz de las Roelas* as no 330 of its series; in 1813 it put out a new edition of the same play, but with this latter date in place of the original one and under the new firm name of José Ferrer de Orga. (Both editions, almost identical in typographical disposition, are in the library of the Hispanic Society.) By 1813, therefore, and perhaps much earlier, the firm seems to have abandoned its practice of reproducing its early editions *without* changing the dates, etc. Hence the probability that this re-edition of *Duelos de amor* was printed not earlier than 1782 and not later than 1813.

ACT I

Don Félix, accompanied by his servant Salsichón, meets an old friend, the « escudero » Enrique, his former fellow-student in Salamanca. He tells Enrique the story of his life from the time that he had left the university. His studies finished, he had come to Madrid, where he had promptly fallen in love. He had been prosperous in his suit. Then one night, through the connivance of a servant girl, he had just gained entrance to his lady's appartment when an incident had occurred before the house, in consequence of which he had fled in a fit of jealousy to Flanders. Don Félix is relating to Enrique the details of this incident and has just pronounced the words : « Amidst the clash of swords several men passed by pursuing another, shouting... », when a voice from without is heard to exclaim : « Die, traitor ! » At the same moment Doña Beatriz, the object of the love which Don Félix has been confiding to Enrique, rushes up. The two estranged lovers are surprised to find themselves so unexpectedly face to face with each other. Don Félix, suspecting that the hubbub outside is a quarrel between rival lovers of Doña Beatriz, again flies into a jealous rage; but Doña Beatriz, whose escort has just been slain, persuades him to play the rôle of a gentleman for the moment and protect her from her pursuer. Don Félix turns Doña Beatriz over to Enrique, requesting him to take her to a place of safety, then waits with drawn sword for the pursuer. The latter, whose name is Don Diego, appears sword in hand; but before the two men can come to blows they recognize each other, being in fact old friends. Don Diego asks Don Félix if he has seen the girl whom he has been pursuing. Receiving a negative answer, he leaves a portrait of Doña Beatriz with Don Félix for safekeeping, then dashes away to continue his pursuit of the girl. The portrait, coming to Don Félix in this way, has the effect of further heightening his jealousy.

His raving against Doña Beatriz is parodied by Salsichón, who pretends to have a grievance against Doña Beatriz's maid, Inés. Don Félix and Salsichón depart. (vv. 1-254)

In her appartment Doña Beatriz recounts to her maid Inés her recent adventure, which had occurred while she was returning home from a visit to her friend Lisarda, and voices her dismay at having again given Don Félix cause to doubt her fidelity to him. The door not having yet been closed, another admirer of Doña Beatriz, Don Juan, enters and charges her with cruelty in not favoring his suit. At this juncture Inés announces that Doña Beatriz's father, Don Alonso, is coming up the stairs. Don Juan hides. Don Alonso enters for only a moment, saying that he is going right out again and requesting that the door be left open. Doña Beatriz tries to get Don Juan hurriedly out of the house, but before she can do so, Don Félix and Salsichón enter. They too have just time to hide when Don Alonso again passes through the room, ordering that the door be still left open. Doña Beatriz tells Inés to get the last two visitors out of the house, but before this can be done Lisarda and her maid Isabel enter. Lisarda tells Doña Beatriz that she has fled from her home because her lover and a muffled man had entered her appartment almost at the same time and that a fight had ensued. At this moment Don Félix steps forth from his hiding place. Lisarda recognizes him but does not wish to be recognized in turn by him; she therefore muffles her face, ordering Isabel to do the same. This precaution causes Doña Beatriz in her turn to become suspicious of her lover. Don Félix pays no attention to Lisarda, but upbraids Doña Beatriz, ironically urging her to continue to favor the man who had sought entrance to her house on that fateful night before his departure for Flanders, whither he will return, there to hope only for death. Doña Beatriz pleads with him to remain, and is holding him in an attempt to prevent him from getting away when the noise

of clashing swords is heard outside, with the voice of Don Alonso shouting : « Traitors ! ». Don Félix believes that one of the men fighting outside must be his rival, and is eager to get at him; and as Doña Beatriz blocks the way, he decides to pass through another room and out the window. Opening the door, he finds himself face to face with Don Juan. The two men draw their swords and are about to fight, when Don Alonso re-enters and demands an explanation. Doña Beatriz resorts to the use of her wits; she tells her father that the muffled woman present and her companion had rushed in through the open door seeking refuge from the two quarreling men, the one having attempted to find out who she was, the other having defended her. Don Alonso readily believes the story, invites Lisarda to remain with his daughter for the night, and allows the two men to depart. All the others see through Doña Beatriz's ruse and acquiesce, each commenting upon the situation with veiled remarks appropriate to his or her own interests. (vv. 255-688)

ACT II

The next day Don Félix comes into Doña Beatriz's street accompanied by Salsichón, to whom he relates how the police had prevented him from properly punishing his rivals on departing from Doña Beatriz's house the night before. He hopes to meet one or the other of these two rivals here. But the first person to come along is Don Diego, who tells Don Félix that he had gone again to the house where, the day before, he had seen Doña Beatriz, but that on this second visit he had found the house guarded by an armed man and consequently had not been able to ascertain whether Doña Beatriz had returned there or not. He had, however, seen fleeing from that house another woman whose charms had well nigh made him forget his love for Doña Beatriz. He asks Don Félix

to return to him the portrait of Doña Beatriz. Don Félix, of course, refuses, confessing that he himself has long been courting this lady. Don Diego thereupon challenges Don Félix to a duel that afternoon in Atocha, and departs. Immediately after, Doña Beatriz is seen coming this way, closely followed by Don Juan, and Don Féliz and Salsichón conceal themselves in order to listen to what is going to be said. Doña Beatriz is rejecting Don Juan's advances, requesting him to leave her, when she unintentionally drops a ribbon. Don Félix and Don Juan both make a dash for the ribbon; the latter gets it and refuses to surrender it. Don Félix, having previously accepted Don Diego's challenge, is not free at this moment to fight for the ribbon; but he challenges Don Juan to a duel that afternoon, in Atocha. Don Juan accepts, then departs. A veiled woman accompanied by her maid, also veiled, appears; she is looking for Don Félix. Finding him here, but not wishing to be recognized by him just yet, she confesses her love for him. Don Félix avows a certain admiration for her, persuades her to remove her veil, is amazed to find that it is Lisarda, but refuses to let himself be swayed by her entreaties, whereupon she and her maid depart. Don Félix dismisses Salsichón and is about to start for Atocha, when Enrique appears and hurriedly calls upon him to be his second in a duel, in Atocha. Don Félix barely has time to catch his breath after the hasty departure of Enrique before Inés arrives with a note from her mistress, telling him that if he will go to Atocha this afternoon he will be able to convince himself of her fidelity to him. Left alone, Don Félix reflects upon his quadruple obligation, and departs. (vv. 689-1230).

In Atocha, Don Diego and Don Juan are impatiently awaiting Don Félix, who finally arrives offering excuses. Don Félix states the predicament in which his double obligation of the present moment has placed him, and draws his sword

prepared to fight both men. A long argument ensues over the question of priority of the rights of Don Diego and Don Juan to fight Don Félix, or to fight each other now that they realize that they are also rivals for the hand of Doña Beatriz. To put an end to the argument, Don Félix proposes that each of the three men fight for himself. The three-cornered fight is just beginning, when there are heard, almost simultaneously and coming from different directions, three calls for help : from Doña Beatriz, from Enrique and from Lisarda. The three men stop fighting. Don Félix perceives in one direction Doña Beatriz in her coach which is overturned, in another direction Enrique surrounded by a multitude of drawn swords, and in a third direction Lisarda caught in a house which is on fire. For a moment he is perplexed as to which one it is his duty to aid first : the girl he loves, the girl he has rejected, or the friend he esteems so much. He finally elects to succor Doña Beatriz, while Don Diego and Don Juan rush off to save Enrique and Lisarda respectively. Presently each of them returns bringing the person whom he had gone to rescue. Doña Beatriz, Enrique and Lisarda in turn express their gratitude to their individual rescuers. The three rivals for the hand of Doña Beatriz each make side remarks to the effect that they will look forward to a more favorable occasion for getting their revenge, and all six persons voice their resolutions to be patient till better opportunities shall offer themselves for attaining their respective aims. (vv. 1231-1564)

ACT III

Don Félix, accompanied by Salsichón, comes to Doña Beatriz's house, having been summoned by her. He pretends that he still does not believe in Doña Beatriz's fidelity to him and that he is still jealous, although the real reason for his attitude is his desire to finish his duel. Doña Beatriz reviews

the whole history of her love affair with Don Félix and is on the point of pronouncing the name of the man who had sought entrance to her appartment on the eventful night following which Don Félix had fled to Flanders in despair, when footsteps are heard on the stairs. Doña Beatriz believes that it is her father and orders Don Félix and Salsichón to hide. The person entering turns out to be Lisarda, who tells Doña Beatriz that as she happened to be passing by, she has dropped in for a friendly call, but that she can not remain long because, she says, her lover Don Félix has written her that he will visit her this evening. By way of proving her statement, she reads the letter which she pretends to have received from Don Félix. Doña Beatriz, not being familiar with Don Félix's handwriting, does not know whether to believe Lisarda or not. Lisarda and her maid depart. Doña Beatriz now turns on Don Félix with a charge of infidelity, orders him to leave the house, then repents, and is struggling to hold him back, when again footsteps are heard. Don Félix is obliged to hide for the second time. The newcomer is Don Diego, who makes a tender declaration of love to Doña Beatriz. After announcing his intention of going to ask her father for her hand, he departs. Don Félix steps forth from his hiding place and again accuses Doña Beatriz of double dealing, refusing to listen to her claim that she does not even know Don Diego. Amidst mutual incriminations the lovers are drifting apart. Don Félix is further strengthened in his resolution to break with Doña Beatriz by the sudden appearance at the *reja* of Don Juan, who again pleads his love for Doña Beatriz. At last Don Félix and Doña Beatriz depart in opposite directions, and Salsichón and Inés, after a brief parody of the quarrel which they have just witnessed, do likewise. (vv. 1565-2000)

This same night Don Diego, muffled, comes into Doña Beatriz's street eager to meet Don Félix and finish his duel with him. Don Félix, indeed, is not long in putting in an

appearance, likewise muffled. In a soliloquy he reveals the fact that while he is now wavering in the attitude which he will adopt towards Doña Beatriz, his chief concern for the present is to get revenge on his rivals. Just as Don Diego and Don Félix catch sight of each other, Lisarda and her maid appear, both veiled. Don Félix believes the girl to be Doña Beatriz keeping tryst with another lover. Lisarda says that she is being pursued by a man and that she has been perceived by her brother, wherefore she calls on Don Diego as a gentleman to protect her honor. Don Diego galantly accepts the obligation; but being loathe to depart from Doña Beatriz's street, he hits upon the idea of turning Lisarda over to Don Félix, whom he has not recognized, asking him to escort her to a place of safety. Don Félix, who on the other hand has recognized Don Diego, offers to take the lady to his own house just around the corner, confident that he has at last caught Doña Beatriz *en flagrant délit*. All depart, Don Diego stating that he is going to reconnoitre the region. (vv. 2001-2114)

In Don Félix's house Salsichón is awaiting his master. He is about to begin a discourse all to himself, when Doña Beatriz and Inés enter, veiled. Doña Beatriz still loves Don Félix, as her action in coming to his house proves. She and her maid hide to await the return of Don Félix. The latter soon appears, still escorting the girl whom he believes to be Doña Beatriz and taunting her with what he considers to be a new proof of her infidelity to him. From her hiding place Doña Beatriz mutters words which reveal her jealous rage. Lisarda refuses for some time to reply to Don Félix, then suddenly throws off her veil and confesses that it is for his sake that she has risked her honor, coming out at night to look for him. From the revelations which Lisarda makes, Doña Beatriz at last begins to realize that her lover has never been unfaithful to her. Don Diego now enters, having come in search of the

lady whom he had turned over to Don Félix's keeping. Immediately after, Don Juan appears in the wing, and perceiving Don Félix in conversation with the girl whom he (Don Juan) had saved from the fire, he retires unseen to a corner to await developments. A moment later Enrique comes in and likewise retires into a corner. In the meantime Don Diego, who after his reconnoitring had come to the conclusion that the girl that he had turned over to Don Félix out on the street was Doña Beatriz, is accusing Don Félix of the dishonorable act of exchanging Doña Beatriz for Lisarda. Saying that he now has a double grievance against Don Félix, namely for the refusal to return to him in the first place the portrait of Doña Beatriz, and now the original, Don Diego draws his sword to attack him. Doña Beatriz steps forth and succeeds in temporarily arresting the fight. Lisarda, seeing Doña Beatriz in Don Félix's appartment, has a change of heart caused by jealousy. The fight is about to commence again, when Don Juan steps forward and announces that it was he who once upon a time, being pursued by a crowd of enemies, had attempted to take refuge in Doña Beatriz's house and had thereby been the cause of Don Félix's departure for Flanders in a fit of jealousy. Adding that he had ever since found Doña Beatriz adamant to his advances, Don Juan places himself at the side of Don Diego and joins in the attack on Don Félix. Instantly Enrique rushes forth from his corner and places himself beside Don Félix, thus evening up the fight. But before anyone is hurt, Don Alonso, who has heard the noise of clashing swords from outside, enters and is of course both astonished and dismayed at finding his daughter Beatriz in Don Félix's house. Don Félix claims Doña Beatriz for his bride and Don Alonso's honor is saved. Don Félix places Doña Beatriz's portrait at her feet and Don Juan surrenders the ribbon. Doña Beatriz agrees to marry Don Félix, while Lisarda accepts the hand of the man who had rescued her from the fire, Don Juan. Don

Diego has lost all. Salsichón, desirous of not hurting the feelings of either Inés or Isabel, decides to remain a bachelor. (vv. 2115-2428)

LIST OF TITLES CITED IN THE SPOKEN LINES

(In the editions which I have used, and probably in the others, the titles are printed in Italics, except in a few cases where the printer seems to have erred. In the following list they are arranged in alphabetical order, each with a figure between brackets to indicate the verse in which it occurs. For each of the titles which are known *in exactly the form in which they occur in the editions accessible to me*, the name of the author is given, together with an indication as to known 17th century editions. In the case of those which are unknown to me, an asterisk is prefixed : these will be discussed in the conclusion of this study.)[1]

1. * *A cada paso un estorbo.* [1835]
2. *Acaso y el error (El).* [1334] Calderon.
   This play, supposedly written before 1651, seems to have existed only in manuscript until it was printed by Hartzenbusch in *B A E* IX in 1849. Vera Tassis had planned to include it in a *Parte X* of Calderon.
3. *Afectos de odio y amor.* [2031] Calderon. *Parte III*, 1664.
4. * *A lo que obliga el amor.* [1099]
5. *A lo que obligan los celos.* [1100] Enriquez Gomez (according to La Barrera). *Escog.* 25, 1666. Cf. also Schaeffer, *Ocho Comedias desconocidas*, p. VIII.

[1] In the bibliographical annotations which accompany this list modern orthography is used, for the sake of uniformity, in all titles of « partes », the exact 17th century orthography of a given volume not being always available. « *Escog.* » refers, of course, to the well-known collection of 47 volumes of comedias published from 1652 to 1681. « *Parte* », followed by a Roman numeral, indicates a given volume, authentic or otherwise, of the particular collection of the author in question. When no place of publication is given, Madrid is to be understood. Only the dates of first editions are given, except in a few cases (Rojas Zorrilla, Moreto) in which the date of a much later second edition would seem to be of interest in connection with the present study.

6. *Amado y aborrecido.* [1071] Calderon. *Escog.* 8, 1657 ; *Parte V*, 1677; *Parte IX*, 1691.
7. *Amar después de la muerte.* [251] Calderon. *Parte V*, 1677 [as *El Tuzaní del Alpujarra*]; *Parte IX*, 1691.
8. * *Amor, celos y cordura.* [1723]
9. *Amor, honor y poder.* [1219] Attributed to Calderon. *Parte veinte y ocho*, Huesca, 1634 [as *La industria contra el poder, y el honor contra la fuerza*]; *Parte II*, 1637.
10. *Amor, ingenio y mujer.* [683] Mira de Amescua. *Parte treinta y dos*, Zaragoza, 1640 [attributed to Calderon]. Cf. also Schaeffer, *Ocho Comedias desconocidas*, p. VIII.

Cf. also *Amor, ingenio y mujer en la discreta venganza* by Vicente Suarez de Deza y Avila, in his *Donayres de Tersicore*, Madrid, 1663.
11. * *Amor, mujer y secreto.* [651]
12. *Amparar al enemigo.* [1303] Antonio de Solis. *Parte cuarenta y tres*, Zaragoza, 1650; *Escog.* 47 [*Comedias de don Antonio de Solis y Rivadeneyra*], 1681.
13. *Antes que todo es mi amigo.* [1227, 2363] Fernando de Zarate. *Escog.* 22, 1665; *Escog.* 41, Pamplona, n. d. (*ca.* 1675).
14. *Antes que todo es mi dama.* [1225] Calderon. *Escog.* 17, 1662; *Parte VIII*, 1684.
15. *Cada uno para sí.* [1404] Calderon. *Escog.* 15, 1661; *Parte IX*, 1691.
16. *Celos aun del aire matan.* [1354] Calderon. *Escog.* 19, 1663; *Escog.* 41, Pamplona, n. d. (*ca.* 1675); *Parte VII*, 1683.
17. *Celos no ofenden al sol.* [685] Enriquez Gomez. *Flor de las mejores doce Comedias*, 1652.
18. *Certamen de amor y celos.* [1066] Calderon.

This is one of the now unknown plays of Calderon claimed by him, ten months before his death, in his « memoria » to the Duke of Veragua. It was to be included in the *Parte X* promised by Vera Tassis.
19. *Como noble y ofendido.* [1315] Antonio de la Cueva. *Escog.* 42, 1676.
20. *Confusión de un retrato (La).* [1384] Francisco de Medina.

No dated edition of this play seems to be known. The *suelta* in the British Museum, of which I have a photograph, is listed in the Museum's catalogue as of « *Madrid? 1700?* ». The action of the play, centering around a « retrato » lost by one lover and found by another, has practically nothing in common with that of *Duelos de amor*.
21. *Cumplir dos obligaciones.* [393] Luis Velez de Guevara. *Escog.* 7, 1654.

Not printed as a title in *D*, *F* and *G*.
22. *Dama duende (La).* [2142] Calderon. *Parte veinte y nueve*, Valencia, 1636; *Parte treinta*, Zaragoza, 1636; *Parte I*, 1636.
23. *Dar tiempo al tiempo.* [942] Calderon. *Escog.* 17, 1662; *Parte VI*, 1683.
24. *Del mal lo menos.* [2106]

(a) Lope de Vega. *Parte IX*, 1617.

(b) Antonio Folch de Cardona (according to La Barrera). *Escog.* 38, 1672 [as of « un ingenio »].

Not printed as a title in *D*, *F* and *G*. — This title is sometimes confused with *Del mal el* (sic) *menos*, under which Tirso de Molina's *Averígüelo Vargas*, with this latter as a sub-title, has been printed at least once.

25. *De una causa dos efectos.* [732, 1344] Calderon. *Comedias nuevas escogidas... Duodécima parte*, 1659 (see Breymann, *Die Calderon-Literatur*, pp. 60-61); *Escog.* 37, 1671 [as *El amor hace discretos*, « de un ingenio desta corte »]; *Parte V* (Vera Tassis), 1682.

26. *De un castigo dos venganzas.* [1394] Montalvan. *Parte veinte y cinco*, Zaragoza, 1632; Montalvan, *Para todos*, 1632; *Parte cuarenta y cuatro*, Zaragoza, 1652.

27. *Dicha y desdicha del nombre.* [2329] Calderon. *Escog.* 18, 1662; *Parte VI*, 1683.

28. *Doctor Carlino (El).* [696] Antonio de Solis. *Escog.* 35, 1671; *Escog.* 47 [*Comedias de don Antonio de Solis y Rivadeneyra*], 1681.

Not printed as a title in *E*, *F* and *G*. — There is also a fragment of a play by this title by Gongora.

29. *Donde hay agravios no hay celos.* [1364] Rojas Zorrilla. *Parte I*, 1640, 1680; *Escog.* 5, 1653.

30. * *Duelos de honor y amistad.* [1139]

31. *Elegir al enemigo.* [1229] Salazar y Torres. *Escog.* 22, 1665; *Escog.* 41, Pamplona, n. d. (*ca.* 1675); Salazar y Torres, *Cythara de Apolo*, 1681.

32. *Encantos de Medea (Los).* [540] Rojas Zorrilla. *Parte II*, 1645, 1680; *Parte sexta de Comedias escogidas*, Zaragoza, 1653.

According to Cotarelo (*Don Francisco de Rojas Zorrilla*, Madrid, 1911, p. 164), there is also a 17th century *suelta*.

33. *Escándalo de Grecia (El).* [688] Calderon. *Escog.* 11, 1659.

Vera Tassis affirmed that this play was not by Calderon; see La Barrera, p. 547.

34. *Escondido y la tapada (El).* [989] Calderon. *Escog.* 9, 1657; *Parte VII*, 1683.

This title, being too long by one syllable to form a correct verse, is given as « *El Escondido, y Tapada* » in *E* and *G*. In *D* the title is correctly quoted, but of course the verse is wrong. Calderon himself, in inserting the title at the end of his play, got around the difficulty by leaving the first definite article at the end of the preceding verse. In *Las manos blancas no ofenden* (verse 68) Calderon seems to refer this title of his as follows : « lo tapado y lo escondido ».

35. * *Finezas contra finezas.* [522]

36. *Galán fantasma (El).* [2141] Calderon. *Parte II*, 1637.

37. *Galán, valiente y discreto.* [1730] Mira de Amescua. *Parte veinte y nueve*, Valencia, 1636.

According to Stiefel (*Ztft. für rom. Phil.*, XV, p. 218), there is a 17th century *suelta*, now part of a bound volume, in Munich. Restori (*La Collezione... parmense*, no. 411) mentions a « suelta antica ». In the library of the Hispanic Society, New York, there is a *suelta*, « Num. 264 », which also appears to be a 17th century impression.

There is also an *auto* entitled *Galán, valiente y discreto* by Rojas Zorrilla. According to Cotarelo (*op. cit.*, p. 235), it is the seventh piece in *Autos sacramentales*, Madrid, 1655. It is also the first piece in *Autos sacramentales*, Madrid, 1675 (see La Barrera, p. 710). Salvá (I, pp. 365, 366) in cataloguing these two volumes, apparently twice misread the title of this *auto*, giving it as « (El) Galan discreto y valiente ».

38. *Golfo de las sirenas (El)*. [530] Calderon. *Parte IV*, 1672.
Not printed as a title in *D*.

39. *Hacer del contrario amigo*. [1311] Moreto. *Escog.* 35, 1671 [as *Empezar a ser amigos*]; *Parte III*, 1681.

40. *Industrias contra finezas*. [520] Moreto. *Escog.* 24, 1666; *Parte II*, Valencia, 1676.

41. *Iris de las pendencias (El)*. [440, 624] Gaspar de Avila. *Escog.* 29, 1668.

42. *Lances de amor y fortuna*. [677] Calderon. *Parte I*, 1636; *Comedias de los mejores y más insignes Ingenios de España. Parte IV*, Lisbon, 1652.

43. *Lindo don Diego (El)*. [838] Moreto. *Escog.* 18, 1662; *Parte II*, Valencia, 1676.
Not printed as a title in *D* and *F*.

44. *Luis Pérez el gallego*. [218] Calderon. *Escog.* 1, 1652; *Parte VIII*, 1684.
A « segunda parte » was written by Anero Puente (see La Barrera, p. 13). This was printed by Francisco de Leefdael, Seville, 1717 (" Num. 71 "); another edition, without name of place or printer, bears the date 1751 (" * N. 222 "). Copies of both of these editions are in the Menéndez y Pelayo library in Santander.

45. *Manos blancas no ofenden (Las)*. [2317] Calderon. *Escog.* 9, 1657; *Parte VIII*, 1684.

46. *Médico de su honra (El)*. [681]
(1) Lope de Vega. *Parte XXVII* (« *extravagante* »), Barcelona, 1633.
(b) Calderon. *Parte II*, 1637.

47. *Mejor está que estaba*. [2223] Calderon. *Escog.* 1, 1652; *Parte VI*, 1683.

48. * *Mejor está que no estaba*. [2215]

49. *Mujer, llora, y vencerás*. [381] Calderon. *Escog.* 17, 1662; *Parte V* (Vera Tassis), 1682.

50. * *Mujer, mudanza y mentira*. [2041]

51. *Ni amor se libra de amor*. [314] Calderon. *Parte III*, 1664.

52. *No hay amigo para amigo*. [835] Rojas Zorrilla. *Parte I*, 1640, 1680; *Doce Comedias las más grandiosas... Primera parte*, Lisbon, 1646 (made-up

volume of *sueltas*, at least one of which was printed the preceding year : see Heaton in *The Romanic Review*, XIX, p. 257).

Cotarelo (*op. cit.*, p. 197) records an undated 17th century *suelta*.

53. *No hay burlas con el amor*. [1439] Calderon. *Parte cuarenta y dos*, Zaragoza, 1650; *Parte V*, 1677 [as *La crítica del amor*]; *Parte V* (Vera Tassis), 1682.

54. *No puede ser*. [1160] Moreto. *Escog.* 14, 1660; *Escog.* 41, Pamplona, n. d. (*ca.* 1675); *Parte II*, Valencia, 1676.

55. *No siempre lo peor es cierto*. [2046] Calderon. *Escog.* 1, 1652; *Parte VIII* 1684.

56. *Obligados y ofendidos*. [1307] Rojas Zorrilla. *Parte treinta y dos*, Zaragoza, 1640; *Parte I*, 1640, 1680; *Doce Comedias las más grandiosas... Primera parte*, Lisbon, 1646 (see no. 52 above); *Escog.* 6, 1654. Cf. also Schaeffer, *Ocho Comedias desconocidas*, p. VIII.

57. *Peor está que estaba*. [2331] Calderon. *Parte I*, 1636.

According to La Barrera (p. 12), a play by this title was also written by Luis Alvarez de Meneses, but I know of no edition of it.

58. *Poder de la amistad (El)*. [1133] Moreto. *Escog.* 7, 1654; *Parte I*, 1654.

59. *Púrpura de la rosa (La)*. [1374] Calderon. *Parte III*, 1664.

60. *Rey Enrico el enfermo (El)*. [254] « Seis ingenios » (Zabaleta, Rosete Niño, Moreto, Martinez de Meneses, Villaviciosa, Cancer). *Escog.* 9, 1657.

61. *Sufrir más por querer más*. [338] Villayzan. *Parte veinte y cinco*, Zaragoza, 1632; *Doce Comedias las más grandiosas... Primera parte*, Lisbon, 1646 (see no. 52 above); *Parte cuarenta y cuatro*, Zaragoza, 1652.

62. *También hay duelo en las damas*. [2305] Calderon. *Parte III*, 1664.

63. *Travesuras del Cid (Las)*. [217] Cancer? Moreto? *Escog.* 39, 1673 [as *Las mocedades del Cid*, with attribution to Cancer]; Moreto, *Parte III*, 1681.

According to Schack (*Geschichte*, III, p. 404), Cotarelo (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, XIV, p. 491) and others, this *burlesca* is in Cancer's *Obras*, Madrid, 1651, etc. If so, why has there ever been any doubt about its authorship ? — Not a little confusion exists in manuals, bibliographical works, etc., with respect to these two titles *(Las travesuras del Cid, Las mocedades del Cid)*, due to the fact that it is not clearly pointed out that they have been applied to one and the same play.

64. *Valiente negro en Flandes (El)*. [829] Claramonte. *Parte treinta y una*, Barcelona, 1638.

65. * *Venturoso por fuerza (El)*. [680]

66. *Ver y creer*. [2048] Matos Fragoso.

This play does not appear have to have been published in any 17th century collection. In the library of the Hispanic Society, New York, there is an undated *suelta*, « Num. 31 », which looks as if it had been printed about 1700.

Summary : known plays (including no. 18, now lost), 57; unknown, 9. [1]

From the above analysis of the play it can be readily seen that *Duelos de amor* belongs to the Calderonian type of « capa y espada » comedia — a type represented by upwards of thirty titles in Calderon's repertoire. The author of *Duelos de amor* appears, in fact, to have been steeped in Calderon. He does not use, so far as I have been able to detect, a single dramatic situation or device, or even a trick of style (abuse of parenthetical exclamations, dovetailed dialogues, balanced antethetical repartee between quarreling lovers, [2] etc.), that can not be closely paralleled in Calderon's plays, mostly of the « capa y espada » type. In some of the remarks of the « gracioso » there is the same slight tendency toward the burlesque that is occasionally found in Calderon. [3] The names of the characters in *Duelos de amor*, with the exception of that of the « gracioso », are all

[1] In addition to these 66 titles there are perhaps at least three others which were in the mind of the author of *Duelos de amor* as he wrote the following verses (though they are not italicized in any of the editions which I have at hand) :

1. « peligraba en los remedios » [958]. Cf. *Peligrar en los remedios*. Rojas Zorrilla. *Parte I*, 1640, 1680; *Doce Comedias las más grandiosas... Primera parte*, Lisbon, 1646. Cotarelo (*Don Francisco de Rojas Zorrilla*, p. 206) mentions two 17th century *sueltas*.

2. « en la critica de amor » [2047]. Cf. *La crítica del amor* (see no. 58 above).

3. « cumpliendo à mi obligacion » [2263]. Cf. *Cumplir con su obligación*. Montalvan. *Primero tomo*, Madrid, 1635 (according to Salvá); same, Alcalá, 1638.

[2] As an example of this latter device, cf. : « *Beat.* Mi bien, mi dueño, mi gozo. | *Fel.* Mi mal, mi daño, mi pena. » For parallels in Calderon, see *Los empeños de un acaso*, *Casa con dos puertas*, *Cada uno para sí*, etc.

[3] Examples : vv. 372-3 : Que no haya Comedia
sin padre, ni sin hermano !
vv. 733-6 : Yo, en fin, señor, soy dichoso,
y al Poeta lo agradezco,
que no ha puesto en la Comedia
lacayo que me de zelos.

common in Calderon; but since they are all stock names, this would appear to be of no significance, were it not for the fact that most of them were used for corresponding rôles in three of Calderon's « capa y espada » plays.[1] The first half of the title itself, « Duelos de amor y desdén », appears to be a mere variation of a Calderonian title, « Duelos de amor y lealtad » — a senseless variation indeed, since in the action of *Duelos de amor* there is not a trace of « desdén » as this term was commonly used by the dramatists —; and the second half of the title, « en papel, cinta y retrato », is composed principally of nouns each of which represents an object that was frequently used by Calderon as the source of a complication in his plots.[2] Finally, the source of the idea of inserting titles of comedias into the spoken lines of *Duelos de amor* is perhaps to be traced ultimately to those plays in which Calderon cites a few titles (his own),[3] although, as we shall see later, there is reason to believe that the author was also acquainted with a better model for this sort of thing, namely Suarez de Deza y Avila's « burlesca », *Amor, ingenio y mujer.*

It would be difficult, however, to point to specific plays of Calderon as having alone furnished the author of *Duelos de amor* with the various elements of his plot. It seems likely that he was familiar at least with the six « capa y espada » plays which constitute one half of Vera Tassis's *Sexta parte* of Cal-

[1] *Los empeños de un acaso, El maestro de danzar, Hombre pobre todo es trazas.*

[2] For the use of a « papel », see Calderon, *passim* ; for a « retrato », see *No hay cosa como callar* and *El secreto a voces*; and for practically the same thing as a « cinta » for the dramatist's purpose, see *La banda y la flor* and *Agradecer y no amar*, though these last two are not, strickly speaking, « capa y espada » plays. — The idea of utilizing all three of these devices in the same play may have come to the author of *Duelos de amor* from having seen the title of a certain comedia by Andrés Gil Enriquez, namely, *El lazo, banda y retrato* (*Escog.* 34, 1670), though the three objects here are manifestly not quite the same; but cf. the remarks on Doctor Mariano Seriol's *De empeños de amor, amor es desempeño mejor* below.

[3] As, for example, in *Primero soy yo, El secreto a voces*, etc.

deron, first published in 1683. But these six plays do not furnish parallels for all of the dramatic devices used in *Duelos de amor* : the wrangle, toward the end of Act II, over the question of priority of rights in a situation involving two or more duels to be fought seems to have been inspired by a similar complication in *Cada uno para sí*, published in *Escog.* 15, 1661, and re-published by Vera Tassis in the *Novena parte*, 1691. Beyond this, it would be idle to speculate as to the exact sources of *Duelos de amor* in Calderon.

The author of *Duelos de amor* is designated merely as an « ingenio catalan. » That he really was a Catalan, or at least not a Castilian, seems certain from the following defects in his language :

(1) In one of the *décimas* « goza » is made to rhyme with « reposa » and « rosa ».

(2) In the second person of the preterite tense the form in « —aste » or « —iste » is frequently used with « vos ». Cf. :

vos le dejaste en mis manos,...

and

quando os quisiste atrever...

It will be observed that the versification will not permit the substitution of the correct form of verb in either of these two cases ; the same is true of the other five cases that I have noticed. An example of what appears to be the reverse of this phenomenon is found in the last verse of the following : [1]

no quise
yo tus ternezas oir.
Porfiaste en adorar,
porfiastes en servir,...

(3) The text which I have before me, namely *D*, has at

[1] Cf., however, R. Menéndez Pidal, *Manual de Gramática Histórica Española*, 5th ed. (Madrid, 1925), p. 241.

least two cases of the use of a verb form in «—ara» after «cuando» where the present subjunctive is clearly required. These are:

(a) quando Febo
en tumulos de chrystal
enroscàra [1] sus cabellos,
vendrà à vèrme,...
(b) que Don Enrique, y Don Diego
se casaràn otro año,
quando Dios gustàra [2] de ello.

It is probable that the poet said «enroscará» and «gustará» for these two passages respectively, thereby using a Catalanism.

In connection with the author's language, it might be well to mention also, though not as a proof of his Catalan origin, his abuse of «que», conjunction or relative pronoun, in the seventh syllable of a verse.

Beyond the fact that the author of *Duelos de amor* was apparently a Catalan, there seems to be no way, from sources at hand, of identifying him. Was he one of the few Catalan, or probably Catalan, dramatists noted briefly by La Barrera? [3] Was he the same «ingenio catalan» who wrote, according to La Barrera (p. 548), a play entitled *Estragos de odio y amor* : *Eneas y Dido*, published in Barcelona in 1733? [4] Or is he to be identified with Doctor Mariano Seriol, author of *De empeños de amor, amor es desempeño mejor*? This latter play must have been written not later than 1705, and probably not long before, [5]

[1] *B* and *E* have «enroscarà», *F* and *G* have «enroscára».

[2] *B* and *E* have «gustarè», *E* «gustàre», *F* «gustare», *G* «gustáre».

[3] Alejandro Ferrer, Janer y Perarnau, Mosen Doctor Guillen Pierres, Puigalt y Lluqui, Rosell y Oriol, and perhaps others.

[4] This is the only other case of the use of the designation «un ingenio catalan» for an anonymous dramatist that I have found. The play has not been accessible to me for comparison.

[5] For evidence on this point, see the «[prólogo] al que le[y]ere» (quoted *in extenso* by La Barrera, pp. 368-9), wherein we are informed that *De empeños de amor* is a «refundición» of another play by the same author. La Barrera further states that according to Fajardo and Huerta, Seriol (or Ceriol) also wrote a play entitled *El severo Juez de amor* (see next footnote).

and bears a striking ressemblance to *Duelos de amor* ? [1]

Whoever he was, it is almost certain that he was one of the very late dramatists of the period of decadence in the history of the comedia, belonging either to the last few years of the 17th century or the beginning of the 18th. This can not be proved on the basis of any bit of internal evidence in *Duelos de amor*, such as a reference to a recent event : Don Félix,

[1] The characters in the two plays are the same in number and correspond almost exactly in the individual rôles which they play, the chief difference being that more of those in *De empeños de amor* are united by family ties than in *Duelos de amor*; and several of the names, including that of the first « galán », are identical. In each of the two plays three « galanes » are aspirants to the hand of the first « dama », and in the end, when the first « galán » naturally has won the first « dama », one of the other two compromisingly accepts the second « dama ». In *De empeños de amor* the action is motivated by the same kinds of misunderstandings as in *Duelos de amor* (it is hardly ever otherwise in a « capa y espada » comedia), although in the former play the first « galán » has fewer outbursts of jealousy than in the latter. A « papel » and a « cinta » also enter into the action of *De empeños de amor*, being somewhat more important elements of the plot than in *Duelos de amor*; and even a « retrato » is the occasion of a minor incident towards the end of the former play. In Seriol's comedia also the course of true love in the case of the first « galán » has been checked prior to the opening of the play by an unknown but eventually identified rival encountered in the dark in his lady's house or garden; there are complex rendez-vous in Atocha; duels are interrupted, three-cornered fights take place, and there are arguments over the question of priority of obligations in the matter of duelling; as the dénouement approaches, the four « galanes » are lined up two on a side ready to fight, but desist upon the appearance of the « viejo »; in the conclusion, the « gracioso » declines to marry either of the « criadas »; etc., etc. Furthermore, Seriol also uses a very high percentage of *romances* (86.9 %); he is given to the abuse of « que » in the seventh syllable of a verse; he rhymes « advertís » with « feliz », and « rapaz » with « más »; in one instance, at least, he uses the future indicative instead of the present subjunctive after « cuando » (« le dixe que estarà abierta / del Jardin la puerta, y que entre / quando oìrà *(sic)* cantar. »). Finally, he too inserts a few « títulos de comedias » (among the eight which I have noted, *El severo Juez de amor*, and one otherwise unknown to me, namely, *De amor el mayor portento*). (Edition used : Barcelona, « En la Imprenta de Maria Angela Martì Viuda, en la Plaza de S. Jayme », 1759, 50 pages. La Barrera apparently had the same edition before him.)

though he has served as a soldier in Flanders, recites no « relación » giving an account of a campaign in which he has taken part, as so frequently happens in Calderon and others. But there are two external aspects of the play, as it were, which bespeak a late date of composition : first, the very high percentage of *romances* used ; and second, the form of the title, consisting of two complete verses — a form, frequently constituting a rhymed pair, which seems to have enjoyed a certain vogue around the turn of the century. [1]

A better reason for assigning *Duelos de amor* to a period beginning not earlier than the last two decades of the 17th century can be drawn from an examination of the titles cited throughout the play. It is hardly to be supposed, particularly if the author of the play lived all his life in his native Catalonia, [2] that he gathered his 66 titles from the billboards, so to speak ; for since not all titles of comedias are easily adaptable to the use which he makes of them, the number of plays with which he would be familiar in this way would have to be much greater, perhaps multiplied several times, in order that he might select 66 from among them for quotation. Nor does it seem probable that he could have had access to editions of all the plays which he mentions, in spite of the fact that *sueltas*, mostly undated, seem to have become quite numerous before the end of the 17th century. But by the early 80's, or shortly thereafter, certain printed sources for titles, as well a few volumes containing some of the plays themselves, may be supposed to have been readily accessible to the author of *Duelos de amor*.

[1] Titles in this form were adopted particularly by Bances Candamo, Cañizares and Zamora. Cf. Restori, *Piezas*, etc., p. 10.

[2] The 17th century comedia does not seem to have attained the same popularity in Catalonia as in the rest of Spain. In all the 225 pages of varied information on Spanish actors and actresses gathered together by Rennert (*The Spanish Stage*, New York, 1909, pp. 411-635), I do not find any mention of Catalonia in general, nor of its metropolis Barcelona except as the place of death of two actresses (pp 507 and 574)

I have already expressed the opinion that he probably knew Suarez de Deza y Avila's *Amor, ingenio y mujer*, which had been published in this author's *Donayres de Tersicore*, Madrid, 1663. This « burlesca » may have been, in fact, the chief model for the author of *Duelos de amor* in the matter of citing « títulos de comedias ». It contains 17 of the titles which he uses, all but one of which, however, can be accounted for from other sources. In 1681 there was published in Madrid a catalogue of the plays printed in the 47 volumes of the so-called *Escogidas* collection. [1] From this catalogue could have been taken 30 of the 66 titles in *Duelos de amor*. From 1683 to 1691, Vera Tassis published, in most of the nine volumes or « partes » of Calderon, two lists of plays, the one purporting to give the « comedias verdaderas de... Calderon », the other, « Comedias supuestas, que andan debaxo de su nombre ». These lists contain 31 of the known titles in *Duelos de amor*, three of them being among the « supuestas ». A few titles, not accountable for from the sources just mentioned, could have been taken from such volumes as the *Tercera parte de... Moreto*, Madrid, 1681, and the *Parte segunda de... Roxas Zorrilla*, second edition, Madrid, 1680 (perhaps also from the second edition of the same author's *Parte primera*, same place and year), and one from Montalvan's *Para todos*. [2] Finally, there are seven titles for which there exist fairly well authenticated *sueltas* of the plays in question printed towards the end of the 17th century or at the very beginning of the next. [3] In these various ways all of the 57 known titles in *Duelos de amor* could be accessible

[1] *Catalogo de comedias de los mejores Ingenios de España* See Restori, *Saggi di Bibliografia teatrale spagnuola*, Geneva, 1927, p. 60.

[2] Any one of the many editions of this latter work could of course come into the hands of the author of *Duelos de amor*, but it would perhaps be well to note the following three : Madrid, 1681 ; Lisbon, 1691 ; Pamplona, 1702.

[3] Many other titles, particularly Calderonian, could doubtlessly be accounted for by means of *sueltas*, but it is not necessary to do so.

to an author around the year 1700, without his being necessarily familiar with all the plays themselves. The following table, in which the numbers from the list in the first part of this study take the place of the titles themselves, will show this in detail.[1]

	Suarez de Deza y Avila	*Escogidas* catalogue	Vera y Tassis's lists	Miscellaneous
2			X	
3			X	
5		X		
6		X	X	
7			X	
9			X	
10	X		X « sup. »	
12		X		
13		X		
14	X	X	X	
15		X	X	
16		X	X	
17			X « sup. »	
18			X	
19		X		
20				*Suelta*
21		X		
22	X		X	
23	X	X	X	
24		X		
25		X	X	
26				Montalvan, *Para todos*
27		X	X	
28		X		

[1] In the first three columns, an X indicates that the title is in the work given at the head of the corresponding column. In the third column, « sup. » means that the title is in the above-mentioned list of « supuestas » of Calderon.

	Suarez de Deza y Avila	*Escogidas* catalogue	Vera y Tassis's lists	Miscellaneous
29	X	X		(Rojas Zorrilla, *Parte I*)
31		X		
32				Rojas Zorrilla, *Parte II*; *suelta*
33		X	X « sup. »	
34		X	X	
36	X		X	
37	X			*Suelta*
38			X	
39				Moreto, *Parte III*
40		X		
41		X		
42			X	
43		X		
44	X	X	X	
45	X	X	X	
46	X		X	
47	X	X	X	
49		X	X	
51			X	
52	X			(Rojas Zorrilla, *Parte I*); *suelta*
53			X	
54	X	X		
55		X	X	
56	X	X		(Rojas Zorrilla, *Parte I*); *suelta*
57	X		X	
58		X		
59			X	
60		X		
61				*Suelta*
62	X		X	
63				Moreto, *Parte III*
64	X			
66				*Suelta*

If such were, in general, the actual sources from which the author of *Duelos de amor* drew the 57 known titles which he cites, the *terminus ab quo* for the composition of the play must be set at about 1683. As a *terminus ad quem* we are bound to accept, until some earlier edition is found, the uncertain date of the Leefdael *suelta*, that is, between 1729 and 1733.

Since all of the plays corresponding to these 57 titles are already known to have been composed prior to 1683, the only value which *Duelos de amor* can have as a bibliographical document attaches, then, to the nine unknown titles which it contains. Theoretically, if the mere citing of a title means anything, each one of these represents a play known to the public or readers for whom *Duelos de amor* was written. These plays, if they existed, may never have been printed, or if they were, they have become exceedingly rare or lost entirely, or have come down to us under other titles.

On the other hand, the reliability of a document of this sort is questionable, being conditional upon two things: first, exactness on the part of the author in citing the titles, and second, accuracy on the part of the printer in reproducing the author's original, as well as on the part of the printers whose editions are used as a basis of the study of the document. The double, or perhaps triple, assumption thus necessitated is almost certainly unwarranted, at least in some cases. It only remains, therefore, to re-list the nine unknown titles as perhaps representing plays which are now lost, and to comment upon each of them *à la* Restori.

1. *A cada paso un estorbo.*

The title which the author of *Duelos de amor* intended to cite here is perhaps *A cado paso un peligro.* (Neither the versification not the sense of the passage in which the title occurs in *Duelos de amor* would be destroyed by the substitution of « peligro » for « estorbo ».) *A cada paso un peligro* is now generally accredited to the brothers Diego and José de Figueroa

y Cordoba. It is not known to have been printed in any 17th century collection. Cotarelo (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, VI, p. 169) was able to cite only one edition (Valencia, Orga, 1776, which attributes the play to « un ingenio »), but noted that there must have been an earlier one with attribution to the Figueroa brothers, since it is so mentioned in the *Indice* of the heirs of Medel del Castillo, Madrid, 1735. It was also printed, as of « un ingenio de esta corte », by Antonio Sanz, Madrid, 1754 (« * N. 2 »); there are copies in the Biblioteca Nacional, Madrid, and in the Bibliothèque Nationale, Paris. Adolf Schaeffer possessed a *suelta* in which the play is apparently ascribed to the Figueroa brothers (see his privately printed *Katalog der Bibliothek altspanischer Drucke*, n. d., p. 25), but I know nothing about its date.

4. *A lo que obliga el amor.*

This title occurs in one of the documents which I have mentioned at the end of the second footnote of the first page of this article, namely in some « redondillas de titulos de Comedias » composed apparently about 1691, or shortly thereafter.

The author of *Duelos de amor* may have written « *A lo que obliga el honor* ». (For the last word of this title, he would most probably write « onor », which could easily be misread by the first printer as « amor ».) This play, by Enriquez Gomez, was published in his *Academias morales*, of which the following editions of the 17th century and beginning of the 18th have been noted : Bordeaux, 1642; Valencia, 1647; Madrid, 1660; *ibid.*, 1668; *ibid.*, 1690; Barcelona, 1704. No 17th century *sueltas* of the play are recorded, but there may have been such an edition published in Seville prior to 1652 (see *B A E*, XLVII, p. XXXII). An edition in the British Museum is given as of « Valladolid, 1750? ». Schaeffer (*Katalog*, p. 19) lists the play without bibliographical indications.

Cf. also Cañizares, *A lo que obliga el honor, y duelo contra su padre (Por acrisolar su honor, competidor hijo y padre).*

It is also possible that the author here had in mind Moreto's *Amor y obligación*, and that he recalled the play as « *A lo que obliga el amor* » under the influence of *A lo que obligan los celos* (cited in his next line) and of others beginning with « A lo que obliga... ». Moreto's *Amor y obligación* is in *Escog.* 12, 1658; Cotarelo (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, XIV, p. 468) says that there are also *sueltas* of the end of the 17th century.

Under the title of *A lo que obliga el amor* there is a « relación joco-seria » in Don Joseph Moraleja's *El entretenido, segunda parte*, Madrid, 1741, pp. 170-178. Apart from the fact that the author of *Duelos de amor* seems to have used only genuine comedia titles, I am convinced that Moraleja came too late to be a source for the title here. Incidentally, Moraleja's *Entretenido* contains (pp. 213-214) still another « pieza de títulos de comedias », namely a poem of 82 lines entitled *Seguidillas de titulos de comedias*, in which 24 well-known titles are quoted.

8. *Amor, celos y cordura.*

This may be an error for *Celos, honor y cordura*, which in the author's manuscript would very probably be written « zelos onor y cordura » or even « onor zelos y cordura ». *Celos, honor y cordura* was printed anonymously in *Parte treinta y una*, Barcelona, 1638, and is attributed by La Barrera to Antonio Coello. No other editions seem to be known. In the Biblioteca Nacional, Madrid, there is a manuscript of a play with the same title by Juan de Arroyo y Velasco : according to La Barrera (p. 18) and Cotarelo (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, V, p. 572) it belongs to the early part of the 18th century.

Another title with which one might be tempted to identify *Amor, celos y cordura* is Enriquez Gomez's *Amor con vista y cordura*, published in his *Academias morales*.

11. *Amor, mujer y secreto.*

I find no title with which this can be identified with any degree of plausibility. It vaguely suggests *Amor, astucia y*

mujer (cited without name of author by La Barrera, p. 526), *Amor, constancia y mujer* (La Barrera, p. 526), *Amor secreto hasta celos* (Lope de Vega, *Parte XIX*, 1623), or *El secreto en la mujer* (Claramonte, inedited : see Paz y Melia, *Catálogo*, no. 3061). « Amor, mujer y secreto » as a title is flexible enough to be applicable to any one of scores of comedias of the « capa y espada » type.

30. *Duelos de honor y amistad.*

There can be little doubt that this is for *Duelo de honor y amistad*, by Jacinto de Herrera y Sotomayor, published in *Escog.* 32, 1669. (« Duelos » for « Duelo » is a natural error for either the author or the printer to make in writing or setting up a play whose title begins with « Duelos ».) Vera Tassis noted this title in his list of plays erroneously attributed to Calderon.

35. *Finezas contra finezas.*

It is extremely probable that the play referred to here is Calderon's *Fineza contra fineza* (*Parte IV*, 1672; ed. Vera Tassis, 1688). The plural nouns for singulars could be explained in one of two ways : (1) The author may have recalled the play from the refrain sung five times by the « música » in the last two scenes, as follows :

Finezas contra finezas,
mas la madre del Amor
que las castiga las premia.

(2) The printer could have been influenced by the title *Industrias contra finezas* which he had just set up only two lines back.

48. *Mejor está que no estaba.*

This line may not have been intended by the author to be taken as a title. But if so, it is probably a mere variant of *Mejor está que estaba* which occurs eight lines farther on, the « no », which is grammatically permissible, being introduced to make the verse correct. (In the other line in which the title occurs it is given as « *Aun mejor està, que estaba* ».) The use

of the same title twice would not constitute an exception : cf. nos. 13, 25 and 41.

50. *Mujer, mudanza y mentira.*

I find nothing that corresponds closely to this title. It bears some ressemblance to *Mentir y mudarse a un tiempo* by Diego and José de Figueroa y Cordoba (published in *Escog.* 14, 1660), in which the leading character, don Diego, is exceedingly fickle and lies freely in his dealings with a « mujer ». It is probable, however, that in the play referred to as *Mujer, mudanza y mentira*, « mudanza » and « mentira » are exemplified rather by the leading female character.

65. *Venturoso por fuerza (El).*

There can be little doubt that a play having this title once existed (and perhaps still exists under another title), since Calderon, in his *Quarta parte*, 1672 and 1674, mentions it in connection with his statement that he had found « ya adozenadas, y ya sueltas todas estas que no son mias, impressas en mi nombre ». From this source, in all probability, it was taken over by Vera Tassis in his list of « las que andan sueltas » under the name of Calderon. La Barrera (p. 590) mentions the play as « impresa ya en 1672 », evidently on the authority of the above-mentioned statement of Calderon.

This title is twice quoted, according to Restori (*Piezas*, etc., p. 273), in *Flor de Academias y Diente del Parnaso*, composed about 1709-1710 in Lima, Peru, and published there by Ricardo Palma in 1899.

It is also cited in one of the « motes nuevos » to which I refer at the end of footnote 2, p. 550. These « motes » plainly belong to the 18th century, although they bear an imprint (« Con licencia : En Madrid. En la Imprenta de Francisco Xavier Garcia, Calle de los Capellanes. ») which, according to Gutiérrez del Caño (*Revista de Archivos*, etc., IV, p. 82), would place them between the years 1645 and 1670.

H. C. Heaton.

APUNTACIONES
SOBRE EL SONETO CON ESTRAMBOTE
EN LA LITERATURA ESPAÑOLA

(Suplemente)

I. — Advertencias.

(a) En el artículo que con el mismo título publiqué el año pasado en esta Revista, T. LXXII, págs. 460-74, llamé la atención sobre el hecho de que en el siglo XVII se usaba ya la voz « estrambote » con el propio valor, con igual sentido que dicha palabra posee en su moderno significado. En comprobación de tal aserto puedo ahora presentar dos justificantes más, procedentes de la cuarta década de la mencionada centuria, los cuales representan palmaria y ulterior prueba confirmatoria de la tesis expuesta.

Es el primer testimonio un soneto de Lope de Vega — que me fué indicado muy gentilmente por el Sr. Foulché-Delbosc, a quien debo también otros datos muy valiosos y observaciones utilísimas, por todo lo cual gustoso cumplo el deber de manifestarle aquí mi sincero y profundo reconocimiento [1] — contenido en las *Rimas humanas y divinas del Licenciado Tomé de Burguillos*, aparecidas, como se recordará, en 1634. En el que lleva el número 9 Lope juega un poco con un artificio semejante

---

[1] Dicho señor ha llamado mi atención acerca de varios de los sonetos que presento en esta lista, algunos que ya tenía apuntados, otros que yo ignoraba, que son los números 12, 16, 21, 34 y 36, y uno catalán que no menciono en el texto por tratarse de otra lengua, de Vicent o Vicens García, titulado « Avisos del Poeta a Apolo, quant seguia á Dafne », el cual comienza : « A Senyor lluminos, ahont anau,... », del esquema *aBB* que se halla en *La Armonia del Parnas*..., Barcelona, 1700, pág. 10.

al del «soneto del soneto» y al llegar al primer terceto exclama :

No salió malo este versillo octavo;...

Al entrar en la segunda vuelta manifiesta que si no puede concluir el poema, le añadirá un estrambote :

Ya saco la sentencia del cogote;
Pero si, como pienso, no le acabo,
Echaréle después un estrambote. [1]

Otro ejemplo adicional de esta misma significación nos lo suministran los temas o bases del concurso de la « Academia burlesca que se hizo en Buen Retiro a la Magestad de Philipo Quarto el Grande. Año de 1637. » Entre dichos temas propuestos se halla el siguiente : « Un soneto con estrambote, ó sin él, si, el que miente, siempre le pueden acusar de que a mentido » y, en efecto, recibe el segundo premio Don Gerónimo Esquibel por uno que lleva adición o cola del esquema *BCC*, el cual aparece con el número 30 en el presente trabajo [2]

(B) Había apuntado ya, en la página 464 del mismo artículo, que : « Sin duda que con mayor laboriosidad y lectura que las mías podría ampliarse la lista que presento. » Los cuarenta y nueve casos adicionales, que van a continuación, evidencian lo expuesto anteriormente y dicha manifestación, sin duda, podría reiterarse aún después de los hallazgos que siguen. Constituyen los sonetos de este tipo hasta ahora encontrados,

[1] *Obras sueltas*, T. XIX, pág. 9 ; *Bib. Aut. Esp.*, T. XXXVIII, pág. 396, núm. 230. Lope parece dar la razón por anticipado a la afirmación que Fr. J. M. Aguado ha hecho recientemente, la que peca, acaso, un poco de extremada, absoluta y generalizadora : « Para los poetas que no necesitan trabas para el potro sin freno de su instinto ni concisión a su garrulería, concedían los antiguos poder añadir algunos versos más a los catorce tradicionales con el nombre de estrambote, » como se lee en *Tratado de las diversas clases de versos castellanos...* en *Boletín de la Real Academia Española*, 1925, T. XII, pág. 106.

[2] *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, ed. Alfred Morel-Fatio, Heilbronn 1878, págs. 612 y 645-46.

sin embargo, cantidad amplia y suficiente para no demorar por más tiempo su pública indicación.

(c) Se observará que así como en la serie precedente, con una excepción, no había podido dar a conocer ninguna muestra de sonetos estrambotados de fecha posterior al siglo XVII,[1] ahora se menciona más de un espécimen de autores modernos y contemporáneos. No obstante, atendiendo al total de casos procedentes del catálogo anterior y del actual, un hecho salta a la vista : la, a todas luces, mayor popularidad, uso y boga de este artificio métrico en el siglo de oro que en la época presente, o más cercana a nosotros[2].

(d) A quien interesen estas minucias, echará de ver en seguida que la combinación *aBB* continúa preponderando en el recuento que luego se hallará sobre todos los demás tipos, ya que da 14 casos en un total de 49. El esquema *BB* sube extraordinariamente con 12 ejemplos : conviene tener en cuenta, no obstante, que de esos 12 casos de *BB*, nada menos que 10 (los números 1, 3, 11, 14, 20, 27, 29, 35, 41 y 48) proceden de los sonetos de Otal Susi; se trata, pues, de una manera y práctica individuales, que hace montar la proporción de dicho esquema en este catálogo de un modo claramente excepcional, más que de un carácter y ejecución difundidos, generalizados y corrientes.

De todos modos, y sin género de duda, el procedimiento métrico *aBB* puede considerarse, por decirlo así, como el

[1] Convendrá aclarar la frase que usaba yo en la pág. 465 cuando decía : « De hecho, no se halla ninguno posterior al siglo XVII... », la cual no puede interpretarse como una aseveración general, sino simplemente relativa y pertinente a los poemas apuntados por mí, ya que tal declaración se enlazaba con el concepto expresado en el período anterior donde hablaba acerca de « la época en que fueron escritos... los sonetos recogidos... »

[2] La afirmación del erudito investigador Prof. H. R. Lang en su artículo publicado en *Scritti Varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier* Torino, 1912, pág. 619, n. 3, de que : « In modern poetry this irregular form of the sonnet has apparently been entirely abandoned » es, en términos generales, aceptable, aunque, como se observará, no en absoluto cierta.

sistema clásico en el parnaso español, y aunque no he visto aseveración similar mencionada en ningún tratadista italiano [1] me inclino a suponer que — no obstante la enorme variedad en las adiciones a los sonetos que la poesía toscana puede presentar — lo mismo es cierto de las composiciones semejantes en dicha lengua. Una gran profusión — vaya como ejemplo con las naturales reservas necesarias — de estrambotes de tal fórmula aparece en el libro de Francesco Flamini, *La lirica toscana del Rinascimento anteriore ai tempi del Magnifico* [2], en oposición a un número decididamente limitado de otros tipos en dicha obra contenidos [3]

Resumiendo, por lo que respecta a España, y tomando como base los datos que hasta ahora tenemos a la vista procedentes del anterior estudio y del presente artículo, se puede asentar que: el estrambote de 3 versos, en cualquier combinación, está en mayoría decisiva, ya que se cuentan 75 ejemplos en un total general de 127 sonetos con cola hallados. Dentro de los modelos particulares y especiales, el *aBB* se mantiene a la cabeza sin dificultad, con 56 casos. El *BB* resulta un muy rezagado segundo, con 15; mientras que el *bB* — para hablar sólo del esquema puro y dejando a un lado la forma extraña del de Góngora, número 29 del catálogo precedente, — ocupa el puesto tercero con 6, y al *ABB*, con 5, corresponde el cuarto lugar.

Creo que merece la pena llamar la atención sobre el uso

---

[1] Así por ejemplo Antonio Minturno en *L'Arte Poetica*, meramente expone: « Parte *Tornellati*, ne'quali s'aggiunge al fine il tornello or di un verso, che risponde nella consonanza all'ultimo verso del Sonetto; or di due, che s'accordano insieme; or di tre, de 'quali il primo è di sette; ed ha la rima dell' ultimo verso del Sonetto; e li due seguenti di undici; e insieme fanno concènto: como veder potete nel Canzionere del Borchiello, a cui questa maniera molto piacque. », Libro Terzo, Napoli, 1725, pág. 246.

[2] Pisa, 1891. Cons. págs. 89, 98, 102, 124-28, 130, 140-41, 163-184, 219-20, 225, 228, 232-33, 236-37, 255-57, 381, 512, 546-47 y 550.

[3] Cons. págs 60-1, 97, 377 y 475-76.

corriente de un septenario en el estrambote, pero el cual no es, a pesar de todo, ni con mucho, tan indispensable como algunos preceptistas modernos sostienen [1].

(E) Por lo que toca al elemento satírico o burlesco, entiendo que hay que mantener la actitud asumida por el benemérito Lang, que fué la adoptada en el anterior trabajo. De los 49 que ahora presento sólo 14 tienen un carácter de zumba o chanza (los números 6, 12, 16, 19, 21, 25, 26, 30, 32, 34, 36, 42, 43 y 49). No es posible, en consecuencia, considerar la jocosidad como cualidad inherente — ni aun como ingrediente preponderante, ni siquiera como factor de grande importancia — en los sonetos con estrambote.

(F) Y para concluir. Ante el temor de que el sistema usado en el « Indice alfabético de primeros versos, » de mi anterior estudio haya podido dar lugar, por excesivamente conciso, a alguna mala inteligencia o dificultad de comprensión, voy a rectificarlo en el usado en estas páginas. No había intentado en el primer artículo dar por ningún concepto en dicha sección el nombre del autor, sino simple y llanamente atraer la atención sobre el poema en sí, y manifestar el libro y lugar en que se hallase. De modo, que según ese método, que ahora abandono, cuando la composición aparecía en una obra general o colección,

[1] Así Benot, *Prosodia castellana i versificación*, Madrid [s. a.] T. III, pág. 364 : « Hai algunos sonetos con algunos versos más de los catorce, uno heptasílabo,... » ; Alonso Cortés, *Elementos de preceptiva literaria*, Cuarta edición, Valladolid, 1915, pág. 109 : « A veces a estos catorce versos se agregan otros dos, tres o cuatro, algune de ellos heptasílabo, y entonces se dice que es un *soneto con estrambote* »; Francisco Castañeda, *Lecciones de Retórica*, Guatemala, C. A., 1916, pág. 239 : « También existe el soneto con estrambote, cuya invención se debe a Cervantes. [*sic*] Además de los catorce versos indicados, esta clase de sonetos admite tres, cuatro o cinco versos más, de los cuales uno es heptasílabo »; Lemus y Rubio, *Manual de Preceptiva literaria con notas históricas sobre las combinaciones métricas*, Murcia, 1921, pág. 180 : « No siempre los sonetos constan de catorce versos; pues hay algunos que para completar el pensamiento han tenido que añadirle una estrofa de tres a cinco versos, uno de los cuales es heptasílabo, y a la cual se llama *estrambote* ».

el curioso lector tendría que buscar a quién perteneciese en el « Indice de autores. » Así — sirvan éstos de muestra sin agotar los ejemplos — el soneto 2 se hallaba luego bajo Camargo, el 4 bajo Vera y Mendoza, el 6 bajo Rey de Artieda, el 9 bajo Quevedo y el 34 bajo Cárdenas.[1] Para obviar estos posibles inconvenientes y facilitar la comprobación, en la división similar del presente artículo, voy a indicar el ingenio a quien sea debida la composición, a o quien se atribuya, o su carácter de anónima, cuando así lo sea, — aunque mantenga, asimismo, la sección separada de nombres de autores con referencia o remisión a la cifra del soneto en la serie numerada de primeros versos.

II. — Clasificación de los sonetos estrambotados.

1 verso : *a* : 45.
A : 18.
2 versos : *BA* : 28.
bB : 10, 19, 32, 34, 38, 44.
BB : 1, 3, 11, 14, 20, 23, 27, 29, 35, 41, 47, 48.
3 versos : *AAA* : 46.
abB : 7, 15, 26.
aBB : 5, 9, 13, 16, 17, 21, 22, 24, 31, 33, 36, 37, 39, 43.
ABB : 12.
BBA : 40.

[1] El cual se halla también en *Bib. de Aut. Esp.*, T. XXXV, pág. 54, núm. 92. Debe advertirse, igualmente, que el núm. 35 que daba como anónimo, tomado de Díaz Rengifo, es de Doña Leonor de la Cueva y Silva : apareció en la *Pompa funeral... en la muerte de... Doña Isabel de Borbón... Mandadas publicar por el Conde de Castrillo*, Madrid, 1645, fol. 95, y fué reproducido por Serrano y Sanz en la *Antología de poetisas líricas* (Real Academia Española. Biblioteca selecta de clásicos españoles) T. I, Madrid, 1915, págs. 365-66. Estas noticias me han sido proporcionadas por el Señor Foulché-Delbosc.

BBB : 8.
BcB : 6.
BCC : 30.
4 VERSOS : *aBBA* : 49.
BBCC : 4.
BCBC : 2.
5 VERSOS : *abBcC* : 42.
6 VERSOS : *aBbCDD* : 25.

III. — Indice alfabético de los primeros versos de los sonetos estudiados.

1. A combatir te lanzas los estragos de Sigma... De Otal Susi, *Trece sonetos con estrambote*, París, 1922, pág. 11.
2. Ahora pueden los vientres concebir sin pecado... *Ibid.*, 14.
3. A Nápoles fuera yo de España antaño... *Ibid.*, 6.
4. Arsénico y mercurio ! Caballero de plata... Ibid., 5.
5. As visto al Sol nacer por el Oriente,... Del *Tributo de César pagado a César*; en *Revue Hispanique*, 1917, XL, 82. (Anónimo.)
6. Bien sé, señor ministro, que dió plazo... De Eduardo Marquina, *Canciones del momento*, Madrid, (s. a.), 66-67.
7. Coliseos, piramides, memorias,... De *Rimas del Incógnito*; en *Revue Hispanique*, 1916, XXXVII, 359-60. (Anónimo.)
8. De Alemania vengo con mi lanza goda..., Susi, 7.
9. Del fuerte Achiles la famosa historia... De Don Carlos Boyl, en *El Prado de Valencia*, de Gaspar Mercader, ed. H. Mérimée, Toulouse, 1907, pág. 9.
10. De pardas nuues la erimanthea roca... Del *Tributo de César*; en *Revue Hispanique*, 1917, XL, 92. (Anónimo.)
11. De tu toma de sangre son las doce probetas... Susi, 12.
12. Devísase el altar? — Ya se divisa... En *La relación de las fiestas celebradas en Salamanca, con motivo de la beatifi-*

cación de María Teresa de Jesús, publicada por Don Fernando Manrique de Luján, Salamanca, 1615; en *B. A. E.*, XXXV, 53-54. (Anónimo.)

13. Dulce hablar para venir de aldea,... De Doña Sabina de Porres; en *El filósofo del aldea*,... por el Alférez Don Baltasar Mateo Velázquez. *V.* ed. Cotarelo y Mori, *Colección selecta de antiguas novelas españolas*, IV, 156.
14. El arsenico salva la carne perdida;... Susi, 8.
15. El Español altiuo que desea... En *Eloqvencia española en arte*, en *Mercvrivs trimegistvs*, de Jiménez Patón, Baeza, 1621, fol. 69, *r.* (« De autor incierto », como él manifiesta.)
16. El señor Almirante es bruto y ruin :... Del Conde de Villamediana. *V. Obras*, Zaragoza, 1629, de donde lo copia Garcia Peres, *Catálogo... de los autores portugueses que escribieron en castellano*, pág. 580 [1].
17. El Spintharo de el Delphico de oro,... De *Rimas del Incógnito*; en *Revue Hispanique*, 1916, XXXVII, 287. (Anónimo.)
18. En el cuartel tocaban a retreta... De Andrés González Blanco, *Poemas de provincia*, Madrid, 1910, 43 [2].

[1] En un códice que posee el Señor Foulché-Delbosc aparece con algunas variantes. Comienza : « Si el señor Almirante es vn rocin,... ».

[2] Una forma decididamente poco ortodoxa. La fórmula es : *ABAB BAAB CDA DCA A*. Se observará en este poema de González Blanco, así como en los otros que van señalados con los núms. 28 y 46, que se rompe con las clásicas o tradicionales reglas métricas de factura del soneto. A pesar de que G. Blanco en su ensayo sobre Manuel Machado declara : « yo no soy radical en materia métrica... en una palabra, soy poco progresista en métrica » (*Los Contemporáneos*, Segunda Serie, Paris, [1908], pág. 103), en cambio, en *Los grandes maestros* : *Salvador Rueda y Ruben Dario*, [Madrid, 1908], y de modo especial hacia el final del *Estudio preliminar* de las *Obras escogidas de Ruben Darío*, T. I, Madrid, 1910, donde defendiendo las innovaciones métricas de los llamados modernistas, que « Emplearon con preferencia el soneto alejandrino, con los dos primeros versos de cada terceto rimando independientes; mas no por eso olvidaron el soneto endecasílabo con tercetos rimando *entretejidamente*. Aun dentro del soneto alejandrino, distribuyeron los tercetos de un modo semejante a su forma tradicional, aunque variando algo, con dos y cuatro

19. Entrar pagando setecientos reales... Del *Tributo de César*; en *Revue Hispanique*, 1917, XL, 86. (Anónimo.)
20. ¡Eres torcido Apóstol de la negra Hada muda... Susi, 9.
21. Esa grandeza que mirando estaba... En la misma *Relación* que el núm. 12; *B. A. E.*, XXXV, 54. (Anónimo.)[1]
22. Es la esperança una dudosa suerte... De Don Bernabé de Valtierra, (léese asimismo Balterra y Baltierra) en *Cancionero de Mathias Duque de Estrada*, ed. Mele y Bonilla, *Revista de Archivos*, 1902, tercera época, VI, 317.
23. Espíritu de amor, tres veces santo,... De Benito Altet y Ruate; en *De España y de América. Colección de sonetos escritos en castellano de autores antiguos y modernos* reunidos... por Narciso Diaz de Escovar y Joaquín Ma. Díaz Serrano Barcelona, (s. a.), 25.
24. Habita Dios la luz inaccesible,... De Don Hierónymo Mercader, en *El Prado de Valencia*, 59.
25. He levantado en el vivac mi tienda... De Ramón A. Urbano; en *Parnaso español contemporaneo*, *Antología*... seleccionada por José Brissa, Barcelona, 1914, 457-58.
26. Hijo de un vinatero, y él casado... De Alonso Alvarez de Soria; en Rodríguez Marín, *El Loaysa de « El Celoso extremeño »*, Sevilla, 1901, 184-85; reproducido tambíen

rimas », arremete luego contra « los críticos oficiales... los demasiados intransigentes, los de la Congregación del Índice » (págs. CDXXVI-VII). Estas combinaciones de versificación de los sonetos de G. Bianco, así como la del 44, por ser tan apartadas del patrón clásico me traen a la memoria la anécdota que relata Unamuno : « — Pues le he oído contar a Manuel Machado, el poeta, el hermano de Antonio, que una vez le llevó a don Eduardo Benot, para leérselo, un soneto que estaba en alejandrinos o en no sé qué otra forma heterodoxa. Se lo leyó y don Eduardo le dijo : « Pero ¡ eso no es soneto !... » « No, señor — le contestó Machado —, no es soneto, es... *sonite* », *Niebla*, (nivola), Madrid, 1914, págs. 158-59. Tal nomenclatura debió de tranquilizar el ánimo del viejo preceptista.

[1] La nota en *B. A. E.* dice que « parece de Cervantes » aunque a mí se me antoja más discreta la otra sugestión que hace « o de alguno que se propuso miitarlo. »

en su *Miscelánea de Andalucía*, Madrid, 1927, 98-99.
27. ¡La escala colorida de tus ocho probetas... Susi, 13.
28. Llegamos una tarde de verano,... Andrés González Blanco, obra citada, 218.[1]
29. Mal de conquistadores o mal de mercaderes : ... Susi, 3.
30. Mentia siempre Fabio, i no os espante... De Don Gerónimo Esquibel; en Morel-Fatio, *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, Heilbronn, 1878, 645-46.
31. Ni Achiles por Brysea, clara Aurora,... De *Rimas del Incógnito*; en *Revue Hispanique*, 1916, XXXVII, 372.[2] (Anónimo.)
32. No del Gran Turco, del mas mal christiano... Del *Tributo de César*; en *Revue Hispanique*, 1917, XL, 83. (Anónimo.)
33. No es mucho que vn jardin ayan plantade... De Don Guillen de Castro, en *El Prado de Valencia*, 60.
34. Oie, Josepha, a quien tu bien desea,... Probablemente del Conde de Villamediana. Dirigido « A Josepha Vaca, comedianta ». Se halla en un manuscrito propiedad del Señor Foulché-Delbosc.[3]

---

[1] Está hecho según la siguiente combinación : *ABAB CDCD EEF GGF GF*

[2] Además del estrambote *aBB* hay dos heptasílabos : uno al final del segundo cuarteto, que rima con el último verso de los pies, y otro septenario también, después del primer terceto, que rima con el tercer verso de él.

[3] El verso 14 del soneto dice :

Al valor miente y al honor engaña.

al que sigue un estrambote :

Que hallaras, si plantares
Falceas, Alcañices, no Olivares.

Merece señalarse que atribuido a Villamediana se halla un soneto a la misma comedianta de forma regular que comienza :

Oiga, Josefa, mire que ya pisa...

y que termina, en imitación del conocidísimo de Cervantes :

Miró al soslayo, fuese, y no hubo nada.

(Cons. Don Casiano Pellicer, *Tractado historico sobre el origen y progresos de la comedia y del histrionismo en España*, Madrid, 1804, parte segunda, pág. 66; Gallardo, *Ensayo de una Biblioteca*... T. IV, col. 688.)

El tema, estilo y técnica hacen más que posible la atribución al Correo Mayor de este núm. 34.

35. Pero tú no mereces tener tal pergamino... Susi, 4.
36. Por vida de Pilatos, que es borracho,...[1] Dedicado a Ana de Barrios, comedianta del siglo XVII; en Don Casiano Pellicer, *Tratado histórico sobre el origen y progresos de la comedia y del histrionismo en España*, Madrid, 1804. parte segunda, 23-24.[2] (Anónimo.)
37. Que gloria siente y bienauenturança... De Rey de Artieda, en *El Prado de Valencia*, 162.[3]
38. Rubio pastor, hermoso dios de Delo,... *Del Tributo de César*; en *Revue Hispanique*, 1917, XL, 84. (Anónimo.)
39. Sacó en su eternidad vna mañana... *Ibid.*, 90-91. (Anónimo).
40. Selvas sacras de òi mas, tiernos clamores... En *Revue Hispanique*, 1900, VII, 499-500. (Anónimo.)
41. Si después de « ocho » meses que mordieron furiosos,... Susi, 15.
42. Si me mataren sin saberse quién,... De Don Cristóbal Flores Alderete. (Cons. las obras de Rodríguez Marín antes citadas, bajo el núm. 26, págs. 185-86 y 100 respectivamente.)
43. Teneys, señora Aldonza, tres treynta años,... Atribuido a Don Diego Hurtado de Mendoza. En *Revue Hispanique*, 1914, XXXII, 48.
44. Trinando está sin tregua cada manana...[4] En *Boletín de*

[1] La imitación de Cervantes es evidente en el último verso donde se lee : « Y quien dixere lo contrario miente ».

[2] Tomado dc un manuscríto existente en la Biblioteca Real « Est. M. Cod. 152. f. 197. b. », según Don Casiano manifiesta.

[3] Cons. la nota al soneto. Publicado con el estrambote por Mele, en *Revista crítica de historia y literatura españolas*, en el número de Abril-Mayo de 1901, VI, 82. Con variantes en los tercetos, sin cola, se halla en otros lugares, p. ej. *B. A. E.*, XLII, 540, y *Primera parte de las Flores de poetas ilustres*, de Espinosa, Sevilla, 1906, págs. 65-66 (V. nota, págs. 350-52.)

[4] Fr. José María Aguado, que lo presenta en su *Tratado de las diversas clases de versos castellanos*, considera esta composición como soneto « en virtud del estrambote y de las libertades modernas conquistadas », según se lee en dicho *Boletín*, pág. 106. Su esquema es : *AABBCCDDeEFFGGhH*.

la Real Academia Española, 1925, XII, 106-07. (Anónimo.)
45. Una lámina yo también de oro,... De Manuel Machado; en *A la antigua española. Madrigales y sonetos*, de Don Francisco Rodríguez Marín, Madrid, 1924, 39.
46. Una luz en el cuarto del jefe de estación...[1] González Blanco, Obra citada, 38.
47. Un libro es una copa que el artífice labra... De Manuel Machado; en *Obras completas*, V, *Dedicatorias*, Madrid, (1924), 87-88.
48. ¡ Virgen de la roseola : la siniestra corona... Susi, 10.
49. Vizarra estava ayer Doña Maria !...[2] Atribuido a Quevedo. En *Revue Hispanique*, 1915, XXXIV, 566-67.

IV. — Indice de autores.

[1] Su combinación es : *ABAB ABAB CCC DDDDDD*. Aquí se rompe con la regla métrica que impone que nunca sean en el soneto consonantes tres versos seguidos. Cons. la nota al núm. 18. Sin embargo, hay que observar, por otro lado, a las disposiciones de los preceptistas, que la existencia en otros tiempos de los sonetos con rima continua y única, o con una rima para los pies y otra para las vueltas, es cosa bien conocida. (V. Biadene, *Morfologia del sonetto nei sec. XIII e XIV*, en Fasc. 10 de *Studj di Filologia Romanza*, 1888, T. IV, págs. 80-82.

[2] En este soneto se llama el estrambote « coletilla. »

Erasmo BUCETA.

QUELQUES LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE SUR L'ESPAGNE [1].

On a publié récemment de nombreuses lettres inédites de Prosper Mérimée; le célèbre écrivain mourut sans laisser de parents, mais ses lettres et ses moindres billets sont recueillis avec un soin jaloux par tous ceux qui s'intéressent aux lettres françaises. Nous avons estimé qu'il convenait de reproduire ici quelques-unes de ces lettres qui se rapportent à des choses d'Espagne; la plupart, on le verra, sont extraites de deux volumes publiés à petit nombre (le premier n'a été tiré qu'à quarante-deux exemplaires) par le regretté Félix Chambon, le plus fervent et le mieux informé des *mériméistes* français. En 1903 M. Chambon avait non seulement autorisé cette reproduction, mais il avait même eu l'obligeance de communiquer à la *Revue Hispanique* deux lettres de Mérimée (XVIII et XIX) qui étaient à cette époque inédites. Elles ont été publiées depuis dans les *Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené*, livre tiré seulement à soixante-quinze exemplaires.

I [2]

Grenade, 8 octobre 1830.

A Mademoiselle Sophie Duvaucel, au Jardin des Plantes, à Paris.

Savez-vous bien, Mademoiselle, qu'en vous écrivant, je fais

---

[1] Pour une bibliographie des lettres de Mérimée, voir Pierre Josserand, Prosper Mérimée. Esquisse d'une édition critique de sa corréspondance, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. XXXI (1924), aux pp. 61 et ss. et 225 et ss.

[2] Cette lettre a paru dans le supplément du *Gaulois* du 13 février 1900 et dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 février 1900, pp. 103-106.

une action sublime ? Vous n'ignorez pas que je suis coutumier de semblables actions. Apprenez donc que l'affranchissement de cette lettre jusqu'à Irun va me coûter une piécette. (Certes mon style vaut bien cela !) Or, le banquier sur lequel j'avais une lettre de crédit n'est pas à Grenade et je me trouve à la tête de neuf francs pour tout potage, sans trop savoir comment je ferai pour payer mon auberge, un cheval pour me sortir d'ici, etc. Voyez un peu la magnanimité : je sacrifie la neuvième partie de ma fortune pour vous écrire et me fie, pour le reste, à la Providence et à une autre lettre de crédit que j'attends par le prochain courrier. Je ne vous dirai rien de l'Alhambra : vous l'avez vu dans votre bibliothèque; mais croyez que vous n'êtes pas dispensée de faire le voyage de Grenade et qu'aucun livre in-quarto, voire même in-folio, ne pourra vous donner une idée de la Cour des Lions et de la Salle des Ambassadeurs. Après-demain, je dîne avec un noble et aimable Grenadin, au milieu de ces ruines vénérables; imaginez un peu le plaisir que j'aurai à boire du bon vin de Jerez, dans le palais de Boabdil ! J'aime mieux vous parler de la pénitence qu'il faut accomplir pour voir tant de merveilles. Par un triste hasard, je me suis trouvé retenu huit jours dans la petite ville d'Algéciras, attendant des mules, des chevaux ou des vaisseaux : vinrent enfin des ânes, et sur cette noble monture, je me suis mis en route en compagnie d'un honnête Prussien, mon compagnon d'infortune, et d'une demi-douzaine de muletiers, ou, pour mieux dire, d'âniers.

Il nous a fallu huit jours pour gagner Grenade. Il est vrai que nous avions le chemin le plus romantique du monde, c'est-à-dire le plus montueux, le plus pierreux et le plus désert qui puisse exercer la patience d'un voyageur qui depuis trois mois, est à bonne école pour se former à cette vertu.

Les peuples, sur notre passage, accouraient en foule, admirant notre accoutrement étrange, nos casquettes surtout qui, en Andalousie, sont presque séditieuses. *Señor Ynglesito será.* Car

quel autre qu'un Anglais pourrait pousser la manie des voyages jusqu'à s'enfoncer dans la Sierra de Ronda? Vous vous représentez les Espagnols comme des gens fort graves et silencieux. Ce sont au contraire les plus grands bavards et les plus impitoyables questionneurs, les Andalous surtout. J'entre dans une boutique d'une mauvaise petite ville de montagne, et je demande des cigares. — Ah ! vous êtes étranger? — Oui. — Ynglesito ? (Les Andalous se servent toujours de diminutifs.) — Non. — Français ? — Oui. — Militaire ? — Non. — Marchand ? — Non. — Qui êtes-vous donc ? — Un homme qui demande des cigares. — Est-il vrai qu'il vient des soldats de là-bas ? (Ici, je ferme les deux yeux et baisse les deux coins de ma bouche, ce qui veut dire : « Je ne sais pas »). — Et vous étiez en France quand est arrivée cette algarade ?... — Non. (Survient une femme qui me regarde sous le nez et tate le drap de mon habit.) La femme : — Est-ce que c'est du drap de là-bas ? Quelle belle mante on ferait avec cela ! Les Françaises sont-elles jolies ? — Êtes-vous marié ? Parlez donc un peu français pour voir quelle langue c'est. Moi : — Que le diable vous emporte ! — Quelle drôle de langue, on ne l'entend pas et ils s'entendent entre eux !

Vous savez que j'attache quelque importance à un bon dîner. Jugez de l'extrémité où j'étais réduit. En lisant mon menu, vous allez frémir d'horreur. Il est bon que vous sachiez d'abord que dans une auberge espagnole on trouve assez souvent du pain et de l'eau, mais pas autre chose. En conséquence, nous étions obligés d'acheter notre dîner d'avance. Souvent, j'ai porté en croupe un coq vivant dont je devais souper le soir. Il ne fallait rien moins que l'appétit que donne l'air des montagnes pour ne pas rendre insensible au sort cet infortuné volatile et particulièrement à la dureté de sa chair. Le coq, au bout du voyage, est tué, plumé, mis en quartiers et jeté dans une grande poêle avec de l'huile, beaucoup de piment et de riz. Le tout étant censé cuit, on sert la poêle sur une

petite table haute de deux pieds, et mon Prussien, le muletier, son garçon et moi, nous mangeons à la gamelle, chacun armé d'une petite cuiller de bois fort courte. Le muletier était le plus sale cochon de l'Andalousie; mais il serait inutile, ou plutôt, il serait indécent et extravagant de demander une assiette à part, ou de prier que l'on servît les cheveux séparément pour l'usage de ceux qui les aiment.

Ce souper, digne des temps héroïques, étant achevé, nous disons des douceurs à la fille de la maison, tout en fumant nos cigares, puis nous allons nous jeter tous les deux sur un matelas épais comme une brochure à dix sous, et nous dormons enveloppés dans nos manteaux, quand les punaises ne sont pas trop affamées. Samedi dernier, nous avions un matelas pour chacun, et nous nous préparions à dormir comme des rois, quand sont survenus trois autres voyageurs, gens de bonne mine et paraissant *éduqués*. Nous avons montré, dans cette occasion, une haute vertu en offrant à ces pauvres diables de partager nos lits. Les matelas étant très étroits, il n'a pas été facile de nous arranger pour dormir cinq, là où il n'y avait place que pour deux. Cependant, la Providence étant grande et le sommeil aussi grand, nous avons dormi. Je ne vous ai parlé que des désagréments et voudrais vous dire quelque chose des beautés du voyage, mais les descriptions ne sont pas mon fort. Vous êtes peintre : arrangez des montagnes, des rochers, des châteaux en ruines, la mer (N. B. que vous peindrez avec le cobalt le plus beau) et un ciel tantôt d'un azur foncé, tantôt chargé de nuages d'orage bien noirs. N'allez pas vous aviser de mettre des arbres dans le paysage, les arbres lui ôteraient son caractère espagnol. Je vous permets les aloès et les cactus, nopals, higa, chumbera, dont je vous souhaite de manger les fruits, avec de l'herbe sèche et quelques buissons par ci par là. En vérité, tout cela est si beau, que l'on a oublié la dureté des poules et des matelas, les punaises, etc. Je n'ai rien à vous dire des voleurs; on vous dit que le pays en fourmille,

mais je n'en ai pas rencontré. De quoi vivent ces pauvres diables, les voyageurs sont si rares ! J'ai passé dans une *venta* que dix-huit de ces messieurs avaient pillée la veille, à ce que nous disait le *ventero*; mais je ne conçois pas ce que l'on peut prendre dans une *venta*, excepté des bancs de bois et la poêle à frire. A Loja, j'ai vu quelque chose de plus tragique. La veille (j'ai le malheur de n'arriver jamais que le lendemain) un orage avait produit un torrent énorme qui, tombant d'une sierra très élevée et entraînant avec lui les oliviers et de grosses pierres, a détruit trois maisons qui se trouvaient sur son passage. L'inondation a été si subite que personne n'a pu se sauver. Une des maisons était une école de petites filles qui, étant en classe dans ce moment, ont toutes péri. Le matin même, on en avait enterré onze, et à peu près autant avaient été entraînées trop loin pour qu'on pût retrouver leurs corps. La violence de l'eau était telle qu'une très grosse pierre, qui servait a une prise d'eau, pesant près de cinq cents livres, a été portée à près d'une demi-lieue de distance. Les gens du pays nous ont dit que cela était arrivé par un châtiment de Dieu. Qu'avaient fait ces pauvres petites filles pour être noyées et écrasées par des rochers !

Je voudrais vous dire quelque chose des Espagnoles et surtout des Andalouses, mais je n'ai plus de papier. Quant à l'article *pieds*, avant d'avoir vu Cadix, j'ai accusé les voyageurs d'exagération; mais, après avoir vu la promenade, un dimanche, et les souliers qui s'y promenaient, j'ai trouvé qu'on n'avait pas assez loué leur petitesse et leur élégance. Figurez-vous une petite femme noire avec des dents blanches comme la porcelaine de Sèvres, des yeux et des pieds de même grandeur, et des cheveux qui traîneraient à terre si on ne les rattachait sur le haut de la tête avec un peigne de six pouces de haut. Voilà la moyenne des Gaditanas (dames de Cadix).

II[1]

A M. Boissonade.

[Lundi 29 août 1853.]

Mon cher Maître,

J'ai oublié vendredi dernier de vous demander vos ordres pour l'Espagne. Je pars mercredi ou jeudi, et je ne reviendrai qu'au mois de décembre. Mon intention est de passer le mois de septembre à Madrid, et de courir la vieille Castille et le royaume de Léon en octobre et novembre. J'irai à l'Escurial où il y a du grec qui peut-être vous intéresse. Si je pouvais vous être bon a quelque chose *qui ne fût pas difficile*, je serai bien heureux et fier d'avoir une commission de vous...

Adieu, mon cher Maître; ne m'oubliez pas tout à fait. J'espère que vous me permettrez de vous prendre pour confident si je découvre dans la montagne de Guadarrama quelque monument punique ou celtibérien, dont il conviendrait de faire part à la compagnie.

III

A M. Boissonade.

Madrid, 10 novembre 1853.

Mon cher Maître,

Il pleut, et j'en profite pour me rappeler à votre bon souvenir. A Madrid, quand il pleut, c'est une consternation générale, personne n'ose mettre le nez dehors. On ne fait pas de visites. Cela me donne du loisir, car je suis fort occupé, à la mode

[1] Cette lettre et les douze suivantes sont extraites de *Prosper Mérimée, Lettres inédites* [publiées par Félix Chambon], *s. l.* (Moulins : impr. Crépin-Leblond), 1900, in-8 (tiré à quarante-deux exemplaires). Ces lettres se trouvent aux pages : II, pp. 40-41 ; III, pp. 42-47 ; IV, pp. 48-49 ; V, pp. 50-51 ; VI, pp. 62-65 ; VII, p. 66 ; VIII, p. 67 ; IX, pp. 143-146 ; X, pp. 206-207 ; XI, p. 209 ; XII, p. 211 ; XIII, pp. 244-245 ; XIV, pp. 215-246.

du pays. Occupé à quoi ? direz-vous. Je serais bien embarrassé pour vous le dire. D'abord à fumer des cigares, puis à découvrir pourquoi Mme A. avait l'air triste hier à l'Opéra et pourquoi Mme B. avait l'air gai. Puis il faut se former une opinion sur le mérite d'un tauréador qui vient de débuter, ou bien aller voir une bohémienne qui arrive d'Antequera. Quand j'éprouve le besoin d'émotions intellectuelles, je vais au Musée ou bien je me fais chanter des chansons andalouses par des demoiselles dont les yeux sont grands comme des portes cochères. Je dors beaucoup, je mange de même et je me tais du reste. Votre ami, feu Lucien, ne dit-il pas quelque part qu'il n'y a pas de métier plus beau, plus héroïque que la *παρασιτιχὴ*, et il avait raison. C'est la vie que je mène chez les gens les plus aimables du monde qui me choient à l'envi, comme j'aime à être choyé, c'est-à-dire me laissant libre comme un moineau. Le bon de ce pays, c'est que sans scandale et le plus naturellement du monde on peut jouir de la meilleure compagnie et de la plus mauvaise. Observez, mon cher maître, que les grands philosophes, comme Socrate et moi, nous trouvons à philosopher dans l'une et dans l'autre, et à preuve ouvrez les *ἀπομνημονεόματα* de notre ami Xénophon, et lisez les jolies choses que disait Socrate à une lorette ionienne qui faisait ses débuts à Athènes. Dieu merci ! les Ioniennes ne manquent pas à Madrid, et elles n'ont pas encore adopté le costume et les manières d'outre-Pyrénées. C'est là qu'on trouve encore l'Espagne d'autrefois avec sa grâce, ses superstitions et sa sauvagerie politique. Les gens du peuple mâles et femelles en sont encore au XVIe siècle, tandis que la bonne compagnie ne vaut pas mieux que la nôtre. Il y a parmi la canaille une élévation de sentiments et une politesse naturelle qui me ravit et qui m'attire autant que les conventions des salons me répugnent et m'ennuient. N'allez pas croire cependant que je ne hante que les *ἑταῖραι* de Madrid. Je cherche à connaître le cèdre et l'hysope, et je vois les villes et je tâche de connaître des gens à la manière du prudent Ulysse,

évitant les sirènes et ne voyant les Lestrigons que de loin. Nous faisons beaucoup de politique, locale, s'entend, car ici on se soucie peu de l'Europe ou de la question d'Orient. Nous savons bien que la mer de Marmara baigne les côtes de la Valachie, et que la Moldavie est située quelque part entre *el Portugal y los Moros*, mais que nous importe ce que font ces hérétiques ? Quant à la Bulgarie, ce doit être pays de bien vilaines gens et l'inquisition en a brûlé qui le méritaient moins. La grande préoccupation, c'est de faire une Ibérie au moyen de l'adjonction du Portugal. On hait et l'on méprise avec la *furia* propre au pays la *βασίλισσα* et toute sa famille, aînés et cadets. Décidément, cette graine ne vaut rien; il faut essayer du grain étranger. Cette haine est étrange dans un pays où toute femme a un amant. On s'offense que la *βασίλισσα* suive la mode. Il est vrai qu'elle a de mauvaises manières de faire l'amour et qu'on la soupçonnerait d'avoir lu Suétone aux excentricités dont elle s'avise. Pour moi, il me semble qu'on fait grand bruit pour quelques écarts d'imagination; souper en costume léger, dans un pays où il fait très chaud est recommandé par les médecins et ne fait de mal à personne. Les cris et les mauvais vers ont redoublé lorsque la réforme est venue. Il y a quelque temps qu'elle différait d'une grande impératrice en ce qu'elle ne se lassait pas, soupant avec neuf personnes par exemple, gens de grand appétit. Maintenant, il n'y a plus qu'un soupeur et l'on jette feu et flammes. C'est un assez gentil garçon que l'on écartellera peut-être un jour dans la rue. Il se fait donner, dit-on, quelques diamants pour sa peine et ne refuse pas l'argent comptant, ce qui n'est pas dans les mœurs, car ici on fait en général l'amour gratis. Tous les porteurs d'eau disent qu'il s'engraisse de leurs sueurs et les grands qu'il leur coupe l'herbe sous le pied. C'est un petit lieutenant de cavalerie, fils de M. Arana, jadis introducteur des ambassadeurs. Il est avantageusement par la nature et a une mère femme d'esprit qui lui dicte des scènes de fureurs,

de jalousie, de raccommodements, etc. Toutes les femmes ici, depuis le mariage de la comtesse de Téba, veulent aller en France. Une demoiselle de Grenade qui a des yeux auxquels on allumerait un cigare, apprenant le mariage de l'Empereur, s'écriait en se frappant les genoux comme Achille lorsqu'il voyait flamber le vaisseau des Protésillas : « *Papa, que me lleven à Paris ! que en este pueblo no hay porvenir.* » Je suis membre honoraire de l'Académie de l'histoire, qui ne diffère de la nôtre que parce qu'il y a beaucoup d'intrigues et de petites haines et que l'habit est puce. Outre cela, on y fume avant la séance, et on récite avant la lecture du procès-verbal un *Veni, sancte Spiritus*, ce qui est une fort bonne précaution. Le gouvernement a fait cadeau à la compagnie de tous les parchemins des couvents supprimés par Mendizabal. Il y a là des choses très curieuses que l'on s'occupe à classer, mais *despacito*, lentement. J'avais essayé de mettre le nez dans ces vieilleries, mais je me suis abstenu en remarquant qu'au sortir de l'antre, je voyais les réverbères doubles. J'ai vu aussi de bien beaux mss. grecs à l'Escurial, mais ils m'ont inspiré trop de respect pour que j'osasse en secouer la poussière. Le bibliothécaire lit la lettre moulée tout au plus, et m'a pris pour un savant lorsqu'en mettant mes lunettes j'ai déchiffré un titre en majuscules. Mon cher maître, il n'y a pas de grec digne de vous à Madrid, mais peut-être y a-t-il quelque chose que j'en pourrais rapporter à votre usage, comme graines de plantes ? Parlez. Je crains que votre paresse ne se prolonge jusqu'au mois prochain. Vous auriez encore le temps de m'envoyer vos ordres : *casa de la Exma condesa del Montijo...*

IV

A Victor Cousin.

Mon cher Maître,

Je lis avec délices la *Vie de* Mme *de Longueville...*

Voici un passage où je prendrai la liberté de vous faire une critique :

Mazarin dit dans un de ses carnets : (*Hist. de Mad. de Long.* p. 285, note 1) « *Marsiglia y otros q*[e] *me han prometido su amistad pesar en una balanza à onzas el modo conq*[e] *deven venir conmigo.* »

Vous traduisez : « Ils pèsent dans la plus fine balance les visites qu'ils me doivent faire. »

Vous avez supposé qu'il s'agit d'une balance *à onces*; mais dans ce cas il aurait dit *balanza de onzas. A onzas* ne peut se rapporter qu'à *pesar*; c'est peser once pour once. Maintenant *onza* veut dire once, poids, et quadruple d'or = 84 francs. Je crains que Mazarin n'ait voulu dire que le prince de Marsillac lui vendait son amitié quadruple à quadruple.

Venir conmigo ne veut pas dire me faire des visites, mais s'arranger avec moi *Convenire mecum*, et non pas : *me convenire.*

Je vous envoie cette grave observation parce que je suppose que vous pourriez faire cette petite rectification dans une autre édition.

Mercredi matin, 12 septembre [1855].

V

A Victor Cousin.

Mon cher Maître,

Je reçois enfin une réponse de Madrid, et ce long retard s'explique parce que deux neveux, trois nièces et je ne sais combien de petits-neveux de mon correspondant Serafin Calderon ont été noyés l'autre jour en masse par suite de l'abordage du *Mino* avec une frégate anglaise.

Voici ce qui concerne la bataille de Rocroy : « *El parte de la batalla de Rocroy se encontraba efectivamente en el archivo de Simancas, pero un conde italiano que quiso escrivir una historia de Felipe IV*, etc., etc. »

Il ne dit rien de Lens.

J'ai su de plus que le général de S. Roman a une relation de la bataille de Rocroy, relation ancienne, mais peut-être une traduction du français. Le mal c'est que le général S. Roman est proscrit par le gouvernement actuel, et que sa maison à Madrid est fermée, et il serait impossible d'y faire des recherches. A la première révolution qui le ramènera, je lui demanderai sa relation...

18 avril 1856.

VI

A Victor Cousin.

Madrid, 12 novembre 1859.

Mon cher Maître,

Vous en parlez bien à votre aise. Vous croyez qu'il est facile, dans un horrible fouillis de lettres entassées sans ordre dans deux cents in-folios, de découvrir ce que vous désirez ! Je sors de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire et j'ai copié pendant toute la journée ce qui m'est tombé sous la main, sans trop savoir au juste ce qui vous convient. Il y a plusieurs lettres autographes du prince de Condé, de la duchesse de Longueville, de la princesse de Condé, énormément du duc de Lorraine, du duc de Guise, énormément de tout le monde, mais pas choisies.

J'ai trouvé la lettre de D. Luis de Haro à Mme de Longueville, trois ou quatre fois copiée, d'abord en espagnol, puis en français. J'ai copié la version française s. d.

2° La lettre autographe de Turenne à D. Luis de H. — Stenay, 8 mai 1650; une autre du même à S. M. C. Stenay, 6 mai 1650. Cette dernière traduite en espagnol;

3° Lettre de Mme de Longueville s. d. à S. M. C.;

4° Du prince de C. à S. M. C., 30 novembre 1658, s. l.;

5° Du même au comte de Fuensaldana, s. d.;

6° De D. L. de Haro au P. de C., s. d.;

7° Lettre au baron de Watteville signée par la princesse de Condé, le duc de La Rochefoucauld, le marquis de Lusignan, M. de la Tour d'Auvergne, Saulvebeuf, Turenne, 17 mai 1650;

8° De la princesse de Condé à D. L. de Haro, Bordeaux 12 juillet 165 (*sic.*)

9° De Mme de Longueville au même, Bordeaux, 24 mars;

10° Du prince de Conty au même, Bordeaux, 30 mars;

11° De Mme de Longueville, Stenay, 8 mai;

12° Du prince de Condé à D. L. de Haro, s. d.;

13° De la princesse de Condé à S. M. C., Bordeaux, 20 juin 1650;

14° Du prince de Condé à D. L. de Haro, 30 septembre 1650;

15° Du prince de Conty au baron de Watteville, 3 décembre 1652.

Quant au traité auquel il est fait allusion dans la pièce n° 7, je l'ai vainement cherché. Je l'avais déjà demandé à cor et à cri sans pouvoir le découvrir. Mme de Mo m'a promis d'écrire à ce sujet à l'archiviste de Simancas, M. Vara, archiviste d'Alcala, etc. et un des hommes les plus *historiques* de ce pays m'a écrit qu'il ne sait où le trouver.

Je retournerai lundi aux archives. Il y fait un froid de chien et j'en sors grelottant. O Athéniens, que ne fait-on pas pour vous plaire !

Je pars jeudi. Je laisserai des instructions à des amis, mais croyez qu'on ne fait rien en Espagne si on ne met soi-même la main à la pâte. Allez passer quinze jours à Madrid et vous ferez une récolte dans ce chaos où je me perds. La plupart des pièces étant en français, ne seraient pas copiables par des scribes.

Il y a quelques lettres du cardinal Mazarin, mais, je le répète, point d'ordre, on n'a pas même eu l'esprit de classer les pièces selon leur date. On voit qu'on a eu l'intention de les classer selon les personnes, mais cela n'a guères duré. Ajoutez que les vers et la moisissure ont fort gâté le recueil et qu'un relieur

spirituel a rogné le bas de quelques lettres, de façon à n'ôter que la date et la signature. La signature de Turenne, pièce numéro 2, est rognée à moitié.

Si je puis envoyer par l'ambassade de F (où je dîne mardi), les copies que j'ai et aurai faites, vous les aurez assez prompt[ement]. Je ne connais pas Calderon Collantes et j'ai peu de confiance en M. Mon. C'est pourquoi je m'abstiens. Comme échantillon, voici la première page de ma copie, pièces numéros 1-4...

Nous ne pensons ici qu'au froid et à la guerre du Maroc, nous nous intéressons très peu à l'Italie et nous ne pensons pas du tout au Pape.

P.-S. Je vis à la campagne à deux lieues de Madrid : je ne puis guère venir à Madrid. Il y a des malades à Carabanchel, enfin, mille embarras, c'est pourquoi je n'ai pu arriver plutôt à vous donner satisfaction. D'ailleurs vous ne m'aviez demandé que le traité et on ne sait où le prendre.

VII

A Victor Cousin.

Paris, 22 novembre [1859]

Mon cher Maître,

Je vous ai dit, je crois, que la première lettre du vicomte de Turenne était autographe. Non. Elle est de la main d'un secrétaire ; la signature était coupée aux trois quarts, et je n'aurais jamais deviné de qui elle était sans la note du secrétaire du comte Duc : *del Visconde de Turena*. La seconde lettre que je vous envoie est du même secrétaire, avec la signature et le « très humble serviteur » de la main de Turenne. J'ai ramassé cela au hasard et en courant. Il faut absol[ument] que vous alliez à Madrid.....

VIII

A Victor Cousin.

Paris, 25 novembre 1859.

Mon cher Maître,

Voici le titre du livre dont je vous ai parlé. Peut-être y trouverez-vous quelque trace du traité que vous cherchez :

Coleccion de tratados entre Espagna y otras naciones, de Abreu y Bertodano.

Je pense que cela se trouvera soit à la Bibliothèque impériale, soit au Ministère des Affaires étrangères.....

IX

A Victor Cousin.

Carabanchel, 22 oct. [1864].

Mon cher maître,

M. Pascual Gayangos a reçu votre livre et votre lettre; il doit vous envoyer la suite des volumes dont il vous a donné le commencement.....

Je n'ai pu rencontrer encore l'édition de sainte Thérèse que vous désirez. Elle est rare, me dit-on. M. Gayangos ne la connaissait pas. Il m'a promis de s'en informer auprès de ses bouquinistes, mais c'est à Barcelone probablem[en]t qu'on aurait plus de chances de la trouver. J'ai donné également commission au libraire Ribadeneyra, cet imbécile qui vient de faire une édition de luxe de D[n] *Quichotte* qui coûte 500 fr. parce qu'il l'a fait imprimer à Argamasilla, oubliant que Cervantès n'avait jamais voulu dire le nom du lieu où il avait été en prison. La semaine prochaine, je quitte la campagne qui n'est plus tenable, et m'établirai à Madrid quelques jours avant de me mettre en route pour Cannes. Nous avons ici des malades qui nous retiennent dans ce désert.....

Ici, vivant à la campagne et y passant mes soirées, je n'ai

vu que peu d'hommes politiques et je ne comprends pas bien exactement encore la situation. Elle me paraît assez grave. L'union progressiste, c'est-à-dire ceux qui veulent des réformes plus ou moins nécessaires, s'est coalisée avec les démocrates, c'est-à-dire le parti du tapage, les rouges du pays. C'est la répétition de ce qui s'est passé chez nous en 1848, au temps où Duvergier organisait des banquets. O'Donnell, les Conchas et plusieurs autres notabilités ne participent pas personnellement à cette coalition, pas plus que notre petit ami aux banquets bousingots. Il me semble que Narvaez leur fait un peu peur, tout vieux qu'il est. Il passe pour être homme à faire usage de l'*ultima ratio*, pour peu qu'on lui échauffe les oreilles. La grande question est de savoir si l'armée est fidèle. On me donne à ce sujet les renseignements les plus contradictoires. Mais la terreur qu'il inspire est assez grande pour me faire croire que ce qu'on dit des mauvaises dispositions de la troupe est faux. Les coalisés cherchent à diviser le cabinet, et ils ont chance de réussir. Un autre danger du ministère actuel, c'est l'empressement d'une foule d'hommes tarés à lui offrir leurs services. Il y a ici force gens d'esprit, très décriés pour des fortunes trop rapides, qui veulent lui venir en aide : le c[te] de S. Luis, Esteban Collantes et d'autres vers lesquels il a un certain penchant. S'il y cède le scandale sera grand et les conséquences pourront être fatales. Outre la crise politique, il y en a une financière. Il s'agit de payer des dividendes aux étrangers qui ont fait les chemins de fer, etc., et l'argent manque. On dit que Salamanca a eu l'esprit d'en trouver. Celui-là est encore un de ces amis dangereux, quoique le plus habile de tous.

Je pense être à Cannes avant le 15 novembre..... Mon adresse est à Madrid, casa de la Exma S[a] Condesa del Montijo.....

Dans une lettre adressée à Victor Cousin et datée de Cannes, 16 avril 1865 (*op. cit.*, p. 155-159), nous relevons, p. 158, le passage suivant :

« Les choses vont assez mal en Espagne. Les émeutes commencent avec la chaleur. Mais, ce qui n'est pas mauvais, Narvaez ne paraît pas disposé à se rendre sans combat. Je doute que les progressistes en aient raison si facilement. »

X

A M. Clerc de Landresse, sous-bibliothécaire de l'Institut.

Madrid, 11 novembre 1853

Mon cher ami,

J'ai reçu le catalogue que votre munificence m'avait expédié. Ne sachant encore si je serai à Paris en temps utile, je profite du départ d'un docteur envoyé par l'Impératrice pour soigner un de ses amis (qui est mort le lendemain de son arrivée) et lui remets cette lettre pour votre Excellence.

Voici les livres qu'il s'agirait d'avoir tant pour moi que pour un bibliophile de ce pays.

C'est à savoir.....

695	Cancionero general	200 fr.
698	Recueil de Poésies espagnoles	200 fr.
811	Tragicomedia de « Lysandro y Roselia ».	150 fr.
593	Antonius de Arena, etc.	15 fr.
1234	Relation du voyage d'Espagne.	25 fr.

. . . .

Des livres que vous demandiez vous sont sans doute arrivés. Les uns étaient en route quand je les ai réclamés; les autres ont été remis à M. Baillière pour vous être envoyés; il n'y a que la collection des *Documentos ineditos* sur laquelle je n'ai pas encore de renseignements. L'un des éditeurs est mort, l'autre est évêque quelque part.

M. Delgado lui a écrit. Le même Delgado cherche chez les bouquinistes le tome II de *Bermudes*.

On doit vendre cet hiver à Madrid la collection de M. Gallardo, laquelle est actuellement à Tolède. M. Benavides qui l'a vue

en dit merveille. Il m'a promis de me communiquer le catalogue qui ne sera pas imprimé. Entre autres choses curieuses, on cite 300 grammaires ou dictionnaires en langues sauvages.

Si vous voulez, j'aurai moyen de faire acheter par des amis les livres que vous me désignerez.

Je vis ici dans une oisiveté inintellectuelle qui me plaît fort; je bois et mange considérablement et je pense peu, si ce n'est quelquefois à vous et à quelques autres aimables hôtes de votre établissement. Le temps qui est mauvais m'ôte tout courage pour partir. Cependant l'ouverture des Cortès est proche et je resterai pour les voir.

Si je suis sage, je serai à Paris au commencement de décembre; mais je n'en réponds pas.....

P.-S. — J'oubliais de vous dire qu'à l'exception d'une grande quantité de livres de sainteté et de romans immoraux, il n'y avait absolument rien à la foire de Madrid.

XI

A Clerc de Landresse.

Si le *Puttanismo moderno*, n° 229, n'était pas trop déchiré et pas trop cher, je crois que cela ferait bien le beurre de Calderon Voyez.

T. à. v.

XII

A Clerc de Landresse.

Cannes (Var), 12 décembre [1859].

Mon cher ami,

La présente est pour vous rassurer sur ma santé qui s'améliore au soleil de Provence; en second lieu pour vous conjurer d'écrire un mot, malgré votre paresse, à M. G., bibliothécaire de l'Académie de l'Histoire, calle del Leon, Madrid. Il a été très aimable pour moi et sera très sensible à quelques lignes de votre main.

Dites-lui aussi quel libraire de Madrid vous chargez de retirer vos bibelots, et demandez-lui le sien à Paris.....

XIII

A Monsieur le Président de l'Académie de l'Histoire, à Madrid.

Paris, 31 août 1848.

Monsieur le Président,

Permettez-moi d'offrir par votre entremise le volume ci-joint [1] à l'Académie de l'Histoire. Il est peut-être téméraire à un Français d'écrire sur l'histoire d'Espagne; mais j'ai été encouragé dans cette tentative par la bienveillance avec laquelle on m'a ouvert quelques-unes de vos riches archives, et par la communication de documents pleins d'intérêt qu'on a mis sous mes yeux. Si ce livre offre le mérite de quelque exactitude dans le récit des évènements d'une époque si remarquable de l'histoire castillane, il le doit à la libéralité que le gouvernement et les savants espagnols montrent si généreusement à favoriser toutes les études consciencieuses.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur le Président,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Per Mérimée,

Membre des Académies française et des Inscriptions.

XIV

A Monsieur le Président de l'Académie de l'Histoire.

Paris, rue Jacob 18

28 décembre 1848.

Monsieur le Président,

L'Académie de l'Histoire, en me nommant correspondant,

---

[1] L'*Histoire de D. Pèdre, Ier roi de Castille.*

a récompensé avec magnificence le travail que j'avais eu l'honneur de lui envoyer. Cette faveur insigne, dont je suis profondément touché, m'encourage à continuer mes études avec plus d'ardeur. Je leur dois, Monsieur, des relations dont je suis infiniment honoré. Oserai-je vous prier de présenter à votre compagnie l'hommage de ma reconnaissance et d'agréer ici l'expression du respect

Avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Président,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Per Mérimée.

XV [1]

A Madame Childe.

Carabanchel, 16 octobre 1853.

Madame, avez-vous pensé quelquefois au plus humble de vos serviteurs qui depuis bien longtemps n'a plus l'honneur de vous faire la cour ? Pour moi, au milieu de mon paradis, mes pensées s'échappent bien souvent vers votre lac ou vers la rue de la Ville-l'Évêque. Je crois vous avoir écrit dans les premiers jours de mon arrivée ici ; cependant je n'en suis pas très sûr. Le fait est que je suis très distrait et très absorbé par la vie que je mène. Je ne fais rien, et cela occupe beaucoup quand on est entouré par neuf femmes dont cinq demoiselles très jolies. Je voudrais être poète pour vous faire leurs portraits. Mais je ne suis qu'un « plain prosaïc matter of fact man » et je ne trouve d'autres comparaisons pour leurs yeux que des portes cochères, de l'encre pour leurs cheveux et des pieds d'enfants ou les vôtres pour leurs pieds. Les Espagnoles ont

[1] Cette lettre et les deux suivantes sont extraites de : *Notes sur Prosper Mérimée*, par Félix Chambon. Paris : Librairie Dorbon aîné, 1903, in-8°, XVIII, 498 pp. Ces lettres se trouvent aux pages : XV, pp. 323-326 ; XVI, p. 347 ; XVII, pp. 457-459.

une attitude et une marche qui jettent les étrangers dans une rêverie profonde. La nature a été prodigue de ses biens pour elles et les a répartis avec tant de précision qu'elles se tiennent fort droites en vertu d'une loi de statique d'après laquelle les corps sollicités en sens contraire par des poids considérables, demeurent dans un équilibre parfait. Quel dommage d'être vieux ! Tout ce petit monde a de l'esprit, assez peu d'éducation, mais une bonne foi et une bonhomie admirables. Ajoutez encore une coquetterie instinctive, et à ce qu'on dit, des passions ardentes. On s'y livre beaucoup, malgré les progrès du régime constitutionnel et du romantisme. Chacun a sa chacune à Madrid; ce qui ne veut pas dire que quelques-unes n'aient plus d'un chacun. On en médit d'une manière atroce, mais cela ne tire pas à conséquence et on permet à chacun de prendre son plaisir où il le trouve. Il me semble qu'on a ici les mœurs de 1750 en France avec cette différence très importante que l'on y fait l'amour avec le cœur, tandis qu'au milieu du XVIIIe siècle, il n'y avait guère que l'esprit qui fût de la partie. Depuis le mariage que vous savez, toutes les demoiselles espagnoles veulent attraper un empereur, toutes veulent aller à Paris ou ailleurs où l'on puisse rencontrer quelque couronne [1]. Cela n'empêche pas de se contenter du pain quotidien tout en cherchant de la brioche. Je suis un sultan jusqu'à 6 heures du soir dans le harem de Carabanchel et les mauvaises langues m'appellent Apollon au milieu des neuf Muses. Le soir, il arrive des jeunes gens et mon crédit baisse. Je me résigne d'assez bonne grâce au rôle de confident. Lorsque je vais à Madrid, je vais dans la mauvaise compagnie faire des études de mœurs. Vous ne sauriez croire, Madame, combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit, de dignité et de grandeur d'âme on trouve dans des endroits où l'on ne s'imaginerait

[1] Cf. *Lettres à une inconnue*; *Une correspondance inédite*, et lettre à Boissonade du 10 novembre dans *Lettres inédites*, p. 42-47 [note de M. Chambon].

jamais le rencontrer. Il y a, près de mon logis de Madrid, une jeune fille qui fabrique des cure-dents en bois à un sou le paquet, et qui est une cendrillon divine. Il se peut bien que je lui offre mon cœur et ma main lorsque j'aurai fait assassiner le porteur d'eau qui est son amant. Le jour où la canaille de ce pays s'apercevra combien elle est supérieure aux gens comme il faut, il y aura un beau tapage et un sens dessus dessous qui ne laissera rien à désirer.

Adieu, Madame, je vous quitte pour aller à Madrid voir si malgré le mauvais temps il y aura des taureaux. Nous avons depuis 3 ou 4 jours un vent du diable et de la pluie. On m'assure que cela ne durera pas et que nous aurons un été de la S. Martin. Je compte en profiter pour faire un petit voyage dans les provinces du nord que je suis venu pour voir. Mais il y a tant d'attractions ici qu'il est impossible de faire ce qu'on voudrait. J'espère que votre mari est en bonne santé à New-York et que votre fils s'habitue à son pays. Veuillez leur dire mille tendresses de ma part. Je suppose que vers le commencement de novembre, je pourrai mettre à vos pieds mes respectueux hommages.

Pr M.

XVI

A Madame Lenormant.

Cannes, 2 janvier 1857.

... Je suis fâché que M. Herculano ait fait fiasco [1]. M. de G... n'est pas un si mauvais choix quoiqu'il y ait bien quelque chose à dire non sur l'érudit mais sur sa famille. Madame sa mère que j'ai vue autrefois et mademoiselle sa sœur ont peut-être séduit les jeunes membres de l'Académie. La première

[1] M. Herculano avait posé sa candidature pour une place de correspondant à l'Académie des Inscriptions. Cf. lettre de Mérimée à Lenormant, du 25 décembre 1856, dans *Revue de Paris*, loc. cit. p. 444-5 (note de M. Chambon).

tenait une maison de jeu à Madrid, et la seconde se plaisait à consoler les joueurs qui perdaient. Mais cela ne fait rien à l'arabe du fils. Je me recommande à vous pour M. Herculano lorsqu'une autre occasion se présentera. »

XVII

A M. Damas-Hinard.

Cher Monsieur,

... Je lis le Cid [1] avec grand plaisir. Votre introduction m'a charmé. Il me semble que vous démontrez de la façon la plus incontestable, l'influence française sur la civilisation espagnole. Je ne vois pas un argument à vous opposer. Je vous demande la permission de garder quelques doutes sur la formation de la langue...

Pendant que je suis en train de critiquer, voici un vers 1001 sur lequel j'appelle votre attention :

E lias siellas couras e las cinchas amoiadas

Vous traduisez par « des sangles assouplies », et en note vous faites remarquer que le Cid oppose le luxe de l'armée du comte Raymond avec la pauvreté de la sienne. Il me semble qu'on pourrait expliquer *sangles lâches*, comme celles de gens qui marchent et qui ne sont pas encore préparés au combat. Observez que le Cid ajoute : ils portent des chausses, nous nous avons des housseaux sur des chausses. En un mot, je crois que le sens est : l'ennemi n'est pas en tenue de bataille; ils sont en marche et mal préparés, nous en aurons bon marché.

Vous voyez, monsieur, que je fais la guerre aux mots et que je ne vous épargne pas. Je trouve qu'il est infiniment plus aisé et plus court de vous faire mes critiques que de vous dire le bien que je pense de votre travail. Il faudrait faire un volume pour cela. Cependant je ne puis m'empêcher de vous

[1] *Poème du Cid*, édition Damas-Hinard, Paris 1858.

dire que vous m'avez converti sur l'âge du poème. Je le croyais plus moderne, mais il n'y a pas à contester après vos remarques sur l'absence des armoiries, sur la rudesse des mœurs, l'infériorité du rôle de la femme, etc. Tout cela est sans réplique. Au reste, monsieur, toute votre introduction est un modèle de discussion critique. Il est impossible de raisonner plus juste, et de donner à la raison une forme plus intéressante et plus aimable.

Veuillez agréer, cher monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.

Pr Mérimée.

Jeudi, 18 février [1858].

XVIII [1]

A Madame de Lagrené.

Caravanchel, 13 sept. 1853.

Madame, comment vous portez-vous, et où êtes-vous ? En Picardie, je pense, pays de brouillards, de rhumes et de cidre. Ici nous avons le « beau soleil [2] » à perpétuité et du vin de Montilla qui réjouit l'âme. Je voudrais bien vous en faire part. Que dis-je un soleil ? J'en ai dix tous les jours, à savoir les yeux de cinq andalouses d'un velours et d'un noir indicibles. Il y a ici neuf dames (dont cinq demoiselles), toutes de l'autre côté du Despeña-Perros, et pour leur faire la chouette, votre serviteur tout seul de son sexe. Aussi mes envieux m'appellent Apollon. Vous donner une description de mes jeunes muses est chose impossible. Sachez seulement qu'il serait difficile de trouver dans le harem de S. H. cinq odalisques aussi bien

[1] Cette lettre et la suivante, inédites en 1903, avaient été communiquées à la *Revue Hispanique* par Félix Chambon. La *Revue* n'ayant pas donné suite à la publication projetée, on trouvera la première impression de ces deux billets dans *Lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené*, Paris, 1904, in-8° (aux pages 75 et 80). « Imprimé pour M. Edmond de Lagrené. Tiré à 75 exemplaires. Mâcon, Protat Frères, Imprimeurs. » Il y a une Introduction de Felix Chambon.

[2] En russe dans l'original.

tournées. Figurez-vous un peu l'état de ce faible cœur. Toutes ces dames étaient fort occupées d'une grande fonction préparée pour la fête de notre Châtelaine. Nous avons dans la quinta un petit théâtre, et on y a joué Mr Pantalon, précédé d'une *loa* en vers en l'honneur de la comtesse et de sa fille cadette. La paix, l'allégresse, la gloire, la Renommée et la déesse de la beauté, voilà les personnages de l'amphigouri qu'on appelle *loa*. Toute cette mythologie s'afflige d'avoir perdu la perle du Génil, et la cherche à Caravanchel au lieu de s'en informer par le moyen des petites affiches. Survient le temps, dont la brièveté était bien caractérisée par le marquis de Palomarès, haut d'un mètre au plus ; il tire une ficelle, un rideau se lève, et paraît le buste d'Eugenia primera entouré de couronnes et de fleurs. Sur quoi un grand cœur chante : Viva la Perla del Genil. Les rôles avaient été admirablement distribués. L'allégresse c'est la nièce de notre hôtesse, à laquelle on ne saurait reprocher autre chose, sinon qu'elle a par devant et par derrière un peu trop de mérite, mais en vérité je ne crois pas que si un sculpteur était chargé d'en ôter quelque chose, il serait assez osé pour rogner son superflu. Sa vue met de bonne humeur. Ajoutez à cela un accent andaloux et une petite audace mutine qui lui sied à merveille. La déesse de la beauté est une grenadine dont les cils frisés ont trois centimètres. Ses pieds sont de la même grandeur, et sa taille tiendrait entre les deux mains..... J'en passe et des meilleures. On m'a nommé par acclamation costumier de la troupe, répétiteur, peintre et doreur; mes fonctions n'étaient point une sinécure. J'ai commencé par exposer mes principes en matière de costume. Ce sont ceux de Mlle Palmyre. Il n'y a que le nud qui habille. On a réclamé. Il y a eu une transaction et le résultat a été des plus satisfaisants. (Toutes ces filles ont des bras admirables parce qu'elles ne portent pas de camisolles. Défendez-les à Olga). Le jour de la représentation je suis allé vérifier mes déesses et leur tâter le pouls qui battait

120 pulsations. Tout s'est passé au mieux. Rien de plus facile que de transformer des femmes du monde en actrices passables, parce que la femme est un être qui... silence.[1] Le public n'a rien compris du tout, sinon au buste qu'on a fort applaudi, et aux jolies déesses qu'on a redemandées avec fureur après la chute du rideau. Puis on a dansé et soupé, enfin après un éternel cotillon nous nous sommes couchés tous éreintés et embarrassés de décider si c'était le vin de Champagne ou le Jerez qui nous faisait mal à la tête. Hier nos déesses avaient les yeux comme des volcans après leur éruption. « Dites à Lagrené que *es un tonto, y que sabe muy bien que tiene, como V., en esta casa su cuarto y su cubierto cuando el querrá.* » Je n'affaiblis pas par une traduction ce texte que vous communiquerez à M. de L., si vous n'êtes pas effrayée des sirènes qu'on rencontre à Caravanchel.

Hier je suis allé aux taureaux. Il n'y a plus de grands talents, mais d'honnêtes doublures. Les bêtes sont excellentes. Elles ont galamment étripé une vingtaine de chevaux et blessé deux Picadors. Tout était plein. Beaucoup de dames et force moutards qu'on portait dans les bras, tant pour ne payer qu'une place que pour les accoutumer de bonne heure aux plaisirs moraux, édifiants, et intellectuels. A Madrid c'est un déchaînement universel contre le ministre. On n'épargne pas même les personnes les plus augustes. On débite les plus affreuses calomnies sur leur compte. (La reine aime un certain A. Son père connaît bien votre mari. Il aime l'argent et a prié la Reine de lui donner 50.000 pesos. Elle a trouvé cette somme avec difficulté, mais le roi en entrant dans la chambre de sa femme en prit en cachette 24.000. Le jeune A... qui connaît bien l'arithmétique, s'est fâché.)[2]

De là une scène que vous pouvez vous figurer. Madame

---

[1] En russe dans l'original.

[2] Ce qui figure entre parenthèses est en russe dans l'original.

devinant l'auteur de l'attentat, le fouillant et l'agonisant d'injures. Voilà ce que tout le monde raconte ici et croit comme paroles de l'évangile. L'armée est d'ailleurs solide et bien payée, et bien qu'on prédise tous les jours quelque catastrophe, je crois qu'il n'y aura rien. Adieu Madame. J'ai oublié mon livre russe dans la confusion de mes apprêts de départ et je vais oublier le peu que je savais. Veuillez me rappeler au souvenir de Mr de L. et déposer mes plus tendres hommages aux pieds de Mlles Gabrielle et Olga.

(sans signature.)

XIX

A Madame de Lagrené

Madrid, 7 octobre [1853].

Madame, j'ai eu l'honneur, il y a un mois, de vous écrire une lettre en russe qui, sans doute était si difficile à comprendre que je suppose que vous n'en avez pas encore fait une traduction, ou que les savants qui ont pu s'en occuper n'en sont pas encore venus à bout. Je suis sans nouvelles de Picardie et je m'en afflige. J'espère bien que la paresse est la seule cause de votre silence. Je sais par expérience comme le temps passe à la campagne. On ne fait rien, et on n'a pas le temps d'écrire ni même de lire. Ici notre vie se passe fort doucement à manger et à dormir. Les jeudis et les dimanches nous nous livrons aux plaisirs innocents de la danse. Les ambassades nous envoient une cargaison de *pollos* qui font sauter nos demoiselles. Je me suis arraché deux fois aux charmes de mon Olympe mythologique pour faire des excursions à Tolède et à l'Escorial. Je me tâte à présent pour savoir si j'aurai le courage d'aller me geler à Valladolid et à Zamora, ou si je m'en reviendrai tout doucement par le chemin le plus court à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre. La grande excitation politique s'est fort calmée, ou plutôt elle s'est ajournée au mois prochain.

A l'ouverture des Cortès on se promet toutes les joies de la polémique la plus passionnée. Le ministère actuel me paraît en assez bon chemin. Il a bien coupé : saura-t-il coudre. Le certain c'est qu'il abrite mieux sa souveraine que ne faisait ses prédécesseurs. Il a de plus cet avantage, qu'en cas de chute, le général Narvaez est là pour le remplacer. C'est quelque chose que d'avoir un relais assuré. L'opéra est ici pitoyable. On dit que les gosiers d'Italie sont tous éraillés et qu'on ne trouve plus de prima donna ni de ténor. Mais je ne sais où l'on a pêché la troupe de Madrid. Elle est cent piques au-dessous d'une honnête platitude. La salle est magnifique et tapissé d'yeux qui brillent comme des soleils, bien que noirs comme de l'encre. Il n'y a pas de comparaisons qui puissent donner une idée des yeux espagnols. Ils sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire qu'on regrette d'être trop vieux lorsqu'ils vous regardent...

MÉRIMÉE PROTEGE A DOS DAMAS ESPAÑOLAS.

La reacción provocada en España por la entrada, tan poco gloriosa, de los Cien mil hijos de San Luis, acarreó terribles y conocidas persecuciones en las filas liberales.

Todo el agrio rencor de los apostólicos se sació en crímenes y vejaciones contra los adversarios.

En esta lucha tan sin cuartel, como ocurre siempre en las contiendas fratricidas, de lado y de otro hubo mujeres. Unas que denunciaban, perseguían, injuriaban; otras que se defendían, que soportaban o que escapaban.

Por eso, entre los refugiados españoles, entre los huidos de la matanza o del presidio no se cuentan sólo hombres.

En el tan curioso fondo de los Archivos franceses donde anidan las pobres cuitas de los héroes en derrota, de los hombres de ideal que añoran su patria y los triunfos pasados, se hallan algunos legajos referentes a damas españolas.

Por unos informes de policía, iniciados al demandar ellas un socorro para no perecer, sabemos particularidades curiosas. Uno de estos legajos lleva al frente : Señoritas de Manterola.

No tengo de ellas más noticias que las consignadas en este expediente; ellas piden y la policia defiende el tesoro público. Interponen influencias, entre otras la de Mérimée. Por esta recomendación salen hoy a luz las damas gaditanas [1]

***

El 12 de julio de 1832 comienzan a solicitar. Hace un año

---

[1] Archivos nacionales. París. F^7 1298-1372 ER. Todo este legajo y por consiguiente la carta de Mérimée son inéditos.

que están en Paris. Vinieron huyendo de Cádiz, de las persecuciones iniciadas por los apostólicos después de la muerte del gobernador, D. Antonio de Hierro y Oliver, ocurrida el 3 de marzo. Ahora sus recursos se agotan. Alguien, algún refugiado probablemente, les ha aconsejado que demanden el socorro que el gobierno francés concede a los emigrados españoles; — también a los italianos y a los polacos.

Pero el Ministro de lo Interior, de quien depende en aquel momento la distribución de socorros, antes de decidir sobre una petición consulta a la policía. Siempre es más severa para los más recatados, es decir, para aquellos que han estado un tiempo sin solicitar nada. Los que entraron en Francia en aluvión no fueron sometidos a ninguna pesquisa. Pero el cambio de posición intriga e inclina a averiguar.

Esta primera petición de las señoritas de Manterola — de la mejor sociedad, amigas de los hombres más importantes del régimen perseguido en España — nos refiere sucintamente quienes son, por qué causa se hallan en Francia.

« A son Excellence Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Monsieur le Ministre. Dona Josepha Manterola et sa sœur, dames espagnoles émigrées, ont l'honneur d'exposer leur situation à votre Excellence.

D'une famille respectable, et liée d'amitié et d'autres relations sociales avec la plupart des Notabilités de leur pays, elles ont connu presque toutes les personnes remarquables du parti constitutionnel : elles les ont admises chez elles, comme leur père les recevait chez lui : et ces souvenirs, ainsi que peut-être les sentiments libéraux qu'on leur soupçonnait, ont été le prétexte de la persécution qu'elles n'ont pu éviter que sur le sol hospitalier de la France.

Déjà elles avaient été inquiétées par des requisitions indécentes; mais lors des évènements de Cadix, les déclarant coupables d'une complicité, dont on ne trouvera jamais de preuve, elles auraient eu le même sort de tant d'autres dames,

qui malgré leur sexe et leur innocence ont été les victimes d'une cruauté sans exemple, si elles n'étaient pas parvenues à s'évader.

Depuis un an que ces dames sont à Paris, elles ont épuisé tout ce qu'elles avaient pu sauver dans leur évasion; et ce n'est que forcées par le besoin et à la dernière extremité qu'elles viennent prier votre Excellence de vouloir admettre leurs droits à la générosité du gouvernement français, et de leur accorder le secours des émigrés. Ces dames sont connues de MM. Martínez de la Rosa, Saavedra [1], Floran [2] et plusieurs autres notabilités, à présent à Paris : et demeurent dans la rue Coquillière nº 41.

Votre Excellence n'a jamais été indifférent au malheur, ce ne seront pas des femmes sans appui, et loin de leur patrie, qui auront à regretter de ne pas être à temps pour mériter votre protection. Elles ont l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,
de Votre Excellence
très obéissantes et très humbles servantes.
Emilia Manterola et Josefa Manterola.

Paris 12 juillet 1832. »

El Ministro con el trámite acostumbrado pide informes y el Prefecto de policía envía los datos que ha recogido. (26 de julio)

Le han averiguado que :

« ces étrangères sont nées à Cadix et filles d'un secrétaire de la banque de Madrid; qu'elles ont été obligées de s'expatrier pour se soustraire aux poursuites de la police espagnole dirigées contre leur famille pour avoir pris part à la révolution de Cadix.

En venant en France, elles avaient apporté quelques ressources; elles prétendent les avoir dissipées, mais leur élégant mobilier, leur tenue, et le rang qu'elles tiennent dans le monde,

---

[1] El futuro duque de Rivas también era socorrido y en una demanda también fué apoyado por Mérimée. V. mi artículo : *El Duque de Rivas protegido por Mérimée* en *Revista de Filología española* XV, 1928, págs. 388-397.

[2] Muy mal visto por la Policia, que llegaba incluso a creer que Florán no era su verdadero nombre.

n'annoncent pas qu'elles soient dans un pressant besoin; quant à leur conduite, elle est, dit-on, régulière. »

¿ Cómo dar un socorro a personas tan importantes, que hacen tanto papel en el gran mundo, que disponen de tan elegante mobiliario? Que su conducta ne dé lugar a habladurías no es suficiente razón.

El Ministro, el 8 de agosto, niega el subsidio, pero ellas convencidas de su derecho, quizá también seriamente angustiadas por la escasez de ingresos, no desisten; cinco días más tarde nueva petición.

« Un rapport erroné, touchant notre facheuse situation, nous force à nous adresser de nouveau à Votre Excellence, pour qu'il lui plaise d'ordonner, qu'en qualité d'émigrées espagnoles, nous soyons portées sur le tableau des étrangers qui jouissent de la générosité française. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que nous nous sommes déterminées à faire cette pénible demande. Le refus, Monsieur le Ministre, nous condamne à périr.

Nous espérons que votre Excellence, mieux informée, ne hésitera pas à nous donner une marque de sa bonté et de sa justice...

Paris, ce 13 août 1832 ».

A esta petición siguió idéntico trámite; pero el Prefecto — ¿ qué hacian esas nobles damas que no buscaban una recomendación para él ? — insiste en sus puntos de vista, agregando más detalles.

« Ces étrangères occupent un logement de 250 fr. de loyer; elles ont une domestique à leur service. Leur mobilier est élégant, leur habillement plus que recherché, elles font plusieurs toilettes par jour. Tous les soirs, à 4 heures elles vont dîner dans un restaurant; elles sont presque toujours accompagnées d'un jeune homme, que l'on croit réfugié, et qui, deux fois déjà est venu parler en leur faveur à la Préfecture de police. On ajoute que les d[lles] Manterola ont quelques ressources dans leur pays et que récemment encore elles ont reçu de l'argent. »

El pobre ministro no puede contrariar al Prefecto y las señoritas de Manterola, ven denegada su reclamación.

No se conformarán; insistirán, denunciarán la injusticia que se comete con ellas; y, a esos lamentos femeniles el Ministro, condescendiente, responderá con otras averiguaciones.

Ya han débido comprender de donde venía su desgracia; el Prefecto ahora se va a rectificar : poderosa ha debido ser la recomendación que no conocemos. (23 de octubre.)

« ... il y a eu de l'exagération dans le tableau que l'on m'avait fait de la position de ces étrangères.

Les dames Manterola avaient en effet des ressources à leur arrivée à Paris; mais ces ressources paraissent aujourd'hui totalement épuisées. Le mobilier élégant que l'on a remarqué dans le logement qu'elles occupent ne leur appartient point; on dit même que le marchand qui le leur a vendu, les poursuit pour en obtenir le payement. Quant à leur mise, qui est peut-être plus recherchée que leur situation actuelle ne semblerait le permettre, elle n'est que la conséquence de l'état d'aisance dans lequel elles se sont trouvées il y a peu d'années encore. La domestique, que l'on m'avait dit être à leur service, n'est autre que la portière de la maison qu'elles habitent et qui est chargée de la partie la plus pénible de leur ménage, dont la mauvaise santé des dames Manterola, les empêche de s'en occuper »

Su conclusión es que, ahora, realmente merecen que se les atienda y el Ministro les concede, a cada una, 1'25, a contar desde el primero de septiembre.



La amnistía acordada por la reina Cristina en 15 de octubre, pareció inaugurar un total cambio político en España. Las intrigas de los partidarios de D. Carlos, su actitud al creerse segura la muerte de Fernando VII, el licenciamiento de los

ministros, hacía pensar que si los liberales no eran llamados al gobierno, por lo menos la época de las persecuciones organizadas contra ellos había terminado.

El rey de Francia considerando que los refugiados, salvo casos raros, podían volver a España sin ser incomodados, suprimió los socorros a partir del 1 de enero de 1833.

No tenían porqué no retornar a su patria las Manterola, pero justamente, por esa época se halla enferma Josefa. (Viven en la rue Gaillon 25). Solicitan permanecer pensionadas hasta que se restablezca. Se las concede un mes, luego otro.

Josefa continua en el mismo estado y en la Prefectura no pagan a pesar de la orden del Ministro.

Y entonces recurren a Prosper Mérimée, jefe de la secretaría del ministro, conde d'Argout. Prosper Mérimée, en un papel de minutas del ministerio de lo Interior, deja la nota siguiente a M. Rosan, jefe adjunto del Negociado de Policía general en el mismo Ministerio [1]:

«Pr Mérimée est venu pour présenter ses complimens à Monsieur Rosan, et lui rappeler l'affaire des deux demoiselles Manterola refugiées espagnoles auxquelles Mr le Cte d'Argout avait accordé un mois de pension. Elles ont été à la prefecture pour toucher mais on n'avait pas encore reçu d'ordre du Ministère. Oserai je prier Monsieur Rosan de vouloir bien faire hater un peu l'envoi de cet ordre. Comme J'ai annoncé aux dlles Manterola que leur demande était accordée, Je tiens beaucoup à ne pas passer pour gascon.

Je prie Monsieur Rosan de vouloir bien excuser mon importunité et d'agréer l'expression de tous mes sentimens dévoués

Pr Mérimée

Jeudi 4 avril.»

Se les abonará tambien el mes de abril.

---

[1] *Almanach Royal*, 1833.

El 21 de junio se expide a las hermanas un pasaporte para Bayona, pero aun no han terminado sus gestiones en el Ministerio. M. Lingay[1] solicita para ellas el viático, el 26 del mismo mes. Se les concede como a los otros, 0,50 por legua. Mas como el Prefecto desconfía de ellas y teme nuevas peticiones les hace firmar un recibo de 202 francos en el que se comprometen a no pedir nunca más (2 de julio).

El Prefecto era hombre precavido. No se han ido a España. El 10 de diciembre se encuentran todavía en Paris y presentan una solicitud al Rey. En el expediente no hay resolución.

El último documento. Un recibo de Josefa Manterola, fechado en 23 de agosto de 1841, de cuatro certificados que le habían dado diputados españoles en 1833 y que pueden serle útiles a su vuelta a España.

¿Terminó realmente ahí su emigración?

M. Núñez de Arenas.

[1] Profesor de retórica de Mérimée. Es el *Maisonnette* de los *Souvenirs d'égotisme* de Stendhal.

TABLES

DU TOME LXXV

1929

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 167. — FÉVRIER 1929

NUMÉRO 168. — AVRIL 1929

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Buceta (Erasmo)

Fey (Eduard)

Figueiredo (Fidelino de)

Heaton (H. C.)

Hill (John M.)

Medèl del Castillo (Francisco)

Mérimée (Prosper)

Michels (Wilhelm)

Núñez de Arenas (M.)

Vaganay (Hugues)
